SHL
WITHDRAWN

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

A. ERNOUT
PROFESSEUR HONORAIRE
AU COLLÈGE DE FRANCE

ET

P. CHANTRAINE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

MEMBRES DE L'INSTITUT

ANNÉE ET TOME XXVIII
(80e de la collection)

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1954

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ESCHYLE, *PERSES* 815

Le texte des *Perses* contient nombre de fautes, de fautes très anciennes, que la confrontation des manuscrits byzantins ne saurait guérir. Elles remontent à la translittération, parfois même plus haut, et supposent toujours un modèle en onciales. La conjecture seule peut y porter remède [1].

La tradition manuscrite donne pour les vers 813-815 le texte suivant :

Τοιγὰρ κακῶς δράσαντες οὐκ ἐλάσσονα
πάσχουσι, τὰ δὲ μέλλουσι, κοὐδέπω κακῶν
κρηπὶς ὕπεστιν, ἀλλ' ἔτ' ἐκπαιδεύεται.

Le dernier mot est ici inintelligible. Le scholiaste le glose par αὔξεται τὰ κακά, *mais nos maux sont encore en train de grandir.* C'est l'interprétation que, faute de mieux, j'avais admise dans ma première édition (1920). Dans ma traduction de 1947, j'ajoutais en note : « ἐκπαιδεύεται n'est sans doute qu'un équivalent de ἐκτρέφεται ». Mais ce n'était là qu'une explication désespérée.

Presque tous les éditeurs modernes ont adopté une conjecture de Schütz (1784), ἐκπιδύεται, qu'il rend lui-même ainsi : « Neque enim jam subest fundus malorum, sed potius etiamnum *emicare* et *scaturire* pergunt... Imago enim petita est ex natura vasculi aut putei, qui non prius exhauritur quam ad fundum perveneris ». Nous aurions en ce cas une image analogue à celle du vers 743 : νῦν κακῶν ἔοικε πηγὴ πᾶσιν ηὐρῆσθαι φίλοις.

Cela serait à la rigueur possible si, au lieu de κρηπίς, la tradition donnait κρηνίς, et si l'on adoptait la conjecture de Housman κρηνὶς ἀπέσβηκ', qui, pour ingénieuse qu'elle soit, n'offre en réalité aucune vraisemblance : comment ὕπεστιν aurait-il pu prendre la place de ἀπέσβηκ(ε) ?

Mais il y a κρηπὶς ὕπεστιν, et les deux mots réunis ne peuvent évoquer qu'une seule image, celle d'un *soubassement*, sur lequel *repose* une construction. Or, cette image d'un *édifice de malheurs* est courante chez les tragiques. A l'idée de soubassement répond celle de *couronnement* (θριγκός ou ἄκρον), qui est encore plus fréquente : cf. *Ag.* 1283 ἄτας τάσδε θριγκώσων φίλοις, *Ch.* 932 ἐπεὶ δὲ πολλῶν αἱμάτων ἐπήκρισεν | τλήμων Ὀρέστης, Eur. *Héraclès* 1280 δῶμα θριγκῶσαι κακοῖς, *Troyennes* 489 θριγκὸς ἀθλίων κακῶν. Le scholiaste du *Mediceus* a très correctement glosé le mot κρηπίς par θεμέλιον.

1. Je signale ici comme un excellent exemple de ce type de conjecture la récente correction de G. Italie au v. 732 des *Perses*, οὐδὲν ὕστερον pour οὐδέ τις γέρων (*Mnemosyne*, 1952, vol. V, fasc. 4).

Dès lors, si le début de la phrase est : « Le soubassement de leurs malheurs n'est pas encore en place », la fin, ἀλλ' ἔτ'... doit vouloir dire : « mais il est toujours en train d'achever de se bâtir », sens qu'on retrouve aussitôt en corrigeant ἐκπαιδεύεται en ἐκπλινθεύεται. La confusion de ΠΛΙ et de ΠΑΙ est est des plus faciles à imaginer, et cette faute de lecture une fois commise entraînait l'altération du mot tout entier.

Le verbe πλινθεύειν est usuel dans le sens de *bâtir* (cf. par ex. Thucydide, IV, 67). Le composé ἐκπλινθεύειν n'est attesté que chez Isée(*fr.* 21) dans le sens de *enlever les briques* (cf. Harpocration et Suidas s. v. ἐκπλινθεύσας· Ἰσαῖος ἀντὶ τοῦ διαλύσας καὶ ἐξελὼν τὰς πλίνθους). Mais celui de *bâtir complètement* n'est pas moins légitime. On trouve de même ἐξοικοδομεῖν avec les deux sens presque contradictoires de *construire complètement* (Ar. *Ois.* 1124) et de *démurer* (Diodore, XI, 21, 3), suivant les deux valeurs très différentes que l'on peut attribuer au préverbe.

Paul MAZON.

ÉTRUSQUE MARIŚ ISMINΘIANS

Un groupe actif de savants italiens et, en France, plusieurs des latinistes les plus en vue se consacrent à un ordre d'études qu'on peut, je crois, définir sans le trahir : la recherche des liaisons méditerranéennes de la Rome et de l'Italie archaïques, la mise en place de cette Rome et de cette Italie dans l'ensemble méditerranéen. Entre 1935 et la guerre fonctionnait à Paris, dans l'Institut de Phonétique, une petite « Société d'études paléoméditerranéennes » que présidait Jean Przyluski ; quelques séances furent instructives, mais n'ont pas laissé de traces imprimées. Les temps et les lieux sont changés : il y a trois ans, pour la première fois, un congrès international s'est réuni, à Florence, à Rome et à Naples, sous le titre significatif « *Preistoria e Protostoria Mediterranea* », et il a publié ses *Atti* [1]. L'orientation, qui n'est pas nouvelle, se renforce donc considérablement, et c'est fort heureux : les faits romains et italiques, comme tous les faits du monde, doivent être considérés de tous les observatoires accessibles, soumis à toutes les méthodes praticables, et ceux qui travaillent sur les éléments indo-européens de Rome et d'ailleurs ne sont pas les derniers à demander qu'on leur éclaire, autant que la matière s'y prête, les questions de substrat. Simplement, il faut que les savants qui mènent ces enquêtes se rendent pleinement compte de l'originalité, des difficultés et des moyens de leur entreprise.

C'est de ce point de vue que je voudrais examiner la brillante communication dans laquelle M. Jacques Heurgon, au Congrès de 1950, a renouvelé, avec une riche érudition et une grande force persuasive, une proposition que M. Gustav Hermansen, dix ans plus tôt, dans son livre sur le Mars italique et romain, avait rejetée en deux lignes, et qui méritait d'être sérieusement éprouvée : le rapprochement de l'Apollon Smintheus de la Troade et du *Mariś isminθians* d'un miroir étrusque [2]. Je soumettrai à M. Heurgon deux objections, qui se situent dans le traitement, l'une des faits religieux, l'autre des faits linguistiques.

M. Heurgon relève un défi *per silentium* qu'il feint spirituellement de trouver dans le récent livre où, rajeunissant et nourrissant une thèse de Jos. Virgil Grohmann [3], M. Roger Goossens a souligné la frappante analogie du

1. *Atti del 1° congresso internazionale di preistoria e protostoria Mediterranea*, 1950.

2. « D'Apollon Smintheus à P. Decius Mus : la survivance du dieu au rat, *Sminth-*, dans le monde étrusco-latin », *Atti...*, pp. 483-488. Le livre de M. Gustav Hermansen est *Studien über den italischen und den römischen Mars*, Copenhague, 1940, et aborde le problème de *sminθ-* pp. 51-61 ; sur ce livre, v. ma discussion dans *Naissance de Rome* (1944), pp. 58-71.

3. *Apollo Smintheus und die Bedeutung der Mause in der Mythologie der Indogermanen*, Prague, 1862.

dieu védique à la taupe, Rudra, et des dieux grecs à la taupe ou au rat, Asklépios, Apollon [1]. « Dans l'Inde, dans la Grèce, dit M. Heurgon — pourquoi pas dans l'Italie ? », et comprenons (la suite le prouve) l'Italie pure, préindo-européenne, méditerranéenne. En effet : la coïncidence gréco-védique a ceci de troublant que les raisons, certes, sont nombreuses de l'expliquer par l'héritage commun, indo-européen, des Indiens et des Hellènes, mais que les noms ou surnoms des dieux grecs et des animaux considérés sont certainement préhelléniques : Σμινθεύς en particulier vient d'un mot que les érudits anciens nous désignent comme crétois, σμίνθος · μῦς [2]. L'enquête de M. Heurgon est donc justifiée dans son principe.

Il collectionne d'abord avec bonheur [3] des faits relatifs à la divination, des représentations de rats ou de souris soit en ex-voto, soit sur des monnaies, qui prouvent que, dans toute l'Hespérie, et notamment en Italie, en Etrurie, ces rongeurs n'étaient pas moins chargés de valeurs religieuses, positives ou négatives, que dans le bassin de la mer Egée.

M. Heurgon dresse ensuite une autre liste [4] : celle des noms de personne étrusques (prénoms, gentilices) contenant un radical *śminθ-* ou *iśiminθ-*, qui se latinise en *smint-* ou *sminth-*. A quoi il propose ingénieusement de joindre le nom d'un Sybarite, *Smindyridès*, « jalon entre l'Asie-Mineure et l'Etrurie ».

Jusqu'à ce point, la documentation contient donc deux choses : une collection de faits italiques incontestablement liés aux rats et aux souris, mais sans indication des noms indigènes de ces animaux ; et une série de noms de personnes contenant la syllabe, ou la syllabe et demie, qui, en crétois, désigne le rat ou la souris. Il semble que M. Heurgon n'hésite pas à compléter ces deux types de documents l'un par l'autre : il n'envisage pas en tout cas que l'étrusque *śminθ-*, si analogue en effet à σμινθ-, puisse signifier autre chose que ce rat dont il a d'abord établi l'importance réelle en Etrurie.

Vient ensuite le troisième fait, essentiel, parce que cette fois un dérivé de *sminθ-* est appliqué à un dieu : le nom de *Mariś isminθians*, « Mars Sminthianus », sur le miroir de Bolsena [5].

1. *Asklépios, Apollon Smintheus et Rudra, études sur le dieu à la taupe et le dieu au rat dans la Grèce et dans l'Inde*, par H. Grégoire, avec la collaboration de R. Goossens et de M. Mathieu, Bruxelles, 1950. La seconde partie, comparative, est de M. R. Goossens.

2. Hesychius, qui donne aussi σμίνθα · κατοικίδιος μῦς et σμίς · μῦς. Polémon, *Fragm. histor. graec.*, III, p. 124 (*fragm.* 31), dit que le mot est mysien. Il ne m'est pas possible de suivre dans leurs hypothèses les promoteurs du " pélasgique, langue de *satəm* " : A. J. van Windekens, " Griechisch σμίνθος ", *Z. f. vergl. Sprachforschung*, 71 (1953), pp. 119-121.

3. *Art. cit.*, pp. 484-485. Pour le rat de la stèle de Reims, cité p. 484, n. 2, cf. l'interprétation de H. Hubert que j'ai brièvement indiquée, d'après un de ses derniers cours, dans *Naissance de Rome*, p. 33.

4. *Art. cit.*, p. 485. Les faits sont déjà presque tous dans Eva Fiesel, s. v. « sminθ- », *Pauly-Wissowa*, 2e série, III, (1927), col. 723-724 (avec la blibiographie antérieure), et *Namen des griechischen Mythos im Etruskischen* (1928), p. 97 : prénom *Śminθe* (Volsinies); gentilice *Śminθinal, -naz* (Pérouse), *Smintius* (Florence), *Smintiis* (Capoue) ; M. Heurgon joint *Iśiminθii Pitinie* « (l) sminthius Pitinius » (Vulci). Σμινδυρίδης est l'opulentissime et ridicule prétendant à la main de la fille de Clisthène, tyran de Sicyone, dont parle Hérodote, VI, 127.

5. *Art. cit.*, pp. 485-487.

On sait que le miroir de Bolsena [1], un autre miroir, de Chiusi, [2] et une scène représentée sur la célèbre ciste de Palestrina [3], forment un groupe de documents apparentés, à la fois nets et mystérieux, relatifs à une forme étrusque du dieu italique Mars.

1° Sur la ciste, au milieu de dieux spectateurs, aux noms romains (Junon, Jupiter, Mercure, Hercule, Apollon, Liber, la Fortune...), un groupe central, formé de *Menerva* et de *Mars*, se livre à une opération singulière. Mars, nu, mais coiffé d'un casque, tenant lance et bouclier, est accroupi au dessus d'un grand vase plein d'une matière bouillante (liquide ? vapeur ? feu ?). Menerva lui passe le bras gauche autour de la taille et, de la main droite, lui porte à la bouche ou au nez une sorte de court bâtonnet. Derrière la déesse, sur un tas de pierres, sont posés son bouclier et son casque et, au dessus d'elle, voltige une petite Victoire. Au dessus de Mars, interrompant le décor végétal de la frise, se voit, assis, un chien ou un loup à trois têtes.

2° Sur le miroir de Chiusi sont figurés debout, de gauche à droite, les personnage suivants : un jeune homme nu, *Leinθ*, tenant une lance de la main gauche, avec un enfant, *Mariśhalna*, sur la cuisse droite ployée (l'enfant s'accroche des deux mains à son bras droit, pendant) ; puis *Turan* (l'Aphrodite étrusque) ; au milieu du miroir, *Menerva* casquée, tirant d'une amphore par les deux bras l'enfant *Mariśhusrnana* ; à droite, un jeune homme nu, non nommé, appuyé de la main droite sur sa lance. Sur le manche du miroir, il y a en outre une figure féminine, nommée *Recial*.

3° Sur le miroir de Bolsena, on voit, de gauche à droite : *Turms*, avec chapeau ailé et caducée, tenant d'une main, par le ventre, l'enfant *Mariśisminθians* assis sur sa cuisse ployée ; puis *Menrva*, casquée, baignant dans une amphore *Mariśhusrnana* : de la main droite elle s'appuie sur sa lance et, de la gauche, elle tient le bras gauche de l'enfant et le tire du bain ; puis *Turan* ; puis un jeune homme vêtu d'une chlamyde et appuyé sur sa lance ; puis une femme, *Amatutun*, portant l'enfant *Mariśhalna* assis dans le creux de sa main gauche. Sous la scène centrale, *Hercle*, reconnaissable à sa massue, les jambes cachées par une rangée de cinq amphores de même type mais moins ornées que celle d'où sort *Mariśhusrnana*.

Ces images ont été commentées avec beaucoup d'audace par les archéologues et je regrette de voir M. Heurgon écrire, comme une chose acquise : « Sur le miroir de Bolsena intervient, au dessus du père commun, *Hercle*, et à côté des trois mères, *Menrva*, *Turan* et *Amatutun*, un troisième Mars enfant, *Mariś isminθians*, soumis par *Turms*, Hermès Psychopompe, au même bain d'immortalité ». En fait, rien ne permet de penser que *Menrva* ni *Turan* soient des mères, aient fait des enfants à Hercule : disons seulement que sont ici rassemblées un certain nombre de divinités intéressées à ce que

1. Ed. Gerhard, *Etruskische Spiegel*, III (1863), pl. 257 B, et p. 276.

2. *Ibid.*, II (1845), pl. 166, et III, p. 158.

3. La scène centrale est reproduite dans le *Lexikon* de Roscher, II (1894-97), col. 2407, fig. 6 de l'art. « Mars ».

l'on s'accorde — en principe — pour interpréter comme des scènes d'initiation juvénile. (M. Heurgon veut bien citer à ce propos le commentaire, certainement faux, que j'ai fait de la scène de la ciste de Palestrina dans mon *Festin d'Immortalité* ; je le renvoie plutôt à deux pages de *Naissance de Rome* (pp. 64-66), auxquelles je ne changerais rien aujourd'hui) [1].

Des trois compléments du nom *Mariś*, « Mars » (*halna*, *husrnana*, *ismin-θians*), le premier seul a été expliqué avec vraisemblance comme signifiant « iuuenilis » [2] ; *husrnana*, interprété dans le même sens par M. S. P. Cortsen, mais sans raison plausible [3], reste énigmatique, ainsi que *ismin*θ*ians*. C'est de ce *Mariś ismin*θ*ians*, qu'il traduit en latin : « Mars Sminthianus », que M. Heurgon écrit qu'il « pourrait être le dieu que nous cherchons, l'ancien dieu méditerranéen *Sminthos*, le dieu au rat, assimilé ensuite au Mars italique » [4]. Mais il reconnaît aussitôt que, si tel est le cas, le rat impliqué dans le nom a dû être complètement oublié, car il n'y en a plus aucune trace.

*
* *

C'est là, justement, que se forme ma première inquiétude : dans l'interprétation des faits religieux, mythiques ou cultuels, il est toujours périlleux de supposer que le trait qui serait essentiel a radicalement disparu.

M. Heurgon signale [5] que la tombe de P. Decumius Philomusus *Mus* est ornée de deux souris : voilà qui est clair, et qui permettra aux archéologues venus de Sirius de proposer avec vraisemblance l'équation « *mus* = souris », quand les auteurs latins et tous nos dictionnaires, quand l'Académie des Inscriptions elle-même auront été atomisés. Mais il doit enregistrer qu'en revanche il n'y a aucune allusion « au sens du nom » dans les sept vers — à vrai dire formés de lieux communs — de l'épitaphe, trouvée à Florence, de l'*aerarius* et *sexvir Q. Vibius Smintius* [6].

1. L'explication rend compte à la fois du bain que Mars armé reçoit de Minerve et de la présence, à l'arrière plan de Mars, du monstre tricéphale. Pour le bain du jeune héros, après le combat initiatique, v. *Horace et les Curiaces* (1942), pp. 40-44, 57-60, 110 ; cf. l'enfant Mars des Thraces se lavant dans le fleuve après son premier combat, Claudien, *Panégyrique du IV^e consulat d'Honorius*, v. 529-530 :

Sic cum Threicia primum sudaret in hasta
flumina lauerunt puerum Rhodopeia Martem.

2. « Etruskische Wortdeutungen », *Glotta*, XIII, (1924) pp. 146-148.

3. « Etruskisches », *Glotta*, XVIII (1929), p. 186-187 (approuvant l'explication de *halna* par E. Vetter et rappelant qu'il a expliqué *husiur* comme « progenitus » et *husrnana* comme « iuuenilis »).

4. *Art. cit.*, p. 487, après quelques discutables considérations sur les dieux *Grabouii* des Tables d'Iguvium.

5. *Art. cit.*, p. 487, n. 5.

6. *CIL*, XI, n° 1616.

Il n'y a pas davantage de « bilingue onomastique » comme celle — les « Iuuentii Thalnae » de Tusculum — qui a permis à Vetter de rendre probable que l'étrusque *halna*, *θalna* a rapport à la jeunesse : le nom complet du forgeron de Florence est *Q. Vibius L. f. Sca(ptia) Maximus Smintius*, sans rien de plus.

Quant au *Mariś isminθians* qui est la pièce de choix du dossier, non seulement, dans la riche décoration du miroir de Bolsena, il n'a pas de rat près de lui, ce qui est étonnant, quoi qu'on dise, s'agissant d'un dieu « au rat » que l'artiste a éprouvé le besoin de distinguer en toutes lettres par cette épithète, mais les scènes représentées déconseillent l'interprétation. Il ne serait pas surprenant, certes, qu'un des offices du Mars romain ou italique, et donc étrusque, eût été de détruire les rats qui menacent les moissons : c'est à de tels exploits, contre de tels ennemis, que le dieu combattant est convié lorsque ses adorateurs lui donnent pour champ de bataille les champs cultivés [1]. Mais, vraiment, ici, dans le dossier homogène formé par les documents de Palestrina, de Chiusi et de Bolsena, comme je l'ai souligné dans *Naissance de Rome* [2], tout est évidemment et simplement militaire : en dehors de la « baignoire » initiatique, les seuls accessoires que portent les divers figurants sont des armes : casques et boucliers de Mars et de Minerve, lance de Mars sur la ciste (sans oublier la Victoire ailée) ; multiples lances des jeunes gens, casque et lance de Minerve sur les miroirs. Dans cet arsenal, le rat n'est pas attendu. Ne serait-il pas plus simple de l'économiser, d'économiser du même coup son étonnante élimination [3] ?

Au fond, la conviction de M. Heurgon est commandée par un postulat qu'il ne formule pas, sans doute parce qu'il lui semble trop évident : le groupe phonétique σμινθ-, *(i)sminθ-*, *smind-* est assez original, assez complexe et assez stable pour que, le rencontrant dans le bassin égéen et en Italie, nous soyons fondés à penser, sans plus d'examen, qu'il a dans tous les cas le même sens. Et c'est ici que, de nouveau, j'éprouve une inquiétude.

S'il s'agissait de langues indo-européennes, dont les systèmes phonétiques sont particulièrement pauvres en sifflantes, et dans lesquelles une séquence *smint-* serait en effet d'un type rare, le postulat semblerait plausible. Mais les langues qui interviennent ici dans la comparaison sont probablement d'un type bien différent, que voilent et déforment inévitablement les transcriptions en caractères grecs ou adaptés du grec : l'absence d'occlusives

1. V., en dernier lieu, *L'héritage indo-européen à Rome* (1949) pp. 79-87, *Les dieux des Indo-Européens* (1952), pp. 28-30, *Rituels indo-européens à Rome* (1954), pp.

2. P. 65.

3. Il y a une autre difficulté : M. Heurgon pense que l'homme prénommé *Śminθe* l'a été, primitivement, d'après le (« sous le signe du ») dieu au rat, les *Śminθinal*, *Smintius* étant ses descendants (p. 487, lignes 6-4 du bas). Or le rapport qu'il suppose entre les noms est orienté à l'inverse : c'est le dieu *isminθians* qui aurait un nom dérivé du prénom *Śminθe* (lequel équivaudrait à σμίνθος, comme la plupart des noms grecs en *-os* se terminent par *-e* dans leurs adaptations étrusques). Comment penser d'autre part qu'un prénom individuel signifie directement « Rat » ?

sonores dans les mots étrusques, alors qu'on en rencontre dans des noms étrusques transcrits en latin (VIPINAS ~ *Vibenna*...), la coexistence (avec des incertitudes) de *ś* et de *s*, trahissent assez, comme on l'a souvent remarqué, l'inadéquation de l'alphabet utilisé.

Un groupe de langues qu'il est imprudent de négliger quand on étudie les substrats méditerranéens, les langues du Caucase, engagent à la défiance : les sifflantes, les chuintantes, les affriquées dentales sifflantes et chuintantes y sont particulièrement développées. Dans les langues caucasiques du Sud (géorgien, mingrélien et laze, svane), il n'existe pas moins de dix phonèmes, parfaitement distincts, que la pauvreté de l'alphabet grec ne pouvait rendre que par σ ou ζ : deux sifflantes, *s*, *z* ; deux chuintantes, *š*, *ž* ; trois affriquées dentales sifflantes, *c'* (sorte de *ts* aspiré), *c'* (= *ts* avec contraction glottale), *j* (= *dz*) ; trois affriquées dentales chuintantes, *č'* (sorte de *tš* aspiré), *č'* (= *tš* glottalisé), *ǰ* (= *dž*). Au nord du Caucase, le long de la mer Noire, le groupe tcherkesse — oubykh — abkhaz présente en outre plusieurs variétés de sifflantes, des chuintantes labialisées, des chuintantes palatalisées (l'abkhaz, même un *š*$^{u'}$ à la fois labialisé et palatalisé). Tous ces phonèmes sont parfaitement distincts et les sujets parlants ne les confondent jamais. L'oubykh, par exemple, oppose parmi ses préfixes personnels, *sə-* « mon », *šə-* « nos », *š*^{u}*ə-* « vos » : Hérodote eût pourtant dû transcrire tout cela, indifféremment, σ-. Le géorgien distingue sans hésiter *sma* « boisson, boire », *zma* « calembour », *jma* « frère », *c'ma* « mettre, revêtir » ; il a aussi — je cite ces mots pour les consonnes initiales — *jmna* « se séparer de, répudier », *žmurt' li* « petite pluie », *č'meva* « nourrir » : la transcription grecque, à moins de groupements que ne faisaient guère les anciens, eût été uniformément σμ-.

En sorte que, quand nous lisons σμινθ-, *śminθ*, *smind-*, etc., nous devons penser que la sifflante initiale peut être différente dans chaque cas, et que cela suffirait à annuler la correspondance du reste, de la même manière que latin *pestis* n'a rien de commun avec *bestia*. L'identité des formes égéennes et étrusques n'est donc pas évidente, comme le croit M. Heurgon et comme elle le serait en effet, je le répète, s'il s'agissait du grec ou du latin, où la graphie *s* ne recouvre qu'un seul phonème. Dans ces conditions, jeu pour jeu, il est permis de penser à une autre explication.

En « préhellénique » même, il existe un mot qui fournirait à *Mariś isminθians* un répondant plus plausible, étant donné le contexte iconographique : l'homérique ἀσάμινθος « baignoire ». Un même vers, appliqué dans l'*Iliade* à Ulysse et à Diomède revenant de leur pénible exploration, et dans l'*Odyssée* à Télémaque et à Pisistrate arrivant chez Ménélas, montre des héros qui entrent, pour se baigner, dans les ἀσαμίνθους εὐξέστας [1], et le texte de l'*Odyssée* ajoute que ce sont les femmes esclaves qui les y lavent — comme la *Menrva* des figurations étrusques lave un des trois *Mariś*, sans doute plutôt *Mariś* à l'un des trois moments de son initiation.

1. *Iliade*, X, 576 ; *Odyssée*, IV, 48.

Il se trouve que le radical d'ἀσάμινθος « baignoire » consonne remarquablement avec le radical géorgien et mingrélien des mots signifiant « propre ; nettoyer ».

Le géorgien a l'adjectif (Luc, 2, 23) *c'mida* (d'une rac. *c'm-*), moderne (sans doute dialectal ancien) *c'minda* « propre » (employé aussi, par calque de l'arménien *surb*, pour signifier « saint ») et le verbe *c'mend-a* «nettoyer, laver», avec ses diverses conjugaisons : 1° *v-(h-)c'mend* « je nettoie » ; 2° avec voyelle préradicale [1] *-i-* (réfléchi, passif) *v-i-c'mend pir-sa* « je me nettoie le visage », *v-i-c'mind-ebi* « je me nettoie, je suis nettoyé » (3e sg. *i-c'mind-eb-s* « il se nettoie, il est nettoyé ») ; 3° avec voy. préradicale *-a-* (causatif) *v-a-c'mind-in-eb* « je fais laver », etc.

Le mingrélien a de même l'adjectif *c'iminde* « propre » [2] et le verbe *c'imind-u-a* « nettoyer, avec ses diverses conjugaisons : actif *v-c'imind-an-ḳ'* « je nettoie » (3 sg. *c'imind-an-s*), passif *v-i-c'imind-e-ḳ'* « je suis nettoyé » (3 sg. *i-c'imind-e*), potentiel *m-a-c'imind-e* « je peux nettoyer » etc.

Il se pourrait que les *i-* de formes étrusques comme *iśiminθii*, *isminθians*, ne fussent pas, comme pense M. Heurgon, « une voyelle prothétique *i-* » [3], mais un indice morphologique, significatif : soyons réservé devant des langues dont nous ne connaissons pas la structure ! Je n'affirmerai pas, bien entendu, que les Etrusques qui s'appellent *Śminθe*, *Smint(h)ius*, portent dans leur nom la « propreté » ou la « pureté », ni que *Mariś isminθians* signifie « Mars lavé, purifié » ou « Mars est lavé, purifié » : du moins les ensembles figurés où se rencontre ce dernier contiennent une ἀσάμινθος, alors qu'ils ne contiennent pas de σμίνθος.

Jusqu'à présent, peu de mots étrusques (mais on en comprend si peu !) se sont laissé rapprocher du caucasique du Sud : je rappelle seulement que le nom de la « lune » (du « mois ») et du « soleil » sont du nombre [4] : sur le foie de bronze de Plaisance, les deux lobes de la face convexe sont séparés par une ligne ; d'un côté est la lune, appelée *tivs* (c'est-à-dire *tiv-s*, avec une désinence ; certains lisent *tivr*, et *tiur* est d'autre part le nom probable du « mois »), de l'autre le soleil, *usils* (c'est-à-dire *usil-s*). Or, en caucasique du Sud, la lune et le mois portent des noms reposant sur une racine * *t'ə-t'v-* avec redoublement * *t'ə-t'v-e* : vieux-géorgien *t't've*, géorgien moderne *t've* « mois » ; cf. avec une forme participiale : *m-t'(o)v-ar-e* « lune » ; en laze et en mingrélien, régulièrement * *t'ə-t've* > *t'ut'a* « lune, mois ») ; et le nom

1. Sur ces voyelles préradicales de la conjugaison dans les langues caucasiques du Sud, qui ne sont ici que grossièrement caractérisées, v. G. Deeters, *Das kharthwelische Verbum* (1930), pp. 70-92 « Charaktervocale »), mes *Recherches Comparatives sur le verbe causasien* (1933), pp. 91-92, à compléter par *BSL*, XXXIX (1933), pp. 84-86 ; Hans Vogt, « Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne », dans *Norsk Tidssk. f. Sprogvidenskap*, X (1938), pp. 7-9 (« Préfixes vocaliques »).

2. En outre, comme il arrive souvent, le mingrélien utilise, plus ou moins altérée, la forme géorgienne du mot : *c'minda, c'imda, c'ima.*

3. *Art. cit.*, p. 485 ; cf. déjà E. Fiesel, *Namen des griechischen Mythos...*, p. 130, n. 327.

4. V. mon article « Τιτυός », *RHR*, CXI (1935), p. 81-83. *Ibid*, pp. 84-87, j'ai noté l'analogie du nom caucasique du Sud de la lune * *t'ət've* et du nom de Τιτυός dont le foie *cum luna recrescit* (Hygin, *Fables*, 55).

du soleil repose sur * $^{m}/_{w}ze$-, souvent avec élargissement *-l-* (géorgien *mze* ; mingrélien *bža*, pluriel *bža-l-epʿi* < * *wze-l-* ; laze *mžo-r-a*, *bžo-r-a* < * *wzə-l-* ; svane *miž*, *miž-il-d* < * *mz-il-*) [1].

***

Poursuivons le jeu auquel M. Heurgon nous convie.

S'il est vain de parler d'*une* famille de langues « paléo-méditerranéennes », tous les spécialistes s'accordent aujourd'hui pour reconnaître que le basque et les divers groupes de langues du Caucase sont apparentés. La date fort ancienne de la séparation, la grande différence des systèmes phonétiques actuels, les influences multiples subies de part et d'autre, ne laissent pas espérer qu'il se constitue jamais une linguistique « ibéro-caucasique » aussi ferme que, par exemple, les linguistiques indo-européenne ou sémitique ; mais, tant dans la grammaire que dans le vocabulaire, les correspondances sont trop nombreuses et trop précises — et l'on en signale sans cesse de nouvelles — pour être attribuées au hasard. Par chance, nous connaissons le nom du « rat » dans cette antique famille : tous les dialectes basques ont *sagu* ; toutes les formes caucasiques du Sud reposent sur * *tʿagu-* (géorgien *tʿagv-i*, laze *(m)tʿug-i*, svane *šdugv*) [2] ; en caucasique du N.-O., les formes tcherkesses reposent sur * *cəğw-* (tcherkesse occid. *cəğwə*, orient. *jəğwə*) et l'oubykh a *dəğu* ; en caucasique du Nord-Centre, le tchéchène a *daḫḳa*, le bats *daḫḳʾ* [3]. Peut-être ce mot se retrouve-t-il dans un nom propre fort important des traditions étrusques.

1. Pour cette recherche d'analogies entre des mots « méditerranéens » et caucasiques, v. mon article « Λάβρυς », *J. As.*, 1929, 2, pp. 240-252 (cf. une rectification dans « Τιτυός », p. 67, n. 4), où j'ai rapproché la λάβρυς, « hache bipenne», de géorgien *laḫvr-* nom de la lance (parfois bifide, et chargée de valeurs mythiques et magiques). Je signale encore deux faits : 1° *Titias* (Τιτίας, *-ης*) un des deux « Dactyles » idéens nommés par Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1126 (le contexte, v.1130, comme d'autres témoignages, prouve que Δάκτυλοι est un titre compris littéralement « Doigts ») porte le nom géorgien du « doigt », *tʿitʿi*. [Sur *Titias*, Dactyle et Mariandynien, v. en dernier lieu et dans un autre sens Bengt Hemberg, « Die idaiischen Daktylen », *Eranos*, 1952, pp. 53-55 ; il s'agirait d'un Vegetationsdamon, ithyphallique, *Titias* valant *titos* « phallus »...] ; 2°) l'élément ψ-, par lequel se distinguent les deux noms homériques du « sable », ἄμαθος «sable sec», ψάμαθος «sable humide, de mer ou de rivière », coïncide avec le nom de l'eau en caucasique du N.-E : tcherkesse *bzə* (avec l'indice défini suffixé *bze-r*), oubykh *bzə* (avec l'indice défini préfixé *a-bz* ; abkhaz *dzə* (normalement de * *bzə*; défini *a-dzə*), cf. racine géorgienne et laze *pəs-* (mingrélien *s-*) «uriner»? (pour le *sens*, cf. sanscrit *vār* « eau », vieux-scand. *úr* «humidité», grec οὖρον, lat. *ūrina* «urine»). En revanche les noms « égéens » du rat, σμίς, σμίνθος, n'ont pas d'analogue en caucasique : le laze *jem-ur-i* « grand rat des montagnes » (Marr) n'est qu'une variante dialectale à côté de *jen-ur-uri*, *manc'epʿura*.

2. Le svane répond normalement par *šd* au géorgien *tʿ* : *dašdv* « ours », géorg. *datʿvi* ; *došd-ul-* « lune », géorg. *tʿtʿve* ; *šdiḫ* « petite noix », géorg. *tʿḫ-ir-i* ; etc.

3. Dans le caucasique du Nord-Est, dans le groupe avar-andi-dido, le nom du « rat » a des formes du type « *voyelle* + *nq(w)* »- (avar *unx*, andi *hinx*, botlikh *hinkwa*, etc. ; qapučᵢ *anqo*, khwarši *anqwa*) ; parmi les autres langues du N.-E., l'arčᵢ a aussi *noqon* ; ce *n-* semble garantir une dentale pure, et non une sifflante ou affriquée, dans la forme originelle. A. Sauvageot, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques* (1930), sous le n° 209, cite des formes finno-ougriennes (p. ex. ostiak *tèṅkər*) et toungouses (p. ex. *siṅgar*) qui rappellent les formes " méditerranéennes ".

M. Heurgon a eu raison, en commençant son étude, de souligner l'importance des rats dans la divination étrusco-romaine, de rappeler les déclarations du Prénestin Elien (*Histoire Variée*, I, 2 : les rats sont μαντικώτατοι τῶν ζώων) et de Pline (*Histoire Naturelle*, VIII, 221 : *animal haud spernendum in ostentis etiam publicis*), dont on peut rapprocher, avec M. H. Grégoire [1], la mauvaise étymologie que le romancier Jamblique fait de μυστήρια à partir de μῦς et l'explication, meilleure, qui la justifie (πρώτην γὰρ εἶναι τὴν τῶν μυῶν μαγικήν). M. Heurgon dit fort bien : « On semble admettre d'habitude que cette fonction divinatoire leur est venue secondairement, à cause des liens qui les unissaient à Apollon Smintheus, dieu des oracles : rien n'est moins prouvé. Animal naturellement fugace et secret, le rat, de lui-même, justifiait assez le rôle qu'un peuple curieux des présages devait spontanément lui accorder dans ses *libri haruspicini* ».

Sans doute y a-t-il à cette réputation flatteuse une autre raison : le rat est un animal mystérieux jusque dans sa naissance et les dieux le fabriquent aisément, puisqu'il « naît de la terre », parfait et souvent innombrable. On connaît la légende étiologique du culte même d'Apollon Smintheus ou Sminthios, que rapporte Elien (*De la nature des animaux*, XII, 5) [2] : à des émigrants Crétois (qui nommaient donc le rat σμίνθος dans leur langue), la Pythie avait conseillé de se fixer où des ennemis nés de la terre (γηγενεῖς) les attaqueraient ; une nuit qu'il campaient près d'Amaxitos, une quantité prodigieuse de rats apparut et dévora les courroies des boucliers et les cordes des arcs ; aussitôt les Crétois s'installèrent et fondèrent le temple d' « Apollon Sminthios ». A travers toute l'antiquité, rats et souris sont restés, avec les grenouilles, les serpents et les cigales, un exemple classique de « génération spontanée » à partir de la terre. Pline, à la fin de son IX^e^ livre, consacre un chapitre — bref — aux « rats du Nil » [3] : « lorsque ce fleuve se retire, dit-il, on trouve de petits rats, produit ébauché de l'eau et de la terre (*inchoato opere genitalis aquae terraeque*) ; une partie du corps est déjà vivante, mais tout l'arrière n'est encore qu'une figurine de terre (*nouissima effigie etiamnum terrena*) », et Diodore de Sicile (I, 10), Elien (*De la nature des animaux*, II, 56), Macrobe (*Saturnales*, VII, 16, 12), confirment le crédule naturaliste quant à cette « zoogonie » [4]. Ainsi nés, on comprend que rats et souris connaissent les secrets de la nature, sinon du ciel : ennemis des augures au point que le cri d'une musaraigne empêchait la prise des auspices [5], ils pouvaient enseigner bien des choses aux rivaux étrusques des augures, aux haruspices.

Ce sont ces diverses considérations qui engagent à rapprocher le nom « ibéro-caucasique » du rat * *tagu*, et celui du fondateur même de l'haruspicine, *Tages* (Τάγης), dont la naissance n'a cessé d'intriguer les exégètes.

1. *Op. cit.*, p. 111, n. 1 : *Erotici Scriptores*, éd. G. A. Hirschig (Didot, 1856) p. 518.
2. Et aussi Kallinos, *fragm.* 7, dans Strabon, XIII, 604 ; Tzetzes, *ad Lycophr.* 1302.
3. Chap. 84.
4. O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I (1909), p. 200 ; croyances analogues, et aussi « pluies » de rats et souris (pendant les orages, à la Saint Laurent, à la Saint Pierre et Saint Paul, etc.), dans la superstition allemande moderne : Bächtold-Stäubli, *Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens*, VI (1934), s. v. « Maus » (Riegler), § 2 et notes de références.
5. Pline, *Histoire Naturelle*, VIII, 82.

D'après la version que suit Ovide (*Métamorphoses*, XV, 552-559), un jour qu'un paysan étrusque labourait, « il vit une motte de terre s'agiter toute seule au milieu du champ, sans que personne la touchât, puis, perdant la forme de terre, prendre celle d'un être humain et aussitôt annoncer les destins ; les indigènes l'appelèrent *Tages* et c'est lui qui enseigna aux Etrusques la divination », — exactement l'haruspicine, *disciplinam haruspicii* (Festus, *s. v.*), *disciplinam extispicii* (Censorinus, IV, fin), *haruspicinae disciplina* (Cicéron, *De la divination*, II, 23). Tagès, précise ce dernier auteur, « surgit du sillon devant le laboureur, et lui parla aussitôt ; les livres des Etrusques disent qu'il avait la forme d'un enfant, mais la sagesse d'un vieillard ». Dans la préface de son traité *Des prodiges*, si rempli de science étrusque (§ 3), Jean le Lydien précise davantage : « Il sortit du sillon un petit enfant, qui paraissait venir juste de naître, mais qui avait les dents et tous les autres signes de l'âge adulte » [1].

Tagès n'est pas un rat, certes, mais un tout petit bonhomme qui naît, on le voit, comme ferait un rat des champs, d'une motte, γηγενής, et bien denté, et qui enseigne aux Etrusques cette science divinatoire dont les rats — *dixit* Elien — sont les plus remarquables dépositaires. Son nom — quelque chose comme « M. Lerat » — ne ferait-il pas allusion à cette analogie, qui garantissait l'autorité des livres tagétiques ? [2]

Georges DUMÉZIL.

1. Grohmann, *op. cit.*, p. 50, rappelle une tradition allemande où des « Zwerggeister » apparaissent, avec le même office prophétique qu'ailleurs des rats.

2. Ces réflexions résument une conférence faite au Collège de France le 25 avril 1953.

MAIESTAS ET *GRAVITAS*, II

1° Mon étude sur « *m. et g.* », parue ici-même (tome XXVI, 1952, pp. 7-28), a vivement affecté M. Wagenvoort et lui a inspiré une réponse (*Mnemosyne*, V, 1952, pp. 287-306) ; ces pages, d'un fort beau latin, m'auraient surtout ému, si elles n'incriminaient ma loyauté. M. W. voit une fraude contre lui dans le fait que j'ai étudié *maiestas* avant *grauitas*, alors que le chapitre de son *Roman Dynamism* que je conteste était intitulé *Grauitas and maiestas* et que cet ordre, dans son système, a une raison, *maiestas*, selon lui, s'étant ultérieurement chargé de valeurs d'abord propres à *grauitas*. M. W. n'a pas pris garde que, mon principal objet étant de présenter directement une théorie personnelle et positive des deux concepts, je n'avais pas à me plier à un ordre commandé par une autre théorie : dans la perspective que je développe, 1°) les deux concepts sont entièrement indépendants ; 2° celui de *maiestas* est riche et bien structuré, presque juridique, celui de *grauitas* moins élaboré, ne relève que de l'opinion ; j'ai donc traité d'abord *maiestas*, pensant (et je m'excuse de persévérer dans cette espérance) que, si le lecteur admet mon analyse, il doit sentir du même coup l'insuffisance de celle que je prétends remplacer. A lire les vingt pages de M. W., on ne peut se douter qu'il y a dans les vingt miennes autre chose que du négatif, que le refus de ses idées ; je ne l'accuserai pas pour cela de déloyauté.

Quant aux réponses qui sont faites à mes objections, beaucoup m'ont d'abord déconcerté, puis enchanté, car elles reviennent à dire que j'ai eu tort de croire que, si l'auteur de *Roman Dynamism* cite tel, tel et tel texte, c'est pour appuyer la thèse dynamiste. Pas du tout : ils ne l'appuient pas, en effet, mais ne voulaient pas l'appuyer. Par exemple (p. 296) l'*orandi maiestas* de la fin de l'*Institution Oratoire*, citée *Roman Dynamism*, p. 107, à propos du « magic power of speech », n'est qu'une façon de parler de Quintilien dont M. W. n'entendait tirer aucune conséquence quant à la valeur de *maiestas* (M. W. n'a même pas noté le sens tout différent, rationnel, que j'ai proposé et qui ressort du contexte : « *rang supérieur* de l'éloquence, par rapport aux intérêts matériels »). Ou encore (pp. 291-292), si une phrase de Lehmann sur les manas inégaux des Maoris et des envahisseurs britanniques a été citée, *Roman Dynamism*, p. 125, immédiatement après les vers de l'*Enéide* (XII, 820-825) où il est question de la *maiestas* des Latins par rapport aux envahisseurs troyens, c'est un hasard de la composition et M. W. n'a nullement voulu suggérer une interprétation dynamiste du texte de Virgile. Comment ne pas se réjouir d'apprendre cela ? On sait maintenant comment lire *Roman Dynamism*.

Pour le reste, le dossier est public : en se reportant au livre de M. W., à mes propres analyses dont il ne dit mot, aux quelques objections qu'il discute et à toutes celles qu'il laisse sans examen, on se fera aisément une opinion. Je signale seulement à M. W. que l'adverbe « forcément » (p. 19, l. 6 de mon

article), où il a vu (p. 298, l. 9 du sien) l'accusation de « forcer le sens des textes » (« non nisi uiolato sensu ») signifie, en français moderne, tout autre chose : « nécessairement, par nécessité logique », et n'est pas injurieux.

2° A mon interprétation de *maiestas* — comparative, indiquant un rapport — un de mes collègues parisiens objecte l'existence de *Maius, Maia* et le prénom osque *Mais*. Mais ces formes elles-mêmes ne sont-elles pas tirées du thème de comparatif ? Le prénom osque *Mais* (gén. *Maiieis*) « Maius » n'est-il pas à l'adverbe *mais* « magis » ce que le prénom *Minis* (gén. *Miinieis*) « Minius » est à l'adverbe *mins* « minus » ?

Georges DUMÉZIL.

TEXTUAL NOTES ON AUGUSTINE'S *DE LIBERO ARBITRIO*

For the *De Libero Arbitrio*, as for a large portion of Augustine's writing, there exists no critical edition, nor any adequate discussion of critical problems. The Benedictine edition of 1679 is almost universally praised as a monument of scholarship, and is, as a matter of fact, based on a rather large number of good manuscripts, mostly French. But several of the oldest manuscripts were unknown to the Benedictines, and those which they used are not described or classified, nor are the variant readings systematically presented. The text they printed (reprinted in Migne, *Patrologia Latina*, XXXII, 1221-1310) is always readable, nearly always supported by what they believed good manuscript authority, especially by Paris 14473 and related Norman manucripts. However, they based their work first upon the printed editions of Badius, Amerbach, Erasmus, and the Louvain fathers, following these in many trivial matters, especially of word order, for which there is no manuscript support whatever. There are also a number of emendations which belonged to the printed tradition, mostly introduced by Erasmus, which were accepted without challenge by the Louvain and Benedictine editors. In preparing a new edition for the Vienna Corpus I have studied these passages, and others which seemed worthy of note, and my observations on them are appended.

Of the 150 manuscripts known to me ten are of the ninth, tenth and eleventh centuries ; twenty-eight of the twelfth; and the rest are later. I have collated in full the oldest ten, seven of the twelfth century, and partially collated thirty-seven others, so as to disclose their relationships. I have given the following sigla to the manuscripts and printed editions cited in my critical apparatus :

M = Monacensis Clm. 14527, saec. IX ineuntis
B = Basiliensis B, VIII, 9, saec. IX, primum solum librum continens
T = Parisinus 2700, saec. IX, olim Thuaneus
C = Oxoniensis Trin. Coll. 4, saec. IX exeuntis, olim Cantuariae
A = Andagavensis 159, saec. XI exeuntis, olim Sergiensis
G = Parisinus 13361, saec. XI, olim Germanensis
X = Londoniensis Brit. Mus. Add. 10940, saec. X, olim S. Maximini Trevirorum
L = Oxoniensis Laud. Misc. 113, saec. X, olim Carthusiensium prope Maguntiam
K = Parisinus 1921, saec. XII, olim S. Martini Tornacensis

F = Vaticanus Reg. Lat. 107, olim Fiscannensis, saec. XI
R = Rotomagensis 473, saec. XII, olim Audoenensis
V = Parisinus 14473, saec. XII, olim Victorinus
S = Trecensis 40, saec. XII, olim de Clara Valle
Y = Parisinus 16725, saec. XII, olim S. Martini a Campis

α = TCAG β = XLK γ = FRV δ = SY codd. = consensus codicum
a = editio Amerbachii Basiliensis 1506
e = editio Erasmi Basiliensis 1528
l = editio theologorum Lovaniensium 1576
m = editio Maurinorum Parisina 1679
edd. = consensus harum editionum

I hope elsewhere to publish a study of medieval recensions of this work made in Tournai (*K* and numerous related manuscripts), Normandy (γ) and Clairvaux (δ). A partial defense for my estimate of these recensions will there appear, but the complete evidence will be found only in the edition to be ultimately published in Vienna.

I cite the Latin as I believe it should be read, giving book and section (but not chapter) numbers as found in Migne's *Patrologia*.

1,6 nihilne male facere tibi videtur?
nihilne mali αδ*edd.*

Elsewhere in the context (sections 1-8) Augustine has *male facere* ten times; sometines it seems to be treated as a single word, equivalent to *peccare*, as in section 8 where *de omnibus peccatis* is balanced by *in toto malefaciendi genere*. Although classical style would suggest *mali* after *nihil*, both Augustine's usage and the weight of manuscript evidence is here against it.

1,8 iam invenies quam male de apostolis et de omnibus marytribus sentiamus si placet nobis damnationem certum indicium esse malefacti, cum illi omnes damnatione digni propter confessionem suam iudicati sunt.
iudicati sint *TG K FR S*

Although the manuscripts are about evenly divided between indicative and subjunctive, the two oldest, M and B, have indicative. Since Augustine occasionally used this mood with *cum*-causal (M. A. Arts, *Syntax of the Confessions*, 97), we may follow the older manuscripts.

1,10 Et quid? recordaris...? *codd.*
Ecquid recordaris...? *m*

This is a rare instance of a conjectural emendation by the Benedictine editors. But I cannot find a parallel for the use of *ecquid* in Augustine; none is cited in the *Thesaurus Linguae Latinae*. The interrogative *Quid?* as preface to a question is common, as in Cicero; instances occur in the preceding sections 2, 3, 6 and 7. *Et quid...?* I find in *Conf.* 2. 2. 2 and 3. 10. 18

1,10 Itane est? Prius tibi persuasisti...?
est *om. edd.*

It is hard to see why the editors have gone against the manuscripts. The opening *Itane est?* is Ciceronian, whether followed by a question (*Quinct.* 38; *S. Rosc.* 113) or by an assertion (*Cluent.* 143). Augustine frequently has the affirmative *ita est* (*Lib. Arb.* 1.16; 2.9; 2.16; etc.) and once I find *itane est ut...?* (*C. Acad.* 3.8).

1.10 ut his fruendis cum securitate incubent
incubent $\alpha\gamma M$ incumbent *B XK* incumbant *L Y ael* incubant *S*

Here, as frequently elsewhere, the early editors follow *Y* (or a similar manuscript) which represents the second recension of the Clairvaux text, while the Benedictines restore the better attested reading of $\alpha\gamma M$. The verbs *incubo* and *incumbo*, identical in the perfect and supine stems, both came to mean « to apply one's self to », like *operam dare*, *studere* (*ThLL*, VII, 1063.1073 f.)

1.16 fin. Vivunt autem bestiae, et sicut iam eminuit, rationis expertes sunt.
emicuit $\alpha\delta edd.$

In classical Latin both *eminere* and *emicare* are used like *apparere*, « to appear, to be apparent », with a noun subject. Augustine has the impersonal *eminet* with indirect statement (*C. Cres.* 4. 30.37; 4.60.73), but no other instance of this use with *emicat* is cited by the Thesaurus. Since the manuscripts are against it here, the reference (*ThLL*, V, 486, 31f.) should be deleted.

1.17 An forte intelligis superiorem quandam et sinceriorem vitam esse scientiam, quoniam scire nemo potest nisi qui intellegit?
quoniam *codd.* quam *edd.*

Augustine has argued that man is distinguished from beasts by reason (*ratio*), that 'to know' is nothing else than 'to perceive by reason', therefore, while beasts may be alive, only man knows that he is alive. This knowledge, he continues, is not something better than life, but only a better kind of life. "Or do you perchance understand that knowledge is a certain higher and purer life, since no one can know except one who understands?" The next sentence continues, "Intellegere autem quid est nisi ipsa luce mentis inlustrius perfectiusque vivere?" Surely the manuscript reading is unobjectionable; one wonders whether Amerbach introduced *quam* as an attempted emendation, or from misreading the common abbreviation qm̄. Nor can I divine whether he took *vitam* or *scientiam* as antecedent of *quam*.

1.27 fin. Quid autem tam iniquum bonae voluntati est quam libido?
iniquum] inimicum *G L edd.*

Cases of editorial emendation appear in both *G* and *L*, hence these have little weight against the consensus of the remaining manuscripts. In the sence of "hostile, unfavorable" *iniquus* is less common than *inimicus*, but it appears in Christian as well as classical authors; cf. Arator *Act.* 2.499 f. Vides... caro menti Quam sit iniqua meae.

1.32 med. ipsa denique civitas, quae parentis loco haberi solet; honores etiam et laus, et ea quae dicitur gloria popularis.
laus] laudes γlm

The γ family represents a careful Norman recension of the eleventh century which sometimes preserves convincing readings where all other manuscripts are obviously corrupt, but it also at times attempts to improve the text unnecessarily. After the plural *honores*, *laudes* might seem an improvement; but if it were the true reading, how did it become corrupted as *laus* in all other branches of the manuscript tradition?

1,34 Quocirca licet nunc animadvertere et considerare utrum sit aliud male facere quam, neglectis rebus aeternis quibus per se ipsam mens fruitur et per se ipsam percipit et quae amans amittere non potest, temporalia et quae per corpus partem hominis vilissimam sentiuntur et numquam esse certa possunt quasi magna et miranda sectari.

quae amans] quas amans *L elm*

Quas is probably a conjecture independently made by the scribe of L and by Erasmus. If it is the true reading, the corruption can easily be explained by the influence of *quae* in the next clause; while if *quae* be retained (as the equivalent of *ea quae*) the connection with *rebus aeternis* seems to involve a disconcerting shift of genders. But the reader who is looking for smooth Latin will already be disconcerted by the lack of *quas* before *per se ipsam percipit-* if one must emend, this is the place to begin. Actually, Augustine is in the process of shifting his thought from *rebus aeternis* to the neuter *temporalia*, and is not scrupulous about the intervening relative pronouns.

1.35 quaerere instituerámus unde male facimus.

faciamus *V lm*

The scribe of V goes further than the others of the family in making minor improvements in the text, and he is often followed by the Louvain and Maurist editors. It is well known that Augustine, like others of his time, used the indicative freely in indirect questions (Arts, *Syntax*, 94 f.; J. Finaert, *Evolution Litteraire de Saint Augustin*, 64).

2.4 Sic nemo posset per voluntatem peccare, si voluntas data est ad recte faciendum.

est] esset ∂ *edd.*

The ∂ family represents a free recension of the text made in Clairvaux in the twelfth century, and it is frequently followed by all printed editions. The subjunctive *esset* was obviously introduced to give a regular type of conditional sentence. But the indicative gives a type of mixed condition like that of Plautus *Pseud.* 286 Si amabas, invenires mutuom, "If you loved her (as you assert), you would have found a loan", or that of Cicero *Pro Ligario* 25 Quodsi Caesaris causa in provinciam veniebatis, ad eum profecto exclusi provincia venissetis. Such "inferential" conditions are found in all periods of Latin; for other examples, see H. C. Nutting, *The Latin Conditional Sentence* (1925), 124, n. 4, 140.

2.4 a quo animae data sunt omnia bona.

animae] homini *a-mg. elm*

Homini, first appearing (1506) in Amerbach's margin, I take to be his conjectural emendation for the *animae* of the manuscripts and earlier editions. Erasmus put it in his text and is followed by all later editors. The Benedictines in their margin state that fourteen manuscripts read *animae*, but they give no hint of what support, if any, they found for *homini*.

Homini is undoubtedly the easier reading. Elsewhere in this book I find *dare homini, dare nobis, dare tibi* nine times, but nowhere *dare animae*. However it is not easy to explain how the easy reading *homini* became corrupted to *animae*, for besides the change if *min* to *nim* a triple error must be postulated: loss of *h*, *a* for *o*, *ae* for *i*. But *animae* is certainly a possible reading. In Biblical (and Christian) Latin *anima* is commonly equivalent to *homo*, as Augustine more than once remarks (*Loc. Hept.* 2 on *Exod.* 12.4; *Civ.* 13.24 on *Gen.* 2.7; cf. *animae meae* for *mihi* in *Psalm.* 34.3 and *Conf.* 1.5.5).

2.12 non te credo inventurum regulam qua fidere possimus omne sentiens melius esse quam id quod ab eo sentitur.

fidere] figere γ *m*

Again the Benedictines follow the Norman editors. I can find no parallel for this use of *figere*, though *fixum est, fixum manet*, etc., is often followed by indirect statement (cf. *ThLL*, VI, 717, 72-81). *Fidere* is common enough with this construction. I am at a loss to decide whether *figere* is a mechanical error or intended emendation; in either case the weight of evidence is against it.

2.19 quid de his rebus quae sentiuntur a nobis per corporis sensus, id est quid de corporalibus rebus...?

quid . . . quid] quod . . .quod *Fm2 RV m*

The first hand of F, agreeing, as usual, with Rouen 476, here makes no change from the reading of the older manuscripts; the second hand, along with RV, represents a second edition of the "Norman" text. I cannot discover the meaning if *quod . . . quod* is read, either as relative pronoun or conjunction; the Benedictine punctuation of the long sentence is surely meaningless. But the interrogatives restore the sense. After the long cumclause ending *neque tu meum*, the question proper runs from *quid de his rebus* to *mutare possimus*, and is followed by the illustrative example *sicuti est cibus et potus*, with a loosely connected continuation in *quia . . . infantis*.

2.22 Ubi ergo novi quod non est corpus unum? Unum enim si non nossem, multa in corpore numerare non possem

est corpus unum enim *M X Fml Rouen* 476 est unum enim *Fm2RV*

est corpus unum, quid sit unum novi. Unum enim *elm*

The text which I offer above is that of $\alpha\delta$*LK*, and I believe makes acceptable sense. The omission of one *unum* is an accidental haplography which could occur twice (once in the common source of M and the Norman text, again in X). The Norman editors then attempted to emend by dropping lso the word *corpus*. Erasmus began with the α text, but taking *novi* as a

present ("When I know that the body is not one ...") felt the need of the conclusion, " I know what one is. " But taking it as a perfect, the interrogation makes good sense : "When did I learn that the body is not one?" The use of the perfect here is as natural as in *percepimus* a few lines below.

2.27 alius haec omnia vel quaedam horum simul pulchra confert ad laetitiam videndi.
pulchra $\alpha\delta$ *aem* plura *cett.*

Both of the rival readings are hard, *plura* is the harder but better attested, being supported by the unusual alliance of β and M (γ goes with M, as usual, and δ with α). With *quaedam horum* balanced against *haec omnia*, *plura* seems redundant and misplaced. *Pulchra* is almost equally redundant, but does not clash so much with *quaedam*, so I reluctantly give it the preference; the sense would be more easily expressed by writing 'quaedam horum pulchrorum simul confert'.

2.31 itaque quoniam de corporibus facile iudicamus tamquam de rebus quae infra nos ordinatae sunt, quibus inpressos numeros cernimus, putamus etiam ipsos numeros infra nos esse, et eos propterea vilius habemus.
cernimus--numeros δL *om. cett.* esse] esse videmus γ
esse cernimus *edd.*

The true reading, I believe, is that of δL, and the omission of the five words *cernimus--numeros* is a case of mechanical haplography which occurred independently more than once. While the δ text is based on α, corrections are frequently made from a text similar to *L*. The Norman editors, noticing that something was omitted, supplied *videmus* after *esse* to complete the relative clause; in Amerbach and subsequent editors *cernumis* does this service. The *et* which properly connects *putamus* and *habemus* must then be taken as equivalent to *etiam*, and a false emphasis is thus given to *eos*.

2.32 sed oculum quo id cerni possit inquirat.
si oculus *el*
quo id] quod *X* quo $\alpha\delta$*elm* inquirit δ *m*

The thought runs: "And yet God forbid that Wisdom be thought inferior when compared with number, since she is the same. But let her search for the eye by which this can be seen !" The sense is equally good if *id* be omitted: "the eye by which she can be seen"; but it is easier to suppose its accidental omission in the source of $\alpha\delta$ than its introduction in the less closely related *M* γ and β. The chief difficulty is the subjunctive *inquirat*. Erasmus would justify it by changing *sed oculum* to *si oculus*, while the Clairvaux and Benedictine editors change the verb to indicative. I take the jussive *inquirat* as the counterpart of the *absit* above, and thus stand by the older manuscript tradition. But Professor Harald Fuchs suggests to me that the whole clause *sed -- inquirat* may be a marginal gloss which has crept into the text.

3.7 Et ideo recte possumus dicere, Non voluntate senescimus sed necessitate; aut, Non voluntate infirmamur sed necessitate; aut, Non voluntate morimur sed necessitate, et si quid aliud huius modi.
aut non voluntate infirmamur sed necessitate β *om. cett.*

As in 2.31 above, the common source of $\alpha\gamma M$ has lost a group of words by accident. But in this case the slip is not repeated in the β group, nor does δ correct the error from his β exemplar.

3.12 Iam illud quod tertio loco posuisti, quo modo non creatori deputandum sit quidquid in eius creatura fieri necesse est, regulam illam pietatis facile non movebit, quam meminisse nos convenit, gratiarum actionem nos debere creatori nostro.

regulam illam *L S* regula illa *cett.* non movebit] non movebitur *Fml* removebitur *Fm2RV* commonebit *elm*

I believe that here, as in 2.31, *L* preserves the correct reading. The Clairvaux editors of S follow *L*, but in *Y* they return to the corrupt tradition of α and the rest.

The thought runs: "Now the third question which you posed, as to why the Creator should not be blamed for whatever is necessarily done in his creation, will not easily disturb that rule of piety which we must remember, that we owe thanksgiving to our Creator." With the accidental loss of the case ending of *regulā illā* the Normans first attempted to restore sense by making the verb passive, then for *non movebitur* substituted *removebitur*. Unacquainted, I believe, with the Norman manuscripts, Erasmus proposed *commonebit*, and this has stood in all printed texts since his time. But this verb leaves *illud* above unconstrued; the Norman *removebitur* is more readable, with *regula illa* taken as ablative. But the well-attested *non movet* is acceptable enough with *regulam illam*. The phrase reappears, with pronoun object, in the exortation a few lines below, "Quapropter non te iam moveat . . ."

3.28 Qui enim aequalitatem angelorum desiderant propter inanem gloriam suam non ideo volunt aequales esse angelis sed sibi.

angelos sibi *G V lm*

In hard places both *G* and *V* are prone to conjecture; their conjecture is here accepted by the Louvain and Benedictine editors. But the structure and sense of the passage still remain unsatisfactory. For (1) *se* is needed as subject of *esse* to balance *angelos*, and (2) the context does not suggest any desire to degrade the angels to man's estate. Without *angelos*, *sed sibi* is rather obscure, but may perhaps be taken as roughly equivalent to 'sed sui iuris esse'. As the following sentence explains, disobedient men will be like the fallen angels who loved their own power rather than that of God. An easy reading would be to substitute *deo* for *sibi*, and one is surprised that some medieval editor did not make the change.

3.36 Postremo, ut relinquamus contemplationem pulchritudinis rerum his qui eam divino munere videre possunt, nec eos ad ineffabilia contuenda verbis conemur adducere, et tamen...

eos qui non possunt δm

The text of Augustine was conservatively handled by medieval emenders, but the Clairvaux editors at times were bold enough to introduce interpolations of two or three words. Another case is found in 1.2, where the reply

"Quis audeat dicere..." is preceded in ϑ by the words "Immo plurimum", in order to give a more explicit answer to the preceding question.

The sense is better here without the interpolation. The clause which follows the words cited points out the need of at least a brief refutation of the talkative and deceitful Manichaeans who think the created world is evil. Others, by God's grace, can discern its beauty, and do not need to be urged by words to contemplate ineffable beauty. The addition of *qui non possunt* makes *eos* refer to the Manichaeans, and spoils the force of *et tamen*.

3.65 Praecessit enim pars quaedam eius sublimior ad sentiendum recte facti bonum
recte facti] recte facit *M TCA K* quod recte facit *e* quod recte faciat γ *lm*

The weight of manuscript evidence is for *recte facit*, which requires a preceding connective, such as the *quod* supplied by Erasmus. But the indicative *facit* is still troublesome. The soul does not do right, only a part of it advances to the knowledge of what ought to be done. Hence the Norman editors write *quod recte faciat*. This still falls short of clarity, but is accepted by the Louvain and Benedictine editors.

Once more, however, ϑ and *L*, this time with the support of *G* and *X*, have an acceptable reading which is elsewhere lost. It is easier to recognize a scribal error in the substitution of *facit* for *facti* than to imagine a double error in the loss of *quod* and the appearance of *facit* for *faciat*.

3.67 Et hoc ecclesiae commendat saluberrima auctoritas, ut ex eo quisque sentiat quid sibi prosit fides sua, quando in aliorum quoque beneficium qui propriam nondum habent potest accommodari.
potest accommodari *G LK* potestate commodari *M TCA*
potestatem commodarit *F* potestatem commoda sit *RV*
potest aliena accomodari *S* potest aliena commodari *Y edd.* possunt commodari *H*

The word *aliena* is evidently an interpolation of the Clairvaux editors. Its accidental omission in all earlier mss. is most unlikely. The impossible *potestate commodari* appears to be an accidental corruption of *potest accommodari*. Here, as in the passage last cited, G has corrected the α text by the reading of *L*. The Norman editors rely on conjecture, but are less bold than those of Clairvaux.

The use of *accommodare* for *commodare*, "to lend", is occasionally found in silver and late Latin; for passages see *ThLL* I 332 f., where Aug. *Quaest. Evang.* 2.21 is cited.

3.63 Quis ergo novit quid ipsis parvulis in secreto iudiciorum suorum bonae compensationis reservet deus? quoniam, quamquam nihil recte fecerint, tamen nec peccantes aliquid ista perpessi sunt.
quoniam] qui γ *lm*

The easier reading is *qui*, but *quoniam* is unobjectionable. God is reserving an unrevealed compensation for the innocents of Bethelem, since they suffered death without sin. Again the Louvain and Benedictine editors prefer γ against the weight of manuscript evidence.

3.72 Ex quo intellegitur etiam si sapiens primus homo factus est, potuisse tamen seduci, quod peccatum cum esset in libero arbitrio, iustam divina lege poenam consecutam.

iusta α *M K edd.* poenam consecutum est γ poena consecuta est *edd.*

Only δ *XL* have what I believe the true reading *iustam divina lege poenam consecutam*. The indirect statement depends upon the preceding *intellegitur*: "From this it is understood that even if the first man was made wise, he could nevertheless be seduced, and since this sin was done in free will, by divine law a just penalty followed after it". The accidental loss of the final letter of *iustam* does not derange the sentence structure greatly. The readings of γ and the modern editors are an unnecessary change from indirect to direct statement in the last half of the sentence.

WILLIAM M. GREEN.
University of California

LES COMPARAISONS DE QUINTUS DE SMYRNE

Cet article [1] ne prétend pas envisager dans son ensemble la question des comparaisons chez Quintus de Smyrne. Le sujet a été déjà traité par d'autres : Niemeyer, en particulier, a classé les comparaisons au point de vue de la forme et du contenu et il a signalé les principaux passages d'Homère et d'Apollonios de Rhodes où Q. S. a puisé son inspiration [2]. Je me propose, dans les deux premières parties, d'étudier comment Q. S. imite ses modèles, comment il les transforme, bref comment il travaille. C'est là un moyen d'atteindre un écrivain sur lequel on ne possède que les renseignements fournis par son œuvre. Cette enquête est suivie d'une rapide contribution à la recherche des sources, puis de quelques notes critiques.

I. LES COMPARAISONS RÉPÉTÉES CHEZ QUINTUS DE SMYRNE

En lisant les *Posthomerica*, on est vite frappé par la reprise de certains sujets de comparaisons. Alors que chez Homère il n'est pas rare de voir réapparaître en des circonstances analogues la même comparaison, Q. S. s'interdit toute répétition littérale, sauf pour de très courtes images-formules, et il s'ingénie à varier l'expression. On peut saisir une évolution à travers ces rééditions successives : l'imitation, d'abord sèche et étroite, se libère peu à peu du modèle. Cet affranchissement progressif, cette lente conquête de l'indépendance s'obtient grâce à divers procédés. J'ai tâché de les isoler pour la clarté de l'exposé, mais il est bien évident qu'ils interviennent concurremment dans la réalité : on peut tout au plus dire que tel procédé prédomine dans telle série de comparaisons.

a) « *Auto-imitation* ».

Q. S., après s'être inspiré directement d'un auteur, prend à son tour pour modèle sa propre adaptation et ainsi de suite, de sorte que tout souvenir de l'original disparaît bientôt.

1. Le texte publié dans le présent Fascicule de la *Revue* sera complété ultérieurement par des *notes critiques* auxquelles l'auteur se réfère dans le présent texte.

2. K. A. Niemeyer, *Ueber die Gleichnisse bei Quintus Smyrnaeus* (deux programmes : Zwickau, 1883, 1884) [ci-dessous abrégé : Niemeyer]. L'*editio maior* de A. Köchly (Leipzig, 1850) fournit de nombreuses indications dans ses *Prolégomènes* (p. LXXXI-LXXXIV, XCIII-XCV) et dans les notes. Cf. aussi F. Spitzner, *Homeri Ilias* (1836), I, 4, excursus XXVI ; G. W. Paschal, *A study of Quintus of Smyrna* (Chicago-Leipzig, 1904), p. 38-40.

1. *Les guêpes.* — Q. S. VIII 41 < Π 259 : σφήκεσσιν ἐοικότες occupe la même place métrique ; ἐκποτέονται correspond à ἐξεχέοντο ; ici et là les guêpes s'attaquent aux passants parce qu'elles ont été d'abord excitées. La situation est identique dans les deux passages : les Grecs sortent des navires à l'appel de Patrocle ou de Néoptolème : ἐκ νηῶν ἐχέοντο > ἐκ νηῶν καὶ τείχεος ἐξεχέοντο [1]. En XIII 55, l'image revient dans une circonstance analogue : les Grecs sortent du cheval au signal de Sinon, pareils à des guêpes qui quittent le tronc où elles gîtent quand elles entendent du bruit. Q. S. s'éloigne ici d'Homère puisqu'il ne mentionne plus les passants, mais il s'imite : VIII 41 > XIII 55 ; VIII 45 > XIII 58 ; χηραμοῦ ἐκποτέονται > ὄζου ὑπεκπροχέονται [2].

2. *Le fauve en fureur.* — Le thème a fourni deux séries de comparaisons : le fauve blessé et le fauve qui recherche ses petits. La première série devrait logiquement prendre place plus loin, car elle illustre des procédés différents ; mais il serait artificiel de la séparer de la seconde série. L'image du lion blessé (III 142) existe dans Homère (E 136, Π 752, Υ 164) ; en réalité, Q. S. tire les principaux éléments de sa comparaison de Φ 573 (panthère blessée) : ἐκ ξυλόχοιο > ἐν ξυλόχοισι ; θηρητήρ ; βάλῃσι ; et surtout περὶ δουρὶ πεπαρμένη οὐκ ἀπολήγει | ἀλκῆς > ὁ δ' ἄρ' οὔ τι πεπαρμένος ἤτορ ἄκοντι | λήθεται ἠνορέης. La même image reparaît en VI 396 sous une forme toute nouvelle. La source est alors Ap. Rh. II 26 ; Q. S. ajoute un doublet (λέων ἢ ἄγριος... κάπρος) et se souvient encore de Φ 573 auquel il emprunte un détail négligé précédemment (οὔτασε... ὑποφθάμενος < φθάμενος... οὐτάσῃ). En XII 530 (lionne blessée), la comparaison, composée d'un assemblage de formules, fournit encore une réminiscence de Φ 573 (οὐτάσῃ ἠὲ βάλῃ).

En V 371, Q. S. évoque la fureur du lion (θήρ) dont on a tué les petits. Le sujet et certains tours sont fournis par Σ 318 : comparer εἴ ποθεν ἐξεύροι et εἴ που ἔτ'... ἴδοι. Il puise en outre dans les quatre premiers chants de son œuvre : v. 373, ἀφριόων γενύεσσι < IV 245 ; v. 377, μεμηνότα θυμὸν ἔχοντι < I 541. Le v. 375, ὁ δ' ἀμφὶ γένυσσι βεβρυχώς, reprend le vers final de la comparaison examinée ci-dessus (III 146) : σμερδαλέον βλοσυρῇσιν ὑπαὶ γενύεσσι βεβρυχώς [3]. En VII 464, Niemeyer (II, p. 2) relève avec raison les souvenirs de Σ 319, P 134 et ζ 131 ; mais il faut surtout observer que Q. S. suit de très près sa propre comparaison de V 371 pour les idées et pour les termes (ἀναιδέος, ἔσσυται, ἄντρῳ), et qu'il répète le vers III 146 qui a déjà servi de modèle à V 375. Peu après, la même comparaison revient, avec des chacals et des loups pour acteurs (VII 504) : ἄντρων ἐξελάσωσιν correspond à ἄντρων ἐξερύσαντες (V 375 ; cf. VII 467) ; les v. 508-509 reprennent le mouvement de III 144-145.

3. *La bergerie ou le troupeau assailli par des bêtes sauvages.* — Deux lions attaquent un troupeau en l'absence du maître : O 323 (cf. K 485). Q. S. répète fidèlement en I 524 l'image homérique qu'il assortit de compléments

1. Cf. aussi P 571 (χροὸς ἀνδρομέοιο) et Ap. Rh. II 133 (χλονέονται).
2. Cf. ci-dessous la note critique pour VIII 41 sq.
3. Cf. ci-dessous la note critique pour V 375.

divers : μέλαν αἷμα πιόντες (d'après Λ 176, P 64 ; cf. I 317, XI 210, XIII 139) ; ἐμπλήσωνται ἐὴν πολυχανδέα νηδύν (d'après ι 296). En XIII 72, la comparaison est analogue pour le fond : c'est l'attaque d'une bergerie, sans doute par des loups et des chacals, pendant le sommeil du berger [1] ; la forme en est renouvelée, à l'exception de εὕδοντος μογεροῦ σημάντορος qui reprend l'homérique σημάντορος οὐ παρεόντος (O 325). En XIII 133, Q. S. donne une réédition de XIII 72 avec les mêmes acteurs ; il reproduit presque littéralement deux formules de I 524 (νηδύα πλησάμενοι πολυχανδέα, αἷμα μέλαν πίνουσιν) et il garde le motif traditionnel ποιμένος οὐ παρεόντος. Pour varier, il situe l'attaque au milieu du jour, et non plus pendant la nuit comme chez Homère et en XIII 72 : ce changement lui permet de faire quelques observations pittoresques sur la vie pastorale et ainsi de donner une note personnelle à son image (v. 134-137).

4. *Le sanglier qui aiguise ses défenses.* — Il s'agit ici d'un simple détail inséré dans certaines comparaisons où intervient le sanglier. Λ 416 (cf. N 474 ; *Bouclier*, 388) se retrouve en V 20-21, Q. S. se bornant à délayer avec des épithètes et des adverbes. En IX 244, le motif revient, sous une forme abrégée, combiné à un nouveau motif, celui de l'écume qui sort de la gueule (contamination) [2]. En XII 462, Q. S. l'utilise dans une description : il le détourne de son emploi homérique pour l'appliquer à des dragons.

5. *La chute des feuilles.* — « Aussi nombreux que les feuilles » (B 800) ou « que les feuilles au printemps » (B 468, ι 51), dit Homère. Apollonios de Rhodes préfère : « aussi nombreux que les feuilles mortes en automne » (IV 216). C'est sous cette forme que l'image passe chez Q. S. D'abord très brève (I 345), elle est précisée ensuite par une indication de saison (II 536) ; puis elle se change en un petit tableau où le vent s'ajoute aux données tirées des deux comparaisons antérieures : III 325 et V 409 (cette dernière plus concise, où le vague ἄνεμοι est remplacé par Βορέαο). La série s'interrompt ici : en VIII 230, Q. S. cherche une rédaction nouvelle ; en IX 503, l'image n'illustre plus la multitude des cadavres jonchant le sol, elle montre que les hommes sont le jouet du Destin comme les feuilles *sur* les arbres sont agitées par les vents.

6. *Arès s'équipant pour la guerre.* — Néoptolème fait penser à Arès partant pour la guerre (VII 359), tout comme l'Ajax homérique (H 208). La comparaison est développée au moyen de formules épiques (Γ 397, I 2, P 136), comme l'a vu Niemeyer (II, p. 17). Il convient surtout d'observer que Q. S. construit son évocation sur une antithèse : le visage du jeune guerrier inspire la terreur, tout en étant paré d'une beauté charmante. Le même contraste apparaît dans le portrait de Penthésilée (I 56-61) dont Q. S. se souvient ici : comparer I 57,61 avec VII 363 ; noter des ressemblances verbales (I 59 > VII

1. Cf. ci-dessous la note critique pour XIII 72 sq.

2. Ce dernier motif apparaît d'abord en IV 245 (repris en V 373, VII 319) ; il est tiré d'Ap. Rh. III 1352 sq. qui imite lui-même Υ 168. Les deux motifs sont déjà juxtaposés chez Ap.Rh.

362 ; παρειαί, καταειμέναι). Homère emploie déjà une figure de style analogue quand il dit d'Ajax : μειδιόων βλοσυροῖσι προσώπασι (H 212), et, en effet, cette expression a fourni μειδιόωσ' en I 58, et βλοσυρόν en VII 361. Il est cependant probable que Q. S. a disposé d'un modèle hellénistique qui lui a servi pour Penthésilée [1] et qu'il a combiné ensuite avec l'image homérique d'Arès s'armant. Q. S. s'imite à son tour en IX 218. La nouvelle comparaison concerne aussi Néoptolème. L'évocation d'Arès est traitée différemment : Q. S. parle de son char et de ses armes, mais les ressemblances formelles sont nombreuses : μῶλον ἐπέρχεται > ἐς πόλεμον ἔρχεται ; τρομέουσι > περιτρομέει ; ἐσσυμένου ; μαρμαίρουσιν ἴσον πυρί > ἴ. π. μαρμαίροντα.

7. *Les bœufs au joug.* — En VI 107, des rameurs sont comparés à des bœufs au joug. L'image est due à Ap. Rh. II 662, où elle intervient dans une situation identique : cf. surtout : πέρι δ' ἄσπετος ἰδρὼς | εἴβεται ἐκ λαγόνων τε καὶ αὐχένος > πουλὺς δὲ κατ' αὐχένος ἠδὲ καὶ ὤμων | ἰδρὼς ... κατέσσυται ἄχρις ἐπ' οὐδας. Mais, tandis que chez Ap. Rh. les bœufs tirent une charrue comme dans le modèle homérique N 703, Q. S. met en scène l'attelage d'un chariot : il utilise alors son propre poème (V 60 ; noter ζεύγλῃσι βόες, ἀπήνην). L'image reparaît dans un contexte différent en VIII 372 : Q. S. s'inspire de VI 107 : ὡς δ' ὁπότ' ... βόες μέγα κεκμηῶτες ... ἀνειρύσσαντες ; il s'en souvient encore en XI 132 (cf. ὑπ' ἀπήνῃ), dans une situation qui rappelle le texte homérique (N 703).

8. *Les mouches.* — Le procédé étudié dans les sept exemples précédents revêt dans deux cas une forme un peu différente. Q. S. tire de son modèle d'abord une rapide esquisse, puis des comparaisons plus amples où l'élément personnel prédomine peu à peu. En III 264, Ajax compare les Troyens autour du cadavre d'Achille « à des mouches bonnes à rien » : cf., en une circonstance identique, II 641. L'image est reprise et développée en VIII 331 d'après le même modèle : περὶ γλάγος occupe la place métrique de l'homérique περιγλαγέας [2]. Mais l'objet de la comparaison est ici tout autre : Néoptolème se réjouit du carnage, tel l'enfant qui abat de la main des mouches accourues autour d'une jatte de lait. Q. S. a peut-être pensé à Δ 130 : « tout comme une mère éloigne une mouche d'un fils qui s'étend pour un doux sommeil » ; cette délicate évocation s'est changée en une image de mauvais goût, parce que l'auteur veut exprimer la multitude des ennemis massacrés par le fils d'Achille. Q. S. s'imite peu après ; en X 114, il montre un homme qui tue des guêpes attirées par des raisins séchés au soleil : cf. ἐρχομένῃσι > ἐπαίσσοντας ; περὶ γλάγος > περὶ σταφυλῇσι ; δαμνάμεναι > δαμάσσῃ ; ἀποπνείουσι. Enfin XI 146 (les guêpes qui attaquent des abeilles) reprend à son tour quelques expressions de X 114 : τερσομένῃσι περὶ σταφυλῇσι > περὶ σταφυλῆς αὐαινομένης ; ὀπώρῃ [3].

1. Ce thème aura la faveur de Nonnos et de Tryphiodore : cf. Köchly, ed. maior, note à I 58. Rapprocher Claudien, Γιγαντομαχία, 43-54.

2. Cf. aussi B 469 ; Ap. Rh. IV 1453.

3. En outre le v. 146 est la reprise de VIII 41.

9. *Le combat autour d'une charogne.* — En I 222, Q. S. note brièvement :

σὺν δ' ἔβαλον θήρεσσιν ἐοικότες ὠμοβόροισι.

En IV 220, il reprend ce vers et développe l'image en démarquant II 756 :

Hom. (1) ὥ τ' ὄρεος κορυφῇσι (2) περὶ κταμένης ἐλάφοιο,
(3) ἄμφω πεινάοντε (4) (...) μάχεσθον.

Q. S. (1) οἵ τ' ἐν ὄρεσσιν
(2) ἀμφ' ἐλάφοιο (4) μάχονται (3) ἐδητύος ἰσχανόωντες.

VIII 175 garde l'homérique ἐλάφοιο περὶ κταμένου, mais le dessin de la comparaison primitive n'apparaît plus. Q. S. substitue des formules qui lui sont chères : on trouve un doublet ἢ βοὸς ἢ ἐλάφοιο, l'hémistiche banal ἐπικτυπέουσι δὲ βῆσσαι, le v. 177 est répété de V 407.

10. *Autres exemples.* — Voici d'autres emplois, moins caractéristiques, du même procédé :

— Les nuages amoncelés par Zeus avant l'orage : II 194 > XI 377.

— Le soleil levant : cf. X 135 et Ap. Rh. III 1229. Q. S. applique l'image à Achille (II 208 [1]), puis au fils d'Achille (VIII 28) ; les deux comparaisons commencent par un vers presque identique. Au livre VIII, Q. S. contamine le thème du soleil levant et celui de Sirius (homérique lui aussi : X 26 ; cf. E 5, Λ 62, Ap. Rh. III 957).

— Le tremblement de terre : II 230 > III 63 (dont le point de départ est fourni par Δ 462 ; cf. aussi Λ 485).

— Les arbres déracinés : I 541 et peut-être II 765 > I 488 > XI 122.

— La coupe de bois : l'idée de VIII 130 a pu être tirée de N 389 (= II 482), II 633 ou Ap. Rh. I 1003 ; la comparaison revient en IX 162 : Q. S. ajoute, sans doute d'après son observation personnelle, deux vers sur la fabrication du charbon de bois.

— Le fleuve de larmes : Q. S. compare, comme Homère, les larmes à une source (cf. ci-dessous n° 21). En II 624, la source fait place à un fleuve intarissable (ἀενάῳ ποταμῷ, d'après Hés. *Trav.* 737). Cette dernière comparaison reparaît, avec des utilisations diverses, en VII 586 (fleuve qui traverse un incendie et le fait reculer, image reprise brièvement en IX 235) et en XIV 600 (sans ἀενάῳ).

— La vague haute comme une montagne : cf. γ 290, λ 243, Ap. Rh. II 169, 581. D'Ap. Rh. II 169, l'image passe dans Q. S. en VIII 65, puis en XIV 490 ; elle est ensuite reprise et complétée en XIV 554 : le creux de la vague est comparé à une φάραγξ.

1. Cette comparaison est une collection de formules homériques : v. 208 : cf. λ 13, ἐς πείραθ' ... βαθυρρόου Ὠκεανοῖο (βαθυρρόου est remplacé par γαιηόχου d'après *App. Anth.*, III, 209) ; v. 209 : cf. κ 191, Ἠέλιος φαεσίμβροτος (même place métrique) ; v. 210 : cf. Z 513, T 398, παμφαίνων, et T 362, γέλασσε δὲ πᾶσα περὶ χθών. C'est le v. 210 et non son modèle qui resservira en VI 3.

— La moisson agitée par le vent : B 147 > IV 79 qui fournit des éléments à IV 440.

— Le lion qui bondit sur un troupeau : E 161 > I 277 (qui utilise aussi δ 413 et Ap. Rh. IV 486) > I 315 (additions diverses) > XI 163.

— L'épervier et les geais : III 359, XI 217 ; c'est le second texte qui s'inspire le plus directement d'Homère (P 755, II 582).

— Les abeilles qui sortent de la ruche au printemps : I 440 et VI 324 ; ce dernier passage est le plus voisin du modèle homérique B 87.

— Le vent qui pousse les navires : I 320, VIII 361.

— Les marins joyeux après la tempête : II 103, VII 455 ; τειρόμενοι est en commun [1].

b) Changement de modèle.

Q. S. suit un modèle donné, puis innove en recourant à d'autres sources (cf. déjà ci-dessus n° 2, premier paragraphe). Ce procédé se combine souvent avec le précédent.

11. *L'aigle pourchassant des oies ou des grues.* — O 690 > V 298 ; les expressions χηνῶν ἢ γεράνων, πάρα βοσκομενάων se retrouvent avec quelques variantes aux mêmes places métriques ; ἐπορούσῃ correspond à ἐφορμᾶται. La comparaison de Q. S. porte sur l'effroi des oiseaux, alors qu'Homère envisage l'élan du rapace. En XIII 104, l'image sert à évoquer les gémissements des Troyennes pendant la Nyctomachie. Q. S. ne mentionne plus que les grues et abandonne son modèle primitif ; il s'inspire surtout de P 755 : ὅτε προΐδωσιν ἰόντα > ὅτ'... ἀθρήσωσιν ἀίσσοντα ; il a recours aussi à P 676 ὑψόθ' ἐόντα (> ὑψόθεν ἀίσσοντα), à P 460 (ἀίσσων) et à X 309 διὰ νεφέων (> δι' αἰθέρος).

12. *L'incendie de forêt.* — Q. S. utilise dans sept comparaisons le thème qu'Homère lui offre cinq fois et Apollonios une fois. — I 209 est le démarquage d'Ap. Rh. I 1027 :

Ap. Rh. ὀξείῃ ἴκελοι ῥιπῇ πυρός , ἥ τ' ἐνὶ θάμνοις
αὐαλέοισι πεσοῦσα κορύσσεται.

Q. S. τὴν δὲ πυρὸς ῥιπῇ ἐναλίγκιον , ἥ τ' ἐπὶ θάμνοις
μαίνεται ἀζαλέοισιν ἐπειγομένου ἀνέμοιο.

Q. S. ajoute quelques souvenirs homériques, μαίνεται (O 606), ἐπειγόμενοι πυρὸς ὁρμῇ (Λ 157) [2]. — I 536, semblable pour l'idée, utilise une forme toute différente où l'on sent l'influence de B 455 : ὕλη en clausule (cf. Λ 155, Ξ 397, O 606, Υ 491) et, au début du vers suivant, οὔρεος ἐν ... (cf. Ξ 397, Υ 491). La formule ἐπισπέρχοντος ἀήτεω est la réplique de celle qui termine la comparaison I 209 [3]. — V 387 rappelle le mouvement de I 209 (cf. notamment

1. Cf. ci-dessous la note critique pour VII 460.

2. Selon P. Mazon (éd. *Iliade*, coll. Univ. Fr.), certains textes anciens d'Homère avaient peut-être ἐπειγομένου ou -νῃ.

3. Cf. ci-dessous la note critique pour I 536 sq.

εὖτ'... μαίνηται... ἀνέμοιο), puis s'ajoute un thème homérique nouveau, les arbres qui s'abattent (Λ 157) ; cf. en outre B 455 pour ἄσπετος ὕλη et Ξ 396 pour αἰθομένη. — VIII 89 est une autre variante de I 209 : αὐαλέοισι θάμνοις est repris ; la vague mention du vent est remplacée par ἐπιόντος ὀπωρινοῦ Βορέαο ; cf. en outre O 605 pour ὀλοοῖο πυρός. — VIII 363 et X 68 sont deux rappels très brefs dont tous les éléments sont fournis par I 209, I 536, V 387 ; un seul ajout : βρομέει (Ξ 396). — Enfin la longue comparaison XIII 488 échappe aux schémas précédents : on relève seulement quelques détails sans importance : ὕλης (en fin de vers), le verbe καίω (Ξ 397, Υ 491), περιβρομέουσι (Ξ 396), Ἡφαίστοιο βίηφι (Φ 367) ; les tourbillons de feu sont déjà mentionnés en Λ 156 et en Υ 492. Renouvellement des sources, « auto-imitation », innovations personnelles, tels sont les procédés qui apparaissent dans ce groupe de comparaisons d'une façon particulièrement nette.

13. *Les fleuves qui débordent.* — Je dois me borner ici à l'essentiel. Q. S. utilise Δ 452, E 87, E 597, Λ 492, II 384. — II 221 résume deux thèmes de II 384 : le torrent en crue, la pluie de Zeus (pour les expressions μεγάλα στενάχωσιν, εἰς ἅλα, cf. II 391) ; Q. S. ajoute le thème de l'éclair jailli sous le choc des nuages (cf. n° 15). — II 345 reprend et développe les trois thèmes précédents ; l'évocation des bruits est très amplifiée, alors qu'elle reste toujours discrète chez Homère ; un nouveau sujet est abordé fugitivement, les champs inondés (cf. E 87, II 384). — En II 471, l'image du torrent s'insère dans une comparaison homérique de type différent (le brouillard, cf. n° 17) : les bruits sont abondamment notés, mais il n'est fait aucune mention de la foudre ni des champs inondés. — En VI 378, Q. S. part encore d'une comparaison homérique, le jeune olivier abattu par la tornade (P 53) ; il substitue au vent la crue d'une rivière qui, dans sa violence, emporte ses rives (cf. II 384). — En VII 115, les emprunts de vocabulaire aux textes précédents sont nombreux ; Q. S. développe l'idée esquissée en VI 378 (les rives emportées par les eaux) et il annonce un nouveau thème, les digues qui rompent (cf. E 87). — En X 171, ce dernier thème devient essentiel, cependant que les souvenirs personnels restent abondants. — Enfin XIV 5 reprend en les combinant le thème des arbres arrachés (VI 378) et celui des rives entraînées (VII 115) [1].

14. *Les vagues qui se brisent sur le rivage.* — En I 320, la comparaison est constituée par une juxtaposition de formules homériques : ἠύτε κῦμα βαρυγδούποιο θαλάσσης (cf. B 209, N 798 ; Q. S. IX 378, XI 309), νήεσιν ὠκείῃσιν. ἱστία λευκά, ἱστία ... πετάσσῃ οὖρος (cf. ε 269). A la fin intervient l'image des vagues qui se brisent :

βοόωσι δὲ πάντοθεν ἄκραι
πόντου ἐρευγομένοιο ποτὶ χθονὸς ἠόνα μακρήν.

1. Je laisse de côté VII 545 qui s'inspire pour l'idée de E 597.

C'est une copie de P 264 :

ἀμφὶ δέ τ' ἄκραι
ἠιόνες βοόωσιν ἐρευγομένης ἁλὸς ἔξω.

— En III 508, Q. S. prend pour point de départ Ξ 394 : noter πνοιῇ Βορέω ἀλεγεινῇ > βίῃ μεγάλου ἀνέμοιο ; ποντόθεν ὀρνύμενον > ὀρνύμεν' ἐκ πόντοιο [1] ; ποτὶ χέρσον > πρὸς ἠιόνας. Son modèle emploie en outre βοάᾳ, ce qui entraîne une réminiscence de P 264 (ou plutôt de Q. S. I 320) : ἀκταὶ... ἀπειρέσιαι βοόωσι. — En VI 330, le souvenir de III 508 est certain : μεγάλοιο βίῃ ἀνέμοιο, πρὸς ἠιόνας βοόωντα ; il y a peut-être aussi un rappel de I 320 (ἐρευγομένοιο). A ces éléments se combinent diverses expressions homériques nouvelles : par exemple le verbe ἀποπτύω qui s'applique à l'écume en Δ 426 et ici aux algues (pour les algues, cf. I 7, Ψ 693).

15. *L'éclair jailli des nuages.* — Ce thème [2] accompagne d'abord celui des des fleuves qui débordent (II 221, 345 : cf. nº 13). Puis il est traité pour lui-même en IV 349 (avec reprise de θήγομαι) et en VIII 69 qui présente des ressemblances verbales avec IV 349 (en particulier le premier vers) et qui introduit un thème nouveau, homérique (II 384 : Zeus châtie les hommes qui ne respectent pas Thémis). Il faut ajouter que le vers IV 351 est à l'origine de la courte comparaison XIV 458.

16. « *Solide comme un roc* ». — L'image a pris des formes diverses chez Homère : Λ 485, O 618, P 434, P 747, ρ 463. Q. S. l'indique d'un mot en II 522, puis il la développe en V 461. VIII 167 combine les textes précédents (ἅτε πρὼν εἰστήκει, οὔρεϊ, ἐρρίζωται) et revient en outre à l'imitation directe de P 747 et de O 618 (cf. Ap. Rh. III 1294). Après une nouvelle reprise brève (VIII 197), il utilise M 132 (le chêne qui résiste à la tempête) pour VIII 338. Enfin XII 365 est une réplique de ρ 463.

c) Dédoublement des modèles.

Q. S. peut scinder les données qu'il tire d'un même modèle et les répartir entre plusieurs comparaisons. On a déjà eu l'occasion de rencontrer ce procédé : Φ 573 > III 142, VI 396, XII 530 (cf. nº2) ; Π 641 > III 264 pour l'idée et VIII 331 pour la forme (cf. nº 8) ; Π 756 > IV 220, VIII 175 (cf. nº 9); E 87 >II 345, VII 115, X 171 (cf. nº 13) ; la longue comparaison Π 384, qui sert à II 221, 345, VI 378, VII 115 (cf. nº 13), fournit un développement tout différent à VIII 69 (cf. nº 15). Voici maintenant des exemples plus caractéristiques.

1. L'exemplaire d'Homère dont se servait Q. S. n'avait donc pas en Ξ 395 παντόθεν que donnent certains mss. ; en outre, au lieu de Βορέω, il fournissait peut-être la leçon ἀνέμου ou ἀνέμων qui est attestée par quelques mss.

2. Sur son origine, cf. ci-dessous IIIe partie, nº 1.

17. *Le brouillard sur la montagne.* — II 471 s'inspire de Γ 10 : noter ὀμίχλη ; ὄρεος > ὄρεσφιν ; ποιμέσιν οὔ τι φίλην, κλέπτῃ δέ τε νυκτὸς ἀμείνω > οἱ δ' ἅμα πάντες ἐπιτρομέουσι νομῆες | χειμάρρους ὀμίχλην τε φίλην ὀλοῇσι λύκοισιν...[1] Q. S. ajoute, on l'a vu (cf. n° 13), l'image des torrents grossis par les eaux. En IV 519, il reprend sans contamination Γ 10, mais il n'utilise que les détails qu'il a laissés de côté en II 471 : le Notos (auquel se joint le Zéphyr), le verbe ἀμφιχέῃ (Hom. : κατέχευεν), les cimes des montagnes (πρώνεσσι Νότου à la même place métrique que κορυφῇσι Νότος).

18. *Le retour de l'enfant au foyer.* — Priam fête Penthésilée comme une fille qui reviendrait au foyer au bout de vingt ans (I 86). L'image est fournie par π 17 ; comparer surtout :

Hom. : ἐλθόντ' ἐξ ἀπίης γαίης δεκάτῳ ἐνιαυτῷ

Q. S. : τηλόθε νοστήσασαν ἐεικοστῷ λυκάβαντι[2].

En VII 637, c'est Phénix qui accueille Néoptolème. Q. S. emprunte alors les termes qu'il a négligés au livre I : πατήρ, παιδί, ἔλθῃ, ἄλγε' ἀνατλάς (Hom. : ἄλγεα πολλὰ μογήσῃ, où l'expression concerne le père et non le fils[3]). Quant à la durée de l'absence, elle est indiquée seulement par le vague πολὺν χρόνον. Ainsi une même image a donné naissance à deux comparaisons tout à fait différentes dans la forme.

Au livre VII, les vers précédents montrent Phénix partagé entre la joie de voir le jeune guerrier et le regret d'Achille mort :

κλαῖε δ' ὅ γ' ἀσπασίως, ἐπεὶ οὔ ποτε φῦλ' ἀνθρώπων
νόσφι γόου ζώουσι, καὶ εἴ ποτε χάρμα φέρονται.

La sentence est inspirée d'Ap. Rh. IV 1165-1167[4]. Or une comparaison analogue reparaît en XIII 537, quand Démophoon et Acamas retrouvent leur grand-mère. Mais, la situation étant inversée, il s'agit alors d'un père que ses enfants revoient après l'avoir cru mort. Si les relations avec π 17 ou avec Q. S. I 86 sont à peine sensibles, en revanche Q. S. transporte à l'intérieur de sa comparaison le thème de la joie mêlée de larmes (v. 540-543) : il combine donc les deux développements d'origine différente qui étaient restés juxtaposés dans la première rédaction, au livre VII (rapprocher en particulier κλαῖε δ' ὅ γ' ἀσπασίως et κλαίουσιν μάλα τερπνόν).

19. *Le roc qui roule dans la vallée.* — I 696 reproduit très exactement N 137. Les expressions sont souvent les mêmes : ῥήξας... ὄμβρῳ > ἀπορρήξῃ ὄμβρος ;

1. Il est remarquable qu'au livre I (v. 298) Q. S. se tient encore plus près d'Homère : ἐχθρὴ μηλονόμοισιν... ὀμίχλη se trouvent aux mêmes places métriques qu'en Γ 10-11.

2. Cf. aussi ρ 111. Pour ἐεικοστῷ, cf. β 175, ρ 327.

3. L'exemplaire homérique de Q. S. donnait donc le vers π 19 qui est omis par une classe de mss. et condamné par V. Bérard.

4. Cf. Köchly, ed. maior, note à VII 636.

κυλίνδεται > κυλινδομένοιο ; ἀναθρώσκων (même place métrique) ; ἕως ἵκεται > μέχρις ἵκηται (même place) ; ἰσόπεδον ; ἐσσύμενός περ > ἔσσυτ'... οὐκ ἐθέλων περ. Quelques variantes secondaires : au lieu de ἀπὸ πέτρης, Q. S. écrit ἀπ' ἠλιβάτου σκοπιῆς (d'après Δ 275) ; le roc, qu'emporte un torrent grossi par la pluie selon Homère, est ici déraciné soit par une pluie mêlée de vent, soit par la foudre ; Q. S. enfin introduit une formule qu'il aime : ἐπικτυπέουσι δὲ βῆσσαι (cf. Ap. Rh. IV 1340 ; Hom. : κτυπέει δέ θ' ὑπ' αὐτοῦ | ὕλη[1].

L'image reparaît en II 379 : Q. S. utilise quelques mots homériques qu'il a négligés au livre I (ὥσῃ, ὕλη). Il imite surtout sa propre comparaison : ἠλιβάτοιο, Ζεύς, κεραυνῷ, βῆσσαι ἐπικτυπέουσι, κυλινδομένοιο. Il apporte deux profondes modifications : au livre I, il envisageait deux explications de la catastrophe : ὄμβρος (< Hom.) ἠὲ κεραυνός. C'est maintenant ce deuxième terme qui est seul développé. En outre, à l'image homérique du roc qui s'arrête, une fois arrivé dans la plaine, Q. S. en substitue une autre : l'effroi des troupeaux sur le passage du rocher.

En XI 396, Q. S. se souvient de II 379 (ὄρεσσι, κρημνοῖο, ῥαγέντος, ὑποτρομέουσι) ; il ne dit plus rien de la cause de l'accident, mais insiste sur l'effroi du bétail (ici des chèvres). L'image est répétée aussitôt après (XI 401) ; c'est une nouvelle variante de II 379 qui ne traite que deux thèmes : la foudre qui fracasse les rochers autour d'un pic (elle frappait un seul roc au livre II), l'effroi des bergers et des troupeaux.

20. *Les fauves repoussés pendant l'attaque d'une bergerie.* — Le thème est fourni par Λ 548 (= P 657) et P 109. En VII 486, Q. S. suit d'abord de près cette dernière comparaison, puis il recourt à d'autres souvenirs homériques : γλαυκιόωντες (Υ 172 ; *Bouclier*, 430), μετὰ γαμφηλῇσι (N 200, Π 489), λαφύξαι (Λ 176, P 64, Σ 583). Le même sujet est repris en XII 580 où il s'agit d'une panthère : Q. S. copie le vers VII 486 (cf. aussi πάντοθεν ἐσσύμενοι > σεύοντ' ἐσσυμένως), mais revient à l'imitation directe de P 109 : ἐντροπαλιζομένη ἀναχάζεται. L'influence de P 109 était déjà sensible dans une comparaison assez différente, en II 331 (emploi et place de δίηται).

21. *La fonte des neiges.* — Les larmes de Briséis ressemblent à une source formée par la fonte des neiges (III 578). L'*Iliade* a fourni la comparaison avec la source (I 14 = Π 3) : κρήνη μελάνυδρος... κατ' αἰγίλιπος πέτρης > μέλαν κατὰ πίδακος ὕδωρ πετραίης[1]. A cette image se raccorde d'une façon bien maladroite celle de la neige qui fond au souffle de l'Euros (= 205)[2]. L'apport personnel de Q. S. est fort limité : un doublet (les rayons du soleil mentionnés à côté de l'Euros) et un emprunt à I 295 (κατείβετο, στυφελοῖο)[3]. — En VII 229, Q. S. suit fidèlement = 205 (τήκετο... ὡς... χιὼν

1. Le même texte homérique est à l'origine de la courte comparaison XIV 23.

2. Pour πίδακος πετραίης, cf. Ap. Rh. IV 1456 ; pour πάχνη, cf. ξ 476.

3. La source de I 295 est Hés. *Théog.* 786 : ἐκ πέτρης καταλείβεται ἠλιβάτοιο | ὑψηλῆς > στυφελῆς καταλείβεται ὑψόθι πέτρης.

κατατήκετ'... ὄρεσσιν) ; il se souvient aussi de III 578 (doublet Euros- soleil). — En X 415, l'image de la glace qui fond réunit les réminiscences les plus diverses : περιτρέφεται κρύσταλλος (ξ 477), παλύνει (K 7, Ap. Rh. III 69), ὑδρηλῇσι λιβάδεσσι (Esch., *Perses*, 613) ; on observera surtout que Q. S. parle du Zéphyr (< τ 206) qui avait été omis dans les deux comparaisons précédentes, et qu'il se souvient de III 578 (κατειβόμεναι, πίδακος... ὕδωρ). — En XII 409, se combinent à nouveau les rappels de III 578 (στυφελῆς) et de X 415 (εἴδεται ἐξ ὀρέων) [1].

22. *Autres exemples.* — Les troupeaux qui se mettent à l'abri quand l'orage menace : Δ 275 > VII 133 > VIII 379 ; le même Δ 275 donne lieu à une imitation toute différente en VIII 49 (l'approche de la tempête).

— Les moissonneurs : Λ 67 > III 375 > XI 156 (même situation, même idée, termes différents) ; nouvelle reprise en XIII 242 qui s'inspire de IV 423, de IV 79 (ou III 375) et de XI 156. Λ 67 a servi d'autre part pour VIII 278 (les vendangeurs qui avancent en ligne).

— Les vents qui soufflent en sens contraire sur la mer : Λ 305. Le thème, à peine esquissé en II 217, est développé en VIII 59 et en XI 228 (noter ἔκποθεν dans les deux passages). Ces deux comparaisons font des emprunts différents à Λ 305 : par ex., la première adopte la clausule ἰωή, la seconde κῦμα κυλίνδεται.

— Les naufragés qui touchent terre : ψ 233 > Q. S. I 633 > XIV 63. Cette dernière comparaison est plus loin du texte homérique, mais elle lui fait certains emprunts directs : noter aux mêmes places métriques -ομένοισι φανείη, φυγόντες.

d) Exercices scolaires (?).

23. *La tempête en mer.* — Q. S. ne recourt pas ici à ses procédés habituels ; il utilise, semble-t-il, un schéma dont il combine les éléments à la façon d'une mosaïque. Neuf comparaisons traitent le sujet : I 355, II 217, II 533, IV 552, V 364, V 386, IX 270, X 69, XIII 480 ; on peut ajouter certains passages de VII 455. Voici les idées et les termes qui reviennent avec la plus grande constance (la fréquence est indiquée entre parenthèses) : [a]) considérations astronomiques (6/10) ; — [b]) effroi des marins [2] (6/10) ; — [c]) nuages, obscurité : κυάνεος, νέφος, ἀήρ, ἠερόεις (4/10) ; — [d]) vents (5/10), λαῖλαψ (4/10), καταιγίδες (2/10) ; — [e]) immensité de la mer (5/10) ; — [f]) μαίνομαι (5/10), ὀρίνω ou ὄρνυμι (3/10), κλονέω (2/10).

Il s'agit sans doute d'un schema préfabriqué, d'un modèle scolaire sur lequel Q. S. brode des variantes. L'évolution est du reste instructive. Les quatre premières comparaisons sont composées très simplement de trois membres consacrés chacun à un thème ; dans la quatrième déjà cependant,

1. Cf. aussi I 295. La formule στυφελῆς ἀπὸ πέτρης se trouve déjà dans une comparaison en XI 368.

2. Thème homérique : O 627.

deux thèmes (astronomie, marins) sont combinés dans le même membre. La diversité devient ensuite plus grande : tantôt Q. S. se contente de rapides rappels (v 386, x 69), tantôt il construit de longues comparaisons au dessin sinueux (v 364, vii 455, xiii 480) ; seul ix 270 garde approximativement un rythme ternaire.

24. *L'hirondelle et le rossignol.* — En vii 330 et en xii 489, Q. S. décrit la tristesse d'un oiseau, hirondelle ou rossignol, dont un serpent a dévoré les petits. Les ressemblances sont nombreuses : μέγ' ἀσχαλόωσα — ἄσπετον ἀ. ; μύρεται — περιμύρεται ; αἰόλα τέκνα — νήπια τ. ; μάλα τετριγῶτα — μ.. κεκληγυῖα ; ἤκαχε — ἄλγεα θῆκε ; χήρην περιπέπταται ἀμφὶ καλιήν — ἐρημαίην περιμύρεται ἀ. κ. Il est difficile de retrouver l'histoire de ces comparaisons. B 311-315 a fourni à la première τετριγῶτας, κατήσθιε (> κατέδαψε), ἀμφεποτᾶτο (> περιπέπταται) ; à la seconde νήπια τέκνα. π 216 a servi de modèle à xii 491 avec πάρος πετεηνὰ γενέσθαι. Le début de xii 489 (ὡς δ' ὅτ' ἐρημαίην) est tiré d'Ap. Rh. iv 1298. On peut se demander si l'on n'a pas affaire ici à deux exercices d'école, deux variantes que Q. S. aurait puisées dans ses brouillons. Le sujet paraît avoir été suggéré par un passage d'Oppien. L'auteur des *Halieutiques*, au chant I, consacre un long développement au sentiment paternel ou maternel chez les animaux (v. 702-741). Tour à tour il cite le lion qui défend contre le chasseur ses lionceaux, puis la chienne qui vient de mettre bas et aboie même contre son maître, puis les vaches qui gémissent comme des femmes si on leur prend leurs génisses, enfin les oiseaux, l'orfraie, le rossignol, ou encore l'hirondelle dont des hommes ou des serpents ont pris les petits. Trois de ces thèmes sont homériques : le lion (P 133), la chienne (υ 14), l'orfraie (π 216). Tous sont plus ou moins repris par Q. S., sauf celui de l'orfraie : il n'est pas sans intérêt de noter que celui de la vache (xiv 258) [1] et celui de la chienne (xiv 282) sont rapprochés l'un de l'autre. Sans doute les ressemblances verbales entre Q. S. et Oppien sont-elles rares et accidentelles et les situations souvent assez différentes ; on peut pourtant difficilement échapper à l'idée que Q. S. s'est inspiré d'Oppien et qu'il a traité à sa façon le même *locus*. Non seulement les deux auteurs recourent aux mêmes passages homériques (π 216), mais encore les transforment de la même manière : la στρουθός de B 311 devient une χελιδών chez Q. S. vii 330 comme chez Oppien (*Hal.* i 729), qui développe amplement cette image en v 579 en partant du même passage homérique.

II. RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LES COMPARAISONS SUR L'HOMME ET L'ŒUVRE

1. *La composition de l'œuvre.* — La première conclusion à tirer des faits précédents est que Q. S. a composé les quatorze livres de son poème dans l'ordre où nous les lisons. Il aurait pu commencer par bâtir les scènes principales autour desquelles seraient venus s'agencer les épisodes secondaires : il s'est contenté d'écrire au jour le jour une narration suivie, ce qui explique que

1. Thèmes voisins : plaintes des brebis séparées de leurs agneaux (v 493) ; vache errant à la recherche de sa génisse (vii 257, xiii 258). Cette dernière comparaison (imitée de O 271 pour l'arrivée du lion) annonce pour la forme xiv 258 (comparer xiii 261-262 et xiv 260).

l'édifice entier manque d'unité. On voit mal, par exemple, quel héros domine le drame : Néoptolème, auquel songe Paschal [1], apparaît trop tard et demeure une figure bien pâle même pendant l'Iliou persis et le voyage de retour. Seuls les chants et, dans quelques cas, des groupes de chants [2] possèdent une structure solide et souvent habile.

Q. S. aurait pu d'autre part revoir son premier jet et le corriger. Il serait certes exagéré d'affirmer que l'œuvre n'a pas été remaniée ici et là, mais il ne semble pas en tout cas qu'elle l'ait été profondément, à en juger par la façon dont les comparaisons similaires dépendent les unes des autres : quand Q. S. met au point un chant, il connaît ceux qui précèdent, non ceux qui suivent. On confirmerait aisément cette impression en invoquant les graves contradictions que l'auteur n'a pas fait disparaître dans le récit [3] ou d'innombrables redites qui ne sont pas toujours volontaires et s'expliquent par la négligence d'une première rédaction.

2. *L'âge de Quintus de Smyrne.* — L'auteur donne une indication précise dans le seul passage où il parle de lui (XII 306-313) : « Je vous interroge maintenant, Muses ; dites-moi sans détour, l'un après l'autre, tous ceux qui sont descendus dans le ventre énorme du cheval : car c'est vous qui avez mis en mon âme tout ce poème quand mes joues ne s'étaient pas encore couvertes de duvet et qu'au pays de Smyrne je paissais des troupeaux fameux non loin de l'Hermos — à trois portées de cri seulement —, à l'entour du temple d'Artémis, dans ce Jardin de la Liberté où la montagne n'est ni trop basse, ni haute à l'excès. » Donc, de l'aveu même de Q. S., l'idée du poème lui est venue pendant sa prime jeunesse. Il y a des chances que la réalisation n'ait pas tardé et qu'elle ait été rapide, voire hâtive. C'est du moins ce que suggèrent encore les comparaisons. L'évolution est profonde entre les premiers livres et les derniers : après l'imitation servile d'Homère s'affirme un besoin d'indépendance qui atteint rarement à l'originalité, mais qui atteste du moins une maturité plus grande. Q. S. fait l'impression d'être un débutant dont le talent s'est formé à la tâche et qui, pour quelque raison, fut empêché de mettre la dernière main à son poème.

3. *L'intention de l'auteur.* — On ne saurait nier que Q. S. se pose en disciple et en continuateur d'Homère. Son poème commence, sans entrée en matière,

1. G. W. Paschal, *Study of Quintus of Sm.*, pp. 65-66.

2. Les trois premiers livres forment un tout ; cf. aussi la double ambassade des livres VII et IX.

3. En X 343-360, les Heures prédisent le mariage d'Hélène et de Déiphobe et le rapt du palladion, épisodes qui ne seront pas racontés. Cette incohérence a suscité de nombreuses hypothèses : compromis imaginé par Q. S. entre la version homérique et la tradition récente (Kochly, ed. maior, p. XXXI sq.), lacune de deux chants qui n'auraient pas été écrits par suite de quelque contretemps (première hypothèse de Kochly, *ibid.*), inadvertance de Q. S. due à un changement de sources (E. Rohde, *Gr. Roman*, p. 110, n. 5), tradition manuscrite lacunaire (F. Kehmptzow, *De Q. S. fontibus ac mythopoeia*, p. 37-41). Les *Posthomerica* présentent d'autres incohérences : par ex., Penthésilée vient à Troie pour se faire purifier d'un meurtre (I 21-32) et pourtant il n'en est plus question ensuite.

là où s'achève l'*Iliade* ; il se poursuit jusqu'au moment où commence l'*Odyssée*, quoique ici le raccord soit moins net. Son premier commentateur, Constantin Lascaris, le juge fort bien, malgré un excès d'enthousiasme : « Il fut un excellent poète, un très grand émule d'Homère : il a tout tiré de lui, tout ce qui constitue l'imitation poétique, vocabulaire, style, comparaisons, descriptions, sentences, en un mot tout ce qui révèle le parfait poète [1] ». Köchly a mis en pleine lumière l'étendue de la dette de Q. S. [2] Et pourtant les *Posthomerica* comportent un nombre assez considérable de mots non homériques [3] et on a relevé des différences sensibles dans les procédés, voire des contradictions dans les faits racontés. On s'est plu à conclure de ces constatations que Q. S. avait une connaissance *directe* du Cycle Troyen et qu'il lui devait autant sinon plus qu'à Homère [4]. Il y a là en fait deux problèmes qu'on n'a pas toujours nettement séparés. Q. S. a pu respecter dans ses grandes lignes la narration cyclique sans avoir voulu ou sans avoir pu s'inspirer dans la forme de ces mêmes poèmes cycliques [5]. Le premier problème, qui touche à la matière du récit, ne nous intéresse pas ici. Quant au second, voici comment on pourrait le poser : à côté d'Homère, d'Hésiode, d'Apollonios de Rhodes et de quelques poètes hellénistiques, y a-t-il place pour un autre modèle qui serait, éventuellement, la poésie cyclique ?

Les comparaisons fournissent plusieurs éléments de réponse. D'une part elles confirment la thèse de Köchly : le nombre des comparaisons derrière lesquelles on est en droit de soupçonner un modèle disparu est infime : c'est Homère qui est, de très loin, le fournisseur principal de notre auteur. D'autre part l'attitude de Q. S. vis-à-vis de son maître est loin d'être aussi nette qu'on l'a dit : Köchly s'attache aux emprunts ; ses contradicteurs font l'inventaire des divergences. Mais on n'a guère souligné que Q. S. se sépare d'Homère à mesure qu'il écrit et que cette tendance se devine, timide encore, dès les premiers livres [6]. Force est donc d'admettre que Q. S. n'a pas *l'intention réfléchie et consciente* d'imiter en tout point Homère, de « faire de l'Homère » ; c'est à cause de sa formation qu'il écrit, presque involontairement, un pastiche : il ne devient lui-même que lentement et par instants. On se gardera donc de prêter une signification trop grande à ses « infidélités »

1. Matritensis LVII, f° 2 ; texte reproduit dans Köchly, ed. maior, p. CXI.

2. Köchly, *l. c.*, *Prolegomena*, *passim* et surtout p. XXVI-XXXII, XLIX-LI.

3. Listes dans Köchly, *l. c.*, p. LV-LXI, et dans Paschal, *l. c.*, pp. 22-27.

4. Ce fut la thèse de Tychsen que Köchly a combattue vigoureusement dans ses *Prolegomena*. Postérieurement à Köchly, cf. R. Köhler, *Neue Jahrbücher f. Philol. u. Pädag.*, LXXI, 1855, p. 391 sq. ; F. A. Paley, *On Quintus Smyrnaeus* (London, 1876), *passim* et surtout p. 35-45 ; Paschal, *l. c.*, p. 22, 68-73 ; M. Mansur, *The treatment of Homeric characters by Q. S.* (New York, 1940), p. 44-55 ; W. H. Willis, *Trans. and proceed. Amer. Phil. Assoc.*, LXXII, 1941, p. 392 sqq. ; A. R. Sodano, *Antiquitas*, II-V, 1947-50, p. 53 sqq.

5. Paley, Willis, Sodano s'intéressent particulièrement au problème de fond. M. Mansur touche aux deux problèmes : il faut regretter que, plaçant Q. S. au IV^e^ siècle, il se dispense de discuter et même de citer le point de vue de A. Severyns (*Cycle épique*, p. 75-76) selon qui les poèmes cycliques achèvent de disparaître au III^e^ siècle.

6. Cf. quelques comparaisons similaires déjà étudiées : I 209 > I 536 ; I 277 > I 315 ; I 320 > III 508 ; I 355 > II 217 > II 533 ; I 696 > II 379 ; II 221 > II 345 > II 471.

et de les expliquer par les poèmes cycliques. Il n'y a pas infidélité, puisque Q. S. ne prétend pas rester fidèle à Homère. Qu'il s'agisse des *hapax legomena* ou, par exemple, des « épithètes traditionnelles » [1], il est aventureux de les rapporter sans discussion à un original perdu : c'est minimiser outre mesure la part personnelle de l'auteur.

4. *La personnalité de l'auteur.* — Le passage déjà cité du livre XII a suggéré les hypothèses les plus contradictoires. Q. S. fut-il vraiment dans sa jeunesse un berger ? Veut-il signifier à travers ce travesti bucolique qu'il fut un professeur enseignant à des ouailles de qualité ? On imagine mal un berger aussi lettré ou un professeur aussi jeune. M. Mansur note que si Q. S. avait été professeur, son œuvre devrait porter la marque de la rhétorique et il conclut qu'il fut plutôt un littérateur non professionnel, un homme d'affaires occupant ses loisirs à écrire un abrégé des cycliques [2]. Ici encore les comparaisons fournissent quelques précisions qui ne sont pas à négliger.

On ne saurait douter que Q. S. fût un homme de cabinet. Lorsqu'il veut dépeindre, par exemple, un incendie de forêt, tout se passe comme s'il tirait de son fichier (ou d'une mémoire bien exercée) une fiche qui réunit les modèles les plus remarquables : il choisit l'un d'eux, l'arrange, puis, quand c'est le moment de « placer » à nouveau le même lieu commun, pour éviter la redite pure et simple, il change de modèle, combine, varie l'expression. Ce travail minutieux, très conscient, n'est pas celui d'un dilettante, mais d'un esprit rompu à une technique de l'épopée, asservi à des règles d'école. Cet artisan inlassable de comparaisons, plus fécond qu'Homère à cet égard, n'utilise qu'une partie de l'immense trésor légué par son maître : Niemeyer a pu dresser une liste impressionnante des comparaisons homériques qu'il a dédaignées, apparemment parce que l'enseignement scolaire ne leur faisait pas de place. Bien plus, dans chaque modèle, il ne s'efforce pas de surprendre le trait original, il ne garde que le schéma conventionnel ; seul l'intéresse le jeu formel de l'imitation : prendre un thème et s'ingénier à en renouveler l'expression, jeu que l'enseignement propose aux élèves de tous les temps.

La première partie de cette étude a déjà permis de saisir un aspect du travail minutieux auquel s'est livré l'auteur des *Posthomerica*. Il paraît utile de classer maintenant les principaux procédés qui ont servi à « récrire » des comparaisons anciennes :

a) Le plus constant est celui de la *contamination*. Parfois des formules homériques sont prises ici ou là, au hasard [3] : il ne s'agit pas alors vraiment de contamination.

Ailleurs Q. S. combine d'une façon plus ou moins consciente les expressions de plusieurs modèles similaires que sa mémoire a retenues ensemble. Prenons

1. Questions traitées par Paschal et Mansur, *ll. cc.*

2. Sur cette question, cf. Kochly, ed. maior, p. II-IV et note à XII 310 (examen des hypothèses antérieures) ; Kehmptzow, *De Q. S. fontibus*, p. 8 ; Glover, *Life and Letters*, p. 81 ; Paschal, *Study of Qu. of Sm.*, pp. 12-13 ; Mansur, *Treatment of Hom. char.*, pp. 63-64.

3. Cf. ci-dessus I^ere^ partie, n^os^ 10 (II 208), 14 (I 320).

par exemple la chute de la neige. Homère déjà contamine : T 357 < M 156 + O 170 + M 278. Il en est de même dans les *Posthomerica* : VIII 49 < Δ 275 + O 170 (le Borée) ; — IX 71 < Γ 222 (? χειμερίῃσιν) + M 156 (νέφεα, ταρφειάς) + O 170 (ἐκ νεφέων) ; — X 248 < M 278 (νιφάδες χιόνος, rôle de Zeus, région toute couverte de neige) + K 5 (ὄμβρος-χάλαζα-νιφετός en face de ψεκάδες-χάλαζα-νιφάδες ; emploi de παλύνω) + O 170 (νιφὰς ἠὲ χάλαζα ; rôle du Borée que Q. S. remplace par le Zéphyr). On remarquera que Q. S. n'a pas été tenté par la belle évocation de la neige qui tombe par temps calme (M 278), quoiqu'il emprunte des expressions à ce passage.

L'image de l'aigle qui plane au-dessus des lièvres (V 435) s'inspire de P 674 (cf. aussi X 308) ; voici sa rédaction : ὡς δ' ὅταν αἰετὸν ὠκὺν (Φ 252-253 : αἰετοῦ ... ὤκιστος) ὑποπτώσσωσι (P 676 : πτώξ ; cf. X 310) λαγωοὶ (X 310, même place métrique) | θάμνοις ἐν λασίοισιν (P 677 : θάμνῳ ὑπ' ἀμφικόμῳ κατακείμενος), ὁ δ' ἐγγύθεν ὀξὺ κεκληγὼς (X 141 : ὁ δ' ἐγγύθεν ὀξὺ λεληκὼς [1]) | πωτᾶτ' ἔνθα καὶ ἔνθα τανυσσάμενος πτερύγεσσιν (B 462 : ἔνθα καὶ ἔνθα ποτῶνται ... πτερύγεσσι ; cf. Hés. *Théog.* 523 αἰετὸν ... τανύπτερον). Pour écrire ces trois vers, Q. S. a eu recours à cinq comparaisons homériques qui concernent les oiseaux [2].

La forme la plus authentique de contamination consiste dans la réunion de thèmes primitivement indépendants : on l'a relevée assez souvent ci-dessus pour qu'il soit inutile de s'étendre sur ce sujet [3].

b) Le *doublet*, déjà familier à Homère, s'insère à n'importe quelle place dans la comparaison. Tantôt il laisse entrevoir la possibilité d'une autre image : « pareil à une fumée ou à cette vapeur qui... » (IV 519) [4]. Tantôt il apparaît à l'intérieur de la comparaison. Annoncé par ἤ, il suggère une autre éventualité et produit une impression de flou, d'indéterminé : « la furie du Notos ou celle du Zéphyr » (IV 520) [5] ; annoncé par καί, il sert à compléter et à amplifier [6].

1. Choix malheureux ! La formule originale s'applique à un milan qui fond sur une palombe ; elle ne convient pas à un aigle planant *dans les hauteurs*.

2. Autres exemples : I^re partie, n^os 12-14. Cf. aussi I 262 (<P 520, γ 449), IV 238 (<Ap. Rh. II 88, III 1351, et peut-être Oppien, *Cynég.* II 57 κονιόμενοι), VI 324 (<B 87 ; Hés. *Théog.* 594, 598 ; Q. S. I 440), VII 317 (<Z 506 [=O 263], Ap. Rh. III 1259), XI 362 (<Ap. Rh. II 1073 [et peut-être sa source Π 212], ε 478-480).

3. Cf. I^ere partie, n^os 7 (VI 107), 8 (VIII 331), 10 (VIII 28), 13 (II 221, II 345, II 471, VI 378), 14 (III 508), 15 (VIII 69), 19 (II 379), 21 (III 578). Cf. aussi Q. S. I 37 (< Θ 555, Π 297, E 522), texte qui fera l'objet d'une note critique.

4. I 345 (< Ap. Rh. IV 216), II 198, II 518, IV 519 (< Γ 10), IV 552, VI 396 (< Ap. Rh. II 26), VI 532, VII 504 (cf. I^ere partie, n° 2), IX 452 (< Ap. Rh. IV 1682). Les modèles indiqués entre parenthèses ne fournissent pas le doublet.

5. I 677 (< N 795 ?), I 696 (< N 137), II 575, III 271 (κήτεος ἢ δελφῖνος est suggéré par la source homérique Φ 22 δελφῖνος μεγακήτεος ; cf. d'ailleurs μ 96), IV 423 (< Θ 306), V 371 (< Σ 318), VII 486 (< P 109), VIII 175 (< Π 756), XI 149, XIII 133. Ici encore le doublet a été introduit par Q. S.

6. II 210 (καὶ αἰθήρ ajouté à la formule de T 362), II 471 (aux v. 475 sq., deux doublets ajoutés à Γ 11), III 579 et 581 (deux groupes de doublets ajoutés à τ 205), VII 133 (deux groupes de doublets aux vers 134 et 137, absents de Δ 275).

c) *Substitution* : Q. S. utilise un schéma donné pour traiter un nouveau sujet ; ce procédé est fréquent surtout pour des animaux plus ou moins apparentés. Depuis Köchly et Niemeyer, on se plaît à relever la vivacité et la vérité des comparaisons inspirées par les loups : Q. S. se souviendrait, dit-on, du temps où il fut berger [1]. En réalité, à partir du livre VII, l'auteur remplace le fauve homérique, lion ou panthère, par les loups et les chacals : pour VII 504, XIII 72 (?) et 133, cf. 1e partie, nos 2-3 ; VIII 268 paraît avoir des antécédents [2], de même que XIII 258 dont le scénario est d'ailleurs bizarre [3] ; seul XIII 44 contient peut-être une note originale (le loup qui saute l'enclos silencieusement). Voici d'autres exemples de substitutions : lion / panthère (cf. no 20), panthère / lion (no 2), sanglier / dragon (no 4), petits oiseaux / vautours [4], chiens / oies domestiques (κ 216 + ο 162 > VI 125), mouches / guêpes (no 1 : P 571 et VIII 41 ; no 8), fils / père qui revient de l'étranger (no 18), moisson / vendange (no 22), feuilles / fleurs [5].

d) Imitations formelles : Q. S. possède une technique très souple de l'imitation dont l'étude détaillée exigerait un long développement. Je me borne ici à un simple aperçu de ses principaux aspects :

— résumé, en général sans réminiscences verbales notables ; procédé employé par Q. S. quand il se réfère à un texte long et bien connu : les amours d'Arès et d'Aphrodite (θ 266-369 > XIV 47), Arès abattu par Athéna dans la plaine de Troie (Φ 400-408 > III 420), la mort d'Evadné (X 479, résumé des *Suppliantes* d'Euripide [6]).

— paraphrase assez précise ; tantôt l'original est délayé : les Aloades (λ 305, 316 sq. > I 516 : addition de εὐρύν, οὔρεα μακρά, αἰπεινήν) ; tantôt le récit est rétabli dans l'ordre chronologique et les « lacunes » de l'original suppléées par des formules vagues : Tityos (λ 576 sq., 580 sq. > III 392).

— reprise du schéma de la comparaison originale : cf. IV 220 (1e partie, no 9) et IX 378 (étudié dans les notes critiques ci-dessous) ; — répétition de comparaisons doubles ou triples : IV 78 < B 144 [7] ; X 66 < Ξ 394.

1. Köchly, ed. maior, p. XCIV ; Niemeyer, II, p. 4 ; Paschal, *Study of Qu. of Sm.*, p. 38, n. 2.

2. Les chiens fuient devant le loup, puis reviennent à l'attaque quand le berger les excite : cf. P 725 (et Q. S. X 242) où la situation est inversée ; Λ 292 (chasseur lançant ses chiens sur un fauve).

3. Le thème général est, si j'ose dire, l'arrivée du troisième larron : cf. Λ 474, O 271 (d'où Q. S. II 298, IX 240). Quant à la génisse que des loups font tomber dans un précipice, elle est imaginée pour les besoins de la comparaison (mort d'Astyanax).

4. III 353 : l'aigle (Ajax) met en fuite des vautours (Troyens) affairés autour d'une charogne (corps d'Achille) que les loups ont abandonnée (Grecs). Homère ignore ce thème et Aristote (*Hist. anim.*, IX, 1, 609 *b*) déclare même que le vautour n'hésite pas à affronter l'aigle. Pour adapter sa comparaison au récit, Q.S. a remplacé par des vautours les victimes traditionnelles de l'aigle. Pour le v. 353, cf. XI 217 (et aussi III 359, VIII 41, XI 146, XIII 55) ; pour le v. 354, cf. Φ 253 (et aussi O 238, P 674 sq., X 139).

5. Z 147 > XIV 207 : les générations humaines sont aussi éphémères que les feuilles. Q. S. renouvelle heureusement l'image en comparant l'homme à la fleur du printemps.

6. Cf. R. Goossens, *Revue belge de philol. et d'hist.*, XI, 1932, p. 688 sq.

7. Q. S. commet ici une singulière bévue en interprétant Ἰκαρίοιο comme un nom.

— « traduction » presque littérale : exemples cités 1e partie, nº 2 (III 142) et surtout nº 18 (I 86) ; comparer aussi, à la fin de deux comparaisons analogues, ζ 108 et Q. S. I 51 [1].

— emprunt pur et simple avec quelques variantes ; comparer

Π 766, 768 : οὔρεος ἐν βήσσῃς...
αἵ τε πρὸς ἀλλήλας ἔβαλον τανυήκεας ὄζους

et Q. S. IV 248 sq. : εὖτ' ἐν ὄρεσσι
δένδρε' ἐπ' ἀλλήλοισι βαλόντ' ἐριθηλέας ὄζους ;

I 541 sq. : πολλὰ δ' ὅ γε προθέλυμνα χαμαὶ βάλε δένδρεα μακρὰ
αὐτῇσιν ῥίζῃσι καὶ αὐτοῖς ἄνθεσι μήλων

et Q. S. I 489 sq. : ἄλλα μὲν ἐκ ῥιζέων χαμάδις βάλε δένδρεα μακρὰ
ἄνθεσι τηλεθόωντα ;

ε 478 : τοὺς μὲν ἄρ' οὔτ' ἀνέμων διάη μένος ὑγρὸν ἀέντων [2]

et Q. S. XI 363 : ... ὅ τ' οὔτ' ἀνέμοιο διέρχεται ὑγρὸν ἀέντος ;

autres exemples : I 209 (cf. nº 12), I 320 (cf. nº 14), VI 107 (cf. nº 7), VIII 31 (< X 31).

— citation de quelques termes de l'original, de préférence à la même place métrique : voir 1e partie, *passim* ; cf. aussi λ 413 et XIII 127 où ἀφνειοῖο, σύες, ἐκτείνοντο demeurent inchangés [3]. Q. S. se met ainsi ouvertement sous le patronage d'un nom illustre. Si le choix des mots paraît souvent arbitraire, il s'explique mieux ailleurs : le début et la fin d'une comparaison restent plus aisément gravés dans la mémoire et reparaissent volontiers, par exemple Φ 362 sqq. ὡς δὲ λέβης ... ξύλα κάγκανα κεῖται et Q. S. V 380 sqq. εὖτε λέβης ... ξύλα πολλὰ θέρηται [4]. Un cas remarquable est celui de V 131 qui imite X 317 :

Hom. : οἷος δ' ἀστὴρ ... μετ' ἀστράσι... Q. S. : ἀστὴρ ὣς ... ἀν' οὐρανὸν...
Ἕσπερος ... ἐν οὐρανῷ... Ἕσπερος ... μετ' ἀστράσι...

La même comparaison se retrouve chez Ap. Rh. II 41 avec ἀστέρι et ἑσπερίην en début de vers, puis chez Nonnos XXVI 144 avec ἕσπερος ἀστήρ placé en fin de vers et repris aussitôt après par ἕσπερος. On voit par un pareil exemple

1. V. Bérard condamne ζ 108 parce qu'il manque dans l'imitation de Virg. *En.* I 498 sqq. ; en tout cas, Q. S. lisait ce vers dans son édition d'Homère.

2. ε 479, qui manque dans certains mss., était sans doute omis également dans l'édition de Q. S.

3. Ce rapprochement confirme la conjecture de Van Leeuwen à λ 414 οἴκῳ ἐν ἀφνειῷ ἀνδρός (Q. S. ἀφνειοῖο ... κατὰ δώματ' ἄνακτος). En revanche l'édition que lisait Q. S. donnait sans doute, comme les mss., la leçon κτείνοντο, σύες ὥς que veut corriger V. Bérard.

4. Autres exemples : imitation du début : I 153 (< N 242), IV 519 (< Γ 10) ; imitation de la fin : I 322 sq. (< P 264 sq., repris à la même place en III 510). VI 107 s'achève sur une « citation » d'Ap. Rh. II 663 sq. ; de même XI 383 (Ap. Rh. I 879).

qu'il existe une technique de l'imitation épique et que Q. S. s'y conforme aussi bien que les autres épigones d'Homère [1].

— substitution d'adjectif dans une formule : I 320 βαρυγδούποιο et B 209 πολυφλοίσβοιο ; II 208 γαιήοχου et λ 13 βαθυρρόου ; V 384 εὐτραφέος et Φ 363 ἀπαλοτρεφέος ; VI 325 διηρεφέος et Hés. *Théog.* 594 κατηρεφέεσσι [2-3].

L'acquisition de cette technique compliquée nécessite une somme de connaissances et une pratique assidue, l'une et l'autre certainement inaccessibles au berger que Q. S. prétend être ou à l'amateur qu'imagine M. Mansur. Q. S. fut sans nul doute « ein Gelehrter », comme le dit justement A. Nauck [4]. Il est curieux de constater, à sept ou huit siècles de distance, bien des tendances communes entre l'auteur du *Bouclier d'Héraclès* et celui des *Posthomerica* ; l'un et l'autre refont les mêmes morceaux de bravoure : Q. S. écrit deux descriptions de boucliers ; presque toutes les comparaisons, authentiques ou interpolées, du *Bouclier* se retrouvent chez lui, quoiqu'il ne paraisse pas avoir imité souvent ce texte [5].

Point n'est besoin, semble-t-il, de recourir à une exégèse symbolique pour expliquer que Q. S. se présente comme un berger. Notre auteur, qui se souvient d'ailleurs évidemment d'Hésiode [6], sacrifie sans doute à cette mode bucolique qui avait déjà convié le poète Lykidas à revêtir un costume outrageusement agreste [7]. Ce n'est pas à dire que les précisions topographiques de XII 309-313 soient pure fiction. Si nous ne pouvons plus apprécier leur signification exacte, il faut reconnaître que Q. S. n'a pas toujours vécu enfermé dans sa « librairie ». Il a voyagé en Asie Mineure, on l'a prouvé [8], et ses comparaisons reflètent ici et là cette connaissance directe de la campagne et de la nature qu'il a acquise à l'entour de Smyrne ou dans ses déplacements.

C'est malheureusement une affaire trop subjective que de faire le départ entre ce qui est personnel et ce qui est livresque. Les listes de Köchly et de Paschal font la part trop belle à l'originalité de Q. S. [9] Voici un nouvel état, susceptible lui aussi d'être revisé et, peut-être, encore abrégé :

1. Pour I 536, cf. 1re partie, nº 12.

2. Cf. aussi *Théog.* 598 ἐπηρεφέας. On hésitera donc à corriger l'*hapax legomenon* διηρεφής, comme le proposent J. Th. Struve, Kochly et Zimmermann.

3. Changements analogues pour les verbes : IV 520 ἀμφιγυήεν et Γ 10 κατέχευεν ; XI 363 διέρχεται et ε 478 διάη.

4. A. Nauck, *Bull. Acad. imp. des sc. de St.-Pétersbourg*, V, 1863, p. 476 (= *Mél. gréco-romains*, II, p. 376).

5. Le procédé de la « comparaison répétée » existe déjà dans le *Bouclier*, par ex., v. 374 et 437, qui semblent appartenir l'un et l'autre à la rédaction primitive.

6. Hés. *Théog.* 20 sqq.

7. Théocr., VII, *Thalysies*, 10-19. Il est vrai que Lykidas joue le jeu, puisqu'il est poète bucolique, et adversaire des maniaques de l'épopée (v. 45-48). Mais Théocrite n'a-t-il pas sacrifié à l'épopée ?

8. Köchly, ed. maior, p. III sq., Paschal, *l. c.*, pp. 12-13. Ces auteurs exagèrent d'ailleurs la part personnelle de Q. S. : je tâcherai de le montrer en une autre occasion.

9. Köchly, ed. maior, p. XCIV ; Paschal, *l. c.*, pp. 38-39.

— *Les hommes* : l'enfant effrayé par le tonnerre (VII 530) ; l'aveugle qui recouvre la vue (I 76), le malade torturé par la fièvre (X 277), l'orphelin qui vient de perdre sa mère (V 503) ;

— *La vie des champs* : le blé, couché par un orage, qui se relève au souffle de la brise (IX 473) ; le lierre qui enlace la vigne (XIV 175) [1] ; les bœufs au labour poursuivis par un taon (XI 207) [2] ; les « chars gémissants » (VI 107) ; les truies qui changent d'étable au début de l'hiver (XIV 33) ; les troupeaux parqués à l'heure de midi (XIII 133) ; quelques détails sur les abeilles et les guêpes ; le nuage de sauterelles (II 197) ; la cueillette des olives et la fabrication de l'huile (IX 198, XIV 263) ; les geais qui s'abattent sur les oliviers [3] (VIII 387) ou qui saluent le beau temps (XIV 89) [4] ; les grues chassées à la fronde (XI 110) ;

— *La montagne et la chasse* : la fabrication du charbon de bois (IX 162) ; la récolte de la résine (IX 451) ; la bête qui a eu la patte prise au piège (IX 365) ; la laie ou l'ourse blessée qui saigne sur la neige (XIV 317) ; le serpent à la queue coupée (XI 74) ; les chiens qui pleurent leur maître tué à la chasse (II 575) ;

— *La mer* : l'arc-en-ciel sur la mer (I 63) ; des détails sur les vicissitudes de la navigation.

III. QUELQUES SOURCES DE COMPARAISONS

Si Q. S. emprunte la plupart de ses comparaisons à Homère ou à Apollonios de Rhodes, il recourt, le cas échéant, à d'autres sources sur lesquelles on n'a guère attiré l'attention.

1. *Les physiciens.* — Les Anciens ont imaginé de multiples explications de la foudre et de l'éclair : on en a notamment cherché la cause dans un heurt entre les nuages [5]. Cette théorie a été adoptée par les Stoïciens [6] et c'est là sans doute que Q. S., admirateur du Portique à bien des égards, a puisé son thème de l'éclair jailli des nuages (cf. 1e partie, n° 15 [7]). Les philosophes expriment volontiers le phénomène au moyen des verbes ῥήγνυμι,

1. Cf. cependant Théocr., XI, v. 46.

2. Ce texte doit peu à χ 300 ; Ap. Rh. I 1265, III 276 ; Oppien, *Hal.* II 521.

3. Dionysios, *De auibus*, III, 18, dit aussi que les geais sont friands d'olives ; mais ce texte n'est pas la source de Q. S.

4. La forme est imitée de Γ 3 (et non de P 756, comme le dit Niemeyer).

5. Exposé fort complet dans A. Ernout - L. Robin, *Commentaire de Lucrèce*, III, p. 202 sqq.

6. Zénon de Cittium et Chrysippe : J. v. Arnim, *Stoic. vet. fragm.*, II, p. 203, nos 703 sqq.

7. Aux textes cités ci-dessus, ajouter VII 531-532. Ovide se fait l'écho de la même théorie (cf. Köchly, ed. maior, note à II 224 ; Niemeyer, I, p. 15). C'est sans doute par une rencontre fortuite que Q.S. en II 349 dit νεφέων συνιόντων, tout comme Aristote, *Météor.* II, 9, 5 (συνιόντων τῶν νεφῶν) ; la théorie d'Aristote diffère de celle que paraît admettre Q. S.

προσ- συγ-κρούω, ἐκ- κατα- παρα-τρίβω ; ils usent aussi de comparaisons : le frottement de deux meules de moulin ou de deux morceaux de bois, le choc de deux pierres ou celui d'un fer sur un caillou [1]. Q. S., avec le verbe θήγω, évoque une image un peu différente à laquelle je ne connais pas de parallèle exact, l'image de deux fers qu'on aiguise l'un sur l'autre [2].

Q. S. parle aussi de la nature triple de l'arc-en-ciel (feu, air, eau) [3] et, par deux fois, des tremblements de terre suscités par un violent souffle souterrain [4].

2. *Oppien*, « *Halieutiques* ». — J'ai déjà signalé plus haut (cf. 1[e] partie, n° 24) que Q. S. a écrit ses comparaisons relatives à l'hirondelle et au rossignol après avoir lu les *Halieutiques*. Voici maintenant trois autres emprunts qui concernent la pêche :

— La pêche à la torche et au trident (VII 569). Non seulement Q. S. garde τανυγλώχινι τριαίνῃ, hémistiche familier à Oppien (*Hal.* III 88, V 255, 439), mais encore il décrit ce genre de pêche en donnant les mêmes détails que *Hal.* IV 640-646 dont voici la traduction : « Si certaines espèces (de poissons) se prennent à la pointe du jour, d'autres sont capturées le soir : aux premières ombres de la nuit, les pêcheurs allument une torche et, manœuvrant leur fine barque, aux poissons sans méfiance ils apportent la sombre mort : mis en joie par la flamme résineuse du pin, ceux-ci sautent autour du bateau pour voir cette fatale lumière du soir et s'offrent au coup d'un trident sans pitié » [5]. Q. S. s'est contenté de transcrire ce passage sur le mode épique [6] : « Quand un pêcheur, un gars qui aime chasser le gibier de la mer, machine la perte des poissons en plaçant l'ardeur d'Héphaistos au creux de sa barque, quand l'haleine enflammée s'éveille et fait à l'entour briller la clarté du feu, les poissons bondissent des flots sombres, avides de contempler cette lueur qu'ils ne reverront plus : lui les tue dans leur essor avec son trident à longues pointes et son cœur s'emplit d'aise à cette chasse ».

— La pêche à l'espadon (IX 172). Ce texte offre d'abord quelques ressemblances formelles avec Oppien : πολύκμητοι ἁλιῆες, cf. *Hal.* I 35 πλησιπόνοις δ' ἁλιεῦσιν ; γναμπτὸν δόρυ, cf. *Hal.* I 54 παλιγνάμπτοιό τε χαλκοῦ (et encore à propos de la pêche à l'espadon, *Hal.* III 540, γναμπτὸν δόλον). Le sujet est longuement traité par Oppien, *Hal.* III 529-575. C'est la troisième forme de pêche (v. 567-575) qui a intéressé Q. S. : un filet posé en mer est ramené vers le rivage, tiré à ses deux extrémités par les pêcheurs de manière à dessiner

1. Cf. Robin, *l. c.*

2. Lucrèce, *De rerum natura*, VI, 278, dit pourtant « (uortex) acuit fulmen », à propos d'une autre théorie.

3. XIV 473 ; cf. Métrodore, dans schol. à Arat. 940 (Maass, *Comment. in Arat.*, p. 515), cité par R. Keydell, *Bursians Jahresber.*, CCXXX, 1931, p. 66.

4. II 230, III 63. Le souffle est appelé τυφῶν en III 63 ; en II 230, le texte est corrompu et Zimmermann corrige ingénieusement εὖτε γαίης en εὖτ' αἰγίς. Pour cette théorie, cf. Aristote, *Météor.* II, 7-8, et les textes rassemblés par L. Robin, *l. c.*, p. 270 sqq.

5. Sujet repris dans une comparaison par Oppien le Jeune, *Cynég.* IV 140.

6. Πυρὸς σέλας a la même place métrique en T 366 ; cf. aussi la comparaison T 375.

un grand demi-cercle (Q. S. κολπωθέν ; Opp. κυκλωθείς) ; quand le réseau est suffisamment refermé, des hommes entrent dans l'eau et massacrent les espadons à coups de harpons. Q. S. emprunte peu de termes à son devancier (ἐξερύωσι et surtout δόρυ qui désigne l'arme des pêcheurs) ; ici encore il donne une transcription épique dans laquelle il se souvient de χ 384 et de Φ 21 [1].

— Les trois modes de pêche (XI 62). Il ne s'agit pas ici d'une comparaison. Q. S. rappelle, à propos de leur mort, les talents des pêcheurs de Symé, Cléon et Eurymaque. Il mentionne les trois modes de pêche principaux, l'hameçon, le filet et le trident, ceux-là même qu'Oppien énumère dans *Hal.* IV 638-639, immédiatement avant le passage traduit ci-dessus (cf. déjà *Hal.* I 54-55). On peut en outre rapprocher δόλον ἰχθύσι μητίσασθαι de *Hal.* I 7-8 ἁλίης τε πολύτροπα δήνεα τέχνης, ἐπ' ἰχθύσι μητίσαντο.

Une comparaison attentive entre le vocabulaire de Q. S. et celui d'Oppien décèlerait sans doute d'intéressantes coïncidences [2]. En tout cas, les rapprochements qui viennent d'être faits méritent un examen. Quand Q. S. puise la matière de ses comparaisons chez ses grands devanciers (Homère, Apollonios, voire Aratos), il n'hésite pas à avouer sa dette et aime s'approprier des expressions ou des formules de l'original. Son comportement est différent vis-à-vis d'Oppien : il ne cherche dans son livre que des sujets qu'il traite ensuite avec son style propre. Q. S. veut peut-être marquer la distance qui sépare une grande œuvre épique d'un traité didactique. Cependant, on l'a vu, Q. S. fait quelques emprunts stylistiques à Oppien : il est notable qu'ils appartiennent presque tous au prologue des *Halieutiques* (I 1-79), donc au passage qui a dû être connu le plus vite [3]. L'attitude de Q. S. ne s'expliquerait-elle pas alors parce qu'il imite un auteur récent qui ne jouit pas encore d'une notoriété suffisante ? Ce serait un argument à ajouter à ceux qu'avance G. W. Paschal pour remonter la date de Q. S. vers le début du III^e^ siècle [4].

(à suivre)

F. VIAN.

1. Cf. aussi le harponnage des thons en κ 124, mais l'allusion est trop rapide pour avoir servi à Q. S.

2. On trouvera des indications dans les listes de mots dressées par G. W. Paschal, *A study of Q. S.*, p. 25.

3. Cf. encore *Hal.* I 27 ὕλης ἀγρονόμοιο et Q. S. IV 440 δρυὸς ἀγρονόμοιο.

4. Paschal, *l. c.*, p. 13-21.

SUR QUELQUES NOMS DE PLANTES

Ablaua minor

C. Gl. L. III, 588, 11, *camola i. ablaua minor* ; 610, 1, *camimola idest ablaua minor*. Nous rapprocherons Ps. Apul., *herb.* 23, l. 12, *Tusci abiana* (= *camemelon* ; cf. l. 12 *adn.* : *abiana* L *auiania* Ca *Daci apiana* Hav *abiana* β *abiano* C). La liste des synonymes de χαμαίμηλον = ἀνθεμίς dans Ps. Diosc. III, 137 est mutilée et sans utilité. Dioscoride, *Ibid.*, donne trois variétés d'ἀνθεμίς d'après la couleur des fleurs, rouge, jaune et blanche. Cette dernière est la *Matricaria Camomilla L.*, dont le fruit présente la forme ovale, pointue à son extrémité de la noisette. Nous proposerons *ablana minor* qui se retrouve dans divers noms romans de la noisette : fr. dial. *aoulano*, *oulagno*, *olagni*, *ologne*, *alagni* ; anc. dialectes du Midi *aulana*, *aulaigna* (Rolland, *Flore populaire*, X, p. 184-185), it. *olana*, *oulagnié* (O. Penzig, *Flora populare italiana*, I, p. 141), qui remontent tous à *ablana*.

Andola

Le sens des deux mots *andola* et *canason* cités par le seul *C. Gl. L.*, n'est éclairé d'aucun synonyme : III, 586, 23, *canason nigra* (*deest syn.*) ; 589, 8, *canason andola* ; 607, 37, *andola id est canason nigrus* (616, 23, *-on niger*) ; 610, 33, *canasone id est andola*. On peut cependant rapprocher *andola*, nom donné dans l'Isère à l'*Anthemis nobilis L.*, la Camomille Romaine (Rolland, VII, 31) et a. fr. *canesson* (1544), fr. dial. *can'sson*, *ken'sson* (Oise, Aisne, Pas-de-Calais), noms de l'*Anthemis cotula L.*, la Camomille puante (Rolland, VII, 34-35). Pour l'épithète *niger*, cf. *erbolaum nigrum* donné comme synonyme paysan de *camimolos* (= *chamaemelon*) dans *C. Gl. L.*, III, 580, 8.

Astrutium

De cette forme relevée dans certains manuscrits de Caelius Aurelianus (l'édition Drabkin admet ou rétablit partout *struthium*) le *Dictionnaire Etymologique* [3] de Meillet-Ernout donne deux explications possibles, prothèse de *a* devant *strutium* ou aphérèse de *n* devant *nasturtium*, et penche pour la seconde. Il s'est certainement produit une confusion entre les noms des deux plantes, si l'on en juge par les Glossaires de Colmar, 542, *ostruzium Brûnkerze*, et de Königsberg, *ostrucium brunnekerze* (cités par Fischer-Benzon, *Altdeutsche Gartenflora*, Leipzig, 1894, p. 103), mais elle peut être le fait du seul compilateur allemand. Par contre, nous avons un témoignage formel de la prothèse devant *struthium* avec Macer Floridus, 26, 1 sq., *struthion*,

ostrutium quod uulgi more uocatur (*astritium* λα *ostrutium* βγδ *ostrucium* π *ostritium* K) cf. aussi v. 18, *Sternutamenta per se puluis mouet eius*, ce qui est le propre de la saponaire et non du cresson (Pline, Celse, Dioscoride, etc.). La voyelle prothétique pouvait être *a*, *o*, et même *i* dans la glose *C. Gl. L.*, III, 539, 46, *histructio id est cicocia* (pour laquelle Goetz propose *cydonia* στρούθεια) qu'il faut comprendre *struthium id est citocacia* : pour le premier mot, cf. le nominatif *strutio* dans *Glossae medicinales*, éd. Heiberg, 1924, p. 80, 12 (et *structio* dans *codd. L P*, p. 69, 11) ; pour le deuxième, *Ibid.*, p. 69, 11, *radicula lanaria* : *strutio, id est citocatia* (pour le sens, cf. Pline, XXIV, 96, *aluum soluit*).

Aurimatellum (-lla ?)

Le Ps. Diosc., II, 175, donne αὐριμετέλλουμ (*R* -λλου *N*) comme synonyme de βατράχιον. Wellmann, après avoir proposé *aurimetallum* (*Hermès*, XXXIII, 384), garde la leçon des manuscrits dans son édition. *Aurimetallum* n'a aucun des caractères des noms populaires de plantes et le composé est superflu, ne changeant rien au sens du premier terme. *Metella*, dont la forme est d'ailleurs douteuse et diverse dans les manuscrits, ne figure que dans Végèce, *Mil.* 4, 6, au sens de « corbeille, claie » remplie de pierres que les assaillants renversent sur eux en escaladant le rempart, terme technique exclusivement militaire. Nous aurons recours, comme il se doit, aux caractéristiques de la plante et, dans le cas présent, à la forme de sa corolle. Celle du *bouton d'or* a l'apparence d'un gobelet et la comparaison avec un ustensile de ce genre est fréquente dans toutes les langues : afr. *gobelet*, fr. ancien et mod. *bassinet, bassin d'or, gobelet d'or, pot au beurre, pot de chambre*, angl. *gold cup, golden cup, king cup* (Rolland, I, 46 sq.), it. *tazza* « tasse, coupe » (Penzig, I, 396). De telles dénominations ne sont pas rares en latin pour d'autres plantes : *caccabus, calycularia, -ris, urceolaria, -ris*. On peut donc tout naturellement rapprocher *matella* « pot », mot ancien (Caton, *Agr.* X, 2 ; XI, 3 ; cf *matellio, Ibid.*) et poser un *aurimatellum*. On relève d'autres composés où le premier terme indique la matière dont est formé le second : *auripigmentum*, et, dans la basse latinité, *aurifilum, auriflamma, aurifrigia* cités par Du Cange, **aurigalbulus* postulé par it. *rigogolo* (*R. E. W.*, § 796). On peut se demander si la flexion anormale du second terme n'a pas subi l'influence de *metallum*, à moins qu'il ne faille restituer *aurimatella*.

Bobba

Signalé dans les lexiques comme le nom d'une plante inconnue, le mot se rencontre deux fois dans la version latine de Soranos due à Mustio [1] : P. 51, 9, *encathisma, quod conficitur ex... aut ex sucis seminis lini, faeni graeci*

1. = *Sorani Gynaeciorum uetus translatio latina*, éd. Rose, Leipzig, Teubner, 1882. Nous la citerons sous la référence Mustio, *Gyn.*, pour la distinguer de la version de Soranos attribuée à Caelius Aurelianus et recemment éditée par M. F. et I. E. Drabkin, Baltimore, 1951, Cael. Aur., *Gyn.*

et radicum bobbae (*bobe* b *alte bobbe* l *bebbae* Pal *blete* uel *berbenae* rell.) = gr. p. 307, 26, τήλεως ἢ λινοσπέρμου ἢ μαλάχης ἡμέρου τε καὶ ἀγρίας ἀφέψημα. P. 52, 12, *Faenum graecum digilenter tritum* < *et* > *semen lini accipiant et radices alteae uel bobbae* (*alteae bobae* b *altee uel bobbte* h *altee uel bobbe* Cant. *id est ideuiscū altee bobbe* l) = gr., p. 310, 23, ἢ ἀφέψημα τήλεως ἢ λινοσπέρμου ἢ μαλάχης ἡμέρου ἢ ἀγρίας.

La correspondance des textes grecs et latins indique déjà qu'il s'agit d'une Malvacée [1]. La mauve et la guimauve étaient employées indifféremment en gynécologie, dans une préparation avec le fenu-grec et la graine de lin : pour la guimauve, cf. Oribas., *Syn.* III, *add. La* (907, 30), *euisci radices lib III, feni greci purgati..., lini seminis purgati...* (pas de texte grec) ; Soranos, *epit.* 64 (135, 24), *lini semen, fenu grecu et herba altea quam latine euiscus dicimus* ; pour les mauves, *maluae* (= μαλάχη) dans Mustio, *Gyn.* 52,9 = gr. 310, 13 ; 81, 20 = gr. 357, 19 ; 112,13 = gr. 376,20. Le texte des deux passage où figure *bobba* est assez incertain. Dans le premier, Rose soupçonnait le *alte* de *l* d'être une interpolation d'après 52,12. De même, l'*altee* du second pourrait provenir d'une glose marginale, comme l'*euiscus* de *l* passé postérieurement dans le texte et destiné primitivement à expliquer *altee*. Mais si l'on adopte *alteae uel bobbae*, c'est *althea* qui correspond à μαλάχη ἀγρία « guimauve » dont ἀλθαία est le synonyme constant (Théophr., *H. P.* IX, 15,5 ; Pline, XX ,229 ; Diosc. III, 146, etc) et, comme l'a supposé J. Medert [2], μαλάχη ἡμέρος = *bobba*.

Nous en apportons confirmation avec le mot africain βοιββά cité par le Ps. Diosc. II, 118. Or, Mustio semble avoir été un médecin d'Afrique, à en juger par les noms de plantes *ginga* (69, 20, = ὑοσκύαμος, 336,19; son équivalent manque dans Cael. Aur., *Gyn.* II, 48, l. 648), que le Ps. Apulée, *herb.* 4, l. 26 *adn.*, donne comme le nom punique de la jusquiame, et *zenzur* (69,5 ; 69,21 = πολύγονον, 335, 16 ; 336, 19 ; = *poligonio* dans Cael. Aur., *Gyn.* II, 48, l. 648). Si, à l'article μολόχη, II, 118, Dioscoride distingue deux variétés, ἡ κηπευτή et ἡ χερσαία, le Ps. Diosc. donne à cette dernière le nom de μαλάχη ἀγρία χερσαία et ajoute Ἄφροι βοιββά. Ainsi *bobba* répondrait à la fois à μαλάχη ἡμέρος (= μ. κηπαία, *malua hortensis* ou *domestica*) de Soranos et à μαλάχη ἀγρία χερσαία de Ps. Diosc. C'est que deux plantes portent le nom de μαλάχη ἀγρία : 1) la guimauve, *Althaea officinalis L.*, l'ἀλθαία des Grecs, l'*althaea* ou *ibiscus* des Latins, qui croît dans les terrains humides, salés, ou salpêtrés (cf. Ps. Théod. Prisc., *simpl. med.* 74, *ibiscos idest altea quae est malua agreste*) [3]; 2) une mauve : la μαλάχη κηπαία de Ps. Diosc. II, 118 (lat. *malua hortensis*) est la Grande Mauve, *Malva silvestris L.*, qui fut jadis cultivée comme légume (Hor., *Od.* I, 31, 16 ; Apic. III, 8 ; *Edict. Diocl.* VI, 5 et 6). L'adjonction

1. Cael. Aur., *Gyn.*, n'est d'aucune utilité, car il traduit littéralement dans les deux cas : 11,7 (l. 123), *uel radicis maluae usualis aut agrestis* ; II, 9, (l. 169), *aut malue usualis siue agrestis.*

2. *Quaestiones criticae et grammaticae ad Gynaecia Mustionis pertinentes*, Diss. Giessen, 1911, p. 51.

3. Cf. aussi angl. *moorish mallow* « mauve de marais » et ses noms gallois signifiant « mauve de la mer » ou « mauve de marais » dans Rolland, III, 192.

d'une nouvelle épithète distingue la μαλάχη ἀγρία χερσαία de la μ. ἀγρία = ἀλθαία qui pousse en terrain humide ; elle comprend la variété sauvage de la Grande Mauve et la Petite Mauve, *Malva rotundifolia L.*, espèces voisines que l'on ne distingue pas toujours. En dehors de la nomenclature des botanistes, le français n'a le plus souvent qu'un même nom pour désigner le genre dans son ensemble. Le mot du latin d'Afrique *bobba*, emprunt à une langue indigène, désigne les deux espèces du genre Mauve [1].

Calamopia

C. Gl. L., III, 605,5, *siringias cademopia* ; 598,21, *cademopio fistula*. Le συριγγίας κάλαμος est une variété de roseau creux propre à faire des chalumeaux (Théophr., *H. P.* IV, 11, 10 ; Pline, XVI, 164 ; Diosc. I, 85). Nous comprenons *calamopia*, d'un composé grec *καλαμοποιά, sur le modèle de ἁρμοποιός « formant joint », λευκοποιός, χλωροποιός, etc. La forme fautive s'explique par le passage de *a* ouvert + *l* à *ad* en minuscule caroline. Pour le second terme -ποιά > *-pia*, cf. *Ant. Brux.* 143 (p. 389, 8), *acaciae nigrae xeropiae* (de ξηροποιός).

C(h)erda

Chiron., *Mul.* 944, *sucum cerde* ; Cass. Fel. 68, p. 167, *radices cerdae, quae latiora folia ostendit ruta siluestri*. Ce mot est généralement considéré comme le nom d'une plante inconnue. La clef du problème est cependant donnée par Ps. Diosc., *h. f.* 54, p. 628 K, *Eryngion, quam Afri cherdam uocant...* et Ps. Diosc. grec, III, 21, ἠρύγγιον... Ἄφροι χέρδαν. Nous en avons confirmation par les emplois en médecine du panicaut. Dans Chiron, la *cerda* guérit les tumeurs du nez (*ad ozenas*), dans Pline, le *centum capita* (= *eryngе*) les tumeurs d'une façon générale (XXII, 22, *strumas, parotidas, panos* ; de même Diosc., *eup.* I, 139 et Ps. Diosc. *h. f.* 54, p. 628, 10 K). Cassius Felix la préconise contre les morsures du *phalangion*, Pline comme thériaque (XXII, 18, *contra serpentes et uenenia omnia* ; cf. Scrib. Larg. 165). V. Bertoldi [2], sans faire le rapprochement avec le Ps. Diosc., y voit l'adaptation latine d'un terme libyque. C'est évident, mais la comparaison avec berb. *zartîl* « jonc », sarde *cerda* « panier fait de baguettes » ne s'impose pas, car on ne voit aucun point de ressemblance entre le panicaut et le jonc.

1. Les trois plantes figurent distinctement dans une préparation de Cael. Aur., *Chron.* II, 22, *decoctione lini seminis atque faenigraeci uel hibisci aut maluae communis uel agrestis.* I. E. Drabkin, dans son édition (The Univ. of Chicago Press, 1951), traduit « *or marsh mallow*, i. *e. the common or wild mallow.* Mais *hibiscus* ne peut être la mauve commune qui est *Malva silvestris L.*, et l'emploi de *aut* ne saurait autoriser ce sens. Cael. Aur. use indifféremment de *aut* ou de *uel* sans raison particulière, cf. *Chron.* II, 159 ; 165. Il semble même qu'il y ait alternance systématique.

2. *Colonizzazioni nell'antico mediterraneo occidentale...*, Naples, 1950, p. 219.

Columbinora

C. Gl. L., III, 538, 55, *erba dentaria id est stercus columpinora* (*columbinorū* > *columbinora*). Stadler (cf. *Thes. L. L., ad u.*) renvoie à *colubrina*, synonyme de *dracontea* dans Ps. Diosc. II, 166 et *C. Gl. L.*, III, 557, 62, ce qui n'explique ni l'insertion de *stercus*, ni la confusion que nous n'avons nulle part relevée de *dentaria* et *dracontea*. *Dentaria* est, entre autres, un des synonymes de *pyrethrum* : *C. Gl. L.* III, 572, 39, *peret o i. herba dentaria*; 542, 8 (*piritru*), etc.; *Gloss. med.*, p. 58, 4, *Piretrum id est herba dentaria* ; p. 58, 5, *piritrum herba dentaria*. La racine du Pyrèthre d'Afrique (*Anacylus pyrethrum*) était employée contre les maux de dents (Diosc. III, 73 ; *eupor.* I, 66 ; 67 ; 68 ; Scrib. Larg. 55). Le glossateur a confondu les deux mots grecs πύρεθρος et (σ)πύραθος « fumier de chèvre et de mouton » qui figure souvent dans les glossaires de botanique grecs (éd. Delatte, *Anecdota Atheniensia*, II, 1939, *Gloss.* IV, p. 337, 31 ; V, p. 357, 12 ; VI, 366, 7 ; VII, 371, 15, etc.). La confusion a pu être facilitée par l'usage d'excréments d'animaux contre le mal de dents (crottes de rat dans Ser. Samm. XVII, 18) ; d'autre part, la fiente de pigeon était la plus employée en médecine. La forme à peu près constante de *pyrethrum* dans le Haut Moyen-Age est *piratrum*, très proche de la transcription latine de πύραθος : cf. Antidot. de Glasgow [1], *peratro*, p. 146 ; *piratrum*, p. 103 ; 112 etc. ; *piratro*, p. 119 et 156 ; cf. ital. *pilatro*.

Copton

C. Gl. L., III, 581, 40, *capton i. pomum cupressi* ; 544, 38, *copton poma cupressi*. Goetz hésite entre κοπτὸν, *capito* et κῶνον. C'est évidemment *copton*, neutre substantivé de κοπτός « haché menu », abréviation de κυπαρίσσου σφαιρίον κοπτόν (cf. Diosc. I, 74, 1, p. 74,2 et 5 ; *eupor.* I, 150). Il s'agit d'un nom donné au produit par les médecins dans les préparations ; cf. la même substantivation de ἡ κοπτή, pour ἡ κοπτὴ σησαμίς « gâteau de sésame pilé ».

Eruscum

Cette forme, généralement rejetée comme mal attestée [2], se trouve deux fois, sans contestation possible dans *Misc. Tir.*, p. 55, 4, *Ad aurium dolores sucus de erusco, id est rumice*, et p. 55, 7, *Ad gengiuas et labiorum uitia herba erusci*. Le sens de *rumex* « ronce » est bien établi non seulement par les formes romanes (cf. *R. E. W.*, § 7439 ; Penzig, I, 417-418), mais aussi par divers textes (*C. Gl. L.*, III, 543, 52, *batus rumice* ; 575, 34, *rubo i. rumice* ; 619, 24, *batu idest rumice maiō* ; *Dynamid.* II, 17, *De sentice, hoc estorumice* ; cf. *Alphita*, éd. Mowat, p. 157, 23 et 33). D'autre part, grâce aux indications thérapeutiques, on remonte à la source qui est le Ps. Apulée, *herb.* 88, l. 3 et 16, art. *rubus*. A deux reprises, certains manuscrits du Ps. Apulée donnent

1. *Ap.* E. Sigerist, *Studien und Texte zur frühmittelalterlichen Rezeptliteratur*, Zurich, 1923.
2. V. en dernier lieu A. Ernout, *B. S. L.*, XLI, p. 124, n.

la forme qui est celle des *Misc. Tir.* : 88, tit., *herba erustum* ou *rustum* Ca *rubus* rell. ; 88, l. 3, *erusci* γ *rubi* rell.

La trace en est gardée dans certains noms français dialectaux de la ronce qui apparaissent comme un croisement de *rumicem* et de *eruscum* : *éronge, éronche, éronce, érange, aronce* (Rolland, V, 174-175) et it. *aronci* (Penzig, I, 418) [1]. De telles formes en *er-* ou *ar-* n'apparaissent jamais dans les noms français ou italiens de la Patience, issus d'un autre *rumex* (Rolland, IX, 167-168 ; Penzig ; I, 420-421) [2].

Lactuca leporina : cf. s. v. *piligis.*

Lupicuda : cf. s. v. *piscatoria.*

Nautea

P. Fest. 283 L., *Nautea herba granis nigris qua coriarii utuntur ; a naue ductum, quia nauseam facit* (d'après une explication d'Opillus Aurelius donnée par Festus dans un texte lacunaire). L'étymologie est fausse, car il s'agit d'un des noms grecs de la bryone : νότια, Ps. Diosc. IV, 182 (qui le range parmi les synonymes latins, mais cf. *infra* νότιον) ; *notia* Pline, XXIV, 175 ; *Glos. med.*, p. 5, 16, souvent déformé par attraction paronymique : *notitia* (*C. Gl. L.*, III, 536, 63), *nossa* (*Dynamid.* II, 57 ; *ossa, Glos. med.*, p. 13, 18), *nodia* (Oribas., *Syn.* IX, 398, 31), *nona* (Ps. Apul., *herb.* 67, l. 8 *adn.*). Νότιον, dans Ps. Diosc. IV, 150 (= σίκυς ἄγριος), *notion* dans Ps. Apul., *herb.* 114, l. 13 *interp.* (= *cucumis siluaticus*) est aussi le nom du Momordique, autre Cucurbitacée dont les feuilles sont assez ressemblantes comme les fleurs malgré leur différence de couleur. Les corroyeurs utilisaient les fruits de la bryone, Diosc. IV, 182, καρπόν...ᾧ ψιλοῦται τὰ δέρματα (d'où son nom de ψίλωθρον, *Ibid.*) ; Pline, XXIV, *Notia herba coriarium officinis* (cf. XXIII, 22) ; Ps. Apul., *herb.* 67, l. 11 *interp.* ; cf. fr. *herbe au tan, tan* comme noms de la bryone (Rolland, VI, 48 et 49). Le nom grec est sans doute en rapport avec νότιος « humide », νοτίς « humidité » : « la plante qui détrempe les cuirs ».

Il y a confusion, sans doute acceptée par Opillus Aurelius, Festus et dans le langage courant, de *notia* et *nautea*. La bryone a bien en français le nom de *navet puant*, mais elle le doit à sa racine (Rolland, VI, 46), et ce sont ses fruits qui servaient à la préparation des cuirs, probablement macérés dans l'urine, comme ceux du mûrier (dans Pline, XXIII, 140, pour ôter le poil des peaux). L'odeur infecte de ce bain, comme en général celle des

1. A. Thomas, *Mélanges d'étymol. franç.*, p. 8-9, proposait de voir dans la forme berrichonne *aronce* une agglutination de l'article : *la ronce — l'aronce.* Cependant le passage de *er-* à *ar-* en syllabe initiale ouverte n'est pas un fait isolé, cf. *arable* pour *érable* dans le Centre, et déjà lat. *arundellus* = *pullus hirundinis* dans Ps. Théod. Prisc., p. 303, 5.

2. Les formes *arrumiech* (Hte Garonne) et *arreziac* (Landes) du nom de la Patience comportent la prothèse normale devant *r-* en gascon et n'entrent pas ici en ligne de compte.

ateliers de corroyeurs, a facilité le rapprochement morphologique et sémantique de *nautea* « nausée, sentine » et de *notia* « bryone ».

Oloscordus : cf. s. v. *pinolus*.

Piligis

Dynamid. II, 89, *Tridacon lagion, id est lactuca leporina, id est piligis. Gloss. med.*, p. 57, 7, *Piligisis : tridacon lagion, id est lactuca leporina* ; p. 87, 19, *Tridacon lagoon : lactuca leporina, id est piligis. Sucus foliorum eius combusturas sanat.* Le Ps. Apulée, *herb.* 113, sous le titre *herba lactuca leporina*, nous renseigne un peu plus, non sur la plante elle-même, mais sur ses effets : *Et si pili oculis obstant, herba lactuca leporina pilos summe religat.* Or, Pline attribue précisément le même rôle au *condrion siue condrille* (XXI, 91, *eadem palpebrarum pilos inordinatissimos pro cummi efficacissime regit*) et la χονδρίλη, une Chicoracée à gomme (*Chondrilla iuncea L.* et *C. ramosissima Sibth.*) sert de fixatif pour les cils dans Diosc. II, 133, 2 et *eupor.* I, 50.

Piligis ne peut représenter *pulegium*, les deux plantes n'ayant aucun point commun. Il s'explique par une haplologie de **pililigis* « la plante qui fixe les cils ». Pour sa finale, on peut penser soit à l'influence de *depilis*, soit à une déformation de *pililigus* ou plutôt **pililigius* que semblerait autoriser la forme *piligisis* des *Gloss. med.* (*-is* pour *-us* en finale est fréquent dans le *C. Gl. L.*, cf. III, 563, 58, etc.).

Pour *lactuca leporina*, on peut rapprocher les noms donnés au genre *Chondrilla* en fr. populaire : *brouss dé lèbré, tèto lèbré, poupo lèbré, laouturou dè lèbré* (Rolland, VII, 182). Diverses plantes prennent leur nom du lièvre soit qu'il s'en nourrisse (ainsi, selon Ps. Apulée, de la *lactuca leporina*), soit qu'il s'en fasse un abri [1].

Pinolus

C. Gl. L., III, 430, 45, ὀλόσχορδον *oloscordum* ; 572, 44, *pinolos i. oloscordos* ; 542, 15, *pinolos idest battinas* ; *Gloss. med.*, p. 57, 8, *Pinolos : oloscordos.* Ὀλόσχορδον n'est autre que la transcription du latin *olus cordum* « légume d'arrière-saison », nom donné au crithme (*Crithmun Maritimum L.*) dont les feuilles, d'une saveur salée, confites dans du vinaigre, servent de condiment à la façon des cornichons aujourd'hui encore en Provence. Cf. Col. XII, 13, 2, *Sunt etiam quaedam herbae, quas appropinquante uindemia condere possis, ut portulaca et olus cordum, quod quidam satiuam battim uocant.* La plante est décrite par Pline, XXI, 86, sous les noms de *batis* et *asparagus gallicus. Batina* de III, 542, 15, est un dérivé de *batis*, comme **baticella* que postulent a. pr. *basilla*, prov. mod. *bacilo*, fr. *bacile* (Von Wartburg, *F. E. W.*,

1. Ainsi le laiteron, dit *laitue à lièvre, salade aux lièvres, chou de lièvre* (Rolland, VII, 168), ou la Petite Oseille, dite *Saletta de livra* (Bresse, réc. pers.).

s. v.), it. *baciglia, baciucchio*, etc. (Penzig, I, 145-146). Le synonyme *pinolus* « petit pin » s'explique très bien par les feuilles étroites, charnues et très allongées du crithme qui ressemblent à des aiguilles de pin.

Piscatoria

C. Gl. L. III, 546, 33, *flomus lupicuda siue piscatoria* ; 563, 58, *picaturia filonis* ; 594, 6, *picatoria lupicuda* (616, 1 ; 627, 57) ; 632, 20, *flonus lupicuda et piscatoria*. L'explication par *parietaria* donnée par Hofmann, *L. E. W.*, I, 836, s. v. *lupus*, induit en erreur, si même elle n'en est pas une, car il ne s'agit pas là de la Pariétaire (*Parietaria officinalis L.*), l'ἐλξίνη de Diosc. IV, 85, qui porte aussi ce nom latin dans le Ps. Diosc., *Ibid.*, mais de notre bouillon blanc (*Verbascum Thapsus L.*). Cette plante rudérale, aux noms latins si nombreux (*uerbascum, uerbasclum, herba lucernaris*, etc.) est dite aussi *parietaria*, *C. Gl. L.*, III, 582, 60, *faluius i. lupicuda siue parietaria*. Le nom *lupicuda* (= *lupi cauda*) est dû à l'aspect de la hampe florale couverte d'un duvet cotonneux et mou ; cf. fr. *queue de leu, queue de loup, couo dé lou*, etc. (Rolland, VIII, 148). Celui de *piscatoria* « herbe aux pêcheurs » s'explique par une technique particulière à la pêche. La plante, qui servait à étourdir par son suc le poisson a reçu le nom d'*astourbès* dans les Pyrénées-Orientales (Rolland, *l. c.*). Les Romains savaient empoisonner la mer avec le suc de certaines plantes, cf. Pline, XV, 58 ; XXV, 98 et 116.

Poleticon

C. Gl. L., III, 574, 7, *Poleticon i. faba Aegyptia*. La déformation remonte à Diosc. II, 89, *Faba egiptia, quam multi poleticon appellant*. Le texte du Diosc. gr. II, 106, porte ποντικέν : ὁ δὲ Αἰγύπτιος κύαμος, ὃν ἔνιοι Ποντικὸν καλοῦσιν.... et indique que la plante (*Nelumbo nucifera Schreb.*) poussait en Egypte, Asie et Cilicie.

Ptereas

C. Gl. L., III, 585 18, *Ptereas folius cuius radix occidit lumbricos*. La glose perd tout sens si l'on comprend πτέρεως avec Goetz. Il s'agit bien sûr de la πτέρις, variété de Fougère, dont la racine est vermifuge (Pline, XXVII, 79 ; Diosc. IV, 184, p. 333, 6). La forme latinisée en est *pterius* (*-eus*), cf. *C. Gl. L.*, III, 548, 52, *silce* (= *filix*) *pterius*, et Oribas., *Syn.* IX, 5 *Aa* (p. 279, 8), *ptereos herba quam Romani felicem appellant* (*et saepius*). Le nom. *ptereus* est issu d'un gén. πτέρεως mal compris, de même qu'*ireus* (d'ἴρεως) figure dans Oribase comme nom., sur lequel a même été refait un gén. *irei* [1]. Il faut lire *ptereus* < *i.* > *folius cuius... Folius* convient parfaitement pour une fougère, mais on peut se demander si ce n'est pas une corruption de *filix*, comme le suggère le rapprochement avec *folium* pour une autre fougère dans *Gloss. med.*, p. 62, 11, *Polipodia* : *foliacla* (= *filicula*) ; *folia habet simile quo modo corbia pede*.

1. Cf. H. Mørland, *Die lateinischen Oribasiusübersetzungen, Symbolae Osloenses*, fasc. suppl. V, Oslo, 1932, p. 86.

Siricium

Gal., *alf.* 238, *De Syricio. Siricium herbulae radix est nota quam pluribus, exalbida et spissula, quae acrimonia sua et asperitate urinam et calculum prouocat. Sternutare copiose facit tunsa et cribrata et in naribus imposita.* Ce sont les caractéristiques du στρούθιον de Diosc. II, 163, notre saponaire (*Saponaria officinalis L.*). Bien que son nom africain soit σειρίς dans Ps. Diosc. (συρις *H²Di*), je pense qu'il ne faut voir là qu'une coïncidence et que *siricium* est une corruption de *struthium* (cf. Diosc. I, 105, *strutii* ; *Ant. Brux.* 143, *strucii* (que Rose corrige à tort en *struthii*).

Spieritis

Ps. Diosc., *h. f.* 31, p. 160 *add.* K : *Spieritis* (L[1] *is fieritis* LP) *habet folia minuta lanuginosa, ex una radice multos ramos emittit per terram fusos, florem croceum buptalmo similem, hodorem murtheum si digitis conteratur...* La description, tiges ramifiées, souvent couchées, feuilles velues, fleurs d'un jaune vif, semble permettre de reconnaître le souci, la *caltha* de Virg., Col., et Pline, XXI, 28. La comparaison de la fleur avec le *buphtalmos* est attestée par *C. Gl. L.* II, 96, 40, *calta* βούφθαλμον (545, 14), qui semble correspondre à Diosc. IV, 48 RV, χρυσάνθεμον... οἱ δὲ βούφθαλμον, Ρωμαῖοι κάλθα, au moins pour les termes, puisque la plante de ce texte interpolé de Diosc. ne peut, avec ses feuilles découpées, être le souci. *Spieritis* doit représenter un σφαιρῖτις, peut-être d'après la forme de la fleur qui reste en boule avant de s'épanouir.

Statunaria

Ps. Apulée, *herb.* 18, l. 29, donne *statunaria* (*statonaria* β *statuniaria* L) comme synonyme de *poligonos*. Cette forme aberrante n'offre aucun sens satisfaisant. La Renouée des oiseaux (*Polygonum auiculare L.*) ou *Traînasse*, aux tiges couchées et rampantes, forme souvent un gazon continu, difficile à extirper. Je propose de corriger en *statu*< *mi* >*naria*, dérivé de *statumen* « radier, assise de ciment ou de cailloux sur laquelle on construit un plancher » (cf. Vitruve).

Stincus

Isid., *Orig.* XVII, 9, 43, *Satyrion dicta a Satyris propter incendium libidinis, quam uulgus stincus uocant* (BCKT *-gum* uel *stringus*[1] rell.) ; *Dynamid.* II, 49, *Satyrion... quam uulgus extingun uocat.* Dans Pline, XXVIII, 119 et Diosc. II, 66, le σκίγκος / *scincus* est une espèce de lézard indien et égyptien dont la chair est aphrodisiaque comme le *satyrion*. J. Sofer [2] ne croit pas à une erreur d'Isidore et considère *stincus* comme un nom de plante. Mais il y voit

1. *Stringus* dénote une confusion avec *strignus* = στρύγνος, cf. *Dynamid.* II, 9.
2. *Lat. und Roman. aus den Etymol. des Isid...*, Göttingen, 1931, p. 10-11.

une contamination de *scincus* et de (*ex*)*stinguere*, rapprochement assez impropre, même dans la mentalité populaire, pour une plante destinée à éveiller les ardeurs plus bien qu'à les éteindre. Nous avons là plutôt une prothèse de *-e-* devant le groupe *st-* [1].

L'Oribase latin distingue encore *satyrion* plante et *scincus* animal, car il est calqué sur le texte grec : *Syn.* III, 33, p. 860, 14-15, *satyriu III, erucae semen III,... scincu coda II* (= σκίγκου οὐρᾶς). Mais Théod. Prisc., *Log.* 34, insère *scincus* sans précaution dans une liste de plantes : *pipere, satyrio et scinco et erucae semine.* De là à prendre, dans des formules sans cesse répétées, *scincus* pour un synonyme de son inévitable voisin, il n'y a qu'un pas.

Associés dans les formules, identiques dans leurs effets, ces deux produits se sont confondus lorsque, dans la pharmacopée du Bas-Empire, le *satyrion* remplaça le lézard oriental et africain devenu introuvable. Le nom de l'animal passa alors à la plante, comme en témoigne un recueil de recettes du Haut Moyen-Age, le *Codex Sangallensis* 44, du 9e s. [2], cap. 55, qui décrit avec assez de précision sous le nom de *tinco campanus* le σατύριον οἱ δὲ τριφύλλον de Diosc. III, 128, caractérisé par ses trois feuilles et ses fleurs blanches : *Ad uirilia hominum leuanda... Tinconi campano qui nascit molla loca radices II sicut testos uni mollis, alius durus qui leuat uenas, bolia* (= *folia*) *habet tres simulant lentiginoso tibiola gracile alba crescit media alna...*

Syrum

Gal., *alf.* 255, *Syrum nascitur in Africa et in India : Optimum tamen habetur Arabicum... et plures et breues calamos et si frangitur rubicundum intus apparet, redolens suauiter si fricetur inter manus et gustu linguam submordens. Quod habet uires acriter relaxantes, proprie uesicam petit et urinam prouocat, mittitur et in antidota quae aduersus uenena faciunt.* D'après sa description et ses effets, on reconnaît le σχοῖνος de Diosc. I, 17, le *iuncus odoratus* de Pline, XXI, 120. Il n'y a peut-être pas lieu de recourir pour expliquer la forme à une corruption de la transcription latine *schoenum* (depuis Caton, *Agr.* CXIII). Il en existait une variété d'origine syrienne, selon Pline, *l. c.*

< T >erginarius

C. Gl. L. III, 539, 4, *erginario id est* βυρσοδεψικόν ; 561, 7, *erginarius i. uiscus de quercu.* On propose généralement (cf. *Thes. L. L.*, s. v. *erginarius*), à la faveur de la seconde glose, la correction en *quercinarius.* Mais, pour la première au moins, c'est *terginarius* : cf. Cael. Aurel., *Chron.* IV, 51, *asperso rhu terginario, quem Graeci byrsodepsicon uocant* (syn. *rhus coriarius,*

1. Bien que la version latine de Diosc. soit sans doute antérieure à Isidore, il ne semble pas qu'il faille tenir compte de la présence de *stingui* dans sa notice sur le *saura* = σκίγκος, II, 45, *Ignis eius nulla res stingui potest, nisi...* ; lire *nulla* <*re*> *re*[*s*]*stingui* ou *nulla re* <*e*> *stingui.*

2. Ed. J. Jörimann, *Frühmittelalterliche Rezeptarien*, Diss. Zürich, 1925.

Marcell. *med.* VII, 15 ; *frutex coriarius*, Pline, XXIV, 91 ; *coriariorum rus*, Cass. Fel. 73, p. 177, 11) ; pour le sens, cf. Ps. Apulée, 67, l. 11 *interp.* (de la bryone), *fructu... quo etiam tergora depilantur.*

Teuuxtemus

C. Gl. L. III, 578, 38, *Teuuxtemus aristolochia rotunda*, cf. Ps. Apulée., *herb.* 19, l. 25, *teuxitemus* L β *teuxitimus* γ om. cett. Corruption du θευξίχτερος de Ps. Diosc. III, 4.

Titus

Le Ps. Apulée, *herb.* 109, l. 22 *interp.*, donne comme nom du *titimallus platyphyllos* : *Romani titum* que Howald-Sigerist considèrent comme corrumpu. Ni Diosc. IV, 164, 9, ni Pline, XXVI, 70, n'ont de synonyme latin de cette variété d'euphorbe, *Euphorbia platyphyllos L.* Je crois que nous pouvons conserver la forme du Ps. Apulée, car une autre variété d'euphorbe, *Euphorbia helioscopios L.* (Diosc. IV, 164, 7 ; Pline, XXVI, 69), était dite en latin *cicer columbinum*, Ps. Apulée, *herb.* 109, l. 20 *interp.* (*semine albo, columbis gratissimo*, Pline, XXVI, 69). Toutes les variétés sont généralement confondues en un seul genre, sauf dans Diosc., Pline et Ps. Apulée.

Turaria

Chiron, *Mul.* 853, *herba turaria...* (entre dans la composition d'un onguent). *Et in pesso, cum pepererunt mulieres, suppones ibi, ut melius purgantur.* Ce ne peut être l'encens qui figure déjà (*turis manna*) dans l'onguent. C'est le Bugle petit pin, *Ajuga Chamaepitys Schreb.*, dont Pline recommande l'usage dans les mêmes circonstances, XXIV, 30, *sic et adpositu uuluas purgat* (*sc. chamaepitys*) ; *sanguinem densatum extrahit pota.* Il porte d'ailleurs aussi en latin le nom de *tus terrae*, Pline, XXIV, 29 ; cf. alld dial. *Erdwyrauch* (Rolland, VIII, 175) « encens de terre ».

Volucrum paruum

Le Ps. Diosc. IV, 39, parmi les noms de l'ἐλξίνη, le liseron des champs, cite βουλουτουλαπαλου (N -λαπαρου Di). Wellmann propose dans *Hermes*, XXXIII, 541, de corriger en *uolucrum lapacium* (?) et, dans son édition, adopte *uolucrum minus.* La forme *uolucrum*, dissimilée de **uoluc(u)lum*, fréquente dans le Ps. Diosc. (IV, 13 ; 14 ; 41 ; 142 ; 180) pour diverses plantes, est sûre Pour l'épithète, il faut partir de la graphie en capitale qui est celle de *N* et remonter à un ΒΟΥΛΟΥΤΟΥΜ où Μ = ΛΛ. Le qualificatif doit être ΠΑΡΟΥ< ΟΥΜ >. On objectera que *minus* est plus habituel pour opposer deux plantes voisines, mais cf. Ps. Apulée, *herb.* 64, l. 6 *interp.*, *herbae solaginis paruae* (= *solaginis minoris*).

Vulgago

Les formes relevées en sont diverses : *bulgago* (*C. Gl. L.* III, 542, 22 ; 586, 28 ; 616, 29), *uulgago* (*C. Gl. L.* III, 549, 2 ; 631, 16 ; Macer Floridus, 46, 1), *uulgaginos* (*C. Gl. L.* III, 580, 13), *uulgigina* (*Capit. de uillis*, 70, 54), *uulgaca* (Plin. Val. II, 28), *uulgaina* (*Recept., Cod. Sangall.*, p. 44, *proem.* = éd. Jorimann, p. 10, *uulgaine radice* ; dissimilation progressive de *g-g* ?), *uulgusne* (*Misc. Tir.* 56, 19), *uulgangus* (*Ibid.* 51, 11 et 19). Ni dans les textes ni dans les gloses nous n'avons trouvé trace de la forme **uuluago* que citent parfois les lexiques.

La plante est connue : les gloses donnent toujours comme synonymes *asarum* (*-rus*) ou *bacca*< *r* > ; de même les *Misc. Tir.* 56, 19, *uulgusne id est asarum*, et Macer Floridus, 46, 1, *Est asarum graece dictum, uulgago Latini.* C'est l'asaret, *Asarum europaeum L.*, et la concordance vaut encore pour les textes du Moyen-Age (*Alphita*, p. 15, 6 ; 192, 30 ; *Syn. Nicolai*, p. 202 ; *Syn. Barthol.*, p. 30). Les langues romanes, par contre, n'ont pas conservé le mot. On le dérive parfois de *bulga* ; c'est, semble-t-il en l'absence du fascicule *uulg-* non paru, le point de vue de Hofmann, *L. E. W.*, s. v. *bugillo*, qui émet l'hypothèse d'un **bulgillo* rapproché de *bulgago*. Toutefois, la morphologie de la plante autorise mal un rapport avec *bulga*. Ses fleurs sont bien en cloche, mais *petites* et demeurant cachées sous leurs feuilles. Si leur forme explique le passage de a. fr. *baccaret* à *cabaret* (mais aussi *carabé*, qui témoigne de l'arbitraire de cette transformation), elles n'ont rien d'un sac. Par contre, dès Diosc. et Pline, la plante est employée pour rétablir la menstruation (Diosc. I, 10, ἄγουσι καὶ ἔμμενα ; Pline, XXI, 134, *uuluisque prodest*) et cet usage s'est poursuivi au Moyen-Age, cf. Macer Floridus, 46, 7, *Et uuluae morbis decoctio subuenit eius.* Les effets de la plante mettaient donc *uulgago* en rapport avec *uulua* « matrice », comme on le voit encore par le synonyme *matricaria aquatica* d'*Alphita*, 15, 6 et 106, 16. Telle est sans doute l'étymologie du mot, bien que **uuluago* ne soit pas attesté. Il a dû se produire une dissimilation de *w-w* en *w-g*, renforcée par la tendance de *w* intérieur à passer à *g* (cf. *uolui* > *uolgwi* > prov. *volc*) et par l'anticipation du *g* suffixal. Les gloses III, 318, 7, δελφίν *uulgellus* et 514, 18, *delfin uulgellos* pourraient offrir quelque appui si nous étions sûrs que δελφίς représente δελφύς « matrice », mais, tandis que la seconde se trouve à sa place alphabétique, la première figure dans une liste d'animaux marins.

Zaccario

Cass. Fel. 68, p. 167, 4, Rose, *herbam quam dicunt zaccarionem.* La plante n'est pas décrite et Souter se borne, en partant naturellement de *saccarum*, à l'explication « *a plant with sweet flavour* ». Nous rapprocherons *Alphita*, p. 199, *Zuccorarium uel succoraria uel succozaria i. agnus castus uel flos eius uel semen eius uel salix marina* ; cf. *Syn. Bartoll.*, p. 44, *zuccoraria i. flos*

agni casti. Cassius Felix recommande en effet de placer la plante sur la morsure du *phalangion* et Pline, XXIV, 62 recommande l'emploi dans la même occasion du *uitex*, le gatilier (*Vitex agnus castus L.*) qui a pour synonymes *agnus* et *salix marina*. Cassius Felix est un africain, d'où la singularité du terme. L'on sait d'autre part combien la médecine médiévale a emprunté de mots à la médecine arabe.

J. ANDRÉ.

NOTES ET DISCUSSIONS

Peter Von Der Mühll, *Kritisches Hypomnema zur Ilias* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, 4). Bâle, F. Reinhardt, 1952. In-8°, XII-392 p.

On connaît bien, de M. Von der Mühll, une excellente édition de l'*Odyssée* et dans l'encyclopédie Pauly-Wissowa (Supplementband 7, 696-768) une analyse de l'*Odyssée*. Sur le modèle de cette analyse de l'*Odyssée*, mais suivant un plan beaucoup plus étendu et détaillé, M. Von der Mühll nous propose aujourd'hui une analyse de l'*Iliade*. C'est bien d'une analyse qu'il s'agit, c'est-à-dire d'une étude du poème chant par chant, examinant les multiples difficultés de détail qu'ils présentent et qui concernent surtout la composition, le rapport des parties entre elles, leur antiquité relative, leur style. Sans constituer un véritable commentaire, l'ouvrage fait souvent penser aux notices et aux notes de l'édition de Leaf. Mais l'auteur a bien entendu tiré profit du travail fait sur les poèmes homériques depuis cinquante ans, et dont le résultat n'est pas entièrement négatif ; et surtout, pour riche et sûre que soit son érudition, c'est un esprit original, qui juge par lui-même avec pénétration : c'est un ouvrage vraiment personnel qu'il offre au public.

Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que cette originalité apparaît dans la forme et dans le style même. Le livre est un *Hypomnema*, c'est-à-dire un commentaire à la mode alexandrine, tel qu'Aristarque a pu en composer. L'auteur ajoute que le style du commentaire convient à merveille à des recherches de ce genre, et que telle est bien la tradition de l'érudition grecque. Mais s'il s'exprime avec simplicité, il ne manque ni de naturel ni de vigueur : ainsi dès la p. 1 lorsqu'il écrit que l'analyse de l'*Iliade* semble « abgewirtschaftet zu haben », c'est-à-dire « au bout de son rouleau ».

Il faut d'abord donner une idée de l'Introduction qui définit clairement la position de M. Von der Mühll. Il avoue non sans quelque malice que son entreprise n'est pas à la mode du jour. Il se place à un point de vue délibérément historique et se réclame de la tradition du XIX^e^ siècle qui ajoute-t-il, a été pour les diverses sciences l'époque la plus fructueuse. On se doute après cela que M. Von der Mühll se déclare nettement « séparatiste ». Mais avant de préciser la position de M. Von der Mühll il n'est pas inutile de définir les termes commodes, mais en définitive assez vagues, d'« unitariste » et de « séparatiste ». A la vérité, il faut surtout souligner qu'au fur et à mesure que la philologie homérique progresse (car elle progresse), l'opposition entre les deux points de vue apparaît moins brutale qu'elle n'était au cours du XIX^e^ siècle. Tout le monde sait bien aujourd'hui que les poèmes homériques sont l'aboutissement d'une longue tradition littéraire. Dans les genres qui, comme l'épopée, vivent surtout de traditions, tout poème est toujours un amalgame d'œuvres antérieures. C'est le cas du Tristan de Béroul qui était déjà un arrangement bien avant celui de Bédier. C'est le problème que pose sur un tout autre plan une cathédrale du moyen âge, qui a été édifiée sous la direction de plusieurs maîtres d'œuvres, qui a subi des remaniements, des agrandissements.

Une fois admis le caractère complexe d'un poème comme l'*Iliade*, deux explications, en gros, peuvent en être proposées. On peut imaginer qu'un poète que nous appellerons Homère, en s'inspirant de poèmes plus anciens,

et de traditions épiques, a composé une œuvre littéraire correspondant à quelques détails près à notre *Iliade*. En ce cas, « Homère » serait le « rassembleur » qui a constitué au moyen d'éléments divers et traditionnels le long poème que nous lisons. Cette interprétation « unitariste » de l'*Iliade*, aujourd'hui à la mode, est, par exemple celle de F. Robert ou celle de W. Schadewaldt, soit dans ses *Ilias studien* de 1938, soit dans son recueil d'articles *Von Homers Welt und Werk* paru en 1944 et réédité sous une forme élargie en 1951. Même lorsque Schadewaldt indique que l'*Iliade* dépend d'une tradition épique, il présente l'ensemble des vingt-quatre chants comme une création poétique dont l'unité est visible.

Le point de vue des analystes brillamment représenté par M. Von der Mühll envisage les faits sous un aspect différent. Pour lui l'*Iliade* ne constitue pas seulement l'aboutissement d'une tradition poétique dont les éléments se trouvent harmonieusement fondus, mais il y reconnaît, d'une part des parties anciennes d'une qualité et d'un ton particuliers, de l'autre des parties récentes qui ont été associées, parfois avec quelque gaucherie aux éléments plus anciens et qui en altèrent les intentions premières : les différences entre ces parties diverses lui apparaissent si profondes que notre *Iliade* résulterait du travail de divers poètes, et même de poètes vivant à des époques très différentes.

Comment prendre parti entre le point de vue de l'« unitaire » et celui de l'« analyste » ? P. Mazon qui, avec beaucoup de précautions et de nuances est nettement « analyste » a donné pour défendre son point de vue des arguments très forts. Il affirme que l'*Iliade* telle qu'elle nous a été transmise ne peut être l'œuvre spontanée d'un poète créateur : par exemple, « il n'est pas possible qu'après le chant A qui pose le thème de l'œuvre, le *Dessein de Zeus*, l'auteur se soit appliqué longuement à composer les neuf chants suivants (B-K) qui n'ont aucun rapport avec ce thème, qui sont même souvent en contradiction avec lui ». Le point de vue fermement exprimé par P. Mazon est que chaque chant possède une unité très sensible, mais que l'*Iliade* prise dans son ensemble ne présente pas d'unité. Il ne s'agit pas seulement de différences de ton d'un passage à un autre ou d'inconséquences mineures comme celle qui fait ressusciter au chant N un personnage que Ménélas a tué au chant E (mais est-ce bien le même Pylémène ?), mais de certaines inconséquences essentielles, comme le fait que dans ce poème où l'on nous annonce que Zeus va réaliser son dessein et venger Achille, Zeus lui-même oublie son dessein, qu'il n'en fait pas mention et que pas une fois il n'agit dans le sens de ce dessein depuis le début de B jusqu'au début de Λ. Bref ce qui apparaît comme le plus suspect dans l'*Iliade* telle qu'elle nous est parvenue, c'est l'économie générale du poème. Les deux thèmes essentiels de l'*Iliade* originelle étaient la *Colère d'Achille* qui entraîne le *Dessein de Zeus*, puis après l'intervention et la mort de Patrocle, la *Vengeance d'Achille*, c'est-à-dire la mort d'Hector. Toutefois, lorsque l'on cherche ainsi à déterminer le noyau du poème il est possible d'aboutir à des délimitations diverses. M. P. Mazon (pp. 244-245) estime que les chants A, Λ, Π (intervention et mort de Patrocle), Σ, Χ forment l'essentiel de l'*Iliade*. Mais il admet l'existence d'un « poème » plus étendu dont il exclut seulement le groupe B-H dont nous avons déjà parlé, et Θ-K avec l'*Ambassade* (et la *Dolonie*), à quoi il faut rattacher T, la *Réconciliation d'Achille et Agamemnon*. L'addition de B-H viserait à élargir le poème sur la Colère d'Achille en un poème sur la Guerre de Troie. Celle de Θ-K, qui a pour effet d'introduire l'ambassade qui tente de calmer la colère d'Achille et de le ramener au combat, peut être due à un aède qui entendait s'inspirer de la légende Méléagre. Mais le chant I s'accorde mal avec certains passages du chant Λ (vers 609) et Π 84-86 où Achille affirme qu'il s'attend que les Achéens vont venir le supplier de les secourir et lui apporter de riches présents.

L'analyse de M. Von der Mühll concorde en gros avec celle de M. Mazon, mais elle présente aussi des différences sensibles. M. Von der Mühll s'intéresse moins que le savant français à l'économie générale de l'*Iliade*, mais davantage au détail et au style même de chaque développement. Il estime que l'ancienne *Mênis* comportait essentiellement le chant A, le début de B la première partie de Λ, le combat autour du mur (M-O), l'entrée en ligne de Patrocle qui tombe sous les coups d'Hector (O-Π), puis après qu'on a ramené le corps de Patrocle la décision d'Achille de le venger (fin de P-première partie de Σ), la sortie d'Achille et le combat (fin de Γ, fin de Υ Φ) jusqu'à ce qu'Hector tombe (X). Mais il ajoute (p. 2) que cette *Mênis* constituait moins nettement que l'*Urodyssee* un poème continu. Il indique également que l'*Iliade* telle qu'elle nous est parvenue a accueilli des poèmes également anciens mais qui n'appartenaient pas proprement au thème originel comme les *Adieux d'Hector et d'Andromaque* (Z) ou l'*Ambassade* (I).

Pour plus d'un détail, le point de vue de M. Von der Mühll diffère de celle de M. P. Mazon. Indiquons en quelques-uns : l'ensemble du chant Ψ peut s'inspirer de modèles anciens mais doit être considéré comme un élément « récent » ; de même la conclusion du poème, c'est-à-dire tout le chant Ω (cf. au contraire P. Mazon pp. 224, 229, 254) : j'avoue que je serais tenté me ranger au parti de M. Von der Mühll en ce qui concerne la *seconde partie* de Ψ et Ω.

Différence également en ce qui concerne le thème du prêt des armes au chant Π que M. Mazon considère comme essentiel (p. 203), tandis que M. Von der Mühll y voit un remaniement « récent » destiné à permettre l'addition des développements de Σ portant sur la fabrication des armes d'Achille et leur description. De tels exemples pourraient être multipliés. Mais il importe davantage de faire voir que ces divergences de détail reposent sur des divergences plus profondes dans la méthode adoptée.

M. Mazon s'est appliqué à montrer comment des chants ou des groupes de chants de style parfois assez divers ont été associés suivant un plan qui présente trop de gaucheries pour qu'on puisse l'attribuer à l'auteur primitif du poème. Mais il considère chaque chant comme une unité bien définie. Il se refuse à y découvrir non seulement des interpolations, mais sauf exception des retouches ou des remaniements. Or l'analyse de M. Von der Mühll repose sur la recherche de remaniements et de retouches. Aucun des chants de l'*Iliade* ne nous serait parvenu sans des altérations plus ou moins profondes. Il estime que le vieux « cycle de la *Mênis* » qu'il attribue à Homère a été élargi et modifié beaucoup plus tard (nous reviendrons plus loin sur la question des dates) par un poète qu'il appelle « le poète de l'*Iliade* » ou encore le « Bearbeiter », ou encore par un simple sigle B, ainsi opposé à A qui désigne le poète de la *Mênis*, ou les sources anciennes utilisées par B. Seulement, ce travail de refonte n'a pu se faire sans mille retouches de détail que l'auteur cherche à déceler dans la vulgate avec une admirable ingéniosité. On pourrait intituler ce *Kritisches Hypomnema* « Recherches sur les sources, les procédés et le style du compilateur de l'*Iliade* ». M. Von der Mühll au cours d'une longue familiarité avec le poème s'est fait une idée du talent de ce mystérieux B. Il reconnaît sa marque, et s'écrie à chaque instant : « ceci est tout à fait dans la manière de B ». Il le reconnaît non seulement dans certaines inconséquences, mais dans la langue (l'accumulation des itératifs par exemple, son goût pour certains mots comme πεῖρα ou πειρᾶν) dans le style (les anaphores, l'habitude de dénombrer et de compter, etc...), l'introduction dans le poème de certains personnages : les récits de Nestor et tout ce qui concerne Nestor ne figurerait pas dans A, pas plus que Sarpédon et Glaucos, ou encore Polydamas, le représentant d'un « parti démocratique » chez les Troyens ; d'autre part, certains points de vue moraux ou religieux appartiendraient en propre au *Bearbeiter* : ainsi le coup de baguette magique par lequel Poseidon confère la force aux

deux Ajax au début du chant N, ou , sur un tout autre plan, l'allégorie [1] des *Litai* dans l'histoire de Méléagre au chant I ou encore l'apparition d'un mort au début du chant Ψ (cf. p. 352) ; enfin certains traits donneraient à croire que l'*Iliasdichter*, autrement dit le *Bearbeiter* a des rapports avec l'Asie Minenre du Sud-Ouest, la Lycie, comme avec Rhodes et la Troade (cf. p. 115 à propos de Glaucos et de Bellérophon).

M. Von der Mühll groupe pp. 4-5 quelques remarques sur ce *Bearbeiter*, mais on pourrait tirer de l'ensemble de son ouvrage un véritable portrait de ce rhapsode tel qu'il se le représente.

La méthode d'analyse utilisée dans ce livre n'est pas nouvelle et l'auteur constate que sa position est proche de celle de Bethe. Mais il n'en reste pas moins que son *Hypomnema* est une œuvre neuve. D'autre part, M. Von der Mühll ne manque pas de tirer profit des recherches sur les sources de l'*Iliade* qui se sont multipliées au cours de ces dernières années. Certains thèmes que nous connaissons par les poèmes cycliques (ou plutôt par les résumés qui nous en sont parvenus) peuvent avoir exercé une influence sur l'*Iliade* ; plus exactement les modèles anciens de ces poèmes cycliques ont pu inspirer également le dernier rédacteur de l'*Iliade*. On remarque par exemple (cf. p. 370) comment le chant Ω comporte des allusions à des légendes extérieures à l'*Iliade*, mais qui peuvent être fort anciennes et proprement homériques comme le jugement de Pâris (cf. le vase Chigi et le peigne d'ivoire du sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte).

***

L'analyse très précise, fondée sur une information sûre (et qui concerne tous les aspects de la philologie homérique) entraîne souvent l'adhésion et lorsqu'elle ne l'entraîne pas, donne à réfléchir. Le travail supposé du *Bearbeiter* est suivi de près et expliqué. A chaque instant l'auteur montre, à des indices bien choisis comment un passage ancien a pu être retouché : des termes comme *überdichten* et *Ueberdichtung* rendent à merveille dans l'allemand de M. Van der Mühll le procédé littéraire qu'il envisage.

Je voudrais montrer à propos de quelques passages la méthode de l'analyse et son ingéniosité. Le traitement du chant B apparaît caractéristique. La première partie de ce chant est appelée par les anciens tantôt le *Songe*, tantôt l'*Epreuve*. Zeus envoie à Agamemnon un songe trompeur pour le persuader d'attaquer les Troyens et l'assurer du succès. Mais tout se passe ensuite au rebours de ce qu'on attend. Agamemnon met son armée à l'épreuve en l'invitant à se préparer au retour et les soldats obéissent avec un empressement que le roi n'avait pas prévu. Il faut que les chefs les rameutent et leur fassent honte de leur lâcheté. M. Von der Mühll estime que dès le début du chant des remaniements sont intervenus pour combiner le thème de l'*Epreuve* avec celui du *Songe*. Son opinion sur le caractère « récent » du personnage de Nestor le conduit à voir une retouche dans les vers 20-21 où Songe prend la forme de Nestor ; il indique finement qu'au vers 73 l'introduction du thème de l'*Epreuve* souligné par ἦ θέμις ἐστιν surprend. Et c'est bien entendu au *Bearbeiter* qu'il attribue la *Boulé* (53-86) où Agamemnon met les chefs au courant de ses intentions et où Nestor encore,

1. Cf p. 176. Pour M. Von der Mühll l'allégorie est caractéristique de B et fait penser à la manière d'Hésiode, et il est bien vrai que les personnifications de notions comme *Aidos Némésis* etc... sont fréquentes chez Hésiode. Mais ce peut, quand même, comme le pensait A. Meillet, être un procédé archaïque, remontant à l'Indo-Européen.

l'approuve. En revanche les beaux vers 87 à 109 peuvent se rattacher directement à 52 et appartenir au poème primitif. Quant au discours d'Agamemnon, l'auteur s'efforce par une patiente analyse de montrer qu'on peut l'expliquer si on y voit un discours encourageant les Achéens au combat, qui aurait été ensuite remanié selon le thème nouveau de l'épreuve. Il ne s'agit pas d'interpolation banale mais d'« Ueberdichtung » (cf. p. 38). Je ne poursuis pas dans le détail l'analyse du chapitre que M. Von der Mühll a proposé pour le chant B mais je voudrais en préciser le point de vue. M. Mazon a bien senti lui aussi le mélange médiocrement harmonieux du thème du *Songe* et de celui de l'*Epreuve*. Mais il voit dans le *Songe* une scène de raccord et dans l'*Epreuve* un épisode adapté d'un autre poème. Pour M. Von der Mühll le *Songe* appartient au vieux poème et l'*Epreuve*, peut-être inspirée de quelque œuvre antérieure, est due au *Bearbeiter*. C'est que toute l'analyse du savant bâlois est commandée par l'espèce d'intimité qu'il a établie avec ce remanieur dont il connaît le style, les habitudes, les thèmes préférés et jusqu'aux manies. Et cette intimité le conduit à délimiter en chaque passage avec une fermeté que l'on admire, même si parfois on risque de s'en inquiéter, ce qui est « ancien » et ce qui est « nouveau ».

Certains chants se prêtent plus aisément que d'autres à un « clivage » de ce genre. Le caractère secondaire de Θ est mis en lumière avec beaucoup de force et d'aisance. Ce chant est un chant de transition, destiné à préparer le chant I et l'*Ambassade*. On en trouvera pp. 144-158 une critique de détail pénétrante : ainsi pour la scène dans l'Olympe, avec ses traits de langue particuliers, la description du Tartare qui fait penser à celle d'Hésiode (les deux descriptions seraient inspirées d'un commun modèle) ; l'auteur juge « grotesk » la proposition de Zeus aux autres dieux de se mesurer avec eux au jeu de la corde. Plus loin, la pesée des Kères (des deux armées !) est évidemment inspirée du chant XXII et les vers 73-74 (condamnés par Aristarque) qui font difficulté pour le sens comme pour la forme sont jugés authentiques [1], c'est-à-dire qu'ils peuvent avoir été écrits par le poète du passage. Dans la scène de bataille qui suit Nestor est sauvé par Diomède : le personnage de Nestor appartiendrait aux éléments « récents » et la scène [2] même où il est sauvé serait inspirée de l'*Ethiopide*; il aurait peut-être fallu à propos de cette scène insister sur la singularité gênante que présente le cheval de volée qui ne se retrouve que Π 152 et 467-476, voir par exemple Delebecque, *Le cheval dans l'Iliade*, p. 143 et ailleurs ; autre problème relatif à l'attelage aux vers 185 sqq. : la mention, unique chez Homère, d'un quadrige, l'emploi du duel qui reste en somme inexplicable (Wackernagel *Vorlesungen*, I 78, Debrunner *Glotta*, XV, 19, ma *Syntaxe homérique*, p. 28), tout cela, sans parler même du vers 189 où Andromaque mêle du vin au froment des chevaux et que les Anciens jugeaient γελοιότατος, montre que nous avons là un passage « récent », mais qu'il ne faut pas condamner. Vient ensuite une brève scène dans l'Olympe. Ce genre de scène est en général attribué au *Bearbeiter* par M. Von der Mühll, et le vers 199, où Héra, en s'agitant sur son siège, ébranle l'Olympe, prête à sourire. Dans le combat qui suit, et dont les péripéties sont analysées avec finesse [3], le

1. Les interpolations proprement dites, c'est-à-dire les additions fautives, sont exceptionnelles dans l'*Iliade*. Ici ces deux vers s'accordent si mal avec le contexte et leur syntaxe est si irrégulière qu'on peut hésiter à les attribuer au *Bearbeiter*. Notons en outre, qu'à la différence de Bolling, M. Von der Mühll ne voit pas dans les athétèses de Zenodote et d'Aristarque de véritables données traditionnelles, mais des hypothèses proposées par ces savants, en quoi il a raison.

2. Dans le détail même du style M. V. d. M. relève des traits qu'il juge caractéristiques, du « remanieur », comme δαίμονα δώσω au v. 166 ou ἐρύομαι pour φυλάττομαι au vers 143.

3. Dans la harangue qu'Agamemnon adresse aux Achéens pour les rallier (après avoir parcouru les baraques avec un carré d'étoffe rouge, cf. p. 150), l'auteur aurait pu signaler la difficulté syntaxique des vers 229 sqq., cf. ma *Syntaxe*, p. 362. Noter aussi l'hapax κενεαυχέες.

thème des exploits de Teucros est heureusement traité, mais présente, malgré tout, quelques difficultés, comme l'emploi de καίριος à propos d'une blessure qui n'est pas mortelle (vers 326). L'essai d'intervention d'Héra et Athéné en faveur des Achéens est arrêté par Zeus. Le ton des propos échangés entre Zeus et Athéné et leurs rapports semblent à l'auteur être caractéristiques du *Bearbeiter* de même que des allusions à la légende d'Héraclès (cf. 364 sqq.) sont jugées également caractéristiques de ce remanieur. A la fin du chant (489-565), après que les Achéens ont été rejetés dans leur camp, la nuit arrête le combat, Hector et les siens installent leur bivouac devant le mur élevé autour des vaisseaux. Une belle comparaison rapproche les lumières du bivouac troyen des étoiles d'une nuit claire, mais cette fois encore certains traits surprennent, notamment que dans l'espace restreint qui a été choisi cinquante mille Troyens se trouvent rassemblés : mais M. Von der Mühll nous a montré ailleurs que le *Bearbeiter* aime à manier les chiffres.

Dans un chant comme le chant Θ la critique de l'auteur est nécessairement plus assurée que dans des chants où les éléments anciens de la *Ménis* et les remaniements dûs à l'*Iliasdichter*, autrement dit au *Bearbeiter* se trouvent inextricablement mêlés. Mais dans un cas comme dans l'autre, M. Von der Mühll tout en maniant avec maîtrise toutes les ressources de l'érudition, doit avant tout se fier à son goût [1]. L'étude du texte est personnelle et subjective : on ne doit pas s'attendre que l'*Hypomnema* nous donne une fois pour toutes et de façon indiscutable la clef de la composition de l'*Iliade*. Cette remarque ne constitue pas un critique : elle caractérise la qualité de la recherche qui nous est aujourd'hui proposée. Nous avons là un commentaire critique qui fera époque dans l'histoire de la philologie homérique.

D'autres problèmes se posent, que nous n'avons pas encore examinés, essentiellement celui de la date du poème primitif de la *Ménis* et de celle de l'*Iliasdichter* ou *Bearbeiter*. Dans son Introduction l'auteur s'explique sur ces deux points, brièvement, mais avec netteté : « je considère l'auteur du cycle de la *Ménis* comme l'Homère du VIII^e^ siècle, et que l'ensemble de l'*Iliade* a été constitué vers 600 dans le domaine attique » (p .2). Dans quelle mesure les éléments les plus anciens du poème (dont il n'est pas sûr qu'ils constituaient une œuvre continue) remontent-ils au VIII^e^ siècle, plus haut ou moins haut ? c'est ce qu'il est difficile de préciser en raison du style archaïsant et traditionnel de l'épopée. Mais c'est surtout le caractère attique de la dernière rédaction (admis avant M. Von der Mühll notamment par Bethe et Wackernagel) qu'il importerait de démontrer. Wackernagel dans ses *Sprachliche Untersuchungen zu Homer* a cherché, avec l'extrême pénétration qu'on lui connaît, les moindres traces d'atticisme dans les poèmes homériques. Mais un grand nombre d'atticismes s'expliquent par le seul fait que la Vulgate homérique a son origine lointaine dans des exemplaires venant de la librairie attique. Il n'existe que très peu d'atticismes qui ne soient pas superficiels et qui ne risquent pas de s'être introduits au cours de l'histoire du texte : c'est le cas [2], par exemple, de ἑωσφόρος, *Iliade* XXIII, 226. Les faits de langue une fois mis à part, il reste à envisager le contenu même du poème. Le passage le plus important est B 546-558 où les Athéniens se

1. L'analyse du style conduit parfois à des conclusions évidentes. On sait que la seconde partie du Chant XXIII a été très diversement jugée, et il est clair qu'elle s'insère dans une antique tradition de « jeux funèbres ». Mais l'étude de la langue et du style que l'on trouvera p. 362 sqq. montre de façon décisive, je crois, que la mise en œuvre est « récente ».

2. En A 344 μαχέοιντο est un atticisme et, dans le système de M. V. d. M. pourrait confirmer son opinion que 344-346 sont dûs au *Bearbeiter*. Mais la variante μαχέονται est ancienne et a maintenant pour elle le témoignage de deux papyrus.

trouvent mentionnés dans le *Catalogue*, avec une allusion aux *Panathénées*. Pour le savant bâlois ces vers ne doivent pas être une interpolation. Ils appartiennent à l'*Iliade* tout comme les autres mentions de Ménesthée et des Athéniens dans le poème, et en constituent pour ainsi dire la signature, la *sphragis*. On sait que ce point de vue est contredit par les critiques anciens, et que Diogène Laerce rapporte que Dieuchidas accusait Pisistrate d'avoir interpolé tout le passage sur les Athéniens et notamment les deux vers qui placent Ajax de Salamine à côté des Athéniens et justifiaient ainsi les prétentions des Athéniens sur Salamine. Le texte de Diogène Laerce est une sorte de fiche abrégée et obscure. On en trouvera une discussion et l'indication des autres données par M. Mazon dans l'*Introduction à l'Iliade*, p. 278-281. Il y voit comme beaucoup d'autres critiques une interpolation athénienne ou destinée à plaire aux Athéniens, ce qui ne veut pas dire que tous les passages de l'*Iliade* où il est fait mention des Athéniens soient interpolés. M. Von der Mühll, je l'ai dit, voit dans ces vers une marque décisive de l'intervention du *Bearbeiter*, auteur de notre *Iliade* (cf. pp. 9 et 55-58).

D'autres arguments peuvent être avancés en ce qui concerne la date et la patrie du *Bearbeiter*. En ce qui concerne la date, l'auteur indique que l'on observe dans l'*Iliade* une influence de l'épopée corinthienne et d'Eumélos, et d'autre part de Tyrtée. Pour Tyrtée il s'agit des vers 69-76 du chant X où Priam évoque ses propres chiens qui dévoreront son cadavre, et où l'on voit (c'est déjà l'opinion de Leaf) un écho de Tyrtée Fr. 7 Diehl. L'idée est séduisante, mais ces vers sont-ils bien du *Bearbeiter*, ou interpolés ? C'est au chant Z et au chant Ψ d'autre part que l'on pense que l'aède a pu s'inspirer d'Eumélos et de l'épopée corinthienne (pour l'épisode de Bellerophon, p. 116, et dans les *Jeux*). Tyrtée appartient au VII^e^ siècle et Eumélos probablement au VIII^e^. Une influence d'Eumélos, notamment, ne semble pas exclue.

Pour la composition de l'*Iliade* en Attique la tradition relative au rôle de Pisistrate ou Solon dans l'établissement d'une édition attique de l'*Iliade* constitue l'argument essentiel. Deux positions sont possibles. Beaucoup de savants pensent (cf. Mazon, p. 269 sqq.) qu'il s'agit de l'établissement d'un texte officiel pour les Panathénées ; mais certaines données tardives donnent à croire qu'il s'agit d'une véritable « composition » du poème, les divers chants y ayant été rassemblés et comme cousus ensemble. C'est ce dernier parti que semble adopter M. Von der Mühll qui s'en explique brièvement et il se trouve ainsi d'accord avec R. Merkelbach qui a longuement exposé ce point de vue dans un récent article du *Rh. Museum* 59 (1952) 23-47.

Il faut avouer qu'aux yeux de M. Von der Mühll lui-même son *Bearbeiter* ne fait pas particulièrement penser à l'Attique. Il attire l'attention sur l'« Énéide » du chant Υ (cf. p. 304) et pense que le poète de l'*Iliade* a voyagé en Troade lorsque les Athéniens à la fin du VII^e^ siècle se sont fixés au cap Sigée. Il connaît bien la Troade, mais aussi la Lycie et Rhodes. Si bien que l'on peut penser au monde oriental et à l'Asie Mineure aussi bien ou mieux qu'à l'Attique [1].

Il faudrait savoir, à la vérité, dans quelles conditions et à quelle fin a été constitué l'ensemble de l'*Iliade* tel qu'il nous est parvenu. On peut penser que les Homérides de Chios avaient constitué une sorte de somme de rhapsodies, qui aurait pris la forme d'un vaste poème, notre *Iliade*. En ce cas rien

1. Certains points de vue géographiques (cf. p. 160) prouvent que le poète connaît l'Asie Mineure, mais pas nécessairement qu'il en est originaire. M. Mazon (*Introduction*, p. 217) attache une grande importance à l'allusion aux sacrifices célébrés au sanctuaire du Panionion près de Mycale consacré à Poseidon Héliconien (xx, 404) ; voir aussi V. d. M., p. 307.

n'oblige à supposer un arrangeur unique et le travail aurait pu être fait peu à peu dans une corporation d'aèdes.

On peut imaginer aussi qu'en liaison avec la récitation aux *Panathénées* et avec le travail d'édition prescrit par Solon ou Pisistrate une nouvelle *Iliade*, notre *Iliade*, ait été compilée. C'est en définitive l'hypothèse de M. Von der Mühll, et ce serait la raison d'être de son *Bearbeiter* [1].

Personnellement, je ne considère pas l'hypothèse « attique » comme la plus vraisemblable. Mais, si l'on peut discuter des principes généraux de l'interprétation proposée dans ce livre, on doit admirer non seulement la sûreté de l'érudition sur laquelle il repose, mais surtout la délicatesse du goût littéraire qui mène toute l'analyse. Cette analyse, nous l'avons dit, est personnelle, donc subjective, mais c'est ce qui en fait le prix [2].

P. Chantraine

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle l. XXXIV* ; texte établi et trad. par H. Le Bonniec et H. Gallet de Santerre ; 324 p. en partie doubles, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

J'ai plaisir à saluer ici la parution d'un nouveau tome de l'*Histoire naturelle* de Pline. Précédemment ont été publiés les livres I et II dûs à M. Jean Beaujeu dont le travail n'a reçu que des éloges ; je ne doute pas que le même succès n'accueille le livre XXXIV à l'édition duquel ont collaboré deux philologues, jeunes encore, mais bien préparés à leur tâche, MM. H. Le Bonniec et Gallet de Santerre. Le premier, qui s'est initié à la critique des textes à l'école pratique des Hautes Études, s'est chargé de l'établissement du texte, de la traduction, et du commentaire " minéralogique ", si je puis dire ; le second, à qui revient la partie du commentaire concernant la statuaire grecque, a été formé par M. Charles Picard, qui a bien voulu reviser le travail de son élève et lui prêter l'appui de son érudition magistrale.

Grâce à cette union les problèmes que pose ce livre ont pu être examinés avec compétence, et résolus dans toute la mesure du possible. S'il reste des obscurités, des incertitudes, des apories même, la faute n'en revient pas aux éditeurs, mais aux lacunes de notre connaissance, en ce qui concerne aussi bien le texte lui-même que les matières dont il traite.

Pline est un auteur difficile. Sa phrase, d'une construction très personnelle, déconcerte les lecteurs des auteurs classiques, habitués à une ordonnance plus régulière ; son vocabulaire présente souvent un mélange de mots poétiques ou rares (cf. le *effeta tellure* du § 2), et de termes techniques dont le sens n'est pas toujours sûr ; il préfère souvent le mot abstrait à l'expression concrète. Il aime un peu à la manière de Tacite [3], mais avec moins d'art, accumuler les faits dans une même phrase, qu'il surcharge d'additions,

1. On peut éprouver quelque difficulté à admettre l'existence de ce personnage unique et mystérieux, dont M. V. d. M. a admirablement précisé les procédés et les habitudes, mais qui aurait retouché mille détails des chants anciens pour constituer son *Iliade* (qui est aussi celle qui nous a été transmise). Il y a là un patient travail de ravaudage qui étonne un peu.

2. L'ouvrage est très riche et l'on regrette que des index détaillés ne viennent pas aider le lecteur qui voudra le consulter à s'y orienter rapidement.

3. Fait curieux ; comme Tacite, il préfère les 3e pers. de pluriel de parfait en *-ēre* à la désinence usuelle en *-erunt*.

présentées souvent sous forme d'appositions ou de participes absolus, par ex. ici, § 12 :

Eadem ostentante in conuiuio emptum, ludibrii causa nudatus atque impudentia libidinis receptus in torum, mox in testamentum, praediues numinum uice illud candelabrum coluit et hanc Corinthiis fabulam adiecit, uindicatis tamen moribus nobili sepulcro per quod aeterna supra terras Geganiae dedecoris memoria duraret.

M. Le Bonniec n'a pu se tirer de cet enchevêtrement de propositions qu'en le décomposant en trois parties indépendantes :

« Elle fit parade à table de son emplette, exposa l'esclave nu à la risée des convives, puis, saisie d'un désir éhonté, elle le reçut dans son lit et bientôt dans son testament. ‖ Devenu immensément riche, Clésippus vénéra ce candélabre à l'égal d'une divinité, et ajouta cette anecdote à celles qui courent sur le bronze de Corinthe. ‖ Pourtant la morale fut vengée par le magnifique tombeau qu'il éleva à Gegania et qui devait immortaliser sur terre le souvenir de sa honte. »

Peut-être aurait-on pu serrer davantage le texte, mais il semble en tout cas impossible de faire tenir dans une seule phrase française le contenu disparate du modèle latin. Et dans le vocabulaire même, l'expression abstraite *impudentia libidinis* ; les néologismes de l'époque impériale *receptus in torum* (= *r. in lectum* [1]) ; *praediues numinum uice* (= *ditissimus sicut dei*) ; *supra terras* « sur terre » (= *in orbe terrarum*). Cette façon d'écrire se rencontre aussi bien dans les passages de style « noble » comme ici, que dans des exposés techniques, comme au § 8 :

Praeter haec est cuius ratio non potest reddi, quamquam hominis manu, sed ad fortunam temperatur [2] *in simulacris signisque illud suo colore pretiosum ad iocineris imaginem uergens, quod ideo hepatizon appellant, procul a Corinthio, longe tamen ante Aegineticum atque Deliacum, quae diu optinuere principatum.*

Phrase que M. Le Bonniec découpe ainsi :

« En outre, il existe une autre variété dont on ne peut donner la composition, bien qu'elle sorte de la main de l'homme ‖ : dans les statues des dieux et des hommes, c'est le hasard qui fait l'alliage de cette fameuse sorte de bronze, précieuse par sa teinte particulière tirant sur la couleur du foie, d'où son nom d'*hépatizon* ; ‖ bien inférieur au bronze de Corinthe, il surclasse cependant celui d'Egine et de Délos, qui ont longtemps gardé le premier rang.

Ici encore, la phrase a dû être morcelée en trois tronçons, séparés par les : et le ;.

Citons encore § 48 :

Signis quae uocant Corinthia plerique in tantum capiuntur ut secum circumferant, sicut Hortensius orator sphingem Verri reo ablatam, propter quam Cicero illo iudicio in altercatione neganti ei aenigmata se intellegere respondit debere, quoniam sphingem domi haberet.

« Beaucoup d'amateurs sont si amoureux [3] de leurs bronzes dits de Corinthe qu'ils les emportent avec eux en voyage ; ‖ ainsi faisait l'orateur

1. V. Ernout-Meillet, *Dict. étym.*, sous *torus*.

2. *sed* VR : *et* B ‖ *ad fortunam* B : *ad fortuna* VR ‖ *temperatur* B : *temperamentum* V R. C. F. W. Müller a proposé de lire : *sed a fortuna temperatum*, ce qui rend la phrase moins boiteuse. .

3. Je préférerais « épris » qui est plus près de *capiuntur*.

Hortensius pour un sphinx qu'il avait reçu [1] de son client Verrès ; ‖ ce qui permit à Cicéron, au cours des débats de ce fameux procès, de répondre à Hortensius qui prétendait ne pas comprendre les énigmes : ‖ « Tu le devrais, puisque tu as le sphinx chez toi. »

De nouveau, découpage en trois et recours au style direct. Même des phrases de structure moins compliquée ne se laissent pas lire à première vue, et demandent un effort d'analyse pour être comprises ; ainsi § 26 :

Mirumque est illos patres Socrati cunctis ab eodem deo sapientia praelato Pythagoran praetulisse aut tot aliis uirtute Alcibiaden et quemquam utroque Themistocli.

Pour l'emploi de termes abstraits, je cite, au début du livre, avec la traduction de M. Le Bonniec :

§ 1 *et alia* (V. plus loin p. 76) *uetustas aequalem urbi auctoritatem eius declarat, a rege Numa collegio tertio aerarium fabrum instituto.* « Un autre *trait de la tradition* atteste pour le cuivre *une antiquité aussi vénérable* que celle de Rome : le troisième collège établi par le roi Numa fut celui des fondeurs de cuivre ».

§ 2. *Fit et ex alio lapide, quem chalcitim appellant, in Cypro, ubi aeris prima inuentio ; mox uilitas praecipua, reperto in aliis terris praestantiore maximeque aurichalco, quod praecipuam bonitatem admirationemque diu optinuit nec reperitur, iam longo tempore, effeta tellure.*

« On extrait aussi du cuivre d'un autre minerai appelé *chalcitis*, dans l'île de Chypre, où l'on *découvrit le cuivre* ; mais il ne tarda pas *à être complètement déprécié*, lorsqu'on eut trouvé, dans d'autres pays, des minerais de qualité supérieure, et en particulier l'*oricalque*, qui fut longtemps *le meilleur et le plus recherché*, mais qu'on ne trouve plus depuis bien des années, la terre étant lasse d'enfanter. »

§ 4 *Et hactenus nobilitas in aere naturalis se habet.*

« Telles sont les *espèces renommées* de cuivre naturel ».

§ 5 *Reliqua genera cura constant, quae suis locis reddentur, summa claritate ante omnia indicata.*

« Les autres sont artificielles ; nous en traiterons en leur lieu et place, mais nous citerons tout d'abord *la plus illustre* ».

Et dans ce même §, *cum ad infinitum operum pretia creuerint, auctoritas artis extincta est... cum proceres* [2] *gentium claritatem et hac uia quaererent...*

§ 65 *... corpora graciliora siccioraque, per quae proceritas signorum maior uideretur ;*

§ 141 *Obstitit eadem naturae benignitas exigentis ab ferro ipso poenas robigine eademque prouidentia nihil in rebus mortalius facientis, quam quod esset infestissimum mortalitati* (avec la pointe finale *mortalius-mortalitati*).

§ 143 *Differentia ferri numerosa* (cf. 144 *fornacium magna differentia ;... summa autem differentia in aqua... haec... utilior nobilitauit loca gloria ferri*).

Dans toutes ces citations abondent les ablatifs absolus : *a rege Numa collegio... instituto ; — reperto in aliis terris praestantiore — effeta tellure — summa claritate... indicata.* L'ablatif chez Pline sert à exprimer toute sorte de nuances de la pensée, dans un raccourci abrupt que la traduction est obligée de développer pour être intelligible :

§ 33 *digitis ita figuratis ut CCCLXV dierum nota per significationem anni* [3], *temporis et aeui esse deum indicent ;*

1. Le correspondant latin *ablatam* est plus énergique : « qu'il avait arraché à » ; de même *in altercatione* » dans une prise à partie (un échange d'invectives) ».

2. Pour cet emploi de *proceres*, cf. Cicéron, *Fam.* XIII, 15, 1, qui donne à ce terme « noble » une valeur ironique.

3. Expression fort obscure, et texte contesté. Je renvoie à l'apparat critique.

§ 35 *Sed haec ad infinitum floruit, multorum uoluminum opere, si quis plura persequi uelit ;*

§ 53 *Ita distinctis celeberrimorum aetatibus insignes raptim transcurram, reliqua multitudine passim dispersa.*

§ 75 *ut † linum † subter pedes trahatur alterno morsu calce digitisque retinentibus solum.*

§ 140 *cum exprimere uellet Athamantis furorem Learcho filio praecipitato residentem paenitentia.*

§ 171 *Mirarique succurrit experientiam uitae, ne faece quidem rerum excrementorumque foeditate intemptata tot modis.*

A ces difficultés tenant au style lui-même s'ajoutent celles qui viennent des insuffisances de la tradition. Les éditeurs ont à leur disposition pour l'établissement de cette partie du texte trois manuscrits principaux, le *Bambergensis (B)*, le *Leidensis Vossianus fol. n. LXI (V)*, et le *Florentinus Riccardianus (R) ;* les autres n'intervenant qu'à titre accessoire. Des trois nommés plus haut, le meilleur est de beaucoup le *Bambergensis ;* il a non seulement des leçons préférables à celles des deux autres, mais aussi il a conservé des passages que les autres ont omis, par ex. au § 26 où il a gardé les mots *graiae gentis et alteri sapientissimo*, absents de *V R* par saut du même au même (le mot précédent *graiae* étant *fortissimo*) ; § 83 où *B* seul a le groupe *tenet laeua tribus digitis quadrigulam* (omis aussi par saut de *tenet* à *tenuit*), et les mots isolés *mirabilem* et *miraculo* ;au § 95 où il est seul à donner tout un long développement, qui n'existe pas dans aucun autre manuscrit, un saut du même au même *(Campano-Campano)* ayant amené la disparition d'une colonne dans leur archétype commun ; au § 107 *B* a seul conservé (avec *a*, le Vindobonensis CCXXXIV) les mots *pro eo. Est autem squama aeris.* Du reste, inversement, il a omis des mots que les autres ont gardés : ainsi § 127 *per fistulas inspiretur*, § 155 *sex, aeris tusi drachmae*, lacunes qui semblent correspondre au saut d'une ligne d'une vingtaine de lettres dans un original (sans doute en onciale comme le *codex Moneus*). Mais la supériorité de *B* n'est pas constante, et il faut parfois préférer le texte de *V R*. Enfin tous ces manuscrits sont suspects d'avoir été révisés et plus ou moins glosés : le texte de Pline est un texte vivant, qui a été beaucoup lu et expliqué dès l'antiquité, et sans qu'on puisse déjà parler d'éditions véritables, comme c'est le cas pour certains autres manuscrits médiévaux qui sont des arrangements savants et non plus des copies fidèles [1], nos trois manuscrits *B*, *V*, *R* portent parfois la trace d'interventions volontaires qui s'ajoutent aux accidents ordinaires de la tradition mécanique. M. Le Bonniec a pris toutes les précautions possibles pour établir son texte ; il a relu et collationné lui-même, sur photographies, *B*, *V*, *R* : il connaît les travaux de ses prédécesseurs, éditeurs — notamment Sillig, Jan, Mayhoff, Urlichs (et naturellement les anciens depuis l'auteur de l'édition princeps parue à Venise en 1469 jusqu'à Hardouin [2]) —, ou commentateurs comme Jex. Blake ou Kenneth C. Bailey dont il a tiré grand profit ; de même que M. Gallet de Santerre a utilisé largement le *Manuel* de M. Ch. Picard ; tous deux ont naturellement recouru aux grands recueils, Thieme-Becker, Pauly-Wissowa, Daremberg-Saglio, Blümner, comme aux études de détail et aux monographies, et s'ils n'ont pas jugé utile de publier séparément une bibliographie des ouvrages consultés, les notes de la préface et du commentaire témoignent éloquemment de l'abondance et de la sûreté de leur information.

1. C'est ainsi que le ms. *a* (Vindobonensis du XIII[e] s.) est seul à avoir au § 94 la glose évidente : *coronarium et regulare est, utrumque ductile*, que Mayhoff a éliminée du texte, avec raison.

2. Voici le tome I de l'éd. de Pline, paru en 1950 aux « Belles Lettres », p. 33 et s.

M. Le Bonniec a établi son texte dans un esprit conservateur ; il se tient plus près de la tradition manuscrite que Mayhoff, et dans maint passage désespéré, il préfère recourir à la *crux* plutôt que d'adopter une conjecture incertaine et arbitraire. Voici quelques passages qui m'ont paru mériter discussion :

1. Docuimus quamdiu populus Romanus aere tantum signato usus esset : et alia uetustas aequalem urbi auctoritatem eius declarat...

App. alia *codd.* : alta *Ian* alia re *Mayh., uel* alio *uel* alias *dubitanter in appar.* : *quae omnia inutilia mihi uidentur.*

La leçon *alia* en effet peut se défendre si on adopte pour *uetustas* le sens de « trait de la tradition » (cf. plus haut, p. 74). Mais le *alta* de Jan est tentant, et c'est à peine une conjecture.

24. Hoc a re p. tribui solebat iniuria caesis, sicut aliis et P. Iunio, Ti. Coruncanio

App. aliis *B* : alut V^1 aliut *R* aliud V^2 alias *h* alies d^2 ali /// d^1 et aliis *coni. Sil. in appar., fortasse recte.* Mais *aliis et* ne serait-il pas une note marginale fourvoyée dans le texte ?

29. Atto enim ac Sibyllae Tarquinium, ac reges sibi ipsos posuisse uerisimile est

App. ac reges *B* : et reges *V R d h* at reges *Mayh. dubitanter in appar.*

J'aurais volontiers adopté le *at* de Mayhoff, car les deux *ac* sont choquants.

41. Ante omnis autem in admiratione fuit Solis colossus Rhodi, quem fecerat Chares Lindius, Lysippi supra dicti discipulus. LXX cubitorum altitudinis fuit. Hoc simulacrum, post LXVI annum terrae motu prostratum, sed iacens quoque miraculo est.

App. fuit. Hoc simulacrum *uett., Sil. Detl.* : *distinct. sustulit Url., q. secutus e. Mayh.*

La ponctuation d'Urlichs-Mayhoff me semble meilleure : elle a l'avantage de rattacher à la phrase précédente le groupe *LXX cubitorum altitudinis*, de munir d'un auxiliaire *prostratum*, et de marquer l'opposition *fuit-est*. On lit en effet dans ce cas : *colossus Rhodi... LXX cubitorum altitudinis. Fuit hoc simulacrum... prostratum, sed iacens quoque miraculo est.*

50. Ex his Polyclitus discipulos habuit Argium, Asopodorum.

App. argium, asopodorum : *distinct. sustulit Sil., duce Thiersch ; at error Plinio ipsi imputandus uidetur.*

Mais d'où vient la virgule ? Certainement pas de Pline, ni des plus anciens manuscrits, qui ne ponctuaient pas. Sans doute Pline place d'ordinaire l'ethnique après le nom propre, et *Argius* doit être plutôt pris pour le nom d'un artiste. Mais, M. Gallet de Santerre note dans le commentaire, p. 202 : « *Argeios* n'est pas un nom impossible en grec, et l'hypothèse qu'un sculpteur ainsi appelé ait réellement existé ne peut être rejetée *a priori* ». — Il n'y a donc pas nécessairement une erreur de Pline.

§ **55**. Fecit et destringentem se et nudum talo incessentem.

App. talo *codd.* : telo *Benndorf, quem secutus e. Mayh.*

L'expression *talo-incessentem* est obscure, et la traduction « un homme nu donnant un croc-en-jambe » est aventurée ; le latin ne connaît que *supplanto*, correspondant à ὑποσκελίζω, et ses dérivés pour « donner un

croc en jambe » ; de plus *talus* ne convient pas, et ce serait *calce* qu'on attendrait, cf. Pétrone, Sat. 46, 5 *iam Graeculis calcem impingit*, et les exemples réunis dans le Thesaurus, s. u. III, 195, 72 et s. Enfin j'ai peine à m'imaginer l'attitude que le sculpteur aurait donnée à sa statue pour représenter « un homme donnant un croc en jambe » : cela n'a de sens, me semble-t-il, que dans un couple de deux lutteurs, comme on le voit dans les *pancratiastae* représentés sur un bas-relief du Vatican.

La statuette en bronze d'Autun, à laquelle il est fait allusion dans le commentaire, représente un lutteur qui donne non un « croc en jambe », mais un « coup de pied », avec la plante, la jambe allongée horizontalement — je suis allé la voir sur place — et du reste j'ai peine à croire qu'on puisse voir dans ce bronze une réplique ou un souvenir, même lointain, d'une statue de Polyclète. Plus difficile encore à admettre est le sens proposé par A. Brückner et adopté par Müller-Graupa et Ferri, qui, interprétant l'expression *incessere talo* par « viser (un but) avec un dé », imagine que « Polyclète aurait représenté un jeune homme jouant à la *tropa*, divertissement qui consistait à jeter dans un trou des osselets ou d'autres petits objets, c'est-à-dire un ἀστραγαλοβόλος (le mot est forgé par E. Müller-Graupa » (Commentaire p. 219). On se demande pourquoi Pline aurait désigné par cette « expression énigmatique » un geste qu'il eût été si simple de dépeindre par « *ludentem talo* » ou « *iacientem talum* ». Sans doute les corrections *telo* pour *talo* ou *incedentem* pour *incessentem* sont-elles arbitraires, et leur facilité même nous engage à nous en méfier ; mais j'ai peur que M. Le Bonniec, pour avoir voulu à tout prix défendre la leçon des manuscrits, ne lui ait donné, de son côté, un sens peu défendable.

§ **56**. Herculem qui Romae, hagetera arma sumentem.

App. hagetera *B* age-*V R* hace-*T* a terra d^2 *(in ras.) h.*

Les éditeurs ont eu raison de ne pas rapporter *hagetera* à Hercule, et d'en faire une statue distincte ; mais cet « *Hagéter* (Guide) prenant les armes » est singulier de toutes manières, aussi bien par la forme dorienne de son nom que par le sujet qu'il représente. Au contraire, il n'y a pas à mettre en doute la forme et le sens de *pristas* « Scieurs de long » du § suivant, et la conjecture *pyctas* « pugilistes » proposée par G. Loeschke est ingénieuse, mais inutile.

§ **63**. cum pretio perisset gratia artis.

Pretio est-il traduit exactement par « comme CET ORNEMENT avait fait perdre à l'œuvre tout son charme » ? — *Pretio* est en rapport avec le *pretiosior* qui suit : *detractum est aurum pretiosiorque talis existimabatur*. Pline veut dire « comme en augmentant de prix (par l'adjonction de la dorure), la statue avait perdu de sa beauté, on enleva l'or, et, telle quelle, elle était jugée plus précieuse...

§ **65**. Non habet Latinum nomen symmetria, quam diligenter custodit (*je préfère lire* custodiit *avec Mayhoff*), noua intactaque ratione quadratas ueterum staturas permutando, *uulgoque dicebat ab illis factos quales essent homines, a se quales uiderentur esse.*

« Il (= Lysippe) aimait à dire que les Anciens représentaient les hommes tels qu'ils sont, et lui-même tels qu'ils semblent être ». — C'est bien la traduction littérale du texte latin, mais correspond-elle à la pensée que Pline a voulu exprimer ? Il songe évidemment à une opposition entre οὐσία et εἶδος ; et Lysippe veut dire que les anciens sculpteurs représentaient « l'homme en soi », c'est-à-dire le type idéal en dehors de toute contingence individuelle, et lui, l'homme « tel qu'il lui apparaissait, tel qu'il le voyait ». Le commentaire met bien ce sens en lumière ; la traduction aurait pu le souligner en traduisant *uiderentur* non par « tels qu'ils semblent être », mais « tels qu'ils (lui) apparaissaient ».

§ **66**. Itaque optume expressit Herculem Delphis et Alexandrum Thespiis uenatorem et Thespiadas, proelium equestre, simulacrum ipsum Trophoni ad oraculum, quadrigas complures, equum cum fiscinis, canes uenantium.

App. Thespiis *Sil. Mayh. e coniect. Jan* : -pis *B* -pim *V R* -phim *d* -pin *h, uett.* ‖ et thespiadas *d* : thespiadas *V R* et thespiadum *h* et *B* : *uerbum* Thespiadas *quod omis. B, del. Sil. Detl. Mayh., seruat Sellers* : *uide comment.* ‖ ipsum *B* : *omis. cett.* ‖ trophoni *B* : -poni *V R d* -pon *h* ‖ quadrigas B^2 (-ragas B^1) : quadrigas Medei *V R* d^1 -gas medeae *h*, d^2 (-dee), *uett.* : *unde uerbum* medei *ortum sit non liquet* (*uide quam minime probabilia scrips. Sil. in appar.*). *At non dubito quin sub hoc uerbo lateat germana lectio, quam restituere non potui* ‖ fiscinis *B* : fuscinis *cett.* ‖ canes *B* : -nem *cett.*

J'ai tenu à citer ce texte et l'apparat correspondant, car il est un bon spécimen des difficultés insolubles auxquelles se heurte parfois l'éditeur de Pline. Nous avons affaire à un passage remanié, où deux traditions se heurtent : *B* n'a pas *Thespiadas* que donnent *V R*, mais il a *ipsum* qu'ignorent les autres mss. (du reste la place de *ipsum* est étrange, et l'on attendrait *ipsum ad oraculum* : aussi M. Le Bonniec a-t-il omis de le traduire) ; *B* encore ignore *medei* que donnent *V R* d^1 et qui par une correction secondaire est devenu *medeae* dans *h*, d^2 et les anciennes éditions ; plus loin *B* a *fiscinis*, les autres mss., *fuscinis*, les deux leçons étant aussi incertaines l'une que l'autre. Dans cette énumération qui tient du bric-à-brac, des additions ou des gloses ont pu s'introduire aisément; mais il est impossible d'arriver à une certitude, et l'on ne peut que louer la prudence de l'éditeur et du commentateur.

§ **70**. Hanc putant Phrynen fuisse deprehenduntque in ea amorem artificis et mercedem in uultu meretricis.

Le texte n'est pas discutable ; mais la traduction de *mercedem* par « la récompense », quand il s'agit de Phryné, me paraît gazer chastement un sens plus brutal, c'est la joie du « salaire reçu » pour ses « complaisances ».

§ **75**. ceruumque una ita uestigiis suspendit, ut † linum † subter pedes trahatur alterno morsu calce digitisque retinentibus solum, ita uertebrato dente utrisque in partibus, ut a repulsu per uices resiliat.

App. ita : *om. B.* ‖ linum *V R d h* : in litum *B* ‖ trahatur *V R d h* : -hantur *B* ; *locus corruptus de quo uide comment.*

Mais le commentaire conclut à un *non liquet* ; et là non plus on ne saurait faire grief aux éditeurs de n'avoir pas éclairé cette obscurité, que seule dissiperait une statue correspondant à la description de Pline... mais nous n'avons pas cette statue....

§ **76**. Mineruam quae myctica appellatur

App. myctica *Jan (a uerbo* μύζειν*) quem secuti s. Mayh. Ferri* : myetica *B* musica *cett.*, *uett.* mystica *Fröhner Rh. M. 47, 189?, 293* mycetica (i.e. μυκητικήν) *Traube ; loc. corruptus ; u. comm.*

Il est bien difficile de se prononcer ; tout ce qu'on peut dire c'est que *mycetica* a sur *muctica* l'avantage d'être attesté en grec (v. Liddell-Scott s.u.) ; mais l'épithète convient-elle au son semblable au « tintement de la cithare » que rendent les dragons quand on frappe la Gorgone : « *quoniam dracones in Gorgone eius ad ictus citharae tinnitu resonant* » ? — Restent *musica*, leçon suspecte parce que trop facile, et *mystica* qui ne semble pas à sa place ici...

§ **85**. Callides

Pas de variante dans l'apparat ; mais on lit dans le Commentaire : « En dehors d'un passage de Lucien (*Dial. meretr.*, VIII, 3) qui cite un peintre de ce nom, le mot n'est pas attesté en grec, ce qui ne saurait justifier une correction puisque les manuscrits sont d'accord. » D'une fidélité moins scrupuleuse à la leçon des mss., j'écrirais pour ma part *Callicles*, rien n'étant plus banal que la confusion de *d* et de *cl* dans les manuscrits ; j'ouvre au hasard le Trinummus de Plaute, et je trouve, en tête la scène II, CALLICLES *A* : CALLIDES *D* ; au v. 49 callicles *A B* : callides *C D*, mais inversement dans l'Argument au v. 4 : Callicles *C D* : Callides *B*.

§ **100**. quae origin*is* su*ae* nom*en* recipit.

Ce texte reproduit une conjecture de Mayhoff, l'ensemble des mss. et Isidore donnant la leçon *quae nominis sui originem recipit*, conservée par les anciens éditeurs jusqu'à Sillig inclus. Il est vrai que ce texte n'a guère de sens, et que la correction de Mayhoff l'améliore grandement. Mais comment expliquer l'origine de la faute ? Par confusion de finales *(nominis -originis, nomen -originem)* ayant amené une interversion dans l'ordre des mots, et la substitution de *sui* à *suae* ? Ne serait-il pas plus simple d'écrire *nomen suae originis* ?

§ **101**. Tenuissima est in ipso fornacium ore, qua flammae eructantur, appellata capnitis.

App. ore *B d h* : more *V R* ‖ qua *h, uett., Sil. Detl. Bail.* : quam *B, Mayh.* quae *a* que *V R d* ‖ flammae *B V R h* : -ma *d T* ‖ eructantur *V R h* : -atur *d T* fluctuantur *B* eructarunt *Mayh.* L'indépendance de nos deux groupes de manuscrits *B*, et *V R* apparaît dans la double leçon *eructantur (V R) / fluctuantur (B)* qu'il est malaisé de ramener à une même origine. La situation est compliquée par l'existence d'une autre variante : *quam (B)* : *que (V R)* — sans compter *qua* (h) *quae* (a), qui sont des arrangements médiévaux. L'accusatif *quam* de *B* a conduit Mayhoff à écrire *eructarunt* (il y a en effet des exemples de confusion entre les finales *-arunt* et *-antur*, et c'est ainsi que dans Lucrèce Goebel a corrigé en *patrarunt* un *patrantur* [1]) — et, en mélangeant les deux traditions : *quam (B) flammae (B V R) eructarunt* (correction de *V R*). Ainsi s'opposent les traductions : 1° « La plus ténue est à la bouche même du fourneau, c'est celle que les flammes ont vomie (Mayhoff) ; 2° La plus ténue se dépose à la bouche même du fourneau, à l'endroit où il vomit ses flammes (Le Bonniec). On pourrait, poursuivant le jeu, en imaginer une troisième, en utilisant le *fluctuantur* de *B* [2]. — *Grammatici certant...*

§ **108**. Iam quidem facta emplastra et collyria mercantur, tabesque mercium aut fraus Seplasiae sic exteritur.

App. exteritur *V h a* : extentus *R* exteritur es d^1 teritur es d^2 cexatetur B^1 [sic] ce sane dur [et] B^2, adteritur *Detl.* excitetur *Mayh. ; alii alia ; u. comment.*

Le commentaire, p. 291, 4, auquel renvoie l'apparat, est prudent. Tout en admettant que la leçon de *V h a* : *exteritur* « fournit un sens acceptable, si on l'interprète, comme Georges, *Lat. Deut. Handwört.*, *s.u.* qui traduit

1. L. V, 385 ; cf. encore I 708 où O a *putant*, Q et O corr. *putantur*, et Q corr. la leçon correcte *putarunt*.

2. Sur la forme déponente, v. *Thes.* s. u. Pline a 9 ex. du déponent contre 1 seul de l'actif Cf. 37, 190.

« wird verbraucht » [1], il conclut par ce doute « Mais il est certain que le texte, et le sens demeurent douteux ». — Mais *exteritur* ne pourrait-il pas s'entendre « se fabrique dans les mortiers », d'un *extero* « extraire par broiement » ? Et dans ce cas, il n'y aurait à suspecter ni le texte, ni le sens.

§ **143**. aliud breuitate sola placet clauisque caligariis.

Malgré l'accord des mss. et d'Isidore, il me semble difficile de défendre *breuitate sola* ; dans la traduction « Une autre variété ne convient que *pour de menus objets*, par exemple *pour des clous* de chaussures militaires ». Elle en est réduite à donner à *breuitate sola* un sens forcé et sans autre exemple, et de plus à supposer que *placet* est construit avec un ablatif, puis un datif, *clauis caligariis*. Je traduirais plutôt : « Une autre variété ne vaut qu'en petite taille, et pour les clous de souliers. »

§ **148**. sparsa bulbatione

App. bulbatione *B* : bull- *V R d h T*.

L'autorité de *B* ne me semble pas suffisante pour justifier l'hapax *bulbatione*, dont la formation serait singulière ; *bullatio* au contraire est le substantif normal de *bullō*, *-āre*, et convient tout à fait au sens : le minerai se présente sous forme de bulles ou boursouflures qui soulèvent la terre. Pour l'emploi de *bullare* dans Pline, v. HN. 9, 18 ; 18, 359 ; 28, 68 ; mais il n'y a pas trace de **bulbare*.

Les remarques précédentes n'avaient d'autre objet que de mettre en lumière par quelques exemples — je suis loin de les avoir tous réunis — les difficultés de tout genre que rencontre l'éditeur de Pline, dans l'établissement et la traduction du texte. Je n'en ai pas abordé l'interprétation, n'étant ni historien de l'art, ni minéralogiste ; je n'ai pas non plus touché à la question des sources de Pline, notamment au problème des rapports entre Pline et Dioscoride. Bien que Pline ne cite jamais Dioscoride, il me paraît impensable qu'il ne l'ait pas utilisé : dans les livres traitant de la botanique, le texte de Pline se présente souvent comme n'étant qu'un abrégé, pas toujours exact du Grec, et l'explication du parallélisme entre les deux auteurs par « l'utilisation de sources communes », si elle sauve l'honneur de Pline, ne me convainc pas : je l'affirmerais avec moins d'assurance si mon opinion ne s'appuyait sur l'avis du Chanoine P. Fournier, à qui un long commerce avec les deux a donné une particulière compétence.

Quatre-vingt-seize pages d'introduction ; 60 pages doubles de texte, d'apparat critique et de traduction ; 153 pages de commentaire et d'index : voilà ce que nous apporte la collaboration de MM. Le Bonniec et Gallet de Santerre. Il faut manier le livre pour se représenter exactement ce que ces chiffres traduisent de recherches, de doutes, de réflexions. Je souhaite que l'édition de Pline trouve dans l'avenir de jeunes philologues qui suivront leurs traces et celles de M. Jean Beaujeu : du reste certains indices me permettent de croire que ce souhait est en voie de réalisation — partielle tout au moins [2].

A. Ernout.

1. C'est-à-dire « est employé », je suppose. M. Le Bonniec traduit « Et c'est ainsi qu'on *écoule* les drogues avariées ou les contrefaçons de Séplasia ». C'est aller plus loin que Georges. Le sens de « employer » en allemand pour *verbrauchen* est un sens secondaire, dérivé du premier « consommer, épuiser ».

2. Très peu de fautes d'impression : je n'ai relevé que § 12 *sepulchro* et § 151 *sepulchris* (mais le § 17 a correctement *sepulcris*) ; § 45 *abprobauerat* ; § 122, p. 150, 1 *molliriu im* (= *molliri uim*) ; § 160 j'aimerais mieux *Brundisii* que *Brundisi* (comme au § 65 *custodiit* que *custodit*. Dans l'apparat du § 81 était-il bien utile de signaler que Mayhoff écrit *iniquum* au lieu de *iniquom* ?

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LES LANGUES DU MONDE par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN ; XLII-1296 p. in-8° + un atlas de 21 cartes ; nouvelle édition. Paris, Centre national de la Recherche scientifique ; Librairie H. Champion dépositaire, 1952.

Le bon accueil fait par le public à la première édition de ce livre, datée de 1924, était un encouragement à en publier une seconde, revue, mise au point des travaux récemment parus, et corrigée des imperfections inévitables qui avaient pu être relevées. Le travail a été entrepris en 1938, avec une équipe de collaborateurs renouvelée pour plus de la moitié. Nombre des premiers rédacteurs avaient en effet disparu, au premier rang desquels Meillet, mort en 1936. Mais son nom a été maintenu « au titre d'un livre qui veut rester conforme à la méthode et aux enseignements du maître disparu » (*Avertissement*, p. v.).

La Société de Linguistique avait assumé la charge de la première publication. Pour la nouvelle, le C.N.R.S. en a pris les frais à son compte, ce qui a permis à M. Marcel Cohen de ne pas lésiner sur les dépenses, et de donner au volume une ampleur digne du sujet. La 1re édition avait 811 pages et 18 cartes ; celle-ci a 1296 pages et 21 cartes ; elle a, due à un jeune linguiste, M. J. Perrot, une *Bibliographie générale* divisée en deux sections : I. *Classification des langues*, p. XVII-XXXV ; II. *Linguistique générale*, p. XXXVI-XLII. L'*Index des langues*, maintenant sur 3 colonnes, va de la page 1210 à la page 1273 ; il est suivi d'un *Index des écritures*, p. 1274-1275 ; et d'un *Index des termes linguistiques*, p. 1276-1280, où figurent certains termes spéciaux qui ne se trouvent pas dans la 3e édition du *Lexique de la terminologie linguistique* de M. J. Marouzeau. Enfin, comme en raison de difficultés de tout genre rencontrées par M. Marcel Cohen et ses collaborateurs dans l'élaboration de l'ouvrage, l'achèvement s'en est trouvé différé, des additions et corrections supplémentaires, concernant surtout la bibliographie, sont venues combler les lacunes et rattraper les retards. Bref, rien n'a été omis pour donner au lecteur une image aussi exacte que possible des différentes langues connues dans le monde passé, ou présent : I. *Langues indo-européennes* (J. VENDRYES et E. BENVENISTE), p. 1-80 ; II. *Langues chamito-sémitiques* (Marcel COHEN), p. 81-182 ; III. *Langues asianiques et méditerranéennes* (E. BENVENISTE), p. 183-226 ; IV. *Langues caucasiques* (G. DUMÉZIL), p. 227-254 ; V. *Langue basque* (G. LACOMBE), p. 255-270 ; VI. *Langues de l'Eurasie et de l'Asie septentrionale* (A. SAUVAGEOT, J. DENY, D. SINOR, R. JAKOBSON, Ch. HAGUENAUER), p. 271-484) ; VII. *Dravidien* ; VIII. *Bourouchaski* ; IX. *Andaman* (Jules BLOCH), p. 485-522 ; X. *Langues de l'Asie du Sud-Est* (Henri MASPÉRO), p. 523-644 ; XI. *Langues de l'Océanie* (J. FAUBLÉE, M. LEENHARDT, J. GUIART, W. SCHMIDT, C. LOUKOTKA), p. 645-732 ; XII. *Langues de l'Afrique Noire* (M. DELAFOSSE et A. CAQUOT, G. VAN BULCK), p. 733-940 ; XIII. *Langues de l'Amérique* (P. RIVET, G. STRESSER-PÉAN, C. LOUKOTKA), p. 941-1160, et Appendice : *Esquisses de descriptions de langues américaines* (M. COHEN, A. HAUDRICOURT, J. PERROT), p. 1161-1198. Chacun de ces grands chapitres se subdivise en un grand nombre d'études particulières où sont décrits ou signalés les principaux types de langues ou de dialectes parlés dans le groupe considéré. Autant que possible on s'est efforcé de présenter des

vues d'ensemble, suivant un plan commun, et l'on a banni de la description des langues tout ce qui pouvait paraître incertain et mal établi ; les « parentés » notamment n'ont été affirmées qu'avec circonspection, et les hypothèses aventurées ou prématurées ne figurent que dans les « Notes liminaires » qui précèdent chaque chapitre, et non dans l'exposé lui-même. Des bibliographies abondantes et tenues au courant accompagnent chaque chapitre, permettant au lecteur de chercher une plus ample information.

Il ne saurait être question de donner un compte rendu détaillé d'un ouvrage dont la rédaction a exigé le concours de tant de compétences diverses. Les lecteurs de la *Revue de Philologie* seront évidemment surtout intéressés par les premiers chapitres dûs à MM. Vendryes et Benveniste. Celui-ci notamment, en quelques pages denses, a su présenter l'état actuel de nos connaissances dans le domaine des langues préindoeuropéennes du bassin méditerranéen ; il y a là un champ de recherches encore mal exploité, qui devrait tenter la curiosité de jeunes linguistes déjà bien formés.

Par les résultats qu'il apporte, comme par les ignorances qu'il signale, ce nouveau livre sur les Langues du Monde mérite d'être lu non seulement par les spécialistes mais par tous les hommes cultivés qu'intéresse le langage humain. La lecture leur en sera du reste facilitée par le soin qu'ont pris les rédacteurs d'être aussi clairs que possible, et au besoin d'illustrer leur exposé par des textes expliqués et traduits. La présentation matérielle est bonne. La C.N.R.S. et M. Marcel Cohen ont droit à nos félicitations et à nos remerciements.

A. Ernout.

B. Snell, *Der Aufbau der Sprache*. Hambourg, Claassen [1952]. In-8°. 221 p.

M. Snell est un des meilleurs philologues allemands. C'est aussi un humaniste qui a montré de façon pénétrante dans son ouvrage *Die Entdeckung des Geistes*, dont nous avons rendu compte dans cette revue, comment s'est développée la pensée grecque, et comment elle a influé sur la pensée européenne. Il est significatif que dans ses réflexions sur l'humanisme il soit conduit à procéder à une analyse de la langue. Il est entendu que M. Snell, généralement bien informé, n'a pas voulu tenir compte des langues de structure trop différente de celle des langues indo-européennes, comme les langues africaines ou les langues des Indiens d'Amérique. La distinction du verbe, du nom et de l'adjectif constitue un des cadres essentiels de son analyse. On pourrait se demander si cette classification a une valeur absolue ; il est bien possible, toutefois, que l'opposition fonctionnelle entre verbe et nom se retrouve sous une forme ou sous une autre dans tous les types de langues [1]. Mais ce problème n'est pas envisagé par l'auteur, qui se cantonne strictement dans le domaine des langues indo-européennes qu'il connaît bien, à savoir le grec, le latin, l'allemand, l'anglais, et à l'occasion le français. Pour compléter son ouvrage précédent, qui était conçu selon un plan historique, M. Snell entreprend une analyse de la structure de la langue selon un plan fonctionnel. Il n'est pas linguiste de formation, et la morphologie du langage qu'il entend établir n'est pas toujours fondée sur des critères proprement linguistiques. Elle renoue avec les principes de la psychologie linguistique, mais en y introduisant d'une part un cadre ferme qui met en valeur le système de la langue, d'autre part une profondeur dans l'analyse qui renouvelle les problèmes. Sa tentative d'établir

1. En chinois un même mot invariable s'emploie pour désigner une chose ou une action. Cf. *Langues du Monde*, p. 595, etc...

une phénoménologie de la langue se relie au livre de K. Bühler, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache* (1934).

Le premier chapitre, intitulé *Morphologie der Sprache*, indique bien dans quel esprit l'ouvrage a été écrit. L'auteur cherche à dégager, non ce qui est historiquement original, mais ce qui est essentiel dans le système (cf. p. 12). Un des premiers résultats de son analyse est de montrer (p. 15), que, au moins dans les langues indo-européennes, la proposition peut se présenter sous trois formes : Le lion rugit, le lion est une bête de proie, le lion est fauve, ce qui répond aux trois fonctions du verbe, du substantif et de l'adjectif. Ces trois fonctions répondent à trois aspects de la vie psychologique : le verbe constitue le *Wirkungselement*, l'adjectif l'*Ausdruckselement*, le substantif le *Darstellungselement*.

Le livre montre la construction du système linguistique en envisageant successivement, et par ordre de complexité croissante, les mouvements, les sons, le mot, la phrase, la flexion du verbe et du nom, les groupes sémantiques, le changement de sens, enfin le rôle de la langue dans les genres poétiques (l'auteur distingue l'épopée qu'il rapporte à la représentation, la poésie lyrique qu'il rapporte à l'expression, le drame qui répond à l'action), et la philosophie.

Il y a beaucoup à retenir au cours de l'exposé, que nous ne pouvons pas reprendre ici dans le détail. Ainsi, p. 48 sqq., sur la valeur expressive qu'ont prise les sons, surtout sensible dans la poésie (mais ce qui est dit p. 53 de la valeur expressive de *nehmen*, *sumere*, λαβεῖν ne m'a pas paru très convaincant) ; — p. 77 sqq. structure de la proposition et rôle du sujet et du prédicat ; — p. 105 sqq. sur le rôle des trois voix dans le système verbal des langues classiques ; dans l'analyse du verbe et des modes M. Snell dégage de nouveau les trois éléments essentiels de l'action, de l'expression et de la représentation ; — un des chapitres les mieux venus, mais qui reprend dans une large mesure des idées exprimées dans *Die Entdeckung des Geistes*. est celui qui est consacré au substantif avec la distinction entre *Name*, *Dingwort*, *Abstraktum (Metapher*, *Götternаme*, *Substantivierung)*, qui éclaire vivement la naissance de l'abstraction si importante dans la langue. Voici encore quelques remarques de détail : p. 80 après avoir montré le caractère paratactique de la phrase homérique, l'auteur donne l'exemple d'une phrase de Thomas Mann qui fait voir « que, dans la langue évoluée, le sens ne se détermine pas tout de suite, mais reste longtemps « en l'air » : c'est une parfaite définition de certaines phrases allemandes, mais cela ne vaut guère pour le français ; — p. 103, je continue à trouver peu exacte la définition du thème de présent en indo-européen comme exprimant l'état ; — p. 124, il est possible, mais non pas certain, que le *-m* du neutre soit le même que celui de l'accusatif dans le genre animé.

Ce livre devra être lu par les linguistes, précisément parce qu'il n'est pas écrit par un linguiste. Il déborde souvent le point de vue de l'analyse propre du langage, ainsi lorsqu'il envisage pp. 86-92, ou 212 sqq. la question de « la vérité ». C'est en fonction du développement et de la structure de la pensée, telle que l'antiquité l'a modelée, que ce livre est écrit. Il s'inscrit ainsi dans la série des ouvrages originaux et vigoureusement pensés qui font honneur à M. Snell.

P. Chantraine.

Benito GAYA NUÑO, *Estudios sobre escritura y lengua cretenses : MINOIKA, Introduccion a la epigrafia cretense*, Madrid, Instituto Antonio de Nebrija, 1952. XXII + 272 p. in-8°, 42 fig., 63 pl. avec XL tableaux.

Pour sa thèse de doctorat, M. Gaya Nuño a choisi un sujet difficile. Il a essayé de fournir un exposé complet des connaissances acquises à ce jour dans le domaine de l'épigraphie et de la « linguistique » minoennes, en apportant des contributions personnelles. Il ne s'agit pas d'une tentative de déchiffrement comparable à celles de Hrozny, Georgiev ou Sittig, mais surtout d'un « état de la question », consciencieux et bien documenté.

Paru en 1952, l'ouvrage était terminé dès 1947 ; à cette date même l'auteur n'avait pas pu utiliser la très importante publication de M. G. Pugliese Carratelli, *Le iscrizioni preelleniche di Hagia Triada...* (Milan 1945), et cette lacune est regrettable. Naturellement, il n'a pas pu avoir connaissanc du volume II des *Scripta Minoa, The Archives of Knossos. Clay tablets inscribed in linear script B...*, enfin publié en 1952 par M. J. L. Myres.

Le livre de M. G. N. s'ouvre sur une bibliographie (p. XVII-XXII) qui contient plus de deux cents titres : elle est assez composite, et les références restent souvent insuffisantes. L'auteur ne cite pas et ne semble pas avoir connu l'excellente bibliographie *critique* donnée pour l'écriture crétoise par M. L. Deroy dans deux fascicules récents de la *Revue Hittite et Asianique* (nos 48 et 53). Suivant l'ordre institué par Arthur Evans, M. G. N. consacre son premier chapitre à l'écriture hiéroglyphique ; les tableaux I à IX illustrent différentes comparaisons, non seulement entre les écritures minoennes elles-mêmes, mais aussi entre le groupe crétois et les écritures de Chypre et de l'Asie. Les ch. II et III sont constitués par des études sur les signes linéaires et marques professionnelles, et sur le système de numération (pl. 15 à 23). L'examen détaillé des écritures linéaires « A » et « B » occupe les ch. IV et V (tab. XVI-XXXIII) ; l'auteur étudie avec soin les signes communs aux deux groupes, les signes composites, etc. Plusieurs tableaux (XXII-XXIII et XXX-XXXI) illustrent le principe d'après lequel les textes linéaires « A » et « B » contiendraient une flexion [1].

Le ch. VI est consacré aux « écritures crétoises hors de Crète ». Les inscriptions dites « helladiques » (p. 131-136) doivent maintenant être étudiées dans le recueil de M. Pugliese Carratelli. Pour l'inscription d'Eleusis, voir en dernier lieu T. B. Jones, *AJA*, 55 (1951), p. 65 ; pour le texte (?) d'Asinè (p. 136-138), M. G. N. accorde un peu trop d'importance aux hypothèses aventureuses de Persson ; il signale cependant les réserves formulées par A. Evans (cf. également Ch. Picard, *Les Religions préhelléniques*, Paris, 1948, p. 297-298). La discussion sur les inscriptions de Pylos (p. 138-143) devra être renouvelée à partir de la publication récente de M. Bennett Jr., *The Pylos Tablets, a preliminary Transcription*, Princeton 1951 ; de nouvelles tablettes ont d'ailleurs été découvertes en 1952 et 1953 à Pylos et à Mycènes, grâce aux fouilles de MM. BLEGEN et WACE. Les documents chypriotes ne sont pas laissés de côté (p. 143-148), mais dans ce domaine M. G. N. suit avec trop de confiance A. W. Persson, alors que l'étude fondamentale des écritures chypro-minoennes procurée par J. F. Daniel dès 1941, *AJA*, 45 (1941), p. 249-282, lui a malheureusement échappé. Le tableau XXXVI, qui utilise les « lectures » et les comparaisons onomastiques de Persson (voir p. 148 et 167), est donc déjà périmé. Pour le prétendu groupe *pa-si* « βασιλεύς » à Enkomi, voir *Enkomi-Alasia*, I, Paris, 1952, p. 397 sqq. Au sujet des inscriptions étéochypriotes d'Amathonte, M. G. N. mentionne avec beaucoup trop de confiance (p. 147, cf. p. XIV) une hypothèse aventureuse naguère formulée par A. von Blumenthal,

1. Voir maintenant l'étude de MM. CHADWICK et VENTRIS, " Evidence for greek Dialect in the Mycenean Archives ", *JHS*, 73 (1953), pp. 84-103.

ZONF, 13 (1937), p. 240-246 ; la langue étéochypriote serait indo-européenne, et de type illyrien, peut-être parente du messapien (??).

La fin du chapitre est réservée à des comparaisons diverses. Dans le domaine anatolien, on sait que les alphabets carien, lycien et lydien offrent des points de contact avec le syllabaire chypriote et donc avec les écritures minoennes ; c'est l'écriture carienne qui est la plus intéressante à étudier de ce point de vue, mais M. B. N. ne marque pas assez que les valeurs phonétiques actuellement attribuées aux caractères cariens ne sont pas certaines (tab. 38, pl. 59). En outre il est au moins prématuré de déclarer (p. 149) que les Cariens pourraient être des Indo-Européens ; au sujet du lydien (p. 150-151), l'information est insuffisante. Les dernières comparaisons (p. 154-164) sont faites avec les alphabets de la Phénicie et de l'Espagne ancienne ; on sait que l'étude des écritures tartessienne et ibérique a été considérablement améliorée par les travaux récents des savants espagnols.

Le ch. VII est intitulé « La langue crétoise ». Pour essayer d'en obtenir une « connaissance indirecte » (p. 171), l'auteur étudie successivement : les textes fort courts en langue des *Keftiu* conservés par des papyrus égyptiens ; les inscriptions appelées étéocrétoises ; les noms propres dits préhelléniques (toponymie et anthroponymie) ; enfin les mots grecs qui paraissent appartenir au vocabulaire « égéen ». Dans ces pages, on voit que les idées de P. Kretschmer jouent un grand rôle, mais les contributions personnelles de l'auteur ne sont pas nombreuses ; le titre même de ce dernier chapitre paraît trop ambitieux.

Olivier Masson.

A. J. Van Windekens, *Le Pélasgique, essai sur une langue indo-européenne préhellénique* (Bibliothèque du Museon, 29). Louvain, Publications universitaires, 1952 ; in-8°, xii-180 p.

P. Kretschmer, dans des articles publiés dans *Glotta*, d'abord en 1925, puis en 1940 et 1943, a tenté d'établir que certains peuples installés dans le bassin égéen avant l'arrivée des Grecs parlaient des langues proto-indo-européennes. Le linguiste bulgare V. Georgiev a soutenu ensuite la thèse radicale que dans la Grèce préhellénique a vécu une population qui parlait une langue indo-européenne au même titre que le grec lui-même, l'italique ou le celtique. M. Van Windekens, sans exclure l'existence de parlers non indo-européens dans le bassin méditerranéen, se rattache à cette école et estime qu'il a existé, avant les Grecs, des peuplades indo-européennes qui parlaient une langue, que, pour des raisons de commodité, il appelle, comme ses prédécesseurs, le pélasgique.

M. Georgiev, en se fondant sur près de 200 rapprochements, a voulu fixer un ensemble de lois phonétiques qui permettent de rapporter à l'indo-européen certains éléments obscurs du lexique hellénique. M. Van Windekens, à son tour constitue une véritable grammaire de cette langue hypothétique avec une phonétique, une formation des noms et un lexique. Le système se fonde sur l'observation suivante : il existe en grec des mots dont l'aspect est indo-européen, mais dont le phonétisme grec, ne peut justifier la forme, par exemple πύργος, qui évoque les noms germaniques de la « ville fortifiée » (got. *baúrgs*, v. isl. *borg*, v. h. a. *burg*), mais le correspondant grec devrait être *πᾰργος ; il est satisfaisant pour l'esprit d'attribuer le mot à une autre langue indo-européenne, à laquelle le grec l'aurait emprunté, et dont le phonétisme rendrait compte : le mot πύργος est envisagé par M. V. W. pour le traitement de *r*, pour la dissimilation des aspirées et pour la mutation consonantique, qui est une pièce essentielle dans

la phonétique supposée du pélasgique. Le système est compliqué, cohérent, mais comme M. Lejeune l'a observé à propos des travaux de V. Georgiev, indémontrable.

Le chapitre sur la formation des noms s'efforce, en liaison avec la phonétique précédemment exposée, de rendre compte d'un certain nombre de finales obscures que l'on est tenté de considérer comme des suffixes, notamment -μν-, -νδρ-, -ρν-, -ασος, -σσος, et naturellement -νθ- et -νδ-. Le relevé des faits ne prétend pas être complet, et il n'est pas tenu compte, par exemple, de μάνδρα qui est un des termes les plus caractéristiques.

Le lexique qui termine l'ouvrage s'emploie à pourvoir d'une étymologie une bonne quantité de mots qui ont jusqu'ici exercé en vain la sagacité des auteurs d'étymologies. En plus d'un cas M. V. W. reprend et précise les combinaisons proposées par V. Georgiev. Que les explications données se rattachent à celles du savant bulgare, ou qu'elles soient nouvelles, elles apparaissent parfois séduisantes, si l'on accepte le système, et toujours, nécessairement fragiles. Voici quelques remarques de détail : p. 63 pour expliquer ὄλυνθος il faudrait peut-être tenir compte du sens précis du terme et du procédé de la caprification ; — p. 71 je ne crois absolument pas, même si l'on ne tient compte que du sens du mot, au rapprochement de βασιλεύς avec la racine *bhā- « briller » ; — pas davantage, p. 85, à l'étymologie de δαίμων par la famille de skr. *dhyāman-*, grec σῆμα ; — p. 106 j'ai lu avec intérêt l'article κορυφή qui groupe un certain nombre de mots qui semblent bien, en effet, se trouver en rapport les uns avec les autres ; — p. 124 l'auteur a raison de repousser l'étymologie traditionnelle de ὅσιος ; — p. 127 M. V. W. reprend le groupement qu'il a proposé dans deux articles de l'*Antiquité Classique* de πηλός avec -πλαθος et πλίνθος ; — p. 142-143 la phonétique « pélasgique » permet de rapprocher χρόνος de καιρός et de κείρω ; mais en grec χρόνος implique la notion du temps qui se déroule, et l'opposition entre χρόνος et καιρός est sensible, et parfois nettement marquée (cf. Démosthène, 59, 35).

Le livre de M. V. W. est intéressant par son caractère systématique. Qu'en restera-t-il ? Pour l'instant, il ne s'agit que d'une hypothèse de travail qui ne saurait être démontrée. Il faut souhaiter que les tentatives de déchiffrement de documents " mycénéens " et chypro-minoens, dont les découvertes se multiplient, apportent à l'auteur les confirmations dont il a besoin. M. Ventris, en jouant sur la fréquence et la répétition des signes, essaie d'interpréter par le grec les tablettes de Pylos.

P. Chantraine.

R. A. Pack, *The Greek and Latin literary texts from Greco-Roman Egypt.* Ann Arbor, University of Michigan Press, 1952 ; in-4°, 106 p.

C'est en 1923 que C. H. Oldfather a publié un catalogue des papyrus littéraires découverts en Egypte. Depuis, la Sœur Elisa Reggers et Mlle L. Giabbani ont publié des listes qui complètent le travail de Oldfather. Mais le recueil de M. Pack entend être beaucoup plus complet. Sa liste ne compte pas moins de 2368 numéros, à quoi s'ajoutent des addenda et des corrigenda. Il ne s'est pas contenté de donner la liste des papyrus publiés depuis le recensement d'Oldfather, mais il a accueilli, tous les papyrus connus depuis le papyrus d'Alcman, dont la découverte remonte au milieu du XIXe siècle et d'indiquer par une bibliographie aussi précise que possible le travail philologique auquel ils ont donné lieu. La tâche était, on le voit considérable, et l'auteur s'en est tiré à son honneur. Il a mérité la reconnaissance, non seulement des papyrologues, mais de tous les hellénistes qui,

quels que soient les auteurs sur lesquels ils travaillent, risquent toujours, et de plus en plus, d'être obligés de recourir à des documents papyrologiques.

Pour les documents grecs comme pour les documents latins, l'auteur donne d'abord la liste des textes dont l'attribution est certaine, classées selon l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, puis les *adespota* classés d'après les genres littéraires auxquels ils semblent appartenir. Il ne s'agit dans tout l'ouvrage que de littérature païenne, et les textes chrétiens ont été laissés de côté : un relevé de ces textes aurait beaucoup grossi le volume.

L'auteur est généralement au courant des problèmes posés par les fragments. Par exemple, les Epodes de Strasbourg figurent sous le nº 1502 dans la rubrique Lyric Poetry, mais la notice indique comment elles ont été attribuées soit à Archiloque, soit à Hipponax. La bibliographie donnée à propos de chaque fragment ne peut être qu'un choix, mais elle semble indiquer l'essentiel. L'auteur ne fournit pas toujours les conclusions auxquelles conduisent les articles qu'il cite.

C'est ainsi qu'il ne signale pas que le pap. 13411 de Berlin doit contenir le *Péan XIII* de Pindare comme le prouve le rapprochement que Snell a fait des côla 8-10 avec un petit fragment de *Pap. Oxyrh.* 1792.

Comme dans tous les ouvrages de ce genre, il faut tenir grand compte des *addenda* où se trouvent des compléments parfois importants (ainsi les articles de Kamerbeek sur les derniers fragments d'Alcée, l'édition du Parthénée d'Alcman par Page, la dernière édition de Bacchylide par B. Snell, etc...). Le destin d'un livre comme celui de M. Pack est de devenir très rapidement incomplet. Le dernier volume (XX) des Papyrus d'Oxyrh. fournit de nouveau un assez grand nombre de papyrus littéraires. Mais il est probable qu'on n'est pas près de refaire l'ouvrage de M. Pack. Pendant de nombreuses années encore il est appelé à rendre les plus grands services.

P. Chantraine.

E. Lobel, E. P. Wegener, C. H. Roberts, *The Oxyrhynchus Papyri, Part XX*. Londres, Egypt Exploration Society 1952. In-8º, xvi-192 p. et xiv pl.

Les papyrologues anglais poursuivent avec une admirable régularité la publication des papyrus d'Oxyrhynchus. Ce tome XX (qui paraît, comme l'on sait, après le tome XXI) est composé en majeure partie de textes littéraires d'Eschyle et Callimaque, et de quelques papyrus documentaires de l'époque romaine et byzantine.

Les textes littéraires ont été confiés, comme d'habitude, à M. Lobel dont on connaît l'expérience en cette matière. Tous les papyrus de Callimaque ont été mis à la disposition de M. R. Pfeiffer pour l'établissement de son édition, et quelques-uns des textes publiés dans ce volume ont déjà été utilisés dans le premier tome de cet ouvrage, les autres le seront dans le second. Le pap. 2258 se compose d'un certain nombre de fragments issus d'un codex contenant les œuvres de Callimaque avec commentaire. On peut identifier des débris des Hymnes I à IV et VI, des livres III et peut-être IV des *Ætia*, de la *Boucle de Bérénice* et de la *Victoire de Sosibios*. Les fragments nouveaux ayant été utilisés dans la récente édition de M. Pfeiffer, on portera surtout de l'intérêt aux variantes nouvelles que ce codex fournit pour les *Hymnes*. C'est ainsi qu'au début du second vers de l'Hymne II le papyrus donne οἷον, au vers 10 ἴδεν pour ἴδῃ etc... En ce qui concerne les autres fragments il apparaît, comme M. Pfeiffer l'a indiqué dans son

édition, que le texte grec de la *Chevelure de Bérénice* n'a rien qui corresponde aux vers 80-88 de Catulle.

Les papyrus 2245-55 attribués à Eschyle exciteront l'intérêt des philologues. Dans le volume XVIII M. Lobel avait publié un certain nombre de morceaux qui semblaient venir, certainement ou probablement, de pièces d'Eschyle. Ceux qu'il nous donne aujourd'hui sont plus malaisés à identifier. Mais, fort de son expérience de papyrologue, l'éditeur peut affirmer qu'ils sont écrits de la même main que les textes du tome XVIII. Le premier fragment assez étendu peut raisonnablement être attribué à un *Prométhée* d'Eschyle (ni *Prométhée enchaîné*, bien entendu, ni, probablement le *Prométhée délivré*). Nous avons une strophe et une antistrophe suivie chacune d'un *ephymnion*. Il s'agit de nymphes qui doivent chanter en dansant la générosité de Prométhée. On rencontre certains mots nouveaux mais clairs comme σπευσίδωρος. Au vers 10, la conjecture ἔολπ' ἐγώ, bien que ce verbe ne figure pas dans le vocabulaire tragique, me semble vraisemblable ; — le fr. 9 du papyrus 2256 est également un fragment étendu où la Justice explique à un interlocuteur (le coryphée ?) quel est son rôle dans le monde : l'attribution à Eschyle semble assurée par une citation d'Eustathe, 641, 55 ; certains détails de la langue comme l'emploi de ὁτιή donnent à penser que le fragment ne vient pas d'une tragédie, mais d'un drame satyrique. Dans le détail de l'interprétation, M. L. montre toujours la même sagesse prudente. A la fin du vers 17 il hésite à conjecturer τείν[ω βι]ο[ν : je me demande s'il ne faudrait pas interpréter τείν[ω comme une graphie de τίνω « s'acquitter de », mais j'avoue que je ne trouve pas avec l' ο un complément satisfaisant.

Les papyrus documentaires dont le texte est établi par M. Wegener sont peu nombreux, mais intéressants. Ainsi le papyrus 2273 qui est une lettre d'une fille à sa mère où l'on trouve, dans la langue même des faits notables comme l'emploi de εὐχρινοῦμεν et des mots nouveaux comme ταρσίκιον.

Ce volume des *Oxyrh. Papyri* est de tout point digne de ceux qui l'ont précédé.

P. CHANTRAINE.

David M. ROBINSON, *Excavations at Olynthus, XIV : Terracottas, lamps and coins found in* 1934 *and* 1938 ; Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1952 ; in-4°, xx + 533 p., 175 pl. h. texte (dont une en couleurs).

Nous sommes informés dès la Préface que ce volume sera le dernier consacré à la publication des fouilles américaines (1928-1938) : elle aura donc été complète en 14 in-4°, dont la série monumentale peut paraître longue (pour un site !), mais dont le bénéfice n'est pas contestable. Qu'il soit permis de dire à l'animateur des fouilles et à l'auteur de toute la publication [1] le remerciement des archéologues. Tout travail terminé a droit d'être salué avec respect. Celui-ci a d'autant plus de mérites qu'il a été mené dans une période difficile. Les inconvénients de la guerre n'ont pas épargné les collections d'objets découverts ; ils n'ont pas non plus, on s'en doute, favorisé la publication, menée tout de même à bien, en un quart de siècle, par le fouilleur, et à ses frais.

Les deux premiers chapitres apportent ici, l'un, ses observations générales et un répertoire sur les trouvailles de terres-cuites dans la Grèce du Nord

1. Par une erreur que la direction rectifie, il y a eu sur la page de titre du t. XIV la mention inexacte dn nom de M. John Howard Young.

(Macédoine) et en Thrace, l'autre des remarques, techniques et autres, sur les terres-cuites olynthiennes. La liste du premier chapitre exigerait quelques compléments, et par exemple la mention des terres-cuites — certaines au type d'Attis-berger — qui ont été trouvées à Thessalonique, dans les cimetières à l'Est de la ville actuelle, entre la Tour Blanche et le Lycée de la Mission Laïque (*Mélanges Ec. Rome*, 33, 1913, p. 337-361 : *La Nécropole de Thessalonique* : Ch. Avezou et Ch. Picard). P. 16 : le rapport sur les trouvailles de la Nécropole d'Eléonte, *BCH.*, 39, 1915, p. 135 sqq. (et non 16), n'est pas d'Edm. Pottier, comme il nous est dit, mais de J. Chamonard, E. Dhorme et F. Courby, qui avaient conduit les fouilles sous le feu ennemi, pendant la bataille des Dardanelles. On ajouterait encore à ces compléments ou rectifications, au vrai, d'intérêt secondaire.

Mecyberna (p. 40-41) a fourni des terres-cuites de même argile qu'Olynthos, ce qu'expliquent les rapports entre la cité portuaire et la ville siège de la Confédération de Chalcidique. A Olynthos-Mecyberna, on a trouvé en tout 1335 pièces (celles de Mecyberna sont distinguées par la lettre M). Elles proviennent à Olynthos de toutes les régions (collines Nord et Sud), de l'habitat et des tombes. Il eût naturellement été utile, pour nous fixer sur les dates et l'origine, de pouvoir faire procéder à l'analyse de l'argile. Mais, pas plus que pour les vases (t. XIII, 1950), on n'a pu entreprendre les expertises techniques nécessaires à ce sujet ; ce qui reste regrettable. — Le mica n'est pas spécialement « macédonien » (p. 69).

Du moins, l'A. nous a donné deux *Index*, grâce auxquels on pourra retrouver en principe le lieu de provenance de chaque objet, et ainsi distinguer, ce qui est bien nécessaire, le matériel en provenance des maisons d'avec celui des tombes. On ne peut que remercier l'A. de ce souci qu'il a pris. — 507 terres-cuites (figurines) sont inventoriées, dont le livre marque bien l'intérêt (p. 67-68) pour l'histoire et l'histoire de l'art, de la sculpture notamment. En frontispice est donnée la pièce n° 211, un berger (Hermès, nous dit-on) avec un mouton près de lui, à droite. La pièce est de dérivation polyclétéenne, et elle a gardé la traditionnelle polychromie, ici très vive. La collection est tout entière précieuse, et l'auteur n'a pas tort de se plaindre (p. 68) qu'on n'en ait pas tenu partout déjà assez compte. Les séries débutent à l'époque de l'archaïsme, avec certains masques féminins de type sévère qui ont été recueillis à travers toutes les terres antiques riveraines de la Méditerranée, de l'Anatolie et de l'Egypte à la Grande Grèce. Naturellement, les exemplaires dont la provenance est exactement connue sont les plus précieux (comme ceux d'Olynthe), et l'abondante série rassemblée ici, masques, bustes, complète ou fragmentaire, va prendre une valeur exceptionnelle. Mais pourquoi, une fois de plus (même fait constaté, t. XIII, pour les vases !) l'A. a-t-il tenu à dérouter son public en mêlant sans raison aux documents de la monographie olynthienne, des pièces étrangères (comme la terre-cuite 24 de la pl. 16, qui viendrait de Dicæa près d'Abdère, et a quelque chance, d'ailleurs, d'être un faux) ? Les masques et bustes olynthiens vont de la période archaïque à l'ère hellénistique ; leur intérêt esthétique est assez divers. Pour les documents les plus anciens, l'origine ionienne est certaine, et la parenté avec les masques de l'Héraion délien, par exemple, assurée. M. M. D. R. a tort de croire que l'exemplaire inscrit de l'Héraion délien, auquel il se réfère p. 70, est inédit : il trouvera la reproduction de la dédicace à Héra dans A. Plassart, *Expl. arch. Délos*, XI, p. 177-178, fig. 146. — On peut accorder que les masques et bustes ont dû, selon les lieux et les sanctuaires, être offerts à des divinités féminines diverses ; mais comme il s'agit de masques (portés jadis par les prêtresses, à l'occasion, dans les cérémonies, ou faits à la ressemblance des accessoires religieux dont on se servait ainsi), et de *bustes*, on doit songer à des cultes de déesses-mères, dotées de pouvoirs chthoniens. L'abondance de ces documents à Olynthos permet donc de penser

qu'il y avait là un culte important de déesse de la fécondité, et peut-être pourrait-on penser — puisqu'il y a aussi, plus tard, des chasseresses — à l'Artémis Tauropolos [1] (L. Lerat, *Les Locriens de l'Ouest*, II, 1952, p. 161 sqq.) bien attestée à Amphipolis, où elle avait un des six plus grands sanctuaires de la Grèce, qu'Alexandre voulut doter en mourant (Lerat, *l. l.*, p. 163). Cela n'exclut pas, bien entendu, d'autres déterminations possibles : pour les terres-cuites par exemple en forme de buste, 20, 21, 21 A, qui portent sur l'avant-bras, du côté du cœur, un petit personnage ailé, debout (Eros ?) et sont coiffées du *calathos* ; pour la statuette de Mecyberna (buste), 61-63, qui tenait, sur l'avant-bras droit, un lièvre ou un lapin. De toutes façons, la proportion de cette imagerie féminine est notable et fait supposer — redisons-le — la puissance d'une déesse-Mère vénérée. A propos des vases à boire (de bonne contenance !) trouvés à Olynthos (t. XIII) et de la fréquence des scènes bachiques dans l'ornementation céramique, l'A. avait opiné qu'on devait aimer le vin à Olynthos. Ce n'est pas improbable, mais ce qui est vraisemblable aussi c'est qu'on associait, au prestige de Dionysos, celui des déesses-mères locales, quelles qu'elles aient été. Un vase plastique avec groupe d'ephedrismos (pl. 86), où les Deux-déesses sont presque nues, accompagnées d'un adolescent, pourrait être éleusinien (n° 265) [2]. Le témoignage des figurines de terre-cuite apporte une confirmation, car on a retrouvé beaucoup de figurines d'acteurs (une des maisons, colline Sud, a été baptisée : « Maison du Comédien »). Le N° 60, pl. 30, ne paraît pas un produit de la fouille, et pourrait venir (c'est une péplophore de style sévère) de tout autre lieu. La pl. 41 assemble des Attis bergers, qu'il eût été intéressant de comparer, non seulement avec ceux d'Amphipolis (il y en a d'intégralement conservés, plus intéressants que ceux des dessins au trait de la pl. 42), mais avec ceux des nécropoles Est de Thessalonique (ci-dessus). Pl. 50 sqq., on verra diverses courotrophes assises ; pl. 72, une curieuse Artémis au griffon ; pl. 79, la prétendue « Némésis (Léda) au cygne » pourrait être interprétée différemment, malgré sa ressemblance spécieuse avec le type de Timothéos. Pl. 97, s'agit-il bien d'un Dioscure (N° 290) ?

On a trouvé de nombreuses offrandes de type éleusinien (porcelets ; p. 100 sqq.), des Silènes accroupis et autres (pl. 109 sqq.) [3], des statuettes d'acteurs, pl. 113 sqq. ; tout cela marque l'importance du culte dionysiaque local ; la grande abondance des types d'acteurs aussi.

Après les terres-cuites, sont inventoriées 182 lampes (pl. 144-169) et 635 nouvelles monnaies (pl. 170-174). On voit que le recueil est composite, et s'adresse à des compétences diverses. La question préjudicielle, pour les terres-cuites et les lampes, est celle des dates. Depuis le début de sa publication, M. D. M. R. a maintenu ses positions ; car il croit que le site n'a pas été réoccupé après la prise de la ville par Philippe II en 348. Dans le t. XIII encore, il revenait sur la question, en 1950, visant à réfuter ses contradicteurs, parfois non sans quelque aigreur. Il reste bien difficile de croire pourtant que les collines Nord et Sud représentent des habitats du même type et du même temps. Seule, une fouille exhaustive — qui ne sera sans doute jamais faite — aurait départagé les tenants des opinions opposées, en apportant peut-être la lumière décisive. Pour l'instant, et étant donné qu'une réoccupation au moins partielle doit être considérée comme probable, nous restons en suspens pour la chronologie du matériel archéologique le plus récent, où il y a des pièces d'un caractère hellénistique marqué, à mon sens. Rappelons qu'une monnaie de Cassandre, postérieure à 306 a été trouvée en même temps que les deux cratères 28-29

1. Ce qui en est dit ici, p. 10, est notablement insuffisant.

2. Id. le groupe des deux femmes debout. N° 266, pl. 87.

3. Pl. 113 (375-377) les prétendus « Héphaistos rejoignant l'Olympe » peuvent être, en réalité, des Silènes à l'âne (cf. les types monétaires de Mendé).

étudiés au t. XIII. Il sera toujours hardi d'affirmer que la date la plus fatale à Olynthe, celle de 348, doive être considérée comme un *terminus ante quem* aussi pour des documents de Rhodes, de Corinthe et d'ailleurs pour certains autres très proches des types d'Alexandrie, de Délos (lampes, terres-cuites). Mais M. D. M. Robinson, on le sait, n'a jamais été convaincu par ses contradicteurs, et à propos des mosaïques, des vases déjà, il n'hésitait pas à proposer de faire remonter dans le temps des séries de documents crues bien datées : les vases de Kertch, par exemple, voire l'amphore panathénaïque de l'archontat de Théophrastos [1].

Ch. PICARD.

R. MARTIN, *Recherches sur l'Agora grecque, Etudes d'histoire et d'architecture urbaines* (Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 174). Paris, E. de Boccard, 1951. In-8°, 570 p. et XI planches.

Dès ses premiers travaux, R. Martin s'orientait vers ce domaine trop peu exploré de l'hellénisme qu'est l'histoire de l'architecture. Dans une série d'intéressants articles, il étudiait soit l'évolution d'un motif (Chapiteaux ioniques de l'Asklèpieion d'Athènes, *BCH*, 68-69 (1944-5), p. 340-74), soit un parti remarquable (la Stoa Basileios, Portiques à ailes et lieux d'assemblée, *BCH*, 66-67 (1942-3), p. 274-98), soit la technique d'un ensemble en liaison avec l'histoire d'une cité (Les enceintes de Gortys d'Arcadie, *BCH*, 71-72 (1947-8), p. 81-147). Depuis 1949, R. Martin assume, dans la *Revue des Etudes Grecques*, la rédaction du *Bulletin archéologique*. Il prépare deux prochains fascicules des *Etudes thasiennes*, consacrés aux *Remparts* et à l'*Agora* de la ville. Nul, parmi les jeunes savants, n'était donc plus qualifié pour aborder le difficile et important problème que pose l'agora grecque : le livre que R. M. vient de livrer au public n'a rien démenti des espoirs qu'on plaçait en lui.

Cet ouvrage fera date, car il constitue, non seulement un bilan, mais surtout une synthèse — sans doute la première valable — de nos connaissances sur le sujet. Jamais les descriptions, d'édifices ou d'ensembles, les remarques de détail dont ces pages sont nourries ne virent à la nomenclature : l'analyse y est constamment articulée autour d'idées générales dont ce compte rendu, faute de place, se tiendra à résumer les plus neuves.

Le livre est construit sur cette pensée organisatrice que l'agora est à la fois forme et esprit, c'est-à-dire en même temps qu'un ensemble de partis architecturaux, « une valeur politique qui règle les modalités de la vie collective du monde grec ». En trois parties, traitant des origines, de l'agora archaïque et de l'agora classique jusqu'au IIe siècle avant notre ère, l'auteur conduit de front, aux différents stades de la civilisation grecque, l'étude des formes de la place et celle des notions politiques qui les soutiennent et les éclairent. Une quatrième partie retrace l'histoire des éléments de la composition architecturale et décrit l'évolution terminale de l'agora vers la cour fermée. Le cycle se referme ainsi et le principe d'organisation du livre, postulé au début, devient sa leçon finale.

Le problème des origines de l'agora est fort complexe et ne paraît pas, pour l'instant, susceptible de recevoir une solution positive. L'agora est-elle une création originale de l'urbanisme grec ? Les Grecs ont-ils pu en trouver ailleurs le modèle ou des éléments ? Pour y répondre, M. utilise a seule méthode possible : tenter de définir, dans son esprit et dans sa forme, l'agora homérique et de déterminer sous quelles influences et par quelles séquences on passe de cette agora primitive aux grandes places de

1. *Excav. at Olynthos*, XIII, 1950, pp. 114-115.

l'urbanisme classique. Mais, des trois moments de cette recherche, le dernier seul est bien défini. La structure de l'agora homérique prête encore à discussion : M., en confrontant la tradition avec les données archéologiques, y distingue deux types, appartenant à des époques distinctes, l'agora circulaire, tracée autour d'une sépulture héroïque, et le type postérieur, qui comprend une esplanade en terre battue, établie autour d'un lieu de culte et un auditorium avec sièges rectilignes en pierre. D'un autre côté, la longue enquête, remarquablement informée, que l'A. conduit à travers les architectures minoenne, mycénienne et orientales révèle des analogies notables et même l'emprunt plausible de certains éléments, mais permet à peine d'entrevoir le cheminement de ces formes. L'A. conclut en définitive à l'originalité foncière de l'agora, qui réalise une synthèse harmonieuse d'éléments empruntés. Mais les raisons qu'il invoque sont surtout politiques et fonctionnelles. L'agora est irréductible aux places des autres civilisations parce qu'elle est l'expression d'une réalité spécifiquement hellénique, la *polis*. La définition de l'agora tranche alors un débat dont les données se dérobent à l'enquête archéologique.

Le lecteur se sent sur un terrain déjà plus ferme en abordant l'agora archaïque. Fidèle à sa méthode, l'A. en définit les fonctions politique et judiciaire, religieuse et « agônale » avant d'en décrire la structure. En quelques pages denses, il montre comment, d'Hésiode à Eschyle, l'agora devient peu à peu « le creuset où se fond un idéal politique nouveau, basé sur la justice » ; énumérant les dieux qui ont reçu le nom d'*agoraioi*, il précise la valeur, souvent méconnue, de cette épithète et note que dans le complexe religieux de la place publique, la meilleure part revient, non pas aux grandes divinités, mais aux dieux et aux héros de la religion populaire. L'histoire architecturale de l'agora archaïque s'éclaire alors à la lumière des fonctions qu'elle assume. Passant en revue les agoras doriennes (Dréros, Lato, Gortyne, Théra, Sparte), les agoras fédérales (Délos, Delphes, Olympie, Calaurie etc...) et faisant un sort à l'agora primitive d'Athènes — où, par une exception notable, les organismes politiques semblent avoir précédé les édifices religieux —, l'A. dégage, à travers une diversité essentielle qui est comme la marque de l'archaïsme, deux traits à peu près constants : la liaison entre les lieux d'assemblée et les cultes et la simplicité des aménagements matériels. Jusqu'au v^e^ siècle, l'agora n'est rien de plus qu'une aire libre — un carrefour, un simple élargissement de la rue principale — autour d'un autel ou d'une chapelle.

L'A. consacre à l'agora grecque, du v^e^ au II^e^ siècle, la plus longue et la plus riche partie de son livre. Dès la fin du VI^e^ siècle se dessine, dans les fonctions de la place publique, une évolution qui se précipite par la suite. Le rôle commercial, que M. tient pour nouveau, et le rôle judiciaire, qui se maintient et s'organise, finissent par éclipser la fonction politique : l'assemblée du peuple fuit généralement l'agora. Après le IV^e^ siècle, la *polis* ayant cessé d'avoir une existence indépendante, l'histoire de l'agora en tant que notion morale est terminée. L'architecture de la place reflète, une fois encore, cette évolution. On part, au début du v^e^ siècle, d'une confusion complète qui prolonge l'archaïsme et dont l'agora du Céramique, jusqu'à la construction du portique Poecile par Cimon, offre un bon exemple. Le mérite d'avoir jeté un ordre dans cette confusion revient à l'école des architectes milésiens. Non point, comme le montre l'A. dans des pages décisives, qu'Hippodamos et ses continuateurs aient conçu leurs agoras, au Pirée, à Milet, à Colophon, comme des ensembles architecturaux achevés ; urbanistes plus qu'architectes, théoriciens plus que réalisateurs, ils ont seulement découpé des zones sur le terrain et réparti ces zones entre les divers organismes, privés ou publics, indispensables au fonctionnement de la cité. L'agora fut l'une de ces zones et elle ne fut aménagée que progressivement. La tâche de meubler ce vide appartient au IV^e^ et au III^e^ siècles, qui puisent dans le répertoire des agoras anciennes les éléments de ce

décor et l'ordonnent selon divers schémas, dont le plan en fer à cheval offre le type idéal. Parallèlement, en liaison avec les transformations économiques du monde hellénistique, les organismes commerciaux s'établissent en dehors de la place : la spécialisation devient un principe distinctif de l'agora ionienne. Et ainsi l'agora trouve sa forme accomplie au moment même où elle se vide de son contenu politique et moral.

Nous ne pouvons qu'indiquer sommairement la teneur de la quatrième partie, d'un caractère plus technique. L'A. y étudie l'évolution du principal élément de la composition architecturale, la *stoa*, dont il décrit les divers types et les dispositions intérieures. Un dernier chapitre montre enfin sous quelles influences — celle de la cour péristyle et celle du péristyle-téménos — l'agora s'oriente, à partir du IIe siècle avant notre ère, vers le plan fermé, passant ainsi du type « conjonctif » au type « injonctif ». C'est là, selon M., que se situerait la véritable coupure dans l'histoire de la place publique : encore cette fermeture, qui ne se réalise que progressivement, restera-t-elle toujours factice, réservant ainsi la distinction essentielle entre l'agora grecque et le forum, dont les ascendances devront être cherchées ailleurs.

Ce bref résumé ne donne qu'une faible idée de la densité de l'ouvrage, où plusieurs discussions — par exemple sur l'identification des édifices dégagés dans l'agora d'Athènes (p. 319-35), sur les *stoai à paraskénia* (p. 466-75) — sont à signaler comme particulièrement neuves. On dirait presque que le livre est trop riche. Certes, l'A. a eu pleinement raison de confronter, pour chaque période, la « valeur morale » de l'agora et la description de ses formes. Mais peut-être y aurait-il eu avantage à renverser ces deux termes : certains développements touchant au premier — où il était inévitable de reprendre des notions connues, puisque l'A. voit dans l'agora l'image de la *polis* — auraient pu être allégés et l'explication des structures architecturales, qui reste, malgré tout, l'essentiel de l'enquête, n'aurait jamais risqué de paraître déduite.

A travers les diverses définitions, savamment dosées selon les époques, qu'il donne de la place grecque, il paraît clair que l'A. se réfère à une agora κατ' ἐξοχήν, qui est l'agora classique des cités démocratiques. A cette agora l'archaïsme prépare un cadre ; l'Ionie le complète et ce cadre devient parfait au moment où, par la perte des libertés politiques, il se vide de son contenu. Ainsi présentées, les choses frisent le paradoxe. Comment imaginer qu'après le IVe siècle l'agora n'ait plus d'âme et que toutes les transformations qu'elle subit aux époques hellénistique et romaine s'opèrent sur un corps exsangue ? On croira plutôt que l'agora hellénistique et l'agora romaine eurent, elles aussi, une âme, une autre âme qui ne se mesure plus au patron de l'agora classique.

Quelques notes de lecture : — P. 59, l. 11, au lieu de « portique oriental » lire : « portique occidental ». — P. 61, n. 2, lire : A. Kéramopoullos. — P. 169 sqq. : sur les autels des Douze Dieux, voir maintenant E. Will, Dodecatheon et Pantheon, *BCH*, 75 (1951), p. 233-46, qui suggère des réserves : l'aspect politique des Douze n'est qu'un des aspects de leur culte ; il n'y a pas de lien obligatoire, ou même seulement régulier, entre les Douze et l'agora (*l. c.*, p. 238-9) ; la distinction entre ἀγορὰ θεῶν et Dodecatheon ne paraît pas non plus devoir être aussi fermement maintenue. — P. 203, l. 20 : liste officielle. — P. 269, l. 7 : vers l'E. (et non l'O.). — P. 368, n. 1 : ὅπως. — P. 488, n. 1 : référence inexacte à *BCH*, 1903. — P. 514, n. 1 : *terminus ante quem*. Ces menus *corrigenda* diront seulement à l'A. l'intérêt attentif que j'ai pris à lire son beau livre.

J. Tréheux.

L. Moulinier, *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs d'Homère à Aristote* (Etudes et Commentairs, XII). Paris, C. Klincksieck, 1952 ; in-8°, 450 p.

Dans cette thèse de doctorat, M. L. Moulinier n'a pas craint de s'attaquer à un sujet extrêmement difficile, mais essentiel. Le problème du pur et de l'impur se pose à chaque instant, dans les inscriptions de caractère religieux, dans la législation, dans la littérature (en particulier chez les poètes tragiques). Certains épisodes de l'histoire grecque semblent également faire intervenir les notions de souillure et de purification. Les historiens de la religion ont longuement discuté de ces problèmes et, ces dernières années, ils l'ont souvent fait avec un parti pris sociologique. L'auteur connaît bien leurs travaux, il a lu et étudié, par exemple, les livres de Nilsson, de Glotz et de Gernet, ou le mémoire de Williger sur *Hagios*. Mais il répugne manifestement à subir leur influence. Il a fait porter tout son effort sur l'analyse des textes, surtout des textes littéraires, et il les a médités. S'il fallait caractériser en quelques mots cet ouvrage, on pourrait dire qu'il constitue une sorte d'essai psychologique fondé sur une réflexion ingénieuse et souvent pénétrante.

Le livre est très riche, alourdi parfois par quelques répétitions, et, comme on peut l'attendre d'un savant qui se défend avant tout contre tout esprit de système, parfois un peu confus. La conclusion est caractéristique à cet égard. Aucune théorie d'ensemble ne peut rendre compte de tous les faits, et M. Moulinier a d'abord voulu envisager une foule de cas particuliers. Il lui apparaît que les Grecs n'ont parlé de souillure qu'à propos de fautes où intervenait une tache matérielle. Chez Homère il ne s'agit jamais que de souillure matérielle. C'est plus tard que la notion d'impureté prend plus d'extension. Les Grecs voient se perpétuer sur la personne du meurtrier la tache de sang qui était sur ses mains. Ils voient la sordidité du cadavre se répandre sur ceux qui y portent la main, même sur ceux qui le regardent et sur toute la maison mortuaire. Mais l'idée de souillure en rencontre une autre qui est également fondamentale, celle de justice : la tache n'a de raison d'être que dans un homme qui a commis une faute. Pour les contemporains de Platon, il devient difficile de concilier l'idée de souillure contagieuse avec les exigences de la loi morale. Il semble aussi qu'au cours de l'évolution des idées et des sentiments, les droits de l'individu se soient trouvés de mieux en mieux protégés, et que la conception de pureté morale se soit de plus en plus affirmée : mais M. Moulinier pense que cette notion de pureté morale remonte très haut. L'auteur est constamment en garde contre les excès de l'esprit de système, et il met en lumière la complexité des faits.

Dans le premier chapitre, par exemple, il montre que dans les poèmes homériques les notions de souillure et de purification ont un sens tout matériel, même lorsqu'il s'agit de pratiques rituelles. Il semble aussi que le contact d'un mort ne soit pas, pour Homère, une souillure. Les meurtriers eux-mêmes, s'ils sont obligés de s'expatrier, ne sont pas considérés comme impurs. M. Moulinier conclut : Homère ne connaît aucun des principaux cas de souillure de l'époque classique. Mais c'est pour ajouter aussitôt que les silences d'Homère ne prouvent rien, et pour chercher et trouver chez Hésiode l'indication que les gestes de propreté rituelle, qui ont en eux quelque chose de divin, ont aussi un aspect moral.

Au cours de ses analyses l'auteur rencontre quelques grands problèmes religieux et historiques, dont il rassemble les données et qu'il présente avec bon sens : je citerai ce qui est dit, p. 46 sqq., du crime des Alcméonides, ou p. 50-57 des inextricables difficultés que comporte l'histoire d'Epiménide (ou « des Epiménides »). D'où la conclusion (p. 56) : « si la purification a été réellement exécutée comme c'est probable, il n'est pas sûr qu'elle ait eu pour cause le crime des Alcméonides, et il n'est pas possible de la dater ».

M. Moulinier s'est aperçu que les notions difficiles qu'il tentait d'expliquer étaient exprimées par des mots et son livre constitue dans une certaine mesure une recherche lexicologique : l'index des mots qu'il a établi à la fin de son volume rendra à cet égard d'utiles services. Un des problèmes qu'il rencontre est celui du sens d'ὅσιος. Sur ce point je ne serais pas tout à fait d'accord avec lui. Il me semble que le sens du mot est originellement « permis par les dieux », ce qui explique les formules où ἱερὸς et ὅσιος se trouvent associés et opposés. A propos de ἄγος et de ἐναγής M. Moulinier se trouve amené à examiner une question particulièrement difficile et qui concerne à la fois le sens des mots et leur étymologie. Quel est le rapport de ἐναγής, ou de ἄγος, avec ἅγιος ? Faut-il voir là un cas d' « ambivalence du sacré » ? Les plus anciens Grecs établissaient-ils entre la notion d'impur et de sacré un lien que divers sociologues ont tenté de confirmer ? L'auteur ne le croit pas. Quelle est la situation de ἄγος avec esprit doux dans cet ensemble ? M. Moulinier indique que Fehrle rapproche ἄγος de ἅγιος en raison « du fait connu de la disparition de l'aspiration au cours des siècles » formule vague et qui n'a pas grand sens. Le problème serait à reprendre en en serrant les données philologiques. Deux faits me frappent : l'un c'est que ἄγος n'est pas attesté très anciennement ; ce qui est ancien c'est ἐναγής ; l'autre c'est que ni ἄγος ni ἐναγής n'expriment proprement la notion de souillé, mais plutôt celle de « maudit, haï des dieux » ; l'ἐναγής serait celui qui est livré à la vengeance des dieux ; le rapprochement de ἅγιος et de ἐναγής avec le latin *sacer* (qui à en croire Meillet pourrait être étymologique), dont l'auteur se débarrasse dans une note (p. 15), avec quelque désinvolture, pourrait être instructif ; quant à ἄγος il semble avoir été influencé par ἐναγής, ce qui pourrait expliquer et l'évolution du sens, et, peut-être la perte de l'aspiration. D'autres termes de ce groupe restent peu clairs. Le mot ἀγής dans un fragment d'Hipponax (p. 39 etc...), dont la référence n'est pas donnée (c'est 13, Diehl), mériterait une discussion, et je me suis demandé si avec le μέν qui précède dans le texte il ne se cache pas là dessous un ἐναγέι. En tout cas Tzetzès indique clairement le rapprochement avec ἅγιος, et le fait que les manuscrits portent ou non un esprit rude n'a pas grande signification. La note de la p. 39, qui rassemble les données de la tradition est gâtée par des lapsus. L'édition des Scholies de Tzetzès attribuée à Christ est en réalité de Chr. Gottf. Müller. — J'aimerais aussi discuter de certains emplois de εὐαγής (p. 285) « clair » où le rapprochement avec l'idée de pureté me paraît arbitraire : je m'en tiendrais à la distinction de deux mots indépendants comme le fait le dictionnaire Liddell-Scott. Je pense que ἐναγίζειν, comme beaucoup de verbes en -ίζειν, est transitif et signifie « consacrer, sacrifier aux morts » : l'explication « agir en ἐναγής » (p. 210) est difficile à admettre à tous égards.

Les interprétations de M. Moulinier pourront être discutées. Peut-être n'a-t-il pas serré d'assez près le détail philologique, et son analyse, fort intelligente, est-elle aussi un peu intellectuelle. Mais il a eu le courage de se mesurer avec un grand sujet et il a écrit un livre sincère qui lui fait honneur [1].

P. CHANTRAINE.

1. M. Moulinier aurait pu recourir à certains documents épigraphiques qui auraient apporté une utile contribution à son enquête, par exemple la loi sacrée de Lindos (Blinkenberg, n° 487), etc... Mais c'est la présentation de l'ouvrage qu'on pourrait critiquer. Il y a des répétitions, et parfois des arguments qui portent peu comme p. 40, n. 6 « Homère, après tout avait qualifié d'ἱερός tant de gens et tant de choses ! » Surtout il y a beaucoup de lapsus, de fautes d'impression dans le français ou dans le grec. En voici quelques exemples : p. 15 le manuscrit des Hymnes homériques dont il est question est le *Leidensis* 33 H ; — p. 17 n. 3 l'indication des

C. DEL GRANDE, ΤΡΑΓΩΙΔΙΑ, *essenza e genesi della tragedia.* Naples, R. Ricciardi, 1952 ; in-8°, XII-342 p.

Ce volume fait suite dans une certaine mesure à l'*Hybris* du même auteur ; il se présente de la même façon (le texte étant suivi de notes abondantes qui constituent une véritable discussion critique des problèmes envisagés) ; enfin il témoigne comme le précédent de l'érudition de M. del Grande et de son don de combinaison. Les cinq chapitres étudient successivement les rapports du dithyrambe et de la tragédie, la tragédie et le mythe, le théâtre et la tragédie, le développement et la décadence de la tragédie (jusqu'à la tragédie romaine et à Sénèque, la tragédie chrétienne (avec le *Christus patiens*).

Le premier, consacré au problème toujours débattu de l'origine de la tragédie, est complété par une histoire du problème (p. 255-289) qui rendra de grands services. L'exposé même de l'auteur discute les hypothèses des divers critiques et prend nettement position. Il admet que le poème tragique est issu d'une sorte d'improvisation née du dithyrambe et il discute longuement le sens du mot ἐξάρχοντες dans le passage d'Aristote (*Poét.* 1449 *a*), et il conclut que le terme désigne le musicien, qui à l'origine pouvait se confondre avec le poète et le chorège. En ce qui concerne le dithyrambe lui-même, M. del Grande fonde son analyse sur un *carmen populare* recueilli dans l'*Anthologie* de Diehl sous le numéro 46 ; malheureusement ce fragment est difficile ; M. del Grande critique l'interprétation de ses prédécesseurs, mais celle qu'il donne est également exposée à la critique (par exemple l'explication de ἥρω comme génitif). Le dithyrambe associerait le culte de Dionysos et la célébration des héros. La tragédie se trouverait déjà en substance dans l'« hymne héroïque » dont serait issu le dithyrambe. Comme M. F. Robert, l'auteur attache une grande importance au passage d'Hérodote (V, 67) où l'historien rapporte que les malheurs d'Adraste étaient célébrés dans des chœurs tragiques, et ajoute « Dionysos n'était pas honoré, l'honneur était pour Adraste ; Clisthène restitua les chœurs à Dionysos ». Tout ce premier chapitre touche à beaucoup de questions et pourra être discuté. M. del Grande montre avec raison que dans le *Parthenée* d'Alcman l'hypothèse d'un dialogue entre deux parties du chœur est indéfendable ; il a tort p. 56-58 de proposer des étymologies inconsistantes des mots *tragédie* (où il voit un composé d'un thème τράγος signifiant « puissant, terrible ») et *dithyrambe.*

Il y a encore une large part d'hypothèses dans ce que l'auteur croit pouvoir tirer des textes relatifs à ce qu'il appelle la réforme de Thespis. Mais il se trouve naturellement plus à l'aise lorsqu'il analyse le contenu religieux de la tragédie. Il donne des interprétations intéressantes du *Prométhée*, de l'*Ajax*, de l'*Alceste* et des *Bacchantes*. Il propose de voir dans la tragédie un « exemple divin ». Les chapitres suivants montrent comment la naissance de l'« historia », dont la nature est bien étudiée, contribue à la décadence de

« principaux manuscrits de Sophocle » est inintelligible ; le « principal manuscrit » est L, dont, il n'est rien dit ; — p. 23 dernière ligne, lire Evans ; — les indications relatives à la loi sacrée de Cyrène souvent citée sont peu claires. — Le grec est trop souvent peu correct. Entre beaucoup d'exemples, dans la discussion sur le φαρμακός, l'on trouve plusieurs fois l'accentuation φάρμακος (à côté de l'accentuation plus correcte sur la dernière syllabe), cf. p. 95 l. 3, p. 97 l. 17; p. 94 l. 3 du bas φαρμακοί porte un esprit doux au lieu d'un accent aigu ; etc... Les traductions sont parfois peu précises : p. 25 ῥυπόωντα (qui doit avoir un esprit rude) est un participe et signifie « le linge sale » plutôt que « la crasse ». Enfin le système de références est souvent fautif. Qu'il suffise d'indiquer qu'il ne faudrait plus citer le *C I A* ni la seconde édition de Dittenberger. Et que signifie, p. 152 n. 4, la mention : Bacchylide, Chant III ?

la tragédie. On lira avec intérêt ce qui est dit de la tragédie alexandrine, et surtout les développements sur ce que peuvent avoir de « tragique » certains poèmes de la liturgie byzantine et surtout le *Christus patiens*. Il y a là tout une littérature mal connue, mais qui est familière à M. del Grande. Et lorsqu'il a donné de la tragédie classique la définition de « divin exemple », il songeait assurément à la conclusion de son livre.

P. Chantraine.

T. A. Sinclair, *A History of Greek Political Thought*. Londres, Routledge et Kegan Paul, s. d. [1952] ; in-8°, VIII-318 p.

Dans ce livre M. Sinclair s'attaque à un beau et difficile sujet. Aristote définissait l'homme comme un « animal politique », et il est bien vrai que les problèmes de la cité ont fortement marqué la pensée philosophique des Grecs. Les traités les plus importants de l'œuvre d'Aristote et de Platon sont des traités politiques, et Platon lui-même a tenté, sans succès il est vrai, d'exercer une influence politique sur Denys le jeune à Syracuse. M. Sinclair décrit dans une succession de quatorze chapitres l'évolution de la pensée politique grecque en en poussant l'histoire jusqu'à l'époque romaine. Il marque nettement au début de son livre l'importance de la conception de la *polis*, qui se trouve à l'origine de la pensée politique des Grecs. Au cours de ses analyses toujours précises, il a l'occasion de définir un assez grand nombre de termes que l'on peut retrouver aisément au moyen d'un index : par exemple *basileus*, *dêmos*, *nomos*, *nomothétès*, ou encore *diké* et *thémis* etc...

Bien des problèmes importants et parfois obscurs sont touchés au cours de cet ouvrage, et l'on pourrait être tenté à l'occasion de discuter avec l'auteur. On se contentera ici de proposer quelques remarques à M. Sinclair. P. 74 sqq., Calliclès est considéré comme un personnage historique. Mais à la différence de Thrasymaque qui, lui, nous est connu, rien n'est moins sûr. Dans un mémoire ingénieux (*R. de Philologie*, 1931, pp. 21-77), M. J. Humbert a pensé que ce nom dissimulait Polycratès. — Dans le chapitre « after Alexander », il eût peut-être été possible de marquer plus vigoureusement l'évolution de la pensée politique : le titre de roi cesse, après Alexandre, d'être un critère de barbarie, et la conception de la royauté, acceptée par les Grecs retrouve une véritable valeur mystique (cf. en particulier divers articles de M. A. Aymard, *Rev. des Et. Anc.*, 1948, p. 232 etc...).

Chaque chapitre est suivi de notes et de références qui ne prétendent pas être complètes. L'auteur a voulu composer un ouvrage de synthèse, et le livre qu'il a écrit lui fait honneur.

P. Chantraine.

James H. Oliver, *The Athenian expounders of the sacred and ancestral law*. Baltimore, The John Hopkins Press, 1950 ; in-8°, XIV-17* p. 5 $.

Presque en même temps, F. Jacoby (*Atthis, the local chronicles of ancient Athens*, Oxford, 1949) et J. H. Oliver ont repris à fond le problème des exégètes athéniens et apporté des lumières nouvelles sur un sujet qui en était resté au livre de A. W. Persson, *Die Exegeten und Delphi* (Lund, 1918). Ils ont l'un et l'autre rassemblé le matériel littéraire et épigraphique, le

premier, avec sa profonde expérience historique, substituant des hypothèses vraisemblables à l'absence de documents, le second, avec une science épigraphique plus directe, donnant des inscriptions une interprétation plus sûre : les deux livres se complètent heureusement l'un l'autre.

J. H. Oliver se propose d'abord de retracer l'histoire des exégètes athéniens, de déterminer leur origine, de préciser leur nature, leur nombre, la façon dont ils étaient nommés. Il part d'une étude sur les chresmologues, interprètes d'oracles et de poésies anciennes, dont l'existence est attestée, entre autres, par Hérodote, à propos d'Onomacrite (VII, 6), et considère qu'ils furent longtemps les seuls « interprètes » athéniens. Leur réputation fut ruinée par les fausses prédictions qu'ils répandirent pendant la guerre du Péloponnèse, et c'est leur disparition qui permit le développement de l'institution nouvelle des exégètes. Le premier témoignage sur ceux-ci serait le célèbre récit de Platon dans l'*Euthyphron* : l'événement raconté serait tout proche du moment où ils furent créés, lors de la restauration démocratique de 403/2. Les documents épigraphiques ne nous donnent pas avant le IIe siècle avant J.-C. les titres des exégètes. Comme il n'y paraît jamais qu'un seul exégète Pythochrestos et un seul exégète nommé par le peuple, il ne semble pas, malgré le témoignage de Platon dans les *Lois*, qu'il ait jamais existé de collège d'exégètes. Le titre de Pythochrestos n'explique pas que celui-ci fût un représentant du dieu de Delphes, mais fait sans doute allusion seulement à un mode particulier de nomination, une sanction accordée par l'oracle.

Nous souscrivons volontiers à la plupart de ces conclusions. Seule, la position de J. H. Oliver sur l'origine des exégètes nous paraît difficilement soutenable. L'assimilation du rôle des exégètes et de celui des chresmologues nous semble abusive. Le besoin des exégètes, dont le rôle était lié au fonctionnement du système juridique, a dû se faire sentir bien avant la fin du Ve siècle. Sans apporter de preuves, F. Jacoby suggère avec vraisemblance que leur origine doit remonter aux lois de Solon. Nous pensons avoir prouvé ailleurs que leur existence était attestée dès le milieu du Ve siècle (cf. *REG*, LXV, 1952, p. x sq.). Seul le hasard a fait que nous n'ayons pas sur eux de renseignements plus anciens : niera-t-on que les divers tribunaux cités par les orateurs attiques du IVe siècle aient existé avant eux, sous prétexte que nos sources antérieures sont muettes sur eux comme sur les exégètes ?

La seconde partie de l'ouvrage est à première vue inattendue. Un chapitre est consacré aux ἀρχιερεῖς athéniens : rassemblant les documents épigraphiques, J. H. Oliver en dresse une liste, montre qu'ils appartenaient aux grandes familles attiques et définit leur rôle comme grands prêtres du culte de Rome et d'Auguste. Ils étaient traditionnellement prêtres d'Apollon Patrôos, de qui relèvent les lois ancestrales interprétées par les exégètes et ils ont uni le culte d'Apollon et celui des Césars. Un dernier chapitre étudie l'expression des réalités romaines chez les écrivains grecs : les termes grecs sont employés dans un sens général pour désigner des interprètes des lois religieuses (ἱεροφάνται = *pontifices* ; ἱεροποιοί = *II viri s.f.* ; οἱ τῶν ἱερῶν ἐξηγηταί = *II viri s.f. et pontifices* chez Denys d'Halicarnasse, etc.), alors qu'ils servent à Athènes à désigner des fonctions particulières. Ainsi Pontifes romains et exégètes athéniens sont à peu près assimilés. L'auteur estime que cette assimilation tardive répond à une lointaine origine commune : les Pontifes, comme les Augures, sortiraient d'une vieille prêtrise italique, et ils auraient été réorganisés sur le modèle d'exégètes grecs, ou plutôt italiotes, vers 450 av. J.-C. C'est sur le même modèle, venu de Grande Grèce, qu'auraient été organisés, peu après, les exégètes athéniens.

Toute cette reconstruction, passionnante à suivre dans le détail, fondée sur des remarques originales et des rapprochements suggestifs, emportera

pourtant difficilement la conviction, si l'on croit, comme nous le disions plus haut, l'institution athénienne trop ancienne pour partager avec celle de Rome la même origine étrangère.

Jean DEFRADAS.

H. MICHELL, *Sparta*, Cambridge University Press, 1952 ; 348 p. in-8°.

L'objet de M. Michell, dans son livre sur Sparte, a été de présenter sur le régime lacédémonien une mise au point d'ensemble, capable d'éveiller l'intérêt d'un public assez large ; et il a réussi à présenter un livre clair, aisé, et loyal. Malheureusement, les renseignements que nous ont transmis les anciens sont souvent, malgré la curiosité que suscitait déjà pour eux ce régime, suspects ou incomplets. Dans son effort pour s'en tenir aux vraisemblances, l'auteur a dû le plus souvent s'arrêter au doute, et laisser son lecteur devant des portes closes. On appréciera en général la sagesse de ses solutions, auxquelles on reprochera seulement leur caractère parfois optimiste (sur les pouvoirs de l'ekklesia, le traitement des hilotes, la crypteia, l'absence de culture littéraire) ; on est surpris aussi de ne pas trouver plus d'indications sur le grave problème du chiffre de la population. Dans ces divers cas, le livre, qui est en fait agréable à lire, semble avoir projeté un peu trop d'agrément sur cette Sparte qu'il veut faire connaître.

J. de ROMILLY.

H. TRÜMPY, *Kriegerische Fachausdrücke im griechischen Epos. Untersuchungen zum Wortschatze Homers*. Bâle, Helbing et Lichtenhahn 1950 ; in-8°, XII-290 p.

Thèse de Bâle inspirée par M. Von der Mühll, et qui fait honneur à son auteur. Elle montre l'intérêt que présente une étude méthodique et nuancée du vocabulaire homérique, et elle justifierait, s'il en était besoin, l'entreprise du lexique homérique qui se prépare à Hambourg. L'auteur, au cours de son exposé et dans sa conclusion, cherche à distinguer entre plusieurs « couches » du vocabulaire homérique, et il y réussit souvent. La conclusion (cf. pp. 234-239) distingue entre les termes qui remontent à l'indo-européen, ceux qu'il appelle « mycéniens », ceux qui sont éoliens, ou enfin ioniens. Les conclusions qu'il tire de son analyse et qu'il présente sous la forme de statistiques pourront sans doute paraître trop précises, mais elles restent valables en gros, et, en tout cas, instructives.

Un autre mérite de cette thèse est que l'auteur, bien qu'il ne soit pas archéologue, se tient toujours en contact avec les *Realia*. A certains égards cet ouvrage se trouve dans la ligne de la vieille revue *Wörter und Sachen*. A propos du bouclier, par exemple, l'auteur montre bien comment, selon les passages, nous avons affaire chez Homère, soit au grand bouclier long, soit au bouclier rond. L'épopée a conservé le souvenir du vieux bouclier long. Dans le vocabulaire le terme le plus ancien est σάκος, dont l'étymologie indo-européenne peut passer pour établie. Le mot s'applique en principe au bouclier long (exception, le bouclier d'Achille au chant XVIII). Le substantif ἀσπίς, qui n'a pas d'étymologie et qui pourrait être emprunté, servirait en principe pour le bouclier rond. La longue analyse de M. Trümpy lui inspire en outre de nombreuses remarques de détail dont il faudra tenir

compte : le tableau des pp. 30-31 montre que lorsqu'il s'agit d'Achille, ou d'Ajax, c'est le mot σάκος qui est employé, que pour Hector au contraire on trouve ἀσπίς ; — la cuirasse et le bouclier rond vont ensemble ; — en ce qui concerne le bouclier et la cuirasse, l'*Odyssée* présente un aspect plus archaïque que l'*Iliade*. — Le chapitre sur le casque, fondé également sur une étude archéologique et philologique précise, apparaît instructif. D'une manière générale, partout où l'effort porte sur des réalités ou des notions précises, l'analyse philologique et linguistique conduit à des conclusions significatives. Lorsqu'il s'agit de termes plus vagues, l'intérêt se relâche un peu. Outre les mots relatifs à l'armement, l'auteur a étudié successivement l'emploi des armes, les termes relatifs au combat, au guerrier, aux notions d'ennemi, de paix, de victoire, de fuite. Les mots comme φίλος, φιλότης, εἰρήνη posent certes des problèmes importants, mais ils mériteraient d'être étudiés à loisir, en liaison avec tout un vocabulaire social. Ils n'appartiennent plus aux « kriegerische Fachausdrücke » dont il est question dans le titre. C'est présenter les faits sous un aspect inexact que d'écrire (p. 183 sqq.) que d'après son origine φιλότης appartient essentiellement à la « sphère privée », et qu'il désigne l'amour entre l'homme et la femme ou l'amitié entre hommes. Il s'agit en réalité d'un terme social et même juridique (cf. l'indication donnée par H. Seiler dans sa thèse, *Die primären griechischen Steigerunsformen*, p. 98-99).

J'ai dit que M. Trümpy avait fait un effort méritoire pour classer chronologiquement le vocabulaire dont il s'occupe. Il est certes instructif de constater que de vieux mots comme ἄορ ou ἰός se retrouvent en chypriote ou en arcadien. Mais l'auteur a multiplié les catégories, et il n'est pas toujours certain, d'autre part, que ionien signifie « récent » et éolien « ancien »; enfin la formule « mycénien » qui, archéologiquement se justifie, ne présente pas pour l'étude de la langue une valeur bien précise. Les indices qui sont proposés pour déterminer l'antiquité d'un terme sont de valeur inégale. Après M. Porzig, M. Trümpy estime que les noms verbaux en -τύς sont récents, et on a bien, en effet, l'impression qu'ils se sont développés en ionien. Toutefois ils constituent un système dont la fonction est définie, et ce n'est pas par hasard qu'Homère, *Iliade*, 23, 622 emploie ἀκοντιστύς et non ἀκόντισις (qui ne se trouve pas, d'ailleurs, attesté dans son œuvre). On aurait aimé voir l'auteur, toujours si bien informé, rappeler l'étude du suffixe par M. Benveniste dans ses *Noms d'agent et noms d'action*...

Voici un certain nombre de remarques portant sur des détails. P. 68-69, M. T. montre bien que l'auteur de la *Dolonie* archaïse et « mycénise » volontairement ; — p. 98 j'approuve les remarques sur le développement sémantique de θείνω et qui concordent avec celles que j'ai proposées moi-même au tome I de la revue *Die Sprache* ; mais dans l'étude des verbes signifiant « blesser » ou « frapper », je regrette l'absence du présent κήδω qui finit par équivaloir à « blesser » ; — p. 145 sqq. l'emploi de ὅμιλος au sens de « Kampfgewühl » ne se comprend bien que si on l'oppose à πρόμαχοι « les champions hors des lignes — p. 216 l'explication qui est proposée pour πεφυζότες répond à peu près à celle que j'ai moi-même donnée dans ma grammaire homérique ; — p. 227, malgré l'autorité de Schulze, je doute que νηλεές dans l'expression νηλεὲς ἦμαρ soit à rapprocher de ἀλέομαι, ἠλασκάζω ; il faut plutôt penser à ἔλεος etc. ; — p. 248 pour μείλινος, l'explication la plus vraisemblable de la diphtongue est l'allongement métrique, etc...

On pourrait encore discuter d'autres détails dans le travail de M. Trumpy. Mais cette thèse est bien informée, propose des hypothèses raisonnables, et fait bien augurer des travaux à venir de son auteur.

P. CHANTRAINE.

J. Irigoin, *Histoire du Texte de Pindare* (Etudes et Commentaires XIII). Paris, C. Klincksieck, 1952 ; in-8° 464 p.

Comme M. Aubreton, et en s'inspirant, pour la méthode, de M. Dain, M. Irigoin a voulu décrire l'histoire du texte d'un écrivain grec, et il a fait choix de Pindare. Un des mérites de son ouvrage consiste dans le fait qu'il a poussé sa recherche jusqu'à l'histoire du texte dans l'Antiquité. Il se trouvait là sur un terrain difficile, et il a su y opérer avec beaucoup de prudence et de bon sens. Qu'il s'agisse du manuscrit original et de la représentation, du témoignage des citateurs, du travail des philologues alexandrins, du témoignage des papyrus, on dira que la mise au point de l'auteur peut passer pour définitive... tant que de nouvelles découvertes n'enrichiront pas les données du problème. Certains faits se trouvent mis en lumière : l'importance du rôle d'Aristophane de Byzance, qui a réparti les poèmes en livres, qui a établi la colométrie, et qui a utilisé trois signes distincts pour indiquer la fin de la strophe, de la triade et du poème, l'édition sous le règne des Antonins d'un « choix » qui consiste dans les quatre livres des *Epinicies* (M. Irigoin confirme par l'examen de la tradition indirecte et des papyrus la disparition des autres œuvres), la compilation des scholies vers le IVe siècle, date pour laquelle M. I. apporte quelques arguments nouveaux (en particulier le commentaire du *Pap. Berlin* 13419), la description de l'archétype de l'édition des *Epinicies*, la constitution de deux recensions ; l'originalité de la recension ambrosienne (p. 106) est bien marquée : l'archétype dans l'état le plus ancien que l'on puisse atteindre ne contenait que les *Olympiques* et un descendant mutilé de cet archétype qui contenait les *Ol.* II à XII a donné naissance par une translittération tardive à l'*Ambrosianus* C 222 inf (A). Tous les autres témoins de la tradition de Pindare sont issus de l'archétype de la recension vaticane : en outre, trois papyrus issus de l'édition des *Epinicies* établie sous les Antonins sont indépendants de nos deux recensions. Ainsi les deux premières parties de l'ouvrage de M. Irigoin et le premier chapitre de la troisième nous mènent jusqu'à la coupure des siècles de fer. Au passage l'auteur a été amené à prendre parti sur des problèmes controversés : p. 7-8 il pense que, contrairement à ce que l'on observe dans des textes musicaux postérieurs, la mélodie n'était pas accordée à l'accent des mots : mais on a aussi pensé que si la strophe et l'antistrophe présentent le même rythme, peut-être la mélodie en était-elle différente ; — l'étude des fautes dues au *metagrammatismos*, p. 23 à 28 est fermement menée : on verra p. 28 comment pouvaient être réparties dans l'édition alexandrine les formes d'infinitif en -ειν et en -ειν ; — p. 38-41 bonne mise au point sur l'étendue des rouleaux alexandrins, qui correspondait à peu près à l'étendue des rouleaux attiques, et sur l'utilisation des chiffres attiques plutôt que milésiens dans la stichométrie.

Lorsque M. Irigoin s'emploie dans les chapitres suivants à classer les manuscrits et à tracer l'histoire de la tradition, il dispose d'une documentation beaucoup plus riche et plus sûre, et il la manie avec la plus grande aisance. Les résultats de son travail se trouvent clairement exprimés dans les conclusions des chapitres et dans plusieurs « stemmes », notamment celui qui figure à la fin du volume. Dans le détail de l'analyse, bien des précisions nouvelles sont apportées (ainsi, p. 243, à propos de l'*Ambrosianus* A, l'auteur prend parti entre Schrœder et Turyn, et montre que pour la *première Olympique* le copiste ne transmet pas le texte ambrosien authentique et utilise un descendant du manuscrit ζ, lequel est un manuscrit reconstitué). L'auteur est en effet assez sûr de sa méthode pour tenter de reconstituer des manuscrits perdus : c'est ainsi qu'il a pu décrire jusqu'à la présentation et la mise en pages du manuscrit perdu qu'il appelle le *Thessalonicensis*, issu du plus proche commun ancêtre de la recension raccourcie. Et comme

la chance favorise ceux qui ont su la mériter, M. Irigoin après avoir reconstitué le contenu d'un manuscrit perdu, a retrouvé ce manuscrit lui-même, c'est le *Vindob. suppl. graec.* 64 (cf. p. 216 sqq.).

Tout le travail est fondé sur un examen rigoureux des manuscrits, et notamment sur le relevé des fautes communes. Dans les dernières lignes de son ouvrage, l'auteur note que dans la transmission du texte de Pindare « on voit intervenir sans cesse la main et l'esprit de l'homme ». C'est pourtant le caractère mécanique de la transmission qui permet d'établir avec tant de rigueur le classement des manuscrits. La remarque de M. Irigoin est surtout valable lorsqu'il s'agit d'étudier les éditions, qu'il s'agisse des éditions antiques ou celles des érudits byzantins comme Maxime Planude, Thomas Magister ou Demetrius Triclinius, dont il analyse l'œuvre avec soin et avec sympathie.

J'avoue que je serais moins indulgent en ce qui concerne les commentateurs byzantins, ou même anciens, sous la forme du moins où ils nous sont parvenus. Je suis frappé par exemple, lorsqu'il s'agit de discuter des faits grammaticaux ou métriques de leur médiocre connaissance de la prosodie et de la langue : au vers 84 de la première *Olympique* (cf. p. 345) la leçon οὗτοσί adoptée par Triclinius est à tous égards inadmissible.

S'il fallait proposer des critiques à M. Irigoin, on dirait que ses relevés de fautes auraient peut-être pu être allégés. On se plaindrait aussi que Pindare se trouve trop dissimulé derrière ses manuscrits et ses commentateurs, si bien que lorsque l'on veut se faire une idée de l'autorité respective de deux variantes en un passage donné, il est difficile de tirer parti de l'ouvrage. Je sais bien que l'auteur n'a pas voulu établir une édition de Pindare, mais il a discuté diverses variantes et on aimerait se reporter à ces discussions. L'index aurait pu contenir l'indication des principaux textes étudiés : ce serait plus utile que les noms des savants contemporains qui sont cités. Mais il ne faut pas chercher chicane à M. Irigoin. Son ouvrage fait la preuve de ses mérites de philologue déjà exercé et d'helléniste.

P. Chantraine.

J. Irigoin, *Recherches sur les mètres de la lyrique chorale grecque, la structure du vers* (Etudes et Commentaires, XVI). Paris, C. Klincksieck, 1953 ; in-8°, 106 p.

La métrique grecque passe pour être une discipline austère et c'est pourquoi sans doute on la néglige. Il faut louer M. J. Irigoin d'avoir donné comme thèse complémentaire un travail de métrique, et d'avoir bien choisi le sujet de sa recherche. Depuis Wilamowitz, et même avant lui, les meilleurs métriciens ont observé que ce n'était pas le pied qui doit constituer l'unité métrique mais des éléments plus complexes et plus réels à la fois que M. P. Maas appelle des *Metra*, M. W. J. W. Koster des *syzygies* (ce qui répond aux éléments métriques les plus courts), M. Dain des *éléments rythmiques*, et Mme A. M. Dale des *metrical units*. Scander un poème, c'est déterminer comment ces unités métriques se trouvent associées dans le vers. Mais, en l'absence des indications que fournissait la musique, la tâche apparaît fort malaisée. C'est cette tâche qu'a entreprise M. Irigoin en se fondant sur quelques principes déjà entrevus par D. Serruys et P. Maas, mais dont il a su tirer avec une remarquable vigueur d'esprit un système complet d'explication.

Il n'est pas très difficile de déterminer, en principe, l'étendue d'un vers. M. I. en donne p. 12 une définition fort nette : il se compose d'un ou plusieurs éléments rythmiques et se termine par une pause, c'est-à-dire par une fin de mot coïncidant avec la fin du dernier élément rythmique, cette pause étant souvent confirmée par l'indifférence de la syllabe finale ou par l'hiatus. En revanche le *côlon* ne possède pas de valeur métrique : c'est là un des résultats auxquels M. I. tient le plus et qu'il annonce dès le début de sa recherche : « j'essaierai, au cours de cette étude, de montrer que le *côlon* ne possède pas une valeur métrique réelle » (p. 12) [1]. Il est possible que la colométrie, qui remonte à Aristophane de Byzance, ait d'abord présenté un intérêt pratique pour la mise en page du texte (l'auteur pourrait renvoyer à son *Histoire du Texte de Pindare*, pp. 46-47).

Une autre notion essentielle est celle de coupe et de césure que M. Irigoin définit également avec fermeté : Il faut opposer la césure et la diérèse, la première est une séparation de mots non fortuite à l'*intérieur* d'un élément rythmique, tandis que la diérèse se trouve à la *limite* de deux éléments rythmiques. L'objet du présent ouvrage est de montrer que, dans les vers lyriques, les poètes évitent de faire coïncider la fin d'un mot avec la fin d'un élément rythmique : il n'y a donc pas, en principe de *diérèses*, mais des *césures*, c'est-à-dire des séparations de mots non fortuites avant ou après la limite de deux éléments rythmiques. L'examen des séries dactylo-trochaïques, notamment chez Pindare et Bacchylide, donne à cet égard des résultats décisifs. Les exceptions sont peu nombreuses et peuvent généralement s'expliquer ; il est rare que l'auteur marque quelque hésitation (cf. pourtant pp. 28-29 pour les vers 1 et 5 de la strophe de la *VI^e Olympique*, où il paraît finalement admettre une diérèse).

Le second chapitre, sur les séries iambiques, semble donner des résultats moins nets, et sans entrer dans le détail, on peut observer (cf. p. 81) que les vers choriambiques ne présentent pas de césure.

On peut se demander quelle est l'extension de la loi établie par M. Irigoin dans le temps, et d'autre part si elle convient à toutes les séries en dehors des dactylo-trochaïques. En ce qui concerne les asynartètes, il en donne une interprétation nouvelle fondée sur l'existence d'une césure au lieu d'une diérèse à la limite des deux éléments rythmiques. C'est ainsi qu'il voit dans l'iambélégiaque la combinaison d'une dipodie iambique et d'un prosodiaque, alors qu'on le décompose habituellement en un rufulianum et un hemiépes. On voudrait lui demander quelles raisons il a (sinon l'explication d'ailleurs excellente qu'il a donnée des dactylo-trochaïques) de repousser l'analyse traditionnelle qui a pour elle l'autorité d'Hephestion qui dit en propres termes (cf. p. 52) que ce mètre n'admet pas la synaphie. M. Irigoin ne traite pas, ce qui est son droit, des tétramètres anapestiques et trochaïques : or ces séries doivent évidemment s'expliquer par une diérèse entre les deux dimètres. M. Irigoin n'admet la diérèse (cf. p. 41, 57 et ailleurs) que si l'un des deux éléments rythmiques est syncopé, par catalexe du premier ou acéphalie du second, mais cette condition ne me semble pas nécessaire pour tous les types de vers, et notamment pour les tétramètres trochaïques et anapestiques.

On trouvera également pp. 58-61 une étude des césures du trimètre iambique et de l'hexamètre dactylique, qui s'insère parfaitement dans le système de l'auteur et qui met en lumière, comme l'avaient déjà vu Louis Havet et d'autres, l'importance des rapports entre les fins de mots et les fins de pieds ou d'éléments rythmiques, qui ne doivent pas coïncider

1. Il confirme ainsi une indication donnée avec plus de réserve par M. Dain, à qui il dédie son livre (Cf. A. DAIN, *Leçon sur la Métrique grecque*, pp. 16-17).

à moins qu'un effet ne doive être produit. Toutefois l'analyse qui est proposée p. 60 de l'hexamètre dactylique doit être considérée comme une analyse structurelle et rythmique. Lorsque M. Irigoin écrit « l'hypothèse que je propose ici sur la structure, et donc sur l'origine de l'hexamètre dactylique... », il s'avance trop loin ; il n'est ni nécessaire, ni probable que l'hexamètre dactylique soit fabriqué par la combinaison de deux éléments rythmiques : j'ajoute que dans ce cas particulier l'hypothèse, qui n'est pas invraisemblable, de l'emprunt de l'hexamètre au monde égéen, modifie de façon essentielle les données du problème.

Voici encore quelques remarques de détail. Il y aurait peut-être intérêt à examiner les exceptions aux règles posées par l'auteur ; ainsi dans la *V^e Isthmique*, Antistrophe 3, 5 (cf. p. 19), je me demande si la diérèse ne met pas en valeur la formule Ζεὺς ὁ πάντων κύριος ; — on sera reconnaissant à M. Irigoin des définitions très nettes qu'il a données des termes techniques employés (p. 11-13) ; mais peut-être découvrirait-on parfois un peu de flottement dans l'usage qu'il en fait lui-même : ainsi p. 25 à propos de Pindare, *Ném.* V é. 3 où il parle d'une césure généralisée qui marquerait la fin d'un vers : c'est coupe qu'il aurait fallu dire.

Le livre de M. Irigoin est parfois un peu ardu, en raison de la difficulté du sujet et de la concision de l'exposé (les tableaux de chiffres doivent être regardés de près pour être compris, et lorsque p. 19 j'ai voulu examiner les cas de diérèse il m'a fallu pour la *V^e Isthmique* relire toutes les strophes et les antistrophes pour trouver le cas qui m'intéressait). On pourrait aussi reprocher à l'auteur d'avoir voulu trop étendre son principe d'analyse. Mais la concision même de son étude met en lumière l'importance des résultats obtenus, la fermeté d'esprit de M. Irigoin et, disons-le d'un mot, sa maîtrise naissante, même si l'on ne lui donne pas toujours raison.

P. Chantraine.

A. Turyn, *Studies in the manuscript tradition of the Tragedies of Sophocles* (Illinois Studies in Language and Literature, 36, 1-2). Urbana, The University of Illinois Press, 1952 ; in-8°, 218 p. et XVIII pl.

M. Turyn s'est intéressé aux manuscrits de Pindare, à ceux d'Eschyle, et, depuis quelques années, à ceux de Sophocle. Il nous donne aujourd'hui une synthèse de ses recherches sur Sophocle en se fondant sur des articles antérieurs dont il est l'auteur, et à l'occasion sur d'autres travaux comme la thèse de M. Aubreton, *Démétrius Triclinius et les recensions médiévales de Sophocle*. L'exposé de M. Turyn ne se perd pas dans une foule de détails d'inégale importance. Il se fonde sur des faits et des fautes caractéristiques, et donne une idée nette de l'histoire de la tradition. Comme c'est aujourd'hui une tendance des historiens des textes, et comme M. Turyn l'a fait lui-même, l'auteur s'applique d'abord à définir les caractéristiques des éditions de philologues byzantins et à reconnaître les manuscrits où elles figurent. Cette recherche doit permettre de reconnaître les leçons qui n'appartiennent pas à la tradition ancienne, mais doivent être considérées comme des conjectures anciennes. Ces conjectures peuvent figurer, non seulement dans les éditions de philologues, mais dans d'autres manuscrits qu'elles ont pu contaminer. Indiquons enfin que de telles leçons, même si elles ne viennent pas de la tradition ancienne, peuvent corriger de vieilles fautes de façon heureuse, et être adoptées par les éditeurs modernes. La recension de Manuel Moschopoulos est la plus ancienne recension byzantine. Elle contenait les trois pièces *Ajax*, *Electre*, *Œdipe-Roi* et présentait des scholies dont M. Turyn a défini les caractères propres et les formules.

On trouvera p. 27-30 une liste des manuscrits moschopouliens que l'on pourra comparer avec celle qu'a établie de son côté M. Aubreton. Signalons tout de suite que le *Parisinus* 2712 désigné par le sigle A est moschopoulien dans *Ajax*, *Electre*, *Œdipe-Roi*. L'auteur examine ensuite la recension de Thomas Magister qui semble être l'auteur de deux éditions. Thomas aurait édité avec des scholies caractéristiques *Ajax*, *Electre*, *Œdipe-Roi*, *Antigone*, et sans scholies *Œdipe à Colone*, *les Trachiniennes*, *Philoctète*. En ce qui concerne la recension triclinienne, M. Turyn montre l'importance que Triclinius a accordée aux questions métriques. Il indique que les éditeurs ne doivent tirer de la recension de Triclinius que ce qu'ils considèrent comme une bonne correction ou une bonne conjecture. Enfin il donne comme témoins les plus caractéristiques de Triclinius le *Parisinus* 2711 et le *Venetus* 470 que M. Aubreton ne semble pas avoir utilisé. Enfin un chapitre étudie ce que l'auteur appelle la recension d'Iéna, représentée notamment par le *Parisinus* 2598, qui reproduit avec quelques additions des scholies prises à Moschopoulos et Thomas.

Le plan du livre de M. Turyn est commode pour le lecteur. Au lieu de présenter comme on le fait souvent l'histoire du texte dans un ordre chronologique il adopte la démarche inverse, et n'aborde ce qu'il appelle les vetustiores codices qu'après s'être débarrassé de l'analyse des éditions byzantines. Comme le montre le stemma des pages 119 et 137, la tradition remonte à un archetype en minuscules, dont sont issus un peu avant l'an 1000 deux « subarchétypes » λ et ρ. La classe λ est représentée par le *Laur. plut.* 32, 9 (L) et par le palimpseste de Leyde (Λ). La classe ρ est constituée par quatre manuscrits dont le plus important est peut-être le *Laur. Conv. Suppr.* 152 (G). En ce qui concerne L il est important de noter que les corrections de L^2 n'ont rien à faire avec la tradition de L et qu'elles représentent, dans la triade, des leçons d'origine moschopoulienne. Pour le palimpseste de Leyde, il faut tenir compte maintenant du récent article de J. Irigoin, dont M. Turyn n'a pas pu avoir connaissance, et qui apporte diverses précisions. Une comparaison méthodique du palimpseste avec L conduit M. Irigoin à penser que les deux manuscrits sont copiés sur le même modèle qui pourrait être l'exemplaire translittéré. D'autre part la concordance entre les leçons de Suidas (rédigé entre 975 et 1025) et celles de G, donne à croire qu'elles présentent des variantes qui n'ont pas eu le temps de se constituer entre la rédaction de L et du palimpseste, et celle de Suidas : il faudrait donc admettre deux translittérations distinctes.

Sans reprendre ici tout l'exposé de M. Turyn je voudrais signaler ici quelques réflexions générales ou quelques remarques de détail qui semblent importantes. Ainsi, p. 125 dans l'étude des *deteriores*, où l'auteur voit des manuscrits relativement récents, issus de la tradition de λ ou de ρ, et qui n'ont pas subi l'influence systématique des éditions savantes de l'époque des Paléologues. En *Ajax* 199 la leçon des *deteriores* est une leçon de Suidas. Ou encore, p. 121, à propos des divergences entre les deux classes de *vetustiores*, l'indication que l'archétype a pu noter des doubles leçons entre lesquelles le copiste a pu choisir.

Du point de vue pratique de l'établissement du texte de Sophocle, le travail de M. Turyn conduit à attribuer à L et à Λ une importance toute particulière ; toutefois ce ne sont pas les seuls témoins auxquels on doive recourir. D'autre part le *Parisinus* 2712 ne devrait plus selon lui être considéré comme le représentant d'une tradition authentique. Il nous donnerait pour partie des leçons moschopouliennes, et résulterait d'un travail philologique qui date probablement de la première moitié du XIV^e^ siècle. Mais cette position sera peut-être discutée.

P. Chantraine.

Eugenio Della Valle, *L'Antigone di Sofocle*, Introduzione, saggio e versione poetica. Biblioteca di cultura moderna, Bari, Laterza, 1952, 138 p.

Tous les hellénistes qui ont eu à étudier Sophocle connaissent et apprécient les travaux de M. Della Valle. L'ouvrage qu'il vient de publier dans la « Biblioteca di cultura moderna » comprend, après une brève introduction, deux parties qui se complètent harmonieusement. Dans la première (p. 19-67) on retrouvera avec plaisir l'excellente étude littéraire que l'auteur a consacrée naguère à *Antigone* et publiée sous le titre *Saggio su la poesia dell'Antigone* (Bari, G. Laterza, 1935, in-4°, 121 p.). Je ne redirai pas les mérites de cet exposé que les critiques ont accueilli favorablement lors de sa publication. Je me contenterai de signaler que, même privé des notes qui l'accompagnaient dans l'édition de 1935, l'essai de M. Della Valle offre toujours le même intérêt. L'auteur s'y révèle à la fois comme un érudit et comme un poète. Aussi cet essai constitue-t-il une excellente introduction à la traduction qui prend place dans la seconde partie du volume (p. 70-136). On y retrouve la sûreté d'interprétation et les qualités poétiques qui caractérisaient les extraits déjà publiés par M. Della Valle.

P. Louis.

Ivan M. Linforth, *Religion and drama in Œdipus at Colonus*. University of California publications in classical philology, vol. XIV, n° 4, pp. 75-192, Berkeley and Los Angeles, 1951.

Cette intéressante étude de M. Ivan M. Linforth a, entre autres mérites, celui d'inciter à relire *Œdipe à Colone* avec une attention renouvelée. Le problème posé est celui de la signification profonde d'une tragédie que presque tous les critiques considèrent comme un drame religieux. L'auteur, dans le cours de son exposé, cite de nombreux jugements qui tous soulignent le caractère essentiellement religieux du drame où Sophocle retrace les derniers moments d'Œdipe. On pourrait les multiplier. Rappelons, par exemple, sur la fin d'Œdipe, cette remarque de P. Masqueray dans la Notice de l'édition Guillaume Budé (tome II, p. 143) : « Après une vie de malheur et d'opprobre, Œdipe, en mourant se transfigure devant nous et devient presque un dieu ». Certains pensent même que Sophocle se propose surtout, dans cette tragédie, d'étudier les rapports entre l'homme et la divinité. M. L. se demande avec raison si une telle interprétation est juste. Sans nier qu'il y ait dans *Œdipe à Colone* des éléments religieux, ce qui est évident, il essaie de montrer que ces éléments ne sont pas prédominants. Et il appuie sa démonstration sur une analyse très minutieuse de l'ensemble de la pièce. On trouvera, d'autre part, un appendice (pp. 186-191) un excellent commentaire philologique des vers 1565-1567, dont l'auteur donne une interprétation vraisemblable.

P. Louis.

Thucydidis, *Historiarum Liber Primus*, a cura di A. Maddalena, t. II et III (Biblioteca de Studi Superiori, vol. XVIII et XX). Florence, La Nuova Italia, 1952 ; in-8°, 258 et 171 p.

Voici achevée cette édition du premier livre de Thucydide dont la *Revue de Philologie* a déjà annoncé le premier volume. La présentation du texte est correcte et commode. Le commentaire s'applique à éclaircir cette œuvre difficile. M. Maddalena s'efforce avec raison d'expliquer le texte traditionnel plutôt que de le corriger. Ainsi au chapitre LIII, 3 il justifie la

dissymétrie τῶν δὲ Κερκυραίων τὸ μὲν στρατόπεδον ... οἱ δὲ Ἀθηναῖοι ; — ch. LVII 6, M. Maddalena met entre deux croix le δέκα dans l'expression μετ' ἄλλων δέκα στρατηγοῦντος ; il a raison d'écarter l'explication que Steup a proposée pour le texte traditionnel, mais il ne prend pas assez franchement parti, et se contente d'indiquer en note que la correction la plus vraisemblable « anche per ragioni paelografiche » est celle de Krüger, qui corrige δέκα en τεσσάρων : il vaudrait mieux dire plus nettement qu'il s'est produit une confusion entre deux systèmes de numération le delta, suivant les systèmes, pouvant signifier *dix* ou *quatre*.

Cette édition prudente et soignée rendra de bons services pour l'explication de cet auteur difficile, tant par ses notes que par la traduction du livre premier qui se trouve à la fin du troisième tome.

P. Chantraine.

G. Grossmann, *Politische Schlagwörter aus der Zeit des Peloponnesischen Krieges*. Zurich, Dissertationdruckerei Leemann, 1950 ; in-8°, 192 p.

L'auteur de cette thèse de Bâle montre d'abord l'existence d'une tradition politique « modérée », puis il analyse le contenu des « mots d'ordre » politiques en les répartissant en trois rubriques. Il a considéré d'abord l'idéal de l'εὐνομία, qui joue déjà un rôle important dans les conceptions politiques de Solon. Mais avec le développement de la démocratie à Athènes le terme εὐνομία (comme son demi synonyme plus récent ὁμόνοια) a servi de plus en plus à désigner la constitution aristocratique : on voit (cf. p. 36) les termes ἀριστοκρατία et εὐνομία se correspondre. Les deux chapitres suivants étudient des notions qui présentent un caractère moral autant que politique, qu'il s'agisse de l'attitude des deux camps vis-à-vis des biens matériels (prodigalité et économie, bienfaisance et attachement aux richesses), ou de la bravoure, à propos de laquelle M. G. analyse des attitudes aussi diverses que la prévoyance, la lenteur, la sagesse, la discipline, la ruse d'une part, la légèreté, l'activité, etc... de l'autre.

Le livre vise en somme à établir une sorte de psychologie des partis, sujet d'autant plus difficile qu'il n'existe pas proprement de partis constitués. L'exposé de l'auteur est riche et nuancé, mais reste inévitablement un peu flou. Certaines notions qui auraient pu être considérées de près ont été négligées comme celle de δημοκρατία. L'histoire même des mots et l'examen de leur structure aurait pu parfois apporter à l'exposé une lumière supplémentaire : je songe par exemple à l'article de M. Debrunner sur l'origine de δημοκρατία dans la *Festschrift Tièche*.

Le livre donne à réfléchir et ne manque pas de mérite. Un index des mots grecs étudiés l'aurait rendu plus utile encore.

P. Chantraine.

W. C. Helmbold, *Plato's Gorgias*, translated with an Introduction. New-York, The liberal arts press, 1952, 107 p.

La collection « The little library of liberal arts » fait une très large place aux œuvres de la littérature grecque. Son vingtième volume est une traduction du *Gorgias* de Platon. Le livre débute, comme il se doit, par une introduction et une bibliographie. Mais l'introduction est d'une brièveté excessive (à peine trois pages). Je sais bien que l'auteur ne s'adresse pas à

des spécialistes et qu'il n'avait pas, par conséquent, à étudier à fond tous les problèmes que pose cet important dialogue : cependant il aurait été sans doute intéressant d'étudier certaines questions que le lecteur le moins averti ne peut manquer de se poser. Ainsi M. H. indique bien, en quelques lignes, le sujet réel du *Gorgias*, mais il ne dit absolument rien des intentions de l'auteur ni des circonstances dans lesquelles il a composé son œuvre. Quant à la bibliographie, elle se réduit à quelques titres parmi lesquels on a le regret de ne trouver aucun ouvrage français. Au contraire la traduction elle-même me paraît digne d'éloges. Le texte suivi est celui de l'édition d'Oxford (avec peut-être un peu trop de passages considérés comme interpolés). La pensée de Platon est interprétée avec beaucoup d'exactitude et l'auteur a fait effort pour conserver au style toute sa vigueur et toute sa vie. Quelques notes, très brèves, donnent une référence, expliquent une allusion ou signalent un jeu de mots (à 495 *d*, on peut se demander s'il est exact que Calliclès plaisante sur le nom du dème d'Alopècé).

P. Louis.

R. Hackforth, *Plato's Phaedrus*, translated with introduction and commentary. Cambridge University Press, 1952, 172 p.

Comme le signale M. R. Hackforth dans sa préface, le seul commentaire complet du *Phèdre* dont on disposait jusqu'ici, celui de W. H. Thompson, remonte à 1868. Il était donc nécessaire de reprendre l'étude de ce dialogue, car notre connaissance du platonisme a fait depuis lors de très grands progrès. Et pour ce qui est du *Phèdre* en particulier, plusieurs monographies ont apporté une solution à certains problèmes et permis de mieux poser les autres. M. H. est parfaitement au courant de toutes ces recherches : il fait avec beaucoup de clarté le point des résultats obtenus et sur quelques questions controversées donne un avis très sage. Son livre comporte une introduction, une traduction et un commentaire. Le texte n'est pas reproduit. L'auteur a suivi celui de Burnet : lorsqu'il s'en écarte, il l'indique toujours dans une note. La présentation de la traduction et du commentaire est remarquable : M. H. a divisé le dialogue en un certain nombre de sections (vingt-six en tout), dont il donne successivement la traduction et le commentaire. On pourrait craindre que cette méthode n'eût l'inconvénient d'interrompre la suite des idées en découpant le texte en tronçons. Mais en fait elle se révèle très commode à l'usage. Et d'ailleurs les divisions ne sont jamais artificielles, mais correspondent toujours aux articulations du dialogue. Il est impossible de signaler ici toutes les remarques intéressantes que renferme le commentaire. Je me contenterai d'attirer l'attention sur certains paragraphes de l'introduction. L'auteur commence par discuter le délicat problème de la date de composition du dialogue. Après un examen minutieux du dossier, il conclut que le *Phèdre* est postérieur à la *République* et, pour fixer les idées, la date des environs de 370, ce qui est très vraisemblable. Une autre question importante est celle de l'authenticité du discours de Lysias : l'auteur, là encore, examine tous les éléments du problème et pense, en définitive, qu'il s'agit d'un pastiche rédigé par Platon lui-même. En somme, aussi bien dans l'introduction que dans le commentaire, l'auteur choisit toujours des solutions raisonnables.

P. Louis.

Gilberte Ronnet, *Etude sur le style de Démosthène dans les discours politiques*. Paris, de Boccard, 1951, 204 p.

L'objet de cette thèse est non seulement d'étudier le style de Démosthène dans les discours politiques, mais aussi d'en souligner l'évolution. C'est là une recherche difficile et qui, même limitée à une partie de l'œuvre de l'orateur, valait la peine d'être entreprise. L'ouvrage de Mlle Ronnet se subdivise en cinq grands chapitres consacrés successivement à la langue de Démosthène, aux figures de mots, à la construction de la phrase, aux figures de pensée, à la couleur, c'est-à-dire aux images. On y trouvera des remarques intéressantes et judicieuses sur l'influence de Thucydide et, par son intermédiaire, de Gorgias, sur le style de Démosthène ; sur l'évolution que subit la période de Démosthène dans le cours de sa carrière politique ; sur l'emploi des figures de mots qui chez lui sont toujours vivantes et ne tournent jamais au procédé automatique. Mais malgré l'intérêt que présentent certaines analyses conduites avec méthode et dont les résultats sont clairement exposés, je crains fort que le lecteur ne soit quelque peu déçu. Il le sera certainement par le premier chapitre où Mlle R. a placé des remarques sur la langue de Démosthène, c'est-à-dire sur son vocabulaire et sa syntaxe. Ce dernier point en particulier me paraît traité d'une manière beaucoup trop superficielle. Il aurait mieux valu n'en pas parler que de se borner à des statistiques sur l'emploi de l'article, du participe ou de l'infinitif substantivés. D'ailleurs les habitudes de Démosthène à cet égard ne paraissent pas tellement différentes de celles des autres orateurs. A propos des autres chapitres, on peut se demander si Mlle R. a eu raison d'insister comme elle l'a fait sur cette idée que « le style révèle l'homme ». Ainsi dans le chapitre consacré à l'emploi des images, Mlle R. déclare qu'il est possible de chercher dans les métaphores « la révélation des tendances profondes de l'écrivain » (p. 149), « le secret de son caractère » (p. 154), « l'histoire de son âme » (p. 176). Ce sont là des formules apparemment brillantes, mais il me semble que Mlle R. se fait illusion sur la valeur psychologique des images. Je persiste à croire que l'emploi métaphorique d'un mot nous renseigne beaucoup moins sur la mentalité de l'écrivain que sur celle du milieu social dans lequel il a vécu, et, dans le cas d'un orateur, sur les préoccupations de son auditoire. Je formulerai enfin un regret : c'est que Mlle R. n'ait pas cru devoir donner toujours la traduction des passages cités : on aimerait parfois connaître son interprétation.

P. Louis.

Paolo Enrico Arias, *Skopas* (*Quaderni e guide di archeologia*, I). Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 1952 ; in-4°, 158 p. et 16 pl.

Le *Skopas* de M. P. E. Arias ouvre une nouvelle série des *Quaderni* dirigés par M. Bianchi Bandinelli et par Madame Luisa Banti. Destinés à l'enseignement universitaire, ces *Cahiers* rendront aussi le plus grand service aux chercheurs. La première partie est consacrée à la bibliographie : des résumés, brefs, mais denses, fournissent un « état de la question ». La seconde section réunit les sources littéraires ou épigraphiques : les textes sont accompagnés d'une traduction en italien et en anglais. La troisième partie traite des monuments : l'A., après une rapide mise au point, dresse pour chaque œuvre un catalogue très complet des copies anciennes ; les principales sont reproduites dans les 16 planches qui terminent le volume.

La formule adoptée pourrait, semble-t-il, être améliorée sur quelques points. Les textes sont accompagnés de l'apparat critique fourni par l'édition adoptée (la règle n'est d'ailleurs pas toujours respectée : l'A., qui garde

pour Pausanias l'apparat critique de Spiro, suit Hitzig-Blümner p. 82, n° 27). Cette transcription trop fidèle risque d'être inutile : les sigles ne sont pas expliqués, et, les lignes du texte n'étant pas numérotées, il est parfois malaisé de s'y retrouver : par exemple, p. 78, n° 22, le lecteur verra-t-il facilement que la mention *a*[*nte*] *C*[*hristum*] 395 concerne l'archonte Diophantès ? Il y aurait intérêt à ne garder que l'essentiel et surtout à distinguer très nettement les leçons des mss. (désignés par les sigles d'une seule édition) et les conjectures modernes dont les auteurs seraient cités en toutes lettres et avec les références, le cas échéant (les abréviations sont fort gênantes par exemple p. 60, n° 2). Les monuments devraient être accompagnés non seulement de l'indication du musée, mais aussi du numéro d'inventaire ; il serait en outre commode d'indiquer pour chacun d'eux où l'on peut trouver une bonne reproduction : par exemple, p. 104, n° 5-6, St. Jones, *Cat. Mus. Cap.*, pl. 47 ; B, Ashmole, *JHS*, 1922, pl. 8-10 ; — p. 114, n° 1, Brunn-Bruckmann, pl. 297 (référence donnée p. 115, n° 3). L'auteur enfin devrait disposer de plus de place pour développer une vue d'ensemble personnelle sur l'œuvre de l'artiste : cette interprétation ne nuirait pas à l'objectivité et éclairerait, vivifierait la sécheresse du catalogue.

Ce n'est pas le lieu de discuter ici le point de vue de l'A. sur l'activité de Scopas. M. Arias s'en tient avec sagesse à la conception la plus généralement admise. Il distingue d'abord une période attique et péloponnésienne (Apollon citharède, Athéna Pronaia de Thèbes, Héraclès de Sicyone). Vient ensuite une période asiatique très féconde dont les œuvres maîtresses sont l'Amazonomachie du Mausolée d'Halicarnasse, la statue d'Apollon Sminthien, la colonne de l'Artémision d'Ephèse (?), le thiase marin. Enfin Scopas revient travailler dans le Péloponnèse : temple d'Athéna Aléa à Tégée, groupes d'Asclépios et d'Hygie à Tégée et à Gortys, Aphrodite Pandémos à Elis, Ménade Chimairophonos, Pothos de Mégare (œuvre qui appartient selon l'A. à la fin de la vie de Scopas). L'A. garde une prudente réserve pour les œuvres contestées : l'Arès Ludovisi, le fameux groupe des Niobides, l'Hypnos de Madrid et la Déméter de Cnide par exemple ; ces deux dernières œuvres lui apraissent hellénistiques (pour la Déméter, cf. maintenant B. Ashmole, *JHS*, LXXI, 1951, p. 13, qui y voit une œuvre de Léocharès, aux environs de 330).

Voici maintenant quelques notes de lecture (je laisse de côté les fautes d'esprits ou d'accents purement accidentelles, quoique assez fréquentes) : P. 61, n° 2 *(in fine)* : lire *Hom.* σ 307. — P. 62, n. 2 : l'A. considère le Pothos de Florence et celui de la Via Cavour comme des répliques de la statue de Samothrace, alors qu'il les rapporte plus loin (p. 131) à la statue de Mégare.

Ibid. : l'expression « l'unione di Teti con Achille presso le isole dei Beati o il viaggio di Achille verso l'isola di Leuke » prête à confusion : il s'agit naturellement d'une *réunion* du fils et de la mère ou du voyage d'*outre-tombe* d'Achille à Leuké. — P. 66, l. 1 : lire ἤτοι. — P. 68, n° 11 : lire ὀνομαζόμενοι au lieu de -ναι ; dans l'apparat critique, supprimer *om.* — P. 74, n° 18 : lire Ἀθηνᾷ au lieu de Ἀθηνᾶ ; la faute se retrouve dans les traductions : le sens est le suivant : « tu décriras la statue du dieu (= Apollon Sminthien) en la comparant au Zeus d'Olympie et à l'Athéna de l'Acropole d'Athènes ». — P. 74, n. 16 : sur Apollon Sminthien, cf. maintenant H. Grégoire, R. Goossens, M. Mathieu, *Asklèpios, Apollon Smintheus et Rudra* (Bruxelles, 1950). — P. 76, n° 19 : Σκόπα ἔργα est une correction de Tyrwhitt ; la plupart des mss. donnent σκολιὰ ἔργα ; l'Ambrosianus G 93 porte Σκόπα en marge ; le Vaticanus 1329 a la leçon σκολιὰ σκόπ' ἔργα. Il faut peut-être préférer cette dernière leçon que Tyrwhitt ignorait et qui est fournie par l'un des meilleurs mss. de Strabon : le Géographe opposerait aux ἀργαῖα ξόανα, rigides et immobiles, les lignes *sinueuses* du groupe de Scopas : σκολιὰ serait alors une définition très heureuse de l'art du sculpteur parien (cf., avec un sens analogue, Théognis, v. 536). Paléographiquement, la chute

de σκόπα à côté de σκολιά s'explique aussi bien que l'altération de σκόπα en σκολιά. — P. 76, n° 21 : lire « memoratur ». — P. 78, l. 8 : lire τούτῳ ; l. 11 (et p. 80, l. 4), lire ἀετοῖς ; n. 22 : lire « Alea » et non « Alaea ». — P. 80, n° 23 : lire Ὑγίεια et non Ὑγιείᾳ (même faute dans Spiro) ; n° 25 : placer la virgule avant Ἑκάτης. — P. 109, l. 12 : lire « del IV sec. ». — P. 125 sq. : lire Epitragia (et non -ghia), orthographe adoptée p. 154. — P. 125, l. 24 : lire « specchio ateniese » au lieu de « sp. parigino ».

Francis Vian.

Albert Smeets, *Act en potentie in de Metaphysica van Aristoteles*, Historisch-philologisch onderzoek van Boek IX en V der *Metaphysica* ; Voorwoord van Prof. Aug. Mansion (avec un résumé en français), Leuven, 1952, 236 p.

Dans l'abondante bibliographie d'Aristote un des chapitres les plus riches est celui qui est consacré aux études spéciales sur les notions d'acte et de puissance (31 titres dans la bibliographie que donne M. A. Smeets, pp. 220-221). Cette floraison de monographies s'explique aisément par la place importante que tiennent ces notions dans l'exposé des doctrines du Stagirite. Mais l'exégèse d'Aristote a fait de tels progrès depuis un demi-siècle qu'il était nécessaire de reprendre la question en tenant compte, en particulier, des découvertes relatives à la chronologie des traités d'Aristote et à l'évolution de sa pensée. M. A. Smeets n'a pas fait une étude d'ensemble du sujet ; il s'est contenté pour le moment d'une analyse très précise et très complète de la *Métaphysique* et de la *Physique*, et ne donne dans son livre que les résultats de son examen des livres IX et V de la *Métaphysique*. Mais certaines de ses conclusions présentent un intérêt général et confirment les jugements de la science moderne sur la façon dont Aristote a composé ses œuvres. A la différence de la plupart de ses devanciers qui n'étudiaient les notions d'acte et de puissance que d'un point de vue strictement philosophique, M. S. a confronté les textes en historien et en philologue. Il a pu ainsi constater que les textes de la *Métaphysique* où il est question de l'acte et de la puissance, ne sont pas tous de la même époque et que sur ce point comme sur bien d'autres la pensée d'Aristote a évolué. Plusieurs critiques, en particulier Nuyens et Oggioni, avaient déjà signalé que la *Métaphysique*, comme les autres traités, n'a pas été écrite d'un seul jet. M. S. en apporte une démonstration précise et établit que le livre IX est « un amalgame de textes d'époques diverses et de caractère varié » (p. 228). Ces textes laissent apercevoir une évolution très nette de la théorie de l'acte et de la puissance, et révèlent en même temps que la doctrine aristotélicienne, au moment de leur rédaction, est en pleine élaboration et n'a pas encore reçu sa forme définitive. A ce propos, M. S. fait une remarque d'une grande portée et qui intéressera tous ceux qui s'essaient à traduire tel ou tel traité du *Corpus aristotelicum* : c'est que la terminologie d'Aristote est souvent imprécise, que ce logicien manque parfois « d'exactitude et de conséquence » dans l'emploi des mots : il s'agit là d'ailleurs non seulement d'une confusion de termes mais aussi d'une confusion de notions. Il ne faut pas trop s'en étonner si l'on admet que la pensée d'Aristote a subi une constante évolution, et que ses traités, sous la forme où la tradition nous les a transmis, juxtaposent des textes d'époques différentes. Une étude générale de la théorie de l'acte et de la puissance dans l'ensemble de l'œuvre d'Aristote permettrait de préciser ces divers points. Souhaitons que M. S. nous le donne bientôt. Mais en attendant je me permets de formuler le vœu qu'une traduction française du présent volume soit publiée dès que possible.

P. Louis.

F. Wehrli, *Lykon und Ariston von Keos* (Die Schule von Aristoteles, Heft VI). Bâle, Benno Schwabe, 1952 ; in-8°, 68 p.

La publication des fragments des disciples d'Aristote qu'a entreprise M. Wehrli se poursuit suivant le même plan que dans les volumes précédents : édition critique des fragments, puis commentaire ; avant les fragments proprement dits sont donnés les textes relatifs à la vie de l'écrivain.

L'œuvre de Lycon ne semble pas avoir exercé une influence notable, et nous n'en possédons que de rares fragments qui traitent tous de questions morales, ce qui ne semble pas être l'effet du hasard. Diogène Laerce nous a conservé son testament, qui est un document fort intéressant. Le philosophe s'y inquiète du sort de ses œuvres. Il distingue les inédits (ἀνέκδοτα), qu'il charge Callinos d'éditer, et les ouvrages connus, étudiés (ἀνεγνωσμένα) : M. Wehrli traduit par « Handexemplare » ; le terme grec n'est pas clair. — Les fragments d'Ariston de Céos présentent plus d'intérêt que ceux de Lycon. Les fragments 13, 14 et 15 (Wehrli) notamment sont des extraits assez étendus, cités par Philodème dans le περὶ κακιῶν, qu'un papyrus nous a conservés. Le commentaire de M. Wehrli montre nettement qu'il s'agit d'extraits (Philodème emploie le terme κεφαλαιώσομαι), comme le confirme l'analyse du texte, que les fragments 13 et 14 sont tirés de deux œuvres différentes, enfin que l'Ariston que cite Philodème est bien Ariston de Céos.

P. Chantraine.

F. Zucker, *Studien zur Namenkunde vorhellenistischer und hellenistischer Zeit* (Sitzungsberichte der deutschen Ak. z. Berlin, 1951, 1). Berlin, Akademie-Verlag, 1952 ; in-8°, 32 p.

L'auteur rapporte les noms Olympiodoros et Olympiaratos au développement du culte de Zeus Olympios au temps des Pisistratides. — Dans une analyse plus détaillée, il étudie un choix des noms fournis par les papyrus de Zénon en les groupant en catégories selon leur origine probable. Il range parmi les noms grecs Ἀρετάκης, qu'il dérive de Ἀρέτη; et qu'il rapproche des noms en -άκων ; la formation en -άκης, -άκους semble fort rare ; pour Ἠπιόδωρος, il a raison de considérer le mot comme un nom théophore tiré du culte d'Asclépios, et de ne pas le rapporter directement à l'adjectif homérique ἠπιόδωρος. L'étude des noms qui ne sont pas, ou ne semblent pas être d'origine grecque, est plus difficile et les résultats en seront plus discutés : je signale, p. 22 l'explication de Σπενδάτης par l'iranien Spendodata, Spenddat. — La fin du mémoire est consacrée aux noms théophores en -ῶναξ et -ώνασσα. L'auteur se demande si les noms en -ῶναξ ne sont pas issus de noms de lieux en -ώνασσα qui présenteraient un suffixe asianique (?). Quelle que soit l'explication de noms comme Ἑρμῶναξ, le nom d'Hipponax (que M. Zucker cite d'après l'épode de Strasbourg attribuée à Archiloque, mais qui peut être aussi d'Hipponax lui-même) est clair en grec, et doit être rapproché de termes comme χειρῶναξ.

P. Chantraine.

H.D. Westlake, *Timoleon and his relations with tyrants*. Manchester University Press, 1952, 63 p. in-8°.

L'auteur, qui a déjà consacré plusieurs articles au personnage de Timoléon, s'attaque, en ce petit livre, à la légende de son héros ; celle-ci tend à expliquer tous ses succès par une sorte de protection divine. Selon M. Westlake, c'est là une interprétation qui doit autant à la propagande même de Timoléon qu'au zèle de Timée et au souci moral de Plutarque ; en fait,

on ne s'explique l'ensemble des affaires de Sicile à cette époque qu'en admettant chez l'ennemi des tyrans une habileté diplomatique lucide et réaliste.

L'auteur, pour le prouver, critique de façon excellente un certain nombre de versions optimistes transmises par Diodore ou par Plutarque ; il en montre les invraisemblances ; et à la place il fait intervenir, en général, des plans et des négociations rendant l'ensemble cohérent. Il est possible qu'entraîné ici par son système d'explication, il ait hasardé un certain nombre d'hypothèses incertaines. S'il est évident que Denys ne s'est pas rendu à Timoléon parce qu'il l'« admirait », nous ignorons tout de l'accord qu'ils ont pu conclure. De même, certaines précautions prêtées à Timoléon sont seulement des suppositions (celle par laquelle il aurait encouragé la fraternisation entre ses hommes et les mercenaires d'Hikétas, p. 31 ; celle par laquelle il aurait arrangé avec ce dernier la reddition de Syracuse, p. 34 ; sans compter celle par laquelle il aurait à l'avance gagné les mercenaires de son frère, p. 61). Peut-être aussi certaines interprétations sont-elles écartées un peu rapidement (p. 11, n. 3 ; p. 37, n. 4). Mais au total on remarquera que, partout où il s'agit d'hypothèses, M. Westlake est le premier à le signaler. Peut-on dès lors demander plus, surtout quand il s'agit d'une période où les faits sont si complexes et les explications laissées par les anciens si nettement insuffisantes ?

J. de Romilly.

Hermann Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit, Ein Beitrag zum antiken Staatsrecht*, 3er Band, Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1952, XI-294 pages in-8° (fascicule 36 des *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und Antiken Rechtsgeschichte*).

H. Bengtson donne l'impression de posséder une immense puissance de travail : sans parler de ses nombreux articles, il a publié en 1949 son *Einführung in die alte Geschichte*, en 1950 sa *Griechische Geschichte*, et voici maintenant le troisième et dernier volume de son étude sur la stratégie hellénistique. Je sais bien que ces livres représentent le fruit différé d'un labeur poursuivi pendant des années où toute publication était difficile, sinon impossible. Ainsi, ce volume qui paraît maintenant était écrit dès 1939 ; le premier volume a paru en 1937, et le second en 1944 ; il y a maintenant vingt ans que l'auteur, sous la direction de Walter Otto, a entrepris cette étude sur la stratégie.

Ce dernier tome traite de la stratégie dans le royaume des Ptolémées et donne les conclusions générales de tout l'ouvrage.

En Egypte, comme dans tout le reste du monde hellénistique, le stratège est le délégué et le représentant du roi, au nom duquel il administre le territoire qui lui est confié. L'auteur étudie successivement : l'organisation de l'Egypte sous Alexandre-le-Grand en 332 avant J.-C., la division du pays en *nomes*, la *nomarchie*, les stratèges des *nomes* et l'évolution de leurs fonctions au cours des siècles, puis la stratégie de la Thébaïde (qui constitue un cas assez particulier), l'épistratégie, le stratège de la ville, celui de la chasse aux éléphants, et enfin les stratèges préposés aux possessions extérieures des Ptolémées : Cypre, Cyrénaïque, « Syrie et Phénicie ».

Les attributions civiles des stratèges se sont de plus en plus étendues, et cependant certains d'entre eux ont conservé quelque chose du caractère militaire que cette charge avait à l'origine, par exemple les στρατηγοὶ ἀποσταλέντες ἐπὶ τὴν θήραν τὴν τῶν ἐλεφάντων, car on sait que les éléphants étaient recherchés en vue de leur utilisation guerrière.

Dans l'ensemble, l'étude de la stratégie fournit l'occasion de constater qu'aucun Etat du monde hellénistique n'a possédé une administration aussi remarquablement conçue (« *verfeinerte* ») que le royaume ptolémaïque, dont l'organisation, sur bien des points, servira de modèle à l'*Imperium Romanum*.

Le volume se termine par un coup d'œil d'ensemble sur la stratégie hellénistique (p. 190-196), de copieux *Nachträge* aux deux premiers volumes, et même à ce troisième tome, la liste des stratèges connus par les documents de toute sorte, enfin l'*index* général des trois volumes de l'*index* des sources.

Les *Nachträge* spécialement montrent combien l'auteur se tient minutieusement au courant de tout ce qui paraît dans le domaine de l'histoire grecque, aussi bien en France que dans les autres pays : la thèse du regretté M. Launey, par exemple, y est déjà utilisée. Ces trois volumes constituent certainement une œuvre solide et durable, un κτῆμα εἰς ... πολὺν χρόνον.

R. Flacelière.

W. A. Oldfather, *Contributions toward a bibliography of Epictetus*, a supplement edited by Marian Harman, with a preliminary list of Epictetus manuscripts by W. H. Friedrich and C. U. Faye ; the University of Illinois Press, Urbana, 1952, xiii + 177 p.

Ce bel ouvrage est le supplément de la bibliographie d'Epictète publiée en 1927 par W. A. Oldfather sous le même titre (*Contributions toward a bibliography of Epictetus*, University of Illinois Bulletin, XXV, 12). La disposition du livre est identique : 1° Editions des œuvres d'Epictète ; 2° traductions (en hollandais, anglais, français, allemand, grec moderne, russe) ; 3° éditions du *Manuel*, traductions (il en existe en vingt langues dont l'annamite), paraphrases et traductions de paraphrases ; 4° éditions et traductions de morceaux choisis ; 5° éditions des fragments ; 6° éditions et traductions des commentaires anciens ; 7° Epictète pseudépigraphe (éditions et traductions de la prétendue *Altercatio* entre Hadrien et Epictète) ; 8° études sur l'œuvre d'Epictète. Les listes relèvent scrupuleusement tous les ouvrages parus jusqu'en 1945, date de la mort de l'excellent philologue qu'était W. A. Oldfather. Il conviendrait d'ajouter, parmi les publications postérieures, la thèse de A. Jagu, *Epictète et Platon, Essai sur les relations du stoïcisme et du platonisme à propos de la morale des Entretiens* (Paris, J. Vrin, 1946, in-8°, 76 p.) et la traduction des *Entretiens* et du *Manuel* par J. Souilhé et A. Jagu dans la collection « les grandes œuvres de la littérature grecque » (Paris, les Belles Lettres, 1950, in-8°, xxiv 450 p. : la traduction de J. Souilhé a été revue par A. Jagu qui a d'autre part rédigé l'introduction et les notes). En appendice de la bibliographie de W. A. Oldfather est donnée une liste précieuse des manuscrits du *Manuel*. Des index relèvent non seulement les noms d'auteurs mais encore ceux des éditeurs, des villes où ont paru les travaux cités et même les dates de publication depuis 1453. C'est dire avec quel soin ce livre a été préparé.

P. Louis.

P. V. Pistorius, *Plotinus and Neoplatonism.* An introductory study, Bowes and Bowes, Cambridge, 1952, 175 p.

Quand on aborde, sans initiation préalable, la lecture des *Ennéades*, chaque livre, presque chaque chapitre, laisse une pénible impression de désordre, malgré tout le soin apporté par Porphyre à classer et à organiser les notes de son maître. Et pourtant il se dégage de toutes ces dissertations une doctrine cohérente que M. P. V. Pistorius a eu le mérite d'exposer avec beaucoup de clarté dans un livre à la fois bref et complet. Une courte introduction (pp. 1-6) souligne les principaux traits de la doctrine de celui que M. P. considère comme « l'un des plus grands idéalistes de tous les temps et peut-être le plus profond philosophe du monde grec » (p. 1). Contrairement à l'opinion de ceux qui voient dans Plotin un produit du mysticisme oriental, l'auteur met l'accent sur le platonisme de Plotin qu'il appelle « le fils spirituel de Platon », « l'apôtre du platonisme ». Les chapitres suivants étudient plus en détail certains aspects de la philosophie de Plotin et s'efforcent de faire sentir l'unité profonde du système néoplatonicien affirmée dans l'introduction. Voici les titres de ces différents chapitres : I the nature of the one ; II the intellectual principle ; III the soul ; IV psychology ; V the problem of evil ; VI the ethics of Plotinus ; VII on beauty and art ; VIII on time and eternity ; IX the basis of religions mysticism. L'auteur insiste avec raison sur la conception plotinienne de la divinité. De ses analyses, conduites avec beaucoup de sûreté, se dégage une conclusion importante et originale : c'est que chez Plotin, contrairement à l'opinion généralement admise, la divinité est une.

P. Louis.

Folco Martinazzoli, *La « Successio » di Marco Aurelio. Struttura e spirito del primo libro dei « Pensieri »*. Bari, s. d. [1951], (coll. Μουσικαὶ διάλεκτοι. Supplementi. Serie V, 1), in-8°, 211 p.

Le premier livre des *Pensées*, comme l'admet M. F. Martinazzoli (p. 23) après d'autres philologues, est une préface que Marc-Aurèle, vieillissant et pressentant une mort prochaine, a écrite pour son journal intime. C'est aussi un testament, mais un testament étrange dont F. M. étudie le caractère paradoxal au chap. III de son livre. Il s'agit ici d'une *institutio heredis* à rebours. Peut-être parce qu'il n'a guère d'illusion sur ses héritiers (cf. *Pensées*, X, 36, 4), Marc-Aurèle « pense que la seule manière d'ouvrir sa propre succession sera de montrer comment lui-même, en son temps, a su recueillir celle qu'on lui a léguée » (F. M. p. 38). Dans le bilan définitif qu'il établit de sa vie privée, Marc-Aurèle dresse l'inventaire de ce qu'il doit à ses parents, à ses maîtres, aux dieux. D'où le ton dépouillé que prend le premier livre des *Pensées*, tout entier coulé dans un moule stylistique très simple : παρὰ (τοῦ δεῖνος) + ellipse du verbe + série de compléments d'objet. L'auteur rapproche très justement (p. 81) la formule de quittance connue dès l'époque ptolémaïque : ἔχω (ἀπέχω) παρὰ τοῦ δεῖνος. Dans son « testament » Marc-Aurèle signe une reconnaissance de dettes morales. Les compléments d'objets — autant vaudrait dire les dettes — sont avant tout des adjectifs neutres substantivés (103 exemples), des infinitifs substantivés (76 ex.), très rarement des substantifs ou des propositions déclaratives. On voit que la « substantivation » joue un rôle majeur : elle est ici procédé rigide (l'A. consacre le chap. VIII aux *procedimenti fissi*) et s'étend même à des propositions entières précédées de l'article τό. Parfois cela ne va pas sans difficultés pour l'intelligence du texte. Mais ces difficultés tiennent

peut-être à l'état de notre tradition manuscrite ; ainsi en I, 16, 9 : (παρὰ τοῦ πατρός ...) τὸ ζητητικὸν ἀκριβῶς ἐν τοῖς συμβουλίοις καὶ ἐπίμονον, ἀλλ' οὐ τὸ προαπέστη τῆς ἐρεύνης, ἀρκεσθεὶς ταῖς προχείροις φαντασίαις. La proposition substantivée est du type : περὶ τοῦ « τί θέλει ἢ τί οὐ θέλει » (I, 14, 7. Cf. IV, 7 ; VI, 23, 2 ; VIII, 1, 3 ; XI, 18, 2, tous exemples relevés par F. M., p. 100). Mais il est difficile de croire avec F. M. (pp. 99-100 et 125) que Marc-Aurèle rapporte les propos d'un tiers. En fait, on attend un verbe à la 1re personne qui réponde au τὸ ζητητικὸν ἀκριβῶς (= ὅτι ἀκριβῶς ζητῶ). Ne peut-on lire προαπέστην ? Sens : *De mon père... le soin d'examiner les affaires de près dans les conseils, et non le mot* : « *j'ai abandonné l'enquête, me tenant satisfait des premières apparences* » (d'après la trad. Trannoy). Marc-Aurèle cite la formule que les administrateurs négligents ont toujours à la bouche. Le tour n'est pas plus hardi que ἄρον τὴν ὑπόληψιν, ἦρται τὸ βέβλαμμαι (IV, 7). Il rappelle, en tout cas, celui d'Aristophane (*Guêp.* 666) : ΦΙ. καὶ ποῖ τρέπεται δὴ ' πειτα τὰ χρήματα τἄλλα ; — ΒΔ. εἰς τούτους τοὺς οὐχὶ προδώσω τὸν Ἀθηναίων κολοσυρτόν. *PHIL. Et alors, où passe le reste de l'argent ? — BDEL. A ceux < qui disent > : « Je ne trahirai pas les masses athéniennes »*. La chute du -ν de προαπέστην a pu se produire au cours de la translittération d'un vieil exemplaire en ruine, peut-être celui dans lequel Aréthas lisait les *Pensées* et qu'il fit recopier. On aura méconnu l'abréviation ΠΡΟΑΠΕΣΤΗ avec un trait sur l'êta, réclamant, il est vrai, que le verbe se soit trouvé en fin de ligne.

L'A. montre (chap. IX) que cet emploi de l'adjectif substantivé ressortit en grande partie à l'usage de la langue philosophique (I, 1 : τὸ ἀόργητον *l'égalité d'humeur en soi* ; I, 3 : τὸ θεοσεβές : *la piété en soi*, et non ἡ ἀοργησία, ἡ θεοσέβεια exprimant un état occasionnel et passager) ; le large usage de l'infinitif substantivé rappelle celui qu'en fait la prose savante hellénistique (chap. X). Mais Marc-Aurèle pousse la substantivation à l'extrême et ce procédé systématique donne au style du premier livre un aspect « hyperphilosophique » (F. M., p. 112 et 182).

Cependant ce goût des procédés rigides se trouve quelque peu balancé par une certaine tendance à l'*inconcinnitas* (étudiée au chap. VI). Elle apparaît dans la morphologie (hésitation entre les acc. plur. συγγραφεῖς et γονέας, τροφέας;), mais surtout dans la syntaxe : ainsi, Marc-Aurèle fait un emploi très libre de l'article qui manque parfois là où l'attendrait. C'est que l'auteur est un Latin dont le grec n'est pas la langue maternelle, comme l'indique justement l'A. (p. 72). Mais cette remarque risque de détruire l'analyse ingénieuse de la p. 49 où F. M. fait un sort à τὸ αἰδῆμον καὶ ἀρρενικόν [I, 2] et voit une intention particulière dans l'absence d'article devant ἀρρενικόν. Or ce tour se trouve en I, 1 : τὸ καλόηθες καὶ ἀόργητον, en I, 3, 1 : τὸ θεοσεβὲς καὶ μεταδοτικὸν καὶ ἀφεκτικόν, ailleurs encore, sans qu'on puisse saisir la moindre nuance dans la pensée). Autre trait de l'*inconcinnitas* : l'emploi « irrégulier » des négations coordonnées ; par exemple : παρὰ τοῦ τροφέως τὸ μήτε Πρασιανὸς μήτε Βενετιανὸς μήτε Παλμουλάριος ἢ Σκουτάριος γενέσθαι (I, 5, 1 ; au lieu de μήτε ... ἢ ..., μήτε ... ἢ ...). « Les trois μήτε indiquent que Marc-Aurèle met toutes les factions dans le même sac » (F. M. p. 75) ; la symétrie classique ne rendrait pas cette intention. En I, 7, 2 où l'on a μή ... μηδέ ... ἤ ... ἤ ... ἤ ..., le mouvement de la phrase suit la démarche de la pensée, les idées nouvelles étant notées (ἤ ... ἤ ...) au fur et à mesure qu'elles se présentent à l'esprit du philosophe (F. M. *ib.*). Ailleurs l'*inconcinnitas* est la marque de la langue parlée : Marc-Aurèle n'hésite pas, dans des passages voisins, à user du même mot avec deux acceptions différentes ; en I, 17, 4, ὥρα signifie successivement *la belle jeunesse* et *le juste moment* : τὸ τὴν ὥραν διασῶσαι καὶ τὸ μὴ πρὸ ὥρας ἀνδρωθῆναι ; en I, 16, 20, τὸ σῶμα c'est *le corps*, mais en I, 16, 26, c'est *l'esclave*. Cf. I, 7, 1 : λαβεῖν φαντασίαν « concevoir *l'idée* de ... », mais I, 15, 8 : φαντασίαν παρέχειν « offrir l'*apparence* de... ».

F. M. complète le portrait stylistique de Marc-Aurèle en jetant un coup d'œil sur la langue des onze autres livres des *Pensées* (chap. XIII). Il y

relève des latinismes (moins dans le vocabulaire que dans la syntaxe), une oscillation entre l'Atticisme et la *Koinè*, l'influence de la *Koinè* l'emportant toutefois. En définitive, l'A. est près de faire sien le jugement de Wilamowitz : « es kreuzen sich literarische Reminiszenzen mit dem gewöhnlichen Konversationsgriechisch » (cité p. 173).

En fermant le livre de F. M., on a pris conscience que la langue n'est pour Marc-Aurèle qu'un outil : attentif à la pensée seule, il ne s'arrête guère à l'expression qu'elle prend. Chez lui, pas de souci littéraire, pas de scrupule d'école. L'éloquence de Marc-Aurèle se moque de l'éloquence. De quoi sait-il gré à son maître Fronton ? De lui avoir appris à « bien écrire » ? Non, simplement de lui avoir montré quelles tristes âmes logent chez les tyrans et chez les patriciens (I, 11). C'est la seule mention de Fronton dans les *Pensées*, et combien dérisoire pour un rhéteur de profession. Au contraire Marc-Aurèle est reconnaissant à Rusticus de lui avoir ôté la passion de la sophistique, de l'avoir détourné de la rhétorique et du style raffiné (I, 7, 2-3. Cf. I, 17, 8). Aussi peut-on croire, avec F. M. (p. 173), que si Marc-Aurèle a choisi d'écrire en grec plutôt qu'en latin, c'est qu'il a voulu échapper définitivement à Fronton, à ses recherches de style, à ses stériles expériences littéraires, bref, à ce qui n'était rien que bagatelles aux yeux d'un philosophe.

J. Taillardat.

Plutarque, *Dialogue sur l'Amour (Eroticos)*, texte et traduction avec une introduction et des notes par Robert Flacelière (*Annales de l'Université de Lyon*, troisième série, Lettres, fasc. 21). Paris, Les Belles-Lettres, 1952 ; in-8°, 142 p.

Ayant achevé la publication des Traités Delphiques de Plutarque, M. R. Flacelière nous offre maintenant une édition avec traduction de l'*Eroticos*, ou *Dialogue sur l'Amour*. Cet ouvrage est composé suivant le même plan que les précédents. Dans une importante introduction sont étudiés et discutés les problèmes que pose le dialogue ; viennent ensuite le texte et sa traduction ; les notes, sommaires, qui visent à élucider les difficultés de détail, sont rassemblées à la fin du volume. En appendice, le lecteur trouvera des *addenda et corrigenda* à l'édition du *Dialogue sur la disparition des oracles*, publiée par M. F. en 1947.

L'introduction, précise et mesurée, facilite l'abord du traité. M. F., après avoir donné une analyse de l'*Eroticos*, s'attache à déterminer la date de sa composition et à reconnaître l'origine des thèmes moraux et religieux qu'y traite Plutarque.

A propos de l'établissement du texte, M. F. présente une observation importante qui dépasse le cas de l'*Eroticos*. On sait que sept traités des *Moralia* (les nos 70 à 76) ne se trouvent que dans deux manuscrits, conservés l'un et l'autre à la Bibliothèque Nationale, le *Parisinus gr.* 1672 (E), copié après 1302, et le *Parisinus gr.* 1675 (B), qui est généralement daté du xve siècle ; l'examen de ce dernier manuscrit m'a montré qu'on pouvait l'attribuer avec plus de précision aux environs de 1430. B dérive-t-il de E ? Les avis diffèrent sur ce point et la question vient d'être posée de nouveau par la discussion de G. R. Manton et K. Hubert. Une observation de M. F. résoud définitivement le problème ; en voici l'essentiel. Le texte de l'*Eroticos* présente une lacune qui a été décelée par Turnèbe, mais qui n'apparaît pas dans les manuscrits. Cette omission se produit au milieu d'une page dans le manuscrit B. En revanche — et c'est là la découverte de M. F. — dans le manuscrit E, le dernier mot qui précède la lacune, πεπειχώς, est le

dernier du folio 807^{v}, le mot qui la suit, ἔτι, est le premier du folio 808^{r} ; bien plus, ces folios appartiennent à deux quaternions différents, le 54^{e} (νδ′) et le 55^{e} (νε′). Il s'ensuit que le manuscrit E, qui présente une lacune entre deux cahiers, est nécessairement le modèle du manuscrit B où se retrouve la même lacune.

Cette belle découverte une fois faite, M. F. a recherché les causes de l'accident subi par le manuscrit E. La lacune qui s'est produite entre les folios 807 et 808 est-elle due à une simple omission, le scribe s'étant trompé en reprenant sa copie sur un feuillet différent ? Ou bien faut-il y voir le résultat de la perte d'un quaternion entier ? M. F. croit peu vraisemblable qu'un quaternion entier soit perdu, et il présente deux objections contre cette explication : le numérotage des cahiers semble ancien — et 55 suit normalement 54 —, la longueur de la lacune serait démesurée par rapport à l'ensemble du traité. Cependant d'autres arguments sont en faveur d'une omission importante. Selon M. F. lui-même, « le texte... est interrompu en 766 D par une omission d'*au moins* plusieurs dizaines de lignes, où ont disparu la fin du deuxième discours de Plutarque, toute une intervention de Zeuxippe et le début du troisième discours de Plutarque » (p. 35). Les omissions par saut du même au même se produisent pour un intervalle de quelques mots ou, au plus, de quelques lignes ; attribuer la lacune à un saut de ἔτι à ἔτι, comme le propose M. F. (p. 36, n. 2), est donc peu vraisemblable. Un examen direct du manuscrit m'a permis de relever quelques particularités qui paraissent s'opposer à une explication de ce genre.

Le copiste du manuscrit E, suivant une habitude qui n'est pas très fréquente à cette époque, note au bas de la dernière page de chaque cahier les premiers mots du cahier suivant ; il utilise cette réclame pour éviter l'erreur à laquelle pense M. F. D'autre part, les cahiers du manuscrit E portent trois numérotages différents, plus ou moins bien conservés, car le couteau du relieur les a fait souvent disparaître ; celui qu'a relevé M. F., bien qu'ancien (xv^{e} siècle ?), est le plus récent des trois. Il est donc possible, sinon probable — contrairement à l'avis de M. F. — qu'un cahier entier ait disparu.

Cette hypothèse ne modifie en rien les conclusions de M. F. sur la parenté de E et de B ; mais, si on l'admet, ce que nous possédons de l'*Eroticos* ne représenterait que la moitié du traité. On voit l'incidence de cette observation critique sur l'interprétation du dialogue et sur l'importance attribuée aux thèmes qui y sont traités ; dans une note (p. 36, n. 1), M. F. a d'ailleurs signalé lui-même d'autres conséquences possibles. Il faut souhaiter qu'un examen minutieux du manuscrit E permette à M. F. d'éliminer sûrement l'une des deux hypothèses : saut de quelques lignes ou perte d'un cahier entier.

Etablir un texte quand on dispose d'un manuscrit unique est toujours difficile ; la tâche est encore plus compliquée quand ce manuscrit — et c'est le cas de E — présente de courtes lacunes, correspondant à quelques lettres ou à quelques mots. Comme M. F. reconnaît le caractère purement conjectural de la plupart des corrections et des restitutions — personnelles (une dizaine) ou empruntées à d'autres éditeurs — qu'il adopte, il est difficile d'en discuter le bien-fondé. Tout au plus peut-on dire que M. F. aurait peut-être eu parfois intérêt à tenir davantage compte de l'étendue des lacunes dans E, dont le copiste paraît très soigneux ; c'est ainsi qu'en 764 F 4 (p. 99) la restitution de Wyttenbach, avec ses trente et une lettres, semble peu probable pour une lacune estimée à huit lettres.

En raison de son intérêt, je me suis étendu sur la partie critique de l'introduction. Le reste du volume mérite les éloges qu'ont déjà obtenus les autres éditions de M. F. La traduction, agréable et sûre, rend bien la finesse bonhomme de Plutarque. Les notes finales forment une sorte de commentaire sommaire, trop sommaire parfois au gré du lecteur, qui aimerait y

trouver, par exemple, quelques indications sur les mythes égyptiens de l'amour (764 B 3 et suiv.) ; on regrettera d'autre part que M. F. n'ait pas jugé utile de donner la référence de toutes les citations poétiques, abondantes dans ce traité [1].

Au lieu de ces gros volumes des *Moralia*, tout juste bons « à mettre les rabats », les traités de Plutarque — quatre d'entre eux tout au moins — se présentent maintenant, grâce à M. F., sous une forme commode et avenante ; ses éditions vaudront certainement de nouveaux amis au philosophe de Chéronée.

Jean Irigoin.

B. E. Perry, *Æsopica*, volume I, *Greek and Latin Texts*. Urbana, University of Illinois Press, 1952 ; in-4°, xxiv-766 p.

Ce gros et beau volume est le premier d'une série de trois ou quatre volumes où l'auteur entend recueillir et éclairer la masse énorme des fables attribuées à Esope. Dans ce premier volume les traditions relatives à la vie d'Esope, qui se trouvent à l'origine des recherches de M. P. (cf. ses *Studies*... de 1936) tiennent également une place considérable. Ce volume contient en outre les proverbes ou sentences morales que l'antiquité attribue à Esope, les fables elles-mêmes, les fables recueillies dans le recueil attribué à Syntipas, des fables de Phèdre, d'autres fables latines provenant de divers recueils, enfin des index détaillés. Le second volume contiendra des fables arméniennes, et en général des fables dérivant de l'*Ahikar*, du *Talmud*, de *Reynard* et de divers textes qui se rattachent au *Panchatantra*, des fables arabes, hébraïques, etc... L'ouvrage se terminera par un commentaire et par un essai historique.

On mesure l'importance des recherches de M. Perry. Elles reprennent et complètent les travaux de prédécesseurs comme E. Chambry et A. Hausrath, mais elles ont une ampleur plus grande encore et apportent, bien entendu, beaucoup de nouveau. La tradition de la fable ésopique est le type même de la tradition populaire ou, plutôt, pseudo-populaire, et elle développe des provignements dans toutes les directions. Si on en cherchait d'autre part les origines les plus lointaines, il faudrait remonter à Archiloque, et même à Hésiode (cf. *Travaux*, 202 sqq.).

Les fables d'Esope figurent dans plusieurs corpus, dans plusieurs recensions différentes. La même fable peut donc se lire sous des formes diverses, et il serait évidemment absurde de tirer des diverses recensions une mosaïque de leçons dont on prétendrait faire le texte le meilleur et le plus proche de l'original. Il faut donc commencer par déterminer quelles sont les recensions et laquelle doit être préférée. M. Perry reprend le problème et l'expose clairement. On distingue cinq recensions : I, Ia, II, III, IV. La recension I, appelée aussi *Augustana*, est la plus riche qui nous soit parvenue, et semble avoir été constituée entre le Ier et le IIIe siècle de notre ère. On verra p. 300 comment M. Perry montre que ce recueil, qui figure dans notre plus ancien manuscrit, G du Xe siècle, remonte jusqu'au IIe siècle et, p. 308, un stemma qui donne une idée de la tradition de la recension I. La recension I a dépend d'un exemplaire byzantin qui se rattache étroitement à la recension I et

1. Les fautes matérielles sont peu nombreuses : p. 10, n. 1, lire : *REG* ; p. 13, l. 3 du bas, lire : 749 B ; p. 35, l. 9 du bas, lire : la quinzième ligne ; p. 57, app. crit. 753 D 4, lire : Στρατονίκα. Dans l'apparat critique, l'apostrophe est assez souvent notée par un accent aigu (751 D8, 752 D3, 755D4, etc.) ; de même dans la citation des *Grenouilles*, p. 21, n. 2.

figure également dans le stemma de la p. 308. La recension II, que l'on appelle également *Vindobonensis*, consiste en partie de fables en prose tirées de la recension I, en partie de fables en vers de douze syllabes qui proviennent de Babrius, ou de paraphrases de Babrius. La recension III est fournie par un groupe de manuscrits du xv^e^ siècle et aurait été constituée par Planude [1]. La recension IV consiste essentiellement en paraphrases de fables de Babrius (dont certaines sont perdues et ne nous sont connues que par ces paraphrases). L'édition de M. Perry ne permet pas pour le moment de comparer les diverses versions d'une même fable lorsqu'elle figure dans plusieurs recensions, et c'est dommage, car la comparaison de ces versions peut être instructive : M. Adrados a tiré bon parti de cette comparaison dans ses *Estudios sobre el Lexico de las Fabulas Esopicas*. Lorsqu'il s'agit de recensions postérieures à la recension I, M. Perry se contente de donner les fables qui ne figurent pas dans cette recension.

Une des grandes nouveautés de cette édition est l'utilisation du manuscrit G, cod. 397 de la bibliothèque Pierpont Morgan, que M. P. identifie avec le *Cryptoferratensis* A 33 : il s'agit d'un manuscrit du monastère de Grottaferato dont on avait perdu la trace depuis la fin du xviii^e^ siècle. Ce manuscrit est un excellent témoin pour la *Recension* I, et fournit un certain nombre de leçons nouvelles, d'autres qui n'avaient été retrouvées que par conjecture. Il est également remarquable par le texte de la Vie d'Esope qu'il nous a transmis.

L'ouvrage de M. Perry est important, non seulement comme édition des fables d'Esope, mais aussi pour toute la documentation annexe qu'il procure. Il est fondamental pour la *Vie d'Esope*, et donne une foule d'indications précieuses relatives aux témoignages anciens sur Esope et ses fables, les sentences attribuées à Esope, les proverbes qu'on prétendait venir de lui, etc...

C'est à l'usage qu'on mesurera toute l'importance de l'ouvrage de M. Perry, la richesse et la sûreté de la documentation qu'il livre au public.

P. Chantraine.

Hansjakob Seiler, *L'aspect et le temps dans le verbe néogrec* (Collecton de l'institut néohellénique de l'Université de Paris, 14). Paris, Les Belles-Lettres, 1952 ; in-8°, 170 p.

M. Seiler déjà connu par sa thèse sur le comparatif grec est un savant encore jeune. Il a surtout travaillé à Zurich et à l'Ecole des Hautes Etudes à Paris. Aujourd'hui il enseigne à Hambourg où il est le linguiste de l'équipe du Thesaurus grec. Mais le livre qu'il vient de publier n'est pas d'un novice et il fixe avec une fermeté peu commune les problèmes que pose la fonction des thèmes verbaux dans une langue comme le grec moderne où l'expression du temps et celle de l'aspect se trouvent étroitement mêlées. Sa doctrine, inspirée de l'enseignement de M. Benveniste, apparaît généralement nette. Il s'agit dans un travail descriptif de définir, en les opposant, les fonctions du thème de présent (et d'imparfait) et de celui d'aoriste, et d'éclairer ainsi les rapports qui unissent le temps et l'aspect. En grec toutes les formes ont une valeur d'aspect : en particulier toute forme à valeur temporelle exprime en même temps un aspect. En revanche toutes les formes qui expriment

1. Toutefois il faut noter que M. Adrados, dans ses *Estudios...*, n'admet pas que cette recension, qui a servi de fondement à l'édition d'Accursius, soit due à Planude.

un aspect ne possèdent pas en même temps une valeur temporelle : c'est le cas du subjonctif ou de l'impératif.

Voici l'essentiel des conclusions de M. Seiler :

L'aspect met en cause la nature des relations entre le sujet et le prédicat. Ce sujet peut avoir deux attitudes : ou bien il s'associe à l'action (présent, parfait) ; ou bien il ne s'associe pas (aoriste). D'autre part la considération du sujet peut comporter une double signification, ou, plus exactement, il y a deux sujets, le sujet qui agit, et le sujet parlant. Ce sujet parlant peut introduire son propre point de vue, et lorsqu'il l'introduit, il est amené (mais ce n'est pas une nécessité) à introduire une relation qui relève d'un moment temporel et entraîne pour toutes les actions mentionnées une tendance à être situées dans l'échelle temporelle. Seul le sujet parlant peut introduire la notion de temps. Le parfait, d'autre part, en opposition avec le présent et l'aoriste, introduit la considération du résultat, qui peut être exprimé principalement sous deux formes, résultat possessif et résultat essif. Enfin M. Seiler souligne avec raison que dans le verbe grec moderne la catégorie de l'aspect, qui est fondamentale, présente un caractère concret. Les relations temporelles, au contraire, sont abstraites et ne se soucient pas du caractère de l'action (je dirais plus volontiers « du procès »).

Si l'on examine dans le détail l'exposé toujours dense, de M. Seiler, quelques traits méritent d'être mis en lumière. Un des points capitaux est la distinction entre l'emploi actualisé et l'emploi non actualisé. Dans la situation *actualisée* il y a référence au temps du sujet parlant ; dans la situation *non actualisée*, cette référence n'existe pas. Ce double point de vue éclaire de façon décisive les emplois du présent historique et de l'aoriste intemporel qui se rapportent à la situation non actualisée et expriment l'aspect sans noter le temps. On verra par exemple p. 76 sqq. comment dans le conte populaire se trouvent mélangés des présents et des aoristes non actualisés, ces aoristes comportant volontiers des expressions se rapportant particulièrement au sujet : sentiments, mouvements de l'âme, états du corps, cf. p. 77 πηγαίνει ... λέει · χάρηκεν ὁ βασιλιάς ... A ce propos l'auteur suppose que l'aoriste serait ici un substitut du parfait du grec ancien, le parfait périphrastique du grec moderne n'admettant pas la « situation non actualisée » ; je pense plutôt qu'il s'agit d'un fait ancien le sentiment étant mis en valeur par l'expression intemporelle absolue de l'aoriste (cf. déjà pour Homère ma *Syntaxe homérique*, p. 184) : la valeur du tour réside dans le fait qu'il constate le fait absolu suivant la formule de M. Seiler, p. 74. A ces aoristes répondent en situation actualisée des présents (cf. p. 108 sqq.).

Les faits ne sont pas toujours faciles à interpréter. C'est ainsi que dans les sentences et les axiomes le grec dispose à la fois d'un aoriste non actualisé (gnomique) et d'un présent non actualisé. Comment se comportent l'un par rapport à l'autre ces deux modes d'expression ? Le présent semble utilisé lorsqu'il y a un point d'incision, puis un développement. Mais il aurait été utile de marquer avec plus de détail les conditions d'emploi du présent ou de l'aoriste dans les sentences. Dans les exemples cités p. 102, il me semble que l'exemple 8 pourrait admettre théoriquement l'aoriste, mais non l'exemple 9.

Bien d'autres problèmes de grande portée se trouvent posés. L'auteur a raison de considérer la situation actualisée ou non actualisée comme le jeu de deux registres différents. Il pense que pour la situation non actualisée c'est le récit, surtout populaire, qui est le représentant typique, et pour l'emploi actualisé le dialogue. Mais on voit p. 86 comment des emplois d'aoristes non actualisés sont fréquents pour certains verbes dans le dialogue : cf. ἔφτασα, ἔφυγα, etc...

On est tenté d'examiner les faits du grec ancien à la lumière de l'enquête de M. Seiler et personne ne serait plus qualifié que lui-même pour procéder

à cet examen. La tâche serait rendue plus difficile par l'absence de témoignages vraiment populaires et, bien entendu, l'impossibilité d'interroger des « sujets parlants ». Le parfait du grec moderne est très différent du parfait ancien, mais pour le présent et l'aoriste on observerait beaucoup de traits communs. En ce qui concerne le présent historique (« non actualisé ») dont M. Seiler indique qu'il convient surtout au conte populaire ; on peut se demander si le fait que l'épopée homérique l'ignore complètement n'est pas un trait de style : il est probable que lorsque nous le voyons apparaître chez Hérodote, la langue le connaît depuis longtemps [1].

P. Chantraine.

Franz Altheim, *Der Ursprung der Etrusker* ; 72 p. in-8° + 1 carte. Baden-Baden, Verlag für Kunst u. Wissenschaft, 1950. Pr. 7 M. 50.

Philologues et historiens ont souvent tendance à se représenter d'une manière un peu trop simpliste le peuplement de l'Italie au début de la tradition. Ils tracent volontiers des frontières à l'intérieur desquelles ils enferment les diverses tribus qui y vivent, et divisent la péninsule en un certain nombre de compartiments étanches où résident des groupes de même origine et de même langue. Les Etrusques constitueraient un de ces groupes, et la seule question serait de savoir d'où ils viennent, sans chercher à préciser quels ont été leurs rapports avec les indigènes qu'ils ont rencontrés, comme s'ils s'installaient sur un sol vierge. M. Altheim rompt avec cette tradition. Il ne songe pas à reprendre la vieille querelle qui divise les partisans de l'autochthonie et ceux qui tiennent pour l'origine asianique des Etrusques ; il ne s'inquiète pas de leur langue ; il étudie les Etrusques en tant que « phénomène italique », et il prend pour point de départ de son enquête la constitution politique du peuple étrusque « *der staatliche Aufbau des etruskischen Volkes* », et l'étude de la dodécapole. « *Was sah solch eine etruskische Stadt aus?* ». Quels étaient les éléments composants d'une ville étrusque ? A cette question, Virgile lui fournit les premiers éléments d'une réponse dans les vers de l'Enéide où il évoque la fondation de Mantoue :

> *Mantua, diues auis, sed non genus omnibus unum ;*
> *Genus illi triplex, populi sub gente quaterni,*
> *ipsa caput populi, Tusco de sanguine uires* [2].

Mais Ocnus le fondateur de la ville est le fils du *Tuscus amnis* (le Tibre ou Tiberinus) et de *Mantus* (ou *Manto* ?) la sœur de Tirésias. Par celui-ci nous voici conduits vers les Thébains. Ainsi apparaît dans la fondation de Mantoue un élément grec. Mais Servius nomme aussi les Vénètes ; et l'on peut songer aussi aux Vénètes, aux Ligures, aux Euganéens, aux Ombriens comme formant la population composite qu'Ocnus unifia dans la ville fondée par lui. « *Als Ergebnis hat sich eingestellt, dass die Bevölkerung von Mantua nur zu einem Teil Etrusker enthielt. Dass diese zahlenmässig keine grosse Rolle spielten, zeigt die Spärlichkeit der etruskischen Funde, die man in Mantua gemacht hat. Daneben standen andere Stämme — Umbrer und Veneter, vielleicht auch Ligurer und Euganeer — wenn auch dem führenden*

1. Il faudrait insister sur bien d'autres aspects de l'ouvrage de M. Seiler : ainsi l'analyse de l'imparfait, toujours actualisé, qui implique toujours une référence à un autre verbe et marque ainsi une incidence ou une coïncidence.

M. Seiler a tenu à écrire ce livre en français et il y a bien réussi. Signalons-lui p. 48 l'anglicisme *irrelevant* qui n'a pas (ou pas encore ?) pénétré en français.

2. En. 10, 201-203.

Bevölkerungsteil nicht gleichgeordnet. Ob die Etrusker, die aus ihrer Heimat kommend Mantua zur Stadt umgeschaffen hatten, selbst einheitlicher Herkunft waren und, was überhaupt ihr Etruskertum bedeutet habe, wird nochzu fragen sein » [1].

Cet extrait m'a paru caractéristique de la position prise par M. Altheim devant le problème, et de la façon dont il envisage la solution. De Mantoue, il passe à l'examen des autres villes étrusques, Spina, Atria, Felsina, Pérouse dont on attribuait la fondation à Aulestes, le frère d'Ocnus. Cette même diversité de peuples se retrouve en Campanie où les Etrusques ont pris contact avec les Osci ou Opici, les Samnites, les Ausones ou Aurunci, d'origine illyrienne, les Grecs naturellement : « *Durch Vereinigung von Etruskern als den Altansässigen mit den Samniten entstand in Kapua das Volk der Kampaner.* » (p. 20). — Ainsi les villes étrusques apparaissent comme habitées par une population bigarrée (Clusium, Cortona, Pérouse, Ocriculum, Tuder, etc.) ; les Etrusques ont été en contact avec les Ligures, et Pise a été une « ville » ligure avant de tomber au pouvoir des Etrusques...

Je ne puis suivre M. Altheim dans tous les détails de son examen, et sa brochure est si dense qu'elle ne peut guère se résumer ; j'ai tenu seulement à en indiquer l'esprit. M. Altheim appuie sur une vaste érudition son esprit fertile en combinaisons et en rapprochements ingénieux. Tout n'est pas d'égale valeur dans sa documentation, et ses sources auraient souvent besoin d'être contrôlées. Mais de la lecture de cette étude se dégage une théorie qui semble juste dans son ensemble : c'est l'étonnante complexité du peuplement italique avant l'arrivée des Etrusques. Un trait aussi que M. Altheim a bien mis en lumière : c'est l'ancienneté des rapports entre la Grèce et l'Italie par l'Adriatique. Les Grecs n'apparaissent plus seulement comme les colons de la Grande Grèce, mais leur présence s'affirme un peu partout, dès le x^e^ ou le ix^e^ siècle avant J.-C. et notamment en Etrurie : c'est ainsi que Caere, selon M. Altheim, était une ville polyglotte (p. 33). Le peuple Etrusque ne doit pas non plus être considéré comme une unité originelle, mais comme une combinaison d'éléments divers, dans laquelle le « tyrrhénien » n'est qu'une partie ; et Rome elle-même présente à l'origine cette même confusion : « *Rom war auch darin eine etruskische Gemeinde, dass es völkisch und sprachlich keine Einheit darstellte. Er erwuchs aus einer Vereinigung der verbrennenden Latiner auf dem Palatin und der begrabenden Sabiner auf den römischen* Monti. *Und nicht nur die Etrusker, auch das Griechentum prägte der neuen Stadt seine Züge auf...* » (p. 50). Or point de doute que « *der etruskische Bund als Stammesorganisation dem ionischen nachgebildet ist...* » (p. 69). Et ceci ramène vers Ephèse et le culte d'Artémis qui, selon M. A., a joué un si grand rôle dans l'Italie étruscisante... Ainsi c'est vers l'Asie Mineure qu'aboutit en fin de compte M. Altheim, mais par des voies nouvelles. Et ce n'est plus une Italie statique qu'il nous présente, mais au contraire une terre pénétrée d'afflux d'origines diverses, traversée par des courants différents, soumise à des influences hétérogènes... C'est merveille que les Latins et Rome aient pu réduire à l'unité politique et linguistique un conglomérat aussi disparate.

A. Ernout.

Giacomo Devoto, *Gli Antichi Italici* ; 2^e^ éd., Florence, Vallecchi, ed., 1951. — 356 p. in-8°.

Dans la préface de la 1^re^ édition de son livre, M. G. Devoto affirmait avec force la thèse qu'il entendait soutenir et démontrer : « *Di anni convinto che le lingue osco-umbre constituiscono una unità linguistica autonoma*

1. P. 13.

rispetto al latino... sono stato condotto.... a raccogliere le sparse notizie sui popoli di questo ceppo, che hanno occupato gran parte della peninsola italiana, ma, non avendo potuto impadronirsi del suo cuore, da Roma sono stati poi sopraffatti. « *Gli antichi Italici* » *sono dunque i popoli di parlata osco-umbra* ». Vingt années d'étude et de réflexion, au cours desquelles M. Devoto a publié d'importants ouvrages comme les *Tabulae Iguvinae* (1937, 2e éd. 1940), et la *Storia della lingua di Roma* (1940, 2e éd. 1944), n'ont pas changé la position qu'il avait prise dès 1929, mais la nouvelle édition a bénéficié des progrès accomplis par la science dans la recherche de la solution d'un problème particulièrement obscur. Les textes sont rares, tardifs et suspects de contamination ou d'influence ; le vocabulaire des dialectes italiques autres que le latin ne nous est que très insuffisamment connu ; force est de recourir à d'autres sources : archéologie historique et préhistorique ; toponymie ; onomastique ; étude des institutions culturelles, politiques et religieuses. A ce propos, M. Devoto rend hommage à son ami l'historien Michele Polignano (1919-1951), qui, pour chaque chapitre, l'a aidé à constituer une bibliographie critique, dont l'utilité n'est pas à démontrer.

Etant donné la position prise par M. Devoto, on ne s'étonnera pas de la place que tient dans son livre l'étude des documents osques et ombriens, et spécialement des Tables Eugubines [1]. On lit avec profit l'histoire qu'il trace de la découverte et de l'interprétation de ces documents, et des résultats auxquels la recherche est parvenue ; résultats dont l'auteur ne dissimule pas le caractère encore incertain ou approximatif, notamment en ce qui concerne la datation des Tables, pas plus qu'il ne se fait d'illusions sur les certitudes que l'archéologie peut apporter aujourd'hui à la préhistoire de l'Italie : mais tout n'est pas dit encore, et beaucoup de travail reste à faire[2]. La comparaison des langues fournit des renseignements meilleurs ; et la division dialectale de l'Italie primitive se dégage peu à peu des brumes qui la dissimulaient : ce qui est dit notamment des rapports de l'étrusque avec les idiomes italiques ouvre des horizons assez larges, que j'avais moi-même entrevus, en étudiant le mot *tellūs* [3] ; et M. Devoto distingue sans doute avec raison deux ères étrusques, l'ère « tyrrhénienne », et l'ère « étrusque » proprement dite, celle de la période historique (p. 60) [4], comme il distingue *una fascia* « *peri-indoeuropea* » d'une zone indo-européenne.

Nous pénétrons avec le chapitre IV chez « *Gli Italici nelle prime sedi storiche* » (p. 97-120), puis nous passons à l'*Espansione italica* (ch. V, p. 121-152), aux « *Alfabeti e dialetti italici* (ch. VI, p. 153-182), à *Cultura e arte* (VII, p. 183-220) ; à « *La Religione* » (VIII, p. 221-254), « *Lo Stato* » (IX p. 255-280), « *La resistenza al mondo Romano* » (X, p. 281-312), pour aboutir à « *L'inserimento nel mondo Romano* » (XI, p. 313-364) [5]. Cette histoire faite du point de vue ' italique ', non latin ou romain, met en relief le caractère et l'originalité de ces peuplades et tribus qui sont généralement

1. « *Le tavole sono il testo rituale più importante che ci sia pervenuto dall'antichità classica. Non esiste nulla di simile né in latino, né in greco ; per trovare qualcosa di analogo bisogna ricorrere a letterature del vicino o lontano oriente* » (p. 27).

2. On louera sa prudence dans l'examen des rites de l'inhumation et de l'incinération, de la civilisation des terramare (p. 88-91).

3. Voir mes *Eléments étrusques du vocabulaire latin*, dans *Philologica*, p. 41, n. 2.

4. C'est à cette période historique qu'il faut rattacher la pénétration en Etrurie des numéraux italiques *petor* « quattuor » et *pompe* « quinque », sous les formes *Petrie* et *Pumpie* dont sont dérivés à leur tour les gentilices latino-étrusques *Petrōnius* et *Pompōnius* (p. 97).

5. Les deux derniers chapitres n'ont pas de bibliographie.

sacrifiées au profit de Rome. Si l'on peut être en désaccord avec M. Devoto sur quelques points de détail — je ne crois pas, pour ma part, à l'étymologie de *consilium* <* *considium* » on ne peut qu'admirer l'ensemble de cette œuvre, fortement construite suivant un plan nouveau. Mais n'est-il pas quelque peu paradoxal de bannir Rome et les Latins d'un livre consacré aux « *antichi Italici* » ? [1]

A. Ernout.

Franz Bömer, *Rom und Troia. Untersuchungen zur Frühgeschichte Roms*, 4 planches et 2 figures dans le texte, 1 index, 127 pages, Baden-Baden, 1951.

Parmi les légendes que les Anciens nous ont transmises et qui concernent les origines des cultes, des peuples et des villes, nulle n'a suscité plus d'études et d'hypothèses diverses que celles dont sont auréolés les premiers temps de Rome. Quand et par qui furent élaborées les traditions selon lesquelles Enée et ses compagnons vinrent atterrir sur les rivages latins et fondèrent les cités d'où devait à son tour sortir Rome ? Problème difficile auquel bien des solutions avaient été proposées. Récemment, chez nous, deux livres d'égal talent avaient attribué, à la naissance du récit troyen, des dates bien éloignées l'une de l'autre : M. Bérard le faisait remonter jusqu'à une lointaine colonisation du Latium qu'il situait au x^e^ ou au ix^e^ siècle et dont la légende aurait gardé le souvenir. M. Perret croyait pouvoir démontrer qu'il était d'élaboration récente et ne datait pas plus haut que du début du iii^e^ siècle avant notre ère, du temps de l'expédition italienne du roi Pyrrhus.

M. Franz Bömer dans un ouvrage de mince volume mais de très riche contenu reprend à son tour le problème et il faut bien dire que sa contribution apparaît décisive, au moins sur le point capital de la datation. Il pose, avant tout, comme principe de travail, d'aborder le problème de différents biais et de faire intervenir à la fois les données des textes, de la linguistique, de la topographie et de l'archéologie. Principe fondamental et dont l'application est particulièrement nécessaire dans les questions si souvent ténébreuses de l'origine d'une tradition. Au cours de son ouvrage l'A. ne manque pas de faire appel, en ces différents domaines, aux résultats acquis par les recherches de ses prédécesseurs, et surtout par celles de MM. Bérard et Perret auxquels il n'oublie pas de reconnaître loyalement tout ce qu'il doit.

C'est le catalogue précis du matériel archéologique trouvé en Etrurie et figurant Enée fuyant sa patrie qui amène à une conclusion irréfutable : le personnage d'Enée existait chez le peuple toscan dès la fin du vi^e^ siècle avant notre ère. La découverte à Véies, juste avant guerre, de deux terres cuites votives représentant un vieillard porté par un guerrier l'avait déjà fait suspecter. Le rapprochement de toute une série d'autres objets est décisif. Un scarabée étrusque du vi^e^ siècle qui se trouve au Cabinet des Médailles, à Paris, représente aussi Enée portant Anchise. Sur les onze vases grecs connus qui figurent la même scène et qui datent du dernier quart du vi^e^ siècle, cinq proviennent d'Etrurie, un de Campanie, un de Spina, la provenances des autres est incertaine.

1. On peut lire avec profit l'article de Madison S. Beeler, *The relation of Latin a. Osco-Umbrian* paru dans *Language*, vol. 28, 4 (oct.-déc. 1952), p. 435-443, qui résume les thèses qui s'affrontent, et « *modifies* (= tempère) *the more extreme position taken by Devoto and other Italian scholars, and approaches that of Kretschmer and of D. M. Jones* ». Il est difficile d'arriver à une certitude.

A côté des objets proprement étrusques (terres cuites, scarabée), la présence des vases grecs recensés par l'A. sur le sol de l'Etrurie est, elle aussi, significative. Leur importation répondait évidemment à une demande de la clientèle pour laquelle le thème représenté devait être familier et cher. L'Italie connaît le guerrier troyen dès le VI^e^ siècle.

La légende de sa venue en Italie (car les documents archéologiques le représentent seulement fuyant Troie) a pu se développer grâce à l'existence d'un ancien nom de lieu, Troia, désignant la côte latine entre Ardée et Lavinium (Caton, fragment 8). La Vénétie connaît un toponyme semblable (Tite Live, I, 1, 2). On sait gré à l'A. de confronter intelligemment les résultats de son enquête archéologique avec une étude de topographie et de toponymie, dont les éléments se trouvaient déjà dans la thèse de M. Carcopino sur « *Virgile et les origines d'Ostie* », puis l'étude du regretté L. A. Constans sur « *L'Enéide de Virgile* ». Quand l'A. s'engage sur le terrain de la linguistique, ses conclusions sont, par contre, beaucoup plus hasardées. Le rapprochement du nom de lieu italique *Troia* avec le mot étrusque *truia*, gravé sur l'œnochoé de Tragliatella et qui semble désigner une sorte de labyrinthe (planche LXXX dans l'*Arte etrusca* de Giglioli, date : dernier quart du VII^e^ siècle), est séduisant, mais la conclusion trop affirmative. L'A. tient pour certaine aussi l'existence d'un mot, indo-européen celui-là, *troia*, qui désignerait la truie ; et ainsi s'expliquerait que, dans la tradition Enée ait vu apparaître dans la région latine de Troia le prodige de la laie avec ses trente petits. Mais *troia* = truie n'est pas attesté dans les textes et apparaît seulement au VIII^e^ siècle dans les gloses de Cassel. Est-ce un mot ancien en latin ? Cela n'est pas sûr du tout : le contraire semble vraisemblable. L'étymologie qui fait venir le mot de *porcus troianus*, expression employée plaisamment pour désigner un plat de porc farci et citée par Macrobe, n'est pas, selon moi, à rejeter. Un autre nom de mets a eu, on le sait, une fortune comparable dans les langues romanes, *ficatum*, attesté lui aussi à basse époque au sens de foie d'animal engraissé avec des figues, et qui a complètement éliminé le nom latin du foie *iecur*[1]. Comme il arrive souvent, nous voyons ici l'historien des religions faire une utilisation superficielle et rapide d'apparentes possibilités de rapprochements linguistiques.

Confrontant les données littéraires avec les résultats de son enquête archéologique, l'A. revient à des conclusions plus solides et qui souvent même jettent un jour nouveau sur l'élaboration de la légende. Textes anciens et documents figurés du VI^e^ siècle s'accordent pour représenter Enée sous les aspects de l'homme pieux emportant avec lui dans sa fuite son père et les dieux de sa patrie.

La légende s'est donc formée au plus tard à la fin du VI^e^ siècle avec les caractères mêmes qu'elle présentera toujours par la suite. Pourquoi et comment s'est-elle alors constituée en Etrurie ? Questions bien délicates à résoudre en l'absence de données précises. Selon l'A. sa naissance ne serait due ni aux Elymes de Sicile, peuple énigmatique et bien mal connu auquel Malten attribuait un grand rôle, ni aux Campaniens, ni même aux Etrusques, mais aux Phocéens qui vinrent eux aussi d'Asie Mineure, et se trouvèrent au VI^e^ siècle en étroits contacts avec les Etrusques avant de devenir leurs dangereux ennemis. C'est Rome même, ville alors étrusco-latine, qui reçut et développa à son compte la légende du Troyen, son héros fondateur. Dès cette haute époque Rome manifestait par ce choix sa prédilection pour une vertu qui, tout au long de son histoire demeura la vertu cardinale du citoyen

1. L'accord, en vérité, n'est pas fait sur l'étymologie du mot. Le Dictionnaire de O. Bloch et von Warthurg accepte la dérivation de « *porcus trojanus* » tandis que le Dictionnaire de A. Ernout et A. Meillet n'y est pas favorable. Rien, en tout cas, ne permet de supposer l'ancienneté dans la langue latine du mot *troia*.

comme du chef, la *pietas*, pieux attachement à l'égard des parents, puis à l'égard des Dieux. Thème majeur, on le sait de la propagande augustéenne, qui trouvera une admirable illustration dans les bas-reliefs décorant l'enceinte des deux plus beaux autels impériaux, l'*Ara Pacis* construite par Auguste, l'*Ara Pietatis* élevée par Claude à la mémoire de Livie et du fondateur de l'Empire.

Dans une deuxième partie l'A. étudie les caractères et l'origine des Pénates, ces Dieux protecteurs de la patrie qu'Enée avait transportés avec lui depuis Troie détruite jusque sur le sol latin. Etude fort complexe dont nous ne pouvons ici qu'indiquer les lignes essentielles. Les Pénates semblent représenter des Dieux différents, les Dieux vivant dans le *penus*, la réserve aux provisions, et les *di patrii*, ensemble des divinités honorées dans la maison. Le nom même de Pénates est dérivé du mot *penus*, dont le sens de « garde manger » est issu du sens plus ancien et plus général « partie intérieure de la maison » (cf. Ernout-Meillet, *Dict. Etym.*, s.v.). M. Boyancé note avec raison (*Revue des Etudes anciennes*, t. LIV, p. 109 sq., *Les pénates et l'ancienne religion romaine*) que ce développement sémantique, non noté par l'A., appuie sa thèse de l'antériorité des *di patrii* par rapport aux autres. Enée a emporté avec lui les Pénates troyens et ce sont eux qui sont contenus, suivant la tradition ancienne, dans le coffret sacré, dans la ciste portée par Anchise et représentée sur des documents archéologiques anciens comme le scarabée du Cabinet des Médailles, impériaux comme la fameuse *Tabula Iliaca* du Musée du Capitole. Selon les Latins eux-mêmes (cf. Cassius Hemina, fragment 5) ils y figuraient sous la forme de petites statuettes, de *sigilla*. L'A. rencontre à ce point de son étude l'affirmation de Varron, reproduite par Saint Augustin (Civ., 4, 31) : *antiquos Romanos plus annos centum et septuaginta deos sine simulacro coluisse*. Les modernes ont accepté cette affirmation, sujette cependant à caution; l'A. s'y oppose de la façon la plus nette. Il se livre à une très vaste étude des données archéologiques concernant la préhistoire et la protohistoire de la péninsule italienne. Il est particulièrement frappé par les petites figurines d'argile qui ont été découvertes sur le site d'Albe la Longue en même temps que les urnes cabanes contenant les cendres des morts et des offrandes funéraires. Ces urnes cabanes — bien connues et se rencontrant en nombre dans les sépultures dites villanoviennes du Latium et de l'Etrurie du Sud — peuvent être aussi considérées comme des *Speicherurnen*, déclare l'A., puisqu'elles contenaient les provisions du mort, et les figurines d'argile qui les accompagnaient doivent être comme la préfiguration des Pénates de l'époque postérieure. Mais c'est là, il faut bien le dire, un rapprochement bien fantaisiste. Les urnes cabanes du Latium méritent pleinement en vérité leur nom traditionnel, car ces demeures des morts reproduisent sans doute possible les cabanes qui étaient les habitations des premiers habitants du Latium, au VIII^e^ siècle avant notre ère. Les récentes fouilles dirigées par M. Romanelli sur le Palatin ont amené la découverte de fonds de cabanes, datant du VIII^e^ siècle et donc contemporaines des urnes cabanes des nécropoles latines. Il y a entre les unes et les autres une incontestable parenté (1). Les figurines d'Albe la Longue sont des offrandes funéraires représentant peut-être des Dieux mais n'ayant rien à voir avec les Pénates.

Nous ne suivrons pas davantage la longue démonstration de l'A. d'après laquelle les petites idoles trouvées parmi les vestiges laissés par les plus anciennes populations italiques seraient le fait de peuples méditerranéens

1. Cf. l'important mémoire de S. M. Puglisi, *Gli abitatori primitivi del Palatino attraverso le testimonianze archeologiche e le nuove indagini stratigrafiche sul Germalo*, dans les *Monumenti Antichi dei Lincei*, 1951, t. XLI.

ou encore pré-indoeuropéens. La religion indo-européenne primitive n'aurait pas connu de représentations de Dieux, au rebours de l'ancienne religion de type méditerranéen. Mais où l'A. a-t-il trouvé que la civilisation dite villanovienne, et qui est à l'origine des nécropoles les plus antiques d'Albe et de Rome, n'est pas indo-européenne ? Tout semble en vérité démontrer le contraire, et sa thèse est donc fautive à sa base même. Il est bien rare en vérité que ces vastes systèmes voulant embrasser trop correspondent à la complexité des faits. — En vérité les origines de la religion romaine sont encore enveloppées de bien des obscurités. Certes l'importance du *numen* chez les Romains primitifs est chose certaine, du *numen* simple volonté supérieure sans aucune représentation humaine. Mais pour apprécier sainement l'affirmation varronienne, il faut sans doute attendre le développement de fouilles stratigraphiques à Rome même et dans le Latium. Il n'y a pas si longtemps que l'on s'applique à remonter pas à pas le fil de l'histoire en s'attachant successivement aux différents niveaux archéologiques qui se sont superposés avec les siècles. L'historien des religions, et particulièrement de la religion primitive de Rome, trouvera sans nul doute de nombreux enseignements dans cette démarche nécessaire [1]. Nous ne croyons pas que la documentation archéologique actuelle étaie encore de vastes synthèses semblables à celle de M. Bömer. Il restera à celui-ci le grand mérite d'avoir définitivement établi la date de naissance de la plus illustre des légendes romaines.

Raymond Bloch.

Fritz Endell, *Antike Spiegel*, courte introduction, 40 planches en gravure sur bois, Münich, 1952.

Le petit livre de M. F. Endell groupe quarante reproductions de miroirs antiques, presque tous étrusques, certains seulement grecs. Aucune étude n'accompagne ces planches qui sont toutefois précédées d'une introduction rapide qui explique le but de ces dessins.

Le prix des miroirs antiques de bronze réside, on le sait, dans les délicates gravures qui en ornent une des faces. Dans cet art de la gravure sur bronze Grecs et Etrusques ont excellé ; mais les miroirs étrusques qui sont parvenus jusqu'à nous sont bien plus nombreux que ceux de l'Hellade, et il semble, en vérité, que l'Etrurie ait eu une prédilection particulière pour cette technique grâce à laquelle nombre de ses artistes sont arrivés à des chefs-d'œuvre de virtuosité et de goût.

Pour l'appréciation esthétique et l'étude même de documents antiques, rien ne vaut naturellement la vision directe. Mais dans bien des cas, celle-ci est impossible pour le grand public et même pour le chercheur. La qualité et la valeur des reproductions ont donc une importance primordiale dans tout travail archéologique. La photographie qui a réalisé d'étonnants progrès en ces dernières décades est, aujourd'hui, le mode de reproduction presque toujours indiqué. Elle n'est cependant pas utilisable, le plus souvent, dans le cas particulier de la gravure sur bronze, le métal ayant subi des modifications qui obscurcissent des parties entières de la surface travaillée. Aussi recourait-on jusqu'ici à la gravure sur cuivre, utilisée par exemple dans l'ouvrage fondamental de Gerhard sur les miroirs étrusques. Mais

1. Voici déjà que les fouilles récentes du Palatin ont mis au jour, sous le temple de la *Magna Mater*, dans le niveau correspondant au IIe siècle avant J.-C., des statuettes d'Attis prouvant que le compagnon de Cybèle a été introduit à Rome en même temps que la déesse elle-même et a été vénéré avec elle dès les origines du culte.

la ligne tracée par le graveur moderne sur cuivre n'est pas toujours très régulière et offre comme une succession de pleins et de déliés. Or la caractéristique de la gravure antique est au contraire la régularité parfaite d'une même ligne.

M. Endell a songé à recourir à la gravure sur bois qui permet plus d'égalité et de régularité dans le dessin. Effectivement les planches qu'il nous présente parviennent à traduire avec fidélité l'admirable sûreté de main des anciens graveurs sur métal. Les dessins apparaissent ici en lignes blanches sur fond vert ou noir. Dans leur état originel le fond des miroirs devait être plus clair que les lignes de la gravure. Mais aujourd'hui le métal obscurci ne laisse plus guère apparaître les dessins dont il est couvert et les conservateurs des musées font souvent remplir les lignes de la gravure d'une poudre blanche qui rend à nouveau déchiffrables les figures des compositions. L'impression que procurent aujourd'hui les gravures anciennes est bien rendue par la gravure sur bois, dont la technique fondamentale réside dans le tracé de lignes blanches sur fond sombre. La tentative de M. Endell est donc intéressante et heureuse, et l'archéologue se félicite du recours à des techniques qui permettent de rendre toujours plus fidèlement les chefs-d'œuvre des anciens. Certes il subsiste encore entre l'original et la copie un écart que M. Endell reconnaît avec modestie. Cela n'enlève rien au mérite de son œuvre.

Raymond Bloch.

Joël Le Gall, I. *Le Tibre, fleuve de Rome, dans l'Antiquité* ; VII-367 p. in-8° + 34 pl. ; II. *Recherches sur le culte du Tibre* ; 124 p. in-8° + 15 pl. (Publications de l'Institut d'Art et d'Archéologie de l'Université de Paris I et II) ; Paris, Presses Universitaires de France, 1953. Pr. 2.500 fr. et 1.200 fr.

Pour traiter convenablement un pareil sujet, il fallait être à la fois géographe, archéologue, historien : la présence de MM. Aymard, Bayet, Dion, Picard, Seston dans le jury qui examina ces thèses indique que la Sorbonne entendait que le doctorandus satisfît à cette triple exigence : le succès de M. Le Gall montre qu'il n'a pas déçu ses examinateurs.

Le Tibre est le fleuve de Rome comme la Seine est le fleuve de Paris, il est tentant de relever des analogies entre eux : en tout cas, tous les deux influent sur la vie de la cité qu'ils traversent. Mais le Tibre a sur la Seine un avantage : il est pratiquement le seul fleuve de l'Italie péninsulaire : les autres cours d'eau ne sont guère plus que des torrents capricieux, asséchés ou débordants selon les saisons et les climats. Le Tibre, lui, a de l'eau toute l'année ; son cours, impétueux à sa source, s'apaise et devient navigable en approchant de Rome, enfin il débouche dans la mer par un estuaire abordable aux vaisseaux venant du large, et qui, si leur tirant d'eau n'est pas trop considérable, peuvent le remonter sans recourir au transbordement coûteux de leur cargaison. D'autre part, Rome, géographiquement, se situe à la croisée des routes qui mènent de l'Italie du Nord à l'Italie du Sud, et de l'Adriatique à la mer Tyrrhénienne, comme le montre lumineusement la carte de la p. 38 du tome I, intitulée « Le Carrefour du Tibre inférieur ». Dans un article suggestif « Rome intangible » paru dans la *Revue de Paris* d'octobre 1903, et que j'ai moi-même utilisé dans mes *Eléments dialectaux*, V. Bérard avait insisté sur le caractère particulier de Rome « la ville du pont ». C'est la réunion de ces deux circonstances, le fleuve et le site, qui devait être à l'origine de la puissance de Rome. Ce caractère n'avait

pas échappé aux anciens ; Cicéron, dans une page célèbre du *De Republica* [1], Pline, après lui [2], avaient vanté la situation privilégiée de la ville et du fleuve : Pline même dans son enthousiasme voyait dans les crues du Tibre un avertissement divin : « *quin immo uates intellegitur potius ac monitor, auctu semper religiosus uerius quam saevus* ». Il n'est donc pas étonnant que les Romains lui aient voué un culte, dont témoigne la statue colossale du Tibre, pendant de la statue du Nil du Vatican, placée au Louvre dans l'ancienne Cour du Sphinx [3], et que le fleuve ait pu être considéré comme un dieu guérisseur et purificateur [4]. Que ce dieu Tibre ait été identifié à d'autres dieux, c'est ce qui a été parfois soutenu. M. Le Gall a démontré de façon convaincante l'invraisemblance de ces identifications : le Tibre n'a rien de commun avec Vulcain, ni avec Juturne, ni avec Vertumne ou Volturne. Quant à *Rumo*, dont M. Le Gall accepte l'existence sur la foi de la leçon *rumone* de M (corrigée du reste en *rumore* [5]) et qu'il met en rapport avec *Roma* et avec le *ficus Ruminalis*, je pense qu'il aurait pu se dispenser d'en parler : *Rumo* est un « ghostword » issu d'une mélecture de *rumore*, que donne aussi Nonius, p. 385, 7 ; et *rumore secundo* est, comme le remarque Sabbadini dans son édition (Rome, 1930), appuyé par le vers du poète tragique inconnu que cite Cicéron, *de Diuin.*, 1, 29 :

Soluere imperat secundo rumore aduersaque aui.

Du reste, comment *Rūminālis* pourrait-il être dérivé de *Rūmō, -ōnis* ? La leçon *Rumo* vaut tout autant que l'étymologie qu'en donne Servius « *quasi ripas ruminans* (!) *et exedens* ».

La thèse de M. Le Gall est le fruit de longues études et réflexions. Commencée à Paris en 1934 par la préparation d'un diplôme d'études que lui avait suggérée M. Carcopino, il l'a poursuivie sur place à Rome, depuis 1938 jusqu'en 1948, ne négligeant aucun moyen d'information, bibliographique [6] ou topographique, consultant les archives du musée des Thermes, photographiant les vestiges des monuments, interrogeant les monnaies. Grâce à lui, nous pouvons connaître les données géographiques du fleuve et ses caractéristiques à l'époque actuelle et dans l'antiquité, son bassin, son régime ; son rôle dans l'économie, son trafic, les aménagements qu'il a reçus, ponts, quais, etc., la création et les fonctions des curateurs du Tibre ; cela depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque de la décadence, au v[e] siècle, où « ce n'est pas lui qui a fait défaut aux hommes, ce sont les hommes qui l'ont abandonné ». Le livre de M. Le Gall est un excellent exemple des résultats que peut apporter l'histoire appuyée sur la géographie physique ; de cette monographie se dégage un enseignement précieux. Elle inaugure heureusement les publications de l'Institut d'Art et

1. L. II, 5, 6.

2. H. N. l. III, 9, 54 sq.

3. Cf. les *Recherches sur le culte du Tibre*, p. 3-22 et pl. I-V. M. Le Gall est un bon juge quand il estime que cette œuvre « réunit les qualités et les défauts traditionnels de l'« académisme » (p. 5). J'y vois surtout les défauts.

4. Cf. *ibid.*, pp. 72-82. V. aussi le chapitre suivant *in Tiberim* où M. Le Gall étudie le rite qui consistait à jeter dans le fleuve « l'objet ou l'être dont la présence constituait la souillure ». Tout est loin d'être clair dans ce rite, et l'étude de M. Le Gall sur les Argées aboutit à un *non liquet*.

5. Cf. Aen. 8, 90, et l'apparat de Sabbadini ad l., qui rappelle l'emploi de *rumor* dans Aen. 3, 128-129.

6. V. les bibliographies du t. I, pp. 339-350, et du t. II, pp. 113-119.

d'Archéologie dont M. Ch. Picard, avec l'aide de l'Université de Paris, a pris l'initiative [1].

A. Ernout.

Antonio Tovar, *Estudios sobre las primitivas lenguas hispanicas*, 243 p. in-8° ; Buenos-Aires, Universidad, Fac. de Filos. e Letras, S. B. vol. IV ; Cas. edit. « Coni », 1949.

Parmi les linguistes espagnols qui, à la suite de Gomez-Moreno [2], ont entrepris l'étude des langues parlées en Espagne avant la romanisation de ce pays, M. Ant. Tovar, recteur de l'Université de Salamanque, s'est fait une place éminente [3]. Le livre, qu'il a publié dans la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Buenos-Aires, est un bon témoignage de son activité dans ce domaine : c'est un recueil d'articles qui ont paru dans différentes revues, et dont le caractère composite rend l'analyse malaisée : on y trouve de brèves études de détail, et au contraire des exposés d'ensemble, par exemple II. *Las inscripciones ibéricas y las lenguas de los Celtiberos* (p. 21-60) ; VII. *Sobre la fijación de las invasiones indoeuropeas en España* (p. 96-118) ; VIII. *Ueber das Keltiberische u. die anderen alten Sprachen Spaniens*, p. 119-126 ; XIV. *Pre-Indoeuropeans, Pre-Celts and Celts in the Hispanic Peninsula* (p. 194-210). Ce sont surtout ceux-là qui intéresseront

1. Historien plus que philologue, M. Le Gall a laissé passer dans les citations d'auteurs anciens quelques fautes, qu'il pourra corriger dans la seconde édition. Outre des graphies incorrectes et désuètes comme *quum* (fréquent p. 169, 178, 221 ; II, 13, 65), *littus* (p. 120), *denunciavit* (p. 35), *Aeneam* (II 42 où *Aeneam* fait un vers faux, II 80), la mauvaise disposition des distiques élégiaques, où le pentamètre n'est pas mis en retrait (par ex. II p. 49), j'ai relevé : t I, p. 28, n. 7 *vene* pour *vere* ; p. 67 dernière ligne *subvehire* = *subvehere*; p. 104, n. 2 νέος = νηός ou au moins νεός ; p. 120, n. 5, l. 1 rétablir *an* entre *Ateio* et *ob* ; p. 124, n. 4, l. 2 placer la virgule après *vere*, non après *aestate* ; p. 127, n. 2 dernière ligne de la citation de Dion Cassius : ἀπήλλασε = ἀπήλλασσε ; p. 135 n. 2, l. 2, l. γεγονέναι (non γεγενέναϊ) ; p. 178 n. 3 dernière ligne : les virgules entre *in ea virgulta incidentibus* sont superflues ; p. 193, n. 5, l. 1 : πόλεώς ἔστι : il y a un accent de trop ; p. 217, citation de Pline VI 26, 105 (et non 10) : *aff rentur, regerentur* : l. *afferuntur, eg runtur* ; et le nom *Baracen* est très douteux : Mayhoff lit *Becaren* ; p. 260, n. 4, l. 1 *praedorum* : l. *praediorum* ; p. 265 n. 3, l. 1 : *incipuit* : l. *incipit* ; n. 6, l. 3, l. ὑποχορηγίαν (non ὑρο-) ; p. 281, n. 11 l. 2, l. *subvectassent* (non *subvectissent*) ; t. II, p. 10, n. 2 citations de Virgile, l. *litora, Thybrim, Thybrim* non *litore, Thybris, Tybrim* ; p. 43, citation de Virgile, v. 2 rétablir *senior* tombé entre *inter* et *se* ; p. 56 n. 4, l. 5, l. *Griech.*, non *Griesch.* ; dans la citation de Varron l. *Opeconsiva*, non *Opiconsivia* ; et plus loin *Volturnalia a deo Volturno, cuius feriae tum*, et non *Vertumnalia a deo Vorturno quois feriae tum*. Le texte rectifié que je donne est celui de Goetz-Schoell dont l'apparat porte seulement *uorturnalia, uorturno* ; c'est aussi le texte de Kent ; p. 65, n. 2 lire *iterum* non *secundum* ; *Mamerco* non *Mamercino* ; *quondam*, non *quendam* ; p. 77 n. 2, l. *Villeneuve*, non *Villeu-*, et n. 3 *Religionsgeschichtliche* (non *-geschitlich-*) ; p. 91 citation de Virgile, v. 4, l. *volnera*, non *volnere* ; p. 97, citation d'Ovide, v. 2 l. *dici, Thybri* non *didici, Tibri* ; p. 98 citation d'Ovide, v. 2 remplacer le ; par une , ; v. 5 l. *bracchia* non *brachia* ; dans la n. 1, l. *Equirria, Tiberis* non *Equiria, Tibris* ; p. 106, citation d'Ov., v. 4 l. *utrumque*, non *utrimque*. Au t. I p. 46, je n'ai pas compris pourquoi la citation d'Aulu-Gelle était disposée sous forme de deux vers ; t. II p. 46 manque le texte de l'inscription. — T. I, p. 94 que veut dire la phrase : « Les modernes doivent admettre un rapport entre le mot (sc. *Velabrum*) et les eaux stagnantes... ». Quel rapport ? Etymologique ? Ou de quelle autre nature ?

2. Cf. Manuel Gomez - Moreno, *Miscelaneas. Historia-Arte-Arqueologia. Primera serie* : *La Antigüedad*, Madrid, 1949, 423 p. in-8°. C'est grâce à lui qu'on peut lire maintenant l'écriture ibérique, et en partie l'écriture tartessienne.

3. Il a publié notamment un important *Lexico de las inscripciones ibericas* dans les *Estudios dedicados a Menendez Pidal*, t. II, pp. 273-323, Madrid, 1951, dans lequel figurent plus de 600 mots ibères.

les philologues classiques ; et ils consulteront avec profit la carte annexée à la p. 200 qui indique la répartition des peuples et des langues dans la péninsule ibérique. Tout est encore loin d'être clair et sûr dans le déchiffrement et l'interprétation des textes rares et pauvres dont dispose le linguiste, mais les exposés de M. Tovar nous font apparaître en bonne lumière nos ignorances et nos connaissances. Le livre est enrichi d'une bibliographie, et d'index utiles : I. *Fuentes epigraficas*, p. 217-224 ; II. *Voces*. A) *Lenguas indoeuropeas de la Peninsula*, p. 225-234 ; B) *Celta extrapeninsular*, p. 234-237 ; C) *Ilirio, Tracio*, p. 237 ; D) *Latin*, p. 237 ; E) *Umbro y Osco*, p. 238 ; F) *Vasco*, p. 238-239 ; G) *Ibérico (e Tartesio)*, p. 239-240 ; H) *Aquitano* ; I) *Camitico Occidental* ; J) *Antiguo egipcio* ; K) *Nubio* ; L) *Semitico*) ; M) *Topónimos y étnicos varios*, p. 241-243. La diversité des titres de cet index est éloquente.

A. Ernout.

T. Rabert S. Broughton, *The Magistrates of the Roman Republic* ; vol. II 99 B. C. — 31 B. C. ; ix-647 p. in-8° ; publ. by the American Philological Association, New-York, 1952.

Le second volume de cette magistrale (sans jeu de mots) publication n'a pas tardé à suivre le premier (v. *Rev. de Philol.* 1952, p. 243). M. Broughton nous apporte ici non seulement la suite chronologique des magistrats, mais il a rectifié et complété sur quelques points son information déjà si sûre : « *I have inserted at a few convenient points recapitulary hits of the membership of the priestly colleges as a Whole. Dr. Karl Pink's monograph on the Triumviri Monetales reached me after Appendix I on these officials was already in proof. Accordingly, I have added a note wich attempts to summarize as briefly as possible the chronological groups and the arrangement of the Triumviri in colleges wich he presents. Appendix II contains lists of magistrates of uncertain date, arranged alphabetically under each magistracy* ». M. Broughton, dans sa bibliographie (p. 499-523) a pris le soin de marquer d'un astérisque les ouvrages qu'il n'a pas pu consulter personnellement : le nombre en est petit, et ce sont pour la plupart des études d'un intérêt secondaire, programmes, articles, dissertations inaugurales. On peut dire que rien des travaux importants, jusqu'aux plus récents (1951), ne lui a échappé. Outre l'Appendice I consacré aux *Tresviri monetales* (p. 429-461) l'Appendice II, aux magistrats de date incertaine (p. 462-486), un appendice III contient une liste supplémentaire de sénateurs (p. 487-498). Mais ce qui facilitera grandement l'utilisation des deux volumes, c'est l'index des carrières (p. 524-636) dans lequel les noms des magistrats sont rangés dans l'ordre alphabétique de leur *gens* (sauf quand ce nom est inconnu), avec l'indication de leurs prénoms et surnoms, des différentes étapes de leur cursus, et référence à la *Real-Encyclopädie*. Grâce à cet index, il est facile de se retrouver dans ce dédale de noms et de magistratures, et de suivre le personnage étudié. Historiens et philologues seront reconnaissants à M. Broughton de leur avoir fourni, au prix de tant de travail, ce précieux livre de documentation [1].

A. Ernout.

1. P. 499 l. 10 du bas, l. premières ; 500 l. 2 du bas, l. romain ; 501, l. 13, l. épigraphiques ; p. 503, l. 14, l. Asie ; p. 504, l. 20, l. du Languedoc ; p. 506, l. 10, l. obscurs ; 507, l. 6, l. partis ; 512, l. 20, l. Italiens ; l. 29, l. épisodes ; p. 513, l. 3, l. gréco-romains ; l. 15 du bas, l. Un traité ; 519, l. 1, l. questure ; l. 6 du bas, l. Le prétexte ; l. 5 du bas, l. puniques ; p. 522, l. 19 du bas, l. Treviri ; p. 523, l. 9 lire : Brutus et la fin ; l. 14 l. Wuilleumier. — Je m'excuse de signaler ces fautes vénielles ; du reste la présentation du volume est excellente.

J. Carcopino, *Etudes d'histoire chrétienne* ; 286 p. in-8° + 11 planches hors texte ; Paris, Albin Michel, 1953.

M. Carcopino met au service d'un esprit subtil les ressources d'une érudition aussi vaste que sûre ; aussi n'aime-t-il pas les solutions toutes faites, et se plaît-il à éclairer d'une lumière originale et neuve les questions les plus débattues. L'entreprise comporte des risques, il le sait, mais il préfère la fécondité d'hypothèses même contestées à la stérilité d'une science figée dans des positions immuables. On ne s'étonnera pas que dans son livre il ait réuni deux études sur des sujets particulièrement controversés ; études qu'il intitule, l'une, *Le christianisme secret du carré magique*, l'autre, *Les fouilles de Saint-Pierre et la tradition*. Elles n'ont pas sans doute la même importance : celle qui concerne le carré magique intéresse surtout les érudits que préoccupent l'origine, le sens, et la valeur du fameux cryptogramme ; celle qui est consacrée aux fouilles entreprises dans ces dernières années pour retrouver le tombeau de St Pierre traite d'un problème qui passionne toute la chrétienté. Le lecteur appréciera par quels nouveaux arguments M. Carcopino fortifie d'une part l'interprétation du carré donnée par le pasteur Grosser (p. 39), et apporte de l'autre sur la date et le lieu d'origine (177 ap. J.-C., Lyon) des conjectures aussi nouvelles qu'audacieuses ; il aura plaisir — un plaisir laborieux, car la tradition est aussi touffue qu'enchevêtrée — à le voir démêler l'histoire de la tombe et des reliques supposées de St Pierre, depuis l'année de la mort de l'apôtre jusqu'à nos jours mêmes. Les fouilles entreprises sur l'initiative de Pie XII, et menées pendant dix ans avec le soin dont témoigne la publication qui les résume [1] — ces fouilles, même si elles n'ont pas donné la certitude espérée, apportent au secours de la tradition écrite, historique ou légendaire, un appoint important, sinon concluant; et ce n'est pas le moindre mérite de M. Carcopino que d'utiliser avec la même virtuosité les textes et les pierres [2].

A. Ernout.

Wolfgang Kunkel, *Herkunft und soziale Stellung der römischen Juristen in Forschungen zum römischen Recht, herausgegeben von M. Kaser, H. Kreller und W. Kunkel*, 4. *Abhandlung*, 1952, H. Bohlaus Nachfolger, Weimar.

C'est une idée originale qui a poussé M. Kunkel à se préoccuper de l'origine et de la situation sociale de chaque jurisconsulte romain jusqu'à l'époque de Dioclétien. On se demande, au premier abord, quelle peut être l'utilité, pour l'historien ou pour le romaniste modernes, d'une pareille recherche. L'auteur, dans son introduction, nous renvoie à en juger par la lecture de son livre.

Il faut loyalement reconnaître que celle-ci fait tomber les préventions que peut inspirer son sujet. Sans doute la large place faite aux notices

1. *Esplorazioni sotto la Confessione di San Pietro in Vaticano*, 2 vol. in-4° dont un de 109 planches ; Rome, Typographie Vaticane, 1951. Les auteurs, les PP. Ferrua et Kirschbaum, et MM. Apollonj Ghetti et E. Josi sont très prudents et réservés dans leurs conclusions.

2. P. 132, M. Carcopino cite en note l'*Itinéraire* d'Eleutheria, autre nom de la *S. Silviae Peregrinatio*. On hésite beaucoup sur le nom de la Sainte auteur de cette relation de voyage *(Siluia, Siluania, Egeria, Aetheria, Eucheria)* ; Löfstedt, dans son fameux Commentaire, avait adopté *Aetheria*. Mais je n'ai pas encore rencontré *Eleutheria*.

individuelles, fort bien conçues d'ailleurs dans l'ensemble suivant un ordre chronologique, fait-elle de cette œuvre consciencieuse et de bonne érudition, un ouvrage de consultation, qui ne sera que rarement parcouru d'un bout à l'autre. Mais on aurait tort de méconnaître le réel intérêt que présente pour la connaissance de l'évolution générale de la jurisprudence romaine, l'ensemble des conclusions que l'on peut tirer de cette fastidieuse suite de biographies.

Ces conclusions, M. Kunkel a entendu nous les présenter lui-même dans deux importants chapitres où il a rassemblé, à la fin de chacune des deux parties de son livre, les résultats d'ensemble auxquels ses examens particuliers lui ont permis de parvenir. Il a seulement ajouté à sa seconde partie, consacrée aux juristes de l'époque impériale, une étude préliminaire des différents critères de recherche à retenir : contenu et langue des écrits, inscriptions, lieu de leur découverte comme indication de celui de la naissance nom de la tribu *etc...* Ne trouvant pas, pour cette époque, l'équivalent du texte bien connu de Cicéron, *de off.*, II, 65, où il pouvait puiser pour celle de la République (à laquelle il avait consacré sa première partie), un renseignement de première importance sur le monopole de jurisprudence des *principes ciuitatis* jusqu'à la fin du IIe siècle *a. C.*, il s'est cru obligé de définir sa méthode. On ne jugera pas toujours inutiles ces pages de valeur relative. Signalons notamment, p. 72, n. 16, un précieux rassemblement des références bibliographiques concernant les principales listes de magistrats et de gouverneurs.

Il n'y a que peu à dire ici sur les notices individuelles dédiées à chaque juriste romain. On ne reprochera pas à M. K. de ne rien nous apprendre sur Gaius, Scaevola, Papinien ou Tertullien. On lui saura gré, par contre, des précieux renseignements qu'il a recueillis, notamment dans les inscriptions, sur nombre d'autres juristes impériaux. Pour ceux de la République, il n'avait à utiliser que des sources littéraires, mais il a élargi le plus possible le domaine de ses investigations, ne laissant en dehors de celui-ci que les juristes dont les connaissances ne sont attestées que dans le domaine du droit sacré ou du *ius publicum*. Cette première partie du livre, déjà publiée en 1941 dans la *Festschrift für A. Zycha*, est bien loin, on le comprend sans peine, d'avoir l'ampleur de la seconde — d'où un certain déséquilibre — : 60 pages contre plus de 300, ces dernières contenant 76 notices individuelles, de M. Antistius Labeo à Hermogénien et un appendice où sont cités les juristes antérieurs à Dioclétien que nous ne connaissons que par quelque allusion dans nos sources.

On a hâte, après cette description, d'en arriver aux idées dont la présence a été annoncée : lente libération de la jurisprudence romaine de l'emprise pontificale attestée encore au IIe siècle a. C. par le nombre surprenant de prêtres (pontifes, augures, *decemuiri sacris faciundis*) qu'il faut compter parmi les dirigeants de cette jurisprudence : caractère aristocratique de celle-ci, où nous devons reconnaître le domaine de la noblesse sénatoriale qui, au Ier siècle *a. C.*, passera aux mains des chevaliers en même temps qu'il recevra de plus en plus des éléments des municipalités italiques ; fin de l'unité de jurisprudence, du fait de la diversité de ses composantes sociales et de l'affranchissement de l'esprit de corps, et apparition d'une science libre, alors que sous l'action des mêmes causes naît une véritable littérature latine en poésie et en prose ; voilà pour la République. Pour l'Empire, M. K. constate, pendant deux ou trois générations, un curieux retour de la vieille aristocratie sénatoriale à la jurisprudence. Puis, c'est la noblesse impériale, nouvelle, encore que sénatoriale aussi, qui prend le dessus jusqu'à Julien. Pourquoi cette éclipse, pendant un siècle et demi environ, de l'ordre équestre qui avait fourni tant de juristes éminents à la République finissante? Nous touchons ici au point central de la discussion. Pour restaurer l'ancienne jurisprudence, en recréer l'unité, Auguste, sans mettre fin à la

liberté jurisprudentielle, a inventé un brevet, une « patente » [1] de prudent et, sauf une seule exception connue et véritable (Sabinus), a réservé ce privilège — dans lequel nous sommes conviés à reconnaître le *ius publice respondendi* — à des juristes appartenant à l'ordre sénatorial, offrant par leur désintéressement obligatoire les garanties difficiles à obtenir des gens d'affaires qui formaient la partie la plus représentative de l'ordre équestre, permettant enfin un contrôle officiel plus facile et plus sûr. Après Julien, nouveau renversement. Mais les chevaliers n'acquerront une prédominance absolue qu'à partir de Marc-Aurèle, peut-être seulement de Commode où même de Septime Sévère, en conséquence insoupçonnée peut-être des réformes administratives d'Hadrien. Ce dernier n'a pas touché au *ius publice respondendi.*

On devine sans effort la constatation capitale à laquelle M. Kunkel en arrive. La jurisprudence romaine a été le bien d'une élite où l'emportèrent tout à tour les deux ordres et qu'a resserrée le *ius publice respondendi.* Mais, en dehors de cette élite, il y a toujours eu sous l'empire, la masse de tous les juristes qui, quelle que fût leur situation sociale, demeurèrent privés de ce brevet impérial : toute une multitude dans laquelle se sont conservées et la diversité et l'inégalité des valeurs remarquées à la fin de la République. La jurisprudence classique, œuvre des juristes privilégiés, n'a été qu'une culture aristocratique, issue des cogitations d'un petit nombre, impuissante en soi à se répandre universellement dans l'Empire où la pratique du droit semble avoir été beaucoup plus primitive parfois. Malgré les rescrits, dont le rapide développement peut s'expliquer par la volonté impériale d'étendre le droit de l'élite aux provinces, les divergences se sont perpétuées et sont au point de départ de l'évolution post-classique.

Il semble qu'il soit difficile de refuser au livre de M. K. l'estime que mérite une œuvre honnête et érudite, voire une large adhésion, sauf quelques réserves, aux idées qui y sont exprimées. On souscrit d'autant plus facilement à ces idées qu'elles correspondent à l'image que chacun s'était faite, sur les grands points, de la jurisprudence classique. M. K. a su les tirer de ce subconscient scientifique, les dégager au grand jour d'une vérification minutieuse et c'est beaucoup. L'originalité de son travail réside dans le fait qu'il a suivi une voie complètement différente de celle dans laquelle s'étaient engagés jusqu'ici les historiens des sources juridiques romaines. Ses recherches, sans se confondre avec celles de ces derniers, les rejoignent et les complètent.

Les réserves concerneront sans doute le *ius publice respondendi* surtout. Il n'est peut-être pas très aisé de concevoir un brevet, une patente sans monopole de ses titulaires et l'on entrevoit assez imparfaitement, dans la doctrine de M. K., en quoi pouvait consister ce monopole. Le brevet, nous dit-il, conférait le droit de délivrer des *responsa* qui pouvaient être produits en justice dans l'espoir que le juge suivrait l'avis qu'ils contenaient. Cet avis ne s'imposait pas au juge. Il tirait sa seule force de l'*auctoritas* de son auteur, principe traditionnel de grande importance dans la vie romaine. En restreignant le droit de le donner à un petit cercle d'homme éminents par leur position sociale, Auguste en aurait consolidé la force morale, sans en faire une force légale. Pour satisfaire à la logique, il faudrait entendre

1. C'est la même idée, déjà exposée en 1948 par M. Kunkel, que l'on retrouve dans l'étude de M. Magdelain, parue dans la *RHD.*, 1950. Les deux auteurs sont également d'accord pour admettre que le *ius publice respondendi* ne conférait pas un véritable pouvoir législatif. Mais, à l'encontre de M. Magdelain, M. K. paraît démontrer que le *ius publice respondendi* a été un privilège sénatorial.

que, ce faisant, il a interdit de présenter au juge des consultations n'émanant pas de juristes brevetés. C'est à cette négation que parvient M. Magdelain en soutenant que le Principat a mis fin à la liberté jurisprudentielle, ce qui est cependant peu vraisemblable pour les raisons qu'indique M. K. (p. 283, n. 598). Aussi M. K. admet-il la possibilité de présenter au juge des consultations données par un juriste non patenté. En pareil cas, dit-il, la consultation était sans autorité et ne portait pas *techniquement* le nom de *responsum*, encore qu'*en fait* elle soit parfois désignée ainsi. Mais on ne voit pas, puisque les opinions des juristes patentés n'auraient pas été obligatoires pour le juge, pour quelles raisons ce dernier n'aurait pu accorder à celles des autres consultants, lorsqu'elles paraissaient fondées, la même autorité morale. Sans doute le brevet impérial pouvait-il consolider le prestige de celui qui le recevait. Il ne pouvait cependant à moins d'être un monopole absolu, interdisant à ceux qui ne l'avaient pas le droit de délivrer des *responsa*, retirer à ceux-ci celui que leur valeur personnelle leur conférait. La doctrine, qui représente le *ius publice respondendi* comme un brevet impérial, aboutit donc à une impasse, de laquelle on ne peut sortir qu'en rattachant à ce brevet le droit exclusif de *conseiller* le juge ou de lui *imposer*, comme l'admettait jusqu'ici la doctrine dominante, une opinion déterminée. En dehors de l'une ou de l'autre de ces solutions, le monopole, dont le *ius publice respondendi* évoque irrésistiblement l'idée, apparaît inconsistant. La première est, répétons-le, peu vraisemblable. Ne faut-il pas, dès lors, en revenir à la seconde, ce qui serait revenir tout simplement, pour l'essentiel, à l'opinion ancienne qu'ont rajeunie les travaux de M. de Visscher ?

J. Paoli.

Ch. Wirszubski, *Libertas as a political idea at Rome during the late republic and early principate*, dans les Cambridge classical studies, 182 pages, 1 bibliographie, 1 index, Cambridge, 1950.

On ne compte plus les études qui ont été consacrées aux caractères de la république romaine finissante et des débuts du principat. Le moment qui a vu le déclin des institutions républicaines cédant finalement la place au régime impérial est une phase cruciale dans l'histoire de Rome et l'on s'explique que les meilleurs esprits se soient appliqués, tour à tour, à démêler les raisons profondes de ce changement constitutionnel, qui eut pour résultat la substitution définitive du pouvoir d'un seul au pouvoir traditionnel du peuple et du sénat.

L'angle sous lequel l'A. se place est original et nouveau. C'est l'idée politique de liberté qu'il envisage tout au cours de cette période mouvementée. Cette notion capitale à l'époque républicaine n'a, au fond, jamais disparu de la conscience des Romains. Mais son contenu ne s'est-il pas modifié avec les siècles et peut-on définir ses modifications ? C'est la question que se pose l'A. de ce livre attachant et à laquelle il répond grâce à une analyse historique dont la solidité n'est jamais en défaut.

Comment définir tout d'abord la *libertas* romaine ? Elle consiste dans les droits personnels et politiques du citoyen romain ; *libertas* et *civitas* ne sont pas dissociables. Si l'on considère l'ensemble du peuple romain, sa liberté c'est d'abord son indépendance par rapport à l'étranger — et cet aspect n'intervient pas dans cette étude — , ce sont ensuite les droits politiques du peuple qui lui sont garantis par la forme républicaine de son gouvernement. *Libertas* s'oppose alors à *regnum* et *servitus*.

Quels sont les caractères essentiels de la liberté romaine ? Conçue sous un aspect positif et non du point de vue subjectif des philosophes et tout particulièrement des stoïciens, elle est intimement liée au respect absolu des lois. Cicéron écrit justement « *Legum idcirco omnes servi sumus ut liberi esse possimus* » (*Pro Cluent.*, 146), et seuls des sots, déclare Tacite (*Dial.* 40), identifient liberté et licence. Elle doit être égale pour tous, *libertas* et *aequitas iuris* ne sont pas dissociables. Cette égalité fondamentale des droits n'empêche pas que la république romaine, au rebours de la république athénienne, n'est pas démocratique mais aristocratique, la valeur et le rang de quelques familles, leur *dignitas*, les mettant normalement à la tête de l'Etat. C'est la balance des pouvoirs qui assure le maintien de la liberté politique. Peuple, magistrats et Sénat se partagent les prérogatives et les responsabilités. Mais au cours des deux derniers siècles de la République, la politique suivie est d'inspiration sénatoriale.

L'oligarchie gouverne de par le prestige, la *dignitas*, que lui valent sa naissance et son nom. Cela correspond à l'idéal cicéronien qui s'exprime dans la *De Republica*, et qui, hostile également à l'absolutisme et à la démocratie, place au centre de l'Etat le Sénat aristocratique. Après la tentative avortée des Gracques, partisans de la souveraineté populaire, Sylla renforce la main mise de la *nobilitas* sur l'Etat.

Cependant les luttes entre les *populares* qui s'appuient sur le peuple et les *optimates* représentant le Sénat mettent la liberté en péril. L'union entre quelques personnages puissants désorganise l'Etat. Dès le premier triumvirat l'union des trois Grands annonce l'autocratie césarienne.

Dans une deuxième partie l'A. étudie ce que devient l'idée de *libertas* sous l'Empire. Dès le début de son testament politique, des *Res Gestae*, Auguste déclare qu'il a été *libertatis vindex*, qu'il a libéré Rome des factions qui l'opprimaient et restauré le gouvernement du Sénat et du peuple. L'expression *libertatis p. r. vindex* apparaît sur une monnaie de l'an 28. Et cela pose le problème, si souvent débattu et résolu en sens si divers, des vrais caractères du principat d'Auguste. La phrase bien connue d'Auguste dans son testament « Je l'ai emporté sur tous en *auctoritas* mais je n'ai pas eu de *potestas* supérieure à celle des magistrats, mes collègues » est bien évidemment trompeuse à dessein. Accumulant les magistratures Auguste finissait par avoir une *potestas* bien supérieure à celle de n'importe lesquel de ses collègues. Et par ailleurs l'*auctoritas* illimitée d'un individu dans un Etat est inconciliable avec la liberté. Certes la sécurité, le calme et la paix étaient rétablis, et c'est de là que l'Empire tirait sa force ; mais la république n'était plus qu'une « *imago sine re* », et tel était aussi le destin de la liberté. Cela amène l'A. à reprendre l'ancien problème débattu par Boissier de l'opposition sous les Césars. Les opposants regrettaient la *libertas*, qui était souvent entendue comme la liberté du Sénat. Les philosophes et les stoïciens défendaient les droits de l'individu contre l'absolutisme, et l'autocratie. Thrasea Pætus immortalisa cette révolte audacieuse et mortelle de l'âme intrépide contre le pouvoir démesuré d'un autocrate à demi dément.

Ainsi avec le développement de l'Empire, les droits civils et la vie même des citoyens ne trouvaient plus de protection suffisante dans les lois. Il fallait maintenant espérer seulement en la *clementia principis*. Quand l'empereur est vertueux, il semble parfois que la liberté soit retrouvée. Sous Trajan, l'*optimus princeps*, Pline le Jeune parle de *libertas reddita*, de *libertas recuperata*.

Mais l'apparence est trompeuse. Rien ne le prouve mieux que cette étonnante phrase de Pline (Panégyrique, 66,4) « *Iubes esse liberos, erimus.* » Nous sommes bien loin de la définition livienne de la *libertas* qui « *suis stat viribus nec ex alieno arbitrio pendet* » !

Toute l'analyse de M. Wirszubski, dont nous n'avons retenu ici que l'essentiel, est d'une extrême finesse, et la rigueur du jugement ne se dément

jamais. La seule critique que l'on pourrait adresser à l'A. serait de ne pas avoir utilisé autant qu'il l'aurait pu la documentation archéologique. La vieille dissertation de R. Engelhardt sur les personnifications à Rome de la déesse Liberté n'est pas citée. Un récent article de M. Toutain, que l'A., il est vrai, ne pouvait pas encore connaître (*Bulletin du Comité archéologique...* année 1950, paru en 1952, p. 182), est consacré à une curieuse image de la déesse *Libertas* qui se serait trouvée à Rome à la fin de la République et aux débuts de l'Empire. Malgré celà le livre est d'un mérite certain, et il faut savoir gré au professeur Adcock de l'avoir accueilli dans les *Cambridge classical studies*.

Raymond Bloch.

Léon Halkin, *La supplication d'action de grâces chez les Romains* (Bibl. de la Fac. de Philos. et Let. de l'Un. de Liège, Fasc. CXXVII), 136 p. in-8°, Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Bien que la plupart des travaux de M. Halkin concernent l'histoire de Liège, il s'est intéressé également à des problèmes de philologie latine, notamment il a donné une explication personnelle du fameux *decem menses* de la 4e églogue de Virgile, dont le sens est si controversé[1]. Aujourd'hui il publie une étude d'ensemble sur la « supplication gratulatoire », différente dans son objet, sinon dans sa forme, de la supplication expiatoire, ou de la supplication propitiatoire. Ces deux dernières furent beaucoup moins fréquentes, et disparurent à peu près complètement sous l'Empire. La première au contraire eut une longue durée, mais l'esprit qui l'animait changea avec l'évolution des mœurs, et l'affaiblissement de la foi. Acte de piété à l'origine, témoignage de reconnaissance envers les dieux qui assurèrent la victoire des armes romaines, elle n'est déjà plus à la fin de la République qu'une façon d'honorer et de glorifier le général victorieux, et elle couvre souvent des intentions politiques. Sous l'Empire elle n'est plus guère qu' « une simple manifestation de loyalisme, voire même de servilisme ». Mais elle se maintient jusqu'à l'avènement des empereurs chrétiens, époque à laquelle elle semble être abolie. Il n'y a pas de lien de continuité entre cette *supplicatio gratulatoria* et les actions de grâces médiévales, marquées par l'hymne *Te Deum*.

Le livre de M. Halkin est bien documenté, bien composé. Les deux chapitres historiques (I. Historique de la supplication d'action de grâces sous la République, p. 15-76, III. La supplication d'action de grâces sous l'Empire (p. 115-129) encadrent un chapitre sur l'organisation de la supplication d'action de grâces sous la République (p. 77-113) où sont exposés les conditions dans lesquelles est discernée ou refusée l'action de grâces, la procédure suivie au sénat, le cérémonial de la supplication, ses rapports avec le triomphe. L'érudition de l'auteur n'est jamais pesante, et le sérieux de son livre n'en exclut pas l'agrément.

A. Ernout.

PLAUTI TRUCULENTUS cum prolegomenis, notis criticis, commentario exegetico ed. P. J. Enk ; t. I, Préface et texte 116 p. in-8° + 4 planches ; t. II, Commentaire, 230 p. in-8°. Lugduni Batavorum, A. W. Sijthoff, 1953.

Les philologues qui connaissent les précédents travaux de M. Enk, et notamment ses éditions du Mercator de Plaute ou du premier livre des Elégies de Properce, ne s'étonneront pas de trouver dans cette édition du

1. Cf. mon compte rendu dans la *Rev. de Phil.*, 1949, p. 134.

Truculentus les mêmes qualités qui signalent ce philologue : une information abondante (la bibliographie n'occupe pas moins de 7 pages), une connaissance approfondie de la langue et de la littérature, un sens critique qui l'éloigne des corrections aventureuses ou des hypothèses arbitraires.

Ce n'est pas besogne facile que d'éditer le Truculentus. Le texte en est incertain dans l'ensemble comme dans le détail, et outre les mutilations matérielles qu'il présente, il semble avoir été l'objet de remaniements postérieurs à Plaute : pour n'en donner qu'un exemple, dans la division en 4 actes proposée par Mlle Freté, à laquelle est tenté de se rallier M. Enk, l'acte III se réduit à 53 vers, contre 425 de l'acte I, 196 de l'acte II, 269 de l'acte IV. Pareille disproportion me paraît peu vraisemblable dans la pièce authentique.

M. Enk, après tant d'autres, s'est trouvé embarrassé par la question de l'orthographe, à propos de laquelle il m'a fait l'honneur de me citer (p. 34 et 35). Finalement, il a décidé d'adopter, avec Lindsay, une orthographe archaïsante, et même allant plus loin que lui, il a supprimé les aspirées, l'y, et le z dans les mots grecs, écrivant *Diniarcus*, *Pronesium* [1], *Astapium*, *Cuamus*, *sona*. Néanmoins il conserve ou même restitue les consonnes géminées, par ex. dans *pilippiari* v. 929, ou *opportune*, v. 852, correction des Itali pour le *oportuna* [2] que donnent les Palatins. En ce qui concerne les préfixes, ils préfère la graphie « étymologique » à la graphie phonétique : ainsi v. 288 il écrit *exuellam* avec Scaliger, correction de *expellam* leçon des Palatins, tandis que l'Ambrosien a la graphie, à mon avis préférable, *euellam* (e cerebro euellam *A* ex cerebro expellam *BCD*). Je sais bien que l'inscription dite le Sénatusconsulte des Bacchanales (186 av. J. C.) ne note pas l'aspirée (*Bacas*, *Bacanal*), et qu'elle ne pratique pas l'assimilation des préverbes (*exdeicendum*, *dismota*) ; mais elle ne note pas non plus les géminées (*Bacanalibus*, *esent*, *uelet*, *necesus*, *adiese*, etc.). Le décret de Paul Émile (189 av. J. C.) hésite : il a *posedisent*, *iousit* mais *essent*, *possidere*, *uellet*. La dédicace de Mummius, qui célèbre son triomphe de 145 av. J. C., a *Corinto* (en face de [*Cor*]*intho* de CIL 1^2 630) mais *Achaia*, et *triumphans* : il est vrai que certains voient dans ce texte la reproduction tardive d'une inscription plus ancienne, faite à l'occasion de la restauration du temple. La base de la statue de M. Claudius (211 av. J. C.) a la géminée dans le nom propre *Hinnad* (abl. gr. Ἔννα)... Je néglige les graphies des noms propres gravés sur les miroirs et cistes de travail étrusque trouvés à Préneste, dont les formes sont suspectes d'influence étrusque, et la date mal fixée... Et la question des consonnes n'est pas la seule qui se pose : il y a le problème des diphtongues : elles sont en général maintenues dans le SC des Bacchanales : *Duelonai*, *quei*, *foideratei*, *exdeicendum*, *utei*, *ubei*, *comoinem*, *coniourase*, *iousiset*, *plous*, *oinuorsei*, *haice*, *aiquom* (mais *aedem*), *tabelai datai*... les mss. de Plaute en ont quelques traces, notamment le palimpseste ambrosien — où elles sont peut-être dues à quelque réviseur archaïsant de l'époque impériale... M. Enk les a bannies de son texte [3]... Quoi qu'on fasse, on aboutit toujours à accepter une part d'arbitraire plus ou moins grande [4].

Le texte, accompagné des *testimonia ueterum*, et d'un apparat critique qui signale toutes les leçons des manuscrits et les corrections proposées dans les passages obscurs ou corrompus, est établi avec sûreté : d'un esprit

1. On ne peut tirer aucun argument de la graphie des mss. qui dans la transcription des noms grecs n'obéissent à aucune règle, ainsi v. 358 B a *Pronesium*, ACD *Phronesium* ; mais dans le titre qui suit le v. 550 B a *Phronesium*, avec C et D^2.

2. Graphie récente influencée par le faux rapprochement de *oportet*.

3. Sauf au v. 262 où il maintient *eiram* (= Iram) en jeu de mots avec *eram*.

4. V. mon compte rendu de l'édition du *Rudens* de Marx, *R. Phil.*, 1930, pp. 76 et s.

plutôt conservateur, M. Enk ne répugne pourtant pas à proposer ou à adopter les corrections qui s'imposent : je signale :

V. 406 quaen erga aedis hisce habet : quem erga aedem sese habet *BCD*

V. 942 captas dictis at ego amori ui consultem istic mi homo : capas dicit auaui consultam istuc mihi homo *B* campas dicit ab aui consultam istuc mihi homo *CD*. Le vers fait partie d'un groupe très maltraité, dont la restitution est hypothétique.

V. 966 Si quis quid ob amorem animatust facere, facialtut sciam : romabo si quid animatusi facere (facire *B*) faciam ut sciam *BCD*. La correction est violente.

Le commentaire ne néglige aucune des difficultés que présente le Truculentus, et elles sont aussi nombreuses que variées. Une place importante est faite à la métrique. On n'explique guère le Truculentus dans nos Facultés: c'est dommage, car l'édition de M. Enk fournirait à nos étudiants un précieux secours. En tout cas, les maîtres auront profit à la lire, comme aussi les futurs éditeurs de Plaute [1].

A. Ernout.

I. T. Macci Plauti RUDENS rec. A. L. Amatucci ; XIV - 103 p. in-8° ; II. M. Minucii Felicis OCTAVIUS rec. Michael Pellegrino ; XXVI - 62 p. in-8° ; Turin, G. B. Paravia, 1949 et 1950.

Le *Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum* vient de s'enrichir de ces deux éditions, toutes deux dues à des philologues compétents. M. Amatucci est un vétéran des études plautiniennes — il se plaît à rappeler que sa première étude sur Plaute remonte à 1904 ; M. Pellegrino a déjà publié en 1947 un *Octavius* commenté [2].

Comme maint éditeur de Plaute, M. Amatucci a été arrêté par le problème de l'orthographe, et, sans prétendre restituer la graphie originale du comique, il s'est efforcé de s'en rapprocher aussi près que le permettaient les données grammaticales que nous possédons, et la tradition manuscrite. Il a résumé dans sa préface les règles qu'il a suivies [3], sans s'astreindre du reste à l'uniformité totale. Il a aussi pris position sur la question de l'hiatus, se montrant à cet égard plus conservateur que les puristes qui le condamnent et considèrent comme corrompu ou non-plautinien tout vers qui en contient [4] : telle était notamment la doctrine de L. Havet, qui, sauf rares exceptions, bannissait du texte des comiques tous les hiatus apparents [5]. M. Amatucci

1. La présentation des 2 volumes fait honneur à l'imprimerie hollandaise ; et la correction est presque parfaite : je n'ai relevé, qu'un *increbare*, p. 21, pour *increbrare*. M. Enk adopte *u* pour le *u* consonne dans le texte (e. g. *uirtus*, *uiuebas*), mais *v* dans le commentaire (c. g. *vestimento* v. 317). Sans doute a-t-il voulu faciliter la lecture du commentaire. Mais le contraste étonne. Encore une question d'orthographe !

2. Torino, Soc. editr. Internaz., 1947, VIII-287 p.

3. P. VII-4, §§ *a-n*.

4. ... *exempli gratia interdum hiatus quos libri mss. vel auctores exhibent, sed « puris » grammaticis odiosiores, intactos reliqui, « significationis causa »*. (Praef. p. IX).

5. Cf. L. Havet, *Manuel de critique verbale*, §§ 288-294. Je suis étonné que M. Amatucci n'ait pas mentionné cet ouvrage capital dans sa bibliographie, bien qu'il y renvoie dans son apparat critique, v. 528.

admet les hiatus « *significationis causa* ». Mais qu'entend-il par là ?

Les *uersus hiantes* abondent dans le prologue : v.7, 10, 11 [1], 22, 49 [2], 55, 61, 63, 65, 70, 72 — soit 11 sur un total de 82 vers. Sont-ils tous justifiés par le sens ? Et si la tradition est correcte, ces hiatus du prologue doivent-ils être attribués à Plaute ?

Le problème est complexe, et ne peut se résoudre d'un trait de plume.

M. A. revient souvent à la leçon des mss., inutilement corrigée, selon lui, par les précédents éditeurs, faute d'avoir été comprise. Voici quelques exemples de sa manière :

17 *Qui hic litem apisci postulant peiorio.*

Peiorio est la leçon de *CD* ; *B* donne *pelorio* ; *T peiurio*, qu'a adopté Pareus ; mais, dit M. A. : *quae sit causa cur vulg. formam* peiorium (*cf.* peiero) *omnino repudiemus non uideo.* — J'ai peine à croire qu'il ralliera beaucoup de lecteurs à son barbarisme.

122 *Quin tu in paludem is excitasque harundinem*

Excitasque est donné par *T* ; *B* a *exigasque*, *CD exagitasque*. On lit d'ordinaire avec Turnèbe *exsicasque* qui se tire facilement de *exigasque*, et fournit un sens excellent. — M. A. défend *excitasque* en ces termes : « *ita Plautum scripsisse puto et hoc uerbo non solum harundines ex quietis statu revocare vel extrahere significasse, sed etiam earum strepitum in silentibus paludis locis dum secantur.* Voilà qui est bien subtil, et d'une poésie inattendue.

Le lecteur trouvera sans peine d'autres passages où M. A. apporte soit des leçons, soit des interprétations personnelles. Avec lui, on ne s'endort pas sur le mot oreiller d'une tradition immobile. Mais je crains que l'originalité de ses conceptions ne nuise à leur succès.

Malgré le grand nombre d'éditions et d'études dont l'*Octavius* a été l'objet, surtout en ces dernières années [3], le texte de Minucius Felix est loin d'être établi avec certitude.

Il ne nous a été transmis que par un seul manuscrit le *Parisinus* 1661 (P), du IX[e] siècle [4]. Or, malgré sa date relativement ancienne et son écriture soignée, ce ms. fourmille de fautes de tout genre, fautes dont Boenig a déjà dressé une liste que M. Pellegrino a cru nécessaire de reprendre en la corrigeant, car « *coniecturis plus aequo indulgens, complures locos corruptos putavit* (scil. Boenig) *qui nostro quidem et aliorum editorum iudicio, sani ad nos pervenerunt* » (Praef. VIII). Le plus grand nombre de ces fautes sont de type banal, et se corrigent sans peine : fautes ou variantes de graphie qui n'intéressent pas le sens. D'autres leçons au contraire sont telles qu'elles ne donnent qu'un sens ambigu, obscur, ou franchement inintelligible. De là vient que la critique s'est partagée en deux écoles : celle des audacieux qui corrigent, même violemment, le texte pour lui rendre un sens ; celle des conservateurs qui ne recourent à la conjecture qu'en cas d'extrême besoin, *necessitate cogente*, et s'efforcent d'expliquer, même laborieusement,

1. Non signalé dans l'apparat de M. A.

2. V. *hians* ou *u. mancus* ?

3. M. Pellegrino en dresse la liste éloquente dans sa Praefatio, p. XXII-XXIII. Depuis 1903, date de l'édition de Boenig parue chez Teubner, ont été publiées cinq éditions de Waltzing, deux de Valmaggi (justement dans le Corpus Paravianum) et une de chacun des philologues suivants : G. A. Baehrens, G. Rauschen, A. Schoene, J. van Wageningen, J. Martin, A. Douglas Simpson — sans compter l'édition de 1947 de M. Pellegrino lui-même. — M. P. ne semble pas avoir connu l'édition du Dr. G. Quispel (Leyde, Brill, 1949).

4. Aucun éditeur ne tient compte du manuscrit de Bruxelles n° 10847 (ou 6851), qui n'est qu'une copie tardive du *Parisinus* ; cf. REIFFERSCHEID dans son édition d'Arnobe (*C.S.E.L.*, IV, 1875), p. VIII et BOENIG, dans son édition d'Octavius, Teubner, 1903, p. IV.

le texte de *P*. M. Pellegrino se range parmi ces derniers, tout en n'observant pas pour les leçons de *P* le même respect que J. Martin et A. Douglas Simpson. Mais c'est à tort qu'il signale comme une innovation l'introduction au ch. 19, 6 de la correction *rerum* pro *uero*, due à Bouhier « *quam ne apud editores quidem ad emendationes satis proclives inveneramus* » (Praef. XVIII). Cette correction a déjà été adoptée par Boenig ; cf. p. 28, l. 3 de son édition.

M. P. a revu sur photographies le ms. de Paris : peut-être aurait-il mieux valu collationner l'original lui-même. Du reste, cette nouvelle lecture, après tant d'autres, n'a guère apporté de leçons inédites ; en 3 endroits sans importance, M. P. a cru pouvoir rectifier la lecture de ses devanciers (p. XIX) : le résultat est maigre, comme on pouvait s'y attendre. Mais le texte est établi avec soin, et l'apparat critique, abondant, met le lecteur en présence des différentes solutions proposées pour les passages douteux [1], et lui permet de faire son choix, s'il ose s'y résoudre :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

A. Ernout.

Paul-Marie Duval, *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine* (I^er^-III^e^ *siècles après J. C.* [2]). — 364 p. in-8° Paris, Hachette, 1952.

Il était naturel que dans la collection « La vie quotidienne » figurât un volume consacré à la Gaule, et que le soin de l'écrire fût confié à M. Paul-Marie Duval : ses titres et travaux, l'enseignement qu'il donne à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, les fouilles qu'il a heureusement menées aux thermes de Cluny, le qualifiaient amplement. Par une restriction délibérée, l'étude est limitée aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne : avant cette date, depuis les origines jusqu'à la conquête de César, notre information est pauvre et incertaine ; pendant la conquête et dans les décades qui la suivent la Gaule n'a pas pris son équilibre ; après le III^e^ siècle de notre ère commence le règne des Barbares, et c'est un autre aspect de la vie qui commence... Toutefois cette délimitation est trop stricte, et respectée à la lettre, elle aurait privé l'auteur de recourir à César d'une part, aux écrivains comme Ausone (comment parler de la pêche et des poissons sans citer la *Moselle* ?), ou Sidoine Apollinaire ; aussi ne s'est-il pas interdit d'invoquer leur témoignage « *chaque fois qu'ils relatent des usages attestés par ailleurs pendant la paix romaine* » (p. 13). Il l'a fait d'ailleurs avec discernement, et son exposé repose presque entièrement sur les documents que lui fournissent les trois siècles envisagés. Cette documentation est du reste considérable : si les textes proprement littéraires sont rares, le matériel épigraphique et archéologique est abondant, et M. P. M. Duval sait l'utiliser : il connaît aussi fort bien les travaux de ses devanciers, notamment Espérandieu, Jullian, A. Grenier, S. Reinach, A. Blanchet; « *si ce livre est plaisant, ce n'est pas aux dépens de la vérité historique* » lit-on dans « Prière d'insérer ».

A vrai dire, le livre m'a paru moins plaisant que consciencieux, et ce beau sujet réclamait, me semble-t-il, plus de relief et de couleur. Le grand public aura néanmoins là un guide bien informé. Mais complet ? Je ne puis m'empêcher de regretter l'absence d'illustrations dans un livre où l'étude des monuments tient une si grande place. En dehors du

1. Je suis étonné toutefois que M. P. n'est pas signalé les trois conjectures : § 4, 4 Si placet, ut σκέψεως *(Boenig* ipsius *P)* sectae homo cum eo disputem ; § 22, 2 Ceres facibus accensis et serpente circumdata Orco (*Kronenberg*, errore *P*) subreptam... Liberam... uestigat ; § 38, 6 cohibentur superstitio, impietas, expietur, uera religio reseretur (*Boot* reseruetur *P*).

2. Par un fâcheux lapsus, on lit sur la feuille « prière d'insérer » : I^er^ au III^e^ siècle AVANT Jésus-Christ.

« triptyque » assez singulier de la couverture, les images se réduisent à quelques croquis au trait que M. P.-M. Duval a mis en tête ou à la fin de ses chapitres ; et je compare tristement cette indigence à la richesse des planches qui illustrent par exemple la *Vita Romana* de Ugo Enrico Paoli. Je sais bien que la faute n'en revient pas à M. Duval, et que toute la collection en souffre. Question d'économie sans doute, mais l'économie en pareil cas me paraît malheureuse [1].

A. Ernout.

Barthélémy A. Taladoire, *Commentaires sur la mimique et l'expression corporelle du comédien romain* (Collection de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Montpellier, t. I) ; 138 p. in-8° ; Montpellier, Imprimerie Ch. Déhan, 1951.

M. Taladoire a présenté comme thèse principale de doctorat un ouvrage intitulé *Essai sur le comique de Plaute*. Soutenue en 1948, cette thèse n'est pas encore imprimée, que je sache, au moment ou j'écris ce compte-rendu, et je n'en puis rien dire, n'ayant pas fait partie du jury qui l'a examinée. Sans plus attendre, je veux tout de même signaler l'ouvrage qui a servi de thèse complémentaire à M. T., et dont la Faculté des Lettres de Montpellier a pris en charge l'impression. Homme de théâtre autant que philologue, l'auteur voit le théâtre latin, et notamment les comédies de Plaute, d'un autre œil que l'érudit qui les lit et les commente dans le silence et l'isolement de son cabinet. Il les replace sur la scène, et s'efforce de se les représenter telles qu'elles ont dû être jouées, de restituer les mouvements, les mimiques, les gestes des acteurs. Il utilise à cette fin les textes eux-mêmes, qui fournissent des indications précieuses, les commentaires — c'est-à-dire essentiellement Donat —, les illustrations, notamment les manuscrits à figures de Térence, enfin le témoignage des rhéteurs, surtout Cicéron et Quintilien, à qui n'a pas échappé l'importance du geste dans l'action oratoire, et qui ont bien vu la parenté qui unissait l'acteur et l'orateur, et la similitude des procédés qu'ils employaient pour gagner leur auditoire, compte tenu, naturellement, de la différence des genres. Il a ainsi esquissé un traité sur l'art du geste chez le comédien romain, traité qui, malgré ses lacunes inévitables, nous permet de mieux nous figurer ce pourquoi ces pièces ont été écrites, c'est-à-dire pour être jouées.

A. Ernout.

Francesco della Corte *Due studi Catulliani* ; 272 p. in-8° ; Genova, Pubblicazioni dell' Istituto Universitario di Magistero, 1951.

Notre connaissance de l'œuvre de Catulle se fonde sur une tradition directe assez pauvre. A part le *codex Thuaneus* (*Parisinus* 8071 du IX^e^ s.), qui nous a conservé le poème 62, elle ne nous est guère parvenue que par deux manuscrits assez récents : le *Sangermanensis* 1165 (ou *Paris.* 14137) daté du 19 octobre 1375, et l'*Oxoniensis* (*Bodleianus Canon. Lat* 30), un peu plus jeune (1400 environ). En dehors de ces deux témoins principaux,

1. M. A. M., p. 253, adopte — toutefois avec un ? — l'étymologie qui rattache le nom des « ségusiens » à *sequi*. M. Aymard l'avait déjà fait. Cette étymologie à la Varron ne mérite pas d'être mentionnée, même avec un ?

qui semblent remonter à un *codex Veronensis* disparu, il n'y a que des manuscrits tardifs (cf. Schwabe, *Praef.* p. V, et Schanz - Hosius, *Gesch. d. röm. Liter.* I, 305) d'origine italienne, *deteriores* qu'on néglige le plus souvent. Mais à côté de la tradition directe, existe une tradition indirecte -- allusions à l'œuvre poétique de Catulle, citations diverses, etc. — réunie notamment par Schwabe (p. VII-XXIV de l'édition de 1886). qui semble attester l'existence d'un Catulle plus complet que celui que nous possédons. Celui-ci repose, selon M. Della Corte, sur une édition posthume, peut-être due à Cornélius Népos, dédicataire du *libellus*, premier recueil catullien sans doute uniquement composé de *nugae* căd de piécettes, surtout des hendécasyllabes antérieures au voyage en Bithynie. Dans cette édition posthume, à ces bagatelles furent adjoints des poèmes plus importants, Epithalames. Epyllia, etc., mais en furent exclus d'autres, qu'on jugea sans doute indignes du poète. Mais ces pièces condamnées furent conservées et connues au moins en partie dans l'antiquité, et il n'est pas impossible d'en retrouver la trace, d'abord dans les lacunes du Veronensis, ensuite dans les leçons de certains *deteriores* qui représentent une tradition différente de V. « *La presenza della tradizione non-V, che non è stata inficiata ab antiquo da errori e da procedimenti da vulgata, fa si che si possa guardare oggi con maggior fiducia ai* deteriores, *e persino alle prime edizioni a stampa, quando esse sono, come quella di Alessandro Guarini, collazioni umanistiche di più codici.* (p. 102).

C'est en se fondant sur ces prémisses que M. della Corte passe à la seconde partie de son étude, intitulée « *Personaggi Catulliani* ». Il m'est impossible de résumer les 14 chapitres dans lesquels il passe en revue l'entourage de Catulle, et Catulle lui-même — le plus important étant consacré à *Lesbia illa, illa Lesbia* (p. 197-246) ; ils aident à construire une biographie plus riche et plus nuancée du poète que celle que nous sommes habitués à tracer. Mais les 6 époques que M. della Corte distingue dans la vie du poète se déterminent-elles dans les limites exactes où il les enferme ? Et les identifications qu'il propose des « personnages catulliens » n'offrent-elles pas matière au doute ? Il est vrai que, si l'on se bornait à des certitudes, on serait vite arrêté. Le livre de M. della Corte est vivant et suggestif ; il intéresse toujours, même s'il ne convainc pas.

A. Ernout.

CICÉRON Discours t. XIII. *Au Sénat — Au Peuple — Sur sa maison*, texte ét. et trad. par P. Wuilleumier ; 171 p. in-8° doubles ; Paris, Les Belles Lettres, 1952.

Les trois discours que prononça Cicéron après son retour d'exil ne tiennent pas une place considérable dans son œuvre. Les anciens ne semblent pas leur avoir accordé grande attention, les modernes les ont en général jugés sévèrement ; certains philologues ont même été jusqu'à les considérer comme apocryphes, pour décharger Cicéron de leur responsabilité. Pourtant nul doute qu'ils soient bien de lui, et leur faiblesse relative s'explique par les circonstances même où ils furent prononcés, et par le tempérament de Cicéron, par cette complaisance qu'il mettait à parler de sa personne, et du rôle de « sauveur » qu'il s'attribuait. Aujourd'hui ces discours sont bannis des programmes d'enseignement ; aussi nos étudiants, et sans doute aussi bien des professeurs les ignorent-ils : ils aident pourtant à mieux connaître un aspect important de la carrière cicéronienne, et du milieu politique où ils se placent.

M. Wuilleumier les a édités et traduits avec soin. Son texte est établi sur des bases solides : il a revu lui-même le Parisinus 7794, le plus important

et le meilleur de nos mss., il a relu aussi l'Harleianus, celui-ci sur des photographies procurées par l'Institut que dirige avec tant de dévoûment Mlle J. Vielliard, il a comparé leurs leçons avec celles des autres témoins, et il a pu ainsi dresser un *stemma codicum* précis ; enfin il connaît bien les travaux faits sur ces textes par ses prédécesseurs : sa bibliographie en témoigne. Enfin il a bénéficié de la révision attentive de M. P. Boyancé et des avis de M. René Durand, qu'il a consulté sur des passages obscurs ou controversés.

Il est difficile — et superflu — sur un texte tant de fois étudié et publié de trouver du nouveau : aussi la part de conjectures personnelle de M. Wuilleumier n'est-elle pas très grande. De plus, il préfère s'en tenir à la tradition manuscrite, même quand elle est suspecte, et relègue dans l'apparat les conjectures proposées en les accompagnant d'un prudent *fortasse recte*. Voici pourtant quelques nouveautés que j'ai relevées au passage :

De domo, 12 : quae et illud natiuum et hoc *adl*atum malum sanare posset.

App. adlatum *ego* : delictum ω adfictum *Boyancé* (*fort. recte*) adiectum *Madvig*. — Le doute est permis.

Ibid. 22 ... quod eidem in posterum de extraordinariis potestatibus *linguae* libertatem ademisses.

App. linguae *add. ego* (cf. *Pro Sest.* 60).

Et dans une note de la traduction, il justifie cette addition : « L'addition de *linguae*, dont la chute s'expliquerait aisément devant *libertatem* est suggérée par le passage correspondant du Pro Sestio, 60 : *linguam se euellisse M. Catoni, quae semper contra extraordinarias potestates libera fuisset.* » Le rapprochement est ingénieux, mais l'addition est inutile.

Ibid. 65 non erat ut, qui nodus amori[bu]s fuerat, idem esset iniuriae.

App. nodus amoris *Boyancé* : modus amoribus ω mihi socius laboris *Mueller* socius meis laboribus *A. Klotz.*

La correction de M. Boyancé s'ajoute à plusieurs autres ; elle lui a été suggérée par le *nodus amicitiae* dans Laelius, 51. Malgré tout, le texte et le sens de ce passage demeurent incertains, et la traduction « il n'était pas possible de nous unir dans l'iniquité par le même lien que dans l'affection » trahit, me semble-t-il, cette gêne.

Ibid. 96 remque publicam concedere unius discessu quam omnium interitu occidere malui.

App. concedere P^2 : concidere *G* condere P^1 *H* considere *Madvig.*

« *Concedere* convient mieux à *discessu* que *concidere*, leçon généralement admise ». (Note de la trad.). — Il y a une antithèse évidente et sans équivoque dans : *unius discessu* le départ d'un seul homme « et *omnium interitu* » la mort de tous ». Il y a une autre entre les deux verbes, *occidere* et l'autre, mais quel autre : *concedere* ou *concidere* ? Madvig a pensé de son côté à *considere*, mais quel sens lui donnait-il ? *Consido* chez Cicéron même a des sens tellement variés (cf. Thesaurus s. u.) que je n'ose rien affirmer. *Concedere* va bien avec la phrase du § 144 : res uero publica, *quamquam erat exterminata mecum*... Mais l'antithèse n'est-elle pas mieux marquée par *concidere* — *occidere* ? Cf. pro Mil. 19. « J'ai mieux aimé voir tomber... que de voir mourir... ». Le doute est permis.

Ibid. 122 Ego uero, si omnia sollemnibus uerbis, ueteribus [et praeditis] institutis acta dicerem.

App. et praeditis ω : *secl. ego* et priscis *recc.* et traditis *Madvig* et proditis *Naegelsbach.*

La leçon *et praeditis* du *consensus codicum* n'a pas de sens, mais le remède consiste-t-il à la retrancher purement et simplement ? Comment justifier son intrusion dans le texte ?

Ibid. 141 Quare quid est mirum si iste, amens, furore instinctus...

App. amens *ego* (cf. 144) : metus ω mentis *Madvig* metu exanimatus *Halm, secl. A. Klotz.*

Je ne vois pas la raison de rejeter la leçon *metus* des mss., Cicéron vient de rappeler « l'inquiétude et l'épouvante que jetaient les dieux dans cette âme en délire » : *di immortales... istius uecordissimi mentem cura metuque terrebant...* la vision obsédante de la république toujours présente à ses yeux : *res uero publica, quamquam erat exterminata mecum, tamen obuersabatur ante oculos exstinctoris sui...* L'expression *metus furore instinctus* « poussé par la fureur de la peur » peut donc se défendre, et *metus furore* évite la répétition banale et vague *amens, furore instinctus.*

Ibid. 13 nonne prouidendum senatui fuit ne in hanc tantam materiem seditionis *iacta* ista funesta fax adhaeresceret.

App. iacta ista *Mueller* (cf. 63) : ista *PH* ne *G* iacta *Rueck* « L'addition de *iacta*, dont la chute s'explique aisément devant *ista* est fondée sur l'analogie du § 63 ; elle permet d'éviter la construction de *adhaerescere* avec *in* et l'accusatif. » Je serais moins puriste que Mueller et M. Wuilleumier : *adhaeresco*, verbe inchoatif, marque un mouvement qui se dessine « je viens m'attacher à », à la différence de *adhaereo* qui marque un état « je suis attaché à ». Ce serait, sans doute, l'unique exemple de cette construction; mais *adhaerescere ad* est assez fréquent, par ex. *Acad.* 2, 8 *ad eam* (scil. *disciplinam*) *tamquam ad saxum adhaerescunt* ; cf. *de Or.* 3, 37, *Fin.* 5, 49 etc., et peut appuyer *adhaerescere in* (*accus.*).

Ces remarques n'ont d'autre objet que de monter à M. Wuilleumier et à son réviseur M. Boyancé le soin que j'ai mis à lire cette édition. Les textes anciens ont cette vertu qu'il ne peut en exister d'édition définitive : *pars incerta manet*, heureusement pour les philologues, dont le *ne varietur* serait la mort.

A. Ernout.

Georgius Krokowski, *De ueteribus Romanorum tragoediis primo post Chr. n. saeculo adhuc lectitatis et de Thyeste Annaeana* (Extr. des Travaux de la Soc. des Sc. et L. de Wroclaw, S. A, N. 41 ; pp. 109-130), Wroclaw, 1952.

C'est une question controversée que celle de l'existence de la tragédie à Rome. A-t-on continué de lire les anciens auteurs tragiques, Ennius, Accius, et les autres ? Le genre a-t-il toujours été cultivé, ou bien la Médée d'Ovide n'est-elle qu'une œuvre isolée ? Et quelle définition donner des tragédies de Sénèque ? Ont-elles été représentées, ou seulement destinées à l'être, ou sont-elles simplement des exercices de rhétorique ? Sans prétendre résoudre tous ces problèmes, M. Krokowski les analyse et en fait l'histoire dans cette étude où il manie un latin élégant et clair ; et il semble bien avoir démontré que Sénèque, dans son Thyeste, a connu et utilisé l'œuvre du vieil Accius — ce qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la « survie » des auteurs archaïques à l'époque impériale.

A. Ernout.

Vittorio D'Agostino, *Orientamento bibliografico su Seneca filosofo e tragico* (Estr. d. Riv. di Studi class. I, 1, ott.-dec. 1952) ; 19 p. in-8° ; Torino, ed. Ruata.

Le titre même de cet article en indique le contenu. M. V. d'Agostino, comme il est naturel, insiste surtout sur les travaux italiens traitant de Sénèque ; ce sont du reste les plus nombreux. Je regrette qu'il n'ait pas signalé l'édition du *De clementia* due à P. Faider et à Ch. Favez, dont la deuxième partie, commentaire et index *omnium uerborum*, vient de paraître. Elle corrige heureusement les fantaisies de M. Préchac.

A. Ernout.

Alfred Tomsin, *Etude sur le Commentaire Virgilien d'Aemilius Asper* (Bibl. de la Fac. de Philos. et Let. de l'Univ. de Liège, F. CXXV), 160 p. in-8°, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

Outre sa valeur littéraire, le caractère national de l'œuvre virgilienne (surtout dans l'Enéide), et la place qu'elle a aussitôt prise dans l'enseignement en ont fait très rapidement l'objet d'études et de commentaires. Les grammairiens de l'Empire l'ont examinée sous tous ses aspects, grammatical, littéraire, historique, mythologique, ils ont discuté les variantes du texte — qui apparaît mal fixé dès sa publication — et le résultat de ces recherches s'est trouvé condensé au v^e^ siècle dans le commentaire de Servius, enrichi du Servius Danielis ou Servius Auctus, qui utilisa en les éclipsant les travaux de ses prédécesseurs, au point que ceux-ci ne nous sont plus guère connus que par les citations qu'il en fait, C'est un peu le cas d'Aemilius Asper. Ce grammairien dont la date est mal fixée (M. Tomsin croit pouvoir le situer dans la seconde moitié du II^e^ siècle) avait écrit de nombreux ouvrages : commentaire sur Virgile, commentaire sur Salluste, commentaire sur Térence, un traité *du Verbe*, et peut-être un ouvrage sur la langue de Virgile. De tout cela, il ne reste que des fragments, les uns sous leur forme authentique, ce sont les *Quaestiones Vergilianae* conservées dans le palimpseste de Vérone, dont il n'y a pas lieu de douter qu'elles soient d'Asper, et les scolies conservées dans le palimpseste de Corbie (le Parisin. 12161), les autres sous forme de citations ou d'allusions faites par les scoliastes qui sont venus après lui. P. Wessner, qui a reconstitué le commentaire d'Asper sur Térence, a renoncé à faire le même travail sur le commentaire virgilien : la tâche lui a paru trop difficile. Ce fâcheux précédent n'a pas découragé M. Tomsin, et le travail qu'il nous présente aujourd'hui, fruit de patientes et méthodiques recherches, lui fait honneur, comme il honore les professeurs de la Faculté des Lettres de Liège qui en ont formé l'auteur.

On a souvent tendance à considérer les scoliastes anciens comme des grammairiens de petite envergure, chez lesquels dans un océan de platitudes on relève par ci par là un détail qui a son prix : le jugement est trop sévère, au moins en ce qui concerne Asper. Tout d'abord, il ne s'est pas contenté d'expliquer un texte tout fait, il nous apparaît comme un éditeur du texte, auquel les incertitudes et les difficultés de l'œuvre, comme aussi l'originalité de l'esthétique virgilienne n'ont pas échappé : qu'on lise par ex. chez M. Tomsin les pages intitulées « les Problèmes d'interprétation », on verra que certains vers, dont le sens est encore discuté par les philologues de notre temps, avaient attiré son attention ; par ex. dans le « passage difficile » de l'Enéide X 187 et s.

Cuius olorinae surgunt de uertice cristae :
Crimen amor uestrum, formaeque insigne paternae

dont le second vers n'a pas encore reçu d'interprétation satisfaisante, on voit que pour sortir d'embarras il faisait de *crimen* le synonyme de

causa, sens qu'il justifiait par le rapprochement du v. 65 de l'Enéide chant II. *crimine ab uno disce omnes*. J'avoue que cette explication ne m'a pas convaincu.

Ensuite Asper réagit contre l'esprit « mesquin et malveillant » (p. 45) qui anime la critique virgilienne du second siècle, et il prend avec autorité la défense du poète contre les *obtrectatores* qui se font un malin plaisir de relever chez lui les fautes de grammaire ou de goût, ou les erreurs historiques (cf. p. 45 et s., p. 82 et s.). M. Tomsin, en restituant autant que possible Asper, [1] nous montre un aspect souvent méconnu, et beaucoup plus sympathique de la critique ancienne, et par là même il nous aide à mieux comprendre Virgile, et le rôle qu'il a joué dans la formation des esprits. Cette étude sur le commentaire virgilien d'Aemilius Asper mérite d'être lue et méditée par tous les philologues « virgilianisants ».

A. Ernout.

C. Plini Caecili Secundi, *Epistularum libri nouem, Epistularum ad Traianum liber, Panegyricus* rec. Mavritivs Schvster, ed. altera aucta et correctior; adiectae sunt duae tabulae, xxx-490 p. in-8°. Leipzig, B. G. Teubner, 1952 — Pr. geb. 14.80 D. M.

L'auteur de la présente édition n'aura pas eu la joie de voir paraître son livre. Il est mort en juillet 1952, sans avoir eu le temps de revoir toutes les épreuves, et le soin de mettre la dernière main à la correction a été confié à Emil Gaar, le dédicataire, et à Rudolph Hanslik, qui s'en sont acquittés avec un soin pieux. Du reste, Schuster leur avait laissé peu de chose à faire, et dès juillet 1949, date de la préface, le livre était entièrement *druckfertig*.

Succédant à l'édition de Kukula parue également chez Teubner [2], que Schuster juge assez durement [3], la nouvelle édition parue en 1933 avait été préparée par une longue étude du texte, et par une révision soigneuse de la tradition manuscrite, dont Schuster avait publié les résultats dans de nombreux travaux, à commencer par les *Studien zur Textkritik des jungeren Plinius* qui datent de 1919 [4]. A ces recherches personnelles s'était adjointe la connaissance approfondie de toute la littérature plinienne, éditions anciennes et modernes, d'ensemble ou de détail, livres, dissertations, articles dont on trouvera la liste éloquente p. XVIII-XXVI de la 1re édition, et p. XXII-XXX de la seconde. En outre Schuster avait rédigé pour le Iahresbericht de Bursian le compte rendu critique des travaux relatifs à Pline le Jeune parus de 1915 à 1926 (Bd 221, 1929, p. 1-63), et, après la parution de la 1re édition, un second compte-rendu des travaux publiés de 1927 à 1932 (Bd 242, 1934, p. 9-40). On peut dire que rien de ce qui touche à Pline ne lui avait échappé, et la critique, comme il le déclare lui-même, avait été unanime à constater la sûreté de son jugement dans l'établissement du texte. Aussi la présente édition ne comporte-t-elle pas

1. Parfois avec un peu de complaisance : M. Tomsin est amené à reconnaître lui-même que l'on ne peut attribuer avec certitude à Asper l'origine de certaines gloses qu'il croit retrouver dans Donat ou ailleurs. Mais on ne saurait lui reprocher son affection pour son auteur : c'est un peu son enfant.

2. 1ere éd. 1908 ; 2e éd. 1912 ; reproduction anastatique 1923.

3. Cf. Praefatio, p. xxv.

4. Cf. la bibliographie, sous Schuster M., p. xxviii sq.

de changements importants par rapport à la précédente [1]. Mais la bibliographie a été mise à jour ; et j'ai plaisir à signaler que l'édition du livre X des Lettres et du Panégyrique de Trajan due à M. Durry est jugée favorablement [2]. De plus le nombre des *loci similes* et des remarques « *velut breves hominum doctorum annotationes* » qui pouvaient servir à l'intelligence du texte » *quae ipsi interpretationi Plinianae emolumento esse possent* » a été sensiblement augmenté, l'examen des clausules a été minutieusement fait.

Si fidèle qu'il soit au texte de 1933, M. Schuster ne l'a pourtant pas reproduit tout à fait exactement. Les modifications, qu'il a pris soin d'indiquer dans sa préface, sont parfois légères, ainsi I 2,2 *aequus* graphie préférée à *aequos* nominatif, VI 20, 8 *partes* acc. pl. au lieu de *partis* : on peut se demander si ces deux corrections sont utiles et heureuses ; I 22,4 *cubiculum eius* au lieu de *cubiculum illius* ; I 5, 12 « *est enim* », *inquam*, « *mihi.* au lieu de « *est enim mihi* », *inquam* ; X 58,6 LAPPIVM : anciennement L. APPIVM (la lecture *Lappius* semble confirmée par la présence de ce nom à Ostie, cf. R. Hanslik, *Die neuesten Fastenfragmenta von Ostia...* dans Wiener Stud. 63 (1949) p. 129 : Paneg. 49,1 *Poena* avec majuscule la divinisant au lieu de *poena*, correction excellente due à Walter dans Wiener Stud. 55 (1937) 195 ; 65,1 *super leges* avec M: *supra leges* edd. (mais dans la même phrase M a *supra principem* que Schuster rejette pour lire *super principem* avec ς et Keil. Il faut évidemment la même préposition dans les deux cas ; mais est-ce *super ou supra* ?

Plus importants sont les changements suivants :

II 17,16 *Hinc cryptoporticus prope publici operis extenditur. Vtrimque fenestrae a mari plures,* AB HORTO SINGULAE ET ALTERNIS PAUCIORES. *Hae cum serenus dies* e. q. s.

Texte de 1933 : *Hinc cryptoporticus prope publici operis extenditur. Vtrimque fenestrae, a mari plures,* AB HORTO PAUCIORES, SCILICET ALTERNIS SINGULAE. *Hae, cum serenus dies* e. q. s.

Le passage que j'ai transcrit en capitales est un des rares *loci desperati* que présente le texte de Pline le Jeune. M. Schuster a reproduit cette fois le texte de αβγ : *singulae et* (*sed* αγ) *alternis pauciores* ; le groupe δ a p donne *singulae et alterius* (*altius* α)*pauciores* ; tout en signalant : pauciores, scilicet alternis singulae *coni Po<stgate>* (*Mnem.* 1926, 378, *probante Landio* : *cf. Riv. di fil.* 1929, 405) *secutus Keilium, qui proposuerat* pauciores, sed alternis singulae ; *cf. Ke.* [1] 17, *Sch.* [5] 33, et il conclut en reproduisant l'observation qu'il avait faite en 1933 : *locus nondum videtur esse sanatus, quamquam multa adhuc temptata sunt.* En effet, si le sens général est clair, il est impossible de restituer avec certitude le texte original, que les mss. présentent corrompu.

V. 8, 11 *ideoque interim veniam ut ne a forensibus verbis recedam, advocandi peto.*

Texte de 1933 : *ideoque interim veniam, ut ne a* MEIS *verbis recedam, advocandi peto.*

Forensibus est donné par γδα, *meis* par α. Beaucoup d'éditeurs ont considéré *forensibus* comme une glose marginale de *meis* qui s'est

1. « *Etenim cum homines illi litterati, qui de priore editione censuram fecerant, recta me de Plini codicibus iudicavisse illamque recensionem utilissimam, quae tum extaret, apparere uno fere consensu asseverassent, ab improvido textus novandi studio utique me repressi atque revocavi.* » (Praef., p. XXI).

1. « *Marcellus Durry Panegyricum optime recognitum accurato subtilique commentario instruxit epistulasque libri decimi Pliniani bona edidit doctrina* » (Praef., p. XXV). Il avait été moins élogieux pour l'édition de M^elle^ Guillemin : « *ut Kukula de suis, ita Guillemin Postgatii coniecturis haud necessariis textum iterum ac saepius pessumdedit.* » (Praef., *ibid.*).

fourvoyée dans le texte. Il est difficile de ne pas leur donner raison, et la retractatio de Schuster semble peu heureuse.

VI. 16. 8 *accipit codicillos Rectinae* CASCI.

Texte de 1933 : *accipit codicillos Rectinae* TASCI.

L'apparat renvoie à Spadaccini, *Riv. stud. Pomp.* 2 (1936), 1 sqq., et Polese, *A proposito de La lettera di Plinio sull'eruzione vesuviana* (Torre del Greco 1937), 3 sqq. et Han <slik> 65-67 (dans le Iahresber. de Bursian Bd. 282 (1943) 38-77) ; l'Index nominum à R(eal) E(ncycl.) I ª 447, 10 sq., et XIX, 42, 53 sqq. Le changement est mince, mais témoigne du soin que Schuster a mis à s'informer de tout ce qui pouvait améliorer son texte.

VI. 16, 19 *stomacho qui... frequenter* INTERAESTUANS *erat.*

Texte de 1933 : *stomacho qui ... frequenter* AESTUANS *erat.*

L'apparat note : interaestuans γδ *a p* (*cf. Rubenbauer, Bayr. Bl.* 1934, 94) aestuans α intus aestuans *r* ς.

Dans l'édition de 1933 Schuster avait défendu la leçon *aestuans* par des renvois à Celse 1,3 *aestuantem stomachum*, à Sénèque, *Epist.* 95,21 ; et Aulu Gelle, 17, 11, 5, en ajoutant : inter- *post* frequenter *videtur esse dittographia.* Ce me semble être l'opinion la plus raisonnable, et le sens de *inter* dans *interaestuans* m'échappe.

VII 19,3 *meque non* METU TANTUM, *verum etiam dolore conficiunt.*

Texte de 1933 : *meque non* TANTUM CURA, *verum etiam dolore conficiunt.*

Metu tantum est la leçon de γδ, *tantum cura* de α, On peut hésiter entre les deux.

VIII. 8. 7 M. Schuster indique dans la préface qu'il a préféré la leçon *studebis quoque* : *leges* à la leçon de 1933 *studebis quoque et leges.* Mais la correction n'a pas passé dans le texte.

X 9, 1 *Et multas* <PRIVATAS> *et omnes publicas.*

Texte de 1933 : *Et multas et omnes publicas.*

L'adjonction de *privatas* semble en effet nécessaire, et préférable à *proprias* proposé par Brakman. (Je n'ai pas compris l'abréviation *Cat* ². Ne faut-il pas lire *Ca* ² ? *Cat.* ne peut que renvoyer à *Cataneus*, sans exposant).

X 39, 4 le changement annoncé dans la préface de *viginti et duos pedes* en *duos pedes* n'a pas été introduit dans le texte.

Paneg. 14, 3 *levis hic, non subsidium itineris, sed decus,* RECTUM *subsequebatur.*

Texte de 1933 : *levis hic, non subsidium itineris, sed decus,* ET CUM *subsequebatur.*

Apparat : rectum (*sc.* te) *Wal<ter>* 195 ; *cf.* Sen. dial. 1, 2, 9 Catonem inter ruinas rectum. Quint. 11, 3, 69 et cum M *def. Ku<kula>* (*ed. alt. p.* 343), *sed suspectum* et comes *coni. Su<ster>*.

Le passage est obscur ; M. Durry, d'après Haupt, supprime *et cum*, correction plaisante, mais qui n'explique pas l'origine de la faute : *et cum* peut difficilement passer pour une mauvaise graphie d'une glose *equum*, et d'ailleurs l'accusatif est inintelligible. Je n'arrive pas à comprendre non plus la traduction de Kukula : *es gereichte dir zur Zierde, auch wenn es dir* (*bloss*) *folgte, zumal du es nur gebrauchtest, wenn...* D'autres corrections ont été proposées, toutes contestables. L'ensemble de la phrase est difficile ; et le remède apporté par M. Schuster, d'après Welter, n'est qu'un palliatif incertain.

Paneg. 23, 1 *gratum quod* — TANTUM ! — *ultro clientibus salutatis quasdam familiaritatis notas adderes.*

Texte de 1933 : *gratum, quod* TANTUM <NON> *ultro* e. q. s.

Pour revenir au texte de M, M. Schuster a donné à *tantum* une valeur singulière, et construit bizarrement la phrase ; malgré le renvoi à Walter, je ne me laisse pas convaincre par cette ponctuation étrange, et j'aime mieux l'ancienne correction *tantum non* de Juste Lipse, meilleure à mon avis que le *tantus* de Brakman.

Paneg. 53, 5 *quare* EGO <REC>TE, *Caesar, muneribus tuis omnibus comparo.*

Texte de 1933 : *quare ego, Caesar,* e. q. s.

Apparat : ego <rec>te *Wal.* 195 (*cf. c.* 26, 4 et 32, 8) ergo te M ego in te *Ba.*

M. Durry, d'après Keil et G. Baehrens, supprime *te,* en supposant que la faute vient peut-être d'un saut de feuillet, 54, 2, *seria ergo te.* — *Quare ego* se trouve déjà ch. 5, 4 ; la conjecture de Walter est ingénieuse et plausible.

Paneg. 66, 4 (*erat autem omnino res publica* ?)

Texte de 1933 : (<*nulla*> *erat autem omnino res publica*)

Apparat : erat M, *interrogationis signum addidit Wal.* (*p.* 194), <ab>erat Ba. nulla erat ς.

Mais l'interrogation sans particule interrogative supposée par Walter détonne dans ce passage de style solennel : *locus nondum sanatus* notait Schuster en 1933 ; M. Durry appuie la leçon des deteriores par la confrontation de passage de Cicéron, *off.* 1, 3, 5 *r. p. quae nunc nulla est* ; *ad Br.* 1, 15, 10 *uictis certe nulla umquam erit* (r. p.)

Paneg. 79, 4 *cohibere nec poterit* ? <ERIT> *pietati senatus cum modestia principis felix speciosumque certamen, seu fuerit victa seu vicerit.*

Texte de 1933 : *cohibere nec poterit* ? *Pietati certe* e. q. s.

M. Schuster est revenu à la correction de Juste Lipse qui ajoute *erit,* dont la disparition s'explique facilement après *poterit* par haplographie. M. Durry note que « Schwarz croyait pouvoir admettre une phrase nominale, non sans remarquer qu'en ce cas elle commencerait par *Felix...* » L'addition proposée par Juste Lipse est aussi heureuse que facile, et M. Schuster a eu raison de l'adopter.

L'édition est, comme la précédente, enrichie de 4 planches reproduisant chacune une page des principaux manuscrits (Vat. lat. 3864, Beluacensis seu Ashburnhamensis R 98 [37], Mediceus plut. XLVII nº 36, Dresdensis D 166), d'un appendice épigraphique, d'un index verborum et locutionum (avec bibliographie), d'un index nominum. C'est le fruit de presque toute une vie de travail, qu'on doit cueillir avec reconnaissance.

A. ERNOUT.

P. CORNELII TACITI *libri qui supersunt,* post C. HALM. G. ANDRESEN septimum ed. ERICVS KOESTERMANN. Tom. I AB EXCESSV DIVI AVGVSTI, XXVII-435 p. in-8º ; Leipzig, Teubner, 1952, Pr. 13 DM.

Ce tome I, qui contient les Annales, achève la 7e édition des œuvres de Tacite entreprise depuis quelques années par la librairie Teubner, les *Opera minora* avaient paru en 1949, les *Histoires* en 1950, également par les soins de M. Koestermann. La préface, qui doit servir pour l'œuvre entière, est très brève : elle comprend d'abord un résumé de l'histoire du texte, une courte description des *Medicei,* avec l'indication de leurs caractères graphiques, et des principales fautes qu'ils présentent — ceci en partie d'après Giarratano et M. Lenchantin de Gubernatis, une mention

l'édition publiée par H. Fuchs en 1946-1949 et des secours que M. Koestermann en a tirés, « quamvis me haud raro, immo vero multis locis a sententia viri eruditissimi dissentire non negem »; viennent ensuite une « vie de Tacite » (p. x-xvi), et une bibliographie où sont mentionnées les « *editiones selectae* », les études « *de codicibus* » et les « *disputationes et dissertationes selectae* », *quae de Taciti ratione scribendi et arte narrandi agunt* (p. xvii-xxvi) [1].

Le texte des Annales nous a été conservé par les deux *Medicei*, qui ont été lus, relus, reproduits en fac-similés, et exploités à fond ; la tâche de l'éditeur moderne consiste donc à faire le tri entre les différentes corrections proposées depuis l'édition princeps de Vindelin de Spire jusqu'à nos jours, à en examiner le bien fondé, pour en revenir, au besoin, à la leçon des mss. trop vite déclarée inacceptable, faute d'avoir été bien comprise. M. Koestermann s'est bien acquitté de cette tâche, cette fois dans un esprit plutôt conservateur :

« *Sed cum priore in editione multa iuvenili quodam ardore instinclus mutassem, cautius iam egi neque lectiones sive ipsi textui sive apparatui critico qui dicitur inserui nisi eas, quas iudicium admodum probare potest. Quamquam igitur omnia, quantum poteram, respexi, quae a viris doctis usque ad hunc diem in publicum prolata sunt, multas notiones extinxi, quas supervacuas esse elucet.* » (Praef., p. IX). Mais sa foi dans la valeur des Medicei n'est pas aveugle ; il sait introduire la correction là où il la juge nécessaire, même quand d'autres s'en tiennent à la leçon des mss. : ainsi I, 56 où il adopte le *metuebantur* de Juste Lipse, malgré Walter et Lenchantin qui gardent *metuebatur* de M. Les cas de ce genre sont nombreux, aussi je me demande si M. Koestermann a bien fait de garder, du reste avec la plupart des éditeurs, I.VI, 25,1 l'hapax suspect *provixisse* au lieu d'adopter la correction excellente *sustentatam <vitam> produxisse* de Raim. Seiffert. — Parfois, l'apparat trahit ses doutes ; ainsi I 4, 4 tout en gardant *aliquid quam* avec Eriksson, il signale les corrections *aliud quam* de Nipperdey, et *ali<ud> quid* de Draeger. — Il y a peu de conjectures personnelles.

J'ai relevé :

L. I 26, 3 : numquamne nisi filios familiarum ad se venturos ?

Où l'apparat note : nisi fil. fam. ad se *Koest.* nisi ad se fil. fam. (ad se nisi fil. fam. *Lips.*)

I 59, 4 coleret Segestes victam ripam, redderet filio sacerdotium [hominum]

Où M. Koestermann a mis entre crochets *hominum* suivant l'exemple de Norden : hominum *corr. ead. m., ut uid., in* hominem : Romanum *Fr. A. Wolf prob. Fuchs : secl. Koest. praeeunte E. Norden ut glossema christianum, cf. etiam Brak., Mnemos.* 1925, 182.

I 69, 3 nec adversus externos militum <mentes> quaeri.

Appar. mentes *inser. Koest.* : studia *post* externos *C. Her., post* militum *Doed.* (militem *Ber.*) — L'addition de *mentes* est-elle meilleure que celle de *studia* due à Carl Heraeus ?

En résumé, cette édition nous donne un bon texte des Annales, établi sur des bases larges et solides, et qui représente le plus récent effort de la critique tacitéenne. Le plus récent ; mais sera-ce le dernier ?

A. Ernout.

1. On y voit figurer p. xxi Constans, L., *Etude sur la langue de Tacite*, Paris 1893 ; et p. xxiii Léopold , C., *Etude sur la langue de Tacite*, Paris 1900. M. Koestermann n'a pas vu qu'il s'agissait du même philologue : Léopold Constans, et du même livre paru pour la première fois chez Delagrave en 1893.

W. H. Alexander, *The Tacitean « non liquet » on Seneca* (Un. of California publ. in Cl. Phil., v. 14, 8, p. 269-386) ; Univ. of California Press, Berkeley a Los Angeles, 1952. Pr. $ 1, 25.

Sous ce titre un peu énigmatique, M. Alexander retrace à la fois le portrait de Sénèque tel qu'on peut le retracer d'après Tacite, et il essaie de définir en même temps l'œuvre de l'historien, son esprit, sa nature. Un des chapitres les plus originaux de cette étude est la comparaison qu'il établit entre le Sénèque tel que l'a dépeint Tacite et le portrait du « Cardinal Manning » dû à Lytton Strachey. Pour M. Alexander, Tacite est moins un historien qu'un artiste qui s'intéresse davantage à peindre les personnages qu'à raconter les faits. Mais le visage aux expressions multiples de Sénèque n'était pas facile à retracer ; de là, ces jugements divers, parfois contradictoires que Tacite porte sur son modèle, et que R. Waltz avait déjà signalés (cf. ici p. 371).

Il n'était pas possible de donner au portrait de Sénèque le même relief et surtout la même unité qu'aux grands protagonistes du drame où il fut mêlé, Néron et Agrippine.

Seneca's defect was a failing, not an ingrained vicious quality, and Tacitus recognized that it would be simply ludicrous to include him in the group of the great malefactors. But writing up great malefactors was the speciality of Tacitus, and if you did not qualify inter pessimos, you simply became to him one of the general company of the players of that drama wich is history. (p. 377).

La thèse de M. Alexander renouvelle avec ingéniosité une question souvent débattue.

A. Ernout.

Trebellio Pollione, *Le vite di Valeriano e di Gallieno*, ed. Eugenio Manni ; 74 p. in-8° ; Palumbo, s. d. (1950).

Il ne semble pas qu'en France personne — sauf peut-être M. Seston et M. Stern — s'occupe de publier une édition des *Scriptores Historiae Augustae* ; c'est dommage. C'est un texte intéressant à plus d'un titre, et, bien souvent, notre seule documentation sur des empereurs mal connus. *Trebellio resta la più utile delle fonti letterarie a noi pervenute per il regno di Gallieno* dit à juste titre M. Manni. L'édition qu'il produit fait partie d'une collection intitulée *Testi antichi e medievali per esercitazioni universitarie* que dirige M. Cesare Bione. Elle n'a d'autre ambition que de fournir aux étudiants un texte correct muni du commentaire historique nécessaire à son intelligence : aussi se contente-t-elle de reproduire à peu près sans changements le texte de E. Hohl (Leipzig. Teubner, 1927). Mais M. Manni était bien préparé par ses travaux antérieurs — notamment par son livre intitulé *L'Impero di Gallieno* (Rome, 1949) — à donner un commentaire solide et personnel, qui est ici suivi d'un appendice sur les *Tyranni triginta*. La langue est négligée : je n'ai rien trouvé par ex. sur *pompabiliter*, *pugilles* (l. *pugiles* ?), *flacculi* (hapax de sens obscur), *apenarii* (autre hapax, dérivé de *apinae* ? p. 39, passim) p. 40, 9, 2 *ut sunt Romanum, facetiae* est inintelligible ; il faut lire avec Hohl *ut sunt Romanorum facetiae*, p. 44, ch. 12, 3, l. *potuisset* non *potisset* ; p. 46, ch. 13, 6, l. *Scythae* non *Scytae* ; p. 51, ch. 17, 7, l. *et* non *ed.*

A. Ernout.

I. CLAVIS PATRVM LATINORVM edd. Eligius Dekkers et Aemilius Gaard (Sacris erudiri III 1951) ; Steenbrugis (Steenbrugge) In abbatia Sancti Petri, *et* Brugis (Bruges, Brugge) C. Beyaert ; Hagae Comitis ('S— Gravenhage, La Haye), N. V. Martin Nijhoff) ; 462 p. in-8°.

II. CORPVS CHRISTIANORVM, *Series latina*, I TERTVLLIANI OPERA Pars I, Opera catholica, Adversus Marcionem ; I. Q. S. Fl. Tertvlliani *Ad martyras* cura et studio E. Dekkers ; II *Ad nationes libri* II cura et studio J. G. Ph. Borleffs ; xxvii-75 p. gr. in-8° + 2 Tables (*Testimonia, Editiones praecipuae*) ; Turnhout — Paris, ed. Brepols, 1953. Pr. 80 fr. belges.

Sous la direction des moines de l'abbaye Saint-Pierre de Steenbrugge (Belgique) s'élabore une œuvre gigantesque, qui ne vise rien moins qu'à compléter et à supplanter la *Patrologie* de Migne et le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* de Vienne. Cette collection commencera par les Pères latins, et d'abord par les plus anciens, Tertullien et Cyprien ; elle n'ira pas plus loin que l'époque de S. Bède *qui annonce déjà les lettres carolingiennes.* Malgré cette restriction, elle ne doit pas comprendre moins de 175 volumes, car elle contiendra : *non seulement les écrits patristiques proprement dits, mais aussi les textes conciliaires, hagiographiques, liturgiques, les monuments épigraphiques, les diplômes, etc., en un mot tout ce qui reste en fait de monuments écrits des huit premiers siècles du christianisme... La série latine comprend, diplômes et inscriptions non compris,* 2348 *ouvrages ou fragments...* Je ne puis que renvoyer le lecteur à la Clavis p. l. *qua in nouum corpus Christianorum edendum optimas quasque scriptorum recensiones a Tertulliano ad Bedam commode recludit E. Dekkers, opera usus Aemilii Gaar,* et au *Conspectus totius collectionis* qui en donne la table des matières. « Chaque année verra paraître environ dix volumes », ce qui permettrait d'envisager pour 1970 l'achèvement de la série latine. Acceptons-en l'augure. Seules les grandes communautés religieuses sont capables, grâce à leur continuité, d'entreprendre ces travaux de longue haleine : les Bénédictins français de Rome se sont chargés de la Vulgate latine, ceux de Beuron, des textes de l'Itala. Souhaitons que tous réussissent. Mais quelle équipe, laïque ou non, animera la publication du *Thesaurus linguae latinae,* dont les fascicules ne paraissent qu'avec une lenteur désespérante ? Dans la préface du tome I, paru en 1900, on lisait cette promesse : *Vollendet soll das ganze Werk in* 12 *Bänden zu* 125 *Bogen in* 15 *Jahren vorliegen. Beide Zahlen werden, wie bereits jetzt in bestimmte Aussicht gestellt werden kann, keinesfalls überschritten, eher nicht erreicht werden* ». Est-il besoin de dire qu'en 1954 nous sommes encore loin de compte ? Pourtant l'utilité du Thesaurus n'est pas à démontrer...

L'édition des deux traités de Tertullien est un bon spécimen de ce que sera ce Corpus. Elle comprend une brève préface en latin, donnant quelques indications sur la vie et les œuvres de T., sur les différents recueils qui nous ont conservé celles-ci (*Corpus Trecense, C. Ottobonianum, C. Corbeiense, C. Agobardinum, C. Cluniacense*), une *bibliographia selecta* (p. X-XXV), méthodique et bien informée, un *Stemma codicum collectionis Cluniacensis* (p. XXVII), enfin des tableaux dépliants contenant la liste des *Testimonia* et celle des *Codices* et *editiones praecipuae.*

Le texte de la lettre *Ad martyras* a été édité par Dom. E. Dekkers, qui s'est appuyé surtout sur *N* (codex Florentinus Magliabechanus, Conv. soppr. I, VI, 9, saec. XV) et *X* (codex Luxemburgensis 75, saec. XV), les meilleurs représentants d'une tradition tardive et médiocre. Cette lettre, adressée pour les réconforter à des prisonniers destinés au martyre est

fort courte, et assez banale. On y trouve toutes les ressources de la rhétorique, le recours aux exemples classiques, des comparaisons abondamment développées : aussi T. use-t-il de nombreux termes techniques, e. g. III 3 et s., de termes grecs empruntés à la palestre : *agon, agonothetes, xystarches, corona, brabium, epistates, scamma, athleta, palaestra, stadium* ; on y trouve un hapax, III 1 : *inbonitas*, joint à *insuauitas*. La phrase est en général de structure assez simple, et la syntaxe ne craint pas les tours familiers, ainsi IV, 1 : SCIMUS *ex dominico praecepto*, QUOD CARO INFIRMA SIT, *spiritus promptus*. NON *ergo nobis* BLANDIAMUR...

L'édition du traité *Ad nationes*, beaucoup plus important a été confiée à un philologue dont les travaux sur Tertullien font autorité Le texte de l'ouvrage ne nous a été conservé que par un seul manuscrit l'*Agobardinus* (*A*), ou *Parisinus Latinus* 1622, auquel son isolement et son antiquité (IX^e^ siècle) confèrent une valeur singulière. Aussi M. B. l'a-t-il examiné avec une attention minitieuse, recourant même à l'aide *luminis uulgo dicti Quartzlamp*, pour retrouver sous les taches ou les grattages les leçons que l'œil humain ne pouvait déceler. Dans cette édition, comme dans l'édition qu'il a donnée en 1929 (cf. Rev. Phil. 1930, p. 419,) il a poussé le scrupule jusqu'à indiquer d'un trait vertical la fin de chaque ligne et de deux traits la fin de chaque page, endroit où le manuscrit a particulièrement souffert : cette acribie, je l'avoue, m'a paru excessive, et ces traits rompant la continuité du texte n'en facilitent pas la lecture. Aux ressources accrues de A, M. B. a joint le secours que lui ont apporté les éditions et travaux de ses prédécesseurs, qu'il a lus et dépouillés avec le même soin que pour le manuscrit. Besogne longue, lourde et délicate : l'Agobardinus est en mauvais état, notamment dans les marges, et il présente de nombreuses lacunes, plus ou moins grandes, dont les unes peuvent être comblées à peu près sûrement; d'autres, notamment au l. II, ch. X, §§ 8-10, ch. XIII, §§ 19-20, XIV, §§ 6 et 13, XVII, §§ 1, 2, 8-10 etc., restent sans remède certain, M. B. a signalé dans le premier cas par l'emploi de l'italique et des crochets <> les suppléments qu'il adopte, dans le second, il a déterminé aussi exactement que possible l'étendue des lacunes, et porté dans l'apparat les restitutions hypothétiques que lui-même ou les autres éditeurs ont proposées. L'apparat critique est abondant et touffu ; mais il a chance d'être définitif. Quant au texte, malgré tous les soins apportés à l'établir, il est loin d'être toujours intelligible ; la faute n'en revient pas seulement aux déficiences de la tradition, mais souvent à Tertullien lui-même dont le style, dans cet ouvrage, n'a pas la même clarté simple que l'on observe dans le traité *Ad martyras*. Pour ma part, je ne suis pas toujours sûr de le comprendre, et sans doute ne suis-je pas le seul dans ce cas ; voici par ex. une phrase qui m'apparaît « difficile », I, II, 8 :

Hoc ergo peruersius, si cogitis negare de quibus certissime scitis, immo, quo magis odio uestro competebat seposita forma iudicandi proprio studio non ad negationem certare, ne quos odistis liberaretis, sed ad confessionem singulorum scelerum, quo magis inimicitiae satiarentur exaggeratione poenarum, dum recognoscitur quot quisque iam conuiuia illa celebrasset, quotiens in tenebris incursasset incesta.

Je lis dans l'apparat, à propos de la ligne 2 : quo *A* ; quod *Rig.* ; aio *Barth* ; quanto *Rfd* ; non *Birt* ; *uirgulam ante* immo *posuit Brf.*

L'abondance et la variété des corrections semblent bien prouver que la leçon *quo* de A, maintenue par M. B., n'a pas paru intelligible à nombre d'érudits. Et je ne veux rien dire de l'inextricable enchevêtrement des propositions, dans lequel se débat le lecteur à la recherche du fil d'Ariane ; de ce cliquetis d'antithèses auquel se complaît inlassablement Tertullien.

Le traité *Ad nationes* est un des plus lus de T.; il partage cette faveur avec l'*Apologétique* et le *De spectaculis*. On y trouve notamment des indications

précieuses sur les dieux de l'ancienne Rome, indications pour la plupart tirées de Varron, qui ont besoin d'être contrôlées et complétées. Une édition annotée, et si possible munie d'une traduction dans une langue de grand rayonnement, serait utile et bien accueillie. On sait les services que rend l'édition du *de Anima* due à M. Waszink. M. Borleffs ne pourrait-il en faire autant pour le *Ad nationes* ? Il a toutes les qualités requises pour cette tâche [1]. Il en a déjà réuni certains matériaux dans les *Indices* dont est munie son édition de 1929, et qu'on regrette de ne pas trouver dans l'édition actuelle. Peut-être les trouverons-nous à la fin du volume, dont nous n'avons ici que la première partie.

A. ERNOUT

DRACONZIO. *La tragedia di Oreste.* Introduzione testo e commento di Em. RAPISARDA ; X-256 p. in-8° ; Ed. G. Reina, Catania, 1951.

Cette édition est sortie d'un cours professé par l'auteur au *Centro di Studi di Letteratura cristiana antica* de l'Université de Catane. Faite avec les étudiants, pour les étudiants, et dédiée aux étudiants, *ai miei cari discepoli*, elle en a gardé par certain trait un caractère scolaire : le texte est publié sans apparat, et c'est seulement dans le commentaire que M. Rapisarda signale quelques variantes de manuscrits ou corrections d'auteurs sans du reste indiquer précisément l'édition qu'il a suivie : Vollmer? Baehrens? Peiper ? Rossberg ? Le commentaire lui-même contient nombre de notes élémentaires dont un lecteur averti se serait bien passé : traduction de passages sans grandes difficultés, ou explication de mots ou de constructions qui n'ont rien d'étrange [2]. Mais les nombreux passages parallèles de poètes antérieurs que M. Rapisarda a diligemment réunis montrent bien le caractère artificiel de cette poésie, faite d'imitations et de reminiscences, surtout de Virgile et de Stace. La partie la plus originale du livre est celle dans laquelle l'auteur reconstitue le mythe d'Oreste, tel que se le représente Dracontius, et s'efforce de se représenter la connaissance qu'il pouvait avoir des Grecs qui se sont inspirés de la légende. On sait que, pour nombre de critiques, Dracontius, comme tous ses contemporains, ne savait pas le grec. M. R. est moins affirmatif ; et il lui semble que son poète devait connaître Eu ipide et la trilogie d'Eschyle (cf. Préf. p. VII) ; et la tragédie d'Oreste lui apparaît moins comme un exercice d'école que, comme un drame illustrant le problème du conflit entre *la liberta dell' uomo e la volontà di Dio.* Par là *l'epillio non e un semplice gioco di letterato, ma un meditato poema didascalico, che si propone di trasferire nel mondo ideologico cristiano il valore simbolico adombrato dal mito di Oreste, traendo precisamente le mosse da Eschilo, il piu pensoso e geniale rielaboratore del mito.* (Préf. p. VII). Puisse cette réhabilitation de Dracontius lui valoir de nouveaux lecteurs ! Il en a, j'en ai peur, bien besoin [3].

A. ERNOUT.

1. L'impression est très correcte. Lire pourtant, p. 11 l. 9 *uociferamini* au lieu de *nociferamini.*

2. Par ex. p. 65 : *pergo* con l'infinito è d'uso classico. Cf. A. C. JURET, *Système de la Syntaxe latine*, Paris, 1933, p. 207. — Pourquoi ce renvoi à Juret plutôt qu'à un autre ? Cet emploi de *pergō* est attesté depuis Plaute, et signalé un peu partout, notamment dans Kühner-Stegmann, II, 1, p. 669. Le Lexique qui termine l'édition ne m'a semblé révéler aucun néologisme de sens ou de forme.

3. Dans la bibliographie, les titres français sont quelque peu malmenés : p. 252 *Pélages... sa riforme* (l. Pélage — réforme) ; p. 254 *Poètes latines de la décadence* (l. latins — décadence) ; sous PETRÉ H. *carixtas* (l. *caritas*). — Dans l'Index, p. 219 l. *aequalis* non *aegualis.*

SAINT AUGUSTIN, *L'esprit et la lettre. De spiritu et littera.* Texte, introduction, traduction et notes par J. D. BURGER ; 214 p. in-8° ; Neuchâtel, H. Messeiller, s. d. (1951).

M. Burger, qui s'est déjà fait un nom dans les études augustiniennes par son *Saint Augustin* (Neuchâtel, 1948), s'est attaché dans ce nouvel ouvrage à nous faire connaître la lettre et l'esprit, si j'ose reprendre à mon compte et dans un autre sens, le titre du livre, d'un des plus importants traités qu'Augustin ait écrits. Il n'a pas voulu faire une édition critique. se bornant à reproduire le texte donné par F. Urba et Z. Zycha dans le tome XL du Corpus de Vienne ; les indications qu'il donne sur les secours que peuvent apporter les éditions anciennes sont aussi brèves qu'imprécises : *On ne peut donc peser exactement leur autorité, mais il arrive que leur leçon soit la plus claire et paraisse préférable.* Mais il s'est attaché à pénétrer la pensée d'Augustin sur une question qui a été l'objet de controverses passionnées, qui a divisé notre XVII^e siècle, et dont l'écho n'est pas encore éteint : c'est la question de la grâce. Je ne puis m'attarder à résumer la doctrine du saint, et la position qu'il a prise contre Pélage : c'est affaire aux théologiens plus qu'aux philologues de s'aventurer sur ce terrain périlleux. Mais M. Burger a su retrouver et retracer dans ce traité souvent diffus et mal composé les traits essentiels et la marche du raisonnement : il a montré avec clarté comment, parti pour répondre une question posée par son correspondant Marcellin (cf. § 1), A. a peu à peu élargi le débat pour aborder le problème des rapports entre la grâce et le libre-arbitre.

Si le plan général n'est pas facile à discerner dans les méandres du développement, la phrase elle-même présente souvent une complication redoutable ; qu'on en juge par cet exemple :

XXVI. 46. *Si ergo gentes commemorans naturaliter quae legis sunt facientes et scriptum habentes opus legis in cordibus illos intellegi uoluit, qui credunt in Christum, quia non sicut Iudaei praemissa sibi lege ueniunt ad fidem, non est cur eos conemur discernere ab his quibus dominus per prophetam promittens testamentum nouum dixit leges suas se scripturum in cordibus eorum, quia et ipsi per insertionem, quam oleastro praestitam dicit, ad eandem oleam, hoc est ad eundem Dei populum, pertinent, potiusque concordat prophetico etiam hoc apostolicum testimonium, ut hoc sit pertinere ad testamentum nouum legem Dei non habere in tabulis, sed in cordibus scriptam, hoc est intimo affectu iustitiam amplecti, ubi fides per dilectionem operatur, quia ex fide iustificat gentes Deus, quod scriptura praeuidens praenuntiauit Abrahae dicens* : IN SEMINE TUO BENEDICENTUR OMNES GENTES, *ut per hanc promissionis gratiam oliuae inseretur oleaster et fierent fideles gentes filii Abrahae in semine Abrahae, quod est Christus, sectantes eius fidem, qui non accepta in tabulis lege nondumque habens ipsam circumcisionem* CREDIDIT DEO ET DEPUTATUM EST ILLI AD IUSTITIAM.

Ouf ! Rien que pour avoir essayé de clarifier ce magma, M. Burger mériterait notre respect.

Qu'on ne croie pas, hélas ! que ne soit là un exemple unique que j'aurais cité par malin plaisir. Les phrases de ce type abondent dans le traité ; toutes n'ont pas cette longueur, mais dans nombre d'entre elles on remarque cette structure amorphe, cette multiplication de parenthèses et d'incidentes, ces suites d'explicatives et de consécutives qui, jointes à l'abstraction du vocabulaire, sont de nature à décourager le profane.

A. ERNOUT.

Sancti Aurelii Augustini, *De utilitate ieiunii*, a text with a Translation, Introduction a Commentary by Br. S. Dominic Ruegg, F. S. C., M. A. (The Cath. Un. of Amer, Patr. St. vol. LXXXV) ; XVIII-130 p. in-8°. Washington, D. C., 1951, The Cath. Un. of Amer. Press.

Ce petit traité ou sermon dont l'attribution à St Augustin est contestée (il ne figure pas dans les *Retractationes*) n'était connu jusqu'à ces derniers temps que par le texte de l'édition princeps (Amerbach, Bâle, 1506), amélioré plus ou moins par les éditeurs successifs, depuis Erasme (1529) jusqu'aux Bénédictins de St Maur (Paris, 1685). M. Ruegg a eu la chance d'utiliser pour son édition un manuscrit en onciale du VI^e^ ou VII^e^ siècle, actuellement conservé à la Vaticane (Vatic. Lat. 5758). Ce manuscrit étudié pour la première fois par Angelo Mai en 1852, a été l'objet d'un examen plus attentif de la part de Dom G. Morin, qui, au milieu de sermons qu'il contient, y a retrouvé un fragment important, le quart environ (I 1-III l. 15), du traité en question. En dépit de son antiquité, qui commande le respect, ce manuscrit doit être utilisé avec précaution : outre qu'il comprend des sermons qui ne sont pas d'Augustin, il a des fautes de copie évidentes, et les textes authentiques *have been vitiated by centonisation and abridgment.* Néanmoins il fournit nombre de leçons nouvelles qui méritent considération : ainsi 1, 1 *saturitas* au lieu de *securitas* des éditions antérieures, et que défend M. Ruegg par des rapprochements pertinents. Ainsi cette dissertation aura le mérite de nous apporter du nouveau sur un texte, il est vrai, d'intérêt médiocre.

Le travail de M. Ruegg est fait avec application. L'auteur a étudié le *De utilitate ieiunii* sous tous les aspects, *occasion and date, form and content, authenticity, use of Scripture, and language and style* (p. VIII). Le commentaire consiste surtout dans des citations des passages parallèles de St Augustin. M. R. se croit ainsi fondé par cet examen minutieux à soutenir l'authenticité du traité qu'il date de 411-412, la traduction s'est efforcée de garder « the sermon flavor of the original ». Il faut bien dire que cette saveur nous paraît parfois avoir mauvais goût : *Hoc pane, hoc cibo pleni sunt angeli ; homines autem, dum esuriunt, extendunt se ; dum se extendunt, dilatantur; dum dilatantur, capaces fiunt ; capaces facti, suo tempore replebuntur.* (ch. I). L'examen des *rhetorical figures* (p. 41-49) met en lumière la nature de ce style terriblement ampoulé, mis au service d'une matière un peu creuse. O, rhétorique !

A. Ernout

I. R. T. Marshall, *Studies in the political and socio-religious terminology of the* De civitate dei ; VII-96 p. in-8° ;

II. Joseph Y. Young, *Studies on the style of the* De vocatione omnium gentium *ascribed to* Prosper of Aquitaine. — The Catholic Un. of America, Patristic Studies, vol. LXXXVI et LXXXVII ; Washington, D. C. 1952.

Ces deux dissertations sont conçues dans le même esprit que la plupart des travaux publiés par l'Université catholique de Washington, œuvres de débutants auxquels on demande surtout de prouver qu'ils ont profité de l'enseignement donné par leurs maîtres, notamment par le Dr. Martin R. P. Mc Guire et M. Roy J. Deferrari.

M. Marshall étudie le sens et l'emploi d'un certain nombre de termes à valeur sociale et religieuse dans le grand ouvrage de St Augustin : *civitas, populus, gens, regnum, societas, res publica* ; il montre aussi les relations de ces termes entre eux, notamment de la *civitas dei* avec la *civitas terrena*. De nombreuses citations, réparties en tableaux, permettent de mieux connaître la terminologie de St Augustin, les définitions qu'il donne, les distinctions qu'il établit, les confusions aussi qu'il admet. L'unité du vocabulaire correspond à l'unité de la pensée.

L'étude de M. Young consiste en un dépouillement du traité *de uocatione omnium gentium*, qu'on attribue maintenant à Prosper d'Aquitaine, après avoir hésité entre plusieurs auteurs possibles. Le travail comprend deux parties : 1° le vocabulaire (*Words of Late Coinage--Foreign--Loan Words — Words a. Meanings Rare before Late Latin*) ; 2° les clausules (finales-intérieures-d'un type spécial). Une conclusion résume les résultats de cette enquête : le vocabulaire ne permet pas de déterminer si l'œuvre appartient ou non à Prosper d'Aquitaine, mais il indique que le *De vocatione* « *is one of the more carefully composed works of the fifth century* » ; l'étude des clausules au contraire démontre avec évidence que l'auteur du *De vocatione omnium gentium* est le même que l'auteur du *Contra collatorem*, c. à d. Prosper d'Aquitaine. Ainsi M. Young trancherait-il un débat demeuré jusqu'ici sans solution.

A. Ernout

Sven Lundström, *Zur Historia tripartita des Cassiodor* (Lunds Univ. Arsskr. N. F. Avd. 1. B. 49. Nr. 1) ; 32 p. in-8°. Lund, C. W. K.Gleerup, 1952.

On ne lit encore aujourd'hui le texte de l'*Historia tripertita* que dans l'édition donnée par Garet en 1679, et malgré des mérites, elle n'est pas sans défauts. Les travaux dont ce texte a été l'objet au cours de ces deux derniers siècles sont rares, et de peu d'importance. M. Lundström a sorti l'*Historia* de cet abandon, il a repris le texte de Garet, et sans revoir la tradition manuscrite, il lui apporte nombre d'améliorations, qui s'appuient pour la plupart sur le texte grec dont l'Historia est la traduction. L'étude comprend plusieurs chapitres : A. *Rythmisches* : examen des clausules, qui corrige les conclusions de Sister M. J. Suelzer ; B. *Textkritisches* : critique du texte qui se subdivise en : I Retour à la leçon des mss ; II Recours à la conjecture. Tout ceci constitue une excellente préparation à l'édition nouvelle de l'*Historia* que nous attendons de M. Lundström, et on est heureux de voir que l'Ecole de Lund n'a rien perdu de son heureuse activité.

A. Ernout.

Vitae Sanctorum Honorati *et* Hilarii *episcoporum Arelatensium* rec. Sam. Cavallin (Skrift. utg. av Vetensk. Soc. i Lund 40) 200 p. in-8° ; Lund, C. W. K. Gleerup 1952.

Cette édition est dédiée à M. Einar Löfstedt, et elle est digne de lui. M. Cavallin, qu'ont déjà fait connaître ses travaux sur St Césaire d'Arles, s'est entouré de tous les secours que pouvait lui procurer la tradition manuscrite ou imprimée ; il les a collationnés, il a dressé des *Stemmata codicum* (p. 29 et 44) qui en montrent la filiation et la parenté ; il a étudié les clausules

de ces textes, qu'il signale par l'emploi d'une typographie particulière. Grâce à cette préparation minutieuse, nous pouvons lire ces deux ouvrages en toute sûreté : le premier, *Sermo S. Hilarii De Vita S. Honorati episcopi Arelatensis*, occupe les p. 47-78 ; le second, [*Honorati Massiliensis*] *Vita S. Aurelii episcopi Arelatensis*, les p. 79-109. Le reste du volume est occupé par l'épitaphe de St Hilaire, des appendices où le texte de l'édition présente (y compris celui de la vie de St Césaire, que M. Cavallin n'a pas publiée) est comparé avec celui des éditeurs précédents ; enfin par des *indices* I. *Index Locorum S. Scripturae*, p. 118-119 ; II *Index Verborum*, p. 120-199, « *cuncta verba quae vitis Honorati Hilarii Caesaris continentur complectens* ». Il ne m'a pas semblé, à le parcourir rapidement, que ce vocabulaire eût rien d'original ; car les rédacteurs de ces vies écrivent encore un latin relativement correct et traditionnel, quoique la langue de l'auteur de la vie de St Hilaire soit, d'après M. Cavallin, *arte longe inferior* que celle de son prédécesseur (cf. Praef. p. 32 et 35), les formes les plus curieuses proviennent toutes de St Césaire. Excellente édition, mais aura-t-elle beaucoup de lecteurs ? [1].

A. Ernout.

Harold Hagendahl, *La correspondance de Ruricius* (Acta. Univ. Gotoburgensis LVIII ; 1952, 3) ; 108 p. in-8° ; Goteborg, Wettergren et Kerbers Förlag. Pr. Kr. 10.

M. Hagendahl ne se fait pas d'illusions sur son personnage : « *Ruricius, évêque de Limoges, mort vers 507, occupe une place assez modeste dans l'histoire de la littérature latine. A vrai dire, il n'est point homme de lettres. Il n'a rien publié, il n'a même rien écrit pour le public. Sa succession littéraire se compose d'une correspondance de 82 lettres qu'on a recueillies, après sa mort, à l'aide des copies laissées, et auxquelles on a joint 13 lettres qu'il avait reçues de ses confrères ecclésiastiques* » (p. 3). Et plus loin « *On ne saurait nier que la, lecture ne soit un peu désolant(e), laissant une morne impression de contraste entre la pompe fastueuse du style et la banalité fastidieuse des conceptions* » (p. 4). Mais, selon M. H., c'est justement « *cette préciosité littéraire qui fait l'intérêt de cette correspondance.* » Ces lettres ne sont pas destinées au public ; elles sont donc le produit authentique de l'enseignement donné dans les écoles de rhétorique de Gaule, dès le IVe siècle. Elles permettent d'estimer à sa valeur « *la profonde influence qu'a exercée la rhétorique non seulement, sur la littérature, mais, en général, sur la vie intellectuelle de son temps* ». (p. 10 et 11).

M. Hagendahl a donc démonté avec une clairvoyance minutieuse toutes les pièces de ce « chef-d'œuvre » de la rhétorique tardive : le plagiat, les clausules, la structure de la phrase, les figures de rhétorique (l'antithèse, les jeux de mots, la métaphore) ; le précieux et le mondain. Dans un dernier chapitre, il propose au texte de Krusch et d'Engelbrecht un certain nombre de corrections qui me semblent devoir être prises en considération par l'éditeur futur de Ruricius, s'il s'en trouve un : M. Hagendahl lui-même, peut-être ?

Malgré tout le soin qu'il apporte à cette étude, l'intérêt en paraîtrait peut-être assez mince, si l'auteur à propos de son sujet n'examinait des problèmes importants, comme il l'a fait en traitant des clausules. M. H., qui s'était déjà intéressé à la *Prose métrique d'Arnobe* (Goteborg, 1937),

1. P. 12 l. 19 l. *examinavi* au lieu de *exanimavi*.

était bien armé pour en parler avec compétence, et ne pas se contenter d'une analyse mécanique des types métriques employés en fin de phrase. Il a montré l'influence toujours grandissante de l'accent sur la formation des clausules ; et sur la nature de l'accent latin, sur les rapports entre la hauteur (ton) et l'intensité (accent), il a écrit des pages judicieuses (p. 41-42). M. Hagendahl connaît bien la thèse de M. Loyen sur Sidoine Apollinaire, et la cite souvent avec éloges : je ne doute pas que M. Loyen ne soit prêt à lui rendre la pareille.

A. Ernout.

Sermo Vulgaris Latinus, *Vulgärlateinisches Lesebuch*, zusammengest, von Gerhard Rohlfs ; XII-88 p. in-8°. Halle a. Saale, Max Niemeyer, 1951.

Dans la collection de « Petits manuels de langues et littératures romanes » fondée par Karl Voretzsch et dirigée par M. Gerhard Rohlfs, il manquait jusqu'à présent un recueil de textes de latin vulgaire. Cette lacune, c'est M. Rohlfs lui-même qui l'a comblée. Son choix de textes s'étend sur neuf siècles, allant de Pétrone jusqu'aux glossaires des IX^e^ et X^e^ siècles ; et par une innovation heureuse, l'éditeur, en raison de l'importance que prennent les études de toponymie et d'onomastique, a extrait de la table de Peutinger et de Procope quelques formes géographiques instructives, et des tomes II, V et VIII du Corpus des *cognomina* intéressant l'Afrique, l'Espagne, et l'Italie du Nord. En regard des extraits de l'Itala, il a fait figurer le texte correspondant de la Vulgate, (p. 13-14), ou il a confronté les deux versions de l'Itala, l'européenne du cod. *b* Veronensis, et l'« africaine » du codex *k* Bobbiensis, avec la version de St Jérôme (p. 15-17) ; ou encore il a comparé le texte de l'Itala donné par le codex *d* Cantabr. avec le passage correspondant de Lucifer de Cagliari.

Les indications bibliographiques sont sommaires, mais précises, et tiennent compte des ouvrages récents; toutefois je n'ai pas trouvé mention de l'ouvrage important de Mlle Jeanne Vielliard intitulé *Le latin des diplômes royaux et chartes privées de l'époque mérovingienne*, qui a paru en 1927 dans la Bibliothèque de l'Ecole des Htes Etudes, ni non plus de l'édition de l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours, publiée par H. Omont et G. Collon (Paris, A. Picard, 1886-1893).

Ce Lesebuch, comme la Chrestomathie de H. F. Muller et Pauline Taylor (Boston, 1932), rendra de bons services, et remplacera avantageusement le recueil de Slotty, un peu maigre, et du reste épuisé. [1] Je dois ne pas oublier de mentionner la présence des *Indices* : A. *Index verborum* (p. 69-80) ; B. *Index nominum* (p. 81-88), qui faciliteront beaucoup — surtout le premier — la lecture de ces textes.

A. Ernout.

1. L'impression est très correcte. Je n'ai relevé qu'un *Segebude*, p. 1, l. 12 au lieu de *Segebade*.

Maurice Mercier, *Le feu grégeois*, VI-164 p. in-8° + 15 pl. Paris, P.. Geuthner, et Avignon, Aubanel aîné, 1952.

L'auteur, qui est un spécialiste de l'histoire du pétrole, a détaché d'un travail d'ensemble sur ce sujet, cette étude sur le feu grégeois qui, par l'intérêt que la question soulève, par les problèmes qu'elle pose et les prolongements qu'elle a, méritait d'être traitée séparément. L'antiquité classique n'y tient qu'une petite place : les renseignements que nous possédons sur l'emploi des produits incendiaires — traits enflammés, étoupes, huiles, mixtures à combustion provoquée ou spontanée — sont rares et vagues. Il semble néanmoins que ces produits aient été utilisés de longue date, notamment dans les sièges et les combats navals. M. Mercier a rassemblé diligemment tous les documents signalant ces sortes d'armes, il les commente avec la compétence d'un technicien ; et il arrive à préciser la composition de ce feu mystérieux, que l'imagination populaire a fait entrer dans la légende — ceci jusqu'à nos jours.

A. Ernout.

Menéndez Pelayo, *Bibliographia hispano-latina clásica*, t. VII, VIII, IX, X (1951-1953), Edicion nacional (t. L-LIII), Consejo superior investigationes cientificas, Santander, Aldus.

Ces quatre tomes de l'édition nationale de Menéndez Pelayo donnent la fin de la bibliographie hispano-latine classique. Suivant l'ordre alphabétique, Menéndez Pelayo indique les manuscrits, éditions, traductions qui ont été consacrés en Espagne aux auteurs latins, et même les adaptations qu'ils ont inspirées. De larges extraits des traductions ou des commentaires, nous permettent d'avoir une idée assez précise des mérites, ou des lacunes, des savants d'autrefois. Il y a, évidemment, beaucoup de subjectif dans ces choix, et, à quelques égards, un recensement précis des manuscrits que l'Espagne possède ferait beaucoup mieux notre affaire. Néanmoins, si l'ouvrage n'apporte pas grand'chose pour l'étude des auteurs latins, il est d'une importance essentielle pour qui veut étudier l'histoire de la culture latine; à ce point de vue, je ne connais rien d'équivalent. Le livre de M. Fr. Sanmarti Boncompte vient de consacrer à la fortune de Tacite en Espagne (Barcelona, 1951) relève de la même inspiration : nos collègues d'Espagne s'attachent plus que nous au destin de la Latinité dans le monde moderne.

Contentons-nous d'indiquer quelle place ont tenue dans la vie intellectuelle d'Espagne deux Espagnols : Martial et Sénèque. Il n'y a guère qu' Ovide et, surtout Virgile qui aient suscité plus d'adaptations, de traductions et d'analyses. A titre de curiosité, on lira avec intérêt les extraits des Romances, où Juan de la Cueva (1587) s'est inspiré de Tite-Live (t. VII, p. 58 sq.). Mais beaucoup d'autres textes méritent de retenir.

Les *indices* ont été établis avec un soin admirable par Mme et M. M. González Palencia, sous la direction de M. Sanchez Reyes qui a préparé l'ensemble de l'édition. Ils permettront de consulter sans peine la somme, un peu touffue, que constitue cette Bibliographie classique.

H. Bardon.

Alois WALDE, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3e Aufl. von J. B. HOFMANN ; 20 Lief. p. 673-752. Heidelberg, C. Winter, 1953.

Ce vingtième fascicule contient la fin de la lettre *t* (depuis *terō*, *terra*) et le commencement du *u*, consonne et voyelle, (jusqu'à *venus*). Le prochain fascicule nous apportera sans doute la fin du dictionnaire, tout ou partie des index qui promettent d'être copieux ; et les *Nachträge u. Berichtigungen* qui seront sans doute non moins importants. C'est avec plaisir qu'on voit s'achever cette œuvre de longue haleine, modèle d'information vaste et précise, pour laquelle M. J. B. Hofmann n'a épargné ni son temps ni sa peine.

A. ERNOUT.

THESAVRVS LINGVAE LATINAE, vol. VIII fasc. VI (*mercor-militia*), col. 801-960. Liepzig, Teubner, 1952 [1].

Ce nouveau fascicule du Thesaurus contient quelques articles importants tels que *mereō*, *meretrix*, *mergō*, *metō*, *messis*, *mēta*, *mētior*, *metuō*, *metus* (avec un tableau comparatif des emplois de *metus*, *metuō* et de *timor*, *timeō*), *meus*, *micō*, *migrō*, *mīles* et ses dérivés. On nous annonce la parution prochaine du dernier fascicule de la lettre E. La publication est lente et laborieuse, mais elle se poursuit toujours avec le même soin.

A. ERNOUT.

ERANOS Vol. L, Fasc. 1-4, ed. cur. Tönnes KLEBERG et Gudmund BJÖRCK ; 280 p. in-8°, Eranos Forlag, Upsaliae, Einar Munksgaard, Hauniae, 1952.

15 articles principaux, 5 miscellanea forment la partie originale de ce volume L. En outre, il y a été joint une bibliographie critique en suédois (*Bibliografisk översikt*) des principaux travaux concernant l'antiquité classique (p. 164-245) ; une liste des périodiques grecs dans les grandes bibliothèques de Suède qui comprend aussi la liste des « manquants» (p. 246-257) ; enfin des Index des tomes I-L : *index scriptorum*, avec titres des articles (p. 258-276) ; un index, malheureusement trop bref, *auctorum et operum* (p. 277-280). On voit la variété et l'utilité de ce recueil : je regrette pour ma part que la bibliographie ait été rédigée en suédois, alors que la plupart des articles de la Revue sont écrits dans une langue de plus grande diffusion, allemand, anglais, français.

A. ERNOUT.

1. J'ai reçu le fascicule seulement en août 1953.

REALLEXIKON FUER ANTIKE U. CHRISTENTUM, hrsg. von Th. Klauser ; Lief. 12 et 13, col. 482-800. Stuttgart, Hiersemann Verlag, 1953. Prix du fascicule DM. 12,50.

Voici les principaux articles contenus dans le fascicule 12 : *Boethius* (F. Wotke [1]) ; *Bohne* (Th. Klauser) ; *Bolos* (J. H. Waszink) ; *Brautgemach* (J. Schmid) ; *Brautschaft, heilige* (id.) ; *Brief* (L. Schneider) ; *Britannia* (E. Kirsten [2]) ; *Brot* (Th. Klauser, J. Haussleiter ; A. Stuiber) ; *Brotbrechen* (E. von Severus) ; *Brotformen* (F. Eckstein ; A. Stuiber), *Brotstempel* (F. Eckstein, Th. Klauser) ; *Bruder* (K. H. Schelkle).

Le fasc. 13 est presque tout entier composé d'articles relatifs au livre : I *Buch, technisch* (Leo Koep); II *Buch, heilig kultisch* (S. Morenz, Joh. Leipoldt) ; III *Buch, metaphorisch u. symbolisch* (L. Koep. Alf. Hermann) ; IV *Buch, himmlisch* (L. Koep) ; *Buchmalerei* (Hans Gerstinger, Hertha E. Killy) : ce dernier article contient à la fin un catalogue qui, tout ne prétendant pas à être complet, sera précieux, des motifs de l'art antique conservés dans les manuscrits illustrés des textes chrétiens (fol. 758-772) ; il donne également une liste des principaux mss. illustrés d'auteurs profanes (col. 742-748). En dehors de ce groupe important qui constitue une véritable encyclopédie du livre dans l'antiquité, on trouve dans ce fascicule des articles dignes d'intérêt : *Brüderlichkeit der Fürsten* (Franz Dölger) ; *Brust* : I *allgmein* ; II *weibliche* (Joh. Steudel ; Joh. Botterweck ; Alf. Hermann ; Th. Klauser) ; *Buche* (Th. Klauser ; Hans Gossen †) ; *Buchsbaum* (Th. Klauser ; Fr. Cumont † ; H. Gossen † ; Heinr. Marzell) ; *Burgerrecht* (Leop. Wenger) ; *Bukolik* (Wolfg. Schmid) ; *Bulla* (Hans Gerstinger). L'intérêt de ce lexique n'a pas besoin d'être loué.

A. Ernout.

1. Je mets entre parenthèses les noms des auteurs.

2. Col. 610, l. 2 du bas corriger *Lot* en *Loth* et *britann.* en *britonn.* Col. 521 dans la bibliographie, l. 4 et s. corriger *cérémonie* en *cérémonial.*

Le Gérant : P. Laurent

IMPRIMERIE CLÈDES & FILS et FONDERIE DU MIDI - Bordeaux
Juin 1954. - Dépôt légal : 2e trimestre 1954.

VĪS — VĪRĒS — VĪS

Le grec et le latin ont conservé, et sont les seules langues qui aient conservé, un mot racine isolé * *wī-*, gr. ἴς, lat. *uīs*, dont l'identité dans les deux langues est parfaite : même sens, même genre, même déclinaison. En dehors de ces formes, on ne signale que des formations dérivées : un thème en *-os l-es* dans le skr. *váyaḥ* «force vitale, force jeune », et peut-être, mais ici l'étymologie est contestée, irl. *fé* dans l'expression *ara fie dom* « il est dans mon pouvoir ». Les autres rapprochements qu'on a proposés sont incertains ou sans valeur : on a renoncé par exemple à identifier, comme le font Boisacq[1] et Walde[2], ἴς «force» avec ἶς « tendon », qui chez Homère ne figure au singulier qu'à l'accusatif ἶνα, et s'emploie surtout au pluriel ἶνες ; cette identification, encore admise non sans restriction par H. Pedersen[3], mais depuis repoussée par Meillet[4], l'est également par Walde-Pokorny[5] ; le Greek-English Lexicon de Liddell-Scott-Jones a soin de consacrer deux articles différents à ἶς « snew, tendon », et à ἴς « strength, force »[6]. L'existence du *F* à l'initiale de ἴς est attestée par la métrique homérique, par la glose γίς· ἰσχύς d'Hésychius, et par le nom propre dialectal *F*ιφιάδας. I G. VII 3172. 70.

Comme il arrive pour beaucoup de noms-racines, le mot n'est plus représenté que par un nombre restreint de formes, et la déclinaison en est incomplète. Le grec ne connaît de ἴς que le nominatif, l'accusatif, et un ancien instrumental ἴφι, utilisé comme adverbe, et qui n'est plus senti comme un cas : aussi les dictionnaires traitent-ils ἴφι dans un article spécial. Cet ἴφι est fréquent dans Homère mais seulement avec quatre verbes : ἀνάσσειν, μάχεσθαι, δαμῆναι, βοὸς ἴφι κταμένοιο et toujours à l'avant dernière place du vers :

... ... Τενέδοιό τε ἴφι ἀνάσσεις

A 38, 452. ; cf. Z 478, λ 284, ρ 443.

... ... ἢ ἀνδράσιν ἴφι μάχεσθαι

A 151 ; cf. B 720, Δ 287, E 606, M 367, Σ 14, Φ 486.

... ... καὶ ἀνέρι ἴφι δαμῆναι

1. Dictionnaire étymologique de la langue grecque, 3e éd., s. u. ἴς (*F*ις).
2. Lateinisches etymologisches Wörterbuch, 3e éd., s. u. *uīs*.
3. La cinquième déclinaison latine, p. 36 (Copenhague, 1926).
4. Ernout-Meillet, Dictionnaire étymologique de la langue latine, 3e éd., s. u. *uīs*, p. 1309.
5. Vergleichendes Wörterbuch der indo-germanischen Sprachen, t. I, p. 229.
6. En fin de l'article ἴς « force », il ajoute « *prob. cogn. with* ἵεμαι *but not with* ἶς (A) [i. e. tendon] ».

T 417 ; cf. σ 156.

... ... ἱμάντα βόος ἴφι κταμένοιο

Γ 375.

Après lui, ἴφι ne se rencontre plus que dans la langue des poètes épiques, par une imitation artificielle des procédés d'expression homériques. L'adjectif qui en est dérivé n'est attesté que dans un groupe figé, ἴφια μῆλα, et seulement sous cette forme de nominatif-accusatif pluriel neutre, l'adj. ἴφθιμος semble sans rapport avec ἶς.

L'accusatif ne figure également que trois fois dans un autre groupe figé ἶν' ἀπέλεθρον :

ἄνδρ' ὀρόω κρατερὼ ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι
ἶν' ἀπέλεθρον ἔχοντας - E 245.

qu'on retrouve dans un vers formule H 269, repris ι 538

ἦκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ ἶν' ἀπέλεθρον.

Les éditeurs, persuadés de l'identité de ἶς force et de ἶς, ἰνός « tendon », et abusés par l'analogie du faux accusatif Ζῆνα, ont imaginé que l'accusatif de ἶς devait être ἶνα, et que nous avions affaire à une forme à voyelle finale élidée devant l'initiale vocalique suivante : de là, l'accent circonflexe et l'apostrophe qu'on lit partout. En réalité l'accusatif de ἶς doit être régulièrement ἶν, et le texte d'Homère, modifié dans ce sens.

Le nominatif offre des emplois un peu plus variés. Le mot en fonction de sujet apparaît tantôt seul, tantôt accompagné d'un adjectif ou d'un complément déterminatif au génitif : le caractère formulaire des expressions laisse néanmoins entrevoir une période plus ancienne où ἶς faisait partie du vocabulaire courant et s'employait librement et sans restrictions :

Ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἐτ' ἦν ἶς ἔμπεδος, οὐδέ τι κῖκυς,
Οἵη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσι — λ 393.

Cf. Λ 668 et φ 283.

Le mot se place encore indifféremment à l'intérieur, à la fin, ou au commencement du vers, mais dans les trois exemples, il est accompagné d'une formule identique. De plus, dans λ 393 il est doublé d'un synonyme, κῖκυς, extrêmement rare [1], qui est là simplement pour renforcer l'expression : c'est un procédé que nous retrouverons dans le vers suivant :

... ... οὐδὲ οἱ ἦν ἶς
Οὐδὲ βίη, εἶδος δὲ μάλα μέγας ἦν ὁράασθαι — σ 3.

Βίη vient renforcer ἶς, et peut-être l'éclairer. Il semble que le poète ait craint que le nom ne fût plus intelligible à ses auditeurs, et qu'il l'ait fait

1. C'est le seul exemple qu'en offrent l'Iliade et l'Odyssée. Le vers 237 de l'Hymne à Aphrodite ne fait que répéter le vers de l'Odyssée. Le mot figure encore dans le frg. 230 d'Eschyle (Liddell-Scott).

suivre d'un terme plus courant : l'explication en tout cas vaut pour βίη, sinon pour κῖκυς.

... ... ἀλλ' ἄρα καὶ ἶς
Ἐσθλή, ἐπεὶ Λυκίοισι μέτα πρώτοισι μάχονται. M 320.

Ici ἶς est accompagné d'un adjectif très usité et de sens large, « courageux, vaillant, noble, bon », etc., qui aide aussi à mieux comprendre le nom. On remarquera que dans trois sur cinq de ces exemples, ἶς est à la fin du vers [1].

Enfin, ἶς est souvent accompagné d'un complément déterminatif, génitif soit d'un nom de genre animé, désignant une force de la nature, ἄνεμος, ποταμός, Ἥλιος, personnifiée et divinisée, soit d'un nom propre désignant un héros :

A ... ... μινύθουσι δὲ οἶκοι
Ἐν σέλαϊ μεγάλῳ· τὸ δ' ἐπιβέρμει ἶς ἀνέμοιο — P 739.

Id. ι 71, ν 276, τ 186, O 383.

Αἶψα δ' ἰαίνετο κηρός, ἐπεὶ κέλετο μεγάλη ἶς
Ἠελίου τ' αὐγὴ Ὑπεριονίδαο ἄνακτος — μ 175.

Καίετο δ' ἶς ποταμοῖο, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν — Φ 356.

B Οὔτ' Ὀδυσεὺς δύνατο σφῆλαι οὔδει τε πελάσσαι,
Οὔτ' Αἴας δύνατο, κρατερὴ δ' ἔχεν ἶς Ὀδυσῆος — Ψ 720

Τοῖσι δε καὶ μετέειφ' ἱερὴ ἶς Τηλεμάχοιο — β 409
Id. σ 405 φ 101 et π 476 φ 130, χ 354.

Dans ces formules stéréotypées, transparaît encore la valeur ancienne de ἶς, qui nous reporte à une conception animiste de l'univers, et à la notion des « déesses mères » dont l'action consciente exerce sur les hommes comme sur les choses. Ἶς ἀνέμοιο, ποταμοῖο. Ἠελίοιο c'est la « déesse Force » qui réside dans le « dieu Vent », le « dieu Fleuve », le dieu Soleil », et donne à chacun d'eux sa vigueur et sa puissance. De même la κρατερὴ ἶς Ὀδυσῆος c'est la Force qui donne à Ulysse le κρατός, l'ἱερὴ ἶς Τηλεμάχοιο n'est peut-être pas, comme le remarque le bon Pierron, « une simple périphrase poétique pour dire *le noble Télémaque*. C'est par une influence divine que l'enfant Télémaque a été transformé en homme ; et c'est *une force divine* qui inspire tous ses actes et toutes ses paroles » [2].

1. Je néglige λ 597 que détermine κραταιΐς, dont les forme est discutée, et qui est peut-être la contraction de κραταιὰ ἶς. En tout cas, si cette explication est exacte, ce serait un nouvel exemple de ἶς en fin de vers, accompagné d'un adjectif κραταιός « fort », de renforcement.

2. Homère, Odyssée, éd. Pierron, β 409 n.

Tels sont les formes et les emplois de ἶς que présente le texte homérique. Il n'y a pas d'exemple de pluriel, ce qui se conçoit étant donné le sens du mot. Après Homère, il ne semble plus employé qu'une fois dans Hésiode, Th. 951., ἶς Ἡρακλῆος, et avec un génitif βίης qui le reprend et le redouble, ἶς βίης Ἡρακλείης, *ibid.* 332 : ce sont du moins les deux seuls exemples qu'indique Lexique de Liddell-Scott. Mot appartenant au vocabulaire de la vieille épopée, et traduisant une mentalité qui a disparu, il subit déjà chez Homère la concurrence victorieuse d'autres noms désignant la force, notamment de βία (ion. βίη), qui se substitue à lui dans tous ses emplois, qui est usité à tous les cas, au singulier comme au pluriel, et auquel la langue a même créé, d'après ἶφι, un instrumental adverbe βίηφι. C'est βία qu'Eschyle personnifiera dans Prom. 12 : Κράτος Βία τε. Le mot appartient à la prose comme à la poésie ; il s'emploie dans des acceptions inconnues à ἶς qui désigne « la Force », sans idée accessoire ; βία, outre « la force », présente le sens de « violence » et au pluriel d'« actes de violence » déjà dans Homère ; puis spécialement dans le sens de « violence faite à une femme, viol » ; c'est le terme juridique usité dans les accusations de ce genre : βίας δίκη, βίας γραφή, Le datif instrumental βίᾳ accompagné d'un génitif signifiera « en usant de violence sur quelqu'un, contre le gré, en dépit de », etc. C'est ce sens de « violence » qui ira prédominant au cours de l'évolution de la langue, concurremment avec ὕβρις, « insolence » et « violence », déjà dans Homère, et qui demeurera dans la prose, et notamment dans le vocabulaire juridique : δίκη ὕβρεως ἢ πληγῶν, etc. Le sens de « force » passera au second plan, et sera recueilli par d'autres mots, notamment par ἰσχύς qu'Homère ne semble pas connaître, mais qui se trouve déjà dans Hésiode, et qui, comme βία, donnera naissance à de nombreux dérivés, nominaux et verbaux, par κράτος, ἄλκη, μένος, σθένος, etc.

Mais mon sujet n'est pas d'étudier l'expression de la notion de force en grec, mais seulement de préciser l'emploi de ἶς, afin de pouvoir le comparer exactement avec son correspondant latin, et de préciser la valeur de ce dernier. Pour ἰσχύς on consultera avec fruit l'article que M. Chantraine a consacré à ce mot dans *Emerita*, XIX, 1951, pp. 134-143.

La déclinaison de lat. *uīs* présente avec celle de ἶς des ressemblances frappantes : comme le nom grec, le nom latin est inusité au génitif et au datif singuliers, tout au moins dans la bonne langue : les exemples qu'on a de ces cas sont rares et tardifs. Le génitif est remplacé par l'ablatif précédé de *dē* : *dē uī reus, condemnātus* ; il est significatif que Cicéron dans une même phrase, Phil. 1. 9. 23, emploie *dē uī* à côté du gén. *maiestātis* : *Quid, quod obrogatur legibus Caesaris, quae iubent ei qui de ui, itemque ei qui maiestatis damnatus sit, igni et aqua interdici* ? Le premier exemple qu'on ait de génitif se trouve dans une phrase de Tacite, Dial. 26, 4 : *quamquam in magna parte librorum suorum plus uis habeat quam sanguinis* ; mais l'antithèse entre *uis* et *sanguinis* est si maladroite et si obscure que Wopkens a proposé de lire *bilis* qui convient beaucoup mieux au sens, et la conjecture a été adoptée par les derniers éditeurs de Tacite ; en tout cas l'emploi du génitif *uīs* a pu être amené par le génitif *sanguinis*. Le génitif *uīs* ne commence à apparaître d'une manière certaine que chez les

jurisconsultes du Bas-Empire : Ulpien, Dig. IV, 2, 1 ; Paul, Sentent. V, 30, 48 ; VII, 5, 50 ; XVII, 152 ; Macer, Dig. XLVIII, 2, 11, § 1 ; Imper. Antonin. cod. IV, 65, 1 ; IX, 43, 1 ; Impp. Dioclet. et Maxim. cod. VIII, 4, 4 ; IX, 12, 5, c'est-à-dire dans une langue technique artificielle, et à une époque où la notion de pureté et de correction s'est affaiblie. Quant au datif *uī*, il n'est attesté que par un seul exemple qui provient de l'auteur du Bellum Africanum, 69, 2 : *Quod postquam animaduertit, equitibus suis hostium ui oppositis, sarcinas legionarios in acervum iubet comportare*, où c'est évidemment une fausse élégance d'un mauvais écrivain peu sûr de sa langue, à la recherche d'une expression rare, et qui, pour l'obtenir, a créé ce datif théoriquement possible, sans doute, mais que le latin n'a jamais employé, et qui est mort, comme il est né, avec lui. Au contraire les autres formes, nominatif, accusatif, ablatif, sont d'un emploi fréquent et varié ; et de plus, *uīs* a un pluriel bâti sur un thème élargi, *uīrēs*, usité également à tous les cas — et accessoirement un pluriel *uīs* sur lequel il y aura à revenir.

Le sens fondamental de *uīs* est le même que celui de ἴς : c'est la force, considérée comme une puissance animée, et agissante. De plus, il s'y ajoute souvent la nuance de « force mise en œuvre et dirigée contre quelqu'un », d'où le sens de « violence », et quand il s'agit de violence faite à une femme, « viol », cf. ce vers allitérant et « étymologisant » d'un tragique inconnu

Virginem me quondam inuitam per uim uiolat Iuppiter,

(Trag. Inc. Incert. R³ 131).

puis « assaut », etc. *Vīs* recouvre ainsi tous les sens de ἴς, mais ausi de βία lequel n'a pas de correspondant en latin, bien qu'il soit sûrement d'origine indo-européenne : skr. *jī(y)ā*, etc. Il n'y a pas lieu de rapprocher comme le fait Boisacq d'après Brugmann, IF XVII 367, *uitium* de βία. En outre, chez les poètes épiques, Ennius, et sur son modèle Lucrèce et même Virgile, l'imitation de la périphrase homérique du type ἴς ἀνέμοιο est évidente. Voici les exemples qu'offre Ennius.

A. Emplois de *uīs* avec un complément déterminatif au génitif, ou un adjectif équivalent (emplois « homériques »)

Nominatif :

Marsa manus, Paeligna cohors, Vestina uirum uis, A. 276.
avec hypallage de l'adjectif *(Vestīna = Vestīnōrum)*, allitération, et rapprochement étymologique de *uir* et *uīs*.

Contempsit fontes quibus ex erugit aquae uis ; A. 379
à *aquae uis* comparer ἴς ποταμοῖο·

Tanta uis sceleris in corpore haeret [1] Sc. 351.

1. Repris par Cicéron, Verr. II, 1, 32, 81 *nisi tanta acerbitas iniuriae, tanta uis sceleris fuisset.*

ACCUSATIF :

Non commemoro quod draconis saeui sopiui impetum,
Non quod domui uim taurorum [1] *et segetis armatae manus.* Sc. 274-5.

Noter le voisinage et l'emploi synonyme de *impetus* et de *uīs*.

Fer mi auxilium, pestem abige a me, flammiferam hanc uim quae me excruciat. Sc. 29.

ABLATIF :

... ... *summa mituntur opum ui,* A. 161 et 412.

Fin de vers imitée par Virgile, En. XII. 552, et IX. 532.

B. EMPLOIS DE *uīs* ISOLÉ, OU AVEC UNE SIMPLE ÉPITHÈTE DE RENFORCEMENT (EMPLOIS PROPREMENT LATINS) :

Nam ui depugnare sues stolidi soliti sunt A. 105

Pellitur e medio sapientia, ui geritur res
. . . . . .
... ... *uadunt solida ui,* A. 268 et 273

Denique ui magna quadrupes eques atque elephanti
Proiciunt sese. A. 232

Cumque gubernator magna contorsit equos ui A. 486

Haec omnia uidi inflammari
Priamo ui uitam euitari Sc. 98.

... ... *ui patefecerunt Bruges* [2] Sc. 176

Hector ui [3] *summa armatos educit* [*in*] *foras* Sc. 158

On voit que le texte d'Ennius n'offre, dans cet emploi, que des exemples d'ablatif-instrumental ; mais l'absence de nominatif et d'accusatif est sans doute due à l'insuffisance de nos fragments, et non à une intention réfléchie du poète. Le sens de « force » comme « moyen d'action » est partout visible.

En outre, le mot se rencontre au pluriel dans les passages suivants :

NOMINATIF :

Vires uitaque corpus meum nunc deserit omne A. 38

1. Restitué par conjecture, mais la restitution paraît certaine.
2. Ce fragment ne comprend que ces trois mots.
3. *ei* codd., *uei* Lindsay.

ACCUSATIF :

... ... uirisque ualentes
Contudit crudelis hiems A. 448

ABLATIF :

<Fortuna> uaria ualidis cum uiribus luctant A. 300

Inuictus ca<nis nare sagax et ui>ribus fretus. A. 533

Restitution conjecturale d'un texte mutilé de Festus p. 425. 12 et s. L ; je renvoie pour la discussion à l'édition de Vahlen. La restitution *uīribus* s'appuie entre autres sur un texte d'Ovide, *Halieut.* 75-6 : *Quin laus prima canum, quibus est audacia praeceps, / Venandique sagax uirtus uiresque sequendi.*

Tacere opino esse optumum et pro uiribus
Sapere. Sc. 145

Ces exemples, si peu nombreux soient-ils, permettent déjà de saisir la différence de sens entre le singulier *uīs* et le pluriel *uīrēs*. Le singulier exprime le concept « force », comme dans le français : « La force prime le droit » ; *ui uicta uis*, dira Cicéron, Mil. 11, 30, et ibid. 4-9 : *cum ui uis illata defenditur* : « (l'emploi ou l'action de) la force a été vaincu par (l'emploi de) la force » ; «(l'emploi de) la force est repoussé par (l'emploi de) la force». Le pluriel *uīrēs* « les forces » désigne les différentes ressources mises à la disposition d'un être pour exercer sa *uīs*, la vigueur physique ; *uīrēs* ne désigne pas une pluralité de *uīs*, et Tite-Live pourra écrire, l. IX, 16, 13 : *(Papirium) uictoremque cursu omnium aetatis suae fuisse ferunt* [*et*] *seu uirium ui seu exercitatione multa*, sans que l'expression *uīrium uī* «en vertu de sa vigueur physique» constitue un pléonasme. [1] Cette différence de sens entre le singulier et le pluriel se retrouve du reste dans d'autres mots désignant notamment des forces de la nature : *ops* et *opēs*, *frūx* et *frūgēs*, *ignis* et *ignēs*, *aqua* et *aquae*, *lūx* et *lūcēs*, *quiēs* et *quiētēs* etc. Le pluriel est de sens concret.

Cette différence de sens se traduit par une différence de thème : comme ἴς, le thème **uī-* de *uī-s* ne comporte pas de pluriel. Pour en former un, le latin a recouru à un élargissement par un « suffixe» en *-i* ; nom. *uīrēs*, acc. ancien *uīrīs*, gen. *uīrium*, dat-abl. *uīribus*, dont la flexion est complète. L'origine de cette formation est obscure. Etant donné qu'il existe quelques exemples de nom. acc. pl. *uīs*, sur lesquels nous reviendrons plus loin, certains grammairiens voient dans ce pluriel la forme ancienne, et dans *uīrēs* une innovation du latin, créée sur le modèle *mōs*, *mōrēs*[2]. Cette explication soulève plusieurs

1. La même expression se trouve peut-être déjà dans Plaute, Amph. 384... *cadunt uolneris ui et uirium*, mais l'emploi du double complément *uolneris, uirium* et du singulier *uolneris*, au lieu de *uolnerum* s'explique difficilement, et il faut sans doute lire : *cadunt uolnerum ui uiri.*

2. «Angeblich *uīr-ēs* zu ai. *váyas-* «Lebenskraft », eher aber jung und analogisch zu Nom, Sing. *uīs* etwa nach *mōs*, *mōrēs*. » M. Leumann, dans la *Latein. Gramm.* de Stolz-Schmalz. 5e éd., p. 246 ; cf. 260. Pour Lindsay (dans *Die latein. Sprache* de Lindsay-Nohl, p. 458, 43) « der altlateinische Plural von *uīs* war *uīs* (Prisc. I. S. 249, 9 H.)», et il comparait la variante ***uīs, uīrēs*** avec la variante ***spēs spērēs*** ; cf. plus bas, p. 172, n. 1.

objections : le sg. *mōs*, gén. *mōris* n'est pas comparable à *uīs*, *uim* ; de plus le pluriel de *mōs* appartient à un thème consonantique : gén. *mōrum*, tandis que *uīrēs* est un thème en *-i-* : le génitif est *uīrium*. Enfin rien ne permet d'affirmer que le pl. *uīs* soit le plus ancien ; les auteurs archaïques, Ennius, Plaute ne connaissent que *uīrēs*, et les exemples de pl. de *uīs* qu'on possède datent tous comme on le verra, de la fin de l'époque républicaine (Lucrèce, Messala, Salluste). F. Sommer, après avoir rapporté l'explication par l'influence analogique de *mōs*, *glīs*, signale l'hypothèse de J. Schmidt qui tirait *uīrēs* d'un thème **wīs-* qui aurait existé comme une sorte d'élargissement à côté de *wī-* [1]. L'explication de J. Schmidt, plus ingénieuse, n'est pas non plus absolument convaincante : ni le grec, ni le latin ne permettent de conclure à l'existence d'un thème en *-s* **wīs-* à côté de **wī-* ; et du reste, eût-il existé, il faudrait admettre de plus qu'il a été élargi en *-i-*, ce qui du reste n'est pas impossible, l'*i* apparaissant souvent pour étoffer d'anciens noms-racines monosyllabiques [2]. En tout cas, nous avons affaire dans *uīrēs* à une création proprement latine : étant donné leur sens premier, *uīs* et ἴς, personnifications de la Force, n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir de pluriel, pas plus qu'un nom de dieu ou de déesse. L'existence du pluriel *uīrēs* correspond à une autre conception de la notion force ; *uīs* et *uīrēs* sont, peut-on dire, deux mots différents, et le latin a trouvé dans le double thème un moyen élégant d'exprimer la distinction de sens par la diversité des formes ; mais ce moyen dans ce mot, n'appartient qu'à lui, ce qui rend malaisé d'en préciser l'origine.

Les fragments d'Accius ne nous donnent que des exemples au singulier, exactement semblables à ceux que fournit Ennius :

... ... *ueritatis uis atque acritas*, Trag. 467 R³

Iamiam absumor, conficit animam
Vis uolneris, ulceris aestus, ibid. 565

O dirum hostificumque diem, o uim toruam aspecti atque horribilem. ibid. 80

Reprime parumper uim citatum quadrupedum ; ibid. 581.

Mais l'emploi de *uīs* n'est pas confiné dans la langue noble des textes épiques ou tragiques, et Plaute, par le nombre et la variété des exemples qu'il fournit, atteste que le mot est d'usage normal dans la langue courante de son

1. « Alt ist auch der Plural *uīrēs* (Pl. As. 296) zum *ī* Stamm *uīs* (S. 354); er würde sich als lat. Neuschöpfung nach *glīs*: *glīrēs*, *mōs* : *mōrēs* deuten lassen, doch sprechen einige Tatsachen dafür, dass schon vorital. ein Stamm *ϑuīs* neben *ϑuī-* existierte dem die Plural formen angehören (J. Schmidt Plurabildg. 384 f.). *glīs* : *glīrēs* etc. diente aber als Muster für die Verteilung beider Stämme auf die Numeri im Latein. (Handb. der latein. Laut- u. Formenl. 2e-3e éd. 1914, p. 356). L'action analogique supposée de *glīs*, *glīrēs* est peu vraisemblable. Comme l'a signalé Meillet dans l'article *spēs* du *Dict. étymol.de la langue latine*, « on peut penser qu'il y a eu un thème radical **spē-* et une forme élargie **spēs-* côte à côte comme dans *uīs* *uīrēs* ; le védique offre des flottements entre *medhā* et *medhás*, *uṣā* et *uṣás* par exemple. »

2. V. Ernout, Philologica, p. 135 etc., et Aspects du vocab. lat., p. 111 et s.

temps : Le Lexicon Plautinum de Gonz. LODGE enregistre au singulier 8 exemples de nominatif, 14 exemples d'accusatif, 23 exemples d'ablatif ; au pluriel 2 ex. de nominatif, 3 ex. de génitif (dont un douteux, *Am.* 234, cf. plus haut n.), 1 ex. d'accusatif, 2 ex. d'ablatif--instrumental [1]. Le sens au singulier est toujours « force en action », « violence », au pluriel « forces physiques, vigueur ». Le mot figure dans des passages de style soutenu, comme dans le récit du combat entre les Thébains et les Téléboens fait par Sosie, où la parodie du ton épique est évidente :

Amp. 191 *id ui et uirtute militum uictum atque oppugnatum oppidums!*

Ibid. 206 *si sine ui et sine bello uelint rapta et raptores tradere*

210 ... *sin aliter sient animati neque dent quae petat,*
Sese igitur summa ui uirisque eorum oppidum oppugnassere.

212 ... *magnanimi uiri freti uirtute et uiribus*

234 *cadunt uolnerum ui uiri* [2]

237 *uicimus ui feroces*

Le contraste de sens entre le pl. *uīribus* du v. 212 et le sg. *uī* des autres vers est frappant : « *ces hommes orgueilleux, confiants dans leur valeur et dans leurs forces* » ; « *s'ils veulent sans recourir à la force et à la guerre livrer les biens ravis et les ravisseurs* » (206), etc. On remarquera la fréquence des groupes allitérants dans lesquels figure *uīs* ; c'est un procédé auquel l'écrivain recourt souvent, et qui souligne l'expressivité du mot. On trouve dans Plaute des types d'emploi anciens,

uis hostilis cum istoc fecit meas opes aequabilis Capt. 202 (cf. 591)

avec un adjectif au lieu d'un nom au génitif (*uīs hostium*) comme dans l'homérique βίη Ἡρακληείη; des groupes fixés *uī pugnandō*, Men 1054, As. 555, Mi. 267 ; *uī cōgere, uī coāctus* Ba. 271, Men. 877, Mi. 457, *uī subāctus*, Am. 1143 ; des antithèses :

Si uoluntate nolet, ui extrudam foras Mi. 1124.

Facite hic lege potius liceat quam ui uicto uiuere. Ru. 621.

ou des rapprochements par synonymie :

Meamne ille amicam leno ui, uiolentia
De ara deripere Veneris uoluit, Ru. 839-40.

1. L'ex. de Capt. 387 que donne Lodge est dû à une correction.
2. *ex coniectura* ; cf. plus haut, p. 171, n. 1

... Immo ui atque inuitam, ingratiis,
Nisi uoluntate ibis, rapiam te domum Mi. 449-50

... quasi retruderet hominum me uis inuitum, Ep. 249 [1].

Isque hic compressit uirginem, adulescentulus
<Vi> [2]*, uinulentus, multa nocte, in uia.* Ci. 159

Ita ui Veneris uinctus, otio aptus in fraudem incidi. Tri. 658

At pudicitiae eius numquam nec uim nec uitium attuli Ep. 110 ;

des expressions de la langue juridique, comme *uim afferre* (cf. le dernier exemple cité et Ru. 681, 729) *uim dēfendere* Ru. 774, *prohibēre*, Capt. 804. *Vīs* est en jeu de mots avec l'accusatif *uim* dans Ru. 680ª-681 :

PA. *O salutis meae spes.* — TR. *Tace ac bono animo es* :
Me uide. — PA. *Si modo id liceat, u i s ne opprimat,*
Quae u i s u i m mi adferam ipsa adigit...

« Si seulement il était possible que la violence (du léno) ne nous écrase pas, cette violence qui me pousse à employer moi-même contre moi la violence (c'est-à-dire à me donner la mort) ».

Vis haec quidem hercle est et trahi et trudi simul, Cap. 750
« Vraiment, c'est de la violence que d'être traîné et poussé à la fois », qui annonce déjà la fameuse phrase de César à ses meurtriers « *Ista quidem uis est* » (Suét. Cés. 82, 1).

Dans un des exemples, Ru. 839, *uī* est renforcé par *uiolentia*. Ce mot, qui a l'avantage de n'avoir qu'un seul sens, et par conséquent d'éviter toute ambiguité d'interprétation, n'est pas attesté dans Ennius, mais commence à faire son apparition dans Plaute : outre le passage du Rudens, il figure dans une phrase où l'intention parodique est évidente (c'est un cuisinier qui parle) :

CY. *Ire hercle meliust te interim atque accumbere*
Dum ego haec appono ad Volcani uiolentiam, Men. 330

Il y a en outre un exemple de *uiolāre*, Ru. 646, et 4 de *uiolentus*, tous dans le Truculentus, v. 309, 317, 603 ; 251 (ici au superlatif). Ce sont les premiers spécimens d'un groupe dont l'importance ira croissant : *uiolō*, *uiolentus* fourniront à *uīs* au sens de « violence » son verbe et son adjectif, et *uiolentia* tendra à se subsituer à *uīs*, par besoin de remplacer un monosyllabe de forme isolée, trop bref et de déclinaison incomplète, par une formation plus étoffée, et par là plus expressive, appartenant au groupe important des substantifs en *-entia (licentia, patientia, prūdentia*, etc.), et dont la morphologie est des plus régulières. Mais la pénétration de *uiolō* et de ses dérivés ne s'est faite que

1. Cf. *inuītam per uim* dans le fragment tragique cité plus haut p. 169.
2. Restitution à peu près sûre.

lentement ; dans Térence on rencontre en tout deux formes : *uiolenter*, Ph. 731 et *uiolentissimus*, Eu., 954. César a 5 exemples de *uiolō*, mais ignore *uiolentus* et *uiolentia* ; et c'est aussi l'usage de Cicéron qui se sert assez fréquemment de *uiolō*, mais peu de *uiolentus* (6 ex. dans les Discours, 3 ex. dans les Œuvres philosophiques), et moins encore de *uiolentia* (2 ex. dans les Discours, 2 aussi dans les Œuvres philosophiques). Lucrèce a 8 ex. de *uiolō*, 11 ex. de *uiolentus*, 2 de *uiolentia*. C'est seulement à l'époque impériale que le groupe apparaît plus souvent : Virgile a 14 ex. de *uiolō*, 4 de *uiolentus*, 3 de *uiolentia* ; Tacite 9 ex. de *uiolō*, 12 de *uiolentus*, 15 de *uiolentia*. La coexistence de *uīs* et de *uiolentia* amènera Quintilien à les différencier : *At illi hanc uim appellant quae est potius uiolentia*, I. O. II, 12, 11.

Les emplois du pluriel *uīrēs* chez Plaute sont tous concordants :

Iubeo te saluere uoce summa, quoad uires ualent, As. 297.

« Je te salue de toute ma voix, autant que mes forces me le permettent ».

Nam pernicitas deserit ; consitus sum
Senectute, onustum gero corpus, uires
Reliquere Men. 756-8

Quae te male mala crux agitat, qui ad istunc modum
Alieno uiris tuas extentes ostio ? Ba. 584-5

Valens adflictat me uaciuom uirium Ba. 154

BA. *Quanti te emit ?* — HA. *Suarum in pugna uirium uictoria.* Ps. 1170

Magnanimi uiri freti uirtute et uiribus Am. 212

Ex summis opibus uiribusque usque experire, nitere
Erus ut minor opera tua seruetur. Mer. 111-2

Ici l'emploi du groupe *opibus uiribusque* est caractéristique, et met bien en lumière le sens concret du pluriel.

Le *Lexicon* de G. Lodge classe sous une rubrique spéciale, qu'il intitule *translate de quantitate* « par extension, en parlant de la quantité de quelque chose », les 2 ex. suivants :

Negoti sibi qui uolet uim parare,
Nauem et mulierem, haec duo comparato.
Nam nullae magis res duae plus negoti
Habent, forte si occeperis exornare. Poe. 210-4

et :

Salue, qui me interfecisti paene uita et lumine
Vimque mihi magni doloris per uoluptatem tuam
Condidisti in corpus... Tru. 518-20

L'interprétation donnée par Lodge de ce dernier exemple, où du reste *uim* est restitué par conjecture, ne semble pas correcte : *uim dolōris* signifie ici, comme *uolneris uīs*, et tant d'autres expressions semblables déjà rencontrées « la force (ou « la violence ») d'une grande douleur » ; et la parodie du ton tragique est, comme plus haut la parodie du ton épique, ici évidente. Pour le premier au contraire, le sens de *uīs* dans l'expression *negōtī uim sibi parāre* est plutôt « se procurer force embarras » que « se procurer la force de l'embarras ». Deux vers plus loin en effet, nous rencontrons *plūs negōtī* plus d'embarras » ; aussi le *uim negōtī* semble bien équivaloir à un *multum negōtī* emphatique. Ce serait là le premier exemple du glissement de *uīs* vers le sens secondaire de « grande quantité, foule, etc. », qui se développera assez largement à l'époque classique.

Les synonymes de *uīs* au sens de « force » : *uigor*, *rōbur*, n'existent pas chez Plaute ; le jeu du singulier et du pluriel *uīs*, *uīrēs*, avec la différence de sens qu'il comporte lui suffit pour l'expression de sa pensée.

L'examen du texte de Térence confirme l'enseignement qu'on a tiré d'Ennius et de Plaute : il présente 24 exemples d'emplois de *uīs* au singulier : 4 au nominatif (Ad. 303, 490, 943 ; Ph. 107) ; 8 à l'accusatif (Ad. 308, An. 277 ; Eu. 616, 768, 778, 807, 963 ; Haut. 710) ; 12 à l'ablatif (Ad. 67, 493 ; Eu. 68, 319, 752, 790, 796 ; Hec. 268, 574, 828 ; Haut. 101 ; Ph. 214). Il n'y a pas d'exemple du pluriel. Le groupe de *uiolō* est, comme on l'a vu, faiblement présenté. Aucune modification de sens n'apparaît.

Nous n'avons eu jusqu'à présent qu'à examiner des textes de caractère spécial, et de nature bien déterminée, épico-tragiques avec Ennius et Accius, ou comiques avec Plaute et Térence ; ce qui explique l'unité remarquable de sens que nous avons constatée dans l'emploi de *uīs*, *uīrēs*[1]. Si nous passons à l'époque classique, nous nous trouvons en présence de textes beaucoup plus variés, et nous assistons à l'élaboration d'un vocabulaire abstrait destiné à rendre les notions les plus diverses que, sous l'influence de la pensée grecque, les auteurs latins, dont les représentants les plus illustres sont Cicéron et Lucrèce, s'efforcent de faire connaître à leurs compatriotes : c'est alors que se créent ou se perfectionnent le vocabulaire de la rhétorique et celui de la philosophie ; et *uīs* est utilisé pour traduire tous les sens que peut prendre dans les différentes langues techniques le mot grec δύναμις. Dans son précieux livre intitulé *La formation des noms en grec ancien* [2], M. Chantraine écrit, p. 113 : « Il existe deux autres dérivés en *-mi-* également caractéristiques :

1. Je n'ai pas tenu compte de Caton l'Ancien, dont le témoignage n'apporte aucun élément nouveau. On lit dans le De Agricultura 157, 2 : *ea* (sc. *brassica leuis*) *est grandis, latis foliis caule magno* ; *ualidam habet naturam et uim magnam habet* ; 157, 12 *brassica erratica maximam uim habet* ; et dans les Discours, frg. 205 M. : *Sed nisi qui palam corpore pecuinam quaereret, aut se lenoni locauisset, etsi famosus et suspiciosus fuisset, uim in corpus liberum non aequom censuere adferri* ; frg. 186 M. : *Multa me dehortata sunt huc prodire : anni, aetas, uox, uires, senectus.* Tout au plus peut-on noter dans la première phrase l'alliance de *nātūra* et *uīs*, correspondant, au groupe φύσις καὶ δύναμις du grec, et que l'opposition entre *uīs* et *uīrēs* est bien maintenue Signalons aussi que Caton emploie *uirtūs* dans un sens très voisin de *uīs* : *praedium... uti bonum caelum habeat, ne calamitosum siet, solo bono, sua uirtute ualeat*, Agr. I, 2.

2. Paris, Champion, 1933.

» δύναμις force, puissance, (Homère, etc.), dont la valeur « active » est très » sensible : υ 237, γνοίης χ' οἵη ἐμὴ δύναμις καὶ χεῖρες « tu verrais ce que valent » mon bras et ma force ». Le dérivé est bâti sur le thème δυνα - qui a été » généralisé et qui est de structure normale. Le mot a été adopté par les » philosophes [1], et le dérivé en -ti- : δύνασις, médiocrement attesté, n'a ja- » mais pu s'imposer... ». On sait les multiples acceptions que δύναμις a pu avoir dans l'histoire du grec depuis Homère jusqu'aux traducteurs de la Bible, et aux auteurs chrétiens, où l'on verra αἱ δυνάμεις désigner indifféremment « les Puissances » célestes, αἱ δ. τῶν οὐράνων ou les manifestations concrètes du pouvoir divin, les « miracles ». Le Lexicon de Liddell-Scott n'a pas moins de 7 chapitres, subdivisés eux-mêmes chacun en plusieurs paragraphes pour classer et distinguer ces divers sens. Le correspondant exact de δύναμις en latin est *potestās*, ou, plus rarement attesté, *potentia*; *potestās* est à *potis, possum* comme δύναμις à δύναμαι. Et de fait, on trouve quelquefois le mot employé pour traduire δύναμις ; c'est *Potestātēs* dont use la Vulgate pour rendre αἱ δυνάμεις du texte grec [2]. Lucrèce l'utilisera dans certains passages comme un équivalent commode de *uīs*, notamment dans des groupes du type *animi potestās*, ou *potestās* alterne avec *uīs* ; ainsi I 76 et 595 (repris V 89 et VI 65) :

Vnde refert nobis uictor quid possit oriri,
Quid nequeat, finita potestas denique cuique
Quanam sit ratione atque alte terminus haerens.

Cf. II 53 ; III 247, 269, 277 (où est particulièrement probant le voisinage de *animi uis* et de *animae potestas*), 286, 334, 409, 558, 600, 674, 680, 844 ; IV 489 ; V 1242, 1269, 1272.

Au pluriel :

II, 586-8

Et quodcumque magis uis multas possidet in se
Atque potestates, ita plurima principiorum
In sese genera ac uarias docet esse figuras.

V. 1238-40

Quid mirum si se temnunt mortalia saecla,
Atque potestates magnas mirasque relinquont
In rebus uiris diuom, quae cuncta gubernent ?

1. Voir Souilhé, *Etude* sur le terme δύναμις dans les dialogues de Platon.

2. Du moins dans le sens de « Puissances célestes » ; dans le sens de « miracles », c'est *uirtūtēs* qui a été choisi.

Dans les deux cas *potestātēs* est uni à un pluriel : *uīs* ou *uīrēs*[1]. On remarquera que dans la plupart des passages cités, *potestās* est en fin de vers, et dans des groupes identiques ou silimaires. Lucrèce n'est pas le seul à présenter *potestās* dans cette acception. A son imitation, Virgile écrira, *En.* XII, 396 :

Ille...
Scire potestates herbarum usumque medendi
Maluit[2].

Dans la prose, l'auteur de la Rhétorique à Herennius, Vitruve, Sénèque, Pline, Aulu-Gelle, et à date tardive, les Juristes et Martianus Capella offrent des emplois de *potestās* dans différents sens de δύναμις, et dans le Digeste IX, 4, 1 on lit encore *actiōnum uīs et potestās* ; mais il ne semble pas que dans la langue strictement classique, et en particulier dans le vocabulaire philosophique de Cicéron, *potestās* soit utilisé dans le sens qu'on vient de voir ; du moins je n'en ai relevé aucun exemple net dans le Lexique de Merguet[3]. Le mot avait un sens trop précis, notamment dans la langue du droit public et privé, et des emplois trop nettement déterminés pour se prêter facilement à rendre toutes les variétés d'emploi qu'offrait δύναμις dans la prose, et c'est *uīs*, de sens plus large, qui le plus souvent a servi à le traduire : le contexte permettant de préciser la signification qu'il convenait de donner au mot dans chacun des exposés où il apparaissait. Il serait aussi fastidieux que vain de reprendre après Merguet tous les passages des œuvres philosophiques de Cicéron où *uīs* figure : je me bornerai au dépouillement du premier livre des Tusculanes, et du de Fato.

Tu. I. 20 : *Xenocrates animi figuram et quasi corpus negauit esse ullum, numerum dixit esse cuius u i s, ut iam ante Pythagorae uisum erat, in natura maxuma esset.*

« Xénocrate a soutenu que l'âme n'avait ni forme ni corps, que c'était un nombre, ce nombre dont l'action (« l'influence ») comme ç'avait été déjà l'opinion de Pythagore, était essentielle dans la nature ».

Tu. I. 21. *Dicaearchus... Pherecraten quendam disserentem inducit... neque in homine inesse animum uel animam nec in bestia u i m q u e o m n e m e a m q u a uel agamus quid uel sentiamus in omnibus corporibus uiuis aequabiliter esse fusam nec separabilem a corpore esse, quippe quae nulla sit nec sit quicquam nisi corpus unum et simplex, ita figuratum ut temperatione naturae uigeat et sentiat...*

« et que toute cette force qui nous fait agir et sentir est uniformément répandue dans tout le corps » « ou et que toute cette faculté que nous avons d'agir et de sentir »...

Tu. I. 30. *omnes tamen esse u i m e t n a t u r a m diuinam arbitrantur* « tous

1. Je n'ai pas tenu compte dans cet inventaire de V. 880 où *potestās* figure dans un passage corrompu, dont la correction est incertaine. Ailleurs, I. II. 286 ; III. 264 ; IV. 64 ; V. 42, 1048, 1207, *potestas* est employé dans son sens courant, et ne donne lieu à aucune remarque.

2. Même emploi de *potentia*, G I. 92 :

Ne tenues pluviae rapidiue potentia solis
Acrior, aut Boreae penetrabile frigus adurat.

3. Lexicon zu den philosophischen Schriften Ciceros mit Angabe sammtlichen Stellen, Iena, Fischer, 1887-1894 ; 3 vol. in-8°.

néanmoins croient à l'existence d'une puissance et d'une essence δύναμιν καὶ φύσιν) divine ».

Tu. I. 52. *Est illud quidem uel maxumum animo ipso animum uidere, et nimirum hanc habet uim praeceptum Apollinis quo monet ut se quisque noscat.* « C'est en effet la chose entre toutes essentielle que de voir l'âme par l'âme elle-même, et c'est bien là le sens du précepte d'Apollon qui prescrit à chacun de nous d'apprendre à se connaître soi-même ».

Tu. I. 59 : *Ego autem maiore etiam quodam modo memoriam admiror. Quid est enim illud quo meminimus, aut quam habet uim aut unde natam* ? « Pour moi, je crois que j'éprouve pour la mémoire une admiration plus grande encore. Qu'est-ce en effet que cette faculté que nous avons de nous souvenir ; quelle est son essence (plutôt que « quelle puissance a-t-elle »), et d'où lui vient-elle ?

Tu. I. 60-61 : *Quorsus igitur haec spectat oratio? Quae sit illa uis* (sc. *memoriae*) *et unde sit intellegendum puto... Quid enim ? obsecro te, terrane tibi hoc nebuloso et caliginoso caelo aut sata aut concreta uidetur tanta uis memoriae ?... Quid ? illa uis quae tandem est quae inuestigat occulta* (= τὰ ἄδηλα), *quae inuentio et cogitatio dicitur* ?

« A quoi donc tend ce propos ? C'est à nous faire comprendre, je pense, la nature de cette faculté et son origine... Penses-tu que cette faculté si puissante qu'est la mémoire soit une semence qui ait poussé ou une combinaison d'éléments rassemblés dans la terre, sous ce ciel nuageux et ténébreux ?... Et encore ? qu'est-ce enfin que cette faculté, qui se lance à la découverte de ce qui nous est caché, et qu'on appelle invention et réflexion ? »

Tu. I. 64 : *Mihi uero ne haec quidem notiora et inlustriora carere ui diuina uidentur, ut ego aut poetam graue plenumque carmen sine caelesti aliquo mentis instinctu putem fundere, aut eloquentiam sine maiore quadam ui fluere abundantem sonantibus uerbis uberibusque sententiis.*

« Il me semble du reste que d'autres arts plus connus et plus illustres ne sont pas non plus sans être sous l'influence d'une force divine : ainsi je pense qu'un poète ne peut répandre un chant plein de force et de pensée sans que son esprit ait reçu une sorte d'inspiration céleste ; et que l'éloquence ne peut sans être animée par une force supérieure, verser son flot abondant de mots bien sonnants et de pensées fécondes ».

Ici *uīs*, qui est employé à côté de *instinctus*, pourrait se traduire par « inspiration ».

Tu. I. 65 : *Prorsus haec diuina mihi uidetur uis, quae tot res efficiat et tantas.*

« En vérité, ce me paraît être là une force (puissance ?) divine, pour accomplir tant de choses et de si grandes ».

Tu. I. 66 : *His enim in naturis nihil inest quod u i m m e m o r i a e, m e n t i s, c o g i t a t i o n i s habeat.*

« Dans ces éléments en effet (la terre, l'eau, l'air, le feu) il n'y a rien qui possède cette force (faculté) qu'est la mémoire, la pensée, la réflexion ».

Tu. I. 66 : *Singularis est igitur quaedam n a t u r a a t q u e u i s a n i m i seiuncta ab his usitatis notisque naturis.*

« Singulière est donc l'essence et la puissance (δύναμις καὶ φύσις) de l'âme, et sans rapport avec les éléments (φύσεις) dont la notion nous est familière ».

Tu. I. 70 : *Sic mentem hominis, quamuis eam non uideas, ut deum non uides, tamen, ut deum agnoscis ex operibus eius, sic ex memoria rerum et inuentione et celeritate motus omnique pulchritudine uirtutis u i m d i u i n a m m e n t i s agnoscito.*

« Ainsi en est-il de l'esprit humain, tu as beau ne pas le voir, pas plus que tu ne vois Dieu ; pourtant, de même que tu reconnais Dieu à ses œuvres, de même à la mémoire, à l'invention, à la rapidité de son mouvement, à toutes les beautés de la vertu, il te faut reconnaître l ' e s s e n c e d i v i n e de l'esprit ».

Tu. I. 80 : *Quod si t a n t a u i s est a d h a b i t u m m e n t i s in iis quae gignuntur in corpore*

« Si donc les éléments matériels qui figurent dans la génération du corps ont u n e t e l l e i n f l u e n c e sur le comportement de l'esprit ».

Tu. I. 85 : Après la citation d'Ennius, Sc. 98, rapportée plus haut,

Haec omnia uidi inflammari
Priamo u i u i t a m e u i t a r i
Iouis aram sanguine turpari

« J'ai vu tout cela livré aux flammes, la vie arrachée par la force à Priam, l'autel de Jupiter souillé de sang »

Cicéron ajoute : « *Quasi uero i s t a u i quicquam tum potuerit ei melius accidere* » ! « Comme s'il pouvait lui arriver alors rien de mieux que c e t a c t e d e f o r c e (= cet assassinat) ! »

Tu. I. 87 : *Triste enim est nomem ipsum carendi, quia subicitur h a e c u i s : habuit, non habet*

« C'est un mot douloureux que le verbe « manquer », parce qu'il sous-entend le sens suivant : « il a eu, il n'a plus » (*uis uerbi* = δύναμις ῥήματος) Cf. Fam. VI. 2. 3.

Tu. I. 95 : *Contemnanus igitur omnis ineptias... totamque u i m b e n e u i u e n d i in animi robore ac magnitudine... ponamus.*

« Méprisons donc toutes les inepties... et plaçons toute l'essence du bonheur dans la fermeté et la grandeur d'âme... ».

Tu. I. 102 : *Esto, fortes et duri Spartiatae ; m a g n a m habet u i m rei publicae disciplina.* « Soit, c'étaient des hommes braves et durs que les Spartiates ; c'est une puissante influence (action ?) que celle qu'exerce la discipline nationale ».

De Fato, 1 : *explicandaque u i s est r a t i o q u e enuntiationum quae Graeci* ἀξιώματα *uocant ; quae de re futura, cum aliquid dicunt deque eo, quod fieri possit aut non possit, q u a m u i m h a b e a n t, obscura quaestio est, quam* περὶ δυνατῶν *philosophi appellant, totaque est,* λογικὴ *quam rationem disserendi uoco.*

« Puis il faut expliquer la valeur et la méthode de raisonnement des propositions que les Grecs appellent « axiomes » ; propositions qui, lorsqu'elles expriment quelque chose touchant à l'avenir, et à ce qui est possible ou impossible, soulèvent un problème obscur, celui de la v a l e u r qu'elles peuvent avoir ; c'est le problème des « possibles » comme le nomment les philosophes, et qui est tout entier du domaine de la « logique », terme que je traduis par « méthode de raisonnement ».

F. 5... *in urina, ... in unguibus, ... in reliquis eius modi naturae contagio ualet, quam ego non tollo, u i s est nulla f a t a l i s.*

« Dans le cas de l'urine... des ongles... et autres signes analogues, nous voyons l'effet d'une solidarité naturelle, que je n'exclus point [1] ; mais il n'y a pas là de force fatale (ou de fatalité) ». Cicéron qui n'hésite pas à employer *fātālis, fātāliter* — non attestés avant lui mais qui semblent anciens, et qu'il emploie tant dans les discours (par ex. Post red. in sen. 4 ; Phil. II, 11 ; in Pis. 9) que dans les œuvres philosophiques — n'a pas osé créer *fātālitās* : en fait, ce mot n'apparaît que dans un seul exemple très tardif (Cod. Iust. IV, 66, 1) ; auparavant c'est *fātum, fātāle* ou *fātālia* qui en tinrent lieu, ou comme ici la périphrase *uīs fātālis*. C'est sans doute que le grec ne lui offrait pas de modèle de

1. Allusion à la doctrine de la solidarité ou de la sympathie universelle, qui prétend qu'il y a un rapport d'interdépendance entre certains phénomènes naturels, et que la marche des uns influe sur la marche des autres : par exemple que le croît et le décroît de la lune agissent sur la taille de certains organes, ou sur l'activité de certains êtres, etc.

substantif,et disait ἡ εἱμαρμένη ou τὸ εἱμαρμένον Par contre, il semble avoir crée *dīuinitās* d'après θειότης que connaît déjà Isocrate ; la langue de l'Eglise inventera à son tour un calque plus fidèle de θεότης : *deitās*, cf. Aug. Ciu. D, X, 1 : *diuinitati, uel si expressius dicendum est, deitati.*

F 6 : *Quaero igitur, atque hoc late patebit, si fati omnino nullum nomen, n u l l a n a t u r a n u l l a u i s esset, et forte, temere, casu aut pleraque fierent aut omnia, num aliter ac nunc eueniunt euenirent ?*

« Je demande donc, et cela nous entraînera loin : si du destin il n'existait ni nom, ni n a t u r e, ni p o u v o i r (a c t i o n), et que la plupart des événements, ou même tous, eussent lieu fortuitement, à l'aveuglette, et au hasard, est-ce qu'ils se produiraient autrement que nous les voyons se produire ? ».

La phrase *si fati omnino* etc. est obscure, mais le groupe *nulla natura nulla uis* traduit évidemment (τοῦ εἱμαρμένου) οὔθ' ἡ φύσις οὔθ' ἡ δύναμις.

F. 11 : *Quae tolluntur omnia, si u i s e t n a t u r a fati ex diuinationis ratione firmabitur*

« Tout cela (c'est-à-dire l'action de la volonté, du travail et de l'étude pour corriger nos défauts) est supprimé, si l'on établit l e p o u v o i r e t l ' e s s e n c e du destin (= la fatalité) en se fondant sur la théorie de la divination ».

F. 17 : *At hoc idem, si uere dicatur in eo in quo u i s m o r b i tanta non appareat, nihilo minus futurum sit.*

« Mais si la même affirmation se trouve vraie d'un homme en qui la force (ou « la violence ») de la maladie ne paraît pas aussi grande, elle n'en sera pas moins réalisée ». Ici usage courant de *uīs*.

Ibid. *Nam « morietur Spicio » t a l e m u i m habet ut, quamquam de futuro dicitur, tamen ut id non possit conuertere in falsum*

« Car la proposition « Scipion mourra » a u n e v a l e u r telle que, bien que s'appliquant à l'avenir, l'avenir ne peut pourtant la démentir ».

F. 40 : *Eas* (sc. *assentationes*) *enim ueteres illi, quibus omnia fato fieri uidebantur, u i effici et n e c e s s i t a t e dicebant.*

« Les vieux philosophes, qui croyaient à l'action du destin sur tous les événements, disaient que l'assentiment était réglé par la force et la nécessité ». Expression obscure ; hendiadyin peut-être « par la toute puissance de la nécessité (c'est-à-dire : d'une force inéluctable) ».

F. 43 : *Eaque* (sc. *adsensio*), *quemadmodum in cylindro dictum est, extrinsecus pulsa, quod reliquum est, suapte u i e t n a t u r a mouebitur.*

« Et cet assentiment, comme on l'a dit du cylindre, une fois mis en branle par une impulsion extérieure continuera, ensuite de se mouvoir en vertu de sa force et de sa nature propre ».

F. 46 : « *Declinat* » *inquit* « *atomus* ». *Primum cur ? Aliam enim quandam uim motus habebant a Democrito inpulsionis, quam plagam ille appellat, a te, Epicure, grauitatis et ponderis.*

« L'atome » dit-il « décline ». D'abord pourquoi ? Ils avaient déjà une certaine force motrice ; c'était pour Démocrite, la force de l'impulsion, qu'il nomme « le choc », et pour toi, Epicure, (l'action) la force de la gravité et du poids ».

F 48 : *Nec uero quisquam magis confirmare mihi uidetur non modo fatum, uerum etiam necessitatem et uim omnium rerum, sustulisseque motus animi uoluntarios quam hic qui aliter obsistere fato fatetur se non potuisse, nisi ad has commenticias declinationes confugisset.*

« Personne d'ailleurs ne me semble mieux démontrer non seulement l'existence de la fatalité, mais aussi de l'action universelle de la nécessité, personne ne me paraît avoir plus complètement supprimé les mouvements volontaires de l'âme, que l'homme qui avoue n'avoir pas trouvé d'autre moyen de barrer la route à la fatalité que de recourir à cette déclinaison imaginaire ». Comme au § 40 nous trouvons ici encore le groupe *uīs* et *necessitās*.

On voit les nombreuses nuances de sens souvent difficiles à préciser et surtout à traduire, dont est capable de se colorer le sens fondamental de *uīs*. Le hasard fait que dans les ouvrages de Cicéron dépouillés ne figure pas le sens de « quantité, masse, foule » etc., mais il est abondamment attesté dans d'autres textes : *infinitam uim marmoris*, ND. II, 98 ; *nulla uis auri et argenti*, Par. 48 : cf. Tusc. V, 91 ; *maximam uim serpentium* ND. I. 101, etc. Ce sens est déjà dans δύναμις : le Lexicon de Liddell-Scott cite χρημάτων δύναμις d'Hérodote VII. 9 ; mais il n'est pas nécessaire de faire ici appel à l'influence grecque. On a vu que l'emploi dans ce sens s'esquissait déjà chez Plaute ; un affaiblissement naturel menait par analogie d'une expression comme *uis innumerabilis seruorum*, Cic., Har. resp. 11, 22, où la notion de « force » est intimement liée à celle de nombre, à *uim maximam ranunculorum* id. Fam. VII, 18, 3, où cette valeur est bien moins sensible ; *qua tempestate ex Ponto uis piscium erumpit*. Sall., Hist. III, 41, fragment cité par Servius ad Aen. IV, 132, qui donne *uīs* comme un synonyme expressif de *multitūdō* ; et avec un singulier, *uis magna puerorum*, Cés. B. C II, 26, 2 ; Sall. Jug. 53, 1 ; *magna uis frumenti*, Sall. Jug. 92, 7 ; *tanta... uis aquae*, id. ibid. 75, 7 ; locutions dans lesquelles *cōpia* ou *multitūdō* eût été impropre, et *multum*, plat et faible. Dans cet emploi du reste, *uīs* est concurrencé par *numerus*, déjà dans Plaute, par ex. Epid. 213 *meretricum tantus numerus*, et Poe. 1180 *tantus ibi clientarum erat numerus* ; Cicéron et César l'utiliseront avec un complément au génitif, singulier ou pluriel, exactement avec la même valeur que *uīs* : *cum magnus piratorum numerus deesset*, Cic. Verr. II, 5, 28, 72 ; *magnus numerus frumenti*, Cic.

Verr. II, 2, 72, 176 ; Planc. 26, 64 ; Cés., B.C. II, 18, 1 ; *maximus uini numerus*, Cic., Phil. II, 27, 66 ; quelquefois même *numerus* se présente sans épithète avec le sens de « grand nombre » : *est* (scil. *in eadem prouincia*) *numerus ciuium Romanorum atque hominum honestissimorum*, Cic. Font. 5, 13.

Par contre *uīrēs* apparaît avec le même sens concret qu'on a signalé chez les auteurs précédents, et cela de façon constante, je prendrai mes exemples dans la partie du *Cato Maior* qui traite de l'affaiblissement de la vieillesse.

C. M. 15 : *An eis* (sc. *rebus*) *quae iuuentute geruntur et uiribus* ? « Est-ce aux affaires qui sont l'œuvre de la jeunesse et de la force physique ? » ; ibid. 17 : *non uiribus aut uelocitate corporum res magnae geruntur, sed consilio, auctoritate, sententia* : « ce n'est pas avec la force physique ou l'agilité du corps qu'on fait de grandes choses, mais avec le bon conseil, l'autorité, le poids des avis » ; 27 : *Nec nunc quidem uires desidero adulescentis... non plus quam adulescens tauri aut elephanti desiderabam. Quod est eo decet uti, et quicquid agas agere pro uiribus...* « Quant à la force physique du jeune homme je ne la regrette pas plus que, jeune homme, je regrettais de ne pas avoir celle du taureau ou de l'éléphant. Il faut user de ce qu'on a, et, quoi qu'on fasse, le faire selon ses forces ». 28 : *Orator metuo ne languescat senectute ; est enim munus non ingenii solum, sed laterum etiam et uirium.* « Pour l'orateur, je crains que la vieillesse ne le diminue ; car sa profession dépend non pas seulement de son esprit, mais aussi de ses poumons et de ses forces physiques » ; 29 : *An ne tales quidem uires senectuti relinquemus, ut adulescentes doceat...* ? « Ne laisserons-nous à la vieillesse pas même assez de forces pour enseigner les jeunes gens... » ? ibid. : *Mihi uero... nec ulli bonarum artium magistri non beati putandi, quamuis consenuerint uires et defecerint* « Pour moi, il n'est point de maîtres enseignant les nobles arts que je ne considère comme parfaitement heureux, malgré le déclin et l'abandon de leurs forces ». ibid : *Etsi ipsa defectio uirium adulescentiae uitiis efficitur saepius quam senectutis* « Et du reste cet abandon des forces est plus souvent imputable aux défauts de la jeunesse que de la vieillesse... » 30 : *Ego L. Metellum memini... ita bonis esse uiribus extremo tempore aetatis ut adulescentiam non requireret* « Pour moi je me souviens que L. Metellus avait conservé à la fin de sa vie une telle vigueur physique qu'il n'avait rien à regretter de la jeunesse ». 31 : *Quam ad suauitatem nullis egebat corporis uiribus* « Pour acquérir cette douceur il (Nestor) n'avait nullement besoin de la force physique ». 32... *hoc queo dicere non me quidem eis esse uiribus quibus aut miles bello Punico aut quaestor eodem bello... fuerim ; ... sed tamen... non plane me eneruauit, non afflixit senectus, non curia uires meas desiderat, non rostra...* 33 : *At minus habeo uirium quam uestrum uteruis. Ne uos quidem T. Pontii centurionis uires habetis... Moderatio modo uirium adsit... ne ille non magno desiderio tenebitur uirium... Vtrum igitur has corporis an Pythagorae tibi malis uires ingenii dari ?...* 34.. *Non sunt in senectute uires ? Ne postulantur quidem uires a senectute. Ergo et legibus et institutis uacat aetas nostra muneribus eis quae non possunt sine uiribus sustineri...* 36 : *tantum cibi et potionis adhibendum ut reficiantur uires, non opprimantur.* 38 : *... in his* (sc. *exercitationibus*) *desudans atque elaborans corporis uires non magnopere desidero.*

Etant donné le caractère de son œuvre, il n'est pas étonnant qu'on ne trouve pas chez César les variétés de sens qu'on a constatées pour *uīs* chez Cicéron ; *uīs* chez lui signifie la force active, la violence, et aussi la quantité, la masse : *... quod eo inuito iter per prouinciam per uim temptassent*, BG. I, 14, 3 ; *contra uim atque impetum* (la violence et l'impétuosité) *fluminis*, BG. IV, 17, 5 ; *naues totae factae ex robore ad quamuis uim et contumeliam perferendam* BG. II, 13, 3; *si qua maior oppresserat uis, propugnabant*, BG. II, 8, 2; *multa* (*druides*)... *de deorum immortalium ui ac potestate disputant*, BG. VI, 14, 6 ; *castra erant ad bellum ducendum aptissima natura loci et munitione et maris propinquitate et aquae et salis copia, cuius magna uis iam ex proximis erat salinis eo congesta* (noter ici l'emploi de *cōpia* et de *uīs* dans le même sens) BC. II, 37, 5 ; *magna praeterea multitudo calonum, magna uis iumentorum... facta potestate sequitur*, BG. VI, 36, 3 (ici *multitūdō* et *uīs* avec la même valeur). Pour *uīrēs*, citons le texte de BG. VI, 21, 4 ; *Qui diutissime impuberes permanserunt, maximam inter suos ferunt laudem ; hoc ali staturam, ali uires neruosque confirmari putant.*

La distinction entre le singulier et pluriel se maintient donc fermement ; toutefois il arrive que par recherche de la symétrie, *uīs* soit employé là où l'on attendrait *uīrēs* parce que le mot est accouplé à un autre singulier : ainsi dans César, BG. VI, 28, 2 ; *Magna uis eorum* (sc. *urorum*) *et magna uelocitas* (cf. le passage du CM. 27 cité plus haut où Cicéron emploie *uīrēs*) ; Cicéron, Diu. II, 144 : *Vinces, inquit, id enim celeritas significat et uis equorum* ; pro C. Rabir. perd. reo 21 : *cum denique Scaeuola confectus senectute, perditus morbo, mancus et membris omnibus captus, ac debilis, hastili nixus et animi uim et infirmitatem corporis ostenderet.*

A mesure qu'on avance dans l'histoire de la langue, la notion de « force active » tend à peu à s'effacer au profit de la notion de « force » pure et simple, ou de « violence », seul sens qui subsistera dans la langue juridique. Du reste, s'il arrive que *uīs* se rencontre, occasionnellement et, chez les bons écrivains au moins, pour des raisons spéciales dans des passages où *uīrēs* semblerait mieux à sa place, la réciproque n'est pas vraie, et *uīrēs* ne se substitue pas à *uīs*. Dans ces vers de Virgile, En. V. 453-5

At non tardatus casu neque territus heros
Acrior ad pugnam redit, ac uim suscitat ira ;
Tum pudor incendit uires et conscia uirtus

« Mais sans être arrêté ni effrayé par sa chute, le héros retourne plus ardent au combat ; la colère réveille sa violence ; la honte et la conscience de sa valeur attisent ses forces » ; Virgile semble marquer une distinction assez nette entre *uīs* « violence » que soulève la colère, *īra*, et *uīrēs* « les forces » qu'enflamment en lui *pudor*, la honte de l'humiliation subie, et *conscia uirtūs* « la conscience de sa valeur ».

De même dans En. XI. 750 :

Contra ille repugnans
Sustinet a iugulo dextram, et uim uiribus exit

« Lui, résistant de son côté, essaie d'écarter cette main de sa gorge, et il en évite la force *(uim)* de toutes ses forces *(uīribus)* ».

Toutefois, ici, *uiribus* peut être amené pour fournir le dactyle cinquième, et, d'après le *uī uīcta uīs* de Cicéron, on pourrait s'attendre à trouver *uim uī exit* « et il échappe à la force par la force ». Le sens serait légèrement différent. Par contre, dans les deux passages qui suivent,

Instaurati animi regis succurrere tectis
Auxilioque leuare uiros uimque addere uictis En. II 451-2

« Mon dessein est repris de secourir le palais du roi, de soulager par mon aide les combattants, et d'accroître les forces des vaincus ».

Mortalin decuit uiolari uolnere diuom
Aut ensem (quid enim sine te Iuturna ualeret ?)
Ereptum reddi Turno et uim crescere uictis ? En. XII 797-9

« Convenait-il qu'un dieu fût violenté par la blessure d'un mortel ; convenait-il — car sans toi qu'aurait pu faire Juturne ? — de rendre à Turnus l'épée qui lui avait été ravie, et d'accroître ainsi la force (ou « les forces ») des vaincus » ? il semblerait plus conforme à l'usage ancien d'employer. *uīrēs*. Ces nuances sont délicates, et parfois malaisées à discerner avec certitude ; c'est ce qui explique sans doute qu'elles n'aient attiré l'attention d'aucun commentateur, ancien ou moderne : je dois dire que dans les éditions et traductions de Virgile que j'ai consultées, notamment à propos des passages où *uīs* et *uīrēs* se trouvent accolés, je n'ai trouvé aucune remarque qui expliquât ou même seulement signalât l'emploi des deux formes. Il arrive aussi que Virgile reprenne une expression d'Ennius sans trop l'analyser, e. g. IX 530-3

Turris erat uasto suspectu et pontibus altis
Opportuna loco, s u m m i s quem u i r i b u s omnes
Expugnare Itali s u m m a q u e euertere o p u m u i
Certabant

où l'expression *summā opum uī* qui redouble le *summīs uīribus* précédent, provient, comme on l'a vu, d'Ennius, A. 161.

L'examen du texte de Lucrèce requiert une particulière attention. Poète, il se réclame d'Ennius, et ne se pique pas d'innover ; aussi devons-nous nous attendre à trouver chez lui des procédés d'expression empruntés à son modèle latin, et par delà lui, à Homère. Traitant de la nature, des phénomènes par lesquels elle se révèle à l'homme, et des manifestations de sa force, il sera appelé plus fréquemment que tout autre à utiliser le mot *uīs* dans différentes acceptions. Enfin il n'est pas interdit de penser que l'usage fréquent qu'il

en fait détermine parfois l'affaiblissement du sens, et que certains groupes où figure *uīs*, avec un adjectif ou un génitif déterminatif deviennent des expédients métriques commodes (on notera la fréquence de certains groupes en fin de vers), dont il serait imprudent de vouloir trop préciser la signification.

EMPLOIS « HOMÉRIQUES » (toujours dans des passages de ton épique)

... Quidnam tremulis facere artubus haedi
Consimile in cursu possint et fortis equi uis ? III. 8,

Fortis equī uīs n'est que le développement du *fortis equus* d'Ennius, A. 374, cité par Cicéron, C.M.5, 14. cf. III. 164.

... tum fissa ferarum
Vngula quo tulerit gressum promissa canum uis
Ducit IV. 681

Fin de vers reprise VI 1222 et imitée par Virgile, En. IV. 132 :
Massylique ruunt equites et odora canum uis

Quidue tripectora tergemini uis Geryonai V. 28
Le caractère épique est ici souligné par le génitif en *-āī*, les deux adjectifs composés, l'allitération et l'hypallage.

Rebus opima bonis, multa munita uirum ui I. 728

Aere renidescit tellus, subterque uirum ui
Excitur pedibus soni us II. 356-7

Principio pars terrai nonnulla, perusta
Solibus assiduis, multa pulsata pedum ui V. 250-1
Cf. Ennius, A. 276, 161 et 412.

Lucrèce offre 3 ex. de *uīs* « grande quantité, grand nombre » :
Infinita opus est uis undique materiai I. 1051
repris II 544

... ... tanta ferarum
Vis est quarum nos perpauca exempla uidemus II. 539-40
« Tant est grand le nombre de bêtes sauvages, dont nous, nous ne voyons que très peu d'exemples ».

Un exemple de *uīs* au sens juridique de « violence exercée » :
Circumretit enim uis atque iniuria quemque V. 1152

« Car la violence et l'injustice sont comme des filets où l'on se prend soi-même ».

Le reste est composé d'exemples où *uīs* est employé avec sa valeur première de « force agissante », tantôt seul ou sans détermination précise, par ex.:

Donec uis obiit quae res diuerberet ictu I 222 ;

I 238, 242-3, 246-7, 485 ; II 277, 303, 305-6, 1072 ; III 269-71, 279, 636-7 ; IV 422-3, 490 ; V 654-5, 774-5, 881, 1233 ; VI 181, 568, 888-9 ;

Nam genus humanum defessum ui colere aeuom VI 1145 et 1150

Je rangerais volontiers l'expression *uī colere aeuom* parmi les homérismes ; elle est de ton épique, et rappelle l'emploi de ἴφι avec un verbe comme ἀνάσσειν.

Il en est de même de l'expression *uī ualēre*, ἴφι δύνασθαι du vers suivant :

... *eadem*
Condicione et erunt et crescent uique ualebunt II 301

et de *uoluere uī* dans

Multaque sub tergo terrai flumina tecta
Voluere ui fluctus VI 540-1

II 964 ; V 164, 1177 ; I 219-20 ; IV 129 ; I 129, 368 ; II 64, 549 ; V 77, 244 ; VI 380 ; V 372 ; VI 31 ;

Nec temere omnino plane uis frigida uenti
Esse potest, ea quae tanta ui missa supernest VI 319-20

Proprement : « Et sans doute la force du vent ne peut-elle être tout à fait froide, elle qui a été émise d'en haut avec (ou « par ») une telle force ». Le voisinage de *uīs* et de *uī* emble bien indiquer que Lucrèce n'attache pas un sens précis à la périphrase *uīs frīgida uentī* puisque, cette force, *uīs*, il l'a fait émettre avec une telle force, *tantā uī* ; la périphrase ne vaut guère plus que *frīgidus uentus*.

Même valeur : II 193, 198, 289 ; I 856 ; VI 518, 734.

2° Emplois de vīs avec un complément au génitif, ou un adjectif équivalent [1].

Quo cum corruit, hic eadem uis illius aestus
Reliquias uitae membris ex omnibus aufert VI 824-5

Ergo uiuida uis animi peruicit...
Atque omne immensum peragrauit mente animoque 1. 72-74,

Ici *uīs animī* a toute sa force : « la force vigoureuse » (κρατερὴ ἴς), Lucrèce emploie *uīuidus*, comme il fera de *uīuā.us*, comme si c'était un dérivé de *uīs* ; cf. plus loin p. 196.

1. Je cite les compléments d'après l'ordre alphabétique. Cet emploi a déjà été partiellement étudié par M. Derochette dans deux articles ingénieux, mais d'interprétation parfois forcée et tendancieuse : 1[t] *Essai d'interprétation de quelques périphrases de Lucrèce*, Musée Belge, 1927, pp. 77-91. 2[t] *Etude de l'emploi périphrastique du mot* uis *dans Lucrèce*, ibid., 1929, pp. 67-104.

(animam) ... quae cum animi ui
Percussast III. 159

Animī, animae (-māī) uīs vont revenir inlassablement dans le livre III, souvent avec un sens faible, et l'on verra la périphrase alterner avec le simple, et *uīs* avec *potestās, nātūra* : ainsi III 277, 353, 450, 499, 582-3, 638, 747 (où voisinent la périphrase *uis animi* et le simple *corpus*), 396-7, 771, 790 ; et dans les autres livres : IV 488, 915-6 ; V 134, 557, 560. Signalons spécialement :

Iamne uides quantum tenuis natura ualere
Possit, ubi est coniuncta graui cum corpore, ut aer
Coniunctus terris et nobis est animi uis ? III. 561-3

Passage instructif où nous voyons *tenuis nātūra* (sc. *āëris*) mis en parallèle avec *animī uīs*, à côté de *grauī cum corpore* : « Vois-tu maintenant quelle force peut avoir une essence subtile, lorsqu'elle est unie à un corps pesant, comme l'air est uni à la terre, et la force de l'âme à nous-mêmes (c'est-à-dire « à notre propre corps »). *Nātūra* et *uīs* sont interchangeables.

Ventus ubi atque animae subito uis maxima quaedam VI. 578

Ventus est redoublé et renforcé par *animae uis maxima quaedam*.

VI 582, 591-3, 693 ;

Nec ualidi possunt pontes uenientis aquai
Vim subitam tolerare ; ita magno turbidus imbri
Molibus incurrit ualidis cum uiribus amnis I 285-7

Contraste instructif entre *aquāī uim* et *ualidīs cum uīribus amnis* « la violence (« l'action violente ») de l'eau, et « le fleuve avec ses forces vigoureuses ».

VI 802, 71 ; III 29 ; II 263-5 ; IV 1209-10 ; V 1286 ; VI 315-6, 953, 1001 ; II 215 ; V 415 ; VI 145-6, 238, 325, 328, 354, 530 ; III 645 ; IV 1040 ; V 207 ; VI 915-6 ; III 296 ; VI 758 ; III 492 ; IV 665 ; VI 664, 955, 1090-92, 1152, 1224, 1098 ; III 487-8 ; VI 819, 1128 ; V 206 ; VI 815, 603 ; I 1078 ; V 184-5 ; II 185 ; IV 494 :

Sorsus item sapor oris habet uim, sorsus odores
Nascuntur, sorsum sonitus

C'est dans une partie du corps distincte que le goût (proprement « la faculté de sentir de la bouche » *sapor ōris*) a sa puissance (son activité) ; c'est-à-dire « que réside le sens du goût ». Ici encore *uīs sapōris* alterne avec des noms simples *odōrēs, sonitūs*.

IV 326 ; V 397 ; III 170 ; V 447 ; II 196-7 ; V 410-15 ; I 13 ; IV 1172 ; I 271 ; V 1226 ; VI 128, 137, 281, 295, 299-300, 309-10, 319-20, 431-2, 436-7, 510, 560 ; III 476 :

Denique cur, hominem cum uini uis penetrauit
Acris

cf. III. 482 *uemens uiolentia uini* ; III. 741 *acris uiolentia leonum* ; V 964 *uiolenta uiri uis* ; IV 1114 *uoluptatis ui.*

On voit que dans tous ces emplois le sens fondamental de *uīs* apparaît ; il peut être affaibli parfois dans des formules qui s'usent à force d'être répétées et tendent à n'être plus que des clichés métriques, mais il reste partout sensiblement le même. Cette valeur est confirmée par l'examen des emplois de *impetus* que Lucrèce utilise souvent dans le même sens, et dans des expressions ou *impetus* et *uīs* pourraient être interchangeables, et se trouvent souvent côte à côte comme dans VI 128 :

Post ubi comminuit uis eius et impetus acer

et VI 281-2 :

Inde ubi percaluit uenti uis <et> grauis ignis
Impetus incessit

et VI 591-2 :

Quod nisi prorumpit, tamen impetus ipse animai
Et fera uis uenti

Cf. encore VI 337 ; V 913-5 ; VI 137-8, 239-41.

Il en est de même pour *uīrēs* qui le plus souvent désigne « les forces (physiques), la vigueur », et parfois avec un sens concret « les coups de force, les violences, les assauts ».

Ainsi II 878 :

... et nostro de corpore saepe ferarum
Augescunt uires et corpora pennipotentum

V 886, 1112 ; VI 1156, 1204 ; V 409 ; II 557, 1131, 1161 ; I 576 ; II 134-5 ; IV 867-8, 953, 989, 1121 ; V 311-5, 379 et 1217, 626, 1017, 1239-40 ; VI 342 ; I 287, 971 ; II 273, 1121 ; III 449-52 :

Inde ubi robustis adoleuit uiribus aetas,
Consilium quoque maius et auctior est animi uis.
Post, ubi iam ualidis quassatum est uiribus aeui
Corpus, et obtusis ceciderunt uiribus artus.

Ici encore contraste net entre *animī uīs* « l'activité de l'esprit » et les 3 pluriels *rōbustīs uīribus... aetās* « la pleine force physique de la jeunesse » *ualidīs uīribus aeuī* (cf. plus haut l'accusatif *ualidās aeuī uīrīs* V. 315, 379, 1217) *obtūsīs uiribus artūs* « les membres ayant perdu leurs forces ».

III 494 ; IV 536 ; V 1098, 1270 ; III 783 ; IV 536, 1204 ; V 819, 1111, 1177-8 ; VI 559-60 :

... (uentus cum) ... urget
Obnixus magnis speluncas uiribus altas,
Incumbit tellus quo uenti prona premit uis.

« Quand le vent pèse en appuyant de toutes ses forces sur ces grottes profondes, la terre penche du côté où s'exerce la pression du vent ».

*
* *

Parmi l'ensemble imposant des formes de nominatif-accusatif pluriel *uīrēs uīrīs* se sont glissées deux formes aberrantes de nominatif accusatif *uīs* [1]. On lit en effet :

Inter enim cursant primordia principiorum
Motibus inter se, nil ut secernier unum
Possit, nec spatio fieri diuisa potestas,
Sed quasi multae uis unius corporis exstant. III. 262-5

et :

Et quodcumque magis uis multas possidet in se
Atque potestates, ita plurima principiorum
In sese genera ac uarias docet esse figuras. II. 585-7

Priscien, GLK II 249, les signale déjà, et ajoute un autre exemple tiré des Histoires de Salluste : *Sallustius in III Historiarum* : *male iam adsuetum ad omnis uis controuersiarum.* Il y a enfin un quatrième exemple de Messala, cité par Macrobe I. 9, 14. Il n'y a pas lieu de tenir compte du vers de Livius Andronicus (Od. VIII, 21 W. Morel) où Lindsay corrige en *uis et* la leçon *uiret* donnée par le Farnesianus de Festus. Si l'explication que je propose de la forme de pluriel *uīs* est exacte, la correction de Lindsay ne convient pas au passage.

Les grammairiens modernes se contentent de les citer, et pour les expliquer recourent à l'influence analogique des thèmes en *-i-* : d'après *classis*. pl. nom. *classēs*, ac. *classīs*, puis par suite de la confusion qui s'est produite dans les noms de la 3e déclinaison entre le nominatif et l'accusatif pluriel, n. pl. *classīs* (à côté de l'ancien *classēs*) ac. *classīs* (puis *clāssēs*), se serait établie une déclinaison : nom. sg. *uīs*, nom. acc. pl. *uīs*. Cette hypothèse est bien étrange. Pourquoi Lucrèce et Salluste qui déclinent normalement *uīs*, *uīrēs* auraient-ils introduit à titre exceptionnel ces formes aberrantes, et pourquoi ne se trouveraient-elles que chez eux ? Invoquer la nécessité ou la commodité prosodique chez Lucrèce est une piètre explication, — Lucrèce n'est pas tellement gêné par la facture du vers qu'il n'eût pas trouvé moyen d'introduire *uīs*, *uīrēs* dans les deux passages en question ; et du reste l'argument ne vaut pas pour Salluste, ni pour Messala. Il faut donc chercher ailleurs que

1. L'exemple de V. 1033 est douteux. Les deux meilleurs mss. de Lucrèce, l'Oblongus et la Quadratus, le donnent sous cette forme :
Sentit enim uis quisque suam quoad possit abuti.
Aussi les éditeurs se partagent sur la correction à adopter. Les uns lisent *uīs... suās*, les autres *uim... suam*. Les deux leçons peuvent s'expliquer.

dans l'analogie mécanique la raison qui a fait créer ces formes, et c'est le passage de Messala qui me semble devoir nous la donner, Voici le texte :

Marcus etiam Messala, Cn. Domitii in consulatu collega idemque per annos LV augur, de Iano ita incipit :
« *Qui cuncta fingit eademque regit, aquae terraeque uim ac naturam* (= δύναμιν καὶ φύσιν), *grauem atque pronam, in profundum dilabentem* (lire *de-* ?), *ignis aque animae, leuem, in immensum sublime fugientem, copulauit circumdato caelo; quae uis caeli duas uis dispares* (= δύας ἀνομοίους δυνάμεις) *colligauit* ». Celui (Janus) qui façonne (crée) toutes choses et qui les gouverne aussi, la puissance et l'essence de l'eau et de la terre, pondéreuse, tendant vers le bas, et toujours prête à tomber dans les profondeurs, et celle aussi du feu et de l'air, légère, et tendant sans cesse à fuir dans l'immensité des hauteurs, celui-là les a réunies en les entourant du ciel ; ainsi la force (l'action) du ciel a maintenu liées ensemble deux forces (puissances, actions) dissemblables ». Ainsi, comme on le voit nettement, Messala distingue deux *uīs* opposées : la *uīs aquae terraeque*, et la *uīs ignis animaeque*, l'une que sa lourdeur entraîne vers le bas, l'autre que sa légèreté attire vers le haut : pour les empêcher de s'échapper et de se dissocier, Janus les a entourées du ciel : et c'est l'action du ciel, *uīs caelī* qui les maintient liées. Etant donné la différence fondamentale de sens qu'on a constatée entre *uīs* et *uīrēs*, si Messala avait écrit *duās uīrēs disparēs*, il eût commis une impropriété allant jusqu'au contre-sens. C'est pour éviter ce solécisme qu'il a recouru à cette forme du pluriel *uīs*, qui sémantiquement était la seule possible. Si nous reprenons maintenant les deux exemples de Lucrèce, nous constaterons qu'ils s'expliquent de la même façon :

Sed quasi multae uis unius corporis exstant.

« Mais elles constituent en quelque sorte les multiples propriétés d'un seul corps ».

Généralement un corps n'a qu'une espèce de *uīs* (« propriété ») ; celui-ci en a de plusieurs sortes, ce qui ne saurait se dire *multae uīrēs*.

De même :

Et quodcumque magis uis multas possidet in se
Atque potestates.

« Et tout corps qui possède en lui plusieurs espèces de forces (vertus) et de pouvoirs» : *magis multās uīrēs* voudrait dire «de plus nombreuses forces»— mais de même ordre. De même le fragment de Salluste doit signifier : « mal accoutumé à soutenir toutes les violences des controverses ». *Vīrēs* ne s'emploie pas dans ce sens, et *uiolentia* est inusité au pluriel.

S'il en est ainsi, aux deux exemples de Lucrèce, il est possible d'en ajouter un troisième. Dans VI. 370 les manuscrits donnent un vers trop court d'une syllabe :

... quare pugnare necessest
Dissimilis... inter se turbareque mixtas

Un manuscrit italien de la Renaissance, le *l* 31, a comblé la lacune en insérant *rēs* après *dissimilis* ; et cette correction a été adoptée par tous les éditeurs. Mais *rēs* est faible et plat, et paléographiquement, la chute ne s'en explique pas. Il est plus conforme au sens et aux règles de la critique verbale de lire :

... quare pugnare necessest
Dissimilis <uis> inter se turbareque mixtas.

« Aussi doivent nécessairement se combattre ces forces dissemblables (il s'agit du froid et de la chaleur qui sont des *uīs* et non des *rēs*), et dans leur mêlée répandre partout le trouble ».

Quant à l'origine de ce pluriel, elle est, selon moi, évidente : *uīs* a été formé sur le modèle des monosyllabes à voyelle longue, *rēs*, *spēs*, dont le nominatif-accusatif pluriel était semblable au nominatif singulier ; ainsi s'explique, beaucoup mieux que par l'influence du type *classis*, que Lucrèce ait pu employer pour les deux cas une même forme *uīs*. Si la forme était ancienne, le nominatif pluriel aurait été, non pas *uīs* mais **uiēs*, comme le laisse supposer la flexion de *sūs* (également avec voyelle longue), n. pl. *suēs* (avec un *ē* long secondaire comme dans *pedēs*, d'après *cīuēs*), dat. abl. *sūbus*, Lucr. V. 970 à côté des formes récentes et analogiques *sŭbus* (d'après le gén. pl. *suum* Lucr. VI. 974, ou *suibus*, sous l'influence des thèmes en *-i-*, Varr. L. L. V. 110, cf. *ibid.* 10, 7 où est cité un nominatif singulier *suis* (comme *bouis* attesté depuis Varron, Men. 3, et dans Pétrone, Sat. 62, 13, etc. ; cf. le nom. *Iouis* d'après le génitif identique, etc.) Ces monosyllabes isolés se sont rarement conservés à l'état pur.

Ce pluriel *uīs* a dû se créer à une époque où les Latins essayaient de forger un instrument qui pût rendre toutes les nuances de la pensée philosophique grecque ; la tentative était ingénieuse, mais la distinction était trop subtile pour être entendue de tous ; d'autre part cette double forme de pluriel, *uīrēs* et *uīs*, était déconcertante, et on n'avait d'autre analogue que le couple *spēs* et *spērēs*, dont Festus et Nonius Marcellus signalent l'emploi dans Ennius et dans Varron [1] ; aussi est-elle restée sans lendemain, et seule la forme usuelle *uīrēs* a subsisté. Mais il faut rendre hommage à la pénétration et à l'esprit d'analyse de ceux qui ont fait la tentative.

D'autres mots du reste sont venus suppléer *uīs* dans ce sens ; c'est *potestās* dont on a vu l'emploi dans Lucrèce, c'est *facultās*, qu'on ne trouve ni chez

1. *Speres antiqui pluraliter dicebant, ut Ennius lib. II* (228) : « *Et simul effugit speres ita funditus nostras* ». *et lib. XVI* (429) : « *Spero, si speres quicquam prodesse potis sunt* ». (Fest. 446, 12 L.).

Sperem ueteres spem dixerunt ; unde et prospere dicitur, hoc est pro spe. Varro Aborigine, περὶ ἀνθρώπων φύσεως (1) :

ita sublimis speribus
Iactato nomina † tuo uolitantis altos nitens trudito.

Idem Ὄνος λύρας (360) :

Quibus suam delectet ipse amusiam
Et auiditatem speribus lactet suis. (Non. 252, 23 L)

Spērem semble une invention de grammairiens pour expliquer *prospērē* ; il n'y en a pas d'exemple en dehors de ce passage de Nonius ; *spērēs*, appuyé par *spērāre* semble avoir été créé analogiquement sur *uīrēs* ; la forme normale du pluriel est *spēs*, usitée seulement au nominatif-accusatif, *spērum* et *spēbus* n'apparaissent qu'à très basse époque.

Ennius ni chez Plaute, mais une fois chez Térence, Andr. 232, deux fois chez Lucrèce, I. 110

Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas

et V. 173

Quod certis in rebus inest secreta facultas,

et dont l'usage ira se développant à partir de Cicéron, aux dépens de *uīs* et de *potestās* [1]; ce sera *quālitās* créé par Cicéron, pour traduire ποιότης, *proprietās* que Cicéron a sans doute aussi créé (Acad. II. 18) pour rendre ἰδιότης ; *numerus* qui double puis élimine *uīs* au sens de « (grande) quantité » (*quantitās* n'apparaît dans la littérature impériale, Vitruve, Pline, Quintilien, etc. que pour traduire ποσότης, correspondant de ποιότης) ; c'est *actiō* « activité, action », mot de la prose, déjà dans Cicéron, et c'est aussi, et surtout, *uirtūs*, qui se rattache à *uīs* par l'intermédiaire de *uir*, dérivé vraisemblablement de *uīs*, et qui héritera lui aussi de nombreuses acceptions de δύναμις[2], aussi bien que de ἀρετή, sens dans lequel la langue des auteurs chrétiens tendra à fixer le mot. La fréquence de *uīs* dans les textes jusqu'à la fin du I^er^ siècle de l'ère chrétienne ne doit pas nous faire illusion sur la solidité du mot. Il portait en lui des causes de faiblesse : son monosyllabisme d'abord, la défectivité et le caractère hétérogène de sa flexion, enfin son isolement ; au point de vue sémantique, la pluralité de ses sens. *Vīs* n'a fourni aucun dérivé direct, nominal ou verbal, en dehors de quelques formes artificielles hasardées par des auteurs tardifs. *Violō* est sans doute dérivé de *uīs*, mais la formation en est obscure, et du reste *uiolō*, *uiolentus*, *uiolentia*, ne correspondent qu'à un

1. Voir l'article *facultās* du Thesaurus, et en particulier, le § II, col. 150 l. 15 et s. - Celse II, 33 p. 73 unit *uīs* et *facultās* dans la même phrase : *Habent autem hanc facultatem semina erucae, nasturcii, radiculae ; praecipue tamen omnium sinapi ; salis quoque et fici eadem uis est.*

2. *Virtus* figure 5 fois dans Lucrèce :

... ... *sed eo magis acrem*
Inritat animi uirtutem I. 70
Sed tua me uirtus tamen et sperata uoluptas I. 140
Aut dolus aut uirtus aut denique mobilitas est V. 858
... ... *genus acre leonum saeuaque saecla*
Tutatast uirtus, uolpis dolus, et fuga ceruos V. 863
Et manuum mira freti uirtute pedumque V. 966

Les sens de « vaillance, valeur, bravoure » et de « force », se confondent presque ; dans le dernier exemple notamment, *manuum uirtute* ne diffère pas de *manuum uiribus*. Le sens de « vertu » avec la valeur de « qualité propre, pouvoir » n'est pas attesté chez Lucrèce ; mais on a vu qu'il figure déjà dans Caton ; il est aussi dans Plaute, et il est courant chez Cicéron, qui unit par exemple *uīs* et *uirtūs* dans l'expression *oratoris uis illa diuinaque uirtus*, De Or. II, 27, 120, on trouve dans Ovide, Met. XIV, 357 *herbarum uirtus* « la vertu des herbes (magiques)», etc. Suivant les progrès de l'analyse philosophique, la langue enrichit son vocabulaire abstrait, et répartit entre plusieurs termes, chacun de sens plus étroit et par là plus précis, les différents aspects de la pensée qu'elle s'était tout d'abord contentée de rendre par *uīs*, dont a pu voir l'élasticité — mais aussi l'imprécision. Sur *uirtūs*, v. en dernier lieu la dissertation ou A. N. van Omme : VIRTUS, een semantiese Studie, Utrecht, 1946.

un seul sens de *uīs*, celui de « violence». La langue, pour qualifier *uīs* « force », recourt à des adjectifs comme *ualidus*, que Lucrèce affectionne particulièrement en le joignant à *uīs*, avec lequel il allitère, *rōbustus*, *firmus*, *uirīlis* ou *fortis*, *potēns* etc., à des verbes comme *ualēre*, *uigēre*, *posse*, *quīre* (avec son contraire *nequīre*). L'idée de « force » trouve son expression dans des mots nouveaux comme *rōbur* [1], *uigor*, et même à basse époque *fortia*. Virgile écrit déjà, En. VIII, 509 :

Sed mihi tarda gelu saeclisque effeta senectus
Inuidet imperium, seraeque ad fortia uires.

Dans la langue des traducteurs de la Bible, c'est *fortis* qui sert à rendre ἰσχυρός ou δυνατός ; et dans Commodien, *Apol.* 40, on lit par ex. : *(deus) demonstrauit fortia Pharaone decepto* ; 316 *inaniuit fortia mortis* ; cf. Thes. Ling. Lat. VI, 1160, 44 et s. *Fortia* se rangeait naturellement dans le groupe des substantifs dérivés d'adjectifs en *-is-*, du type *audax*, *audācia*, *ferox*, *ferōcia*, *infāmis*, *infāmia*, comme *uiolentia*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, p. 174, avait pris place parmi les noms dérivés de participes en *-ēns*, *-iēns*, *licentia*, etc. Aussi *fortis*, *fortia*, *fortiāre* sont-ils demeurés dans toutes les langues romanes, tandis qu'on y chercherait en vain un représentant de *uīs*.

1. Cf. Lucrèce

Et ualidi silices ac duri robora ferri II. 449

Inde minutatim uiris et robur adultum
Frangit II. 1131

Conueniebat enim fruges quoque saepe minaci
Robore cum saxi franguntur I. 81-28

Omnia enim pariter crescunt et robora sumunt V. 820

Quae neque florescunt pariter nec robora sumunt. V. 895

Ces formes entrent facilement dans l'hexamètre, et se prêtent à fournir des dactyles. Lucrèce a en outre 3 exemples de l'adjectif *rōbustus*, et 2 du verbe *rōborāre* :

... adulta aetas cum primum roborat artus IV. 1038
Et ualidas auget uiris et roborat ictum VI. 342.

Il ne connaît pas *uigor* ; le *uigor* que donne l'index de Paulson V. 1112 est une conjecture de Lachmann ; mais il a 15 ex. de *uigeō* (dont 2 de *uigēns*, et 2 de *uigēscō* ; 19 ex. de *ualeō*, 2 de *ualēscō* ; 46 de *ualidus*. Il est remarquable due *ualor* ne figure que dans un glossaire : *ualor* : τιμή gloss. Lab. : l'usage ne s'en développe que dans le latin médiéval, v. Du Cange s. u. ; *uigor* au contraire est attesté à partir des écrivains du siècle d'Auguste, (3 ex. dans Virgile, plusieurs dans Tite Live Cf. notamment V. 18,4), mais inconnu à l'époque antérieure. *Fortis* chez Lucrèce a toujours le sens de « vigoureux, fort », il est appliqué trois fois au cheval (III, 8, 764 ; IV, 987) ; une fois à l'homme (V, 114 où *fortes* est joint à *pulchro corpore creti*, la notion de « force » étant unie à celle de « beauté ». — *Violentus* est l'épithète normale de *uīs* « violence », cf. III. 296 ; V. 964; V. 1226 (avec hypallage *uis uiolenti... uenti*) ; *ualidus*, celle de *uīrēs* « forces » : I. 287, 576, 971 ; III. 451, 494; V. 314, 379, 886, 1098, 1217 ; VI. 342. On ne trouve qu'une fois *uiolentus* appliqué à *uīrēs*, dans un vers où l'adjectif est du reste doublé par *ualidus*, V. 1270 : *quam ualidi primum uiolentis uiribus aeris*, pour renforcer l'allitération.

Cette faiblesse de *uīs* se révèle aussi par l'absence de dérivés et de composés vivants, en dehors de *uiolō* et de son groupe. On ne cite guère que *uīripotēns* qu'on lit dans un passage lyrique de Plaute, Pe. 252 :

Ioui opulento, incluto, Ope gnato
Supremo, ualido, uiripotenti,
Opes, spes bonas, copias commodanti

et qui ne semble plus employé après lui ; *uīrācius*, hapax de Varron, cité par Non. 187, 15 : *uiracius : magnarum uirium. Varro Meleagris* (200) :

Si non malit uir uiracius uxorem habere Atalantam ;

mais le texte est peu sûr et la leçon est contestée. Sous l'Empire seulement apparaissent *uīriculae* dans Apulée, Met. XI, p. 271. 24, et *uīriōsus* (Tert. Adu. Valent., 16,) (196, 6), *De anima* 19, 4. Faute de mieux, en dehors de *ualidus* et de *uiolentus*, les poètes recourent, à cause de l'homonymie, à *uīuidus*, qui est à *uīuō* comme *fluidus* à *fluō*, cf. Lucr. 1. 72 cité plus haut, et Virgile En. V. 754 et XI, 386 *uīuida uirtūs* ; X. 609 *uīuida bello / dextra uiris* ; XII. 753 *uiuidus Vmber* ; créé peut-être d'après le rapport établi entre ζωρός « pur », épithète du vin : ζωρὸς οἶνος et ζάω (= ζῶ), ζωός cf. Martial VIII. 6. 12

Hic scyphus est in quo misceri iussit amicis
Largius Aeacides uiuidiusque merum,

allusion à ces vers de l'Iliade, I 203, où Achille dit à Patrocle :

Μείζονα δὴ κρητῆρα, Μενοιτίου υἱέ, καθίστα,
Ζωρότερον δὲ κέραιε, δέπας δ'ἔντυνον ἑκάστῳ.

Lucrèce invente même *uīuātus* que Festus glose, p. 516, 23 L. : *uiuatus et uiuidus a poetis dicuntur a ui magna* ; mais il est le seul à l'employer — du moins que je sache, dans le groupe fixé en fin de vers *uīuāta potestās* III. 409, 558, 680, où le sens du reste invite à le rapprocher de *uīuō*, *uīvus*, *uīta* plutôtque de *uīs*. Le seul dérivé réel que le latin connaisse de *uīs*, c'est *uir* « l'homme », en tant que doué de la force, cf. *uirīlis* que Quintilien accole à *uīs*, I. O. II, 5, 23 : *Firmis autem iudiciis iamque extra periculum positis suaserim et antiquos legere (ex quibus si adsumatur solida ac uirilis ingenii uis deterso rudis saeculi squalore, tum noster hic cultus clarius enitesceret)*... Et il n'y a pas lieu de mettre en doute cette étymologie, proposée entre autres par Wilh. Schulze, KZ 52, 311, et par Uhlenbeck, *Kurzgef. etymol. Wört. d. gotischen Spr.* s. u. *wair*, bien que la brévité de l'*i* ne s'explique pas sans difficulté, ni non plus la syncope de la désinence. Mais les Latins ne sentaient plus la parenté de *uīs* et de *uir* ; si l'idée de « force, vaillance, courage » est sensible encore dans l'emploi que fait la langue poétique de ce mot (Virgile n'a que 51 ex. de *homo*, dont 6 seulement au singulier, contre 197 de *uir*), où il tient la place de **ner*, que le latin ne connaît plus comme nom commun, dans la langue courante *uir* désigne seulement l'homme par opposition à la femme, *mulier* : on lit par ex. dans

le Sénatusconsulte des Bacchanales : *Homines plous V oinuorsei uirei atque mulieres sacra ne quisquam fecise uelet, neue inter ibei uirei plous duobus mulieribus plous tribus arfuisse uelent* « Que pas plus de cinq personnes en tout *(hominēs ūniuersī)*, tant hommes *(uirī)* que femmes *(mulierēs)* ne célèbrent le culte, et que pendant le sacrifice ne soient pas présents plus de deux hommes *(uirī plūs duōbus)*, et plus de trois femmes *mulieribus plūs tribus)* ». Mais même dans ce sens, dès le début de la tradition, on voit chez les comiques *homō*, qui à l'origine désignait seulement la créature humaine et terrestre, (ἐπιχθόνιος), concurrencer dangereusement *uir*, et des confusions d'emploi se constatent entre les deux mots : Plaute dit indifféremment *uir minimī pretī* Cas. 594, et *homo hau magnī pretī*, Mi. 145 ; *scelus uirī* Cu. 614, mais *sceleste homo*, Au. 437, etc. cf. Ru. 1058-9 :

... TR. *Vir scelestus illic est.* — DA. *Quid fecit tibi*
Vir scelestus ? — TR. *Homini ego isti talos subfringi uolo.*

Et chez lui, comme chez Térence, les exemples de *uir* sont beaucoup moins nombreux que ceux de *homō* (e. g. Térence a 177 ex. de *homō*, contre 65 de *uir*). Ce n'est pas que *uir* ne continue pas d'être employé jusque dans les textes les plus récents : dans la Peregrinatio Aetheriae on trouve autant de formes (19) de *uir* que de *homo*, mais rien ne les distingue plus dans le sens, et l'auteur écrit aussi bien *sanctī hominēs* que *sanctī uirī* ; c'est par *homō deī* qu'elle traduit ἄνθρωπος θεοῦ. Dépouillé de toute valeur propre, *uir* était condamné à disparaître, et pas plus que *uīs*, les langues romanes ne l'ont conservé, tandis que *homō*, *homine(m)* sont partout représentés.

A. Ernout

UN NOUVEAU DOCUMENT CONCERNANT PROBUS

Ce papyrus — une feuille haute de 10 cm. et large de 6,5 cm., complète — appartient à la collection de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire (*P. Caire IFAO* 78). En voici la transcription :

Θεαδελφ(είας)

διακόπ(ων) Διων(υσιάδος) λοι(παὶ) [1]		(δραχμαὶ) υοδ
ἀννών(ης) (πρώτου) (καὶ) (δευτέρου) γαρ(ηροῦ)		(δραχμαὶ) σλ
πλατυπηγ(ίων)	(ἕκτου) (ἔτους)	(δραχμαὶ) σ
τι(μῆς) θηρίων	(ἑβδόμου) (ἔτους)	(δραχμαί) ος
	(πρώτου) (ἔτους)	(δραχμαὶ) λθ
δέρματα		νϐ d y
βύρσα		α

L'écriture est une cursive penchée, ferme et rapide. Elle évoque celle de SCHUBART, *P. G. B.* 37 a (250 ap. J.-C.) et 37 b (274 ap. J.-C.). La date du nouveau document est donc à chercher dans la seconde moitié du III^e^ siècle, plus précisément vers la fin de ce siècle. Une indication contenue dans le texte nous renseigne exactement : les lignes 4, 5 et 6 mentionnent respectivement une 6^e^ année, une 7^e^ et une 1^e^, c'est-à-dire les deux dernières années d'un empereur qui a régné sept ans, puis la première de son successeur. Cette chronologie ne paraît guère pouvoir s'appliquer qu'aux règnes de Probus [2] et de son successeur Carus [3], date qui n'est contredite ni par le contenu du document, ni par les montants des sommes versées en drachmes. Les 6^e^ et 7^e^ années de Probus mentionnées correspondent à 280/281 [4] et 281/282 [5] ; la 1^e^ de Carus à 282/283[6]. Le texte lui-même a été vraisemblablement écrit en 283.

1. Ou λοι(πάδες). Cf. *W. B.*, s. v.

2. A propos de Probus, nous renvoyons à la bibliographie donnée par W. L. WESTERMANN, *The Papyri and the Chronology of the Reign of the Emperor Probus*, dans *Aegyptus*, I (1920), pp. 297-301 ; par A. PIGANIOL, *Histoire de Rome* (coll. Clio, Paris, 1949), pp. 452, 554. On ajoutera la monographie que M. VITUCCI a récemment consacrée à cet empereur.

3. Voir P. MELONI, *Il regno di Caro Numeriano e Carino*, dans *Ann. Facoltà lett. e filos, Univ. di Cagliari*, vol. XV, fasc. II (1948).

4. *P. Oxy.* 1191, 3, 17 ; *P. Théad.* 15 ; A. STEIN, *Die Präfekten von Aegypten in der römischen Kaiserzeit* (Diss. Bern., ser. 1, fas. 1, 1950), pp. 152, 153.

5. *P. Oxy.* 1256 (21 phamenoth = 17 mars 282) ; 1638 (24 pharmouthi = 19 avril 282) ; H. C. YOUTIE, *Greek Ostraca from Egypt*, dans *T. A. P. A.* 81 (1950), pp. 99-116, n° 4 (sans indication du mois).

6. *P. Oxy.* 1564 ; 1744.

Ce papyrus donne la liste de quelques-unes des dépenses, en espèces et en nature, qui ont été à la charge du bourg de Théadelphie à la fin du règne de Probus et au début de celui de ses successeurs. Ces dépenses ont un caractère plus ou moins exceptionnel ; ou plutôt, et c'est ce qui fait leur unité, elles concourent toutes à des buts économiques et militaires, en fait surtout militaires.

La première est le versement d'un arriéré de 474 drachmes pour les brèches d'un canal. Sur le sens de διάκοπος les textes ne laissent aucun doute : « ... de telle sorte que les digues soient portées à la hauteur et à la largeur réglemen- » taires, que leurs *brèches* soient colmatées, afin que les canaux puissent résister » à la montée prochaine du Nil... »[1] ; « ... une digue, interrompue par une *brèche* et que le flot a arrachée par endroits, nécessite un remblayage... » [2]. Quant au canal dont la réparation a été imposée, pour une part, au bourg de Théadelphie, c'est probablement celui de Dionysias, qui joint Théadelphie à Dionysias [3]. Car nous ne pensons pas qu'il s'agisse spécialement des petits canaux d'irrigation de Dionysias [4] : quelques allusions du papyrus seraient alors, semble-t-il, incompréhensibles.

Dans l'enchevêtrement des voies d'eau qui du Bahr Yusuf se jettent dans le lac Qarun et qui, en se ramifiant inextricablement, font le Fayoum, trois lignes principales se dessinent à partir du port de Ptolémaïs Hormou. L'une, centrale, coupe l'oasis en arrosant Arsinoé. Les deux autres dessinent deux courbes qui enserrent le Fayoum. La première se dirige vers le nord, s'infléchit vers l'ouest à partir de Philadelphie, passe à Bacchias et à Karanis : c'est le Bahr Abdallah Wahbi. L'autre, un système de canaux plus complexe, descend d'abord vers le sud, puis tourne en direction de l'ouest, se redresse enfin vers le nord-ouest. C'est le Bhar el-Gharaq qui arrose Tebtynis et Magdola ; c'est encore le Bahr Nezla. D'un point de ce Bahr Nezla situé à quelques kilomètres au nord-est de Narmouthis se détache un canal qui traverse Théadelphie, Evhémérie, Philotéris, et arrive à Dionysias au sud de la ville. Là, à cinq cents mètres environ au sud-est d'un mausolée de briques cuites qui marque l'entrée orientale de Dionysias, naissent deux bras qui se dirigent vers l'ouest, et par lesquels se ramifie en quelque sorte le canal principal venant de Théadelphie. C'est à ce canal et à ses bras que fait allusion, selon nous, notre papyrus [5].

Par ce système l'eau du Nil parvenait aux terres situées au sud et au sud-est de Dionysias, sous la menace du désert. Des canaux plus petits et leurs digues,

1. *P. Oxy.* 1409, 16.

2. *P. Oxy.* 1469, 6 ; cf. *P. Lond.* 1246 ; 1247 ; 1248 ; *P. Masp.* 67109 ; *P. S. I.* 83.

3. Pour résoudre l'abréviation Διων ( ), on ne saurait prendre en considération le Διονυσίου Τόπων ἄμφοδον connu à Arsinoé. Cf. P. JOUGUET, *La vie municipale dans l'Egypte romaine* p. 288.

4. *P. Lond.* 905, III, p. 219, lignes 6-8 ; *P. Warren* 4,5 ; J. SCHWARTZ, *Qasr-Qarun/Dionysias*, p. 3.

5. Cf. *P. Théad.*, introd. p.13 sq. ; G. SALMON, *Répertoire géographique de la province du Fayyoum d'après le Kitab Târikh al-Fayyoum d'An-Naboulsi*, dans *B. I. F. A. O.* I (1901), p. 26 sq. ; WESSELY, *Topographie des Fayum...*, dans *Denkschr. Akad. Wien* 50, 1 (1904) ; J. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 3 sq.

les γύεις, devaient compartimenter les champs comme à Tebtynis [1]. Or, dans la seconde moitié du IIIe siècle, ce système délicat de canaux s'est détérioré, et le problème de l'eau d'irrigation s'est posé en termes graves, pour de multiples raisons : instabilité des empereurs, guerre palmyrénienne, révoltes égyptiennes, régime fiscal, morcellement indéfini des terres, accroissement de la bureaucratie, crise démographique, épidémies, etc... [2]. A cette situation dangereuse, Probus a essayé de remédier par tous les moyens possibles.

Imitant Auguste [3], il employa ses soldats à remettre en état les canaux et les digues. Nous avons le témoignage de l'*Histoire Auguste* : « ... *pontes, templa, porticus, basilicas labore militum struxit, ora fluminum multa patefecit, paludes plerasque siccavit...* » [4]. Il fit de même en Pannonie [5]. Il est évident que cet emploi par Probus de la main-d'œuvre militaire eut lieu toutes les fois que cela fut possible, aussi bien quand il occupa l'Egypte comme général d'Aurélien que lorsqu'il y régna comme empereur, et seulement quand cela fut possible, c'est-à-dire quand l'armée n'était pas accaparée par les travaux de la guerre [6].

Il était donc nécessaire de maintenir les autres formes traditionnelles de l'entretien des canaux, en particulier la corvée des paysans. C'est ainsi qu'une circulaire en date du 1er avril 278, envoyée par le dioecète d'Egypte Ulpius Aurelius aux stratèges et decemprimi de l'Heptanomie et de l'Arsinoite, ordonne la réparation des digues et des διάκοποι pour la troisième année de Probus (277/278). Nul ne saurait, en versant de l'argent, se soustraire au travail obligatoire, μηδένα δὲ ἀντὶ τῶν ἔργων ἀργύριον τὸ πράττεσθαι [7].

D'autre part, et c'est ici que se place le témoignage de notre papyrus de Théadelphie, la taxe des digues fut maintenue. Considéré comme une unité administrative, le village s'est vu imposer une part dans le financement de l'ensemble des travaux destinés à répondre aux besoins d'un district plus

1. J. SCHWARTZ, *op. cit.*, p. 3.

2. Voir par exemple Cl. PRÉAUX, *La fin de l'Antiquité en Egypte*, dans *Chr. d'Eg.* 47 (janv. 1949), pp. 123-132. Sur les épidémies, de peste probablement, cf. *P. Merton* 26 ; *P. Oxy.* 1666 ; R. RÉMONDON, dans *Chr. d'Eg.* 53 (janv. 1952), p. 200.

3. SUÉTONE, Aug. 18 ; *C. I. L.*, III, 6627 ; *C. I. G.*, III, 4716 d 15 ; DION CASSIUS, LI, 18, 7.

4. S.H.A., *Vita Probi*, 9, 3-4.

5. A. PIGANIOL, *Histoire de Rome*, p. 443.

6. WESTERMANN, dans *Aegyptus*, I (1920), pp. 297-301, estime que l'utilisation de la main-d'œuvre militaire se place en 278-280, au moment où Probus fait publier la circulaire connue par *P. Oxy.* 1409 : il aurait voulu adjoindre une main-d'œuvre civile en interdisant l'*adaeratio* de la corvée. Mais la taxe des digues n'est pas une *adaeratio* de la corvée, et les deux impositions sont indépendantes (cf. WALLACE, *Taxation...*, p. 141 sq.). Wallace (*ibid.*, p. 364) pense que l'emploi des soldats aux travaux des digues eut lieu sous le règne d'Aurélien, puis qu'un retour à l'administration civile de l'irrigation eut pour conséquence un manque de travailleurs auquel essaya de remédier la circulaire de 278. Nous pensons pour notre part que Probus, déjà quand il était général d'Aurélien, et plus tard lorsqu'il fut empereur, a utilisé à la fois la taxe des digues, la corvée civile, et, toutes les fois qu'il le pouvait, le travail des soldats. Mais en 278 précisément, le *labor militum* était vraisemblablement consacré à la guerre contre les Blemmyes, en sorte qu'il fallut veiller avec sévérité au strict accomplissement de la corvée des paysans.

7. *P. Oxy.* 1409 ; WESTERMANN, dans *Aeg.* 1 (1920), p. 298.

étendu, jusqu'à Dionysias. De même, quelques années plus tard, Théadelphie participe aux réparations de digues situées sur le territoire de Narmouthis, d'Anoubias et d'Evhémérie [1].

Les résultats de cette politique ne tardèrent pas à se faire sentir. L'état des canaux et la situation de l'agriculture s'améliorèrent. Les fouilles ont montré qu'après une nette décadence au cours du IIIe siècle de nombreux villages du Fayoum, en bordure du désert, ont connu vers la fin de ce siècle une sorte de résurrection [2]. Les déclarations de terre de 297 ont également prouvé que Dioclétien, suivant l'exemple de Probus, avait travaillé lui aussi à la reconquête des terres gagnées par le sable, et au relèvement de l'agriculture égyptienne [3]. En fait, ce souci, aussi bien chez Probus que chez Dioclétien, ne vise pas seulement au bien-être du paysan, mais encore et surtout à l'intérêt de l'Etat. La circulaire de 278 l'exprime ainsi : πρὸς τὸ δημοσία τε πᾶσιν καὶ ἰδία ἑκάστῳ σύμφερον. Déjà sous Aurélien, l'amélioration survenue dans la distribution de l'eau — et aussi dans l'organisation des transports — permet d'augmenter les revenus de l'Egypte [4] ; il est caractéristique que la réforme fiscale de Dioclétien coïncide avec la volonté d'arracher au désert les terres qu'il a gagnées. Il s'agit en somme, en étendant la superficie des terres cultivables et en améliorant leur rendement, d'assurer et d'accroître les revenus de l'Etat, de mettre fin aux levées incertaines que sont l'*aurum coronarium*, les réquisitions, les divers μερισμοί, de revenir à une fiscalité plus saine, c'est-à-dire d'offrir à l'impôt foncier l'assiette la plus large et la plus riche possible. Dès Probus serait ainsi préfigurée la réforme fiscale que Dioclétien exécutera. Il est évident d'autre part que cette politique des empereurs illyriens répond avant tout à des préoccupations d'ordre militaire.

D'ailleurs, c'est bien à des préoccupations de cet ordre que répond aussi, directement, la remise en état des canaux de Dionysias. Car les canaux du Fayoum servent aux transports. De petites barques peuvent y circuler, surtout au moment de la crue, d'Arsinoé à Ptolémaïs Hormou [5], de Théadelphie à Boukolôn [6], de Théadelphie à Ptolémaïs Hormou [7], et de là jusqu'au Nil [8]. En ce qui concerne Dionysias et sa liaison avec Théadelphie, M. Schwartz a observé, sur le bord du système de canaux qui longe la ville au sud, les traces « d'un vague quai en pierres très grossières ». C'est dans cet endroit que se trouvait « le quartier des docks et des magasins » [9]. En particulier, M. Schwartz

1. *P. Théad.* 53 ; sur la répartition des corvées et des taxes, voir l'article récent de O. M. Pearl, Ἐξάθυρος. *Irrigation Works and Canals in the Arsinoite Nome*, dans *Aegyptus* 31 (1951), fasc. 2, pp. 223-230.

2. Boak, dans *Geographical Review*, XVI (1926), p. 353 sq.

3. N. Lewis, *A Sidelight on Diocletian's Revival of Agriculture*, dans *J.E.A.*, 29 (1943), pp. 71-73 ; Johnson et West, *Byzantine Egypt...*, pp. 8-9.

4. S.H.A., *Vita Aurel.*, 47 ; Wallace, *op. cit.*, pp. 19, 364.

5. *P. Lond.*, 948 ; *B.G.U.*, 802 ; *P. Hamb.*, 17.

6. *P. Col.*, 1 R, 4, X.

7. *B.G.U.*, 802.

8. A. C. Johnson, *Roman Egypt*, p. 402 sq.

9. J. Schwartz, *op. cit.*, p. 4.

a fouillé ce qu'il appelle l'îlot sud, près duquel passait le canal. Il a dégagé les restes de constructions d'allure officielle ou militaire, de magasins. Il est très probable que cet ensemble était en rapport avec la voie d'eau qui reliait Dionysias à Théadelphie [1].

D'autre part, à en juger par les monnaies qui y ont été découvertes, cet îlot sud aurait été abandonné pendant la période de l'anarchie militaire, des Sévères à Gallien [2]. C'est seulement vers la fin du IIIe siècle qu'il paraît avoir été de nouveau occupé. M. Schwartz note qu'en dégageant les pourtours du magasin il a trouvé une monnaie de Probus avec inscription latine, frappée à Antioche. Cette monnaie, étrangère à l'Egypte, aurait pu être apportée à Dionysias et perdue par un soldat [3].

Ainsi, après une période de décadence, ces magasins et les canaux qui y aboutissaient auraient connu un regain momentané d'activité, regain dû peut-être aux initiatives de Probus. Et ces initiatives procédaient avant tout de raisons militaires. Car Aurélien, Probus et ses successeurs ont veillé avec soin à l'approvisionnement de l'armée. Nous lisons dans un papyrus de l'an 284 : « Le problème du transport des vivres destinés aux très nobles » soldats ne souffre aucun retard, si petit soit-il. Or des lettres de Son Excel- » lence le Dioecète Aurelius Proteas, ainsi que de son Excellence Ammonius, » nous pressent, et les bateaux prêts à recevoir les fournitures sont déjà à » quai... » [4]. Meilleure irrigation, et accroissement de l'annone militaire, meilleures communications, et ravitaillement plus rapide des troupes, dans les deux cas, c'est finalement le souci de l'armée qui explique le soin apporté par Probus à l'entretien des canaux.

La primauté de ce souci fait que nous ne saurions nous étonner de voir, dans ce papyrus de Théadelphie, faisant suite à l'imposition pour la réparation des digues, la série des versements pour l'annone, les barques, le gibier, les peaux et le cuir. Ces versements à affectation militaire sont un assez bon exemple de la fiscalité du IIIe siècle, et même de celle du IVe, sous les règnes de Dioclétien et de Constantin. Mais alors, ces impôts seront peu à peu intégrés dans la réforme fiscale et leur assiette sera modifiée [5].

Il n'est nul besoin d'insister sur l'annone que fournit Théadelphie [6]. Elle est précisée par la mention du produit remis à ce titre, le *garum*, qui est une conserve de poissons que l'on trouve en Egypte aujourd'hui encore [7]. A partir du IIIe siècle, cette denrée figure souvent dans le ravitaillement de

1. *Ibidem*, p. 10 sq.

2. *Ibidem*, p. 12 note 3 ; p. 15.

3. *Ibidem*, p. 13 note 1 ; p. 87.

4. *P. Oxy.* 1412 ; traduction de Cl. Préaux dans *Chr. d'Eg.*, 47 (janv. 1949), pp. 126-127.

5. Déléage, *La capitation du Bas-Empire*, p. 76 sq. ; Johnson et West, *Byzantine Egypt*. p. 218 sq. ; W. Seston, *Dioclétien et la Tétrarchie. I. Guerres et réformes (284-300)*, p. 261 sq.

6. Cf. Wallace, *op. cit.*, p. 23 sq. ; D. Van Berchem, *L'annone militaire dans l'Empire romain au IIIe siècle* (Paris, 1937).

7. Cf. *W. B.*, 283 ; Zahn, dans *Pauly-Wissowa*, VII, 841 ; Blümner, *Maximaltarif*, 72.

l'armée [1]. Théadelphie a livré à deux reprises une cruche de *garum*, soit pour une valeur totale de 230 drachmes [2].

Il est plus important de noter qu'en 280/281 le village a versé 200 drachmes pour la construction ou l'entretien de πλατυπήγια, c'est-à-dire de barques qui comme dans la *Notitia Dignitatum*, sont affectées aux transports militaires. En Egypte, le terme est connu : il désigne un bateau à fond large et plat, apte à circuler sur les canaux. Les contributions pour les *platypegia* sont elles aussi attestées. Au IIIe siècle, le village de Psôbthis dans l'Oxyrhynchite verse 299 drachmes pour les *platypegia* de Cronion, et Tacona, un bourg voisin, 940 drachmes pour le salaire de leurs bateliers[3]. Il s'agit très probablement de barques construites ou réquisitionnées en vue de transports militaires. Au IVe siècle, un compte de Théadelphie atteste pour la 4e indiction le versement d'une somme, dont le montant est perdu, pour les *platypegia* [4]. D'autres textes, dont l'un est exactement daté de 284, prouvent, sans toutefois nous donner leur nom technique, que des embarcations sont spécialement affectées au transport du blé de l'armée [5]. Il se forme donc en Egypte, à la fin du IIIe siècle, de petites flottilles indigènes destinées à assurer l'approvisionnement des troupes. Et des taxes leur sont affectées. Le fait est notable. Car, si l'on excepte le bateau du préfet et les barques de la gendarmerie fluviale, pour lesquels sont levées des taxes spéciales [6], nous n'avons guère d'exemple avant Dioclétien de bateaux officiels entretenus par l'impôt. C'est à la fin du IIIe siècle que naît, pour les besoins de l'armée et de l'administration, la flotte des πλοῖα δημόσια que connaîtront le IVe siècle et les siècles suivants [7].

On peut se demander si ces *platypegia* ne servent pas à des soldats chargés spécialement d'assurer les transports militaires, analogues aux *barcarii* que connaît la *Notitia Dignitatum*. Hors d'Egypte en effet, et au temps de la Tétrarchie, des *barcarii* nous sont attestés en Rhétie, où Brigantia possède un *numerus barcariorum*, à l'embouchure de la Tyne en Bretagne, en Italie, en Gaule, en Scythie, en Mésie Supérieure, en Mésie Inférieure, en Dacie Ripensis [8]. L'organisation militaire de la Tétrarchie prévoit donc, sur les fleuves, des *barcarii* qui, pourvus de flottilles, assurent le transport du matériel et des vivres [9].

Il y aurait en Egypte, où le terme n'est pas attesté, comme de lointains précédents. Ce seraient d'une part les ἐπίπλοοι, légionnaires convoyeurs qui

1. Voir ma note dans *P. Apol. Ano*, 93 A, 6.
2. Cf. *B.G.U.*, 14, IV, 19 (du IIIe s.) : τιμῆς γαρηροῦ α δραχμαὶ μ.
3. *P. Oxy.* 1652.
4. *P. Théad.* 59.
5. *P. Oxy.* 1412 ; *P. Lond.* 256 a.
6. Johnson, *Roman Egypt*, p. 401 ; Wallace, *Taxation*, p. 151.
7. En 316, *P. Cairo Pr.* 34 ; en 338, *P. Oxy.* 86 ; au IVe siècle, *P.S.I.* 298 ; *P. Oxy.*1048. Cf. *C. Th.* VII, 17 ; *Théod. Nov.* 23 ; Johnson et West, *Byzantine Egypt*, p. 158.
8. D. Van Berchem, *L'armée de Dioclétien et la réforme constantinienne*, pp. 57, 91 sq., 111.
9. Cf. l'article du même auteur dans la *Revue d'histoire suisse*, XVII (1937), p. 86 sq.

dirigeaient la manutention de la cargaison, veillaient à sa conservation intrinsèque et la protégeaient contre le vol ou les attaques [1]. D'autre part, il y avait dès l'époque lagide des embarcations de police fluviale, dites ποταμοφυλακίδες, montées par des soldats indigènes [2]. Les Romains les ont conservées, mais en remplaçant les soldats indigènes par des légionnaires [3]. Nous trouvons un parallèle en Mésie, où le légionnaire est appelé *epibeta* [4]. Il est fort possible qu'à l'époque où la flotte d'Alexandrie se voit confier le soin d'assurer libre passage aux transports frumentaires entre l'Egypte et l'Italie, la gendarmerie fluviale des légionnaires ait été chargée, elle aussi, de protéger les convois de blé, pour l'annone civile ou pour l'annone militaire. N'est-il pas significatif que cette gendarmerie ait été placée, probablement au IIIe siècle, sous le commandement du préfet de la *classis alexandrina*, investi alors d'une fonction économique ? [5] Aux fonctions de police se serait peu à peu ajoutée la charge de convoyer le blé, ou même de le transporter en cas d'urgence. C'est l'époque troublée où les troupes prêtent main-forte aux agents du fisc dans la levée des impôts, comme au IVe siècle les soldats d'Abinneus [6]. Si l'on admet que l'ἐπιβάτης est le correspondant en Egypte de l'*epibeta* de Mésie, ceux qu'un papyrus d'Oxyrhynchos nous montre occupés au naulage du blé seraient donc bien des légionnaires qui, de gendarmes, seraient devenus transporteurs [7].

Quoi qu'il en soit, si des corps spéciaux analogues aux *barcarii* ont été, en Egypte, affectés aux *platypegia*, ils l'ont été certainement à l'époque où les armées impériales se battaient dans la vallée du Nil, peut-être sous le règne d'Aurélien, au moment où, selon l'*Histoire Auguste*, l'empereur a augmenté sur le Nil le nombre des *amnici* [8]. Quant à leurs flottilles elles-mêmes, elles auront hors d'Egypte un avenir sur lequel nous reviendrons.

Mais à quels soldats ces barques mentionnées dans le papyrus de Théadelphie devaient-elles apporter ravitaillement ou fournitures ? On songe immédiatement à des troupes stationnées dans le Fayoum. Or nous sommes assez mal renseignés sur l'occupation militaire de cette région au IIIe siècle. La *Notitia* signale à Dionysias la présence de l'*Ala V Praelectorum*. Mais auparavant, au temps de Probus du moins, n'y avait-il pas là une garnison, quand ce ne serait peut-être que le soldat qui y aurait perdu sa pièce d'Antioche ? La *Cohors IV Numidarum* est installée à Narmouthis probable-

1. *P. Oxy.* 1115, en 284 ; WILCKEN, *Grundzüge*, p. 379 ; O. GUÉRAUD, *Deux documents relatifs au transport des céréales dans l'Egypte romaine*, dans *Ann. du Serv. des Ant. de l'Eg.*, XXXIII, p. 60 ; *Un vase ayant contenu un échantillon de blé*, dans *The Journal of Juristic Papyr.*, IV (1950), pp. 109-110.

2. *P. Par.*, 63, col. 1.

3. *P. Gen. Lat.*, I, 2, d ; LESQUIER, *L'armée romaine d'Egypte*, pp. 101, 236.

4. *C.I.L.*, III, 14567 ; PREMERSTEIN, dans *Klio*, III, p. 16 ; LESQUIER, *op. cit.*, p. 237.

5. *Ibidem*, pp. 100-101.

6. *Ibidem*, p. 237 ; D. VAN BERCHEM, *op. cit.*, p. 71.

7. *P. Oxy.* 1749, du IVe siècle.

8. *Vita Aurel.*, 47.

ment dès 307 [1]. Mais au IIe siècle, ce village a une garnison, comme en fait foi un ostracon inédit de Bruxelles qui y mentionne un cavalier de l'εἴλη Μαυριτανή. En admettant que les *platypegia* n'assurent pas le ravitaillement de troupes placées dans les environs immédiats de Théadelphie, il est probable que des contingents n'en étaient guère éloignés, soit dans la vallée du Nil, soit sur la bordure du désert occidental. Car à cette époque, par suite des troubles survenus dans le pays, le nord-ouest de l'Egypte était sous la menace des tribus libyennes : elles ont même envahi le Fayoum et y ont fait des victimes [2]. Ces embarcations pouvaient également porter jusqu'au Nil les fournitures destinées aux soldats qui, en 280, chassaient les Blemmyes du sud de la vallée. Et même il est fort possible qu'elles aient servi à transporter un matériel ou un ravitaillement attribués à des armées très éloignées d'Egypte, par exemple à l'expédition que Probus préparait contre la Perse au moment de sa mort, et que Carus et Numerianus devaient reprendre. Le fait ne serait pas étonnant. N'est-ce pas à Philadelphie qu'on fabriquait en 132 quelques-unes des pièces d'équipement et des couvertures destinées à l'armée de Cappadoce, à plus de deux mille kilomètres de là ? [3] L'Egypte sera de tout temps le point de départ de très lointains acheminements : qu'il suffise de citer les recrues et le matériel partis d'Egypte en 714/715, et confiés à Mousa Ibn Noçaïr pour les raids arabes d'Espagne et de Gaule, à la veille de la bataille de Poitiers [4].

Nous venons de voir que les impositions pour les digues, pour l'annone et pour les barques avaient une affectation militaire. Il en est de même pour la τιμὴ θηρίων remise en 281/282 et 282/283, et pour la livraison des δέρματα et de la βύρσα La τιμὴ θηρίων concerne les réserves de chasse et de pêche, particulièrement riches à Théadelphie, et que nous attestent de nombreux documents [5]. Très souvent ces réserves sont possédées par l'état, affermées, et pêcheurs ou chasseurs versent une redevance, les θηρατικοὶ φόροι. A Hérakléopolis Magna, à la fin du IIIe siècle, ces φόροι sont perçus par un μισθωτὴς ἀγριῶν θηρᾶς ζωῶν καὶ ὀρνέων [6]. Mais il s'agit plus probablement ici d'une imposition extraordinaire frappant Théadelphie, comparable au μερισμὸς θηρίων qui est attesté au IIe siècle à Tebtynis et à Socnopaiou Nésos [7]. A Théadelphie elle est levée deux années de suite, mais la seconde année, le montant n'atteint pas la moitié de celui qui fut versé l'année précédente. Bien qu'assez rare, la fourniture de volailles, de gibier ou de poisson

1. *P. Théad.*, 4 ; D. Van Berchem, *op. cit.*, pp. 65-66.

2. *P. Princ.*, II, 29 ; C. H. Roberts, *An Army Doctor in Alexandria*, dans *Aus Antike und Orient. Festschrift Wilhelm Schubart zum 75. Geburtstag* (Leipzig, 1950), pp. 112-115.

3. *B.G.U.*, 1564 ; *P. Philad.*, 10.

4. *Archiv*, V, p. 189.

5. *P. Giss.* 12, en 87/88 ; *P.S.I.* 735, en 138 ; *P.S.I.* 160, en 149 ; *P. Ryl.* 98 a, en 155 ; *P.S.I.* 458, en 155 ; *P. Flor.* 275, en 260 ; *P. Ryl.* 238, en 262 ; c. Johnson, *Roman Egypt*, p. 374.

6. *P.S.I.*, 222 ; Wallace, *Taxation*, p. 219 sq., 317, 446, 481.

7. *P. Tebt.* 355 ; 638 ; *P. Lond.* 844 ; Johnson, *op. cit.*, p. 549 ; Wallace, *op. cit.*, p. 167.

à l'armée se rencontre au IVe siècle et plus tard, surtout à l'époque arabe quand la viande de porc ne peut plus être le plat de résistance des soldats [1].

L'obligation de livrer 52 1/4 1/8 δέρματα et 1 βύρσα atteint une autre richesse de Théadelphie, les troupeaux et les industries qui en dérivent. On élève dans la région moutons et chèvres — ce sera au début du IVe siècle une des principales sources de revenus de Sakaon [2] — chevaux [3] et bovidés [4]. Un nom de lieu comme Βουκόλων κώμη est éloquent [5]. Aussi pourrait-on considérer cette imposition de δέρματα comme un véritable φόρος προβάτων, les locataires des troupeaux de l'Etat payant leur loyer en nature [6]. Plus vraisemblablement il s'agit d'un μερισμός imposé aux propriétaires privés de troupeaux, μερισμός qui pouvait être acquitté en espèces [7], ou comme ici en nature [8]. Cette taxe des δέρματα sera plus tard régularisée et intégrée dans la fiscalité du IVe siècle ; son assiette deviendra foncière [9].

Ces δέρματα sont apparemment des peaux de chèvre[10] ou de mouton[11] dont on s'est contenté d'enlever la toison ou le poil, et qui ont été préparées sommairement[12]. Telles quelles elles peuvent faire partie de la *vestis militaris*[13]. Mais nous nous demandons s'il ne s'agit pas plutôt d'outres : nous connaissons des δέρματα οἰνοφόρα[14] et une réquisition tardive distingue des βυρσάρια, qui sont des cuirs, les δέρματα en peaux de mouton, qui sont des outres[15]. Ces outres pourraient servir au transport du vin de l'annone, par exemple, et prendre place ainsi sur les *platypegia*.

La βύρσα[16], plus tard βυρσάριον[17], est un produit incomparablement plus précieux que les δέρματα. Ce n'est pas une peau mais un cuir, tanné et préparé, peut-être même un cuir de bœuf[18]. Aussi l'imposition d'une βύρσα semble-

1. *O. Stras.* 472 ; *P. Oxy.* 1513 ; 2046 ; *P. Apol. Ano* 93 ; 95.
2. *P. Cornell* 15, en 129 ; *P. Hamb.* 34, en 160 ; *P. Flor.* 53, en 327 ; *P. Théad.* 8 ; 21 ; 22 ; 23.
3. *P.S.I.* 1031, en 134 ; *P. Théad.* 4, en 307.
4. *P. Lond.* 965, au IIIe siècle ; *P. Flor.* 16, en 239 ; Cf. JOHNSON, *op. cit.*, p. 228 sq.
5. *W.B.*, III, 16 a.
6. En 304/305, à Théadelphie, nous avons un dernier exemple du φόρος προβάτων acquitté en espèces, *P. Stras.* 28.
7. *P. Grenf.*, II, 51, en 144 ; *B.G.U.* 655, en 215.
8. *P.S.I.* 465, en 265 ; *P. Lond.* 1171 ; *P. Oxy.* 1414 ; *B.G.U.* 1564 ; WALLACE, *op. cit.*, p. 29.
9. *P. Oslo* III, 119, en 319 ; DÉLÉAGE, *La capitation du Bas-Empire*, pp. 71, 77, 87, 89.
10. *P. Zén.* 11, 8 ; *P. Fay.* 107, 2 ; *P. Grenf.* II, 51, 15 ; *P. Lond.* 236, 6.
11. *P. Lond.* 113, 10, 13 ; *P.S.I.* 465.
12. *P.S.I.* 465.
13. *P. Oslo*, 111, 119 ; DÉLÉAGE, *op. cit.*, p. 77.
14. *P. Lond.* 402, 11, 22.
15. *P. Lond.* 113, 10, 13 en 639/640 ; *P. Fay.* 347.
16. *P. Oxy.* 1057, 3.
17. *P. Lond.* 113.
18. Cf. G. GOLDSCHMIDT, *Teinturerie et tannage dans l'Antiquité*, dans les *Cahiers Ciba*, nº 18, vol. II (Bâle, juin 1948), pp. 617-656.

t-elle frapper moins les éleveurs ou l'ensemble de la population de Théadelphie que la corporation des tanneurs ou ouvriers du cuir. Nous retrouvons presque ici l'ancien impôt du cuir de l'époque lagide [1]. Au IIIe siècle de notre ère, de même, semblables impositions sont à la charge des corporations de cordonniers [2].

Quoi qu'il en soit, cette βύρσα a de toute évidence une destination militaire. Au moment de l'invasion arabe, en 639/640, on réquisitionne aussi des βυρσάρια[3]. L'Egypte fournira du cuir à l'armée et à la flotte arabes[4]. Dans ce cas précis, le cuir était disposé en plaques sur le flanc des navires, protégeant le bois contre l'incendie et les chocs, ou en bâches au-dessus du pont, pour arrêter les rayons du soleil et les flèches [5]. Et Constantin Porphyrogénète, dans un passage cité par Du Cange, parle encore de petites embarcations de cuir pour la traversée des fleuves et des lacs [6]. Nous ne devons pas d'ailleurs nous arrêter à ces interprétations trop précises : pour les chaussures, les buffleteries, etc... l'armée de terre avait assez besoin de cuir pour que l'imposition d'une βύρσα, à Théadelphie, fût tout-à-fait compréhensible. Nous nous contenterons de l'explication fournie par un papyrus d'Oxyrhynchos : en 265, du cuir est livré en nature à la *Legio II Traiana Galliana Fortis* εἰς κατασκευὴν ὅπλων [7].

Ce papyrus de Théadelphie pourrait être considéré comme un résumé fiscal de la politique de Probus. L'imposition pour la remise en état des canaux répond au désir de relever le niveau de l'agriculture, par là d'assurer des ressources régulières et substantielles, c'est-à-dire de garantir l'approvisionnement militaire ; la remise en état des canaux permet aussi d'acheminer plus vite cet approvisionnement ; l'organisation de flottilles de transport procède de ce même souci d'assurer des communications rapides ; enfin les livraisons de fournitures et de victuailles, en espèces ou en nature, sont destinées à l'entretien de l'armée d'un empire militaire.

Chacun de ces points, nous avons eu l'occasion de le noter au passage, a été repris et exécuté par Dioclétien : organisation des communications, développement de l'agriculture, réforme fiscale où se fondent l'ancienne annone et les impositions subsidiaires. En sorte que les réformes de la Tétrarchie apparaissent déjà comme contenues en germe dans les actes d'Aurélien et de Probus, ou du moins comme préfigurées [8].

Il n'est jusqu'à la morale de ces réformes qui ne se laisse pressentir déjà dès Probus. Le zèle économique et fiscal est considéré maintenant comme une

1. Cl. Préaux, *L'économie royale des Lagides*, pp. 230-233.
2. Wallace, *op. cit.*, pp. 29, 211.
3. *P. Lond.* 113.
4. *P. Lond.* 1416, 41, 42 ; 1433, 61 ; *P. Apol. Ano* 29, 8 ; 94, 6 ; 95 B, 2.
5. Constantin Porphyr., *De Cer.* (éd. Bonn), II, 675.
6. Page 232 : πρὸς ποτάμους καὶ λίμνας ἔχε πλοῖα μικρὰ ἢ ἀπὸ βυρσαρίων, ἢ καὶ μονόξυλα.
7. *P.S.I.* 465 ; cf. *B.G.U.* 655.
8. Sur la préfiguration des réformes administratives de Dioclétien en Egypte dès Aurélien, voir C. H. Roberts, app. à *P. Merton*, « Claudius Firmus ».

vertu, au nom du principe des intérêts, étroitement solidaires, des individus et de la communauté. L'État proclame son souci de justice et sa μεγαλοδωρία: Probus n'admet pas qu'on échappe, grâce à l'argent, au travail obligatoire, et Dioclétien abolit les privilèges fiscaux. L'Etat demande en échange au paysan, à l'artisan, au marchand, au contribuable une soumission enthousiaste et reconnaissante. Le domaine de l'économie et du fisc est pénétré par la morale, προσῆκεν γὰρ εἰς καθοσίωσιν σύμπαντα προθυμότατα ἕκαστον πληροῦσαι. Et même la peine de mort, châtiment étonnamment moderne en matière de délit économique ou fiscal, prévue par Dioclétien dans l'Edit de 301, se trouve déjà en 278, dans la circulaire de Probus qui règle le travail aux digues [1].

Mais cette politique est dictée surtout par des préoccupations d'ordre militaire. Aussi l'apparition des *platypegia* mérite-t-elle d'être signalée. A ce propos nous voudrions proposer une hypothèse : le terme *platypegion* serait allé d'Egypte en occident, plus exactement dans le domaine de la langue latine [2].

Car Dioclétien, pour assurer la défense du sud de la vallée du Nil, y appela des troupes stationnées hors d'Egypte. Il préleva ainsi des détachements sur les garnisons de la Mésie Supérieure *(Legio VII Claudia, L. IV Flavia)*, de la Mésie Inférieure *(Legio XI Claudia, Ala II Hispanorum)*, de la Dacie Ripensis *(Legio V Macedonica, L. XIII Gemina)*. Le péril conjuré en Egypte, mais la guerre se rallumant sur le Danube, par suite précisément du retrait de ces troupes, tandis que certains détachements demeuraient en Egypte (ceux de la *L. V Macedonica*, de la *L. XIII Gemina*, de l'*Ala II Hispanorum)*, la plupart des soldats que Dioclétien y avait appelés quittèrent la vallée du Nil et regagnèrent la frontière danubienne au cours de l'année 295 [3].

Mais ces soldats, pendant leur séjour en Egypte, avaient peut-être fait connaissance, non pas sans doute avec l'objet qu'étaient les *platypegia*, mais avec le terme, puisque celui-ci était employé dans tout le pays dès l'époque de Probus, comme en témoigne notre papyrus de Théadelphie. Ce terme ne fut-il pas apporté sur les bords du Danube par ces soldats qui rejoignaient leurs anciennes garnisons ? Car en décrivant l'occupation militaire du duché de Scythie, sur le Bas-Danube, la *Notitia* nous apprend que les préfets des légions *II Herculia* et *I Iovia* résidaient à Trosmis, Axiupolis, Noviodunum, Aegissus, localités connues d'autre part par l'*Itinéraire Antonin*. Mais elle nous apprend également que le *praefectus ripae legionum I Ioviae et II Her-*

1. Cf. *P. Oxy.* 1409 et *P. Cairo Boak* 1 ; L. Wenger, *Volk und Staat in Aegypten am Ausgang der Römerherrschaft* (Festrede... am 22. Juni 1921, München, Verlag der bayer. Akad. der Wissenschaft, 1922) ; F. Heichelheim, *Wirtschaftsgeschichte...*, I, 9, 2 ; H. I. Bell, *Philanthropia in the Papyri of the Roman Period* (Hommages à J. Bidez et à F. Cumont, coll. Latomus, vol. II, Bruxelles, 1949), p. 31 sq.

2. Sur la prédominance du latin le long de la frontière danubienne et dans le nord de la péninsule balkanique, voir J. Bury, *History of the Later Roman Empire*, I, p. 270.

3. Voir *P. Oxy.* 43 ; D. Van Berchem, *L'armée de Dioclétien...*, p. 60 ; W. Ensslin, *Zu Pap. Ox.*, I, 43, dans *Aegyptus*, XXXII, 1 (1952), pp. 166-168, 178.

culiae musculorum scythicorum et classis se trouvait *in Plateypegiis* [1]. Le nom est insolite, surtout précédé de la préposition *in*, inhabituelle à cette place dans la *Notitia*. Nous serions enclins à écrire le mot sans majuscule, et à y retrouver des *platypegia* analogues à ceux de Théadelphie.

A cette époque, le monde latin essaye de pénétrer l'Egypte par tous les moyens, aussi bien par ses monnaies, comme celles d'Arles, de Tarragone ou de Trèves trouvées enfouies à Antinoé [2], que par sa culture et son vocabulaire [3] ; en réponse, le grec de la vallée du Nil donne *platypegion* au latin parlé sur les bords du Danube. Cet échange pourrait être comme un symbole de l'intégration de l'Egypte dans l'Empire, un symbole illusoire de l'unité de l'Empire que Dioclétien cherchera à réaliser dans tous les domaines, et qui ne sera pas atteinte.

R. RÉMONDON

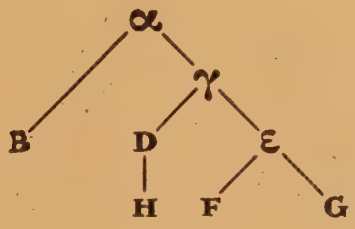
1. *Not. Dig., Or.*, XXXIX, 29-35 ; D. VAN BERCHEM, *op. cit.*, p. 91.

2. J. G. MILNE, *Report on the Coins Found at Antinoe in* 1914, dans *The Numismatical Chronicle*, Sixth Series, 7 (1947), pp. 108-114.

3. L'intérêt linguistique des emprunts réciproques du grec et du latin a été récemment mis en lumière par R. CAVENAILE, *L'influence latine sur le vocabulaire grec d'Egypte*, dans *Chr. d'Eg.* 26 (1951), nº 52, pp. 391-404 ; *Quelques aspects de l'apport linguistique du grec au latin d'Egypte*, dans *Aegyptus*, XXXII, 1 (1952), pp. 191-203.

STEMMAS BIFIDES ET ÉTATS DE MANUSCRITS

Il y a quelque vingt-cinq ans, un médiéviste, J. Bédier, appelait l'attention des éditeurs de textes anciens sur une particularité qu'il avait relevée dès 1913 [1] : dans les éditions, même les plus soignées, le stemma qui résume graphiquement l'histoire de la tradition manuscrite est presque toujours bifide ; pour cent dix cas examinés par Bédier, l'éditeur aboutissait cent cinq fois à un stemma à deux branches, se divisant à leur tour en deux rameaux et ainsi de suite, comme dans le type suivant (les minuscules grecques notent des manuscrits perdus) :



Bédier en concluait, et plus d'un philologue l'a suivi, que le classement par l'examen des fautes communes, préconisé par Lachmann, conduisait nécessairement, en raison de sa dichotomie — l'opposition : bonne leçon/faute —, à un stemma de ce type. La méthode de classement était donc fautive. Mais au lieu d'en proposer une nouvelle, Bédier convenait finalement que le seul instrument valable pour l'établissement d'un texte était le goût de l'éditeur, tempéré par une prudence extrême [2].

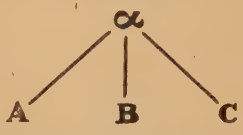
Ces conclusions décevantes n'ont pas été admises par tous les philologues, et certains d'entre eux ont fourni des arguments pour expliquer la bifidité des stemmas, sans porter atteinte à la valeur de la méthode lachmanienne. P. Maas notamment, dans sa *Textkritik* [3], a donné de ce fait une justification d'ordre mathématique : lorsque trois manuscrits portent le même texte,

1. J. Bédier, Préface de l'édition du *Lai de l'Ombre* (Société des anciens textes français), Paris, 1913, et *La tradition manuscrite du Lai de l'Ombre. Réflexions sur l'art d'éditer les anciens textes*, *Romania*, t. LIV (1928), pp. 161-196 et 321-356.

2. On trouvera un exposé clair et précis des critiques de Bédier dans P. Collomp, *La critique des textes*, Paris, 1931, pp. 65-72. — Le cas des textes médiévaux, il convient de le rappeler, n'est pas exactement comparable à celui des œuvres classiques grecques ; pour celles-ci, l'existence d'un archétype unique (édition alexandrine) est sûrement attestée.

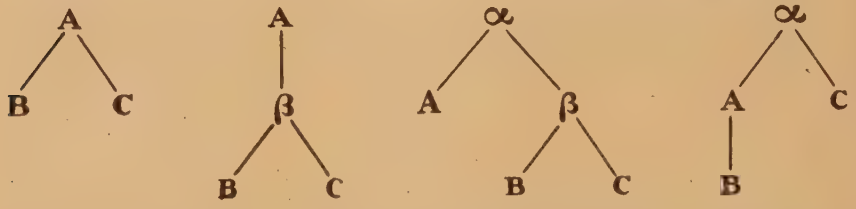
3. P. Maas, *Textkritik*², Leipzig, 1950, pp. 28-29 (reproduction d'un article, *Leitfehler und stemmatische Typen*, paru dans la *Byzant. Zeitschrift*, t. XXXVII 1937, pp. 289 et suiv.).

leurs relations possibles (c'est-à-dire leurs stemmas) sont au nombre de vingt-deux, mais une seule d'entre elles est trifide :



toutes les autres sont unilinéaires (six combinaisons) :

ou bifides (trois fois trois combinaisons et une fois six combinaisons) :



Si tous ces schémas sont possibles, ils ne sont pas également probables, philologiquement parlant ; certains d'entre eux sont même extrêmement rares. En outre, dans plus de la moitié des cas (douze sur vingt-deux), l'un des manuscrits étant la source des deux autres, le problème du stemma ne se pose plus pour l'éditeur, qui ne doit utiliser que ce manuscrit, unique témoin valable de la tradition. Il reste que neuf combinaisons bifides s'opposent à une seule combinaison trifide. Le même raisonnement pourrait être appliqué, avec des résultats semblables, à des groupes de quatre manuscrits ou davantage.

L'argument mathématique a donc sa valeur. Il nous apprend que pour trois manuscrits, dont aucun n'est la source des deux autres, le rapport de probabilité du stemma trifide aux stemmas bifides est de 1 à 9, soit un pourcentage égal à 10 % du total des cas.

Il semble cependant que la difficulté réelle est d'un ordre différent, comme l'a fait observer A. Dain. Dès 1932, ce critique, qui avait abordé le problème des stemmas bifides, en a donné, en restant dans le domaine théorique, une explication [1] qui ne paraît pas avoir obtenu, peut-être à cause de son carac-

1. A. Dain, *Éditions des textes classiques. Théories et méthodes*, in *Association Guillaume Budé, Congrès de Nîmes*, 1932, pp. 79-80.

tère abstrait, l'audience qu'elle méritait ; cette explication s'accorde avec la solution que je propose plus loin, en la fondant sur des exemples précis.

Trop souvent, les théoriciens de la critique textuelle ont travaillé sur des apparats critiques et non sur les manuscrits eux-mêmes, fondements de toute édition. Aussi ont-ils tendance à assimiler complètement, ou presque, les manuscrits à des livres imprimés. Il y a pourtant entre les uns et les autres une différence essentielle : quand un livre est imprimé, le texte en est fixé pour la durée du support ; après sa copie, un manuscrit continue à vivre : les nombreux grattages, les corrections, les additions, les gloses et les remarques de lecteurs qu'on y trouve, en sont la preuve. A. Dain a pu dire sans exagération que le fameux *Laurentianus* 32,9 de Sophocle, Eschyle et Apollonius de Rhodes, copié dans la seconde moitié du Xe siècle [1], portait pour Sophocle (L) toutes les leçons de la tradition, depuis des variantes antiques jusqu'à des corrections fautives du XIVe et du XVe siècle ; les copies tardives qui en ont été prises, par exemple les *Parisini graeci* 2799 et 2886, du XVe-XVIe siècle, donnent un texte fort différent de celui qui avait été transcrit cinq cents ans plus tôt [2].

La tradition de Lucien fournit un exemple analogue : le *Vaticanus gr.* 90 (Γ), copié vers la fin du IXe siècle, a été révisé au milieu du siècle suivant par Alexandre, évêque de Nicée en Bithynie, assisté de son frère Jacques, métropolite de Larissa, du diacre Théodore et de son parent (neveu ou beau-frère) Jean ; cette révision a porté sur le texte, qui a été corrigé et pourvu de variantes, et sur les scholies, qui ont été enrichies de nombreuses remarques. Cas peu commun à pareille date, nous connaissons les auteurs de ce travail grâce aux souscriptions qu'ils ont copiées après plusieurs traités, par exemple à la fin des *Verae historiae II* : Διώρθωσα ἐγὼ Ἀλέξανδρος ἐπίσκοπος Νικαίας τῆς κατὰ Βιθυνίαν μετὰ τοῦ οἰκείου ἀδελφοῦ Ἰακώβου τοῦ μητροπολίτου Λαρίσσης (*Scholia in Lucianum*, éd. Rabe, p. 25, 1-3), ou à la fin du *Calumniae non temere credendum* : Διώρθωσα ἐγὼ Ἀλέξανδρος μετὰ Θεοδώρου διακόνου τοῦ ἡμῖν ὑπηρετοῦντος (*ibid.*, p. 28, 7-8). Jusqu'au XVe siècle, d'autres correcteurs, tous anonymes, ont suivi pour le texte l'exemple d'Alexandre [3].

L'examen du *Vaticanus gr.* 1 de Platon (O) confirme l'importance et la fréquence de ces révisions. Ce manuscrit, copié vers l'an 900, a été collationné quelques dizaines d'années plus tard avec un autre exemplaire de

1. Sur la date de ce manuscrit, voir *Le palimpseste de Sophocle*, *Rev. Et. Gr.*, t. LXIV (1951), p. 453. On en trouvera un fac-similé dans G. Wattenbach-A. von Velsen, *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum*, Heidelbergae, 1878, pl. XXXIV.

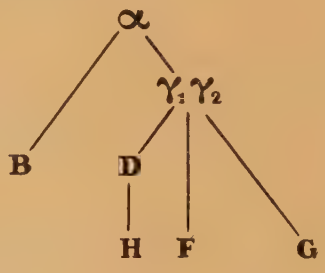
2. A. Turyn, *Studies in the Manuscript Tradition of the Tragedies of Sophocles*, Urbana, 1952, pp. 184-186. A propos du *Parisinus gr.* 2799 (Lp), qui ne contient que les scholies de Sophocle, A. Turyn fait la remarque suivante (p. 185) : « Since the scribe of Lp copied the ms. L as it was around 1500 A. D., also later medieval interpolations or corrections or additions made in L by other hands from various sources were transcribed by Lp and appear there ».

3. Sur tous ces correcteurs, voir les prolégomènes de l'édition de Lucien procurée par N. Nilén (Leipzig, 1907), pp. 49*-51*. On trouvera un fac-similé du manuscrit Γ dans l'édition Rabe des *Scholia in Lucianum* (Leipzig, 1906), pl. I, et dans le recueil de Cavalieri-Lietzmann, *Specimina codicum graecorum vaticanorum* [2], Berolini, 1929, pl. X.

Platon, très proche du *Parisinus gr.* 1807 (A), et ayant appartenu à un patriarche, peut-être Photius ; les variantes qui ont été empruntées à ce manuscrit sont précédées de l'indication : τοῦ πατριάρχου τὸ βιβλίον. D'autres correcteurs ont modifié le texte plus tard, sans indiquer leurs sources. Quand, vers l'an 1300, ont été transcrites les plus anciennes copies de O qui nous soient parvenues, les *Vaticani graeci* 1031 (J), 1029 (R) et 230, le *Laurentianus* 59, 1, le texte que reproduisent les scribes n'est pas toujours celui que portait O à l'origine. On observera d'autre part que le copiste de J, en transcrivant les variantes, remplace le plus souvent la mention du livre du patriarche par un simple γρ(άφεται) ou par ἀλλαχοῦ, quand il ne va pas jusqu'à les insérer dans le texte ; dans un descendant de J, le *Laurentianus* 80, 17 (L), copié cent ans plus tard, les rares mentions du livre du patriarche subsistant dans J, quatre en tout, sont remplacées à leur tour par γρ ou par ἀλλαχοῦ[1]. Si nous ne possédions pas le manuscrit O, déterminer les relations de ses descendants ne serait pas une tâche aisée.

Ce que ces trois exemples nous enseignent, c'est que, presque toujours, une copie d'un manuscrit diffère de celle qui en a été faite quelques années plus tôt ; elle diffère aussi de celles qui en seront faites plus tard. Et cela non seulement parce que chaque scribe commet des fautes en reproduisant son modèle, mais aussi, et c'est là l'important, parce que le texte du modèle se modifie au cours des siècles.

Reprenons le premier stemma donné à la page 211. Si γ et ε représentent, non pas deux manuscrits, mais deux états d'un même manuscrit, il convient de remplacer ces sigles distincts par γ_1 et γ_2 :



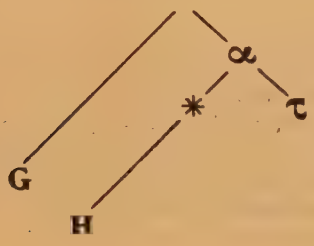
Les descendances bifides de γ et de ε se transforment ainsi en une descendance trifide. Il restera à déterminer l'origine des leçons propres à γ_2 : conjectures de lecteur ou variantes collationnées ?

On me permettra, pour illustrer cette interprétation, d'emprunter deux exemples précis à une tradition que je connais, celle de Pindare. Un manuscrit perdu, que j'ai appelé *Thessalonicensis* et daté du XI^e^ siècle, est l'ancêtre,

1. H. Alline, *Histoire du texte de Platon*, Paris, 1915, pp. 207-209, et surtout L. A. Post, *The Vatican Plato and Its Relations*, Middletown, 1934, p. 17. Sur les mains du manuscrit O, voir E. des Places, dans son édition des *Lois*, t. I, pp. ccvii-ccxvi. — On trouvera un fac-similé de ce manuscrit dans Cavalieri-Lietzmann, *Specimina codicum graecorum vaticanorum* ², pl. IX.

direct ou non, de trois manuscrits. Deux d'entre eux nous sont parvenus : le *Gottingensis phil.* 29 (G) et le *Vaticanus gr.* 41 (H) ; le troisième, τ, est perdu, mais on peut en reconstituer le contenu à l'aide de ses descendants [1]. La méthode de Lachmann, strictement appliquée, aboutit au stemma suivant :

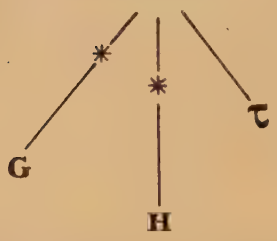
Thessalonicensis



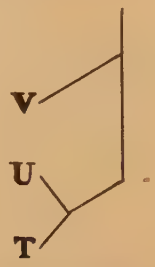
L'examen des scholies confirme, à première vue, la parenté des manuscrits H et τ, c'est-à-dire l'existence d'un intermédiaire α, aujourd'hui perdu, entre le *Thessalonicensis* et ces deux manuscrits : une série d'accidents a entraîné la disparition de quelques lettres en divers points des scholies ; les lacunes en résultant sont un peu plus étendues dans le manuscrit τ que dans le manuscrit H [2]. Il s'ensuit que ces deux manuscrits sont copiés sur le même modèle ; comme le manuscrit H est plus récent que le manuscrit τ, il faut admettre, pour expliquer la croissance des lacunes dans les scholies de τ, l'existence d'un autre intermédiaire perdu, plus ancien que τ, entre α et H. Le stemma paraît donc bien bifide. Mais si l'on examine les fautes, communes à H et à τ, qui s'opposent à de bonnes leçons de G, on s'aperçoit qu'elles sont fort peu nombreuses, trois ou quatre au total. L'hypothèse d'un intermédiaire perdu, α, entre le *Thessalonicensis* et les manuscrits H et τ, devient invraisemblable : un scribe, copiant un texte difficile comme celui de Pindare, commet plus de trois ou quatre fautes sur les quelque trois mille *côla* des *Olympiques* et des *Pythiques*. Il est probable qu'entre le moment où a été copié le modèle de G (avant les pertes accidentelles subies par les scholies du *Thessalonicensis*) et celui où a été transcrit le modèle de H (après ces accidents), un lecteur — plusieurs lecteurs peut-être — a écrit quelques gloses et fait une ou deux corrections erronées, d'où sont issues les fautes communes à H et à τ. Le stemma est donc trifide, comme l'avait vu A. Turyn [3] :

1. *Histoire du texte de Pindare*, Paris, 1952, p. 151.
2. *Ibid.*, pp. 146-149.
3. A. Turyn, *De codicibus pindaricis* (*Archiwum Filologiczne*, Nr. 11), Cracoviae, 1932, p. 47, et *Pindari Carmina cum Fragmentis*, Cracoviae, 1948, pp. VI et VIII.

Thessalonicensis

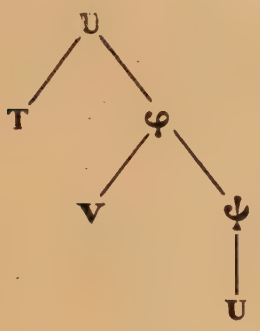


Un autre exemple, malgré sa bifidité, confirmera que beaucoup de témoins considérés comme perdus et notés dans les stemmas par des étoiles ou par des lettres grecques, représentent seulement des états différents d'un même manuscrit. Trois manuscrits de Pindare, le *Vaticanus gr.* 121 (T), le *Vindobonensis hist. gr.* 130 (U) et le *Parisinus gr.* 2403 (V), sont apparentés, mais présentent des différences assez grandes pour que A. Turyn les ait disposés sur son stemma [1] de la manière suivante :

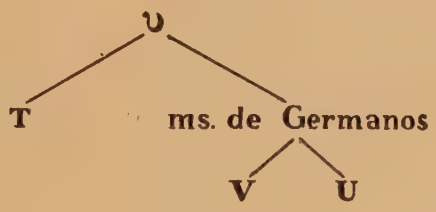


En réalité, les deux derniers de ces manuscrits, U et V, remontent à un modèle commun que j'ai retrouvé récemment à la Bibliothèque Nationale de Vienne, dans un fonds non catalogué. Ce témoin, le *Vindobonensis suppl. gr.* 64, a été d'abord copié partiellement, pour les *Olympiques* et la première *Pythique*, par le scribe de V, qui a utilisé ensuite une autre source. Le propriétaire du manuscrit de Vienne, un grammairien érudit des environs de l'an 1300, qui avait déjà apporté quelques corrections au texte et ajouté des scholies de son cru avant la copie du manuscrit V, a poursuivi sa révision, aidé, semble-t-il, par un autre grammairien ; le second état du manuscrit, après la révision complémentaire, a été reproduit par le copiste du manuscrit U [2]. Le modèle commun étant conservé, il ne peut subsister aucun doute sur la parenté étroite des manuscrits U et V. En suivant la méthode de Lachmann, on aboutirait, non pas au classement proposé par A. Turyn, mais au stemma suivant [3] :

1. A. Turyn, *De codicibus pindaricis*, p. 47.
2. *Histoire du texte de Pindare*, pp. 216-225.
3. Le classement différent proposé par A. Turyn tient à une erreur d'interprétation du texte de V : dans la première partie de ce manuscrit composite, quelques leçons ont été empruntées à la source de la seconde partie, une édition byzantine ; voir *op. cit.*, p. 266.



Les sigles φ et ψ représentent en fait deux états du même manuscrit ; comme plusieurs scholies récentes y sont attribuées à un certain Germanos, je l'ai appelé manuscrit de Germanos :



Ces deux exemples confirment, chacun à sa manière, l'importance de ce que je propose d'appeler états de manuscrits. Cette notion, déjà connue quand il s'agit de manuscrits conservés, gagnerait à être étendue aux manuscrits perdus. Bien des stemmas filiformes, où les témoins disparus semblent multipliés à plaisir, se raccourciraient et se fortifieraient si l'éditeur combinait les résultats de la méthode lachmanienne — dont l'efficacité et l'exactitude sont indéniables — avec une connaissance plus concrète du livre manuscrit. Non seulement le stemma, toujours schématique, rendrait mieux compte de l'histoire du texte, mais certaines contradictions se résoudraient d'elles-mêmes. C'est ainsi, pour reprendre un cas évoqué plus haut, que la présence de fautes communes aux seuls manuscrits H et τ n'empêche pas qu'ils descendent indépendamment du *Thessalonicensis*, puisqu'ils reproduisent l'un et l'autre un état de ce manuscrit postérieur à celui que donne le manuscrit G ; si nous ne possédions pas ce dernier témoin, nous serions amenés à mettre au compte du *Thessalonicensis* original la révision sommaire dont témoignent ses deux autres descendants. La différence n'est pas grave, mais ceux qui reconstituent le texte d'un manuscrit perdu devront en tenir compte et penser qu'ils n'atteignent pas toujours, loin de là, l'état original de ce manuscrit.

Jean IRIGOIN.

MANUSCRITS HOMÉRIQUES ET DICTION FORMULAIRE

(à propos d'un détail de l'épisode de Briséis)

Le recit de la restitution de Briséis va des vers 318 à 348 du chant A de l'Iliade. S'adressant aux deux hérauts qui sont venus lui réclamer la captive, Achille finit sur des paroles très dures envers Agamemnon :

A 342 ἦ γὰρ ὅ γ'ὀλοῇσι φρεσὶ θύει,
οὐδέ τι οἶδε νοῆσαι ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω,
ὅππως οἱ παρὰ νηυσὶ σόοι μαχέοιντο Ἀχαιοί [1].

Μαχέοιντο est la leçon de tous les manuscrits sauf quatre qui donnent deux variantes dénuées de valeur [2]. Par contre, un recueil de scholies, l'Anecdotum Romanum (= Ve[1] de la liste d'Allen), a le futur μαχέονται [3] qui est aussi la leçon de deux papyrus inédits de Strasbourg [4] et d'un troisième, également inédit, de l'Université de Michigan [5]. Comme ces trois papyrus viennent de régions différentes de l'Egypte, il est évident que la lecture μαχέονται était bien attestée en Egypte romaine.

En fait, μαχέοιντο est suspect. L'optatif est rare après ὅπως quand le verbe de la principale est dans la sphère du présent et la désinence en -οιντο est

1. « Son cœur maudit est en fureur et il n'est pas capable de voir, en rapprochant l'avenir du passé, comment les Achéens pourraient près de leur nef combattre sans dommage (trad. P. CHANTRAINE, dans sa *Grammaire homérique*, II, p. 296 en h.). La traduction de l'éd. Budé a « pourront » au lieu de « pourraient ».

2. L'une d'elles (μαχέοντο) s'explique par l'imparfait se trouvant dans quelques manuscrits en A 272.

3. Cette forme se retrouve en B 366. La scholie du *Venetus A* pour A 368, citant une partie du texte de B 366, a μαχέοιντο, ce qui montre que des commentateurs établissaient un lien entre A 344 et B 366.

4. P. gr. 31 + 32 et 83 qui sont en cours de publication dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* du Caire (t. 54). Le premier vient du Delta et le second de Haute-Egypte. Le p. gr. 83 portait d'abord μαχέοντο qui a été corrigé par la suite.

5. La liste de R. A. PACK (*Greek and latin literary texts from Egypt*) montre que 4 papyrus (n° 451, 454, 456, 457) ont conservé le vers A 344. Mais 3 sont mutilés à l'endroit décisif: le 451 (= *P. Fay.* 141) que j'ai collationné à nouveau au Caire, le 456 que j'ai publié dans le *B.I.F.A.O.* 46, p. 30-2, le 457 (= P. Rainer inv. 26728) comme ont bien voulu me le confirmer mes collègues papyrologues MM. H. Gerstinger de Graz et H. Klos de Vienne.

Le 454, trouvé probablement à Karanis dans le Fayoum, avait, jusqu'ici, été simplement signalé dans le *Journal of Egyptian Archaeology*, 12, 1926, p. 21. Je dois à l'amabilité de A.E.R. Boak et des services du Kelsey Museum of Archaeology de l'Université de Michigan une excellente photographie du document.

L'ascendance égyptienne de Ve[1] (IX[e]-X[e] s.) paraît probable, étant donné, de plus, certaines ressemblances avec le p. gr. 31 + 32 mentionné ci-dessus.

un atticisme : aussi Wackernagel [1], après Bentley, proposait-il d'écrire μαχεοίατ(ο), qui n'est pourtant pas autrement attesté chez Homère. D'une manière générale, les formes en μαχε- sont exceptionnelles à l'optatif (et au participe) et difficiles à expliquer ; elles ont embarrassé les scholiastes [2] qui parlent de παρένθεσις ou encore de πλεονασμός de la voyelle ε, ce qui revient au même[3] et n'explique rien. De son côté, le futur sans sigma (μαχέονται) est fort rare chez Homère qui use de formes dérivées de μαχήσομαι [4].

Il convient maintenant de voir les constructions normales d'ὅπ(π)ως chez Homère, pour le cas où la syntaxe permettrait de trancher entre le futur et le subjonctif (ici : son substitut, l'optatif oblique). Or, sauf une dizaine de cas, au plus, où il a une valeur nettement finale, voire même comparative [5], ὅπως introduit toujours des interrogatives après un petit nombre de verbes principaux : φράζομαι (et son composé περιφρ.), οἶδα (cf. οὐδέ ἑ λήθει Ψ 323), βουλεύω, μερμηρίζω ; le futur et le subjonctif qui suivent se distinguent si peu que leur choix résulte de nécessités prosodiques.

Deux vers illustrent cet état de choses :

B 252 : οὐδέ τί πω σάφα ἴδμεν ὅπως ἔσται τάδε ἔργα
ν 365 (= ψ 117) : αὐτοὶ δὲ φραζώμεθ' ὅπως ὄχ' ἄριστα γένηται

La seconde moitié de B 252 se retrouve en Δ 14 = Ξ 61 ; Ξ 3 ; Υ 115-6 (avec élargissement de la principale) ; ρ 78 et 274. La seconde moitié de ν 365 se retrouve en γ 129 et ι 420 avec l'optatif γένοιτο métriquement interchangeable avec γένηται. Ailleurs, la formule s'est élargie par déplacement de la conjonction vers le début du vers avec, le plus souvent, comme conséquence, le rejet du verbe principal dans le vers précédent ; dans ces cas, le subjonctif a été entièrement supplanté [6].

Quelles sont donc les sources formulaires possibles de A 343-4 ? Pour la commodité de l'exposé, on examinera d'abord A 344. Tous les mots peuvent être retrouvés ailleurs, à la même place dans le vers, sauf σόοι μαχέοιντο [7], équivalent à ⏑–⏑⏑–⏑, avec un trochée final qui représente forcément la désinence d'une 3e personne du pluriel nécessaire à cet endroit. Le dactyle précédent pouvait aussi devenir spondée et la première brève disparaître si l'on ajoutait un ν à νηυσί et si le mot suivant commençait par une voyelle [8].

1. *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, p. 95. Cf. P. CHANTRAINE, *op. cit.*, I, p. 351, 476; II, p. 296 en h. et l'*Introduction à l'Iliade* (éd. Budé), p. 93.

2. *Venetus A* ad A 272 ; *Venetus B* (et *Towleianus*) ad A 344.

3. Cf. DRACO STRATONICENSIS, ed. G. Hermann, p. 159, l. 4.

4. Cf. P. CHANTRAINE, *op. cit.*, I, p. 451.

5. Cf. α 349 = ζ 189.

6. Cf. I 251 ; Ξ 159-160 ; ι 554 ; ν 376 ; ο 169-170 ; υ 28-9 et 38-9.

7. Pour ὅππως οἱ, cf., p. ex., ο 170. παρὰ νηυσί est 34 fois à cette place sur 45. Sur une quinzaine d'exemples comparables, il y a un σόος à la même place en τ 300.

8. Sur le ν mobile, cf. P. CHANTRAINE. *op. cit.*, I, p. 92. Dans ce cas, il y aurait une césure soit hephthémimère soit bucolique comme coupe principale, ce qui est relativement rare chez Homère.

Mais du moment que le poète ajoutait un attribut, il ne lui restait plus d'autre ressource que de trouver un verbe dont le radical ait la valeur ⏑⏑. Le verbe μάχεσθαι ne pouvait alors lui fournir, au plus, qu'un futur (fort rare, comme on l'a déjà noté). Mais le poète devait-il songer obligatoirement à ce verbe ?

Un ensemble de propos tenus par Polydamas [1], ami d'Hector, permet quelques suggestions. Notons d'abord, qu'en Σ 250 il est dit de Polydamas que « ὄρα πρόσσω καὶ ὀπίσσω » ; cette formule, connue déjà en A 343 [2], montre, si on la rapproche de A 70 où sont définies les capacités de Calchas, que Polydamas n'a rien d'un devin mais qu'il sait réfléchir sur des conséquences plus lointaines que d'autres ne sauraient le faire [3]. En M 78-9, l'action se déroule près des murs du camp achéen ; Polydamas dit : « ... αὐτὰρ Ἀχαιοὶ|οὐ μενέους(ι)... », puis, dans un passage plus célèbre du même chant (216) : « μὴ ἴομεν Δαναοῖσι μαχησόμενοι περὶ νηῶν » [4]. Plus loin, il est dit au sujet d'Achille : « παρὰ νηυσὶν...|μίμνει.. » (N 746-7) et la même expression paraît en Σ 255-6 avec, aux vers suivants, un renvoi direct au chant A et peut-être même à A 343-4 :

Σ 257-8 ὄφρα μὲν οὗτος ἀνὴρ (sc. : Achille) Ἀγαμέμνονι μήνιε δίῳ
τόφρα δὲ ῥηίτεροι πολεμίζειν ἦσαν Ἀχαιοί.

Dans le même ordre d'idées, une réplique d'Hector à Polydamas débute par « οἶσθα καὶ ἄλλον μῦθον ἀμείνονα τοῦδε νοῆσαι » (M 232 ; cf. H 358). Or ce vers et A 343 (οἶδε νοῆσαι) offrent les seuls cas chez Homère où νοεῖν, qui se rencontre en tout 145 fois, dépend de οἶδα. Si l'on ajoute enfin à tous ces parallèles le fait que Ω 382 et ν 364 [5] se terminent en σόα μίμνῃ, il est permis de se demander si c'est bien le verbe μάχεσθαι qui figurait primitivement en A 344. Si c'est non, on a le choix entre le subjonctif μίμνωσιν et le futur μενέουσιν [6].

Bien que les verbes μένειν et μίμνειν puissent parfois être confondus, μένειν semble meilleur, à en juger par des formules comme παρὰ νηυσὶν... μένοντες (Θ 345 = O 367) et μαχησόμεθ(α)... μένοντες (Z 84) qui sont à rapprocher de παρὰ νηυσι μάχεσθαι (N 69) et de παρὰ νηυσι... πολεμίζει (N 123) [7]. On peut supposer qu'une variante, pour ne pas dire une glose, s'est insérée

1. Il prend cinq fois la parole : M 66-79 et 211-229 ; N 726-747 ; Ξ 454-7 ; Σ 254-283.

2. Cf. ω 452 ; nous la retrouvons plus loin en Γ 109.

3. Les scholiastes hésitaient entre une définition d'un devin et celle d'un homme plus prévoyant que d'autres : *Venetus* A et B ad A 343, Γ 109 et Σ 250 ; *Townleianus* ad A 343 et Γ 109 ; Eustathe ad. A 343, Σ 250 et ω 452.

4. περὶ νηῶν (cf. M 142 et 227) désigne ici, exceptionnellement, l'enjeu (cf. P. CHANTRAINE, *op. cit.*, II, p. 128), mais le lien avec l'expression παρὰ νηυσί n'est pas douteux.

5. Cf. ν 365 cité plus haut.

6. Les subjonctifs μίμνω et μίμνῃ sont attestés chez Homère ; de même μενέουσι figure en I 45 (avec Ἀχαιοί et une épithète particulièrement fréquente de B à Θ), M 79 et Φ 310.

7. Μίμνειν et μένειν peuvent d'ailleurs se trouver réunis comme en P 721 ; pour les rapprochements entre μάχεσθαι et πολεμίζειν, cf. encore N 74 et 107.

dans le texte, au plus tard, lors de l'établissement de la vulgate alexandrine. Vu les rapprochements évoqués ci-dessus, un μαχέονται (forme connue par B 366) a pu supplanter un μενέουσιν. Cette dernière leçon explique d'ailleurs mieux σόοι qui devient un attribut du sujet du type courant alors qu'avec μαχέονται on est forcé de lui donner une valeur « proleptique » que l'adjectif ne semble avoir chez Homère que comme attribut de l'objet et non du sujet [1].

Le remplacement d'un futur par un optatif [2] s'explique par une mauvaise analyse d'un fait grammatical. Sans égards pour un parallèle comme B 252 (cité plus haut), on a fait de τι le complément direct de νοῆσαι et vu alors en ὅπως une conjonction marquant strictement le but comme ἵνα [3], d'autant plus que νοεῖν se construit rarement avec une interrogation indirecte (un exemple en Υ 310-1). Comme on trouve assez souvent chez Homère l'optatif avec ἵνα alors que la principale est au présent [4], l'assimilation totale des deux conjonctions a pu être facilitée par l'existence de tout un groupe formulaire avec ὅπως/ἵνα et ἀλάλκοι(ς) [5]. De toutes manières, l'infinitif aoriste (νοῆσαι) exprimant parfois le passé [6], la forme μαχέοιντο pouvait, par là encore, faire illusion.

Le verbe de A 344 a donc subi divers traitements au cours de la transmission écrite du texte. Mais étant donné les liens entre ce vers et certains propos de Polydamas, il n'est nullement besoin d'assigner une date d'apparition tardive à μαχέονται ; en effet, K. Witte [7] a fort bien vu que λ 403 et ω 113 avec le participe futur μαχεούμενον(-οι) viennent de Σ 265 (avec μαχήσεται) que l'on rapprochera automatiquement de M 216 (μαχησόμενοι) mis également dans la bouche de Polydamas. Μαχέονται pourrait ainsi remonter jusqu'à la rédaction définitive de l'Odyssée, ce qui, toutefois, ne prouve pas que A 343-4 soient eux-mêmes beaucoup plus anciens.

Un rapprochement avec Γ 109-110 [8], condamnés d'ailleurs par Aristarque, paraît significatif à cet égard. L'expression ὅπως ὄχ'ἄριστα γένηται, bien attesté sous cette forme (cf. plus haut) y est augmentée d'un μετ'ἀμφοτέροισι(ν) qui apparaît en 9 autres vers, toujours à cette même place, et qui est caractéristique du rédacteur de Γ et Δ [9]. Μετέῃσι(ν) y est un ἅπαξ dont la forme simple se retrouve à la même place en B 366 (qui contient le seul autre μαχέονται

1. Cf. Kühner-Gerth, I p. 276 et P. Chantraine *op. cit.*, II, p. 9 (un seul exemple donné, lequel ne paraît pas absolument probant ; cf. Ψ 348).

2. L'existence d'un μαχέοιτο en A 272 a pu jouer contre l'influence du futur de B 366.

3. Cf. P. Chantraine, *op. cit.*, II, p. 266 n. 2 ; 267 in f. ; 268 en h.

4. Cf. *id.*, p. 271.

5. Φ 137-8 ; 249 ; 538 ; 547 ; et ν 319 (ce dernier avec ἐνόησα dans la principale).

6. Cf. P. Chantraine, *op. cit.*, II, p. 189. Cela, malgré un présent en A 342 (θύει au lieu de la forme archaïque θυίει que l'on trouve partout ailleurs chez Homère ; cf. *Intr. à l'Iliade*, p. 136).

7. *Die Vokalkontraktion bei Homer* dans *Glotta*, IV, p. 232 n. 1.

8. οἳς (sc. : des jeunes gens) δ'ὁ γέρων μετέῃσιν, ἅμα πρόσσω καὶ ὀπίσσω.
λεύσσει ὅπως ὄχ'ἄριστα μετ'ἀμφοτέροισι γένηται.

9. Γ 85 ; 321 ; Δ 16 ; 38 ; 83 ; H 66 qui ont inspiré κ 204, ω 476 et 546. Sur Γ et Δ, cf. *Int. à l'Iliade*, pp. 160-1 (pour H, cf. p. 171).

d'Homère) pour ne plus reparaître que dans l'Odyssée, à une place différente, dans un vers formulaire de facture tardive (λ 434 = ο 422 = ω 202). Quant à πρόσσω καὶ ὀπίσσω, déjà signalé, sa présence fait plutôt croire à l'antériorité de Σ 250 sq. (Polydamas et ses propos) par rapport à A 343-4.

Le caractère relativement tardif de A 343-4 ressort donc de ce qui précède et l'on peut même invoquer un argument d'ordre littéraire à l'appui de ce fait. Mr Mazon a bien souligné que, d'après I 107, c'est Agamemnon en personne et non pas ses hérauts qui ont ramené Briséis et il admet que « cela peut correspondre à une scène différente de celle de A, et qui serait également connue du public » [1]. Ne peut-on admettre maintenant que l'ensemble A 318-348 a été inséré dans l'Iliade alors que le chant I avait déjà sa forme actuelle [2] ?

Ainsi donc, la morphologie et la syntaxe s'accordent pour restituer une certaine valeur à une leçon oubliée sur laquelle des papyrus viennent d'attirer l'attention. Mais, en même temps, le mécanisme de la diction formulaire montre que cette leçon en recouvre une autre dans un épisode dont le récit est, de toutes façons, tardif par rapport à l'ensemble de l'Iliade. Sans doute n'est-il pas possible de dire l'intervalle de temps qui sépare les deux leçons, si tant est qu'elles n'aient pas coexisté, peut-être même avant que les poèmes homériques n'aient été mis par écrit. Du moins devons-nous constater, une fois de plus, que le texte homérique dès sa rédaction a entraîné avec lui des variantes et aussi (fait qui apparaissait moins jusqu'à ces derniers temps) que le mécanisme même de la diction formulaire a contribué à rendre pour toujours incertain plus d'un détail de la syntaxe homérique.

J. Schwartz.

1. *Int. à l'Iliade*, p. 178 n. 2 ; cf. p. 142 n. 3.

2. Le nom du héraut Eurybate ne se trouve qu'en A 320 et I 170 (où il ne semble pas être le héraut d'Agamemnon, comme l'est toujours Talthybios à qui le vers A 320 l'unit pour la seule et unique fois).

REMARQUES SUR LES DIEUX *GRABOVIO-* D'IGUVIUM [1]

Il y a plus de cinquante ans qu'à été notée l'homologie de la triade ombrienne des dieux qualifiés *Grabouio-* (**Krapuvi-**), *Juu-*, *Mart-*, *Vofiono-* (ou *Vofion-*) et de la vieille triade des dieux romains *Jou-*, *Mart-*, *Quirino-*. Mais, dans l'incertitude où l'on était du sens de ce dernier groupement, la remarque est restée longtemps sans conséquence, et Wissowa lui-même, dans son livre *Religion und Kultus der Römer*, après l'avoir faite en bas de page, n'en tire ensuite aucun parti dans la présentation des dieux. La plupart des exposés de la religion romaine publiés en ce siècle ne la signalent même pas. Peut-être paraissait-elle plus gênante qu'utile : bien considérée, ne suffit-elle pas en effet à interdire les explications usuelles de la triade romaine par des hasards de l'histoire locale ? Comment concevoir que, à Rome et à Iguvium, des « événements » aient été assez parallèles pour produire cette même forme religieuse complexe ? [2]

Quand il a été reconnu [3] que le groupement de Jupiter, de Mars et de Quirinus était l'expression, dans la théologie romaine archaïque, d'une structure de pensée héritée des temps indo-européens, — à savoir la conception des trois fonctions hiérarchisées de souveraineté religieuse, de force physique (principalement guerrière), et d'abondance, de tranquillité, de masse, etc. — la concordance ombrienne a cessé d'embarrasser et a gagné en intérêt. Par un heureux synchronisme, c'est aussi de nos jours que le troisième terme, *Vofiono-*, jusqu'alors obscur, a été expliqué par M. V. Pisani, puis par M. E. Benveniste [4] d'une manière qui assure son équivalence entière avec Quirinus

1. Cet exposé résume une conférence donnée au Collège de France le 25 février 1954.

2. A ma connaissance, aucun des historiens qui se sont occupés des origines de Rome n'a tenu compte de cette donnée capitale.

3. Pour la première fois : « La préhistoire des flamines majeurs », *RHR*, CXVIII (1938), pp. 188-200 ; le dernier état de la question est dans *Les dieux des Indo-Européens* (1952), ch. I (« Les Dieux des trois fonctions »). Pour couper court à une prétention récemment exprimée, je dois préciser que, dans l'article cité à la note suivante, M. V. Pisani, tout en donnant la bonne étymologie de *Vofiono-*, n'a vu ni entrevu la valeur structurale, le rapport avec « trois fonctions », des triades ombrienne et romaine, ni mentionné aucun fait indien, germanique, celtique parallèle, ni généralement rien découvert de ce qui fait la matière de mon article de 1938 et de mon travail ultérieur.

4 V. Pisani. « Mytho-Etymologica », *Revue des Etudes Indo-Européennes*, I (Bucarest, 1938), pp. 230-233. Cette étymologie de M. Pisani, publiée avec une série d'autres, moins bonnes, n'avait pas eu d'écho, ni retenu mon attention. Elle a été redécouverte et située dans son contexte sociologique par E. Benveniste. « Symbolisme social dans les cultes gréco-italiques », *RHR*, CXXIX (1945), pp. 7-9. Malgré les conceptions inadmissibles qui alourdissent les rapprochements (origine grecque de tous ces dieux italiques ; Quirinus-Dionysos...), la note de M. Pisani est très suggestive et n'a pas encore été suffisamment exploitée.

et met en valeur un aspect important de la « troisième fonction », celui de masse : *Vofiono-* est **leudhyo-no-* « der (Gott) der Leute », comme *Quirino-* est **Co-uiri-no-* « le (dieu) des *uiri* réunis » [1].

Jusqu'à présent, pourtant, dans les explorations conduites autour des trois fonctions, la triade ombrienne a été laissée au second plan, n'a guère compté que par le renfort que sa présence donne à l'interprétation fonctionnelle de la triade romaine [2]. Dans une démarche inverse, il paraît possible de la faire bénéficier à son tour des résultats acquis par la recherche comparative : certaines singularités de la partie du rituel d'Iguvium qui concerne les dieux *Grabouio-* se laissent mieux comprendre par référence aux formes non ombriennes de la triade. Voici, brièvement, comment se présente et s'éclaire aujourd'hui leur statut.

*
* *

A/- Les trois dieux *Graouio-* sont solidairement liés, dans le rituel, aux trois stations du parcours lustral [3] qui suit, de porte en porte, l'enceinte de

En adaptant aux structures théologiques maintenant reconnues ce qu'il dit de *Līber-Fufluns*, on peut considérer comme probable que, à côté de l'ombrien **leudhyo-no-* et du romain **co-uiri-no-*, et formé par le même suffixe, un **poplo-no-* (d'où étrusque *Fuflunus*, *Fufluns*, comme *Neptunus* a été transcrit en *Neθunus*, *Neθuns*, etc.) a désigné chez d'autres Italiotes la ou les divinités chargées du soin de la « masse » : cf. *Populon(i)a* comme surnom de Junon (à côté de *Regina*) en pays campanien et samnite, et l'indication de Martianus Capella (II, 149) sur Junon que « *Populonam* » *plebes*, « *Curitim* » *debent memorare bellantes* (sur la multivalence de Junon exprimée dans des groupes d'épithètes, v. mon article, *Eranos*, L II, 1954, « Iuno S.M.R. »). Le problème de *Līber* (cf. E. Benveniste, « Liber et liberi », *REL*, XIV, 1936, pp. 51-58 ; cf. *RHR*, CXXIX, 1945, p. 8) doit être repensé dans cet ensemble. On notera que suivant Varron, *De la langue latine*, VI, 3, 14, les *Liberalia* du 17 mars étaient un *agonium* célébré par les Saliens *Agonenses*, c'est-à-dire par ceux de *Quirinus* (indication différente dans Macrobe, *Saturnales*, I, 4, 15 : les pontifes appellent les *Liberalia* « agonium Martiale »). L'analogie formelle de **Co-uirī-no-* et de **Poplo-no-* engage à considérer le datif *Vufiune*, *Vofione* (seul cas attesté) comme appartenant à un thème **Vofio-no-*, plutôt qu'à un thème **Vofi-on-*.

1. Deux autres étymologies de *Vofiono-* ont été récemment proposées : S. Ferri, *La Parola del Passato*, VI (1951), pp. 65-67 (avec, en outre, un étrange découpage de *Vedius*, *Veiouis*) ; J. Devoto, *Studi Etruschi*, XXII (1952-53), p. 175. Elles sont l'une et l'autre peu vraisemblables. M. E. Polomé a bien voulu me communiquer la critique qu'il se propose de publier de la première, et qui me paraît décisive : qu'on s'y reporte. Pour la seconde (rac. **wedh-*, d'i.-iran. **vadha-*, qui désigne en sanscrit une arme d'Indra, et en iranien un coin pour fendre le bois ; et de grec ὠθέω), elle n'est qu'un jeu sur les sons, sans aucun appui dans les faits.

2. J'ai dû récemment encore l'opposer aux constructions de M. J. Paoli, puis de M. C. Koch : *RHR*, CXXXIX (1951), pp. 203-215 ; *REL*, XXXI (1953), pp. 189-190. Comme beaucoup d'autres, ces auteurs traitent de Quirinus et de la triade romaine sans parler de Vofionus ni de la triade ombrienne.

3. M. J. Devoto, dans son édition commentée des *Tabulae Iguuinae* (= Coll. des *Scriptores graeci et latini*), 1940, p. 178, a rassemblé les raisons de penser que les deux dernières stations sont au S.-E. (en direction du bourg actuel de Tessenara) et au S.-O. (en direction de Véies) ; il s'agirait donc bien d'une *dextratio* et la première station serait à l'E. D'où le schéma (p. 183) : « Ordo sacrificiorum est ab oriente (*Juppiter*) ad meridiem (*Mars*) ad occasum (*Vofiono-*) ». Il est un peu étonnant malgré tout qu'il y ait à Iguvium une « porte de Véies », ville lointaine et d'ailleurs franchement au Sud. La *dextratio* reste néanmoins

la ville forte, *ocri-*, « arx ». Devant chacune des trois portes dont les noms latinisés seraient *Trebulana*, *Tesenaca*, *Veia*, un sacrifice est fait et une prière adressée, respectivement, à chacun des trois dieux.

La prière est la même dans les trois cas [1]. Le mode d'immolation aussi : *ferine* (locatif d'un thème en *-o-*), c'est-à-dire « sur un support » (et non sur le sol directement, de quelque manière qu'il faille se représenter le support) [2]. La matière du sacrifice également : à chacun des dieux sont offerts trois bovins. Ici cependant, apparaît une légère différence : alors que pour Jupiter et pour Mars, il est dit sans précision *buf trif* [3] « boues tres » il est dit, pour Vofionus, **tref buf kaleruf**, *buf trif calersu*[4], « tres boues callidos », cette épithète signalant un animal taché de blanc à la face, au front, c'est-à-dire ayant le front ou la face blanc et le reste du corps d'une autre couleur [5]. Cette distinction unique et peu importante s'établit du moins entre Vofionus et les deux autres dieux, rappelant que, sur tous les domaines, l'enquête comparative a souvent rencontré ainsi une césure entre les deux fonctions supérieures, solidaires, — « les deux forces », dit la tradition indienne — et la troisième [6].

probable *a priori*, étant donné les usages indiens, grecs, romains et généralement indo-européens (v. J. Cuillandre, *La droite et la gauche dans les poèmes homériques*, 1943, chap. IV, notamment pp. 281-323 : « Valeur rituelle du tour à droite et du tour à gauche »). Que des points remarquables d'un contour orienté, notamment les points cardinaux, soient mis en rapport avec les éléments de la structure trifonctionnelle, il n'y a rien là d'inattendu. Dans la consécration royale védique, une scène montre le roi prenant possession successivement des cinq « directions » (E, S, O, N, zénith) ; les formules qui accompagnent ce rituel mettent le roi respectivement sous la protection du *brahman* (principe de la classe sacerdotale ; Est), puis du *kṣatra* (principe de la classe guerrière ; Sud), puis de la *viç* (principe de la classe des éleveurs-agriculteurs ; Ouest), puis du « fruit » (*phala* ; Nord), puis de l'« éclat » (*varcas* ; zénith) : *Çatapatha Brāhmaṇa*, V, 4, 1, 3-8. Parfois l'ordre d'énumération est inverse : dans *Cat. Brāhm*, VIII, 6, 1, 5-9, dans une autre *dextratio*, l'Est est mis en rapport avec les Vasu, le Sud avec les Rudra, l'Ouest avec les Aditya (sur la valeur trifonctionnelle de ces catégories divines, dans l'ordre « 3, 2, 1 », v. *Les dieux des Indo-Européens*, pp. 7-9).

1. Les prières ne se trouvent que dans la version développée, plus récente, en caractères latins, de VI A et VI B, non dans la version en caractères ombriens de I A. La prière à *Iuu-Grabouio-* devant la porte Trebulana est donnée *in extenso* (VI A, 22-55) ; pour les dieux suivants, dieux *Grabouio-* ou dieux seconds, le liturgiste dit : *susur naratu puse pre uerir Treblanir* « sic dicito ut ante portam Trebulanam » (VI A, 59 ; B, 2, 4, 19, 23) ; cependant, pour *Fisu-Sancio-* (VI B, 6-8, 9-15) et *Tefro- Jouio-* (VI B, 25-36), on lit quelques autres phrases de prière, mais qui n'introduisent pas d'idée différentielle.

2. Comme pour le latin *Feretrius*, les étymologistes se partagent, pour l'ombrien *ferine*, entre la racine de *ferire* (Bucheler : « cultro » ; von Blumenthal : « ictu ») et celle de *ferre* (Buck : « in ferculo » ; Devoto : « in tabulato » ; Vetter ; « auf eine Trage ») ; M. Devoto, *op. cit.*, p. 205, justifie bien sa préférence pour le second sens.

3. I A, 3, 11 = VI A, 22 ; B, 1.

4. I A, 20 = VI B, 19.

5. Le rapprochement avec la glose d'Isidore, *Etymologies*, XII, 1, 52, est dû à Grotefend. Il s'impose : v. Devoto, *op. cit.*, pp. 237-238. M. S. Ferri, *art. cit.*, p. 65, pense que la robe de ces bœufs tachés de blanc est noire et, de là, conclut à un caractère chthonien ou infernal de *Vofiono-*. Rien de tout cela n'est incompatible avec ce que nous savons maintenant des aspects et des symboles de la troisième fonction (pour la couleur, notamment, v. le troisième et quatrième essais de mes *Rituels indo-européens à Rome*, 1954 : « Albati, russati, uirides » et « Vexillum caeruleum »). Mais la précision de M. Ferri n'est qu'hypothétique

6. Dans la théologie : théorie indienne, maintes fois exprimée, de la solidarité des deux castes supérieures par rapport à la troisième (*Mitra-Varuṇa*, 1re éd., 1940, pp. 43-44 et, 2e éd.,

B /- A chacun des dieux *Grabouio-* est joint un autre dieu. Exactement à chaque station du tour de ville, un sacrifice « ante portam » est offert à l'un des dieux *Grabouio-* et, aussitôt après, un sacrifice « post portam » à un autre dieu. Ces sacrifices ne sont plus faits *ferine*, sur un support . [1]

On n'a pas le droit, bien qu'on le fasse ordinairement, de parler ici d'une « seconde triade » : les trois nouveaux dieux n'ont pas en commun d'épithète parallèle à *Grabouio-* [2]. Il est plus probable que chacun d'eux est en rapport particulier avec le dieu *Grabouio-* honoré à la même porte, en sorte que ce qu'il faut expliquer, ce sont trois couples du type « dieu *Grabouio-* + dieu non *Grabouio-* », et non pas la juxtaposition, ou plutôt l'enchevêtrement, qui serait bizarre, de deux triades.

Dans la formule qui précède, il faut d'ailleurs préciser « dieu non *Grabouio-*» en « dieu second », car les offrandes que reçoit « post portam » chacun des « dieux non *Grabouio-* » sont nettement moins considérables que les trois bovins dont bénéficient uniformément les dieux *Grabouio-* : trois truies pleines pour le premier [3], trois cochons de lait pour le second [4], trois ovins pour le troisième [5].

Cette répartition appelle quelques remarques :

a /- Il n'y a pas à reconstituer ici, en groupant les victimes offertes aux six dieux, un équivalent des *suouetaurilia* romains : ceux-ci sont toujours offerts, avec leurs trois victimes, et les trois victimes ensemble, à un dieu unique, Mars. Simplement, les liturgistes d'Iguvium expriment dans le choix des animaux une différence d'importance, de rang, entre la triade des *Grabouio-* (qui reçoivent uniformément la plus haute sorte de victimes) et les trois dieux qui leur sont joints (qui se partagent les deux types possibles de victimes inférieures) [6].

1948, p. 76) ; dans la transposition zoroastrienne des dieux fonctionnels indo-iraniens, solidarité des « archanges » des deux fonctions supérieures par opposition à ceux de la troisième fonction (*Naissance d'Archanges*, 1945, pp. 88-89, 90-91, 95) ; à Rome et à Iguvium, constance de Jupiter et Mars, vrais noms propres, en opposition avec Quirinus, Vofionus, qui ne sont proprement que des qualificatifs synonymes (*Naissance de Rome*, 1944, p. 195). — Dans la mythologie et l'épopée : tradition sur la querelle ou la guerre initiale, avant la constitution de la société divine ou humaine complète, entre les dieux ou héros des deux premières fonctions et ceux de la troisième (« les deva » contre les Açvin ; les Ases contre les Vanes : Romulus, ou Romulus et Lucumo, contre Titus Tatius : *Jupiter Mars Quirinus*, 1941, pp. 163, 175 *Naissance de Rome*, pp. 100-104 ; *L'héritage indo-européen à Rome*, 1949, pp. 127-130, 139-140).

1. Je laisse de côté la prescription *persae fetu* (VI A, 58 ; B, 3), donnée à propos des dieux joints à *Iuu- Grabouio-* et à *Mart- Grabouio-*, mais non à propos du dieu joint à *Vofiono- Grabouio-* : le mot *persae* reste énigmatique malgré les plus récentes tentatives et affirmations. En tout cas, on notera, ici encore, une césure entre les deux premiers niveaux et le troisième.

2. M. Devoto, qui parle un peu vite de « seconde triade », note du moins correctement (*op. cit.*, p. 212) : « trinitas prior... Grabouia dici potest, alteri nullum nomen commune est ». La comparaison structurale qu'il fait des « deux » triades est sans fondement : rien n'autorise à dire que, dans la « seconde » c'est le second dieu nommé, *Fisu- Sancio-*, qui « praestat ».

3. I A, 7 = VI A, 58.

4. I A, 14 = VI B, 3.

5. I A, 24 = VI B. 22. Le sens de *gumia-* « grauida », *filio-* « lactens », *habina-* « agna » est certain.

6. Comme à Rome (et dans le monde indo-iranien, le bouc remplaçant le porc), il est probable qu'à Iguvium la liste des victimes normales se réduisait au cheval (mais dans des cir-

b /- Parmi ces victimes inférieures, il est remarquable que ce soit le dieu joint à *Vofiono-* qui reçoive différentiellement l'ovin : à Rome, dans la seule circonstance liturgique connue où les membres de la triade « Jupiter Mars Quirinus » requièrent des victimes différentielles, c'est à Quirinus aussi, et à lui seul, qu'est adressé l'ovin [1].

c /- Sur ce point apparaît encore, dans la structure ombrienne, une césure entre les deux fonctions supérieures (qui reçoivent également des porcins) et la troisième (qui seule reçoit des ovins).

d /- Peut-être faut-il voir une intention de hiérarchisation dans les « sues plenae » et les « sues lactentes » que reçoivent respectivement les « dieux joints » au premier et au second des dieux *Grabouio-* [2].

C /- Dans le mode d'immolation, on note aussi plusieurs différences dont l'essentiel est clair malgré les incertitudes du vocabulaire ombrien.

a /- Quant au prêtre, aucune indication spéciale d'attitude n'est donnée pour les premiers sacrifices [3] ; on doit donc penser qu'il opère comme il est usuel, debout. Au contraire, pour le troisième, on lit : **zeref fetu** ou *serse fetu* [4]. Ce **zeref**, *serse* (c'est-à-dire **sede*), vaut certainement « sedens » : le sacrifice au troisième dieu doit donc être offert (*fe(i)tu* : « facito ») par le prêtre assis.

b /- Cette attitude « assis » du prêtre dans le troisième sacrifice est certainement en relation avec le traitement des victimes. Pour ce sacrifice et pour lui seul, l'indication complète est en effet : **zeref fetu**, **pelsana fetu** ou *serse fetu, pelsana fetu* [5], « qu'il sacrifie *sedens*, qu'il sacrifie (les victimes)

constances autres que celle de la *lustratio* des Tables), au bœuf, au mouton et au porc. Pour l'opposition, dans un même ensemble rituel, de bœufs ou bovins offerts à des dieux principaux et de moutons offerts à des dieux secondaires, cf. les *Actes* des Arvales pour l'an 224 (*CIL*, VI, 2107) : 1° *suouetaurilia* à Mars ; 2° deux vaches à Dea Dia et un taureau au Genius de l'empereur régnant ; 3° une cinquantaine d'ovins pour diverses divinités.

1. Liste des victimes prévues pour chacune des trois consécrations de dépouilles opimes, les premières à Jupiter (*bouem*), les secondes à Mars (*solitaurilia* = *suouetaurilia*), les troisièmes à Quirinus (*agnum marem*) : v. Festus, s. v. « Opima Spolia », p. 204 Lindsay, commenté dans *Tarpeia* (1947), pp. 145-147.

2. Le rituel iguvien utilise ici et les victimes *grauidas*, et généralement les victimes *feminas*, tout autrement que les rituels romains, qui réservent les premières aux déesses de la fécondité et qui règlent le sexe des victimes sur celui des divinités destinataires.

3. I A, 7-10 = VI A, 58-59 ; I A, 14-19 = VI B, 3-5. Dans ce second cas, pour une opération postérieure au sacrifice proprement dit (VI B, 5 : *ape sopo postro peperscust* « postquam uiscera (?) retro posuerit »...), le prêtre doit être *conegos* (*ibid.*, 5, 16), de **co-neg-a-tos*, qu'on s'accorde à comprendre « genu nixus » ; cette traduction est hardie : tout ce qu'on peut avancer est qu'ombr. *co-neg-ā-* rejoint lat. *co-nīu-ē-* (*conīueō*), dont le sens propre est « appuyer l'une contre l'autre les parties d'un tout (p. ex. claustra) » (E. Benveniste, *BSL*, XXXVIII, 1937, p. 280), d'un thème **kneigʷh-* « s'appuyer » (got. *hneiwan* « sich neigen, κλίνειν », *hneiw* « ταπεινός » ; mais le préverbe *co(m)-* peut avoir des sens divers dans le verbe ombrien et dans le verbe latin.

4. I A, 25-26 = VI B, 22.

5. *Ibid.*

sepeliendas ». Le sens du verbe *pel-s-a-* paraît assuré par le germanique [1], où got. (*ur-*)*filhan* « ensevelir », v. h. -a. *bifelhan*, « cacher, ensevelir », v.-scand. *fela* (partic. *folginn*) « cacher » reposent sur **pel-k-* [2].

On retrouve ici un caractère différentiel remarquable, et bien explicable par la considération des trois fonctions, des offices ordinaires et extraordinaires du flamine de Quirinus : seul des trois flamines majeurs, il agit dans le sous-sol, il entre en rapport avec le sous-sol [3] : annuellement, le jour des *Consualia*, c'est lui qui sacrifie à l'autel souterrain du Cirque ; c'est lui qui officie au tombeau de Larenta, en ces *Larentalia* qui sont pourtant « feriae Jouis » ; à la veille de la catastrophe de 390, quand les Gaulois vont occuper la ville, c'est lui, suivant une version, et non pas le flamine dial, qui a la charge d'enterrer précipitamment les objets sacrés des cultes publics, l'autre version disant simplement — mais l'indication est de même sens — que les objets sacrés furent enfouis « sous le temple de Quirinus ». Cette affinité résulte évidemment du parallélisme que Rome, comme l'Inde (bien qu'un peu autrement dans le détail), établissait entre les trois fonctions et les trois étages de l'univers[4]: Jupiter est le maître du ciel, Mars est chez lui sur la surface même de la terre (Campus Martius), et seul Quirinus, en liaison avec les puissances de la fécondité, a accès au-dessous de la terre.

On voit que la même orientation est attestée, à Iguvium, pour le dieu joint à son homologue Vofionus, par opposition aux deux dieux joints l'un à Jupiter, l'autre à Mars.

1. Il faut sans doute séparer lat. *sepelīre*(*sep-el-*), « ensevelir religieusement », qui correspond si exactement à véd. *saparyati* (*sap-ar-ya-*) « il rend un hommage religieux : v. J. VENDRYES, « Les correspondances de vocabulaire entre l'indo-iranien et l'italo-celtique », *MSL*, XX (1918), p. 273 ; E. BENVENISTE, *Origines de la formation des noms en indo-européen* (1935), p. 47 ; A. ERNOUT et A. MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, s. v. Sur ce type de formation en védique, v. L. RENOU, « Dénominatifs du *R*gveda en *-aryati*, *-anyati* », *BSL*, XXXVII (1936), pp. 17-39 (p. 22 : *saparyati*).

2. Cette prescription est doublée d'une autre, sans doute de même intention, malheureusement très obscure. Pour une opération accessoire qui implique usage de ce qui est en latin « capides » (vases à anses), et qui suit le sacrifice au dieu joint à *Mart- Grabouio-*, il est simplement dit que le prêtre doit utiliser (*aitu* « agito », BUCK ; « reddito », VON BLUMENTHAL ; « auferto », DEVOTO) ces « capides » *purtitaf* c'est-à-dire « porrectas » (I A 18-19 = VI B, 18). Au contraire, pour une opération symétrique qui suit le sacrifice au dieu joint à *Vofiono- Grabouio-*, et qui est longuement décrite, il est dit à plusieurs reprises, avec des indications locales différentes (« vers le pied droit », « vers le pied gauche » — de la victime ?) **kapire perum feitu** ou *capirse perso feitu* (I A, 29-30 ; 32 = VI B 24 ; 27), ce que les derniers interprètes (BUCK, v. BLUMENTHAL, DEVOTO) semblent d'accord aujourd'hui pour traduire « capidi fossam facito ». Ce sens de « fossa » pour **pero-**, *perso-* est hypothétique : le grec πέδον et les mots apparentés ne désignent que le sol, la surface du sol ; cependant, un peu plus loin, à la fin de la même opération rituelle relative au « troisième dieu joint » (VI B, 39-40), il est prescrit d'ensevelir (*pelsatu*) quelque chose d'énigmatique (deux variétés de « *persondro-* ») *persome*, c'est-à-dire dans le *perso-*, qui par conséquent doit bien être quelque chose comme une « fosse dans le sol » (les autres emplois de *perso-* dans les Tables n'appuient ni n'infirment ce sens). De toutes façons, on le voit, il y a ici un nouvel ensevelissement , spécifique du culte du dieu joint à *Vofiono* (par opposition au moins à celui du dieu joint à *Mart-*).

3. Déjà noté dans mon article-programme de 1938 (v. ci-dessus, n. 3, p. 225, avec la mauvaise étymologie traditionnellement proposée pour Vofionus (« deus uotorum ») et jeu sur *de-uot-io*.

4. *Jupiter Mars Quirinus* (1941), pp. 94-96 (cf., pour l'Inde et l'Iran, pp. 64-68).

***

Telle étant la structure théologique de l'amburbium d'Iguvium, chaque dieu *Grabouio-* étant ainsi doublé d'un dieu second qui partage et explicite sa nature et ses affinités, il doit être possible de comprendre la raison qui, dans chaque cas, associe tel dieu secondaire à tel dieu principal. Malheureusement, pour éclairer les dieux secondaires, nous ne disposons guère que de leurs noms. Voici, en ce sens, quelques remarques.

a/- Le nom du dieu joint à *Iuu- Grabouio-* n'est attesté qu'au datif **Trebe Iuvie**, *Trebo Iouie* ; le thème est donc, avec une hésitation sur la déclinaison, soit *Trebo-*, soit *Trebu- Iouio-*, « le T. jovien ». On a certainement raison de rapprocher *Treb^{o}/ū-* des mots, osco-ombriens et autres, relatifs à la construction ou à l'habitation [1] ; il paraît naturel que la protection de la communauté en tant qu'unité matérielle, localisée, logée dans ses bâtiments soit confiée à la fonction souveraine, à une divinité « poliade » : qu'on songe à la garantie que les auspices de Jupiter ont donnée à Rome, au site et au tracé de Rome [2] ; ce qui ressortit à la troisième fonction est autre chose : la masse humaine organisée qui peuple l'habitat.

b/- Le nom du dieu joint à *Mart- Grabouio-* présente aussi de la variété : le datif est **Fise Sasi**, *Fiso Sansie*, **Fisuvi**, *Fisoui Sansi* (et vocatif *Fisouie Sansie*) [3] ; le thème est donc soit *Fiso-*, soit *Fisu-*, soit *Fisouio- Sansio-*. Malgré cette incertitude le nom est clair, contenant deux termes qui correspondent au latin *Fidius* et au « sabin » *Sancus*.

Il semble d'abord étrange qu'un dieu du niveau de Dius Fidius, contenant dans son nom la *fides* et sans doute la « sanction » [4], se présente ici comme un dieu du second niveau, joint à *Mart- Grabouio-*. L'explication réside sans doute dans le fait que, tout au long des prières, l'*arx (ocri-)*, par opposition à la *ciuitas Iguuina (tota- Iiouina-)*, est appelée *arx Fisia (ocri- Fisia-)* [5] : la

1. Osque tríibum «domum»; tríibarakavúm «ædificare»; ombr. *tremnu* «tabernaculo», *trebeit* « uersatur » ; v.-irl. *atreba* « I ha ite, poss de », gaul. *Atrebates* « ceux qui habitent près », v.-breton *treb* « habitation » ; got. *thaurp* « champ, propriété », all. *Dorf* « village » ; lit. *trobà* « bâtiment » ; v.-slav. *trebnikŭ* « delubrum » ; on rapproche lat. *trabs* « planche ». — Le nom de la porte *Trebulana* est sans doute en rapport avec le dieu de « l'habitat » (non pas comme « maison », mais plutôt comme « séjour collectif construit » : cf. une *porta Romana* de la *Roma Quadrata*).

2. Terminus, en tant qu'il garantit la permanence de Rome — non seulement société, mais bâtiments — sur son site, est strictement associé à Jupiter dans son sanctuaire capitolin. Cf. dans d'autres conditions de vie, où l'équivalent de l'urbs compte peu, l'étroite association du souverain Mitra et d'Aryaman, dieu de la « nationalité arya » : v. *Le troisième souverain, essai sur le dieu indo-iranien Aryaman* (1949) et *Les Dieux des Indo-Européens*, ch. II (« Les dieux souverains »).

3. Il s'agit sûrement, malgré quelques opinions divergentes, d'un seul et même dieu.

4. V. *Mitra-Varuna*, 2e éd., pp. 75-97 (« Jupiter et Fides »).

5. Dès le début de la prière à *Iuu- Grabouio-* (VI B, 23-24) : « (Je t'invoque), *ocriper Fisiu totaper Iiouina erer nomneper erar nomneper*, pour la citadelle Fisienne, pour le peuple Iguvien, pour le nom de la citadelle, pour le nom du peuple ; *fos sei pacer sei ocre Fisei tote Iiouine erer nomne erar nomne*, sois favorable, sois propice à la citadelle Fisienne, au peuple iguvien, au nom de la citadelle, au nom du peuple... » Et ainsi à travers tout le rituel. Noter qu'à Rome les *sagmina* que les fétiaux emportent dans leur mission de droit guerrier sont cueillis *ex loco sancto arcis* (Festus, s. v.), sont *gramen ex arce cum sua terra euulsum* (Pline, *Hist. Nat.*, XXII, 5). Mais le temple de Dius Fidius est *in colle*, sur le Quirinal.

citadelle, la partie forte et militaire de la ville [1] se trouve donc différentiellement, pour une raison que nous n'avons aucun moyen de découvrir, sous la garde, sous le nom même du dieu *Fis°/u-*. Quelle que soit par ailleurs la fonction sociale de ce dieu, cette domiciliation suffit à le rapprocher du dieu *Mart-*, dont une autre partie du rituel montre assez, par l'intermédiaire de plusieurs divinités qualifiées « *martiae* », qu'il assure bien la défense militaire de la communauté [2].

c/- Le nom du dieu joint à *Vofiono- Grabouio-* est sans variante : *Tefro- Iouio-*. L'affinité de ce dieu pour le sous-sol, son goût pour les victimes « sepeliendae » engagent à interpréter *Tefro-* non pas, comme on l'a proposé, par la racine **tep-* (comme « dieu du foyer », — pourquoi ? ?) [3], mais par la racine **tem-* : *tefro-* est l'aboutissement normal du **tem(ə)sro-* qui a donné aussi le sanscr. *tamisra-* « obscurité », le lit. *timsras* « rouge sombre » et, en latin même, *tenebrae* (**temzra-* > **tenzra-* > **ten^{e}bra-*).

Par là même se réduit l'étrangeté d'une application de l'épithète *Iouio-* au troisième niveau : *Tefro- Iouio-* doit être un « Ténébreux jovien » tout proche du « Dius ou Jouis d'en bas » ou du « Contre-Dius ou Contre-Jouis » qu'est le *Ve-dius*, *Ve-iouis* de Rome. A Rome aussi, ce dieu proche des *di Manes* [4] et prédécesseur purement romain de l'hellénique *Dis pater*, ce Ζεὺς καταχθόνιος [5] qui porte pourtant Jupiter dans son nom, est un dieu du cercle de Quirinus, ou dans le langage pseudo-historique, un « dieu de Titus Tatius » [6]. Il est naturel que son homologue ombrien soit « du cercle de Vofionus » [7].

1. Latin *arx* est le nom radical de *arceo* : « refuge contre les attaques ».

2. V. La discussion de *Naissance de Rome*, pp. 66-70, contre l'interprétation agraire, « céréale » (à cause de *Cerfus* Martius), que M. G. HERMANSEN a proposée du Mars et des divinités martiales d'Iguvium.

3. A propos de ce dieu, M. DEVOTO, *op. cit.*, p. 238, s'est permis une petite débauche : « Post portam Veiam deo sacrificatur cui nomen est Tefro- a **tep(e)sro-* tractum eoque ' teporis ' vocabulo proximus : ' deus foci ' igitur qui una cum *Trebu-* ' deo domi ' et *Fisu-* ' deo fidei ' trinitatem iguuinam alteram constituit. Si ' deus foci ' cum Vesta comparari potest et Trebo- ' deus domi ', ' deus liminis ' cum Jano, hoc simile Iguuii et Romae iuueniemus, quod ineunte sacrificio Jano *(Trebo-)*, exeunte Vestae *(Tefro-)* sacrificatur. Fr. Aruales in piaculis primum Jano, deinde Joui et aliis dis, denique Vestae sacrificabant... ». Même en admettant les traductions de M. Devoto pour *Trebo-* et *Tefro-*, il n'est pas si facile de passer de la notion de « chaleur » à celle de « foyer domestique », ni de réduire « domus » à « limen » (l'inverse seul est concevable) : Janus n'est pas un « deus domi », et le caractère dominant des flammes de Vesta n'est pas d'être réchauffantes. De plus, à Rome, l'encadrement « Janus-Vesta » n'a lieu (non seulement en fait, mais en règle) que pour des listes de dieux, non pour un dieu isolé, comme ce serait ici, étrangement, le cas.

4. MACROBE, *Saturnales*, III, 9, 10 (dans la formule de *deuotio*).

5. C'est certainement *Vedius* qui est ainsi rendu dans Denys d'Halicarnasse, II, 10, 3.

6. VARRON, *De la langue latine*, V, 74, où il faut certainement lire *Vedioui* pour *Vedio Ioui* : cf. les fautes faites par les manuscrits sur le nom du dieu dans Tite-Live, XXXI, 21, 12 (*deo Joui* pour *Veioui*), XXXV, 41, 8 (*aedes duae Jouis* pour *aedes Veiouis*). Sur la valeur théologique de l'opposition du culte unique (Jupiter) fondé par Romulus et des cultes multiples (Quirinus, Flora, Lucina, etc.) fondés par Titus Tatius lors du synoecisme (Denys d'Halic., II, 50), v. *Jupiter Mars Quirinus*, pp. 143-146 (« Les Tities et les dieux de Tatius ») ; *La Saga de Hadingus* (1953), pp. 109-110 (et n. 2) ; « Les cultes de la Regia », *Latomus* (1954), pp. 129-139 ; « Meretrices et uirgines dans quelques légendes politiques de Rome et des Celtes », *Ogam*, (1954), pp. 1-10 ; « Juno S.M.R. », *Eranos*, L II (1954), pp. 105-119.

7. Le nom de *Tefro-* compris comme **tem(e)s-ro-* et sa présence au troisième niveau de la structure tripartie rappellent que la triade des *guna* avec laquelle les Indiens mettent

***

Sur le sens même de l'épithète *Grabouio-*, je n'ai rien qu'un sentiment personnel à exprimer.

Dans l'absence de tout groupe d'Ombriens nommé **Grab^{o}/u-* (comparable aux *Grabaei* illyriens), il est difficile de voir dans cette épithète une indication ethnique. Difficile également d'y voir une référence au chêne (ou au charme), s'agissant d'une triade et non du seul dieu souverain, dont les rapports avec le chêne sont certains, mais, justement, différentiels [1]. Le sens le plus probable me paraît être « les dieux forts, puissants », par recours au thème **grab-* [2] qui, outre les noms d'hommes illyriens *Grabos*, *Grabon* (et *Grabaei*) [3], se trouve dans des noms de bois particulièrement « forts » (illyrien γράβιον· δρύινον ; slave *grabŭ* « charme » — un des bois les plus durs et les plus résistants), et surtout dans plusieurs mots germaniques, les uns concrets (v.-scand. *krap*, *krapi* « glace en train de fondre »), les autres abstraits, tels que **kraf-ta-* (de **grab-to-*) : v.-scand. *kraptr* signifie « force, puissance », et aussi « vertu », et a fini par désigner à la manière latine des variétés d'anges ; angl.-sax. *craeft* vaut « force, art, science ». On conçoit que les dieux qui assurent les trois fonctions essentielles du monde et de la société aient été signalés conjointement à Iguvium par l'épithète *Grabouio-* [4], comme les Romains distinguaient conjointement leurs trois flamines par l'épithète *maiores*.

***

Si la triade romaine et la triade ombrienne se recouvrent, l'utilisation qui est faite des dieux *Grabouio-* par la liturgie d'Iguvium n'en est pas moins originale dans l'ensemble du monde indo-européen : certes, l'association de chaque membre de la triade trifonctionnelle avec un ou plusieurs dieux seconds a été réalisée plusieurs fois, mais ce n'est qu'à Iguvium que les trois membres de la triade sont — quant aux victimes et aux modalités du sacrifice — placés ostensiblement au même niveau, comme s'il s'agissait avant

parfois en rapport les trois états sociaux, a pour troisième terme *tamas* « l'obscurité » : E. Senart a expliqué les trois *guna* (*sattva*, *rajas*, *tamas*) par les trois parties superposées de l'univers et leurs couleurs (ciel lumineux, ciel de notre terre, ténèbres souterraines) : *Journal Asiatique*, 1915, 2, pp. 151-164 (« *Rajas* et la théorie indienne des trois *gunas* ») ; cf. *Jupiter Mars Quirinus*, pp. 64-65.

1. Etymologie en faveur depuis P. Kretschmer, *Festschrift Bezzenberger* (1921), pp. 89-96. MM. Alessio, Devoto, Ferri pensent que le nom dérive d'un vieux mot méditerranéen, préombien.

2. Ou **grap-*, car les thèmes ou pseudo-racines indo-européennes en *-b* présentent souvent une hésitation entre *-b* et *-p* : v.-slav. *lubĭnŭ* « ce qui est fait avec de l'écorce », russe *lub* « liber » et v.-slav. *lupiti*, lit. *lùpti* « ôter l'écorce » ; v.-scand. *skip* « bateau » (i.-e. **skeib-* « tailler ») et serbe *(s)cĕptiti* « fendre », grec σκίπων « bâton », all. *Schiefer* « copeau » ; got. *hups* (angl. *hip*...) « hanche » (i.-e. **kubi-*) et lit. *kumpas* « courbe », etc.

3. H. Krahe, *Lexikon altillyrischer Personennamen* (1929), p. 55.

4. Le rapport de *Grabouio-* à un adjectif **grabu-* pourrait être le même que le rapport, attesté ici même (v. ci-dessus, n. 3, p. 231) de *Fisouio-* à *Fisu-* : simple doublet.

tout de marquer leur supériorité sur le reste du peuple divin, laissant à leurs seconds le soin d'exprimer et leur inégalité hiérarchique et même, dans une certaine mesure, leurs différentes natures et orientations.

Il m'est agréable d'apporter cette petite contribution à la théologie des *Tables* dans la maison même [1] où, voici quatre-vingts ans, le savant et délicat Michel Bréal faisait faire de si notables progrès à l'interprétation du texte.

Georges DUMÉZIL.

1. « Pendant l'année 1873-74, j'avais pris pour sujet de mes leçons au Collège de France l'étude des Tables Eugubines. Je me décidai à publier ces leçons, parce que, grâce à la révision attentive que nécessite l'enseignement, grâce à la comparaison des actes des Arvales, grâce aussi aux observations de quelques-uns de mes auditeurs, l'intelligence des tables me parut avoir fait des progrès. J'ai donc continué mon étude pendant l'année suivante, et je la soumets aujourd'hui au jugement du public » : M. BRÉAL, *Les Tables Eugubines, texte, traduction et commentaire* (= *Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes, Sc. philol. et histor.*, XXVI, 1875), p. XXX.

LES COMPARAISONS DE QUINTUS DE SMYRNE (fin)

IV. NOTES CRITIQUES [1].

I 39 : αἰθέρος ἀμφιραγέντος ὑπὸ νεφέων ἐριδούπων.

Comme l'a vu Pauw, ce vers est une imitation de Θ 558 (= Π 300). Homère dit ὑπερράγη... αἰθήρ ; Q. S. allonge l'expression selon sa coutume : il fabrique un de ces composés en ἀμφι- qui lui sont familiers et transforme le préverbe de l'original en préposition. Platt [2], que suit Zimmermann (1913), corrige ὑπό en ὑπέρ ; il serait absurde, dit-il, de comprendre : « the ether is broken up *by* or *under* or *from under* the clouds » ; au contraire ὑπὲρ νεφέων, « high up in air », est une simple variante de l'homérique οὐρανόθεν. Mais que peut vouloir dire, dans Homère comme dans Q. S., « l'éther se déchire » ? Ἐρράγη, seul ou en composition (surtout ἀπ-, ἐξ-, κατ-) a le sens du français « éclater », « crever » ; les dictionnaires notent son emploi avec les mots suivants : tonnerre, tempête, orage, vent, fleuve de lave, larmes, guerre, rire, colère, tumeur, abcès. C'est ainsi que comprend la scholie BT à Π 300 : τῶν νεφῶν διαρραγέντων ὤφθη αἰθήρ, ὥς φαμεν ῥαγῆναι τὸν ὑετόν. Dans notre texte, l'éther fait irruption de partout (ἀμφι-) et apparaît par-dessous (ὑπό) les nuages qui le « couvraient » : « l'éther éclate par-dessous les nuages » [3].

I 336 : Κηρὶ βίην εἰκυῖα.

Leçon des mss., corrigée en θηρὶ β. εἰ. par Köchly et Zimmermann : « cum Kere, quae nihil est nisi uiolentae mortis notio in deae mortiferae personam translata, non poterat tam breuiter quisquam conferri » (Köchly). En X 101, les mêmes éditeurs adoptent le texte des *deteriores* ἀνηλέι θηρὶ ἐοικώς, alors que VP donnent κηρί. Castiglioni défend avec raison cette dernière leçon [4] : en effet ἀνηλής s'emploie avec Κήρ (X 251, XII 159; cf. la formule ἀνηλέα πότμον VII 127 etc.), tandis que les bêtes sauvages sont caractérisées au moyen de

1. Je cite souvent ci-après les travaux suivants de A. ZIMMERMANN : *Krit. Untersuchungen zu den Posthom. des Q. S.* (1889) ; *Krit. Nachlese zu den Posthom. des Q. S.* (1899, 1900) ; *Neue Krit. Beiträge zu den Posthom. des Q. S.* (1908) ; *id., Zweite Folge* (1913). Pour abréger, je donne seulement la date de parution (par ex., ZIMMERMANN 1908). La mention ZIMMERMANN, sans date, renvoie à l'édition Teubner (1891).

2. A. PLATT, *Journ. of Philol.*, XXVII, 1901, p. 104 ; XXXI, 1910, p. 288.

3. Pour le sens de ὑπό, cf. par ex. T 17 ἐν δέ οἱ ὄσσε | δεινὸν ὑπὸ βλεφάρων ὡς εἰ σέλας ἐξεφάανθεν. Rhodomann rendait bien le sens du texte de Q. S. en traduisant : « aethere inter nubes hiante ».

4. J. CASTIGLIONI, *Byz.-neugriech. Jahrbücher*, 1921, p. 44.

ἀναιδής (v 18, 371 ; vii 464, 505 ; viii 391 ; x 181 ; xii 518) [1]. Κηρί doit être rétabli aussi en i 336, dont ne parle pas Castiglioni.

Cette comparaison apparaît déjà en ρ 500 : μελαίνῃ κηρὶ (var. : νυκτὶ) ἔοικε (cf. Γ 454). Q. S. la reprend ailleurs sous la forme κακῇ ἐναλίγκιος Αἴσῃ (ii 236 = iii 331). On voit par là qu'il confond le Destin et la Kère, goule infernale qui rôde autour des cadavres ; les *Posthomerica* offrent d'autres exemples de cette confusion : ii 510 ; xi 296 (ὑπὲρ κῆρας = ὑπὲρ αἶσαν), xiii 235 (Κῆρες ἐπεκλώσαντο) [2].

i 536 sq. : ὡς εἰ πυρὶ δάσκιος ὕλη
οὔρεος ἐν ξυλόχοισιν ἐπισπέρχοντος ἀήτεω.

Pauw, Köchly et Zimmermann proposent ἐν ξυνοχῇσιν, car ἐν ξυλόχοισιν n'est jamais accompagné de οὔρεος dans Q. S. et l'expression fait pléonasme avec δάσκιος ὕλη. A mon avis, ξυνοχῇσιν est un enjolivement gratuit. Le mot est employé une seule fois par l'auteur, dans un contexte différent (iv 342), et il ne paraît pas attesté avec la valeur précise de « gorge montagneuse » [3]. Au contraire ἐν ξυλόχοισιν est très fréquent chez Q. S. et se lit déjà aux v. 525 et 541 [4] ; l'expression s'est combinée ici à une réminiscence de B 455 sq. (ὕλη en fin de vers, suivi de οὔρεος ἐν...) [5]. Quant au pléonasme, il disparaît si l'on rattache ἐν ξυλ. à ἐπισπέρχοντος : l'incendie ravage aisément une forêt quand le feu, attisé par le vent, trouve son aliment dans un épais sous-bois.

ii 197 : à propos de ἀλίγκιος (-ον), ἐναλίγκιος (-ον).

Selon Köchly (ed. maior, note à ii 197), Q. S. emploie l'adjectif quand la comparaison porte sur les noms, l'adverbe quand elle concerne seulement l'action verbale. Zimmermann a fait justice de cette subtilité inutile et rétablit l'adjectif en iii 177, 293, iv 111 [6]. En ii 197, les mss. se partagent : ἐναλίγκιοι AP, ἐναλίγκιον M[7]. Köchly et Zimmermann éditent ἀλίγκιον [8]. L'adverbe a l'autorité du meilleur ms., mais il est surtout — ce qu'on n'a pas dit — conforme à l'habitude de Q. S. Celui-ci en effet adopte l'adverbe là où il

1. En v 601, Κῆρες ἀνηλέα θυμὸν ἔχουσαι ; mais en xi 11, K. ἀναιδέα θ. ἔ. ; il n'est pas nécessaire de corriger ce dernier passage : cf. une variante analogue en i 174 et xiv 399.

2. Confusion déjà commise par un interpolateur du *Bouclier d'Héraclès*, v. 248-260 (cf la note de P. Mazon).

3. Emploi du mot dans l'épopée : cf. Köchly, ed. maior, note à i 537.

4. Castiglioni (article cité) montre très justement que Q. S. répète souvent les mêmes mots à peu d'intervalle, sans qu'il faille soupçonner une corruption du texte.

5. Cf. ci-dessus p. 35.

6. Zimmermann, *Krit. Unters.*, p. 72.

7. Zimmermann, *Neue krit. Beitr.* (1908), p. 6 (rectification à l'apparat critique de l'édition Teubner).

8. Pour le début du mot, on peut hésiter entre -οις ἐναλ- et -οισιν ἀλ- ; mais Q. S. préfère la césure trochaïque.

devrait donner à l'adjectif la forme du nominatif pluriel, même quand cette forme est métriquement possible : I 59, II 207, XI 308 [1]. L'observation vaut aussi pour ἀτάλαντον : XI 224. Apollonios de Rhodes au contraire ignore l'adverbe et utilise le pluriel de l'adjectif [2].

II 298 sqq. : οἱ δ'ἅτε θῶε
ἀμφ' ἔλαφον βεβαῶτε μέγαν φοβέοντο λέοντα
οὔ τι πρόσω μεμαῶτες ἔτ' ἐλθέμεν.

Köchly comprend : « ut thoes accedere timent ad *leonem ceruo prostrato astantem*, ita Phereus et Thrasymedes non audent Memnonem aggredi *mortuo Antilocho arma detrahentem* » ; il corrige donc, « quo melius comparatio conueniat », βεβαῶτε en βεβαῶτα que garde Zimmermann. En fait, le lion (Memnon) ne se dirige pas vers le cerf, il s'affaire à la proie qu'il a lui-même abattue (Antiloque), tandis que les chacals (Phérée et Thrasymède) tournent autour (ἀμφὶ... βεβαῶτε) sans oser s'approcher. La situation est différente en Λ 474 qui a servi de modèle : Ulysse, blessé par la pique de Sôque, est entouré par les Troyens comme un cerf tué par un chasseur est dévoré par les chacals ; c'est alors seulement qu'arrive, tel un lion, Ajax qui met les adversaires en fuite [3].

II 517 sqq. : φαίης κε στονόεντα κατὰ μόθον ἤματι κείνῳ
μάρνασθ' ὥστε Γίγαντας ἀτειρέας ἠὲ κραταιοὺς
Τιτῆνας.

Depuis Pauw (et déjà Scaliger), les éditeurs corrigent ὥστε et la plupart adoptent ἠέ. Il n'est pourtant pas sans exemple que le terme de comparaison soit redoublé [4]. Je crois surtout que la correction fausse le sens : « on dirait qu'en ce jour, dans la mêlée gémissante, combattaient des Géants invincibles ou de puissants Titans ». Imagine-t-on un combat entre deux Géants ou entre deux Titans ? Tout revient dans l'ordre si l'on garde le texte : « on dirait qu'en ce jour, dans la mêlée gémissante, ils combattaient comme des Géants... » [5]. La comparaison proprement dite commence à ὥστε : Achille

1. En V 68, pour les besoins de la métrique, ἀλίγκια (codd. -κιαι), adverbe qui n'est pas mentionné dans le Liddell-Scott-Jones.

2. L'adverbe n'est attesté que tardivement : un exemple chez MANÉTHON, d'après Liddell-Scott-Jones.

3. Pendant la revision des épreuves, j'ai pu collationner P : on lit βεβαῶτα, mais ce doit être une correction. L'archétype donnait θῶες (MP ; θῶε A), βεβαῶτε (MA ; βεβαῶτα P) et μεμαῶτες (MP ; μεμαῶτ' A) ; M, toujours très scrupuleux, a respecté le texte ; P a fait disparaître le duel, soit parce qu'il le trouvait anormal après θῶες, soit plutôt parce qu'il s'est laissé influencer par les accusatifs voisins ; A a généralisé les duels. Si P reproduisait fidèlement l'archétype, on ne comprendrait pas pourquoi M et A auraient introduit des duels, d'une façon indépendante et peu cohérente dans le cas de M.

4. KÖCHLY cite (*ad locum*) AP. RH. III 1044 sq., et surtout (*ad* I 153) OPPIEN, *Hal.*, II 231 ; Q. S., I 153 ; NONNOS, IV 72.

5. Ou mieux : « A les voir se combattre, en ce jour, dans la mêlée gémissante, on les eût pris pour... »

et Memnon ressemblent individuellement à un Titan ou à un Géant [1]. Φαίης κε sert souvent en effet non à introduire une comparaison, mais à apporter une atténuation : II 565, V 13, VII 650, IX 544, XI 199, XIV 473.

III 200 sqq. : καί μιν Τρωιάδες μεγάλα φρεσὶ καγχαλόωσαι
ἀμφιπεριστήσονται ἀνὰ πτόλιν, ἠύτε λυγραὶ
πορδάλιες τεκέων κεχολωμέναι ἠὲ λέαιναι
ἀνδρὶ πολυκμήτῳ μογερῆς ἐπιίστορι θήρης.

Köchly et Zimmermann (1889) sont gênés parce qu'à l'accusatif μιν correspondent les datifs du v. 203. Köchly conclut à une lacune après 203. Zimmermann corrige μιν en οἱ, sans pouvoir cependant fournir un exemple de ἀμφι- ou περι-ίστημι avec le datif. Les deux éditeurs ne consentent pas à faire dépendre ἀνδρί de κεχολωμέναι pour des raisons de style (« imperfecta est oratio atque uerborum structura incommoda »). Ils ne s'aperçoivent pas qu'à vouloir rendre trop adéquate la comparaison on arrive à l'absurdité : on n'imagine pas une bande de panthères ou de lionnes qui encerclent un chasseur, mort ou vif. La comparaison ne porte pas sur l'action des Troyennes, mais sur leurs sentiments, comme le prouve la reprise de κεχολωμέναι dans la principale (v. 206). On trouve une construction dissymétrique semblable en VI 131.

III 275 sq. : ἀμφὶ δὲ νεκρὸν Ἀχιλλέος ἄλλοθεν ἄλλοι
μυρίοι ἐν κονίῃσιν, ὅπως σύες ἀμφὶ λέοντα,
κτείνοντ'.

D. S. Robertson change σύες en κύνες, parce que les sangliers, tout comme les lions, ne combattent pas en troupe ; Q. S. reprendrait en quelques mots la comparaison des vers 267 sqq. [2]. Conjecture ingénieuse, mais improbable. Une telle reprise (par delà une comparaison toute différente, v. 271 sq. !) est un procédé sans exemple chez Q. S. Dans le seul passage qu'invoque Robertson (V 411), μήλοισι n'est pas le rappel de la comparaison des vers 406 sq., puisque Ajax massacre effectivement un troupeau. On pourrait alléguer le « doublet » XI 396-398, 401-404 ; mais il s'agit de deux images indépendantes, quoique analogues. Est-il vrai que les lions et les sangliers ne combattent pas en troupe ? Le *Bouclier d'Héraclès* (v. 168-177) met déjà aux prises deux ἀγέλαι de ces fauves. Q. S., qui se signale souvent, et ici même (μυρίοι), par des hyperboles, représente parfois l'action concertée de plusieurs θῆρες [3] ou de plusieurs lions (VII 486, XIII 263). Sans doute le sanglier est-il un rude adversaire (II 248, IX 240 ; cf. II 823) et on voit mal un seul lion faire un tel

1. La comparaison porte sur l'aspect des combattants et non sur le combat ; de même, en XIV 550, Ajax nageant comparé à un Titan.

2. D. S. Robertson, *Class. Review*, LVII, 1943, pp. 6-7.

3. Il est vrai que θήρ peut désigner chez Q. S. n'importe quelle bête sauvage : II 476, V 248. Emploi homérique : III 172.

carnage. Le sanglier aurait-il dégénéré ici comme, dans le même livre, les vautours devenus de lâches fuyards [1] ? En fait, le texte ne saurait être interprété comme le fait Roberson. Le lion ne représente pas Ajax : ἀμφὶ λέοντα répond à ἀμφὶ νεκρὸν Ἀχιλλέος. Les cadavres des Troyens entourent celui d'Achille ainsi que des sangliers étendus autour d'un lion après une gigantesque battue. Aussitôt après Glaucos tombe à son tour ἀμφ' Ἀχιλῆα, comme un jeune arbre auprès d'un chêne (v. 279-280) : c'est encore la même image, empruntée ici au monde végétal.

v 375 sqq. : ὃ δ' ἀμφὶ γένυσσι βεβρυχώς,
εἰ που ἔτ' ἐν ξυλόχοισιν ἴδοι θυμήρεα τέκνα,
τῷ δ' εἴ τις κύρσειε μεμηνότα θυμὸν ἔχοντι,
αὐτοῦ οἱ βιότοιο λυγρὸν περιτέλλεται ἦμαρ.

Le deuxième hémistiche du v. 375 semble rester en suspens. Son texte est correct comme le prouve le rapprochement avec III 146 (pour ἀμφί, cf., après Köchly, V 392 βρυχὴ δὲ περὶ γναθμοῖσιν ὀρώρει). Il faut renoncer aux innombrables conjectures qui ont été risquées [2] et revenir peut-être à la solution de Scaliger (suivi par Köchly) qui place une lacune après 375. Je me demande pourtant s'il n'est pas préférable d'admettre une anacoluthe, comme Zimmermann en a relevé de nombreuses dans les comparaisons [3] : « et lui, à pleine gueule rugissant à la ronde, ah ! s'il pouvait encor revoir dans les fourrés ses chers petits,... mais qu'un homme s'offre à son cœur en courroux et voici qu'arrive pour lui le jour fatal de sa vie ». On n'objectera pas la présence d'un trochée quatrième en 375, car il semble bien impossible d'exclure absolument cette licence de l'œuvre de Q. S. [4].

VII 460 : τειρομένοισι δ' ἐπιπνεύσῃ λιγὺς οὖρος.

La comparaison est vaguement inspirée de H 4 ; elle est surtout une reprise de II 103, ce qui invite à conserver τειρομένοισι que Zimmermann (1889) corrige en γηθομένοισι d'après XIV 92. Le *tertium comparationis* (la joie) est suggéré seulement par la brise, de même qu'en II 103 il est marqué par l'apparition de l'Ourse [5].

1. Cf. ci-dessus p. 46, n. 4.

2. Depuis l'édition Teubner de 1891, nouvelles conjectures de ZIMMERMANN en 1899 et 1908 et de R. PEPPMÜLLER, *Wochenschr. f. klass. Phil.*, 1901, p. 9.

3. *Krit. Untersuch.*, p. 52 (à II 371) ; cf. aussi p. 17.

4. Malgré ZIMMERMANN (1908) à XI 96.

5. ZIMMERMANN (1908) doit avoir raison de corriger ἐπιπνεύσῃ en ἐπέπνευσε. Le copiste n'a pas vu que la dernière syllabe est allongée par le λ qui suit : faute courante (cf. pour le même mot, VII 230 où l'Aldine donne ὑπαὶ λιγέος).

VIII 41 sq. : λευγαλέοις σφήκεσσιν ἐοικότες, οὕς τε κλονήσῃ
χηραμοῦ ἐκποτέονται.

Les mss. donnent οὕστε (αἵτε, οἵτε) κλονήσει. Depuis Pierson, on admet après κλονήσει (lire -σῃ) une lacune d'un vers à compléter d'après XIII 56 sqq. Zimmermann, en 1900, adopte cependant οἵ τε κλονήσει d'après une conjecture à laquelle son auteur, Köchly, avait renoncé ; mais le substantif κλόνησις est rare, inconnu de Q. S., et l'épopée n'aime guère les dérivés en -σις [1]. Zimmermann exagère les différences qui séparent VIII 41 de XIII 55 : la comparaison entre le camp grec et un tronc d'arbre ne serait pas « particulièrement adroite ». L'argument ne tient pas, puisque en VIII 42 les guêpes gîtent dans un trou de rocher (χηραμός), image du camp avec son rempart. Q. S., qui choisit en général avec minutie les détails de ses comparaisons, remplace χηραμός par ὄζος en XIII 55, parce qu'il s'agit du cheval *de bois*. Il me paraît donc nécessaire de suivre Pierson.

VIII 337 sqq. ἐτίνυτο δ'ἄλλοθεν ἄλλον
λαοὺς ἐπαίσσοντας, ὅπως ἀνέμοιο θυέλλας
μίμνει ἐπεσσυμένας ὄρεος μεγάλοιο κολώνη,
ὥς ἄρα μίμνεν ἄτρεστος.

Le vers 338 est habituellement corrigé : λαοῦ ἐπαίσσοντος (Köchly)· ὅπως < δ' > (Rhodomann) ἀ. θ. ; Platt [2] (suivi par Zimmermann 1913) trouve maladroite l'expression λαοῦ ἐπαίσσοντος et propose de ponctuer après 337 et d'écrire λάθρου ἐπαίσσοντος ὅπως ἀ. θ. Ceci est impossible à la fois parce que dans la comparaison ἐπεσσυμένας fait pléonasme avec ἐπαίσσοντος et parce qu'il faut avant la comparaison un participe pour annoncer ἐπεσσυμένας. En outre, s'il est exact que certaines comparaisons sont introduites sans mot de liaison (c'est une règle absolue pour εὖτε et ἠύτε), le cas ne se rencontre jamais pour ὡς ou ὅπως. La correction de Köchly demeure donc la plus vraisemblable (cf. XI 385) ; mais il faut renoncer à l'addition <δ'>, communément admise. Il est en effet aussi sans exemple qu'une phrase commence par ὅπως δέ (mais non ὡς δέ) [3]. Rhodomann a été frappé par le changement d'idées qui se produit en 338 : avant, il est question de tuerie ; après, de de résistance inébranlable. En fait la comparaison reprend l'ἐπαίσσοντος antérieur au moyen de ἐπεσσυμένας, puis, avec μίμνει, prépare le μίμνεν de l'apodose ; elle permet ainsi un glissement, un progrès dans les idées dont on peut citer d'autres exemples : ainsi IV 238, V 130, IX 364, XI 74.

1. ZIMMERMANN en 1889 écartait sagement pour les mêmes raisons la conjecture ἐπ' ὀρούσει faite par NIEMEYER (II, p. 9) à XI 111.

2. A. PLATT, *Journ. of Philol.*, XXXI, 1910, p. 294.

3. Ὅπως dans une comparaison : I 539, 572, III 276, IV 238, VI 378, VII 133, 387, 645, VIII 338, 371, IX 235, 365, XII 504.

IX 381 : θεινομένης δ'ἄρα τῆς ἀνέμῳ καὶ κύματι λάβρῳ.

Le modèle de IX 378 est O 618, mais la situation est inversée : dans Homère, le roc résiste à l'assaut des éléments ; dans Q. S., il est peu à peu miné. Il n'y a pas de ressemblances verbales précises, mais le mouvement est le même, avec cette seule réserve que les vers 379 (2e hémistiche), 380 et 382 sont des amplifications dues à Q. S. Köchly [1] (suivi par Zimmermann) considère que τῆς, au v. 381, représente ἁλός ou mieux ἅλμη ; il corrige en conséquence κύματι en χείματι. En réalité, τῆς reprend πέτρην, le rocher battu par les vents et les flots. Ἀνέμῳ καὶ κύματι λάβρῳ correspond à l'homérique λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα | κύματά τε τροφόεντα. Λάβρος, s'il est très souvent employé pour le vent, se dit également des flots : X 146, 172 ; XIV, 573, 599. Q. S. se contente d'ailleurs de transposer la formule homérique ἀνέμῳ καὶ κύματι πηγῷ (ψ 235).

IX 449 sqq. : (οἳ ῥά μιν) ...ἄγεσκον
450 ἀμφοτέρων κρατερῇσιν ἐπικλινθέντα χέρεσσιν·
ἠύτ' ἐνὶ ξυλόχοισιν ἐς ἤμισυ μέχρι κοπεῖσαν
φηγὸν ὑφ' ὑλοτόμοιο βίης ἢ πίονα πεύκην
τυτθὸν ἔθ' ἑστηυῖαν, ὅσον λίπε δρυτόμος ἀνὴρ
πρέμνον ὑποτμήγων λιπαρόν, δάος ὄφρα πέληται
455 πίσσα πυρὶ δμηθεῖσα κατ' οὔρεα, τὴν δ'ἀλεγεινῶς
ἀχθομένην ἄνεμός τε καὶ ἀδρανίη ποτικλίνῃ
456 bis ἔρνεσιν εὐθαλέεσσι, φέρουσι δέ μιν βαρέουσαν·
ὣς ἄρ' ὑπ' ἀτλήτῳ βεβαρημένον ἄλγεϊ φῶτα
θαρσαλέοι ἥρωες ἐπικλινθέντα φέρεσκον.

Zimmermann (1889) déclare : « die Objekte φηγόν und πεύκην schweben in der Luft ». Il suppose une anacoluthe, hypothèse ici inutile, si l'on met une simple virgule après 450 : les accusatifs sont en apposition à μιν. Certes ἄγεσκον ne convient pas pour un arbre : il y a une légère rupture que corrige le vers 458 ἐπικλινθέντα φέρεσκον [2]. — En 454, on ponctue depuis Rhodomann après λιπαρόν ; je préfère placer la césure de sens à la penthémimère et rattacher λιπαρόν à δάος : cf. Oppien, *Hal.* IV 644 λιπαρῇ φλογί [3]. — Pour maintenir le subjonctif ποτικλίνῃ, Zimmermann (1913) interprète au v. 455 τὴν comme un relatif, en lisant τὴν δὴ ἀλεγεινῶς avec synizèse. Cette licence métrique paraît bien exister en effet chez Q. S. [4] ; mais il est plus simple de corriger en ποτικλίνει (confusion banale). On comparera le schéma ἠύτε... φηγὸν..., ὅσον..., ὄφρα..., τὴν δὲ... ποτικλίνει..., φέρουσι δὲ... à celui de III 142 :

1. A. Köchly, *Zeitschr. f. Alterthumswiss.*, 1841, p. 80.

2. Comme en II 517 et III 200 (cf. ci-dessus), la comparaison porte sur la personne et non sur l'action.

3. Texte que connaît Q. S. : cf. ci-dessus p. 50.

4. Zimmermann (1913), à II 20. Les mss. donnent toujours δ', mais ils corrigent aussi systématiquement ἕως en ὡς.

ἀφέστασαν, εὖτε λέοντος ἀγρόται... τεθηπότες, ὅν τε βάλῃσι θηρητήρ, ὁ δ'ἄρ'οὔ τι... λήθεται, ἀλλὰ.. ; de même III 221, VI 532, VII 464, XII 530, XIV 89 (tous ces exemples avec εὖτε) ; XIV 47, 258 (avec ἠύτε).

XII 532 sq.

Trop occupé à ruiner la théorie des lacunes émise par Köchly, Zimmermann a risqué des corrections d'une extrême hardiesse. Il n'est pas possible de le suivre quand, en 1900, il propose au v. 532 τῆς δ' ἀμφὶ μέγ' ὄρνυτ' ἀυτή au lieu de τῆς δ'ἐν φρεσὶ μαίνεται ἦτορ. La formule est garantie par IX 347, XII 65 (cf. aussi II 234, XI 145) ; dans les comparaisons, on trouve des formules de sens analogue (V 377) ou terminées par ἦτορ (II 334, V 407 = VIII 177 = XIII 44) ; cf. P 111, Υ 169. Au vers suivant, Platt [1] et Zimmermann (1908) proposent πέλει δέ οἱ ἄσχετον ἄλγος au lieu de πέλει δέ οἱ ἄσχετος ἀλκή ; mais cf. II 250, IX 242, X 444, et, dans Homère, Π 157.

XIII 72 sq. : οἳ δ' ὡς ἀργαλέῃ λιμῷ περιπαιφάσσοντες
σταθμῷ ἐπιβρίσωσι

Le texte est certainement corrompu : ἐπιβρίσωσι n'a pas de sujet. Les éditeurs se partagent entre deux solutions. Köchly place après 72 une lacune qui renfermait le sujet : la bergerie est attaquée par des loups ou des chacals. On préfère d'ordinaire corriger le texte. Au lieu de οἳ δ' ὡς ἀργαλέῃ λιμῷ, Rhodomann propose θῶες ἅτ' ἀ. λ. (ou ὡς λύκοι ἀ. λ.) ; Zimmermann (1889) lit οἳ δ'ὡς σμερδνὰ λύκοι λιμῷ ; Jacobs corrige οἳ δ'ὡς παρδάλιες λιμῷ, conjecture adoptée par Tychsen, Lehrs et par Zimmermann lui-même (1900, 1908). Cette dernière correction, quoique paléographiquement vraisemblable, doit être écartée. En effet dans toutes les comparaisons de Q. S. où apparaît la panthère, celle-ci représente un personnage féminin : Penthésilée (I 479, 540), les Troyennes (III 201), Cassandre (XII 580). C'est là un fait général : les femmes sont toujours comparées à des animaux femelles : Amazones / génisses (I 262) ; Penthésilée / lionne, génisse, biche (I 315, 396, 586, 615) ; Déidamie / vache (VII 257) ; Oenone / génisse (X 441) ; Cassandre / lionne (XII 530) ; Andromaque / vache (XIII 258) ; Hécube et Polyxène / vache et génisse (XIV 258) ; Hécube / chienne (XIV 282) ; Polyxène / laie ou ourse (XIV 317). Cette remarque oblige à écarter une correction de Köchly et de Zimmermann à XIV 35 : il s'agit de truies qu'on change d'étable avec leurs pourceaux ; malgré la mention des τέκνα, on gardera ταὶ δ' auquel correspond exactement Τρῳαί [2].

1. A. Platt, *Journ. of Philol.*, XXVII, 1901, p. 129.

2. Les faits sont plus complexes dans les comparaisons relatives aux hommes. Le guerrier qui attaque, qui résiste ou qui triomphe est toujours comparé à un mâle. Les fugitifs, les peureux sont assimilés aux femelles : vaches (I 5), génisses ou truies (VIII 238), chèvres (VII 133, XI 396), biches (II 371, VI 611, VIII 363) ; mais on trouve aussi les faons (III 170). Le guerrier mort au combat est comparé à un cerf mâle (VIII 178) malgré Homère (Π 756) ; il doit en être de même en II 299 et IV 221 où le sexe est indéterminé ; de même encore en XI 483, l'ἄγριος αἴξ qui représente un guerrier tué à son poste est mâle (cf. Δ 105), au contraire des μηκάδες

Pour en revenir à XIII 72, la conjecture de Jacobs étant écartée, il faut examiner les autres solutions. Aucun parallèle ne permet de défendre les deux corrections de Rhodomann [1]. La conjecture que Zimmermann propose en 1889 (et à laquelle il renonce ensuite) offre le double inconvénient d'introduire le rare σμερδνά et de supprimer l'épithète de λιμός (le mot est dans Q. S. qualifié huit fois et deux fois sans épithète). Il paraît dès lors nécessaire de supposer une omission. Köchly la place après 72 ; mais l'expression λιμῷ περιπαιφάσσοντες est dure : παιφάσσω s'associe plutôt à un verbe de mouvement ou du moins d'action, διέσσυτο en B 450, ἐξερέων dans Ap. Rh. IV 1442, πονέωνται dans Q. S. VIII 179, ἐπιβρίσωσι ici. Je préfère donc :

οἳ δ'ὡς ἀργαλέῃ λιμῷ < βεβολημένοι ἦτορ >
< λύκοι ? θῶες ? > περιπαιφάσσοντες [2] [3].

XIV 35 : cf. à XIII 72 sq.

XIV 64 : πατρὶς ἐὴ μετὰ δηρὸν ἐπευχομένοισι φανείη.

Ἐπευχομένοισι, critiqué par Köchly et Spitzner, est défendu avec raison par Zimmermann en 1889 : outre les arguments invoqués, cf. H 4 ἐελδομένοισιν.

XIV 79 : ... ὀλοὸν δὲ πέλει μέγα πένθος ἄνακτι.

Gêné par la juxtaposition des deux adjectifs, Köchly corrige ἐλοόν en λυγρῷ. Il a été combattu par Struve, Ludwich [4] et Zimmermann (1889). A leurs arguments, il faut ajouter une preuve, décisive à mon sens : Q. S. imite Ap. Rh. III 1399 où on lit τὸν δὲ κατηφείη τε καὶ οὐλοὸν ἄλγος ἱκάνει | κλήρου σημαντῆρα (v. 1402 sq.).

Francis VIAN.

αἶγες citées en I 479. Les comparaisons féminines interviennent aussi quand le poète veut exprimer une note sentimentale : les gémissements évoquent la plainte des brebis séparées de leurs agneaux (v 493) ; le fils qui quitte sa mère ou qui est pris à sa mère est comparé à une génisse, qu'il s'agisse de Néoptolème ou d'Astyanax (VII 257, XIII 258). Un passage paraît faire exception : en VI 341, le heurt entre Grecs et Troyens rappelle à Q. S. l'accueil joyeux et bruyant des génisses quand les vaches retournent du pâturage ; mais ici la comparaison s'établit seulement entre le μυκηθμός des bovins et l'ὁρυμαγδός guerrier.

1. Voici les anomalies de θῶες ἅτε : pas de mot de liaison, ἅτε placé en tête de phrase et introduisant une comparative non elliptique (en XI 74, ἅτε a un verbe propre, mais la comparative suit la principale). Ὡς λύκοι introduit une asyndète qui est aussi sans exemple.

2. Cf. v 407, VIII 177, XIII 44. Un ms. de faible valeur, il est vrai, donne ὡς δ'ὅτ' ἀργαλέῃ (M1). Il se pourrait que la véritable leçon fût ὡς δ' ὅτ < αν > ἀργ., comme en XIII 44 où il y a la même faute.

3. Aux v. 75-76, ZIMMERMANN (1900, 1908) s'efforce vainement de supprimer une nouvelle et évidente lacune. Lorsqu'une comparaison est, comme ici, placée en tête de phrase et possède un verbe propre, l'apodose est obligatoirement annoncée par ὡς ou un équivalent, lors même que la comparative est précédée du sujet principal : I 179, XII 580, cf. X 66 ; en XIII 127, la phrase comporte un seul verbe principal ; en VII 486, une lacune est universellement admise après le v. 492.

4. J. Th. STRUVE, *Mém. Acad. imp. St-Pétersbourg*, VII[e] série, VII, 1864, n° 3, p. 52 ; A. LUDWICH, *Neue Jahrbücher f. Phil. u. Pädag.*, CIX, 1874, p. 243.

NOTES ET DISCUSSIONS

L'alphabet du cratère de Vix
(Note complémentaire)

L'étude que nous avons présentée ici-même, en collaboration avec M. R. Joffroy [1], et qui concernait les signes alphabétiques et numériques, découverts sur le col du cratère de Vix et ses reliefs d'applique a suscité un essai systématique de réfutation dû à M. P. Amandry et publié dans la *Revue archéologique* [2]. Les remarques de cet érudit appellent à leur tour quelques observations.

Rappelons brièvement de quoi il s'agit. La frise qui décore le col du cratère est composée de vingt-trois motifs, disposés de part et d'autre des deux anses. Ces motifs reproduisent trois types seulement, attelages, auriges sur leurs chars, hoplites. Le plan de la répartition des sujets sur le cratère, plan utilisé dans notre précédent article [3], montre que d'un côté (première demi-frise) onze sujets ont pris place, quatre attelages, quatre auriges, et trois hoplites seulement, tandis que douze sujets se succèdent sur la seconde demi-frise, formant quatre ensembles complets. Les vingt-trois reliefs présentent, à leur revers, des signes, alphabétiques ou non, qui se retrouvent sur le col du cratère aux endroits où ils ont été rivetés. Sur leur face antérieure les attelages portent, en outre, des lettres minuscules qui, en deux cas, se retrouvent sur leurs revers. Trois lettres enfin ont été gravées sous la moulure du vase. Notre figure 2 reproduisait la succession complète de ces séries de signes. Les lettres C, A, H désignent respectivement sur notre plan chevaux, auriges et hoplites.

La présence de cet alphabet-repère était, on le conçoit, d'un intérêt considérable. Nous possédons très peu d'alphabets archaïques provenant du monde italique ou grec. L'analyse de ces signes, bien datés par le matériel même de la tombe — qui remonte dans son ensemble aux environs de l'an 500 —, pouvait donc faire progresser nos connaissances de l'histoire et de l'utilisation de l'alphabet à haute époque. Et, en second lieu, la détermination de la nature et des formes des lettres pouvait apporter des précisions intéressant le lieu d'origine ou, pour le moins, de montage du cratère.

L'examen n'a pas déçu ces espérances. Nous nous sommes trouvés en face de séries de lettres et de signes, utilisés pour le montage de la frise d'une façon extrêmement adroite et minutieuse. Les lettres pouvant prêter à confusion ont été délibérément éliminées. Aucun système de repérage n'avait jusqu'ici, à l'époque archaïque, témoigné d'un tel soin et d'un tel raffinement. Par ailleurs l'étude des lettres faisait apparaître que l'alphabet employé était de type grec occidental. Cela laissait ouvert un vaste champ d'hypothèses possibles pour le lieu de montage du vase ; mais éliminait en même temps — et cela n'était pas sans importance — des villes comme Athènes et Corinthe dont les alphabets présentent un aspect fondamentalement différent.

Il est difficile, en effet, de retenir l'objection initiale que nous a faite M. Ch. Picard dans une série de notes, publiées, elles aussi, dans la *Revue*

1. R. Bloch et R. Joffroy, *L'alphabet du cratère de Vix*, *Revue de Philologie*, 1953, II, pp. 175 à 191.

2. P. Amandry, *Autour du cratère grec de Vix*, *Revue Archéologique*, 1954, I, 2, pp. 125 à 140.

3. Ce plan est reproduit dans la récente publication de R. Joffroy, *La tombe de Vix*, qui prend place dans les *Monuments Piot*, XLVIII, 1. 1954.

archéologique [1]. Dans des villes cosmopolites comme Athènes ou Corinthe, remarque-t-il, les dialectes et les écritures étaient mêlés, il y avait des artistes étrangers. « Doit-on croire qu'à Corinthe tout le monde écrivait en lettres corinthiennes, à Athènes tout le monde en lettres attiques ? » Mais, demanderons-nous à notre tour, ne convient-il pas de partir des règles générales et non pas des exceptions possibles ? L'immense majorité des inscriptions de ces deux cités présentent des caractères graphiques comme des caractères dialectaux bien déterminés. Si l'alphabet de Vix offre un *facies* différent, il faudra toute une série d'arguments convaincants pour que l'on puisse admettre l'hypothèse difficile d'un alphabet non attique utilisé à Athènes ou non-corinthien à Corinthe. Dans un cas comme celui-là, la preuve reste à faire au contradicteur.

Voyons donc comment se présente la tentative de réfutation en règle qui a été présentée par M. P. Amandry (que nous désignerons dans la suite de ces pages par ses initiales P. A.). Celui-ci résume notre analyse, lente et minutieuse en raison du caractère même du système de repérage employé, en une « argumentation » en sept points. Voilà qui étonne aussitôt. Il n'y avait pas eu, de notre part, argumentation en vue d'une thèse mais étude successive des signes utilisés, étude laissant subsister tout un faisceau d'hypothèses. C'est un abus manifeste que de donner à notre article l'allure linéaire d'une démonstration. Quelle serait ainsi, selon P. A., notre conclusion, résumée par lui dans son septième point (p. 129) : reliefs grecs, montage possible du cratère dans un atelier étrusque. Mais il suffit de se reporter à notre dernière page, prudente comme il convenait au terme d'une première étude, pour s'apercevoir qu'à côté de cette hypothèse en étaient présentées plusieurs autres, le travail, disions-nous, pouvant être le fait d'ateliers grecs installés en Toscane ou bien encore l'origine du cratère pouvant être attribuée à des villes de Grèce ou de Grande Grèce telles que Sparte, Tarente ou Syracuse. Voilà qui disparaît totalement de l'analyse de P. A., analyse qui ne saurait prétendre au titre que de belle infidèle.

Il y a plus. Une étrange méprise de P. A. sur la distinction, devenue pourtant classique depuis les travaux de A. Kirchhoff, c'est-à-dire depuis plus d'un demi-siècle, des alphabets grecs archaïques occidentaux et orientaux fausse complètement le résultat même de notre travail. P. A., rappelant en effet que l'alphabet de Vix présentait, selon nos recherches, un type grec occidental, écrit qu'il est exclu « que les repères soient empruntés à un alphabet grec de Grèce continentale ou insulaire » (p. 128). L'erreur ici est fondamentale. En notre page 188, nous rappelions pourtant que les alphabets dits occidentaux étaient employés dans de nombreuses régions de la Grèce insulaire et continentale, île d'Eubée, Achaïe, Laconie, Béotie, Phocide, Thessalie, aussi bien qu'en Etrurie et dans différentes colonies grecques de l'Italie et de la Sicile. Voilà pourquoi, en fin d'étude, nous avions pu ouvrir l'hypothèse d'une origine laconienne de l'alphabet. Il est difficile de comprendre comment P. A. a pu tenter une critique sérieuse de nos recherches en méconnaissant ce à quoi correspond exactement la répartition traditionnelle des alphabets grecs de l'époque archaïque.

Signalons encore (page 126) une dernière erreur de fait. P. A., faisant allusion à la série de repères inscrits sur les timons des chars, écrit qu'à ces marques répondent des repères identiques sur le col du cratère, pour les deux premiers quadriges. Non, ces repères identiques figurent au revers même des reliefs et non pas sur le col du vase [2].

1. Ch. Picard, *Le grand cratère de Vix : produit de l'Italie méridionale ou « vase étrusque » ? Quelques théories à ne pas prendre « à la lettre »*, dans *Nouvelles archéologiques et correspondance, Revue arch.*, 1954, I, 1, pp. 71 à 79.

2. M. Ch. Picard, dans ses notes déjà citées, écrit, au sujet de la série des repères gravés sur les timons des chars, que « les monteurs semblent y avoir renoncé en cours de travail ». En aucune façon, la série est complète sur les huit attelages et va de l'*alpha* au *théta*.

Ces déformations de notre texte, ces ignorances ou bévues font, bien évidemment, que la critique exercée porte souvent à faux. Suivons-la cependant pas à pas pour voir s'il est possible néanmoins d'en retirer quelque profit. Comme on se le rappelle, la numérotation de la demi-frise aux onze reliefs est continue et va de l'*alpha* au *kappa*, celle de la seconde demi-frise commence par sept signes numériques, puis reprend au *koppa* le système alphabétique. P. A. déclare ne pas comprendre pourquoi les sept chiffres, intercalés dans la suite de l'alphabet, doivent correspondre, comme nous l'avions proposé, au nombre de lettres sautées entre le *kappa* et le *koppa* ; « on pouvait revenir à l'alphabet à n'importe quelle lettre sans aucun risque de confusion. Cette objection de bon sens suffit à ruiner le sixième point ». Mais c'est précisément parce que l'on pouvait revenir à la série alphabétique à n'importe quel endroit qu'il est troublant de la voir reprise exactement à l'endroit où l'on se serait trouvé, dans un type d'alphabet déterminé, après avoir sauté sept lettres. A cette haute époque, l'écriture ne devait pas être tellement familière aux artisans du bronze. Les monteurs de la frise du cratère ont dû avoir dans les mains un alphabef modèle semblable à ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Ils en ont utilisé les lettres suivant leur valeur numérique. Les onze premières lettres ont été ainsi employées, puis, à leur tour, sept chiffres. Il paraît alors naturel que les artisans aient repris l'alphabet à l'endroit même où ils seraient arrivés si le repérage alphabétique n'avait pas été interrompu. Le dix-neuvième relief mis en place a ainsi reçu pour marque la dix-neuvième lettre de l'alphabet. Est-ce là « un postulat pur et simple et même dépourvu de vraisemblance » ? L'affirmation est pour le moins excessive. N'appelons pas non plus notre hypothèse « une pièce maîtresse de notre argumentation ». Nous avons tenté de rendre compte d'un fait précis et voilà tout.

Page 129, P. A. repousse l'hypothèse d'une fabrication du corps du vase en Etrurie, de la commande des reliefs ailleurs, nous renonçons aussi à cette supposition, effectivement peu vraisemblable, mais présentée, on l'a vu, à côté de beaucoup d'autres et nous nous trouvons ici d'accord avec notre contradicteur.

Cet accord, malheureusement, ne sera qu'éphémère. P. A. s'attaque en effet à « notre hypothèse majeure, celle de la continuité de la numérotation des vingt-trois reliefs » qui, selon lui, repose sur un postulat (encore un !), le rejet de l'hoplite, marqué d'une encoche, de la première demi-frise à la deuxième. Or, et nous reproduisons ici les observations de P. A., les deux moitiés du col d'un vase sont conçues à date archaïque comme absolument indépendantes l'une de l'autre. Il faut donc envisager le problème sur un plan purement archéologique, en faisant abstraction des repères. L'hoplite, le plus souvent précède le char dans les documents de cette époque. Il manque donc un hoplite devant le char marqué à son revers d'un *alpha*. La mise en place n'a pas suivi l'ordre proposé par nous et qui correspond à la succession même des repères. Plusieurs hypothèses pour cette mise en place sont possibles. La plus probable (page 134) est que « la pose des reliefs et celle des anses se sont faites de façon concomitante, en commençant par la moitié I » ... « Il est exclu en tous les cas que le montage des reliefs ait commencé par le quadrige marqué *alpha* au revers et se soit fait dans le sens indiqué par la séquence *alpha-kappa* ». Ainsi P. A., cherchant à déterminer le montage de la frise, conclut à des solutions qui sont contraires à l'ordre même des repères utilisés. Il en déduit que ces repères ne sont pas des marques de montage, superflues, selon lui. « Dès lors, écrit-il, non sans candeur, je ne vois qu'une explication possible à la présence des repères : ils ont été gravés lors d'un démontage des reliefs en vue d'un remontage ultérieur ».

Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser d'une telle hypothèse. Mais ici encore il nous faut nous élever contre la présentation inexacte d'un point important de notre étude. La continuité de la numérotation des vingt-

trois reliefs reposerait, selon P. A., sur un seul postulat, le rejet de l'hoplite marqué d'un point de la première demi-frise sur la seconde. Mais nous avons signalé, en réalité, bien d'autres raisons qui prouvent à l'évidence cette continuité que l'on cherche en vain de rompre. Sur l'hoplite en question, le remplacement de l'encoche, gravée sur le col du vase, par un point provient sans doute d'une crainte de confusion avec l'*iota*, utilisé dans l'autre demi-frise. L'élimination du rô entre le *koppa* et le *sigma* provient aussi d'une volonté d'éviter la confusion avec le relief marqué de l'autre côté du vase par un *delta*, au tracé tout semblable. Enfin et surtout l'hypothèse de la discontinuité dans la numérotation des deux moitiés de la frise se heurte à un obstacle insurmontable qui est l'interdépendance et le parallélisme entre les deux séries de repères, gravés les uns au revers des reliefs, les autres sur les timons des chars. Cette deuxième série est gravée en effet tout autour du col du vase et va de l'*alpha* au *théta*. Deux faits prouvent que la première série a été gravée en même temps qu'elle. D'une part l'*alpha* et le *bêta* que présentent les timons des attelages se retrouvent au revers des mêmes reliefs (et non sur le col du vase comme l'écrit de façon erronée P. A.). En second lieu, sur la deuxième demi-frise, il y a renversement dans le sens de cette numérotation externe, la séquence *alpha-bêta* étant suivie de la séquence *delta-gamma*. Or, fait décisif, le même renversement s'observe dans la série gravée au dos des appliques ; la séquence numérique de un à sept est suivie des lettres allant de la fin de l'alphabet au koppa, et formant une série qui remonte ainsi l'ordre même de l'alphabet. Ces deux observations prouvent, à l'évidence, que les deux séries de repères, externes et internes, ont été gravés simultanément. Comme la série externe suit le déroulement entier de la frise, il en va de même de la série interne. La critique essentielle sur laquelle P. A. échafaude tout son système s'écroule ainsi et l'on appréciera à sa juste valeur la note de la page 137 dans laquelle P. A. voit une simple coïncidence dans l'interversion simultanée des deux séries de repères.

Il y aurait quelque cruauté à insister sur les graves difficultés que P. A. a rencontrées quand il a voulu reconstituer son très hypothétique démontage, en partant des repères gravés au revers des appliques. Il imagine de multiples « tâtonnements » là où il y a seulement volonté d'éviter les méprises. Tout le développement des pages 137 et 138 est vicié à la base par l'erreur, déjà signalée par nous, sur la place de l'*alpha* barré et du *bêta* qui répètent, au dos des appliques et non pas sur le col du vase, l'*alpha* barré et le *bêta*, gravés sur les timons des deux premiers attelages de la seconde demi-frise. Eclairons ce point qui, mal compris, a donné lieu à une discussion confuse. La présence de l'*alpha* barré à côté des deux points au dos du premier attelage et du bêta à côté des cinq encoches au dos du second s'explique sans doute ainsi. Les deux séries de repères, externe et interne, sont continues l'une et l'autre et suivent un sens parallèle. Elles ne pouvaient cependant coïncider. La série externe, qui a dû servir, au cours du montage, de témoin visible du travail accompli, ne s'appliquait qu'aux attelages, c'est-à-dire à un relief sur trois, la série interne marquait, sans interruption, toutes les appliques. Peu importait, dans ces conditions, que leurs points de départ fussent les mêmes ou différents. En fait ils diffèrent. Deux attelages étaient marqués au dos de signes numériques, l'un de deux points, l'autre de cinq encoches. On a pu adjoindre à ces chiffres les lettres-témoins des timons : cela mettait en évidence pour le monteur le rapport entre les deux séries de signes. Pour les attelages marqués à leur revers d'une lettre, on ne pouvait procéder ainsi ; l'adjonction à cette première lettre de la lettre différente du timon aurait créé ambiguïté et confusion. Les deux séries ne se rencontraient que pour l'attelage marqué en son dos et sur son timon d'un iota.

L'hypothèse selon laquelle les repères internes seraient des marques de démontage n'est pas absurde en soi. Mais elle se heurte à la continuité et

au parallélisme de la double série de repères que P. A. a tenté en vain de dissocier. La complexité du système de repérage s'explique lors du tâtonnement d'une mise en place, non dans le cas où il se serait agi de donner des marques à des appliques démontées, en vue d'un remontage. En particulier le changement de sens concomitant dans la double série de repères, après le septième relief de la seconde demi-frise, s'entend de la part de monteurs qui, craignant de manquer de place, ont interrompu leur mise en ordre et ont situé leurs cinq appliques restantes en partant de l'autre extrémité de la surface encore libre. Dans l'hypothèse du démontage, le double changement de sens des repères devient incompréhensible et n'aurait fait que créer des risques d'erreur pour le moment du remontage. Enfin, il n'est pas inutile de le signaler, M. Hamelin, restaurateur du vase, n'a pas constaté la moindre trace d'un démontage et d'un remontage antiques. Sans nul doute cependant ceux-ci, s'ils avaient vraiment eu lieu, auraient laissé des traces tangibles, comme ont fait les mêmes opérations, effectuées l'an dernier à Châtillon-sur-Seine, puis au Louvre.

Qu'advient-il, dans ces conditions, des objections « d'ordre archéologique » à notre étude, objections qui reposent sur les deux propositions suivantes : à l'époque archaïque, les deux moitiés du col d'un vase sont, en Hellade, absolument indépendantes l'une de l'autre. Suivant l'ordre réel des éléments du groupe hoplite, char, aurige, l'hoplite précède le char, conduit par son valet. C'est d'après ces deux vérités de base qu'il conviendrait de rechercher l'ordre de montage de la frise du cratère de Vix, non d'après les repères gravés au dos des reliefs.

Certes, à l'époque archaïque, amphores et cratères présentent des décors et des scènes indépendantes l'une de l'autre sur les deux moitiés de leur col. Mais qui ne voit que la règle n'est pas valable pour le cas où les éléments du décor se retrouvent identiques sur ces deux parties ? Les deux moitiés de la frise du cratère de Vix se ressemblent comme des sœurs et les anses, aussi gigantesques qu'elles soient, n'arrivent pas à rompre l'unité de cette longue théorie, faite inlassablement de motifs semblables. Il est vrai, par ailleurs, que, dans les textes et la réalité, le guerrier allait au combat en avant de son attelage, remis aux mains de son aurige. Mais en peut-on rien conclure sur la mise en place des reliefs autour du col ? Nous n'avons pas affaire, ici, à une scène isolée dans laquelle cet ordre puisse apparaître clairement. Une longue procession tourne autour du col du cratère géant, les attelages et les auriges réapparaissent à huit reprises, et sept fois les hoplites. La question de la priorité d'un sujet sur l'autre disparaît. La vision embrasse l'ensemble de la théorie. Si l'attelage, marqué en son revers d'un *alpha*, a été posé le premier, à partir de l'anse M sous lequel il s'engage légèrement, il ne se présente pas, pour autant, à l'œil comme la tête même de cette longue file. P. A. rappelle lui-même que, dans la céramique géométrique du VIII^e^ siècle, des frises continues offrent la succession de ces mêmes motifs sans que l'on puisse déterminer si le peintre a conçu le guerrier comme précédant ou suivant le char. Laissons donc là de prétendues nécessités logiques qui ne préjugent en rien de l'ordre de montage des appliques. Cet ordre ne peut, en bonne méthode, être déterminé que par celui même de leurs repères.

Ainsi les conclusions de P. A. s'écroulent les unes après les autres. Les repères étudiés constitueraient, nous dit-on, à la fin d'une laborieuse critique, « un amalgame de signes — lettres et chiffres — empiriquement et arbitrairement mêlés ». Rien n'est plus contraire à la cohérence que tout le système manifeste. En vérité, nous voulions seulement, dans notre étude initiale, établir quelques conclusions assurées que pourrait utiliser l'étude proprement archéologique. Et le choix restait ouvert dès l'abord parmi le faisceau d'hypothèses présentées. La poursuite de la recherche

nous porte à présent à considérer qu'une origine de Grande Grèce est de beaucoup la plus probable pour le cratère. Mais n'avions-nous pas conservé comme possible le nom de Tarente ? Le dogmatisme que nous prête P. A. avait toujours été bien loin de nous.

Nous permettra-t-on, enfin, de sourire devant le reproche qui nous est fait sérieusement, semble-t-il, de « tourner autour du cratère au lieu de l'aborder de front » (p. 139) ? Il ne semble pas que l'attaque « frontale » de notre contradicteur lui ait permis d'atteindre des résultats scientifiquement valables.

Raymond Bloch.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Jean Perrot, *La linguistique* ; 136 p. in-16° ; Paris, Presses Universitaires de France, 1953.

Ce petit volume qui vient de paraître dans la collection « Que sais je ? » premier ouvrage imprimé d'un jeune linguiste, laisse bien augurer de ses travaux futurs. Il n'était pas aisé de définir en un petit nombre de courtes pages ce qu'est la linguistique, d'en retracer l'histoire, d'en expliquer la méthode et l'objet, de fixer les résultats obtenus et d'indiquer ce qui reste à faire. Le risque était grand d'être sec ou incomplet. M. Perrot a su éviter l'un et l'autre défauts, et cette initiation se lit avec aisance sans rien omettre d'essentiel. M. Perrot, comme il est naturel, insiste sur les tendances nouvelles de la linguistique, qui d'historique tend à devenir descriptive et structurale. Les renseignements qu'il donne sur les différentes familles de langues, sur les origines et le progrès de la science du langage, pour succincts qu'ils soient, sont de nature à satisfaire une première curiosité, et à en éveiller d'autres. Son livre devrait susciter des vocations de linguistes : je souhaite qu'il y réussisse.

A. Ernout.

Marcel Cohen, *L'écriture* ; 130 p. in-8° avec 38 figures + 16 planches hors-texte et 1 carte ; Paris, Editions sociales, 1953. Pr. 425 fr.

Dans cette même collection intitulée « *la Culture et les Hommes* », M. Marcel Cohen a déjà fait paraître « *Le Langage* » dont j'ai rendu compte dans la Revue de Philologie (t. XXV, 1951, p. 246). La présente étude est, comme la précédente, écrite du « point de vue matérialiste dialectique », ce qui du reste n'altère pas la rigueur scientifique de l'exposé. Dans ces 130 pages M. Cohen a réussi à donner un aperçu historique et descriptif de tous les systèmes d'écriture connus sur terre, depuis les formes pictographiques les plus rudimentaires jusqu'aux procédés scientifiques modernes, écritures phonétiques, notations numériques et algébriques, notations musicales, etc. Un dernier chapitre intitulé « l'écriture et l'outillage industriel » trace une esquisse rapide des rapports de l'écriture avec les inventions nouvelles qui la complètent et la concurrencent, servant comme elle à la transmission et à la conservation de la parole (et de la pensée) : phonographe, téléphone, radio, télévision, etc., et il n'est pas absurde d'imaginer que l'usage de ces moyens de communication, chaque jour se répandant davantage, finira, sinon par éliminer, en tout cas par restreindre singulièrement l'usage de l'écriture : que l'on réfléchisse seulement au nombre de lettres que supprime déjà l'usage du téléphone ou des messages par radio, ou à l'importance du cinéma parlant dans l'enseignement.

Faire tenir dans 130 pages l'exposé d'un sujet aussi vaste sans vouloir rien omettre d'essentiel oblige l'auteur à adopter une rédaction aussi brève que possible : ces raccourcis tendus à l'extrême entraînent parfois une certaine obscurité dans l'exposé, et j'ai l'impression que seul un lecteur déjà averti pourra comprendre le sens et la portée de certaines pages, ou plutôt de certaines phrases : cette remarque du reste porte sur des parties du livre qui ne sont pas les plus importantes : mais tout de même pour ma part — peut-être parce que je suis orfèvre en la matière — j'aurais mis davantage l'accent sur le mode de propagation de l'alphabet sémitique dans les populations de langue « indo-européenne » ou non du bassin méditerranéen (Grèce, Etrurie, Rome), et sur son extension en Europe, puis dans tout le Nouveau Monde, et dans une partie de l'Afrique. La plupart des langues qui n'avaient

pas d'écriture sont maintenant notées dans cet alphabet : c'est un fait dont on ne saurait trop souligner l'importance, historique et sociale.

M. Marcel Cohen a sous presse à l'Imprimerie nationale un livre intitulé « *La grande invention de l'écriture et son évolution* », dont le présent petit volume est l'abrégé. La qualité de celui-ci fait bien augurer de la valeur de celui-là.

A. Ernout.

Hermann Bengtson, *Einführung in die alte Geschichte* ; 2e Aufl., VIII-197 p. in-8°, München, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1953. Pr. br. D M 8, 50, rel. DM. 11.

J'ai déjà dit dans cette Revue les mérites de ce manuel [1] ; le succès a récompensé l'auteur puisque, à quatre ans d'intervelle, paraît une seconde édition « *durchgesehene u. erweiterte* » (elle a 197 pages, soit un gain de 12 pages sur la première). Les additions portent surtout sur la bibliographie, les corrections sur le chapitre concernant la chronologie, qui a été récrit « *den neuesten Forschungsergebnissen entsprechend* ». Mais l'auteur a sagement refusé de céder aux suggestions d'additions qui lui venaient de toutes parts, et qui auraient démesurément augmenté le volume et le prix du livre ; et il lui a gardé « *den Charakter eines Lehrbuches* » [2]. Ainsi ce manuel ne découragera pas les étudiants tout en étant indispensable à leurs professeurs.

A. Ernout.

Eduard Schwyzer †, *Griechische Grammatik*, 3er B., *Register* von Demetrius J. Georgacas ; XXIII-392 p. in-8° ; Munich, C. H. Beck, 1953.

Grâce au dévouement de M. D. J. Georgacas, professeur à l'Université d'Utah, la magistrale grammaire grecque d'Édouard Schwyzer a été, malgré la mort de celui-ci, munie d'un index digne d'elle : le nombre des pages qui le composent est à lui seul éloquent. L'auteur de ce travail ingrat n'a rien épargné pour qu'il fût complet, et, malgré sa complexité, facile à consulter. Il a multiplié les subdivisions. Après une préface qui donne d'utiles renseignements sur la composition de l'index et la façon de l'utiliser — il y est même joint une règle *Seitenteiler*, permettant de trouver plus facilement le passage que l'on cherche — viennent des corrections, *Berichtigungen*, aux tomes I et II, des compléments et corrections à l'index des mots, *Nachträge u. Berichtigungen zum Wortregister*, les abréviations, *Abkürzungen*, qui à elles seules emplissent 9 pages sur 2 colonnes (p. XV-XXIII) ; ensuite c'est le tour des index proprement dits : I. *Wörter, Suffixe, Laute* : *Griechisch*, p. 1-271 (sur 3 colonnes !) ; II. *Wörter, Suffixe, Laute* : *Andere Sprachen*, p. 275-338 ; cette partie se divise en : A. *Indogermanisch* (p. 275-281) ; B. *Indogermanische Sprachen* (p. 282-333) où la partie *Italisch* (*auch Romanisch*) occupe à elle seule les pages 313-327 ; C. *Nichtindogermanische Sprachen* (p. 334-338) ; III. *Sachregister*, p. 341-392. Chaque mot, quand il est nécessaire, est accompagné d'une brève indication sur son sens, sa fonction, ou son origine.

Il faut être reconnaissant à M. Georgacas d'avoir rédigé cet Index, remercier aussi les professeurs A. Debrunner et Hans-Rudolf Schwyzer

1. *Rev. de Philologie*, XXV, 1951, p. 186.

2. Toutefois M. B. aurait pu mentionner le livre de G. Devoto, *Gli antichi Italici*, p. 174 où il aurait dû figurer. Est-ce un oubli volontaire ?

qui ont collaboré à la correction des épreuves ; et la maison d'édition Beck comme l'imprimeur lui-même ont droit à nos félicitations, l'une pour avoir accepté de publier intégralement l'Index, l'autre de l'avoir exécuté *in ausgezeichneter Weise.*

A. Ernout.

Vladimir Georgiev, *Problèmes de la langue minoenne* ; 196 p. in-8° ; Sofia, Bibliothèque de l'Université, 1953.

Inlassablement, M. V. Georgiev poursuit ses essais de déchiffrement et d'interprétation des inscriptions minoennes. Le présent ouvrage est composé de 2 parties : un exposé en langue bulgare, qui comprend un certain nombre de fac-simile, dessinés au trait, d'inscriptions, et des tableaux de caractères avec leur interprétation supposée (p. 130-138) ; un résumé, en langue française (pp. 139-164), dans lequel l'auteur défend sa position contre les critiques qu'elle a suscitées, expose les résultats de l'interprétation des noms les plus fréquents, propose la traduction de quelques inscriptions caractéristiques, notamment de la « grande » inscription de Pylos (inscription de 14 lignes reproduite p. 70, fig. 81), et finit par esquisser une « grammaire » de la langue minoenne. D'abondants index terminent le volume. M. Lejeune, dans cette même revue (1951, p. 81 et s.) a exprimé les réserves que suscite la méthode d'interprétation de M. Georgiev ; en l'absence de bilingue, il déniait toute certitude à ses explications. M. Georgiev réagit vigoureusement contre cette « thèse du scepticisme stérile ». Il est convaincu que le déchiffrement des inscriptions est possible, grâce à la comparaison du syllabaire cypriote, et que leur interprétation est facilitée : 1° par la connaissance de termes minoens dont la comparaison est déjà établie par la méthode combinatoire... ; 2° par les conclusions tirées à l'aide des quasi-bilingues ; 3° par la lecture des noms propres conservés dans la langue grecque ou bien chez les écrivains antiques, comme, par exemple, des noms et des épithètes de divinités, des noms de lieux et de personnes » (p. 442). « *A présent*, écrit-il dans cette même page, *grâce à la publication des inscriptions de Pylos* (1951) *et celles de Cnossos* (1952), *nous avons la possibilité de vérifier la justesse des résultats acquis, ainsi que d'appliquer de nouvelles méthodes à l'interprétation des textes. Je n'ai pas la prétention d'avoir déchiffré et interprété toutes les inscriptions, d'avoir surmonté toutes les difficultés du problème minoen. Sans doute mes travaux contiennent maintes lectures et interprétations erronées. Cependant les inscriptions nombreuses nouvellement publiées ont confirmé la justesse de la plupart des conclusions que nous avons faites jusqu'à présent. Or c'est la preuve qu'une base solide de la lecture et de l'interprétation est déjà établie, que la langue minoenne est déjà déchiffrée* ».

Peut-être cet optimisme paraîtra-t-il à certains linguistes exagéré, en tout cas prématuré. Néanmoins, l'étude de M. Georgiev mérite d'être prise en considération ; et la documentation qu'elle apporte, notamment les fac-simile, est de nature à faciliter les recherches ultérieures [1].

A. Ernout.

1. Ce compte rendu a été rédigé avant les progrès considérables réalisés par MM. M. Ventris et J. Chadwick dans l'interprétation des inscriptions en « linéaire B » (cf. Evidence for Greek dialect in the Mycenaean Archives (repr. from the *Journ. of Hell.. St.*, LXXIII, 1953, pp. 84-103).

Emmett L. Bennett Jr., *A Minoan Linear B Index*. New Haven, Yale University Press, London, Oxford University Press, 1953 ; in-8°, XXIV + 120 p.

M. Emmett L. Bennett Jr. a déjà bien mérité des études minoennes par la publication, en 1951, d'une transcription des tablettes qui furent découvertes à Pylos pendant les fouilles de 1939 *(The Pylos Tablets)*. Cet ouvrage contenait un utile index de tous les « mots » qui apparaissent sur des tablettes.

Le nouveau travail de M. Bennett fournit désormais un répertoire complet pour toutes les tablettes rédigées dans l'écriture que l'on appelle « linéaire B » et connues au début de 1952. Il s'agit donc essentiellement des documents de Cnossos publiés par J. L. Myres en 1952 *(Scripta Minoa*, II), des tablettes de Pylos *(The Pylos Tablets)*, et de quelques inscriptions du continent éditées par Pugliese Carratelli en 1945 *(Iscrizione preelleniche...)*.

Ce répertoire est composé en réalité de trois index. Le premier (p. 3-78) constitue un « Vocabulaire » ou index « alphabétique » — suivant l'ordre des signes indiqué p. XXV — de tous les groupes de signes, c'est-à-dire des « mots » que l'on peut distinguer, avec les références. Le second (p. 79-106) est un « Reverse Index », et comprend donc les mêmes mots, classés à partir du dernier signe de chacun. Le troisième index (p. 109-119) comprend les idéogrammes et les signes employés idéographiquement, suivant l'ordre indiqué p. 107.

L'ouvrage n'est pas une simple compilation, car ce répertoire incorpore un bon nombre de fragments de tablettes de Cnossos qui n'avaient pas été transcrits par Evans (nos 5000 et suivants). Pour tous les documents de Cnossos, l'auteur a d'ailleurs tenu compte des modifications apportées par la révision des tablettes elles-mêmes, travail qui put être effectué en 1950, alors que l'édition des *Scripta Minoa II* était fondée sur des dessins et des photographies. En outre, les tablettes de Cnossos sont présentées dans une classification nouvelle, selon les principes déjà utilisés pour l'édition des *Pylos Tablets*.

Dans la préface, M. Bennett signale que les trouvailles faites en 1952 à Pylos (fouilles de M. Blegen) et à Mycènes (fouilles de M. Wace) [1] n'ont pas pu être incorporées dans son recueil : souhaitons qu'une prompte publication de nouvelles découvertes permette de compléter ce répertoire du « linéaire B », dans lequel MM. Ventris et Chadwick nous invitent à retrouver du grec [2].

Olivier Masson.

Emmett L. Bennett Jr., *The Mycenae Tablets. A Transcription..., with an Introduction by* Alan J. B. Wace. Philadelphie 1953 (reprinted from *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 97, 4, September 1953, p. 422-470).

Grâce à la diligence de MM. Wace et Bennett, la publication des documents en écriture « linéaire B » découverts en 1950 et 1952 [3] à Mycènes ne s'est pas fait longtemps attendre. En effet la Société Américaine de Philosophie, après avoir contribué financièrement aux travaux effectués en 1952 par la mission anglaise de M. Wace, a permis à M. Bennett de publier dans ses *Pro-*

1. Pour les tablettes de Mycènes, voir le compte-rendu suivant.
2. Voir leur premier article, *JHS*, 73 (1953), p. 84-103.
3. Une seule tablette a été découverte en 1954, cf. *WACE, Ill. Lond. News*, 21/XI/1953, p. 852-853 ; plusieurs ont été trouvées en 1954.

ceedings une étude complète des textes nouveaux (trente-huit au total), comprenant des dessins et quinze planches photographiques excellentes.

Dans l'introduction (p. 422-426), M. Wace expose comment les documents (à l'exception d'une trouvaille de 1950) ont été découverts en 1952 dans la maison dite « du marchand d'huile », et leur attribue comme date la période de 1340-1210. D'après la nature des « textes », il conclut (p. 426) : « The use of inscriptions on stirrup jars and the discovery of inscribed clay tablets in a purely private house indicates that the Mycenaeans generally were literate ».

Vient ensuite la publication, assurée par M. Bennett avec sa précision habituelle. Les textes fournis par les tablettes sont présentés d'après des dessins (que l'on peut contrôler par les planches photographiques), et en transcription normalisée, ainsi que quelques fragments de céramique inscrits (p. 428-437). Le commentaire (p. 438-451) contient des remarques importantes : identité des tablettes de Mycènes, pour leur contenu et leur écriture, avec celles de Cnossos et de Pylos ; extension de la connaissance de l'écriture dans différents milieux de la population mycénienne ; unité linguistique très probable des textes du « linéaire B » ; en revanche, le « linéaire A » pourrait recouvrir une langue différente, vraiment « minoenne », mais non « mycénienne ». M. B. étudie en détail la paléographie des tablettes (il pense pouvoir reconnaître six « mains » différentes), et leur contenu présumé. Le travail se termine avec un triple index — vocabulaire, idéogrammes, « reverse Index » —, qui permettra de compléter le *Minoan Linear B Index* du même auteur.

Olivier Masson.

Ugo Enrico Paoli, *La donna greca nell'antichità* ; 146 p. in-8° + 42 planches hors-texte ; Firenze, Le Monnier, 1953. Pr. 1200 L.

Ce nouveau livre de M. Paoli est de la même qualité que les précédents, notamment la *Vita Romana*, traduite en 4 langues, et les *Uomini e cose del mondo antico*, traduits en allemand. C'est la même érudition alerte, la même ingéniosité à trouver le trait caractéristique ou le détail piquant, le même sens du réel et de la vie. Pour n'en citer qu'un trait, M. Paoli, ayant à traiter de la cuisine, fait la remarque suivante : *L'Attica, che aveva il primato di tutte le manifestazioni dell' ingegno umano, riconosceva il primato dell' arte culinaria ad altre regioni della Grecia,* come oggi a Parigi si è disposti a dividere questo primato con due città di provincia, Dijon e Lione. Utilisant les textes et les représentations figurées, les peintures de vases, surtout, M. Paoli nous dépeint tous les aspects de la vie de la femme grecque : 1° *In pubblico* ; II *Indiscrezioni* ; III *L'infanzia* ; *Le nozze* ; IV *La madre di famiglia* ; V *Le cortigiane*. Les notes, placées à la fin du volume pour ne pas alourdir l'exposé, occupent 75 pages environ : elles abondent en références, et en citations pittoresques et pertinentes. 25 figures dans le texte et 42 planches excellentes font de ce volume une joie pour l'esprit et pour les yeux.

A. Ernout.

J. Marouzeau et M^lle^ J. Ernst, *L'Année philologique, t. XXII*, Bibliographie de l'année 1951 et Complément d'années antérieures ; XVIII-459 p. in-8° ; Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Que dire de ce répertoire que je n'aie déjà dit ? Son éloge n'est plus à faire, et M^lle^ Ernst continue avec la même sûreté de méthode et la même largeur

d'information son travail de dépouillement et de classement. Grâce au concours du CNRS, elle a maintenant un aide, M. M. Deparday, qui la décharge d'une partie de sa tâche, et apprend en même temps, sous sa direction, le métier de bibliographe. Nous sommes donc sûrs que la publication se poursuivra dans les meilleures conditions possibles de régularité. Comme toujours on aperçoit en feuilletant ce nouveau tome que les recherches se portent surtout sur certains textes ou certains auteurs : les philosophes (Platon, p. 95-102 ; Aristote, p. 11-16), les textes relatifs au christianisme (les deux Testaments, p. 127-150), les Pères de l'Eglise (Augustin, p. 18-25 ; tandis que Cicéron n'a que 4 pages, 35-39). La *Regula Benedicti* et la *Regula Magistri* n'ont pas fini de faire couler de l'encre, (p. 26-27, et 80-81). *Habent sua fata libelli...*

A. Ernout.

André Aymard et Jeannine Auboyer, *L'Orient et la Grèce antique* (tome I de l'Histoire générale des civilisations publiée sous la direction de Maurice Crouzet). Paris, Presses Universitaires de France, 1953, 701 pages, grand in-8°, avec 48 planches hors-texte et 34 cartes et plans (Prix : 2.500 fr. broché, 3.000 relié).

Il ne sera question ici que des deux premières parties de ce livre, traitées par A. Aymard, qui totalisent 532 pages : *Les civilisations impériales du Proche-Orient* et *Les civilisations de l'homme dans le Proche-Orient.* Mon incompétence est trop flagrante pour que j'ose parler de la troisième partie consacrée par M^lle^ J. Auboyer à *L'Asie orientale.*

A. Aymard nous offre donc un tableau, évidemment tracé à grands traits, des civilisations égyptienne, mésopotamienne, hittite et hourrite, phrygienne et lydienne, iranienne, égéenne (crétoise et mycénienne), phénicienne, araméenne, juive, avant d'aborder (avec prédilection, on le sent bien), la civilisation grecque archaïque, puis classique, et enfin hellénistique. A la Grèce sont consacrées 276 pages, soit plus de la moitié du total.

Il convient d'abord d'admirer la majesté et la solidité d'un aussi vaste ensemble, qui suppose une lecture, une enquête, une documentation d'une vaste étendue. Certes, dans une telle entreprise, il est humainement impossible que tout soit de première main. Toutefois, là où je suis le moins incompétent, en ce qui concerne la Grèce, je constate qu'A. Aymard s'est constamment référé aux sources de toute nature — épigraphiques, papyrologiques et archéologiques aussi bien que littéraires — et qu'il a renouvelé d'heureuse manière la position et même la solution de bien des problèmes.

« Civilisations impériales » et « civilisations de l'homme », cette opposition est manifeste lorsque l'on compare l'Egypte ou l'Assyrie à la Grèce archaïque ou classique, en dépit du caractère « totalitaire » de la cité grecque. Mais que faire, par exemple, de la civilisation égéenne ? Où la classer ? D'après tout ce qu'est dit, p. 216-218, des caractères de la monarchie minoenne, on attendrait plutôt que la civilisation crétoise fût rangée, malgré les dimensions réduites de l'île, centre d'une thalassocratie, parmi les « civilisations impériales ». Il n'en est rien pourtant, et A. Aymard la classe parmi les « préludes aux civilisations de l'homme ». Peut-on le lui reprocher, quand il reconnaît lui-même, p. 209, que sa classification, comme toute autre, « pèche par schématisme et doit sacrifier bien des nuances » ?

Sur l'art crétois, les pages 222-224, remarquablement écrites, composent un tableau évocateur. Bien entendu, l'exposé d'A. Aymard est au courant des découvertes les plus récentes, de celles de Mycènes (p. 228) comme de celles des bords de la mer Morte (p. 502).

Voici maintenant, en ce qui concerne la Grèce, quelques « notes de lecture », dont la plupart ne sont pas des critiques, mais seulement des remarques en marge de ce livre si suggestif.

P. 275, l'auteur nous affirme que, dans la partie européenne du monde grec, la mantique inspirée, comme à Delphes, « n'est exercée que par des femmes ». Cependant l'oracle du Ptoïon était desservi par un prophète (voir par exemple P. Guillon, *Les trépieds du Ptoïon*, p. 137 suiv.).

Les pages 303-320 donnent un exposé remarquablement ferme et précis sur la cité grecque à l'époque classique, avec ses grandeurs et ses limites. L'un des mérites essentiels de ces pages, comme de beaucoup d'autres dans ce livre, c'est le sens objectif de la mesure, je veux dire le scrupule constant de l'historien qui refuse de se laisser entraîner à tel ou tel « cliché » traditionnel, s'il n'a pas en main les preuves formelles de ce qu'il avance. Cette honnêteté, cette rigueur d'esprit conduisent, bien sûr, à laisser subsister quelques points d'interrogation, mais elles suscitent la confiance du lecteur envers son guide et donnent plus de crédibilité à ses affirmations. Elles apparaissent particulièrement dans les jugements nuancés que porte l'auteur sur l'impérialisme d'Athènes (p. 319) et sur sa primauté intellectuelle et artistique (p. 339-341), marquant ici et là, selon sa propre expression (p. 343) « l'existence de zones d'ombre dans la civilisation la plus lumineuse ». Que d'historiens valables, pourtant, se sont laissés aller à louer ou à blâmer immodérément la démocratie athénienne ! A. Aymard, sur bien des points, rectifie ces jugements dus à l'enthousiasme ou au parti-pris et emporte notre entière adhésion.

Il est cependant presque impossible dans un ouvrage aussi vaste par la matière qu'il embrasse, de ne jamais céder à de généralisations contestables. A cet entraînement presque fatal, A. Aymard résiste fort bien, me semble-t-il, quand il parle des domaines politique, social et économique, moins bien, peut-être, quand il aborde le domaine intellectuel et culturel. Il écrit, p. 371 : « Que le cœur dépossédât le cerveau (dans la physiologie d'Aristote), et le sentiment la raison, on serait, par plus d'un aspect de la civilisation, tenté d'accorder à ce changement une valeur de symbole et de définir par lui, au mépris d'ailleurs de bien des nuances, le contraste qui oppose le IVe siècle au siècle, adonné à la logique, qui l'a précédé ». Céder à cette tentation serait, je le crains, mépriser plus que des nuances. De même, est-il bien juste de parler d'une manière globale de l'« antirationalisme » de l'époque hellénistique (p. 493, et p. 521 : « tendances irrationnelles ») ? De même, enfin, p. 367, le dernier paragraphe, consacré à Platon, ne me semble pas rendre un son entièrement juste : peu de platoniciens, je crois, admettront, comme le fait A. Aymard à la page 368, que « Platon réserve à l'amour et à l'intuition le rôle principal dans la marche vers la vérité », et que c'est sur ce point qu'Aristote se sépare de lui.

Il me paraît un peu sommaire de dire que « Thucydide néglige les questions économiques » (p. 373). Il leur a donné une grande place dans son *Archéologie*, où le recul du temps lui permettait un regard d'ensemble. Et même dans le récit de la guerre du Péloponnèse, il ne se désintéresse pas, du moins, des questions financières : « celles-ci, écrit avec raison Mme de Romilly (*Thuc. et l'impérialisme athénien*, p. 83) l'intéressent au plus haut point dès qu'elles concernent directement la guerre ; il insiste lui-même sur leur importance (I, 122, 1 et 143, 4 ; III, 39, 8 ; III. 46, 3) ».

Sur la qualité intellectuelle et la compréhension artistique de la foule athénienne, on peut trouver quelque contradiction entre des appréciations des pages 340, 361 et 379, mais c'est là une question éminemment subjective.

Il est parlé, p. 376, du drame satyrique, « consacré à un épisode de la légende du dieu ». Le drame satyrique, qui met en scène le chœur des satyres, compagnons de Dionysos, n'évoque pas nécessairement un épisode de la légende de ce dieu.

C'est à propos de la période hellénistique que l'histoire de la civilisation, dans ce volume, se sépare le plus nettement de l'histoire politique. En effet, politiquement, on assiste à la désagrégation prolongée, mais inexorable, de l'empire d'Alexandre, à une lente « démolition » (p. 387), alors que, dans le domaine de la culture, de l'art et surtout de la science, l'adaptation de la civilisation grecque à des conditions toutes nouvelles se solde par un épanouissement, un enrichissement merveilleux dont profitera tellement l'humanité, et d'abord la civilisation romaine. Aussi faut-il féliciter A. Aymard — bien loin de l'en blâmer — d'avoir consacré 145 pages à la civilisation hellénistique, en regard des 96 pages qu'il a données à l'époque classique, et cela d'autant plus que nous ne manquons pas d'exposés d'ensemble sur la civilisation de la cité, tandis que les synthèses sur l'époque hellénistique peuvent encore se compter sur les doigts d'une seule main. Celle que nous offre A. Aymard comble donc de la façon la plus heureuse une grave lacune, en ce qui concerne une époque passionnante, trop longtemps et injustement négligée ; elle rendra les plus grands services, non seulement aux étudiants, mais à tous les hellénistes, qui souvent connaissent bien le Ve et le IVe siècles, et beaucoup moins bien le IIIe et le IIe. Faut-il ajouter que les travaux antérieurs d'A. Aymard le qualifiaient tout spécialement pour dresser ce tableau de la civilisation hellénistique ?

Les chapitres II (Confédération et monarchie, culte dynastique) et III (Economies et sociétés) sont des mises au point remarquables où l'auteur, sans jamais descendre dans les détails, montre par mille nuances qu'il connaît toute la documentation et l'a constamment présente à l'esprit. Sur la monarchie hellénistique, par exemple, il me paraît difficile de donner en aussi peu de pages un aperçu plus exact et plus évocateur.

Le jugement porté, p. 456, sur l'administration des Lagides paraîtra tout de même un peu sévère. Quand A. Aymard écrit : « Ils n'ont voulu utiliser ces ressources que dans le seul intérêt du monarque et de sa puissance », on pense à la Bibliothèque et au Musée dont l'entretien devait coûter cher. Au reste, l'auteur reconnaîtra lui-même, p. 510, que les recherches des pensionnaires du Musée « demeuraient politiquement neutres et ne pouvaient servir ni l'idéologie ni le programme monarchiques ».

Le plan adopté — mais je n'en vois pas d'autre possible — amène à des répétitions inévitables en ce qui concerne les institutions qui existaient à l'époque classique et qui ont continué à vivre à l'époque hellénistique : ainsi, ce qui est dit du sanctuaire d'Epidaure, p. 482, ne fait guère que répéter, sauf la mention des agrandissements du sanctuaire, ce qui en était dit à la page 370.

L'illustration est belle, et les planches sont presques toutes bien choisies (sauf la planche 42), encore que l'art hellénistique, avec la seule Nikè de Samothrace, s'y trouve réduit à la portion congrue : c'est le seul point sans doute où le préjugé « classique » se sente dans ce livre, mais je crois savoir que l'auteur n'en est pas responsable.

Les fautes d'impression sont extrêmement rares [1].

R. Flacelière.

C. Diano, *Forma ed Evento*. Venise, Neri Pozza, 1952 ; in-12°, 82 p.

Dans ce petit livre agréablement illustré de reproductions d'œuvres antiques avec l'aide du prof. Anti, M. Diano cherche, comme l'indique

1. Je n'ai relevé que celles-ci : p. 163, 7e ligne à partir du bas, lire : pont, et non : point, — p. 417, dernière ligne, lire : royaux, — p. 418, fin de la 7e ligne, supprimer un « de » parasite, — p. 503, l. 26, lire : éliminant.

le sous-titre, à établir des principes pour l'interprétation du monde grec. Dans un raisonnement de caractère dialectique il oppose la « forme » et l'événement », ce qui le conduit, en partant des rapports du syllogisme d'Aristote avec celui des Stoïciens, à analyser un certain nombre de notions qui ont tenu une grande place dans les conceptions philosophiques et religieuses des Grecs. Il oppose ainsi (p. 22 sqq.) la *tyché* (laquelle répond à un verbe généralement employé à l'aoriste), qui exprime l'événement, à la *moira* (laquelle répond à un verbe surtout employé au parfait) qui comporte l'idée d'une nécessité prédéterminée, désignée également par le terme *ananké* (mais si le mot est attesté chez Homère, il n'y présente, contrairement à ce qui est dit p. 23, qu'une signification très banale). M. Diano a des pages bien venues sur le développement de la *tyché* qui a pris une si grande importance à l'époque hellénistique et où il distingue trois aspects : *tyché*-hasard, *tyché*-divinité, *tyché*-destin.

Dans les dernières pages de son opuscule, M. Diano revient à des problèmes relatifs aux conceptions homériques, à propos des rapports des dieux et du destin par exemple. Il conclut qu'Achille et Ulysse sont les deux âmes de la Grèce, et que ces âmes s'unissent et se «sublimisent» dans Socrate, ce qui simplifie trop les choses.

P. Chantraine.

Paul Diel, *Le Symbolisme dans la mythologie grecque*. Etude psychanalytique. Paris, Payot, 1952, 310 p.

Jusqu'à ces dernières années l'étude des mythes était presque uniquement réservée aux historiens qui cherchaient à en pénétrer la signification cosmique, météorologique ou agraire. M. Paul Diel, lui, est un psychologue qui s'efforce de traduire dans le langage de la psychologie moderne les principaux récits de la mythologie grecque. Sa « traduction » (pour reprendre un terme qui revient souvent sous sa plume) n'a rien de commun avec certaines interprétations « à tendance moralisante » (p. 10), sinon cette idée que l'arrière-plan des récits mythiques renferme une allusion aux conflits intérieurs de l'homme, que ces légendes ont toujours pour fin d'esquisser le drame de la destinée humaine. Ainsi, nous dit l'auteur, «les mythes expriment l'histoire des désirs » (p. 274) ; les anciennes divinités « sont la figuration idéalisée de l'exigence essentielle de la vie, du désir essentiel qui anime tout homme » (p. 288). Un exemple, donné par l'auteur lui-même (p. 11), fera mieux comprendre que de longs développements, le genre d'interprétation qu'apporte cet ouvrage : dans le mythe de Zeus lançant l'éclair, Zeus est le symbole de l'esprit, et l'éclair « symbolise l'éclaircissement de l'esprit humain, la pensée illuminante (l'intuition) imaginée comme envoyée par la divinité secourable, source de toute vérité ». On lira avec beaucoup d'intérêt l'interprétation que donne M. D. des mythes d'Icare, de Tantale, de Phaéton, de Persée, de Midas, de Thésée, de Déméter, et surtout d'Héraclès, d'Asclépios et de Prométhée. Toutes les analyses sont conduites suivant une méthode rigoureuse et utilisent les résultats obtenus par la psychanalyse sans tomber dans les excès qui caractérisent parfois cette jeune science. Il me paraît cependant regrettable que l'auteur n'ait pas toujours tenu compte de l'extrême complexité des mythes grecs : les récits qu'il reproduit pour les interpréter donnent parfois l'impression d'avoir été simplifiés à l'excès. Ailleurs, au contraire, il insiste sur des détails dont on aimerait connaître exactement la source (les références sont trop peu nombreuses). L'auteur aurait pu dire, par exemple, où se trouve cette précision que c'est dans un chemin creux qu'Œdipe tua Laïos, ce chemin creux étant le symbole du subconscient (p. 159). On peut de même se demander d'où vient cette version du mythe de Midas, suivant laquelle c'est le roi lui-même qui « creuse un trou dans la terre pour y chuchoter son avanie » (p. 138) : dans le récit traditionnel

(cf. Ovide, *Métam.* XI, 4) c'est le barbier qui imagine, pour se soulager du secret qui l'oppresse, de le confier à la terre. Et pour revenir à la légende d'Œdipe, n'est-ce pas déformer quelque peu la figure traditionnelle du héros que d'en faire un boiteux qui s'appuie sur une béquille (p. 159) ? Cependant, même si, dans le détail, certaines affirmations de l'auteur paraissent contestables, même si l'on hésite à admettre toutes ses conclusions, on devra reconnaître que son livre ouvre d'étonnants horizons sur la valeur des symboles.

Pierre Louis.

M. Richard, *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum : Fonds Sloane, Additional, Egerton, Cottonian et Stowe* (Publications de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes. III). Paris, Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1952. in-8°, XVII-125 pp.

M. l'abbé Marcel Richard, dont les hellénistes connaissent déjà le *Répertoire des Bibliothèques et des Catalogues de manuscrits grecs* (Paris, 1948), nous offre un nouvel outil de travail. Son inventaire des manuscrits grecs conservés dans certains fonds du British Museum — *Sloane*, *Additional*, *Egerton*, *Cottonian* et *Stowe* — leur fournira avec rapidité et précision la description de 497 manuscrits, dont les notices étaient dispersées dans plus de vingt volumes. M. l'abbé Richard ne s'est pas contenté de reprendre les descriptions des catalogues du British Museum, il les a souvent rectifiées et complétées. Un important index (66 colonnes en petit texte pour 89 pages de notices) permet au lecteur de trouver sans peine le renseignement qu'il désire.

L'introduction fournit les indications nécessaires sur la formation des différents fonds. Deux d'entre eux continuent à s'accroître, le fonds *Additional* et le fonds *Egerton*. Pour ces deux fonds, l'*Inventaire* de M. l'abbé Richard, comme le dernier catalogue imprimé du British Museum (publié en 1950), s'arrête aux acquisitions de l'année 1925 ; on regrettera qu'il n'ait pas été possible de remédier à ce retard, qui va toujours croissant : de deux ans en 1912, il est passé à dix ans en 1925, à treize ans en 1933, à vingt-cinq ans en 1950. Ce fait est d'autant plus fâcheux que les acquisitions du British Museum sont nombreuses : une centaine de manuscrits grecs dans le premier quart de notre siècle. Bien que ce rythme n'ait pas été maintenu, d'autres manuscrits — qui ne figurent pas dans l'*Inventaire* — ont été acquis depuis 1926 ; le plus fameux d'entre eux est le *codex Sinaïticus* de la Bible (Addit. 43725).

L'origine des manuscrits recensés par M. l'abbé Richard est variée. Un bon nombre d'entre eux proviennent de bibliothèques orientales : 26 du Mont-Athos (dont 16 du Couvent de Caracallou), 11 du couvent de S. Sabas, à Jérusalem, 6 du Mont-Sinaï. D'autres se trouvaient en Occident depuis la Renaissance. C'est ainsi qu'une vingtaine de manuscrits ont appartenu jadis à des bibliothèques françaises : Collège de Clermont (8 mss., provenant pour une part de la collection de Guillaume Pélicier, évêque de Montpellier [† 1568]), Bibliothèque Royale (*Regiusgr.* 76), — ou à des érudits français : Pierre Pithou (4 mss.), cardinal Duperron, Daniel Huet, Chr.-Fr. de Lamoignon, etc. A propos du ms. Addit. 23895, copié par Constantin Palaeocappa pour le cardinal de Granvelle, alors archevêque de Malines, on peut préciser qu'il a appartenu au cardinal Loménie de Brienne avant d'être acquis par le British Museum, à la vente du Rev. J. Mitford (voir H. Omont, *Catalogue des manuscrits grecs des départements*, p. 13 n. 2). D'autres manuscrits proviennent de couvents italiens : San Marco (5 mss.) et la Badia (3 mss.) de Florence, San Francesco della Vigna (3 mss.) et Sant'Antonio (1 mss.) de Venise, San Giovanni di Carbonara (1 ms.) à Naples, etc.

Le contenu des manuscrits recensés dans l'*Inventaire* est un peu décevant pour le philologue classique. D'abord parce que, comme dans les fonds récents de toutes les bibliothèques, on y trouve un certain fatras ; et l'on peut, à ce propos, se demander s'il était bien nécessaire d'insérer dans un inventaire de manuscrits grecs des documents d'époque hellénistique, — comme les actes de vente trouvés dans le Kurdistan persan (Addit. 38895), — fort intéressants en eux-mêmes, mais qui ne répondent guère à la définition du livre manuscrit. D'autre part, si beaucoup d'auteurs classiques, d'Homère à Libanius, sont représentés dans ces fonds, c'est presque toujours par des manuscrits de la Renaissance ; on notera cependant la présence d'un manuscrit ancien de Thucydide (Addit. 11727, du XI^e siècle). Quelques papyrus (Addit. 34473 : Démosthène, Hérodote, etc.) et des palimpsestes (Addit. 17210 : Iliade Cureton, du VI^e siècle ; Addit. 17211 : Euclide du VII^e-VIII^e siècle) offrent plus d'intérêt. En revanche, les textes scripturaires sont bien représentés : pour le Nouveau-Testament, 80 mss., plus 58 évangéliaires et lectionnaires. La littérature néo-hellénique n'est pas défavorisée : à côté d'un manuscrit précieux comme Addit. 8421, qui contient entre autres les *Erotopaignia*, on trouve d'autres manuscrits de la bibliothèque de Lord Guildford (Addit. 8221 à 8243), des documents sur la guerre d'indépendance (Addit. 18858, 35072) et divers textes néo-grecs. Prés de cinquante des manuscrits recensés comportent des miniatures ; le plus ancien est la Genèse Cotton (Cottonian Otho B VI), du V^e-VI^e siècle. Cet aperçu rapide donne une idée de la variété et de la valeur des manuscrits décrits dans l'*Inventaire*.

Suivant un principe louable, M. l'abbé Richard indique éventuellement à propos de chaque manuscrit, les fac-similés qui en ont été publiés. On regrettera que certains ouvrages récents lui aient échappé ; c'est ainsi que W. H. P. Hatch (*Facsimiles and Descriptions of Minuscule Manuscripts of the New Testament*, Cambridge [Mass.], 1951) donne des fac-similés des manuscrits suivants : Addit. 4949 (pl. 63), 11300 (pl. 8), 17469 (pl. 85), 22738 (pl. 80), 22741 (pl. 79), 24373 (pl. 70), 27861 (pl. 81), 33277 (pl. 6), Egerton 2610 (pl. 49).

De menues inexactitudes, quelques imprécisions, peuvent ici ou là gêner le lecteur. J'en relève ci-dessous les principales :
p. IX, l. 12 : au lieu de 1933, lire 1950.
p. XV : l'avertissement : « Nous ne mentionnerons ci-dessous que ceux de ces catalogues qui décrivent des manuscrits grecs et seulement ces manuscrits grecs », n'est valable que pour les quatre premiers catalogues d'additions, jusqu'à l'année 1835, mais non pour les quatorze suivants ; à la ligne 7 du bas, lire 267 au lieu de 266.
p. 6, l. 16 et 25 : supprimer Addit.
p. 29, l. 14 (Addit. 17474), lire Candie.
p. 53-54, Addit. 31919 : ce manuscrit est probablement mal folioté, car ses 108 folios sont formés de 75 + 36 (=111) folios palimpsestes.
p. 84, Egerton 267 : les quarante-quatre vers du chant X de l'*Iliade* sont écrits, non pas sur 19 folios, mais sur le folio 19 de ce manuscrit, où sont rassemblés des fragments divers ; l'erreur remonte à E. M. Thompson, *Classical Review*, t. II (1888), p. 102.
p. 97, col. 1 : avant l'article *Corfou*, ajouter un article *Copte* (fragment d'évangile gréco-copte) : Addit. 34274, f. 52.
p. 111, col. 2, article *Miniatures* : au lieu de 4945 lire 4950.
p. 120, col. 2, l. 3 : supprimer 10068 ; l. 4 et 15 : au lieu de 11059-11060, lire 11859-11860 ; l. 14 du bas : ajouter 40754 ; l. 12 du bas : ajouter 10068 ; l. 9 du bas : supprimer 40754.

L'*Inventaire* de M. l'abbé Richard, précis et clair, rendra d'utiles services à tous ceux qui, d'occasion ou par métier, s'intéressent aux manuscrits grecs. Puisse son auteur nous donner bientôt, avec autant de compétence et de

désintéressement, — la tâche de catalogueur est austère, — le *Catalogue des bibliothèques mineures* auquel il travaille depuis plusieurs années et qui achèvera cette précieuse trilogie codicologique.

Jean Irigoin.

Alfred Schmitt, *Musikalischer Akzent und antike Metrik* (Orbis antiquus, Heft 10), Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, Münster, 1953. In-8°, 42 pages.

Cet opuscule réunit deux conférences dont le lien est assez ténu. La première est intitulée : « Le prétendu accent musical » (pp. 5-24). M. A. Schmitt, revenant sur une idée qui lui est chère (il l'exposait déjà en 1924 dans ses *Untersuchungen zur allgemeinen Akzentlehre*), déclare qu'il n'existe pas d'accent musical pur, tel que les linguistes en reconnaissent généralement un en grec ancien. Au lieu d'opposer accent de hauteur et accent d'intensité, il admet que les deux sont inséparables, au moins dans les langues occidentales anciennes et modernes. Il distingue alors l'accent fortement centralisateur, où l'intensité est prédominante (c'est le cas du latin et des langues romanes, du grec moderne, etc.), et l'accent faiblement centralisateur, qui se marque avant tout par une différence de hauteur (comme en sanscrit ou en grec ancien). Sa démonstration, qui fait appel au chinois et aux langues bantoues, ressortit à la linguistique générale ; la conclusion qu'il en tire, pour les langues indo-européennes est qu'il n'y a pas eu changement d'accent (l'accent intensif du grec byzantin et moderne remplaçant l'accent musical du grec classique) : les moyens d'accentuation — hauteur, intensité et éventuellement durée — restent les mêmes, mais c'est la force de la centralisation qui se modifie et entraîne la prédominance de l'un ou de l'autre de ces moyens.

La seconde conférence : « Accent, ictus et quantité dans la poésie antique » (pp. 25-42), traite un sujet rebattu, sur lequel linguistes, métriciens et rythmiciens tendent aujourd'hui à s'accorder : la métrique quantitative des Grecs, fondée sur l'opposition des syllabes longues et des syllabes brèves, comportait-elle un ictus rythmique, c'est-à-dire une opposition d'intensité entre les temps marqués et les temps non marqués ? On sait que dans plusieurs pays, en Allemagne notamment, et aussi en Grèce, écoliers et étudiants lisent les vers d'Homère en accentuant intensivement le temps marqué de chaque pied, comme dans leur poésie moderne nationale. M. S. s'élève contre cet usage, dont il souligne l'inauthenticité, et, pour conclure avec bien d'autres à l'absence d'ictus rythmique dans la métrique quantitative, il cite un argument nouveau : l'existence en finnois d'un hexamètre purement quantitatif ; on lit ce vers en conservant l'accent des mots, sans marquer d'ictus rythmique. La métrique quantitative, restituée théoriquement, est donc confirmée par un exemple actuel.

Jean Irigoin.

E. Martin, *Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique* (Collection Etudes et Commentaires, t. XIV). Paris, C. Klincksieck, 1953. In-8°, VIII-365 pp.

Le P. E. Martin, musicien et helléniste, était particulièrement bien armé pour s'attaquer à l'un des plus difficiles problèmes de la métrique grecque, celui des rythmes de la lyrique monodique. L'important ouvrage qu'il a présenté récemment comme thèse de doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris apparaît, malgré son titre modeste, comme la première partie d'un grand traité de métrique grecque.

Les deux premiers chapitres sont de caractère général et intéresseront tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupent de métrique grecque. Dans le premier chapitre, un peu alourdi par la discussion de théories vieillies, le P. Martin conclut à juste titre à l'existence d'une scansion sans ictus dans la poésie grecque archaïque et classique ; l'ictus rythmique, de caractère intensif, n'apparaît qu'à l'époque romaine. L'auteur est d'accord sur ce point — il aurait pu le rappeler — avec tous les théoriciens récents, linguistes ou métriciens : Meillet, De Groot, Wifstrand, Koster, Dain et j'en oublie. En traitant du problème de la régularité métrique, le P. Martin définit sa méthode, qui est à la fois concrète et historique : « elle se fonde d'abord sur le sentiment du rythme et non sur des dissections métriques plus ou moins arbitraires ; elle s'efforce d'identifier les rythmes par des moyens directs : prononciation artistique du vers, analyse des intentions, données du contexte historique » (p. 61). Les dangers de cette méthode subjective, dont la définition effraiera plus d'un métricien, le P. Martin ne les dissimule pas. Dans le second chapitre, l'auteur s'attache à déterminer les origines des rythmes lyriques et des types métriques usuels. Ce qu'il en dit est sommaire et un peu décevant ; il aurait peut-être été moins ambitieux et plus sûr de parler, là ou ailleurs, de l'hexamètre dactylique plutôt que du dactyle et du trimètre iambique plutôt que de l'iambe.

Les six chapitres suivants sont consacrés chacun à un genre lyrique, limité dans le temps et caractérisé par des rythmes particuliers. Le P. Martin étudie ainsi tour à tour le nome, l'élégie, la poésie iambique, la lyrique lesbienne, la chanson d'Anacréon et le déclin de la monodie jusqu'à l'époque alexandrine. Le plus long et le plus important de ces chapitres est celui où sont étudiés les rythmes de la lyrique lesbienne : il occupe à lui seul le quart du volume. Je m'attacherai donc à exposer ici et éventuellement à discuter les interprétations qu'y propose le P. Martin. Le fondement de son analyse, c'est la découverte de la cellule rythmique — ⏑⏑ — ⏑ —, de mouvement descendant, dans les vers dits, improprement selon lui, choriambiques. Le P. Martin se refuse a admettre la présence d'un renversement rythmique dans les vers de ce type ; d'après lui « le choriambe exaspérait l'oreille (des rythmiciens modernes) par la persistance de son rythme syncopé » (p. 211). L'argument n'est pas suffisant ; et l'on pourrait y déceler quelque anachronisme. D'autre part, si le P. Martin interprète le rythme du glyconien — vers choriambique — employé κατὰ στίχον comme — — / — ⏑⏑ — ⏑ / —, on ne voit pas comment cette interprétation peut s'appliquer aux vers lyriques dans lesquels deux dactyles ou davantage sont liés par la synaphie ; je pense par exemple au Dithyrambe de Thésée (XVIII), de Bacchylide. D'ailleurs la scansion proposée par le P. Martin est moins originale qu'il ne le croit : elle revient à la scansion du dactyle dit cyclique (— ⏑⏑ = — ⏑), déjà trouvée par Westphal et reprise par Christ (voir Koster, *Traité de métrique grecque*, pp. 62 et 168). Cette scansion, séduisante pour les vers qui peuvent facilement être ramenés au dactyle ou au trochée (tous les dactyles lyriques sont ainsi rattachés aux vers dits choriambiques), montre sa faiblesse dans la scansion des vers où le (prétendu) choriambe est rejeté, par exemple dans les asclépiades : le P. Martin doit y admettre l'équivalence — ⏑⏑ = — (p. 237), pour sauvegarder sa cellule rythmique réduite à — ⏑⏑ — ; mais la syllabe finale du choriambe, en raison de sa longueur, devrait alors porter la thesis, contrairement à l'interprétation de l'auteur, suivant qui cet élément est de rythme descendant. — Pour la scansion du grand alcaïque, le P. Martin réduit le schéma du vers à 19 syllabes au lieu de 20 ; son erreur lui permet de faire de l'ironie facile aux dépens de « ceux qui refusent droit de cité aux logaèdes » (pp. 271-272), mais il est le seul à proposer la scansion dont il se moque.

Cette discussion trop rapide montre à la fois l'intérêt des recherches du P. Martin et le danger qu'il y aurait à le suivre aveuglément. Le subjectivisme de certaines de ses hypothèses, le dédain avec lequel il traite ses de-

vanciers, et en outre des insuffisances d'ordre philologique (la bibliographie par exemple est critiquable : références fausses ou incomplètes, éditions vieillies, etc.), tout ces faits peuvent inspirer quelque inquiétude au lecteur. On déplorera, d'autre part, que le P. Martin n'ait pas connu et utilisé le livre de Thr. Georgiades, *Der griechische Rhythmus*, paru en 1949, dont les résultats, obtenus par une méthode différente (la comparaison avec les rythmes des chansons et des danses néo-grecques), auraient pu être confrontés avec certaines de ses hypothèses. D'un point de vue pratique, un index des textes poétiques cités et analysés aurait été souhaitable.

Il serait toutefois injuste de rester sur cette impression. Le travail du P. Martin présente un intérêt indéniable. D'abord en rappelant au métricien que l'analyse descriptive ne doit pas être une « métrique de papier », dénuée de valeur rythmique ; cette leçon sera profitable, on peut du moins l'espérer, à ceux qui se contentent de descriptions théoriques, rythmiquement injustifiées. D'autre part, l'érudition musicale et le goût artistique de l'auteur lui permettent, à côté de rapprochements suggestifs avec la musique européenne des trois derniers siècles, des reconstitutions rythmiques toujours valables, sinon authentiques. Le titre d'essai donné à l'ouvrage en marque les limites.

Jean Irigoin.

E. Martin, *Trois documents de musique grecque*. Transcriptions commentées de : Deuxième hymne delphique à Apollon, Epitaphe de Seikilos (IIe s. ap. J.-C.) et fragment d'un Chœur d'*Oreste* d'Euripide (Collection Etudes et Commentaires, t. XV). Paris, C. Klincksieck, 1953. In-8°, 78 pp., 3 pl.

La thèse complémentaire du P. Martin est détachée d'une vaste étude sur la lyrique chorale des Grecs. Elle vise pour une part à donner une confirmation pratique à certaines des hypothèses et des interprétations présentées dans l'*Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique*. Son auteur y propose la restitution rythmique de trois textes musicaux antiques : un papyrus et deux inscriptions.

Il n'est pas possible d'exposer ici l'ensemble des résultats obtenus par le P. Martin ; je me contenterai d'en noter les principaux.

La στιγμή, point marqué au dessus de certaines notes, désigne la thesis (temps marqué), comme le prouve l'examen du papyrus d'*Oreste* et de l'épitaphe de Seikilos ; mais cette découverte est moins neuve que ne le croit le P. Martin, une citation suffira à le montrer : « les στιγμαί sur les iambes de l'*Epitaphium Sicili*, et sur les dochmiaques de l'*Oreste* d'Eupiride ne peuvent désigner que le frappé » (Koster, *Traité de métrique grecque*, p. 26).

En ce qui concerne le difficile problème des dochmiaques, le P. Martin se refuse à ramener au même rythme certains des schémas métriques de ce mètre polymorphe, par exemple ⏑⏑⏑ ⏑⏑ — — et ⏑ — — ⏑ —.

Dans le deuxième hymne delphique, composé de crétopéoniques, il rejette la scansion à 5 temps (5/8) en allongeant jusqu'à trois temps de brève la syllabe longue finale de chaque groupe métrique, ce qui donne un rythme à 6/8. Malgré une discussion assez longue et fort habile, le lecteur n'est pas pleinement convaincu par cette interprétation. En effet, plusieurs des arguments présentent un caractère extrêmement subjectif, d'autres sont même erronés. C'est ainsi que l'auteur écrit : « Ne nous étonnons pas ... que Pindare ait opposé dans sa deuxième Olympique un péon à un pied dactylo-épitrite de rythme nettement trochaïque » (p. 30) ; mais qui pourra déceler ce rythme trochaïque dans les deux schémas donnés (note 62) à l'appui de cette affirmation ? Un peu plus loin, il assure que : « dans l'épitaphe de Seikilos la longue du péon porte bel et bien le signe de la longue à trois temps » (p. 31) ; mais il n'y a pas de péon dans l'épitaphe, on y trouve seu-

lement un bacchée, selon l'analyse du P. Martin lui-même (p. 53), représentant une dipodie iambique syncopée avec protraction (Koster, *op. cit.*, pp. 66-67), soit une mesure à 6 temps.

D'autres résultats intéresseront plus le musicologue que le métricien, par exemple ce que le P. Martin dit des Κρούματα, courts interludes instrumentaux, dans le papyrus d'*Oreste*, ou le déplacement des barres de mesure qu'il propose dans le deuxième hymne delphique et dans l'épitaphe de Seikilos. Dans l'ensemble cet opuscule présente les mêmes qualités et les mêmes défauts que l'*Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique*. Utilisé avec précaution, il constituera un utile instrument de travail, où l'on trouvera réunie toute la documentation concernant ces trois textes musicaux.

Jean Irigoin.

Alfred Schmitt, *Der Buchstabe H im Griechischen* (Orbis Antiquus, Schriften der Altertumswissenschaftlichen Gesellschaft an der Universität Münster, Heft VI). Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1952, 52 p. in-8°.

Dans cette brochure consacrée à une lettre grecque, M. Schmitt a voulu élargir le cadre du débat et replacer le problème du *H* dans une perspective historique, celle du développement de l'alphabet grec à partir de son modèle phénicien. Après avoir insisté sur la diversité des valeurs assumées par le signe *H*, M. S. envisage donc la manière dont l'alphabet grec aurait été constitué (p. 10 sqq.). Selon lui, et contrairement à l'opinion courante, l'alphabet phénicien aurait été utilisé sans aucun esprit de système (« Systemlosigkeit »). Pour appuyer cette théorie, M. S. étudie successivement l'adaptation des signes phéniciens pour la notation des occlusives grecques (p. 12 sqq.) et celle des sifflantes (p. 17 sqq.). Il envisage ensuite le problème de l'« aspiration » (p. 21 sqq.), et la constitution d'une série de signes pour noter les voyelles (p. 30 sqq.).

C'est dans ce cadre que M. S. propose une solution pour la question du *H* (p. 34 sqq., 39 sqq.). Pour rendre le son *e*, on aurait d'abord emprunté le *E* ou *hē* phénicien, valant *ę* et *hę*, *ę* et *hę*. Plus tard, on aurait eu recours au *H* ou *hēth* phénicien : le *E* devant noter *ę*, et *H*, *hę*. Mais *H* fut également utilisé pour rendre *hę*, à côté de *hę* de *ę*. Ainsi aurait pu naître l'emploi de *H* comme *h*, sans tenir de la voyelle.

On complètera utilement cette étude en se reportant à un article de M. Lejeune dont M. S. ne semble pas avoir eu connaissance, « Sur l'extension de *H* pour noter *e* long », *REA*, 51 (1949), pp. 5-15.

Olivier Masson.

F. Rodriguez Adrados, *La dialectologia griega como fuente pera el estudio de las migraciones indo-europeas en Grecia* (Acta Salmaticensia, Fil. y Letras V, 3). Salamanque, Université, 1952 ; in-8°, 70 p.

On louera M. F. R. Adrados qui est un jeune helléniste et linguiste de talent de s'être attaqué à un sujet difficile. Il ne s'est pas laissé rebuter par l'attitude négative qu'ont prise à l'égard du problème qu'il pose des savants comme C. D. Buck et A. Meillet. Ce dernier écrit par exemple dans son *Aperçu* p. 76 : « Les historiens demanderaient volontiers aux linguistes de leur révéler quelque chose de la préhistoire des Héllènes, et les linguistes, pour démêler les faits offerts par la dialectologie auraient besoin de données historiques positives ». Mais M. Adrados. se propose courageusement d'examiner les données que peut fournir la dialectologie pour l'étude des migrations indo-européennes en Grèce.

Un des mérites de l'auteur est d'être parfaitement conscient des difficultés de son entreprise et d'avoir constitué, pour la mener à bien, une méthode aussi précise que possible. Il classe les faits en trois grandes catégories : les archaïsmes, les « choix » (elecciones), les innovations. Une des difficultés majeures d'une telle étude (difficulté qui apparaît dans toute recherche de grammaire comparée) est qu'il est malaisé de discerner, lorsque deux groupes dialectaux coïncident, s'il s'agit de véritables traits communs ou d'évolutions parallèles. Je voudrais donner, entre beaucoup d'autres, un exemple de cette difficulté pris dans le domaine de la dialectologie grecque. M. Adrados étudie p. 15 le traitement de *-ns-* secondaire et de *-ns* final ; comment faut-il interpréter la coïncidence du traitement *-is-* en lesbien et à Cyrène ? Il n'est pas douteux qu'il s'agit là de développements parallèles, qui ne fournissent la preuve d'aucune parenté particulière. Dans le détail l'analyse des faits est menée avec rigueur. On retiendra par exemple en ce qui concerne l'éolien (p. 42) qu'il n'y a pas de raison de poser un traitement *o* de *n* ou *m* voyelle, et que la flexion athématique des verbes contractés n'est pas nécessairement un archaïsme. D'une manière générale le livre offre une étude critique serrée des diverses isoglosses qui servent au classement des dialectes grecs.

Malgré la précision de l'analyse, il n'est pas facile de déterminer linguistiquement une chronologie relative des dialectes grecs. Un point est sûr, parce qu'il nous est garanti par plusieurs données historiques; mythologiques ou grammaticales : les dialectes doriens représentent la langue de la dernière vague d'envahisseurs. M. Adrados estime que la communauté linguistique dorienne est surtout marquée par des archaïsmes (p. 23), ce qui confirmerait qu'il s'agit d'une communauté statique, et celle des derniers venus. Je ne sais si les archaïsmes communs à un groupe dialectal fournissent une preuve beaucoup plus facile à utilier que les innovations communes. L'ionien-attique constitue une unité reconnue de tous. Mais si l'on voulait définir l'originalité de l'ionien et l'attique on observerait que l'ionien est remarquable par son caractère novateur, tandis que l'attique apparaît dans certains de ses aspects comme très conservateur (que l'on songe par exemple à l'emploi du duel).

Dans sa conclusion M. Adrados expose que le dialecte des peuples qui se sont mis en mouvement le plus tard, et qui présente aussi le caractère le plus archaïque est celui du groupe occidental. Le second groupe qu'il appelle le groupe oriental, et qui comprend les parlers de tribus qui se sont mises plus tôt en mouvement est représenté par l'éolien et l'ionien. Ce dernier qui présente le plus grand nombre d'innovations est aussi le dialecte qui a pénétré le plus tôt en Grèce (p. 68). La position de l'arcado-cypriote apparaît moins nettement dans l'analyse de l'auteur. En ce qui me concerne, je mettrais volontiers l'accent sur les traits communs à l'arcado-cypriote et à l'ionien attique et je verrais dans cet ensemble de dialectes les parlers des plus anciens envahisseurs. Mais on voit aussi que par la suite les circonstances historiques ont fait que l'arcado-cypriote nous apparaisse comme un dialecte archaïque, que l'attique présente un mélange de traits anciens et nouveaux, et qu'en ionien les innovations prédominent.

Le livre de M. Adrados, en même temps qu'il offre un tableau personnel de la répartition des faits dialectaux en grec, tente de fournir une méthode pour en tirer des conclusions historiques. Il donne à réfléchir et fait honneur à son auteur [1].

P. Chantraine.

1. L'interprétation des tablettes de Pylos par MM. Ventris et Chadwick comme textes écrits en « arcado-chypriote » archaïque pourrait obliger à réviser la chronologie des dialectes et notamment la situation relative de l'ionien et de l'arcado-chypriote.

E. Adelaide Hahn, *Subjunctive and Optative. Their Origin as Futures* (Philological Monographs published by the American Philol. Association, XVI). Lancaster, PA., Lancaster Press, 1953. In-8°, XVIII-158 p.

Le problème de la *Grundbedeutung* des modes en indo-européen a donné matière à de multiples mémoires et à des théories diverses. Il a été posé, il y a plus de 80 ans, par B. Delbrück dans son livre *Der Gebrauch des Conjunctivs und Optativs im Sanskrit und Griechischen*. Un des mérites du présent ouvrage est de proposer un historique de la question dans sa première partie en envisageant d'abord le point de vue des hellénistes, puis celui des latinistes. Mais dans la suite l'auteur tente de fonder sa recherche sur l'indo-européen, en invoquant notamment l'état de choses que présentent le sanskrit ou le hittite. Delbrück avait attribué au subjonctif la valeur de volonté, et, d'autre part, d'éventuel, à l'optatif celle du souhait (ce qui répond au sentiment que les Grecs avaient de ce mode), et de possibilité. Il faut avouer qu'alors que le système des temps et des aspects se laisse assez facilement saisir dans une langue comme le grec, la valeur fondamentale des modes apparaît malaisée à préciser. Cela tient peut-être à ce que dans des textes archaïques comme les poèmes homériques ou les hymnes védiques le choix du mode semble souvent dépendre de faits de *parole* plutôt que du système même de la langue. Il n'en reste pas moins qu'il importait de préciser la valeur du subjonctif ou de l'optatif.

La solution proposée par l'auteur de cet ouvrage est inscrite dans le titre lui-même. Le subjonctif et l'optatif seraient originellement deux futurs dont le second présenterait le procès verbal avec moins de vivacité et s'emploierait notamment lorsque l'ensemble de l'énoncé se situe dans le passé. Cette théorie appelle plusieurs remarques. Elle tranche la question de savoir, lorsque nous observons des contacts entre des emplois qui nous semblent appartenir au futur, et d'autres au «subjonctif», quel est l'emploi originel. Pour l'auteur c'est la catégorie du futur qui est ancienne et essentielle. Son attitude est inverse de celle, qu'après Meillet, ont prise la plupart des linguistes français, qui estiment que le futur est un «temps» instable, toujours appelé à se renouveler, notamment par des formations périphrastiques, alors que le subjonctif présenterait une plus grande fermeté. On est ainsi amené à réfléchir sur la signification de nos catégories grammaticales, et particulièrement sur les rapports des temps et des modes. Il faut toutefois avouer que l'emploi du subjonctif et de l'optatif chez Homère, avec sa liberté et son incertitude, nous semble plutôt relever de la notion de mode que de celle de temps. — D'autre part l'interprétation proposée dans ce livre met en lumière plusieurs faits importants, comme le rapport qui doit exister entre les désinences secondaires de l'optatif et l'usage qui en est fait après un verbe principal à un temps secondaire : l'auteur aurait pu se référer à un article récent de M. Benveniste *B. S. L.* 47 (1951), 11-20, qui n'est peut-être pas parvenu à temps à sa connaissance. M. Benveniste y examine notamment le problème de l'origine du subjonctif latin en *ā* et prend une position assez proche sur certains points de celle qui est adoptée dans *Subjunctive and Optative*. — On louera enfin l'auteur d'avoir critiqué la vieille notion d'injonctif et on la remerciera des analyses de détail où se trouvent précisées les oppositions d'emplois entre le subjonctif et l'optatif dans les poèmes homériques (par exemple p. 84 sqq. où se trouvent bien analysés des passages comme *Iliade* 18, 308 ou *Odyssée*, 4, 692, etc...).

P. Chantraine.

Hans Raeder, *Ein Problem in griechischer Syntax : die Verbindung der Partikel ἄν mit Futurum* (Danske Videnskabernes Selskab, hist-fil. Med. 33,5) ; Copenhague, 1953 ; 14 pp. in-8°.

Dans ce court, mais savoureux article, l'auteur s'attache à une tournure, stigmatisée par Lucien comme un affreux solécisme, mais qui n'en a pas moins existé dans une langue un peu lâchée : la construction de ἄν avec le futur. Non sans humour, M. Raeder montre avec quelle inlassable ingéniosité les éditeurs modernes, à la suite de Cobet, grand inquisiteur de l'orthodoxie grammaticale, ont pourchassé ce tour frappé d'interdit, substituant en particulier αὖ ou δή à ἄν, proposant de lire, au moyen, des infinitifs aoristes au lieu des infinitifs futurs qui sont réellement attestés. Quand on a pratiquement expulsé des textes les exemples de ἄν suivi du futur, il ne reste plus qu'à déclarer que cette construction est un monstre dépourvu d'existence réelle.

Il résulte de la brève étude de M. Raeder que la tournure est, sinon incorrecte, du moins un peu vulgaire : cela n'interdisait nullement aux auteurs de l'employer à bon escient. Ἄν avec le futur semble une sorte de futur subjectif, assez différent de l'optatif d'atténuation polie, qui est plus extérieur. Il est fort tentant de suivre M. Raeder dans son interprétation de Plat. *Banq.* 222 A διοιγομένους δὲ ἴδῃ ἄν τις... εὑρήσει en les voyant ouverts (les Silènes), on découvrira, je pense », plutôt que de faire péniblement retomber ἄν sur ἴδῃ, plutôt que de substituer αὖ à ἄν (Bekker) ou δή (Schanz) : la tournure serait bien à sa place sur les lèvres d'un Alcibiade un peu ivre. De même le vers 390 d'*Antigone* (σχολῇ ποθ' ἥξειν δεῦρ ἂν ἐξηύχουν ἐγώ) se comprend fort bien dans la bouche du gardien que Sophocle a voulu — nous le savons d'après d'autres signes — présenter et faire parler comme un homme du peuple. Il n'est pas exclu qu'à la fin de la *République* (621 B) οὕτως ὁ μῦθος ἐσώθη... καὶ ἡμᾶς ἂν σώσειε « ainsi le mythe s'est conservé et... il pourrait assurer notre conservation » le véritable texte, qui correspond à la conviction profonde de Platon dans la vertu salvatrice de ce mythe, soit attesté dans quelques mss., sous la forme : σώσει... ἄν.

Je suis personnellement très favorable à la position de M. Raeder : j'ai si souvent constaté par moi-même qu'on corrige abusivement les textes pour plier la réalité à une « règle », devenue précisément absolue parce qu'on a méthodiquement éliminé tout ce qui pouvait l'infirmer ou la limiter. D'ailleurs quand on est convaincu, comme c'est mon cas, que le futur grec est plus un *mode* qu'un *temps*, on ne se scandalisera pas de voir maintenu dans le texte (peut-être même restauré cf. Plat. *Rép.* 621 B) ce futur teinté de subjectivité. La tournure pourra donc se présenter dans les textes les plus divers dès que l'auteur veut suggérer une langue un peu « ordinaire ». Bien plus souvent que nous ne le pensons, les Anciens font appel à des tournures familières et qui ne sont pas de la meilleure langue, ou à des mots qui, en une certaine acception, sont vulgaires : je pense par exemple à φράζω « causer *à* quelqu'un(*sic*) ». Le malheur est que, si des artifices typographiques permettent à un moderne de faire entendre qu'il ne parle pas, pour son compte, comme il fait parler les autres, rien de semblable ne nous avertit dans les textes anciens. En transposant les choses, devant la phrase plaisante de Péguy: «C'est moi que je suis le professeur de français qu'on vous a causé », nous sommes en grand danger, ou de ne pas voir le fait de langue vulgaire, ou de corriger pieusement cette incorrection que l'auteur s'était intentionnellement permise, en vue d'un « effet » que nous pulvérisons.

J. Humbert.

Pierre CHANTRAINE, *Grammaire homérique* t. II *Syntaxe* (Collection de Philologie classique t. IV) ; Paris, Klincksieck, 1953 ; in-8°, VIII-380 p.

Après le premier volume consacré à la phonétique et à la morphologie (1942, réimprimé en 1948), M. Chantraine achève sa vaste étude sur la langue homérique par un second tome, qui traite de la syntaxe. Tandis que les ouvrages portant sur la phonétique, la morphologie ou la syntaxe du grec ancien n'avaient utilisé les faits homériques que dans la mesure où ils leur fournissaient l'état le plus ancien de formes ou de tours surtout étudiés en ionien-attique, nous avons maintenant un tableau complet et clair de cette langue homérique dont jusqu'alors le livre de Monro (*Homeric Grammar*) ne donnait qu'une description sommaire et bien vieillie.

La première impression que donne la lecture de ce volume, c'est d'abord celle d'une association intime et profonde des méthodes du linguiste et du philologue. Le chapitre I^er^ (*Structure de la proposition*), qui soulève dès le début le problème difficile de la phrase nominale, de même que le chapitre II (*la construction appositionnelle*), ne pouvait être écrit que par un linguiste ; on peut dire la même chose de cette marche, que l'on suit dans le livre, de cette phrase appositionnelle vers les types de la subordination (dont le chapitre XXVI donne de notables exemples). Mais seul un philologue averti — je dirais même seul un des éditeurs de l'*Iliade* de la *Collection des Universités de France* — pouvait, sans déformer ni forcer des faits souvent capricieusement variables, rendre compte de tant d'emplois sans rien laisser tomber de leur complexité ; seul un philologue pouvait faire la part de la « formule », supputer ce qui peut être dû à des exigences métriques, enfin ne jamais perdre de vue que notre texte repose sur une vulgate tardivement fixée, qui charrie avec elle des faits dialectaux, tout en étant absolument différente, parce qu'elle est œuvre composite et « littéraire », de ce qu'ont pu être effectivement les dialectes. Pour prendre quelques exemples, on constate que M. Chantraine, après avoir défini les valeurs de ἀμφὶ et de περὶ (§ 187), n'a garde d'omettre de rappeler que souvent des raisons métriques ont dicté le choix du poète entre deux prépositions parallèles dans leur développement. Le même souci de tenir compte de toute la réalité n'apparaît pas moins nettement dans l'examen des emplois du duel (ch. III, § 30 sqq.) : assurément on avait remarqué depuis longtemps — les faits, étant très visibles, sont flagrants — ce qu'il y a d'arbitraire et d'incohérent dans les emplois homériques du duel (chap. III, § 30 sqq.) : mais on n'avait jamais montré un aussi juste sens des contingences, ni étudié les problèmes posés par elles d'une façon si proche des textes. De plus, l'examen des problèmes de syntaxe bénéficie du fait que M. Chantraine, auteur du tome II, n'oublie pas qu'il est l'auteur du tome I, et ne perd jamais de vue l'interdépendance des formes et des emplois : par ex., le fait que le duel féminin n'existait pas pour les thèmes en *ā*, le fait que δοιαί et ἀμφότεραι ne pouvaient apparaître au sujet parlant que comme des nominatifs pluriels appelant des accusatifs pluriels ἀμφοτέρας et δοιάς, le fait aussi que δύο /δύω et ἄμφω n'ont pas de flexion et que la caractéristique du duel « oblique » en -οιιν, qui n'est même pas grecque commune, n'est que rarement employée, tout cela a pesé sur les emplois de toute la catégorie du duel. Le philologue n'oublie pas davantage que nous ne sommes pas sûrs de la tradition authentique, que nous ne pouvons affirmer l'existence d'un duel que lorsqu'il ne peut être interchangé avec un pluriel, que des influences de « genre » ont pu s'exercer, et que la possibilité n'est pas exclue de cas dans lesquels le nombre duel a pu être introduit comme « ornement poétique » (cf. § 35).

Le plan du livre aide à la clarté, nécessaire dans l'exposé et la discussion de faits si complexes. L'auteur part de la phrase la plus simple vers la phrase la plus complexe ; l'examen des principales questions — nombre, cas, prépositions et préverbes, temps, mots, subordination, négations — est commode et traditionnel, et le lecteur est habitué à ces cadres qui assurément

comportent de l'artifice, mais forment autant de rubriques dans lesquelles le lecteur sait trouver ce qu'il cherche. Rien qui puisse inutilement dépayser, par des cadres nouveaux ou une terminologie nouvelle, celui qui a la pratique des syntaxes plus générales qui ont été publiées ces dernières années : ainsi M. Chantraine, qui a tiré fort légitimement parti de la *Griechische Syntax* de Schwyzer-Debrunner, à laquelle il s'est déclaré particulièrement redevable, n'a pas cru devoir suivre certaines innovations de ces derniers auteurs et qui portent parfois plus sur des mots que sur des réalités : dans l'examen du génitif (ch. VI), il n'a pas fait état du « pertinentif », à la fois « adverbal » et « adnominal » dont M. Debrunner s'est fait le parrain et le défenseur, et n'a pas admis non plus la thèse selon laquelle les valeurs de vœu proprement dit seraient logiquement postérieures au sens de la possibilité. Il ne les a pas davantage suivis dans la présentation des indéclinables — qui comportent, non seulement prépositions et préverbes, mais aussi des particules ou des caractéristiques de toute nature : il a fait un choix entre les plus importantes des prépositions improprement dites (p. 147), les dégageant d'un ensemble hétéroclite et quelque peu confus, et se réservant l'étude de quelques particules de liaison ou de coordination, τε en premier lieu (p. 340), qui méritent de retenir plus longtemps l'attention.

Il ne saurait être question, dans les limites étroites d'un compte-rendu, de discuter les problèmes, généraux ou de détail, que soulève ce livre. Dans l'ensemble, pour tout ce qui est examen de problèmes particuliers, il est difficile de ne pas accorder à M. Chantraine des dons d'analyse très délicate, dont je citerai un seul exemple entre mille : ainsi au § 95, présentée sans prétention comme une simple remarque, l'interprétation très fine qui est donnée de la construction de δέχεσθαι avec le datif, comme B 186 δέξατό οἱ σκῆπτρον, «il reçoit de ses mains le sceptre». « Le verbe δέχεσθαι dit-il, est accompagné du datif, indiquant la personne qui offre l'objet pour indiquer que la personne qui offre l'objet l'offre comme une chose due, et ce datif appartient, en définitive, du point de vue grec, aux datifs d'intérêt ». D'ailleurs, éloigné de tout dogmatisme, M. Chantraine indique, en se référant à Schwyzer-Debrunner, que le datif « pourrait représenter un ancien locatif », ce qui est beaucoup moins vraisemblable. Les réserves — ou plutôt les regrets — que j'aurais à formuler sont un peu, je ne me le dissimule pas, en porte-à-faux, parce que l'auteur, écrasé par l'abondance de la matière, qui l'a empêché de traduire tous ses exemples, avait encore moins la possibilité de s'engager dans des voies qui vont bien plus loin que son sujet, mais dont le tracé importe à son sujet. Ainsi, il n'aurait peut-être pas été inutile, de faire comprendre pourquoi, même de la façon la plus succincte, le datif proprement dit (p. 67) est également associé à l'idée de *donner* et à l'idée *d'ôter* : il y a là quelque chose de bien plus profond qu'une simple association de contraires : le moteur même du datif proprement dit consiste en un mouvement de balancier qui peut à la fois approcher de l'objet jusqu'à le toucher pour s'en éloigner d'une égale amplitude. De même, en ce qui concerne le génitif, la notion de limitation, commune au partitif (dans l'objet) et à l'adnominal (dans l'extension du nom), aurait peut-être contribué à rétablir l'unité organique du génitif proprement dit — unité qui existe malgré la divergence des fonctions qu'il remplit : sinon, les fonctions risquent de rester des catégories descriptives, que l'on remplit comme les boîtes d'un tiroir, et dont le lien profond qui les unit est irrémédiablement rompu. Il est aussi un très vaste problème que M. Chantraine a dû soulever dès le début, celui de la phrase nominale. D'abord, peut-être, M. Chantraine a-t-il trop tendance à considérer comme connues et assimilées de tous ses lecteurs les vues si originales que M. Benveniste a développés dans son article du B. S. L., t. 46 (1950). De fait M. Benveniste, en définissant rigoureusement les caractères de la phrase nominale en a limité, par une conséquence fatale qu'il faudrait souligner, l'extension. Peut-on continuer à appeler « nominales » des phrases telles que E 481 τὰ δ'ἔλδεται ὅς κ'ἐπιδευής, (mes trésors sans nombre) dont rêve l'in-

digent » ? M. Chantraine nous dit : « La phrase nominale ne permet de donner aucune indication temporelle ou modale. Il existe quelques cas particuliers, que le contexte permet aisément d'interpréter... *subjonctif*, en particulier dans les propositions relatives ». N'aurait-il pas mieux valu appeler de telles constructions « phrases sans verbe » et les distinguer ainsi de la phrase nominale vraie, telle qu'elle a été définie par M. Benveniste — générale, assertive, d'où toute indication temporelle ou modale est exclue ? Elles devraient plutôt être rapprochées de cet ensemble de faits encore bien insuffisamment définis et qu'on comprend sous le terme vague d'*ellipse*. De même que M. Benveniste a définitivement ruiné la conception qui voyait dans la véritable phrase nominale et dans la phrase à verbe « être » une relation de forme zéro à forme pleine (l. l. p. 27), de même il y a peut-être erreur à faire fond sur la fausse égalité : phrase nominale = phrase sans verbe, même quand on a cru pouvoir se débarrasser des tours exclamatifs, dans lesquels on affirme, peut-être un peu légèrement, « qu'il y a pas proprement proposition » (p. 3, Remarque). L'ellipse pâtit d'un interdit qui l'a frappée, ou plutôt qui a justement frappé l'abus qu'on faisait d'elle : ἄριστον ὕδωρ avec ἐστὶ « sous-entendu », comme on enseignait encore il n'y a pas si longtemps, est aller rejoindre le fameux « que retranché ». Mais à côté du temps et du mode exclu, il y a toutes les modalités du temps et du mode dont on peut faire l'*économie*, parce que l'interlocuteur sait « ce que parler veut dire », qui font l'économie fréquente du verbe être et de l'indicatif (c.-à-d. du moins significatif des verbes et du mode zéro), mais aussi de bien d'autres verbes et des modes les plus variés. M. Chantraine le sait mieux que personne, ayant lui-même souligné avec force, dans son rapport sur la *stylistique grecque* (*Actes du 1er Congrès de la Fédération internationale des Associations d'Etudes Classiques*, 1949), l'importance méconnue de l'ellipse.

Qu'un livre dont l'objet a l'air de se limiter à l'examen de la syntaxe d'une langue particulière et assez artificielle puisse soulever des problèmes de cette importance en plus de son contenu positif est une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, du fruit qu'on peut attendre de la réconciliation tardive de la linguistique et de la philologie.

J. Humbert.

B. Marzullo, *Il Problema Omerico* (Il Pensiero storico 37). Florence, La Nuova Italia, 1952 ; in-8°, XVI-502 p.

La prière d'insérer nous apprend que ce gros livre est l'œuvre d'un tout jeune savant dont c'est le premier ouvrage important. Cet ouvrage se présente avec les qualités et les défauts de la jeunesse : le goût de s'attaquer à des problèmes difficiles, la vivacité du style et du ton (les unitaristes, même s'il s'agit de savants réputés sont traités sans ménagement), une ardeur qui entraîne parfois l'auteur un peu loin et le conduit à s'appuyer sur des arguments de valeur inégale, dont quelques-uns sont fondés sur un examen trop rapide des faits, si bien qu'ils compromettent la solidité de l'édifice plutôt qu'ils ne la renforcent.

M. Marzullo se refuse au parti pris unitaire, dont il faut reconnaître qu'il apparaît parfois comme une solution paresseuse. Il critique également l'étude du style formulaire telle que l'a menée Milman Parry en raison de son caractère mécanique. Le savant américain s'était refusé à envisager le développement historique des formules. Pour lui, toute formule homérique, si isolée ou singulière qu'elle soit appartenait au trésor immense des formules épiques et comportait un archaïsme comparable à celui des formules les plus usuelles : c'est par hasard qu'elle ne figurait pas habituellement dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, mais elle pouvait avoir été utilisée dans d'autres poèmes perdus. D'un point de vue théorique la position est inattaquable,

mais elle détourne de l'étude du style. Or l'étude du style constitue précisément le guide le meilleur pour l'analyse des poèmes. Ce ne peut être par hasard que certains chants de l'*Iliade* (I, K, Ψ, Ω, par exemple) présentent des traits stylistiques odysséens. Le propos de M. Marzullo est d'examiner comment l'altération des formules dans le style et dans la langue même permet de distinguer dans les poèmes des parties plus ou moins anciennes et il use de cette méthode avec intelligence.

Le premier chapitre traite de questions diverses comme de l'origine des chants, et de l'édition de Pisistrate à laquelle M. M. ne croit pas. Mais bientôt l'auteur passe à l'étude du système formulaire et s'efforce de montrer que la formule πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς est propre à l'*Odyssée* (les rares exemples de l'*Iliade* figurent dans des passages secondaires) ; dans cette formule il examine le sens de δῖος qui est peu clair et il estime que le sens originel de l'adjectif était quelque chose comme « brillant, illustre » et que le sens de « divin » est secondaire : à quoi l'on pourrait objecter, 1° que la traduction par « brillant » n'est pas garantie par une tradition antique, 2° que le sens de « divin » peut être fort ancien si l'on songe à la correspondance de lat. *deus* et de skr. *dévaḥ* ; — πολύτλας est ensuite examiné dans le même esprit et M. M. estime que le sens ancien d'« audacieux » a été altéré en celui d'« endurant ».

Les chapitres suivants traitent de problèmes variés : la forme Ὀδυσσεύς aurait triomphé grâce au rapprochement étymologique, que plusieurs passages indiquent, en effet, avec ὀδυσσάμενος etc... : à ce propos on trouve une étude ingénieuse de l'emploi de ce thème verbal et de sa répartition dans des parties « récentes » des poèmes. Ensuite l'auteur examine dans le même esprit le thème de la colère des dieux dans l'*Odyssée*, qu'il juge récent, et définit à ce propos le rôle de Poseidon et d'Athéné. Enfin la majeure partie du volume est occupée par une analyse critique parfois discutable mais toujours ingénieuse du sixième chant de l'*Odyssée*.

Dans le détail on pourrait reprocher à M. M. Marzullo, emporté par son élan, de risquer trop d'affirmations plus ou moins contestables. Voici quelques observations de détail : p. 41, on s'étonne du rapprochement *aurora* (sic), *aurum* αὔω, ἠώς, où αὔω et *aurum* sont bien inattendus ; — p. 213 n. 1 ce qui est dit de πὰρ au vers 18 du chant six de l'*Odyssée* résulte d'une lecture trop rapide de Schwyzer : il n'est pas vrai que le mot doive être distingué de παρά, et moins encore que son antiquité est prouvée par les plus vieilles inscriptions attiques ; par ailleurs les commentaires que ce vers suggère à M. M. sont caractéristiques de sa méthode : ils apparaissent ingénieux, mais bien hardis ; — p. 253 l'étude de φίλος est confuse, la valeur propre du terme est celle de l'appartenance ; — p. 266 ce qui est dit de δμώς et δμωή, est plus que superficiel : au vers 71 du chant VI δμώεσσι est masculin, comme le montre le τοί qui suit et δμωή a été créé comme forme féminine ; — p. 285 personne n'acceptera l'explication de μέλαν ὕδωρ par le rapprochement de μέλας avec lat. *mare* : le cas de *caeruleus* à côté de *caelum* est différent et s'explique phonétiquement ; — p. 349 le rapprochement de μερμηρίζω avec latin *mora* est en l'air ; — p. 352 que signifie l'affirmation que μειλίχιος est « di origine non greca » ? — Enfin, p. 444 le rapprochement de ε 342 avec ζ 253 est intéressant, mais ἔρξαι n'est pas comme le croit l'auteur un impératif, mais un infinitif aoriste.

P. Chantraine.

Æschylus, *Eumeniden*, uitgegeven door Dr. P. Groeneboom. Groningen et Djakarta 1952 ; in-8°, 245 p.

On connaît trop peu en France les excellentes éditions d'Eschyle de M. P. Groeneboom : la raison en est naturellement qu'un commentaire écrit

en néerlandais peut effrayer un lecteur français. Toutefois la correction du texte, le précision et la richesse de l'apparat critique devraient encourager nos étudiants à y avoir recours, et le commentaire lui-même devient vite intelligible avec un peu de pratique.

Or si l'on dispose pour l'*Agamemnon* de la magistrale édition anglaise de M. Ed. Fraenkel, les *Euménides* se trouvent beaucoup moins bien partagées. C'est dire que le dernier volume de l'édition d'Eschyle de M. G. qui contient précisément les *Euménides* sera particulièrement bienvenu. L'apparat critique, je l'ai dit, est riche : il fournit, outre beaucoup de variantes orthographiques des manuscrits, de nombreuses corrections, même, si l'éditeur ne les adopte pas lui-même : le texte des *Euménides* étant particulièrement incertain, l'examen des diverses corrections permet au lecteur de se faire une opinion en connaissance de cause : ainsi au vers 213, pour l'inintelligible ἠρκεσω des manuscrits, M. G. préfère à ἠργάσω de Rutherford qu'à adopté M. Mazon l'ἠγέσω de Wilamowitz bien que l'aoriste avec ε ne soit pas attesté pour ce verbe ; plus loin, au vers 220 pour γενέσθαι des manuscrits il préfère au μέλεσθαι de Dorat, adopté par M. Mazon, τίνεσθαι de Meineke, peut-être plus proche paléographiquement, et pour lequel il justifie l'emploi du moyen.

Le commentaire est rejeté à la fin du volume et envisage toujours des groupes de vers, ce qui permet au commentateur de mettre en valeur le mouvement du texte. Lorsque des remarques de détail risquent d'encombrer ce commentaire, elles sont placées en bas de la page, sous le commentaire lui-même, ce qui est une disposition heureuse. M. G. donne avec précision et prudence tout ce qui peut éclairer le texte et explique souvent des termes difficiles. La note sur ἀλάστορα au vers 236 peut être donnée en exemple, avec le renvoi à la note de Vürtheim dans son édition des *Suppliantes*, mais le mot reste quand même obscur. — A propos des premiers vers, M. G. aurait pu renvoyer à l'article de M. Plassart dans la *Revue des Etudes Anciennes* 42 (1940), p. 293. — Enfin dans le détail du commentaire bien des nuances sont finement marquées, par exemple l'opposition du parfait et de l'aoriste, aux vers 587 et 588.

Cette édition des *Euménides* est de tous points digne des autres éditions des tragédies d'Eschyle que nous a déjà données M. Groeneboom.

P. Chantraine.

G. Bagliano, *Il Prometeo di Eschilo alla luce delle storie di Erodoto.* Rome, Signorelli 1952 ; in-8°, 176 p.

Il y a longtemps que l'on cherche à commenter (et à dater) les tragédies d'Euripide en les rapprochant de faits historiques contemporains. A son tour, M. Bagliano explique le *Prométhée* d'Eschyle en se fondant sur Hérodote et sur l'histoire des guerres médiques. Zeus par exemple symbolise Xerxès. Le procédé est appliqué de façon si systématique, que tout en rendant hommage à l'ingéniosité de l'auteur, on ne se sentira guère disposé à le suivre. Ainsi les vers 34-35 « le cœur de Zeus est inflexible, un nouveau maître est toujours dur », ou le vers 50 « nul n'est libre que Zeus » se rapporteraient indubitablement à Xerxès ; les vers 166-177 et 182-192 feraient allusion aux événements qui ont suivi Salamine et notamment à la démarche de Thémistocle racontée par Hérodote, VIII, 110 ; l'attitude de Prométhée allié à Zeus dans la Titanomachie refléterait le rôle de l'oracle de Delphes dans les guerres d'Astyage et de Crésus contre Cyrus ; l'épisode d'Io concernerait la colonisation grecque dans ses rapports avec l'empire perse ; etc... La méthode de M. Bagliano lui permet de trouver une explication à tout, et c'est bien ce qui inquiètera le lecteur.

P. Chantraine.

I. Errandonea S. I., *El Estasimo segundo del Edipo Rey de Sofocles* (Instituto de Lenguas Clasicas, Textos y Estudios 3). Universitad de la Cuidad Eva Peron, 1952. In-8°, 84 p.

Le Père Errandonea est un savant espagnol qui a déjà publié sur Sophocle des ouvrages estimés [1]. Dans ce petit ouvrage publié en Argentine il cherche à résoudre le problème déjà souvent étudié du second stasimon de l'Œdipe-Roi. Dans ce stasimon le chœur invoque la Pureté, se réfugie dans une soumission aux dieux et aux lois de la morale, maudit les impies, condamne le tyran orgueilleux qui méprise la justice. On explique généralement ce chœur par le fait qu'il entrevoit quel amas d'horreurs va se révéler, et qu'il condamne le scepticisme que ses souverains Œdipe et Jocaste viennent d'exprimer à l'égard des oracles. S'il dépeint le tyran en termes qui ne peuvent guère convenir à Œdipe, c'est peut-être pour ne pas le désigner directement (cf. les notes de M. P. Mazon p. 519 de sa traduction). On a parfois vu dans ces vers une sorte de « parabase » où le poète condamnait l'impiété de ses contemporains et pensé que Périclès lui-même était visé.

Le Père Errandonea suit une voie toute différente en montrant par divers rapprochements que les malheurs d'Œdipe sont un châtiment des crimes de Laïos, maudit par Pélops dont il avait enlevé le fils. Il est bien vrai que c'est à propos des oracles rendus à Laïos que sont lancées ces plaintes et ces imprécations. L'explication nouvelle ne paraît pas d'abord très naturelle, mais elle est ingénieuse. Parviendra-t-elle à s'imposer ? On en doute.

P. Chantraine.

J. C. Opstelten, *Sophocles and Greek pessimism*, translated from the dutch by J. A. Ross. Amsterdam, North, Holland Publishing Company, 1952 ;in-8°, 250 p.

L'ouvrage de M. Opstelten, thèse de Leyde d'un élève de M. Van Groningen a été publié en 1945 sous sa forme originelle en néerlandais. La traduction anglaise qui en est éditée aujourd'hui donnera au livre une plus large diffusion. Le sujet en est vaste, et l'auteur s'amuse p. 4 à relever les opinions contradictoires qui ont été proposées à ce sujet. Pour W. Schmid et M. Van Groningen l'attitude de Sophocle est foncièrement pessimiste, tandis que Pohlenz ou M. Webster s'accordent pour affirmer que Sophocle n'est pas pessimiste. La conclusion de M. Opstelten (cf. p. 227) peut s'énoncer ainsi : « Sophocles was a pessimist in his thought or rational insight, but an optimist by temperament ». Cette conclusion paraît raisonnable, et même attendue. A la vérité la nature même de la tragédie et la situation du héros tragique imposent une vue pessimiste du monde ; en revanche le caractère et l'attitude d'un poète tragique dans la vie n'a rien à voir avec la situation des personnages qu'il créé dans son œuvre.

Le livre de M. Opstelten n'est pourtant pas dénué d'intérêt en raison des analyses de détail qu'il y donne et qui le conduisent parfois à des formules frappantes. Il fait voir par exemple que le théâtre d'Eschyle met en lumière la culpabilité de l'homme qui doit être châtié, tandis que Sophocle s'attache surtout à peindre la souffrance justifiée ou non.

Le premier chapitre s'attache à montrer qu'on ne trouve pas chez Sophocle de « pessimisme orphique » chez Sophocle. Il a, bien entendu, raison. Mais la notion même d'orphisme est difficile à serrer de près. Les quelques

1. En dernier lieu un article original sur le quatrième stasimon d'*Antigone* dans *Emerita*, 20 (1952), 108-122.

allusions aux mystères d'Eleusis que l'on rencontre chez Sophocle n'ont rien à voir avec l'orphisme ; et dans une note de correction p. 23, l'auteur indique que la lecture du livre de E. R. Dodds, *The Greeks and the Irrational*, le conduirait aujourd'hui à renoncer à certaines des sources d'information auxquelles il a recouru pour définir l'orphisme.

P. Chantraine.

J. D. Denniston, *Greek Prose Style*. Oxford, Clarendon, Press, 1952 ; in-8°, X-140 p.

J. D. Denniston qui s'est acquis un légitime renom par son beau livre sur les particules grecques, avait entrepris, avant sa mort soudaine en 1949, un ouvrage sur le style de la prose grecque. Six chapitres rédigés de cet ouvrage ont été retrouvés dans ses papiers et constituent les chapitres II à VII du livre publié aujourd'hui par les soins pieux de M. Hugh Lloyd-Jones. Le plan de l'ouvrage de J. D. montre qu'il devait commencer par un chapitre intitulé l'histoire de la prose grecque. M. J. L. a imprimé à cette place une conférence de l'auteur « Le développement de la prose grecque » qui doit exposer à peu près les idées que l'auteur entendait exprimer dans ce chapitre liminaire.

Le premier chapitre qui esquisse une histoire de la prose grecque contient des indications qui se trouvent développées parfois avec plus de détail dans les chapitres suivants : par exemple le caractère « poétique » de la prose ionienne avec ses jeux de sonorités et ses artifices verbaux. L'éloquence attique, qui a existé déjà avant Gorgias, a généralement réagi contre ces tendances de la prose ionienne (que l'on songe par exemple à Lysias), tandis que Platon a pu à l'occasion s'en inspirer. Une brève remarque, qui aurait peut-être été développée dans la rédaction définitive, indique la rapide décadence de la prose grecque après Chéronée, en renvoyant à l'*Épitaphios* d'Hypéride.

Le second chapitre traite d'un sujet important pour l'analyse du style grec, celui de l'emploi des abstraits. L'auteur montre que la fréquence d'emploi des abstraits varie suivant les écrivains (Thucydide, par exemple, recherchant l'abstraction). Il reproduit un tableau établi par Radford pour fixer la fréquence d'emplois d'abstraits comme sujets, ce qui constitue, en définitive un usage assez rare dans l'ensemble. Mais ce problème des abstraits mériterait une étude plus précise et plus approfondie à la fois. Le bref paragraphe qui traite de l'infinitif employé avec l'article ne permet pas, d'autre part, de mettre en lumière toute l'importance de ce tour dans la prose grecque.

Le chapitre sur l'ordre des mots présente un grand nombre de remarques fines, comme on peut les attendre du bon connaisseur de la langue grecque qu'était J. Denniston. Il pense, sans d'ailleurs le démontrer, que la position emphatique se trouve plutôt au début de la phrase qu'à la fin ; il analyse les effets de l'hyperbate dont il donne de nombreux exemples ; il se demande en passant où l'on peut trouver en grec classique l'image d'un style naturel et pense à Aristophane (ce qui est un peu vrai, je crois, mais les passages de ce genre, dépourvus d'intentions périodiques, littéraires etc..., sont pourtant assez rares : il vaudrait mieux penser à Ménandre). Ce n'est pas la faute de l'auteur si le chapitre reste un peu flou, l'ordre des mots, en grec, malgré quelques utiles travaux, n'ayant pas encore été étudié de façon assez systématique.

Un chapitre analyse les différents types de périodes en opposant la *lexis eiromené* d'Hérodote à la *lexis katestrammené* ; dans ce chapitre et dans le suivant, qui étudie la « répétition », certaines phrases d'Hérodote sont exa-

minées et appréciées avec délicatesse. L'auteur oppose diverses espèces de périodes (oratoire, philosophique et historique). La période de Platon vise à reproduire le mouvement d'un langage parlé et présente une fluidité et une hardiesse dont M. D. donne de bons exemples.

Le chapitre sur l'asyndète est précis, et montre qu'il existe deux sortes très différentes d'asyndètes, celle qui concerne les membres d'une proposition (que l'auteur appelle d'une expression obscure *half asyndeton*), et l'asyndète plus rare qui se rapporte aux propositions et aux phrases entre elles (que l'auteur appelle *full asyndeton*) ; Denniston a raison p. 103 de grouper à part les couples en asyndète de notions opposées, mais il ne cite pas les exemples les plus archaïques qui font le mieux voir l'origine lointaine du procédé (cf. *Rev. Ph.* 27, 1953, p. 16 sqq.).

Le dernier chapitre intitulé *assonance* montre d'abord les difficultés qu'on éprouve, dans une langue à cas, à déterminer si certaines répétitions de sonorités sont dues à une recherche de l'écrivain ou non. L'allitération semble s'observer dans la prose des plus anciens philosophes (et est peut-être plus fréquente dans la poésie que l'auteur ne l'admet p. 126). Ensuite l'allitération cède la place aux *homoeotéleutes* et aux diverses figures sonores que Gorgias a miser à la mode. Chez Platon on observe des jeux de mots très variés du type σῶμα σῆμα, etc... Si Denniston avait pu mettre la dernière main à son ouvrage, sans doute nous serait-il apparu plus complet et d'un dessin plus ferme. Mais le stylistique est aussi un domaine où les données sont fuyantes. Denniston a eu du mérite à s'y attaquer, et tout inachevé qu'il est, son dernier ouvrage lui fait honneur.

P. Chantraine.

W. Vollgraff, *L'oraison funèbre de Gorgias* (Philosophia antiqua, IV). Leiden, E. J. Brill, 1952 ; in-8° 175 p.

Ce mémoire que notre éminent collègue d'Utrecht a écrit en français (et il l'a fait sans une faute), est essentiellement consacré à une étude philologique détaillée du fragment de l'*Oraison funèbre* de Gorgias que nous a conservé Denys d'Halicarnasse. Il montre pour commencer que ce texte difficile est autre chose qu'un exercice de rhétorique, et que la pensée même mérite d'y être examinée de près. Le commentaire que M. Vollgraff en propose est d'une extrême richesse. Il aboutit à la constitution d'un texte que l'on trouvera p. 172, où les traits les plus notables sont l'addition de τῆς δόξης après τὸ ἄφρον, la transposition de ἀναθήματα et de ἀγάλματα, la transposition de ἔριδος et ἄρεος Mais ces quelques indications ne permettent pas de mesurer l'intérêt de cet ouvrage, où le vocabulaire et la pensée même de l'écrivain se trouvent éclairés par un grand nombre de rapprochements soigneusement critiqués. Le fragment de l'*Oraison funèbre* comme le montre M. V., ne fait pas l'éloge des vertus militaires, mais trace le portrait idéal des jeunes gens formés à l'école de Gorgias : il présente ainsi une grande importance pour l'appréciation de ses théories morales. La méthode de Gorgias consiste à inspirer à ses élèves le désir de la gloire par l'étude des poètes et des exploits des héros d'autrefois. Le mémoire s'achève par une étude de l'influence de Gorgias sur la pensée des philosophes postérieurs. M. Vollgraff se trouve conduit à proposer des interprétations personnelles de divers textes philosophiques postérieurs à Gorgias. Il suppose ainsi avec quelque hardiesse une évolution dans la pensée d'Aristote (p. 105 sqq.), et indique comment Aristote précepteur d'Alexandre a pu lui inculquer une idée de la gloire inspirée en définitive de Gorgias. On verra également p. 144 sqq., comment l'auteur explique l'expression τῶν τοιούτων παθημάτων κάθαρσιν qu'il traduit par « purgation de telles ou telles affections de l'âme ».

Le commentaire même du texte de Gorgias est fondé sur une étude précise de la grammaire, et surtout du vocabulaire. Je signalerai particulièrement une analyse très approfondie et personnelle du terme πόθος.

Le petit livre de M. Vollgraff touche à des problèmes difficiles, et propose toujours des solutions originales. Même si on est amené à le discuter pour tel ou tel détail, il mérite d'être étudié de près, et apporte à l'analyse de la pensée de Gorgias et de celle d'autres philosophes grecs une contribution importante.

P. Chantraine.

Tucidides, *Historia de la Guerra del Peloponeso*, traduction nueva de F. Rodriguez Adrados. Madrid, Hernando, 1952 ; in-8°, 2 vol. 332 et 358 p.

Cette traduction de Thucydide est la première traduction d'œuvre grecque dans la nouvelle collection classique Hernando, fort bien présentée grâce à la qualité de l'impression et la jaquette de la couverture. M. Rodriguez Adrados, connu pour divers bons travaux philologiques ou linguistiques, s'est chargé de la tâche difficile de mettre en espagnol l'histoire de Thucydide et nous offre dans ces deux premiers volumes, outre une notice de 84 pages; la traduction des cinq premiers livres.

La notice de M. R. A. envisage d'abord avec quelque détail, la vie de Thucydide (elle nous est mal connue et l'auteur ne prend pas nettement parti à propos de la tradition antique qui le fait mourir assassiné en Thrace), vient ensuite une longue étude de son œuvre où on retiendra surtout les paragraphes sur l'attitude scientifique de Thucydide (avec une bonne distinction entre πρόφασις et αἰτία), sur Thucydide et le sophistique, sur sa méthode historique, sur les discours, sur la composition de son œuvre (en cette matière l'auteur se montre fort prudent, mais il ne me semble pas qu'il ait tiré parti du caractère inachevé du livre VIII), sur la langue et le style ; la dernière partie de l'introduction intitulée « la tradicion de Tucidides » étudie notamment les manuscrits, les éditions, les traductions, le destin et l'influence de l'œuvre de l'historien en Espagne. Pour finir, une bibliographie étendue et qui est au courant des dernières publications (M. R. A. sait-il que J. David et Mme de Romilly sont une seule et même personne ?).

Je suis malheureusement mal placé pour apprécier comme il faudrait la traduction, qui constitue, bien entendu, la partie la plus importante de cet ouvrage. Il m'a semblé qu'elle était exacte et qu'elle suivait bien le mouvement de la phrase de Thucydide, ce qui n'est pas une difficulté médiocre. Est-ce que au second paragraphe du premier chapitre « desastre » rend bien le grec κίνησις ?

P. Chantraine.

T. B. L. Webster, *Language and thought in early Greece* (from volume 94 of « Memoirs and Proceedings of the Manchester literary and philosophical Society », Session 1952-1953), 22 p.

Il n'est pas d'usage de rendre compte ici des articles de revue. Cependant la qualité exceptionnelle du travail de M. Webster m'incite à le signaler aux lecteurs de la *Revue de Philologie*. Ils y trouveront, en quelques pages, une précieuse analyse des origines de l'expression abstraite et des conditions qui ont favorisé, dès les premiers écrivains grecs, la formation d'une langue

apte à servir au philosophe et au savant aussi bien qu'au poète. Voici un très bref aperçu des principaux paragraphes : le développement de la période ; l'emploi de l'article défini avec un mot (infinitif, adjectif ou participe) auquel il donne la valeur d'un substantif ; la formation de mots abstraits en particulier des noms en *-sis* ; le rôle et la fréquence des personnifications. Ces remarques rapides mais suggestives sur le style des plus anciens poètes et prosateurs grecs seront, souhaitons-le, reprises et développées dans un travail plus important.

Pierre Louis.

A. Rivier, *Un emploi archaïque de l'analogie chez Héraclite et Thucydide.* Collection des Etudes de Lettres, nº 11. Lausanne [1952], 69 p.

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler ici une précédente étude de M. A. Rivier, parue dans la même collection en 1948, *Les horizons métaphysiques du Gorgias*. Cette fois l'auteur a réuni sous un même titre deux études qui, bien que profondément distinctes, présentent cependant un point commun puisqu'elles sont l'une et l'autre l'occasion d'examiner l'emploi de l'analogie comme mode d'expression. La première se rapporte au fragment 12 d'Héraclite qu'Eusèbe nous a transmis et où l'on voit généralement le point de départ des nombreusses paraphrases antiques qui expriment la fameuse doctrine du flux universel : on connaît la phrase du *Cratyle* (402 a) « on ne saurait entrer deux fois dans la même fleuve ». M. R. par une argumentation convaincante établit que le texte traditionnel d'Héraclite est fautif, que le participe ἐμβαίνουσιν a été inséré délibérément pour « harmoniser le texte avec l'interprétation reçue de la pensée d'Héraclite » (p. 34), et que, débarrassé de cette interpolation, le fragment en question prend un tout autre sens : au lieu d'exprimer par anticipation la doctrine du flux universel, il fournit un exemple qui illustre la loi de l'union des contraires, et, plus précisément, une image qui éclaire analogiquement la nature de l'âme. C'est encore cet emploi de l'analogie que met en relief la seconde étude consacrée à un passage de Thucydide (I, 138, 2) où l'historien célèbre les qualités intellectuelles de Thémistocle qu'il qualifie de γνώμων et de εἰκαστής. M. R. essaie de préciser le sens de ce dernier terme : il s'agit, selon lui, non pas « d'une faculté de conjecture s'exerçant dans le vide, mais d'un pouvoir de comparaison qui prend appui sur la réalité présente ». Ainsi, par ces deux études, se trouve éclairci le sens primitif du verbe εἰκάζειν qui exprime l'idée non pas d'une conjecture pure et simple ou d'une connaissance probable, « mais d'une comparaison significative qui vise à dévoiler l'objet, à le représenter de telle manière que nous saisissions mieux sa nature » (p. 20).

Pierre Louis.

Charles Mugler, *Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes.* Paris, Klincksieck, 1953 ; 193 p., 9 fig.

Les recherches de M. Charles Mugler portent sur des problèmes particulièrement ardus et son style n'est pas toujours très agréable. Pourtant le dernier volume qu'il vient de publier recevra certainement un accueil favorable non seulement à cause de l'intérêt qui s'attache à l'histoire de la pensée scientifique, mais aussi en raison des mérites de l'auteur dont la compétence en cette matière ne fait pas de doute. Nul n'ignore que la cosmologie grecque n'a jamais cessé d'évoluer, mais ce que l'on sait mal c'est le sens exact de cette évolution. M. M. montre qu'elle a été dominée

par l'opposition de deux conceptions, celle du retour éternel, fondée sur la répétition périodique et indéfinie d'un monde unique, et celle du « devenir monodrome » qui, sous l'un de ses principaux aspects, suppose la coexistence d'une pluralité de mondes. Ces deux conceptions opposées correspondent aux deux étapes essentielles de l'histoire des théories cosmologiques grecques, la première marquant le commencement, l'autre la fin de cette histoire. L'exposé de M. M. suit donc un ordre chronologique : il établit d'abord que la science grecque à son début ne met pas en doute la doctrine du retour éternel. L'étude des divers aspects de cette doctrine, en particulier chez Anaximandre et Empédocle, est l'occasion de développements très précis sur les théories cosmologiques propres à chacun des savants ionens. L'auteur montre ensuite les Pythagoriciens aux prises avec le mythe du retour éternel et explique quelles modifications ils durent lui faire subir pour le mettre d'accord avec leurs vues nouvelles dans le domaine de la cosmologie et surtout pour sauver leur célèbre croyance à la métempsychose. Ainsi à la conception du cycle cosmique se substitue peu à peu celle de la grande année, jusqu'au jour où le principe même du retour éternel apparaît comme absolument inacceptable. On demande alors la solution du problème soit à la conception platonicienne qui considère le monde sensible comme la projection d'un monde intelligible soustrait au flux du temps, soit aux doctrines de Leucippe et de Démocrite qui enseignent la pluralité des mondes. Ce qui frappe dans l'exposé de ces diverses doctrines c'est que certaines d'entre elles ne sont nullement en contradiction avec les données de la physique moderne. Il y a là de quoi étonner le lecteur non averti qui a tendance à considérer comme périmées toutes les doctrines physiques et astronomiques de l'antiquité grecque. C'est, me semble-t-il, l'un des principaux mérites de cet ouvrage que d'attirer l'attention sur l'erreur qu'il y aurait à ne voir dans la science antique qu'un tissu d'erreurs et de puérilités. L'examen des conceptions cosmologiques des Grecs conduit aussi l'auteur à effleurer certains problèmes historiques qui ne manquent pas d'intérêt. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, à la fin du dernier chapitre, consacré à l'atomisme, M. M. se demande si Lucrèce n'a pas subi l'influence d'Aristote (p. 183). C'est là une question qui intéresse non seulement l'étude de l'atomisme, mais aussi l'histoire des œuvres d'Aristote dans l'antiquité : on aimerait savoir avec précision si Lucrèce s'est inspiré directement des traités scientifiques d'Aristote. Formulons cependant un regret : M. M. s'est donné la peine de rédiger un index des notions cosmologiques et physiques étudiées dans son livre ; pourquoi n'a-t-il pas cru utile de donner la liste des passages d'auteurs grecs étudiés ou cités ? Cette liste aurait grandement facilité la consultation de l'ouvrage. Pourquoi, d'autre part, M. M. ne se conforme-t-il pas constamment à l'usage d'écrire en italique le titre des ouvrages cités, en particulier des dialogues de Platon [1] ?

Pierre Louis.

Hans Herter, *Platons Akademie*, zweite Auflage, Verlag Bonner Universitäts- Buchdruckerei Gebr. Scheur ; 1952, 40 p.

N'ayant pas entre les mains la première édition de l'opuscule de M. Hans Herter paru en 1946, je ne peux juger quelles sont exactement les nouveautés qu'apporte la seconde édition. Mais j'ai l'impression que cette nouvelle édition, qui est une réimpression photomécanique, ne diffère guère de la précédente. Le nombre des pages est en tous cas le même : 25 pages de texte, 15 pages de notes en petits caractères. Ces notes qui ont été mises

1. Les épreuves ont été corrigées avec soin : signalons toutefois une regrettable faute d'impression dans le faux-titre.

à jour et mentionnent quelques travaux postérieurs à 1946, fournissent une bonne bibliographie de la question. Mais ce n'est pas le seul mérite de ce petit livre qui, sous une forme extrêmement condensée — peut-être trop — apporte une utile mise au point des différents problèmes relatifs à la fondation de l'Académie, aux études que l'on poursuivait dans cette « université » et à l'enseignement de Platon lui-même. Sans doute, à côté de renseignements qui reposent sur des textes précis, l'auteur présente des hypothèses et des interprétations qui lui sont personnelles : mais il ne peut en être autrement dans un domaine où les documents font souvent défaut.

P. Louis.

Josef Zürcher, *Aristoteles' Werk und Geist*. Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1952 ; 456 p. 3 fig.

Comme l'auteur le souligne lui-même dès les premières lignes, ce livre d'une densité remarquable, se propose de soutenir une thèse quelque peu révolutionnaire. Avant d'examiner cette thèse, je voudrais dire tout le mérite de ce travail qui prend l'une des premières places dans la liste déjà longue des études philologiques consacrées à l'œuvre d'Aristote. Il renferme quantité d'analyses intéressantes et, grâce à ses index qui s'étendent sur une centaine de pages, il constitue un utile instrument de travail : en particulier la liste des noms d'animaux et de végétaux (pp. 437 et sq.) avec traductions allemande et latine, rendra de grands services en attendant qu'un lexique complet fixe définitivement le sens de certains mots encore obscurs. Quant à la thèse elle-même, qui fait le fond de cet ouvrage, elle peut se résumer ainsi : le *Corpus aristotelicum* que nous a transmis la tradition n'est pas l'œuvre d'Aristote lui-même, mais de son disciple Théophraste. Celui-ci qui, au témoignage de Strabon et de Plutarque, avait hérité des notes et des cours de son maître, ne s'est pas contenté d'un changer la forme, il en a en même temps profondément modifié le fond. Ce que nous prenons pour un traité d'Aristote est donc le plus souvent l'œuvre de Théophraste, rédigée à partir des notes du maître, mais avec de nombreuses modifications et adjonctions. Il convient de remarquer que cette hypothèse permet d'apporter une solution à un certain nombre de problèmes qui embarrassent toujours les exégètes d'Aristote. L'un des plus difficile est sans conteste celui des rapports entre l'aristotélisme et le platonisme. M. Z. le résoud facilement en disant que tout ce que l'on remarque d'antiplatonicien chez Aristote a été introduit par Théophraste, et qu'Aristote lui-même n'a jamais cessé d'être platonicien. Il faut reconnaître que ces conclusions s'appuient sur de solides analyses, en particulier d'ordre stylistique. Mais en dépit de la valeur des arguments présentés par M. Z. il paraît difficile d'admettre sans réserves la thèse qu'il soutient. Elle se heurte, semble-t-il, à un certain nombre d'invraisemblances. Supposer, par exemple, que les divers traités du *Corpus Aristotelicum* aient pour auteur Théophraste qui aurait utilisé des notes laissées par Aristote, mais les aurait profondément modifiées pour les mettre en harmonie avec ses propres doctrines, c'est admettre que ces notes n'ont jamais eu, du vivant d'Aristote, la moindre publicité. Or, même si l'on pense qu'Aristote s'est contenté de réunir des notes sur les sujets relatifs à la physique et à la biologie (ce qui est loin d'être sûr, car les témoignages anciens sont fortement sujets à caution), il est peu vraisemblable que Théophraste ait été le seul disciple à avoir eu connaissance de ces notes. Comment expliquer, d'autre part, dans l'hypothèse d'une rédaction par Théophraste l'état d'inachèvement de la plupart des traités du *Corpus aristotelicum* ? On comprend bien qu'Aristote, mort à 62 ans, n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à la rédaction de tous ces traités.

Mais Théophraste, au cours d'une vie presque centenaire, n'aurait-il pas pu tirer un meilleur parti des notes accumulées ? Enfin, la parenté de style entre le *Corpus aristotelicum* et les œuvres de Théophraste ne semble pas prouver d'une manière définitive que celui-ci soit l'auteur du *Corpus*. Elle témoigne, tout aussi bien, de la profonde influence d'Aristote sur son disciple Théophraste.

Pierre Louis.

Modestus Van Straaten O. E. S. A. *Panaetii Rhodii Fragmenta* collegit iterumque edidit ; Leiden, E. J. Brill, 1952 ; XVIII-59 p.

Dans un ouvrage publié en 1946 et intitulé *Panétius. Sa vie, ses écrits, sa doctrine, avec une édition des fragments*, M. Van Straaten avait présenté une synthèse d'à peu près tout ce que l'on sait sur la biographie et les idées de Panétius de Rhodes et donné une édition des principaux fragments de ce philosophe dont l'œuvre a été particulièrement malmenée par le temps. L'accueil favorable réservé à son travail l'a incité à publier à part l'édition des fragments qui dans son premier ouvrage ne constituait qu'une partie. Il s'agit là d'une bonne édition critique que pourront consulter commodément aussi bien les spécialistes de Cicéron que les historiens de la philosophie. Les fragments sont groupés d'une façon fort judicieuse sous un certain nombre de rubriques correspondant aux principales questions qui se posent à propos de Panétius. En voici le détail : I (fragm. 1-32) fragments relatifs à la vie de Panétius : les textes les plus importants sont ceux de Plutarque, de Thémistius et de Suidas ; II (fragm. 33-51) fragments relatifs aux traités de Panétius, dont les principaux avaient pour titre : *Sur le Devoir* ; *Sur la Providence Sur la Politique* ; III (fragm. 52-63) textes relatifs à la doctrine de Panétius ; IV (fragm. 64-78) les idées de Panétin-sur le monde ; V (fragm. 79-89) sur l'homme ; VI (fragm. 90-95) sur la connaissance ; VII (fragm. 96-117) fragments sur la morale ; VIII (fragm. 118-122) textes de Cicéron sur les idées politiques de Panétius ; IX (fragm. 123-136) textes divers où Panétius est mentionné ; X (fragm. 137-163) allusions aux disciples de Panétius. Ce dernier chapitre ne signale pas tous les disciples de Panétius. Mais cette réserve n'enlève rien au mérite de cette édition qui rendra les plus grands services aux futurs historiens d'un philosophe mal connu qui a pourtant grandement contribué à répandre dans le monde romain les doctrines de la philosophie grecque.

Pierre Louis.

H. J. Mette, *Parateresis, Untersuchungen zur Sprachtheorie des Krates von Pergamon*. Halle, Max Niemeyer, 1952 ; in-8°, 206 p.

M. Mette s'intéresse depuis longtemps à Cratès de Pergame. Il a notamment publié en 1936, sous le titre de *Sphairopoiia* un livre sur la cosmologie de Cratès. Comme grammairien, Cratès est le représentant d'une conception empiriste, dont s'est inspiré, par exemple Varron dans son *De lingua latina*. Athénée, d'autre part a conservé de précieux extraits de l'*Attiké Dialektos* de Cratès. M. Mette analyse avec précision la théorie grammaticale de Cratès, théorie de la *Lexis* et théorie de la *Dialektos*. Cratès est un atticiste convaincu mais toutes ses analyses grammaticales reposent sur la *paratérésis*, c'est-à-dire sur l'observation des faits. Le livre de M. Mette contribue à souligner l'importance des stoïciens et de l'école de Pergame dans la constitution d'une doctrine grammaticale. En revanche, à moins que notre documentation incomplète ne nous égare, on peut penser que les stoïciens de Pergame

ont attaché peu d'importance à la critique des textes. La conclusion de M. Mette met bien en lumière l'importance des notions d'*analogie* et d'*observation* dans la doctrine grammaticale de Cratès.

L'*Anhang* qui occupe la majeure partie du volume en constitue aussi l'apport le plus précieux : c'est une véritable édition critique des fragments de Cratès relatifs à la langue, établie suivant les mêmes principes que le *Sphairopoiia* publiée par le même H. J. Mette. On trouvera, par exemple pp. 78-80 toutes les données de la tradition antique relative au verbe λάω interprété par « voir », « crier », ou « se régaler de » [1]. L'ouvrage est à ranger sur le même rayon que les *Untersuchungen zu den attizistischen Lexika* de H. Erbse et rendra lui aussi les meilleurs services.

P. Chantraine.

Bucolici Graeci recensuit A. S. F. Gow (Bibliotheca Oxoniensis). Oxford, Clarendon Press, s. d. [1952] ; in-8° XVI-188 p.

Après avoir publié l'édition de Théocrite soigneusement commentée dont il a été rendu compte dans cette revue, M. Gow se trouvait bien préparé à donner une nouvelle édition des *Bucolici Graeci* dans la *Bibliotheca Oxoniensis*. On sait qu'après avoir écrit son livre sur l'histoire du texte des poètes bucoliques Wilamowitz avait établi pour cette collection un recueil des *Bucolici* (1905 et avec quelques corrections 1910). Depuis l'établissement du texte des poètes bucoliques s'est trouvé renouvelé par la découverte de papyrus, surtout le papyrus d'Antinoé (pap. 3) et par l'édition de M. Gallavotti (qui se fonde sur l'examen plus ou moins complet de 178 manuscrits).

La brève préface de M. Gow expose dans quelles conditions le texte doit être établi (on trouvera plus de détail dans l'édition commentée de Théocrite publiée à Cambridge en 1950). Voici les points saillants de cet exposé. Il faut classer les manuscrits de Théocrite en 3 familles qui ont chacune sa tradition propre et son corps particulier de scholies, et où les poèmes sont également présentés dans des ordres différents. En ce qui concerne la première famille dite ambrosienne, tous ses manuscrits dérivent de l'*Ambrosianus* 886 (K). Mais, à la différence de M. Gallavotti, M. Gow estime que le manuscrit perdu de Padoue a bien servi de base à l'édition *Juntina* et que cette édition, notamment pour les poèmes qui manquent dans K, doit, si l'on met à part les conjectures de Musurus, nous fournir un témoignage independant de la famille ambrosienne. La seconde famille, dite famille laurentienne groupe un ensemble d'idylles dans un ordre qui lui est propre. Enfin une troisième famille dite vaticane qui est de valeur inférieure donne les idylles I-XVIII dans l'ordre traditionnel de nos éditions. Comme il arrive souvent, certains de nos manuscrits sont composites et appartiennent, pour certaines idylles à une famille, pour certaines autres à une autre famille. Enfin les éditions byzantines de savants comme Moschopoulos ou Triclinius peuvent nous transmettre, outre des conjectures, des leçons prises à des manuscrits aujourd'hui perdus.

Certaines fautes communes à tous nos manuscrits et à certains papyrus (en II 60 par exemple) montrent l'unité de notre tradition qui remonte à une haute antiquité. D'autre part l'idylle VIII qui ne peut être authentique,

1. Pour ce groupe difficile il faut bien entendu se reporter aux *Homerische Wörter* de M. Leumann, dont les conclusions, sur ce point, pourraient d'ailleurs être discutées. En ce qui concerne les données recueillies par M. J. Mette je signale que la note critique p. 78, l. 31 n'est pas claire : la variante du pap. Ox. 769, concerne le vers XIII, 344 de l'*Iliade*, non le vers 360 de l'*Hymne à Hermes* comme le croira le lecteur.

figure dans l'ensemble de nos manuscrits et dans le pap. 1. On sait, du reste, que Théocrite n'a pas dû constituer un recueil de ses œuvres. Deux grammairiens nous apprennent qu'ils se sont occupés d'établir des éditions de Théocrite dans des épigrammes qui figurent souvent dans nos manuscrits et qui ont été recueillies dans l'*Anthologie Palatine*. L'un Artémidore de Tarse affirme avoir rassemblé tous les poèmes bucoliques (*Anth.* IX, 205), l'autre, dont nous ignorons le nom, prétend avoir constitué un recueil des pièces authentiques de Théocrite (*Anth.* IX, 434).

En ce qui concerne le dialecte de Théocrite, la tradition pose aux éditeurs des problèmes inextricables, et ils nous donnent un texte qui est dans une large mesure conventionnel. Sur ce point M. Gow adopte en général les mêmes partis-pris que Wilamowitz ou M. Legrand. Ce texte conventionnel est assez largement corrigé. Bien des incertitudes subsistent. En I, 17 on adopte toujours la leçon de Stobée ἔστι alors que les manuscrits donnent ἔντι (en revanche on conserve ἔντι en XIX, 6 qui ne doit pas être de Théocrite, mais la variante se retrouve-t-elle dans les œuvres authentiques ?). Dans son édition commentée M. Gow estime la forme ἐντι est « late and solecistic » En réalité ἐντι, qui a été bien expliqué par Wackernagel, se lit à Rhodes, et de nombreuses fois chez Archimède (voir Bechtel, II, p. 274) ; la forme. peut-être considérée comme une lectio difficilior.

On peut se demander parfois quelle est l'autorité relative des divers manuscrits. En XI 2, la famille laurentienne et K donnent ἐπίπαστον, la famille vaticane οὐδ' ἐπίπιστον qui peut difficilement être une corruption de ἐπίπαστον. K. Latte a conjecturé ingénieusement ἔτι πιστόν en comparant Eschyle *Prom.* 480.

P. Chantraine.

Callimachus, volumen II, *Hymni et Epigrammata*, edidit R. Pfeiffer. Oxford, Clarendon Press, 1953 ; in-8°, CVIII-208 p.

Voici le second volume de la grande édition de Callimaque par M. R. Pfeiffer. Il débute par des prolégomènes d'une extrême importance, qui concernent aussi bien les fragments qui ont été donnés dans le premier volume que les *Hymnes* et les *Epigrammes* qui occupent le second. On y trouve d'abord une liste complète des papyri, classés suivant l'ordre chronologique, avec l'indication précise de toute la bibliographie qui les concerne. Ils sont au nombre de 37, dont certains se composent de plusieurs fragments qui peuvent figurer dans des collections différentes : c'est ainsi que le numéro 32 se compose de *P. Oxy.* 2168 + *P. Berol.* 11629 A et B + 13417 A et B + *P. S. I.* 133 ; on verra que M. P. maintient contre A. Vogliano que le *P. Berol* 13417 A et B qui contient l'*Arsinoe* et le *Pervigilium* est de la même main que les autres fragments bien que l'encre et la « plume » diffèrent peut-être. On notera également que certains papyrus signalés dans le premier volume comme papyrus inédits sont pourvus maintenant de leur numérotation dans le tome de *P. Oxy.* qui a paru depuis. On observera enfin que M. Pfeiffer n'accueille plus parmi les fragments de Callimaque le *Pap. Gen.* 97 qu'il avait accepté en 1923 dans ses *Callimachi Fragmenta nuper reperta* : il l'attribue à un poème élégiaque de Parthenius.

Une autre section des Prolégomènes ressemble ce que nous savons des plus anciens commentateurs de Callimaque. Nous avons entre les mains certains *hypomnemata* anciens. Certains *volumina* insèrent des scholies entre leur colonnes. Enfin on sait que l'emploi du codex a facilité la constitution d'un corpus de scholies dans les marges : cf. surtout le *Pap. Oxy.* 2258 (p. XXIV-XXV). Quant aux grammairiens qui ont compilé les commentaires, nous connaissons le nom de quelques-uns d'entre eux. Le plus ancien est pour nous Théon qui a composé son commentaire

au temps d'Auguste ; viennent ensuite Epaphrodite ; l'auteur, anonyme pour nous des arguments des poèmes de Callimaque ou *Diégéseis* (on verra p. XXVIII comment ces *Diégéseis* ont dû exister dans deux rédactions, l'une plus détaillée et plus savante, l'autre plus sommaire) ; vient ensuite un certain Σαλούστιος, dont nous savons peu de choses et à propos duquel Wilamowitz a échafaudé des hypothèses que M. P. réfute. Des lexicographes comme « Suidas » ou l'auteur de l'*Etymologicum genuinum* ont recouru, directement ou non à ces commentaires. Mais le vocabulaire de Callimaque a été étudié par des lexicographes avant même que Théon ne constitue son commentaire, par Aristophane de Byzance lui-même, ou par Apollodore d'Athènes, entre autres. Un certain nombre de fragments de Callimaque ne nous sont connus que par des citateurs, mais 160 d'entre eux se retrouvent maintenant mis à leur place dans des papyrus, et il se présente ainsi divers problèmes critiques, et des variantes entre lesquelles il y a lieu de choisir.

Le problème de la mise en ordre des fragments d'un poème donné apparaît particulièrement ardu. En ce qui concerne l'*Hécalé* l'éditeur s'est déjà expliqué dans son premier volume. En ce qui concerne les *Aetia* nous sommes guidés par le recueil des *Diégeseis* et par quelques papyrus qui contiennent deux ou plusieurs *Aetia* à la suite ; enfin nous savons par les grammairiens qu'ils étaient répartis en quatre livres ; on trouvera p. XXXV une analyse du recueil. En ce qui concerne les treize *Iambes* nous sommes également guidés par les *Diégéseis* et par certains fragments papyrologiques ; nous savons enfin que dans les *Diégéseis* les *Iambes* sont suivis de quatre poèmes lyriques dont le dernier est *Branchus*. Quant à l'ordre des autres poèmes épiques ou élégiaques nous n'en savons à peu près rien.

Si nous connaissons le nom de certains des commentateurs anciens de Callimaque, nous ignorons en revanche comment son œuvre a été éditée. On verra, pp. XXXVI-XXXVII que l'édition des *Aetia* et des *Iambes* semble remonter à Callimaque lui-même, mais que nous ne savons rien des autres œuvres. D'autre part le papyrus de Milan des *Diégéseis* nous donne une idée d'une édition antique.

Une autre section des *Prolégomènes* donne quelques brèves indications sur la vie de Callimaque et de la chronologie possible de son œuvre. Puis l'éditeur énumère les éditions des fragments qui ont précédé la sienne, et décrit le plan et les principes de sa propre édition, qui constitue, on le sait le premier tome de l'ouvrage.

Suivent des prolégomènes également importants à l'édition des *Hymnes* et des *Epigrammes*. Il énumère d'abord la dizaine de papyrus qui nous ont conservé des fragments des *Hymnes*. Mais nous avons la chance que les *Hymnes* aient été insérés dans un recueil de poèmes dactyliques comprenant en outre, notamment les *Hymnes Homériques* et les œuvres attribuées à Orphée. Cette édition, pourvue de scholies est à l'origine de tous nos manuscrits. Elle ne peut être antérieure au VI^e^ siècle, ou même au IX^e^ ou X^e^ siècle (cf. p. LV). J'ajouterais qu'elle ne peut être située entre ces deux dates, cet intervalle correspondant en gros aux siècles de fer durant lesquels l'étude des poètes classiques a été complètement négligée et qu'au contraire la Renaissance du IX^e^ siècle constituerait une époque favorable. M. Pfeiffer étudie successivement les manuscrits qui nous ont été conservés et les groupe en familles. Il pose au XII^e^ ou XIII^e^ siècle un archétype ψ dont seraient issus quatre hyparchétypes supposés α, β, δ, γ, ζ. L'existence, a priori probable, d'un archétype unique est assurée par des fautes communes aux manuscrits et absentes des papyrus (cf. p. LIV) et surtout par des lacunes communes *Hymne* IV 177 sq. et 200 sq. Il faut distinguer de ces lacunes anciennes diverses petites lacunes dans les hymnes III-IV. L'originalité de chaque hyparchétype est définie à la fois par son contenu et par les leçons qui lui sont propres. M. Pfeiffer attache une particulière importance à la famille

de l'archétype α (*Hymnes Homériques*, Callimaque et ses scholies) : cette famille comprend notamment l'*Ambrosianus* 120 (B 98 sup.), F, où M. Pfeiffer croit reconnaître la main de Georges Chrysococcas qui l'aurait copié à Constantinople entre 1420 et 1428, et l'*Athous Vatopedi* 671 (olim 587), At ; on observera que ce groupe joue également un rôle important pour l'établissement du texte des hymnes homériques. Sans entrer dans le détail des rapports entre les divers manuscrits, il suffira de renvoyer au stemma très clair et précis de la page LXXXIII. Ajoutons pourtant que l'éditeur pense que l'archétype ψ aurait été écrit en minuscules au XII^e^ ou XIII^e^ siècle sur un papier assez fragile et se serait rapidement détérioré. On remarquera aussi que M. Pfeiffer se trouve d'accord avec M. Dain (cf. *Rev. des Ét. Gr.*, 1946-1947, p. XIX) lorsqu'il attribue A B C K à un même famille, mais il pense que K est issu de A et B de C. On trouvera enfin p. LXXXV-LXXXVI une étude précise des fautes qui figuraient dans l'archétype.

Après avoir donné une liste des éditions antérieures des *Hymnes*, M. Pfeiffer explique comment se présente sa propre édition. Une partie de l'apparat critique fournit les renvois aux citateurs ; une autre partie réunit les données des manuscrits mais l'éditeur n'a pas cité toutes les leçons fautives des manuscrits ; en revanche il indique les leçons de ψ (c'est-à-dire de l'archétype) partout où il ne les accepte pas dans son texte ou lorsque il se présente quelque difficulté ; en ce qui concerne les conjectures, il en propose un beaucoup moins grand nombre que Schneider. En ce qui concerne l'orthographe M. Pfeiffer s'est attaché à reproduire celle de l'archétype, ce qui ne va pas, évidemment sans quelques disparates : mais, surtout lorsqu'il s'agit d'un poète dont la langue est aussi artificielle que celle de Callimaque, ce procédé est le plus sage. P. LXXXIX-XL on trouvera un certain nombre d'observations sur le subjonctif à voyelle brève : le seul exemple certain est en III, 124 ; il ressort d'ailleurs de l'exposé que l'archétype présentait, en ce qui concerne les formes de subjonctif, un bon nombre de fautes que le témoignage des papyrus permet parfois de corriger (cf. III, 22).

M. Pfeiffer explique ensuite comment il a disposé l'édition des scholies qui suit celle des *Hymnes*, car l'un des plus précieux mérites de cet ouvrage est de donner une nouvelle éditions des scholies. Elle comprend d'abord les *Diégeseis* relatives aux *Hymnes* I et II et les scholies qui figurent dans les papyrus. Quant aux scholies byzantines, elles sont accompagnées d'un double apparat critique : l'un donne les passages parallèles provenant d'autres sources, l'autre les variantes des scholies proprement dites avec l'indication de leurs sources : on sait combien une édition de ce genre réclame un système de références précis et compliqué — Les prolégomènes s'achèvent enfin par des indications précises sur l'édition des *Epigrammes*.

L'édition des *Hymnes* est présentée sous un aspect assez différent de celle des *Fragments* qui figurent dans le premier volume. Elle comporte un apparat critique très complet et très précis qui devra dorénavant servir de fondement à tout travail sur Callimaque, mais peu de commentaire explicatif. On observera que M. Pfeiffer a utilisé des papyrus nouveaux qui confirment parfois des conjectures anciennes (cf. *Hymne à Zeus*, 80 ; *Hymne à Ap.*, 36, etc.). Il est proposé peu de corrections. On pourra parfois regretter que l'éditeur n'ait pas signalé dans l'apparat certaines conjectures de ses prédecesseurs [1]. Voici quelques remarques de détail : *Hymne à Zeus* 12, A. Desrousseaux, propose μὲν pour μιν ; — *H. à Artémis* 4, il ne semble pas évident que ὡς ὅτε soit fautif ; — 69 κεχριμένος doit être la bonne leçon mais elle ne remonte pas à l'archétype : dans les deux manuscrits où elle

1. Je citerais par exemple l'article de A. M. Desrousseaux dans la *R. Et. Gr.* 53 (1940), 145-162, dont les conjectures sont d'une probabilité inégale, mais toujours suggestives.

figure, elle doit-être considérée comme une correction (cf. *Prolegomena* p. LXV et LXXIV) ; — *H. à Délos* 1, M. P. juge corrompus les mots ἤ ποτ' qui ne me semblent pas absolument inexplicables ; A. Desrousseaux propose εἴ ποτ' ; — 205 λυγρῆς est donné comme gâté parce que les traces de lettres qu'offre un pap. d'Oxyrrh. ne concordent pas avec cette leçon ; — 295 je préférerais la leçon ἀκλέες de l'archétype qui doit être aussi la bonne leçon dans l'*Iliade* VII, 100, malgré le renvoi au *Fr.* 489 ; j'estime d'ailleurs que les formes homériques du type ἐπιτηδές et παλιμπετές sont des neutres bien que les Alexandrins, et probablement Callimaque, aient pu y voir des nominatifs pluriels. — Les *Épigrammes* présentent de nombreuses difficultés : II, 3 la correction de Bentley n'est pas probable ; — V, 9, la conjecture ἄπλους, est séduisante, elle est également adoptée par A. Desrousseaux ; — XX 6, M. P. conserve la leçon de la première main de P εὔταχτον — XXVII, 4, A. Desrousseaux défend la leçon de P σύντονος ἀγρυπνίη ; — XXXI, 3, A. Desrousseaux propose de lire κεχριμένος ; — LVIII, la ponctuation adoptée, qui est celle de Schneider, n'est guère satisfaisante ; pour une autre interprétation, voir Desrousseaux, *l. c.* p. 154.

D'un bout à l'autre de cet ouvrage exemplaire, l'éditeur montre une parfaite connaissance de son auteur : peut-être pourrait-on lui reprocher de se montrer un peu sceptique à l'égard des corrections de ses prédécesseurs et de multiplier les croix de désespoir. Mais cette prudence ajoute à la solidité du livre, digne du volume précédent, et qui fera autorité pour longtemps. Ajoutons que l'impression est belle et que l'édition est complétée par de précieux index, notamment un index des mots.

P. Chantraine.

Nicander, *The Poems and poetical Fragments* edited with a translation and notes by A. S. F. Gow and A. F. Scholfield. Cambridge University Press, 1953 ; in-8° XII-248 p.

On a souvent indiqué au cours de ces dernières années, dans des congrès ou à d'autres occasions, l'importance des textes de caractère technique. C'est dire que l'édition des poèmes de Nicandre par MM. Gow et Scholfield sera bien accueillie. Edition, traduction et notes se caractérisent par la même précision soigneuse. L'introduction comprend d'abord une brève étude de la vie de Nicandre : l'examen des divers textes qui s'y rapportent (dont une inscription de Delphes qui pose plus de problèmes qu'elle n'en résout et qui ne doit pas se rapporter à notre poète) conduit les auteurs à le situer vers le milieu du second siècle avant notre ère ; l'état de la tradition manuscrite est également exposé avec clarté : le meilleur manuscrit est le *Parisinus Suppl.* 247 du x^e^ ou du xi^e^ siècle (Π), mais il est défiguré par quelques lacunes. A ce manuscrit s'oppose un groupe d'une douzaine de manuscrits qui possèdent quelques fautes en commun avec Π et qui remontent donc à une même origine, mais qui constituent un groupe défini et bien distinct de Π, si bien qu'on peut assez souvent les désigner par un sigle unique Ω, Certaines des leçons qui distinguent Ω de Π remontent à une haute antiquité puisqu'elles se retrouvent dans le pap. *Ox.* 2221 que l'on date du premier siècle de notre ère. L'étude que la nouvelle édition donne de l'histoire du texte repose en somme sur le travail de O. Schneider et il ne semble pas encore possible d'établir un véritable stemma des manuscrits.

Le texte est établi avec bon sens ; quelques corrections nouvelles sont proposées comme *Thér.* 104 τε κλέονται, 165 νωθῆ pour νωθρή ou νωθρόν etc.. La langue de Nicandre est artificielle et il est malaisé de choisir entre les variantes ; on peut se demander par exemple s'il faut, comme l'ont fait les éditeurs préférer (*Ther.* 282) ἐνίψω de l'*Ét. M.* à ἐνίσπω des manuscrits.

M. Gow et Scholfield ont surtout fait porter leur effort sur la traduction et l'interprétation des poèmes. Les deux poèmes de Nicandre qui nous sont parvenus traitent des animaux venimeux serpents, araignées, scorpions etc. des poisons et de leurs remèdes. Ils touchent à la zoologie, la botanique, la minéralogie, la médecine et la magie. Le commentaire, bien informé, vise à donner l'explication des termes techniques ; il est complété par des appendices et des index. L'ouvrage rendra donc de grand services aux lexicographes et en dehors des noms d'animaux et de plantes fait connaître des emplois nouveaux comme celui de βάμμα pour le « vinaigre ». Mais il subsiste bien des obscurités. On ne sait pas, par exemple, à quelles espèces d'araignées s'applique exactement le mot φαλάγγια (cf. p. 171).

P. Chantraine.

A. Diller, *The tradition of the minor Greek Geographers* (Philological Monographs published by the American Philological Association, XIV). Lancaster Press, Lancaster, USA et Blackwell, Oxford, 1952 ; in-8° X-200 p. et 4 planches.

L'histoire du texte des géographes grecs « mineurs » a longtemps été négligée. M. Diller nous donne sur ce sujet le résultat de vingt années de recherches. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui comporte d'abord une étude des manuscrits (pp. 4-48), notamment du *Palatinus Graec.* 398 A, manuscrit de parchemin que M. Diller fait remonter au neuvième siècle (pour A. G. Roos, début du dixième), et surtout du manuscrit B du XIV^e^ siècle, dont M. Diller raconte l'histoire et qui se trouve aujourd'hui dépecé et réparti entre trois bibliothèques : c'est le codex Vatopedi 655, le cod. 19391 du Brit. Mus., le *Paris. suppl. graec.* 443 A ; on verra pp. 13-14 comment des fragments de ce manuscrit ont été rapportés à Paris par Minoides Mynas, et à Londres par Constantin Simonides. Ce manuscrit est copié sur le *Palatinus Graec.* A, mais ce dernier étant mutilé et incomplet, B se trouve finalement constituer parfois notre unique source. L'étude des manuscrits se termine par des indications sommaires sur la constitution du Corpus des géographes qui reposerait principalement sur une compilation de Marcien d'Heraclée, et par un stemma des manuscrits, également assez sommaire.

Le chapitre suivant donne une bibliographie critique détaillée des éditions et des travaux relatifs aux *Geographi Graeci Minores* : cette bibliographie rendra les plus grands services.

Ensuite l'ouvrage présente une édition critique très soignée du traité anonyme *Périple du Pont Euxin* qui ne se trouve entier que dans le manuscrit B. Ce traité est une compilation de l'édition par Marcien du périple de Ménippe, du *Périple du Pont-Euxin* adressé par Arrien à Hadrien, enfin de la périégèse anonyme en trimètres dédiée au roi Nicomède ; les Prolégomènes montrent comment on reconnaît les éléments pris aux diverses sources, et étudient certains problèmes relatifs aux manuscrits, notamment celui des notes marginales ; l'édition elle-même est suivie d'un commentaire substantiel. — L'ouvrage s'achève enfin par une édition critique commentée de ce qui nous reste du *Périple* de Menippe, et de la seconde moitié de la périégèse en trimètres dédiée au roi Nicodème, telle qu'on peut l'extraire de Ménippe.

P. Chantraine.

C. F. D. Moule, *The Language of the New Testament.* Cambridge, University Press, 1952 ; in-8°, 30 p.

Cette leçon inaugurale d'un professeur de théologie, montre que ses recherches doivent se fonder sur une étude grammaticale et philologique des textes. Après avoir rappelé le renouveau qu'ont apporté dans l'explication du *Nouveau Testament* d'une part la découverte de nouveaux manuscrits, de l'autre notre connaissance toujours plus approfondie de la langue des papyri contemporains, il indique qu'il convient également aujourd'hui d'envisager les textes néotestamentaires pour eux-mêmes : il estime, sans développer sa pensée, qu'il a pu exister une langue des communautés chrétiennes et rappelle la théorie du « latin chrétien » de Mlle Mohrmann. En donnant des exemples précis le Révérend Moule illustre quelques traits linguistiques originaux des évangiles : ainsi l'emploi de l'article avec le prédicat déterminé (sauf si ce prédicat précède le verbe être) ; la flexion du pronom relatif, où les formes de ὅς et ὅστις se trouvent associées pour constituer une seule déclinaison et sont équivalentes pour le sens et la fonction ; la conjugaison supplétive de πέμπω remplacé au parfait et à l'aoriste par les formes de ἀποστέλλω comme le montre Saint Jean XX, 21, où il ne faut pas chercher une intention de l'auteur dans le passage d'un verbe à l'autre. Cette leçon nette et souvent suggestive ne peut évidemment nous faire connaître l'attitude du R. Moule sur tous les problèmes que pose la langue du Nouveau Testament ; par exemple les rapports de cette langue avec le grec moderne, auxquels H. Pernot attachait tant d'importance.

P. Chantraine.

Prophetologium, fasc. 3 (*Lectionaria* Vol. I) ediderunt Carsten Höeg et Günther Zuntz. Copenhague, Einar Munskgaard, 1952 ; in-8°, pp. 198-264.

C'est au Congrès byzantin d'Athènes en 1930 que M. Carsten Höeg a présenté le projet d'une publication de *Monumenta Musicae Byzantinae* qui est patronnée par l'Union académique internationale. Depuis cette date et malgré les difficultés nées de la guerre l'entreprise a progressé. Elle comprend des ouvrages théoriques comme le *Handbook of the Middle Byzantine musical notation* de H. J. W. Tillyard, ou le livre de C. Höeg sur la notation ecphonétique, mais surtout des publications de textes, tantôt des fac-similés, tantôt des transcriptions. Le fascicule qui vient de paraître appartient, dans la série des lectionaires, au volume contenant le *Prophetologium*. Il s'agit d'une véritable édition critique, utilisant et classant le plus grand nombre possible de témoins du texte scripturaire et des annotations musicales qui l'accompagnent ; celles-ci se ramènent à un petit nombre de signes et ont pu être indiquées typographiquement au-dessus et au-dessous du texte imprimé. Enfin un double apparat critique, clairement rédigé, donne les variantes du texte ou des rubriques qui l'accompagnent, et des neumes musicaux. Ce nouveau fascicule concerne le carême et contient des textes qui viennent tous de l'Ancien Testament. Les manuscrits utilisés sont au nombre de cinq dont deux (V et d 2), donnent une image fidèle de la recension de Constantinople l'un (S 247) a été écrit en Palestine, et les deux derniers (L 190 et Bl) viennent de la région de l'Athos. La présentation d'une pareille édition posait des problèmes difficiles qui se trouvent heureusement résolus dans l'édition de C. Höeg et G. Zuntz.

La publication de ce lectionaire, qui exige des éditeurs beaucoup de soin et des connaissances techniques approfondies, présente des intérêts divers. D'abord les variantes du texte sacré, car il existe une tradition proprement liturgique qui mérite d'être comparée avec celle des autres manuscrits ces variantes comportent des aspects variés (langue, ordre des mots etc...).

Les liturgistes doivent tirer parti des rubriques qui indiquent à quel moment sont chantés les versets. Enfin il y a le problème musical : ces textes sont en notation ecphonétique, et j'ai rappelé que M. Carsten Höeg a étudié cette notation dans un ouvrage fondamental. C'est lui qui pourra mieux que tout autre, proposer une interprétation musicale des textes dont il publie aujourd'hui avec M. Zuntz une édition si soignée.

P. Chantraine.

F. Martinazzoli, *Parataxeis. Le testimonianze stoiche sul Cristianesimo.* Firenze, La Nuova Italia, 1953. In-8°, 80 pp. Prix : L. 450.

L'auteur, qui a déjà consacré une étude importante au 1er livre des *Pensées* ou *Méditations* (*La « Successio » di Marco Aurelio*, Bari, 1951), revient au témoignage de l'empereur philosophe sur les chrétiens. Dans un premier chapitre, il compare ce témoignage et celui d'Epictète à ceux de Fronton, d'Aristide, d'Apulée, de Lucien ; puis il analyse le passage fameux des *Entretiens* (IV 7, 6) où ὑπ'ἔθους lui paraît désigner moins une « habitude » que la « formation morale » reçue dans le christianisme. Les chapitres III-IV (pp. 17-30) étudient le premier texte de Marc-Aurèle (XI 3) : la παράταξις n'est pas simplement l'esprit de contradiction (« Widersetzlichkeit » Theiler), la « pure opposition irrationnelle », comme chez Epictète : Suidas glose le mot par πόλεμος ἐμπαράσκευος, et il s'agit en effet du combat spirituel du chrétien toujours en ligne, ainsi que de l'intransigeance et de l'irréductibilité propres du christianisme (pp. 22-23) ; à l'*éthos* d'Epictète, Marc-Aurèle ajoute l'élément préexistant, *physis* : les deux témoignages se complètent. Un autre texte de Marc-Aurèle retient davantage encore l'attention ; I 6, 1-2, l'éloge de Diognète, le maître qui l'a mis en garde contre la crédulité. Ce Diognète doit être le peintre philosophe, mais non forcément (p. 35) le destinataire de la *Lettre*, identifié récemment par H. I. Marrou (« Sources chrétiennes », 33) avec Tibérios Claudios Diognetos, grand-prêtre d'Egypte en 197. Pour l'interprétation générale du passage, l'auteur renvoie à sa *Successio* ; il montre l'intérêt des termes τερατευόμενοι, γόητες, δαιμόνων ἀποπομπή pour l'histoire de la superstition. Les deux derniers chapitres (pp. 55 sq.) élargissent l'enquête en opposant stoïciens et chrétiens à propos du « problème du miracle » et en situant les textes dans l'œuvre de Marc-Aurèle.

Édouard des Places.

Origen, *Contra Celsum*, translated with an Introduction and notes by Henry Chadwick. Cambridge, University Press, 1953 ; in-8°, XL-531 p. Prix : 60 sh.

Dans l'histoire du conflit entre l'ancienne et la nouvelle religion, l'importance du *Contre Celse* ne peut se comparer qu'à celle de la *Cité de Dieu* : avec Origène, les chrétiens sont intellectuellement à égalité avec les païens. C'est ce que P. de Labriolle avait bien montré dans un chapitre de sa *Réaction païenne* (Paris, 1934, p. 111-169), et que H. Chadwick souligne dans la première partie de son introduction, consacrée au milieu philosophique ; il étudie ensuite la date : entre 245 et 249 (le « 248 » de K. J. Numann est trop précis) ; — la théologie de Celse : elle concilie monothéisme et polythéisme, dans un grand respect pour les traditions de l'antiquité que les

chrétiens profanent ; le titre de son Ἀληθὴς λόγος vient de Platon (p. XXI et n. 2) ; — le texte de cet ouvrage, plusieurs fois reconstitué d'après les extraits qu'en donne Origène ; mais celui-ci, R. Bader l'a prouvé à nouveau (*Tübinger Beiträge*, 33, 1940), élague fort librement ; — l'identité et l'époque de Celse : épicurien de la seconde moitié du IIe siècle, ou plutôt platonicien éclectique qui écrivait vers 177-180 : la confusion qu'il fait entre chrétiens orthodoxes et gnostiques s'explique mieux s'il vivait à Alexandrie ; — enfin les manuscrits, éditions et traductions. Le Vatic. gr. 386, A, du XIIIe siècle, représente seul la tradition directe ; il appartient à la même famille que le papyrus de Toura (VIe siècle), et tous les autres mss. dérivent de lui. La tradition indirecte est représentée par les mss de la *Philocalie*, cette anthologie du IVe siècle, dont les plus anciens sont Patmos 270 (Xe s.) et Ven. Marc. 47 (XIe s.). La traduction française d'Elie Bouhéreau (Amsterdam, 1700) reste précieuse pour ses interprétations de passages difficiles et pour ses notes. Le texte suivi est celui de P. Koetschau (*GCS*, 1899, fréquemment amélioré d'après les suggestions de Kœtschau lui-même (à l'occasion de sa traduction allemande dans la *Bibliothek der Kirchenväter*, 1926-1927) et d'A. Wifstrand (*Eikota*, IV, Lund, 1938-1939).

La traduction paraît très exacte et se lit facilement ; les extraits de Celse y sont en italique, plus nombreux que dans le choix de R. Bader ; l'annotation cite abondamment les auteurs anciens et modernes. I 1 (I 56, 11 K.), τὸν (νόμον) pour τὸ est une correction certaine ; mais III 16 (I 215, 7 K.), le προκατέχομεν conjecturé p. 138, n. 3 ne vaut pas le προκατηχοῦμεν des mss, qui suppose la même métaphore musicale que son voisin προκαταυλοῦμεν VI 1 (II 70, 12 K.), Ch. préfère avec Wifstrand εὐήμερον à l'ἥμερον de A et à l'ἡμέτερον de la *Philocalie* ; ἱμερτὸν donnerait le sens attendu et s'éloignerait moins des mss. On peut dire (p. 205, n. 3) que la distinction de l'image et de la ressemblance est « une exégèse traditionnelle » jusqu'à Origène (cf. Irénée et Clément) ; mais après lui S. Grégoire de Nysse tendra à les identifier, et ainsi fera décidément S. Athanase. VII 3, à propos de l'indécence de la Pythie, une note soutient (malgré P. Amandry ; p. 396, n. 6,) qu'« Origène n'a pas dû l'inventer ».

Trois *indices* terminent ce beau volume ; celui des citations d'auteurs classiques (pp. 519-520) est plus synoptique que celui de Kœtschau ; celui des passages de l'Ecriture, particulièrement développé, remplit les pp. 521-531.

Edouard des Places.

Gregorii Nazianzeni, ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ ΒΙΩΝ. Carmen edidit, apparatu critico munivit, quaestiones peculiares adjecit Henricus Martinus WERHAHN. (*Klassisch-philologische Studien*, H. 15). Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1953. In-8°, XI-104 pp. Prix : DM. 9.

Parmi les poèmes que contient le t. XXXVII de la *Patrologie grecque*, et qui datent pour la plupart des dernières années de S. Grégoire de Nazianze (pp. 7-9), les 255 trimètres de la « comparaison des Vies » (la vie selon le monde et la vie selon l'esprit) tiennent une place de choix ; avec le *Carmen ad animam suam*, c'était la pièce qui méritait le mieux une édition particulière ; il semble, en effet, que l'édition de Cracovie, si longtemps entravée par les circonstances, doive s'attacher surtout à la Correspondance. H. M. Werhahn, disciple de H. Herter, s'est bien acquitté de sa tâche. Il a collationné les manuscrits, dont les meilleurs sont Laurentianus plut. 7, 10 (L), du XIe siècle, et Oxf. Clarkianus 12 (C) du Xe ; il étudie la métrique de Grégoire, la forme du poème et la nature de la diatribe (pp. 9-20). Le texte occupe les pp. 22-29 ; l'apparat, négatif, ne laisse pas toujours voir immédiatement à quel lemme s'oppose la variante mentionnée : ainsi v. 2, τίνες δ'

de L remplace-t-il καὶ τίνες ou τίς δ' ? Le premier sans doute ; pour le second, ce serait une faute trop grossière ; mais on peut hésiter. Vient ensuite (pp. 30-74) le commentaire, clairement rédigé en latin comme l'introduction. Au v. 14, « Dieu est mon père, c'est à Dieu que j'ai été uni », l'éditeur renonce à citer les parallèles néoplatoniciens ou scripturaires ; il aurait pu tout de même en indiquer au moins quelques-uns, quitte à illustrer moins abondamment les lieux communs sur le luxe qui reviennent plusieurs fois au cours du poème. P. 37, n. 33 fin, Paul le Silentiaire, qui vivait au VI^e^ s., est appelé à tort « contemporain de Grégoire » et l'épigramme citée de lui est *A. P.* VII 307, non VIII 4. Le v. 51 doit peut-être se traduire : « Les trônes sont fragiles et plus souvent amis de la fortune » ; il n'est pas nécessaire de sous-entendre, avec Billius, φίλοι εἰσίν, et de comprendre (p. 40) : « *tempori est amicior amicus* ». A propos de νόμος-τύραννος, compléter la n. 55 de la p. 43 par mon *Pindare et Platon*, Paris, 1949, pp. 171-175.

Les trente dernières pages du volume (pp. 75-104), « Auctores veteres philosophi eruuntur », résument la dissertation de l'auteur, présentée à Bonn en 1949 : Grégoire ne dépend pas de Cercidas (pp. 75-86) ; il cite Cléanthe à travers Posidonius (pp. 87-88) et fait de larges emprunts au stoïcisme (pp. 88-94) ; il semble avoir connu Héraclite, — dont beaucoup d'aphorismes avaient passé en proverbe, — mais seulement par une collection de sentences ou un doxographe (pp. 94-101) [1].

Edouard des PLACES.

Johannes QUASTEN, *Patrology*. Vol. II. *The Ante-Nicene Literature after Irenaeus*. Utrecht et Anvers, Spectrum, 1953. In-8°, XI-450 p.

Le tome premier de la *Patrology* de J. Quasten a été salué comme la promesse d'un nouveau Bardenhewer ; le t. II, que deux autres suivront, ne déçoit pas cet espoir. Nous avons ici le manuel idéal : l'étude de la vie et des éditions de chaque auteur conduit progressivement à sa théologie, laquelle, s'il s'agit d'un Origène ou d'un Tertullien, peut remplir une ample section. Avec Clément d'Alexandrie, S. Hippolyte de Rome et S. Cyprien, ce sont là, en effet, les chapitres majeurs du présent volume, consacré aux « Anténicéens après Irénée ». De courtes introductions caractérisent les principaux moments de cette période : Alexandrie et son école (pp. 1-4), celles de Césarée et d'Antioche, la première continuant les Alexandrins, la seconde plus attachée à la lettre des Ecritures (pp. 121-122) ; les commencements romains de la littérature latine chrétienne (pp. 153-154) ; les Africains (p. 243). Chacun de ces chapitres comporte un certain nombre de bibliographies, qui distinguent, pour les différents auteurs, éditions, traductions et études ; l'ordre chronologique adopté pour ces dernières facilite la recherche et donne une première idée de l'histoire des questions. L'information, étonnamment complète, s'étend aux ouvrages les plus récents, comme la traduction anglaise du *Contra Celsum* par H. Chadwick (Cambridge, 1953 ; cf. p. 56). La discussion d'Origène avec Héraclide, que nous ont rendue les papyrus de Toura, est largement analysée (p. 62-64). Bien au fait des controverses sur l'œuvre d'Hippolyte, l'auteur lui laisse les *Philosophoumena* et apprécie avec modération le caractère et le rôle du fougueux écrivain (pp. 163-165 et 198).

En vue d'une réimpression qui ne tardera guère, signalons de légères erreurs ou omissions. P. 5, l. 11, lire : 1951 ; p. 6, milieu, lire : M. Pohlenz ; p. 21, l. 5, il fallait citer plutôt la seconde édition de C. Bigg (Oxford, 1913 ; cf. p. 41) ; t. I. 12 du bas, lire : Peuketier ; p. 64, l. 6 du bas, lire : σαίνεσθαι ; p. 133, milieu, rétablir le titre de J. Martin : <*Symposion*> ; p. 163, ajouter

1. P. 2, l. 6, lire : *eruuntur* ; p. 3, n. 2, mil., lire : Sinko ; p. 9, à propos du trimètre iambique, la n. 5 pouvait citer la thèse de J. DESCROIX, Paris, 1930 ; p. 40, n. 44, lire : *chaire*.

aux travaux sur Minucius Félix : F. Lavallée, « L'Apologétique de l'*Octavius* », in *Mélanges J. Saunier*, Lyon, 1944, pp. 121-137 ; pp. 394 et 435, lire : Wuilleumier.

Edouard des Places.

Studies in honour of Gilbert Norwood (The Phœnix, Supplementary volume I) Toronto, University of Toronto Press, 1952 ; in-8° XVIII-278 p.

Ces mélanges ont été offerts au professeur Norwood de Toronto à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire grâce aux soins d'un comité présidé par M. E. White. On y trouve d'abord une précieuse bibliographie qui donne un tableau de l'œuvre variée du prof. Norwood dont on connaît surtout en France le Pindare original et pénétrant. A l'image de l'œuvre du maître les contributions des collaborateurs couvrent un large champ des études grecques et latines, et s'inspirent de son esprit. Comme l'écrit H. J. Rose au début de son article sur la métaphore, où il montre avec finesse que les emplois métaphoriques de divers termes, notamment de noms d'animaux n'éveillent pas les mêmes images dans l'antiquité que de nos jours (ainsi l'âne qui dans l'*Iliade* 11, 558 représente un héros d'endurance) : « M. Norwood lit les textes anciens parce qu'il les trouve intéressants, non parce que tel passage fournit quelques emplois étranges de l'accusatif pluriel, tel autre peut être ingénieusement corrigé en deux ou trois passages, un troisième semble s'accorder avec les théories psychologiques les plus modernes ».

Je crois rendre service aux lecteurs en donnant le contenu de cet ouvrage qui fait honneur à ses auteurs comme au savant à qui il est dédié : G. M. A. Grube, The gods of Homer ; — L. Woodbury, The Seal of Theognis ; — W. B. Stanford, Pelias and his pallid Wits (il s'agit de *Pyth.* 4, 109, expliqué par opposition avec les μέλαιναι φρένες d'Homère) ; — S. M. Adams, Salamis symphony, The Persae of Æschylus ; — L. J. D. Richardson, The inner conflict in the Persae ; — I. M. Linforth, Notes on Œdipus at Colonus ; — R. A. Browne Medea-Interpretations ; — W. P. Wallace, The Spartan invasion of Attica in 431 ; — K. Freeman, The mystery of the Choreutes (Antiphon, 6.) ; — E. A. Havelock, Why was Socrates tried ? — M. D. C. Tait A Problem in the Method of Hypothesis in the Phaedo ; — N. W. Dewitt, Epicurus and Menander ; — J. M. Edmonds donne le résultat de l'examen de la première page du papyrus du Caire de Ménandre aux rayons infra-rouges : le résultat le plus important serait le déchiffrement de la paraphrase de l'*Arbitrage* ; — E. R. Dodds, A fragment of a Greek Novel (P. Mich. Inv. n° 5) ; — J. T. Muckle, Clement of Alexandria attitude toward Gréck philosophy ; — L. Ross Taylor, Lucretius on the Roman theatre ; — O. J. Todd, Dates in the autumn of 63 B. C. ; — H. Bennett, The restoration of the Virgilian farm ; — R. J. Getty, Liber et Alma Ceres in Vergil Georgics 1. 7 ; — E. T. Salmon, Horace's ninth Satire in its setting ; — W. L. Grant, Elegiac themes in Horace's odes ; — H. L. Tracy, Thought-sequence in the ode ; — W. H. Alexander, The interpretation of Seneca EM 46, 1 ; — G. Bagnani, And passing rich... (porte sur le *Satyricon*) ; — L. A. Mackay, Tacitus *Agricola* 36, 3) ; — T. H. Robinson, The prophet in Israel and in Greece ; — H. J. Rose, Metaphor ancient and modern ; — J. Whatmough, On a underestimated feature of language ; — Barker Fairley, Helena in Gœthes's Faust ; — A. S. P. Woodhouse, Milton's pastoral monodies.

P. Chantraine.

O. Montevecchi, *Papyri Bononienses* (P. Bon). I (1-50) (Pubblicazioni dell' Universita cattolica del Sacro Cuore, N. S. vol. XLII), Milan, Societa editrice « Vita e Pensiero », 1953 ; in-8°, XII-150 p. ; 1500 lires.

Il s'agit de la publication d'ensemble des papyri de la Bibliothèque universitaire de Bologne, acquis en 1930. Un inventaire descriptif en avait déjà été donné en 1947 dans *Aegyptus* XXVII, pp. 159-184, suivi d'une publication de presque tous les textes littéraires et de plusieurs lettres privées dans diverses revues. L'édition fort honorable que vient de donner Mlle O. Montevecchi constitue un gros progrès dans le déchiffrement et offre l'avantage de classer les textes et documents par catégories.

Parmi les 9 textes littéraires, 3 méritent une mention particulière. Un *Homeromanteion* (n° 3) donne un hexamètre homérique pour chacune des combinaisons possibles avec trois dés à jouer (le v. 6 de l'actuelle col. II est certainement Φ 223). La katabase, déjà étudiée par M. R. Merckelbach, (n° 4) suggère de nombreux rapprochements avec divers textes grecs et avec le chant VI de l'Enéide mais reste bien fragmentaire, malgré l'ingéniosité des restitutions proposées ; notons que Mlle Montevecchi semble renoncer à l'épithète « orphique » employée précédemment. Le n° 5 est une « juxtalinéaire » donnant des modèles de lettres de félicitations ou de consolations pour diverses circonstances de la vie. Les titres latins sont assez évocateurs : *gratulatoriae hereditatum acceptarum, gratulatoriae libertatis acceptae* ou encore *suasoriae de minimis legatis* ; il y a là quelques aspects curieux des relations sociales sous l'Empire et si, pour le style, le commentaire de Mlle M. fait allusion à certains Dialogues des morts de Lucien, pour la pensée c'est plutôt à des lettres de Pline le Jeune qu'il convient de songer.

Des documents ptolémaïques, peu nombreux et mal conservés, il ne faut retenir que la présence de nombreux sigles et symboles, peu connus ou inconnus, qui sont reproduits au trait aux pp. 140-1, à défaut de planches dont l'absence totale, pour des motifs sans doute pécuniaires, est, comme toujours, regrettable.

Parmi les pièces officielles de l'époque romaine et byzantine, se trouve un fragment datant de Caracalla, dans lequel Mlle Montevecchi veut voir un édit impérial et qu'elle rapproche d'un procès-verbal d'audience qui est de la fin de 215 p. C. et a été publié dans les Etudes de Papyrologie VII (1948), p. 17 sq. ; l'état du document ne permet pas d'affirmer qu'il s'agit ici aussi de l'émeute qui éclata lors de l'entrée de Caracalla à Alexandrie, mais cela reste vraisemblable. Mlle M. donne la liste des documents papyrologiques concernant le séjour de Caracalla en Egypte ; comme il s'agit essentiellement d'édits, il serait intéressant, par exemple, d'en rapprocher le style de celui de l'inscription de Dméir ou de propos rapportés par Dion Cassius. Sur le séjour de Caracalla en Egypte, on peut ajouter le B G U 266 et sur les édits de cet empereur le p. gr. 1370 de Stasbourg (inédit).

Les documents d'ordre privé sont du type courant : Toutefois le n° 31 (44-5 p. C.) pourrait être le plus ancien reçu conservé de corvées de digues et il semble que c'est entre 37 et 44 p. C. que les Egyptiens eurent désormais la possibilité de s'acquitter, par une corvée, de la taxe du χωματικόν. Les lettres n^{os} 42 à 44 ont été reprises presque telles quelles de l'*ed. pr.* ; en 44, l. 4, la correction Εὐσταθίου ne s'imposait pas à la place de εὐσταθ<ε>ῖς. Le n° 47, non identifié, est adressé à un stratège et un examen de la l. 1 devrait permettre de retrouver le nom de ce fonctionnaire.

Les délais d'impression ont empêché de mentionner certains ouvrages étrangers récents (A. Stein, R. A. Pack). Détail plus fâcheux : aux n^{os} 4 et 5, des groupes de lettres ou même de mots que Vitelli lisait encore en 1930-1, ne sont plus lisibles aujourd'hui ; je suppose que ces textes ont souffert des déménagements auxquels la guerre les a soumis. Qui nous dit alors que les autres textes de la collection n'ont pas souffert ? Il serait souhaitable que

tout papyrus entrant dans une collection soit aussitôt photographié et, si possible transcrit par un papyrologue. S'il en avait été ainsi jadis, on aurait moins lieu de déplorer la disparition de collections allemandes, dont celle de Berlin.

J. SCHWARTZ.

Giorgio PASQUALI *Storia della tradizione e critica del testo* (Estr. dal. seconda edizione) ; XXIV ; 469-492 p. in-8° ; Firenze, Felice le Monnier 1952.

L'éditeur de G. Pasquali a réuni dans cette brochure la préface que l'auteur avait composée pour la seconde édition de son livre et trois appendices qu'il y avait adjoints : 1° une critique — fort élogieuse — du livre d'Alph. Dain intitulé *Les manuscrits* ; c'est la traduction en italien du compte-rendu qui avait paru en allemand dans Gnomon en 1951 ; 2° un article intitulé *Congettura e probabilita diplomatica*, publié antérieurement dans les Annales de l'Ecole normale de Pise (vol. 17, 1948, pp. 220-223) ; 3° une traduction des quelques pages de Paul Maas *Schicksale d. antik. Literatur in Byzanz*, qui figurent dans la 7e édition de l'*Einleitung* de Gercke-Norden. La préface et le compte-rendu de l'ouvrage de Dain résument les connaissances que G. Pasquali avait acquises sur la tradition des textes, et formulent les principes sur lesquels doit se guider, selon lui, tout éditeur de textes, anciens ou modernes. Pasquali avait foi dans sa science, et son exposé n'a rien de froid ni de sec ; je suis assuré que bien des lecteurs partageront le jugement des étudiants de Florence ou de Pise qui ont affirmé à leur vieux maître qu'ils avaient lu son livre, *non certo « come un romanzo » ma senza annoiarsi.*

A. ERNOUT.

Franz BECKMANN, *Humanitas Ursprung u. Idee* ; 51 p. in-8° ; Aschendorffsche Verlagsbuchh., Münster Westf. 1952.

Cette brochure reproduit le texte d'une conférence prononcée à deux reprises en 1946 et en 1949 pour exposer à nos contemporains *das antike Ideal und seine Rolle im Leben der rômischen Gesellschaft der spâten Republik*. M. Beckmann a bien marqué le caractère spécifiquement romain de la notion *humanitas*, et de l'*homo humanus* : elle ne correspond pas exactement à la φιλανθρωπία des Grecs, bien que *humanitas* ait servi à traduire ce mot ; elle comporte des acceptions plus nombreuses : c'est l'ensemble des qualités qui font la noblesse de l'homme — qualités de l'esprit et qualités du cœur — culture des *bonae artes, liberales, ingenuae artes* : humanité et humanisme. M. Beckmann a fondé sa démonstration sur des exemples empruntés surtout à Cicéron, qui, en effet, est le représentant le plus parfait de cette *humanitas* exaltation des valeurs humaines.

A. ERNOUT.

J. Wight DUFF, *The literary History of Rome from the Origins to the close of the Golden Age* ; ed. by. A. M. DUFF. XVI-535 p. in-8°. London, Ern. Benn Lim., 1953.

La première édition de cette excellente histoire de la littérature romaine a paru en 1909 ; la seconde, publiée en 1910, quoique *frequently reprinted*, était épuisée depuis longtemps ; c'est la fille de l'auteur, Mlle A. M. Duff qui

s'est chargée de publier la troisième. Elle n'a pas touché au texte lui-même, se contentant d'ajouter au volume un supplément bibliographique, qui n'a pas la prétention d'être « exhaustif », et qui donne seulement les noms des auteurs et les titres, sans indiquer le lieu de publication et l'éditeur, ce qui n'est pas sans inconvénient. L'ouvrage reste ce que l'auteur avait voulu qu'il fût : un livre de lecture aisée, fait par un homme de goût et sensible à la beauté. Les citations sont heureusement choisies et traduites avec amour : les textes poétiques, souvent rendus en vers ; ces qualités expliquent et justifient le succès permanent de cette Histoire de la Littérature. La publication du second tome, qui traite de l'Age d'argent, est annoncée : il sera sans doute aussi bien accueilli.

A. Ernout.

M. L. Clarke, *Rhetoric at Rome, A Historical Survey*, VII-203 p. in-8° ; Londres, Cohen a. West Ltd, 1953. Pr. 21 sh.

Le sous-titre ajouté par M. Clarke indique l'objet de son livre : c'est essentiellement une histoire de la rhétorique à Rome, destinée à faire connaître aux lecteurs qui l'ignorent ou qui l'oublient, l'importance de cette technique dans l'éducation romaine, et par là dans la vie tout entière. Introduite en Italie par les rhéteurs et les sophistes grecs, et limitée d'abord à l'étude de procédés de composition et de style du discours, elle élargit bientôt son domaine, réunit sous sa férule à peu près toutes les branches du savoir, et la conception qu'en a Cicéron dans le *De Oratore* est bien loin de l'idée qu'en donnent la *Rhétorique à Hérennius*, ou encore des traités du même Cicéron comme l'*Orator* ou le *De inuentione*. Maîtresse de l'éloquence politique et judiciaire sous la République la rhétorique ne tient pas une moindre place sous l'Empire, alors même que le Sénat et les assemblées populaires ne sont plus que des ombres. Des ouvrages comme le traité de Quintilien, le Dialogue des Orateurs — sans compter les Controverses et Suasoires de Sénèque le père — témoignent de l'influence qu'elle continue d'exercer : il n'est pas un écrivain qui ne subisse — volontairement ou non — son action ; et jusqu'à l'écroulement du monde antique, elle compliquera ses règles et imposera sa façon d'écrire — et par là même de penser — aux auteurs tant chrétiens que profanes. Oserait-on soutenir qu'elle a perdu tout crédit dans notre monde moderne ? Sans doute le nom de « rhétorique » a disparu de nos classes de lycées ; mais la suppression du nom a-t-elle entraîné la disparition de la chose ? Cette fortune de la rhétorique, comment la juger ? M. Clarke rappelle dans sa conclusion une phrase de Renan qu'il traduit ainsi : *Rhetoric is, with poetic, the only mistake the Greeks made* [1]. Ce jugement n'est-il pas trop sévère ? La conclusion de M. Clarke est sage, sinon très neuve : *Rhetoric is well enough, if kept within limits. But it should not be allowed to dominate the educational system and absorb the interests of the educated man so far that other more valuable studies languish. In short, as the Emperor Julian put it : « Do not despise the art of words ; do not neglect rhetoric, do not give up your familiarity with the poets. But devote more attention to the sciences* [2] ». Il est instructif de voir que les idées de Julien concordent avec les tendances de notre enseignement actuel.

A. Ernout.

1. Dans « *Discours et conférences* » (1887), p. 130.
2. Julien, *Epist.* 55 (Hertlein) = 3 (Wright).

Adolf Berger, *Encyclopedic Dictionary of roman Law* (Transact. of the Amer. Philosoph. Soc., N. S. vol. IV p. 2, pp. 333-808); Philadelphia 6, The Amer. Philosoph. Soc., Independence Square, 1953.

Ce gros volume de près de 500 p. in-4° n'est pas seulement un lexique latin-anglais du vocabulaire juridique romain ; il contient tous les renseignements qui peuvent servir à l'étude de ce droit : à la fois les termes techniques comme *mancipatio*, *poena*, *uindicta*, et les mots qui, sans appartenir strictement à ce groupe, peuvent se rencontrer dans un texte traitant d'une question de droit, et prendre ainsi une coloration juridique. Ouvrant au hasard ce Dictionnaire, je lis à la p. 451 un article : « *Eiusmodi*. Of such a kind. Syn. *huiusmodi*. The latter word is preferred by Justinian in his constitutions, where it appears several hundred times while *eiusmodi* is used by him only once. *Huiusmodi* is, therefore, considered as a criterion of interpolation ». Cet exemple illustre assez bien, je pense, la méthode de M. A. Berger, et les raisons qui ont déterminé son choix. Il montre comment un mot d'apparence aussi banal et neutre que *eiusmodi* peut prendre, envisagé sous l'aspect juridique, un relief éminent, et servir de critère dans une question souvent débattue, celle des interpolations dans le texte de Justinien. Le difficile est de tracer la limite exacte et précise entre ce qui est de langue courante et ce qui est de langue spéciale ; et l'auteur d'un Dictionnaire de ce genre risque d'être entraîné insensiblement à écrire un Dictionnaire complet de la langue latine. M. Berger s'est efforcé de se restreindre, et si l'on est parfois tenté de le chicaner sur la valeur spécifiquement juridique de tel mot, ou de telle ou telle expression, il peut invoquer, pour se justifier, que son Dictionnaire s'adresse non pas seulement aux romanistes de profession, mais aux juristes, et spécialement aux juristes de langue anglaise, qui peuvent ignorer le latin et pour qui *Romanistica non leguntur* : c'est du reste à ces derniers qu'il a pensé en rédigeant l'*English-Latin Glossary* qui contient la traduction latine des principaux termes juridiques anglais.

Encyclopédique, ce dictionnaire contient non seulement un lexique des mots juridiques du latin, noms, verbes, adjectifs avec leur définition, leur emploi, et, au besoin, une esquisse de leur histoire, mais aussi des notices sur les grands juristes (par ex. p. 704 Servius Sulpicius Rufus), des listes des grands événements juridiques (*Lois*, pp. 544-561 ; *Sénatusconsultes*, pp. 696-700 etc.). Les articles les plus importants sont suivis d'une bibliographie spéciale. Enfin le livre se termine par une Bibliographie générale pp. 786-808) qui ne comprend pas moins de 20 sections dans lesquelles les livres sont classés méthodiquement. Ces simples chiffres donnent une idée de l'ampleur de l'information réunie par M. Berger, et du soin qu'il a mis à la distribuer. Son dictionnaire sera un excellent répertoire aussi bien pour les juristes que pour les philologues classiques qui sont souvent embarrassés pour comprendre et traduire exactement les termes techniques du droit romain.

A. Ernout.

Friedr. Stolz, *Geschichte der lateinischen Sprache* ; 3e stark umgearbeiete Aufl. von D. Dr. Albert Debrunner ; 136 p. in-16° ; Berlin, W. de Gruyter, 1953. Prix : DM. 2.40.

Ce petit livre, qui forme le n° 492 de la « *Sammlung Göschen* », n'est pas une simple réimpression de l'ouvrage de Stolz : l'aspect matériel même suffirait à le prouver. L'éditeur a renoncé au caractère gothique pour adopter le romain, et la lisibilité en est devenue meilleure ; ce changement a permis également de gagner de la place : l'édition de 1910 avait 147 pages ; celle-ci n'en a que 136, tout en contenant autant et plus de matière. M. Debrunner

n'a pas modifié essentiellement l'exposé de Stolz, mais il l'a rajeuni dans le détail, et il l'a clarifié : la table des matières ne comporte plus que 7 chapitres au lieu de 14, mais ces chapitres se subdivisent à leur tour en nombreux paragraphes (186 en tout), qui en facilitent la lecture et l'intelligence. La bibliographie a été mise au courant ; les notes du bas des pages, plus nombreuses, témoignent du souci d'informer le lecteur de l'état actuel des recherches. Parmi les additions et corrections, je signale au § 102, une nouvelle interprétation de l'inscription dite de Duenos, et au § 104 l'indication du débat qui s'est élevé entre J. Wackernagel et M. Niedermann sur l'authenticité de l'inscription de la colonne Rostrale. Enfin le livre a été muni d'un Index des mots latins (*Verzeichnis lateinischer (und latinischer) Wörter*) qui complète heureusement le *Namen-und Sachverzeichnis*. Ce manuel, destiné en principe aux débutants, peut être lu avec profit par des philologues de carrière.

A. Ernout.

Max Niedermann, *Phonétique historique du latin* ; 208 p. in-8° ; Paris, Klincksieck, 1953.

Il n'est pas besoin de présenter longuement aux lecteurs de la Revue de Philologie le Précis de phonétique historique du latin de M. Niedermann. Cette 3e édition a été l'objet d'une refonte complète : si le plan général est resté le même, « dans le détail, elle a subi d'un bout à l'autre des amendements et des retouches destinées à la faire bénéficier de tout ce que les progrès de la philologie et de la linguistique permettent de précision et de rigueur ». Quant on connaît l'information de M. Niedermann, la sûreté de sa critique et de sa méthode, on est certain que ce n'est pas là une affirmation vaine. Une présentation typographique nouvelle a permis de réduire le nombre des pages tout en augmentant la matière. M. Niedermann manie avec aisance l'immense répertoire des faits latins, il les classe et les explique de façon convaincante : j'ai peine à croire pourtant que la conservation de l'*s* intérieur dans *asinus* soit due au fait que le mot — et par conséquent l'animal — n'aient été connus à Rome qu'après le IVe siècle (p. 3, 95), ou que la forme *termins* attestée une fois dans la Sententia Minuciorum à côté de 19 exemples de *terminus* permette de conclure que « la langue maternelle du graveur était l'osque ou l'ombrien, où toutes les voyelles brèves étaient syncopées devant *s* final » et que « par mégarde, il a glissé dans le modèle qu'il reproduisait certains idotismes de son propre parler » (p. 50). Même page, est-ce que les génitifs *mugilum*, et *vigulum* suffisent à démontrer que *mugil, vigil* sont d'anciens thèmes consonantiques ? M. N. constate lui-même que ces formes seraient en contradiction avec le type *consul, ex(s)ul, praesul*. P. 155 M. N. explique *dexter* et *iuxta* par la chute d'un *i* intérieur ; cette explication n'est pas admise par tous les linguistes ; Meillet, notamment, n'y croyait pas ; cf. Dictionn. étymol. 3e éd., pp. 306 et 580). Il y a toujours dans une langue des faits obscurs ou litigieux. Que M. Niedermann ne voie dans ces menues observations que le soin que j'ai mis à le lire, et l'importance que j'attache à son jugement [1].

A. Ernout.

1. M. Niedermann est mort avant que ce compte rendu ne paraisse. Je tiens à exprimer ici le regret que m'a causé la perte de ce savant, qui fut aussi bon philologue que bon linguiste, et dont l'amitié pour la France ne s'est jamais démentie.

I. Albert THUMB, *Handbuch des Sanskrit. II Teil, Texte u. Glossar.* 2e erweiterte u. vollig neu bearbeitete Aufl. von Richard HAUSCHILD ; XII-356 p. in-8° ; Heidelberg, Carl Winter, 1953.

II. Emil VETTER, *Handbuch der italischen Dialekte.* I. Bd : *Texte mit Erklärung, Glossen, Wörterverzeichnis*, VIII-447 p. in-8°. Heidelberg, Carl Winter, 1953.

L'*Indogermanische Bibliothek* éditée par la librairie C. Winter sous la direction de Hans Krahe vient de s'enrichir de deux volumes. Le premier, celui de Thumb, n'est pas la simple reproduction de la partie *Textes* et *Glossaire* du *Handbuch des Sanskrit* qui était épuisée depuis longtemps. M. Hauschild en a fait un ouvrage sinon neuf, du moins renouvelé, en améliorant le choix des textes et le glossaire. V. Henry a dit autrefois, dans la Revue Critique, les mérites de ce manuel, en insistant sur « sa valeur éminement pédagogique ». On souhaite que la réédition de la partie *Grammaire* ne tarde pas : elle est indispensable pour l'explication des textes.

Le second volume est plus neuf. *L'Indogermanische Bibliothek* ne contenait jusqu'à présent, en ce qui concerne les dialectes italiques, qu'une traduction abrégée, due à E. Prokosch, de l'ouvrage classique de C. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, parue sous le titre *Elemenbarbuch der oskisch-umbrischen Dialekte*, en 1905. Mais depuis bientôt 50 ans, notre connaissance des dialectes italiques autres que le latin a progressé, grâce à des études d'ensemble, comme les *Tabulae Iguvinae* de G. Devoto (2e éd., Rome 1940), *Die Iguvinischen Tafeln* de A. von Blumenthal (Stuttgart, 1931), l'*Etude sur les Inscriptions Osques de Capoue* de J. Heurgon (Paris 1940), sans parler de la 2e édition de la Grammaire de Buck, parue en 1928 ; à ces travaux d'ensemble se sont ajoutées maintes études de détail, sur des points obscurs ou controversés — il n'en manque pas — de ces textes, notamment celles de Herbig sur le falisque, de Ribezzo, de Weege, de M. Vetter lui-même. Enfin quelques découvertes, trop rares, sont venues enrichir notre collection, bien pauvre, de documents dialectaux. Ces articles, ces publications d'inscriptions inédites, sont dispersés dans différentes revues, Notizie degli Scavi, Riv. indo-greco-italica, Neapolis, Paideia, Rhein, Museum, Glotta, Indogermanische Forschungen, Revue des Etudes latines etc., et la consultation n'en était pas aisée. Il était souhaitable qu'un ouvrage d'ensemble réunît tous ces matériaux divers et les utilisât pour nous exposer l'état actuel de nos connaissances dans ce domaine. C'est M. Emil Vetter qui a été chargé d'écrire cet ouvrage : on ne pouvait en Allemagne souhaiter meilleur choix : aucun aspect du problème italique ne lui est étranger, et son information est aussi vaste que sûre (chaque texte est précédé d'une bibliographie, bien au courant jusqu'à 1950) ; de plus, sans bannir l'hypothèse et l'explication conjecturale, il a soin d'indiquer au lecteur tout ce qui est de graphie douteuse ou d'interprétation incertaine : les occasions de le faire ne lui manquent pas ; la traduction latine interlinéaire ne prétend pas toujours à la certitude, et bien des inscriptions, trop obscures, sont restées sans traduction.

Beaucoup de ces textes en effet ont été écrits — qu'il s'agisse de gravure ou d'écriture — par des mains malhabiles ou ignorantes dont l'orthographe est mal assurée ; et même des textes de caractère officiel, comme la loi de Bantia en osque, ou les Tables Eugubines en ombrien ne sont pas exempts de ce défaut [1] ; beaucoup se présentent fragmentaires ou mutilés ; des

1. Cf. par ex. p. 176, T. Eug. I a 28 : IUVI verschrieben statt IUVIE ; 30 ERÉL verschrieben statt ÉREK ; 30/1 STAF-/LI ; IUVESMIK sicher verschrieben ; 33 PURTITIUS mit Dittographie der Silbe TI, etc. Pour la loi de Bantia, cf. p. 20 *deiuatuns* est wohl Verschreibung statt *deiuatus* « iurati » ; plus loin *eizasc* ist wohl ein Schreibfehler für *eizaisc* ; p. 23, 19 : Zwei Schreibfehler : *sansae* statt *bansae*, *tautam* statt *toutam*. On peut se demander si ces textes ont bien été gravés par des hommes qui connaissaient les dialectes en question.

formes ont des variantes étranges [1], la plupart se composent de brèves formules ou simplement de noms propres ; l'authenticité de certains est contestée : pour n'en citer qu'un exemple, la fameuse inscription falisque : *foied uino pipafo cra carefo, foied uino pafo cra carefo* [2] « hodie uinum bibam, cras carebo », était considérée comme fausse par Deecke, *mit Unrecht*, juge M. Vetter, qui toutefois est obligé de supposer comme l'avait fait Thurneysen, K. Z. 35, 216, que *pafo* est « *wohl Schreibfehler* », ce qui est bien étonnant ; et j'avoue que *foied* aussi me laisse inquiet en face de latin *hŏdiē*. Les mots ne sont pas toujours séparés, et l'inscription se présente souvent sous la forme d'une ou de plusieurs lignes continues, comme dans l'inscription latine du vase de Duenos, où les coupes ne sont pas toujours faciles ni sûres. Enfin, il faut bien l'avouer, ni la grammaire, ni surtout le vocabulaire de ces dialectes ne sont suffisamment connus, et bien des textes demeurent indéchiffrables, bien des mots de sens ignoré ou contesté : à propos de l'inscription osque n° 184, M. Vetter constate que : *Keine andere oskische Inschrift zeigt so deutlich wie der « titulus Anxianus » wie beschränkt im Grunde noch unsere Kenntnis des Oskischen ist.*

Cette appréciation pessimiste ne s'applique pas seulement à l'osque, mais à l'ombrien, au sabin, au falisque ; même aux dialectes du Latium, si l'on en juge par l'inscription de l'autel archaïque de Tibur (Vetter n° 512) que M. V. s'est refusé à traduire, jugeant *Deutungsversuche, teilweise ganz phantastisch, alle mit falscher Zeilenfolge rechnend* » (p. 358).

Je ne parle pas de l'inscription de Duenos, trouvée à Rome, qui attend encore son œdipe.

Aussi nombre d'interprétations jusque là généralement admises sont modifiées ou combattues par le nouvel éditeur, soit qu'elles concernent le sens général du texte — par ex; le sens de l'inscription de Velletri qui commence par *deue declune statom* (n° 222, pp. 156-157) —, soit qu'elles portent sur le sens d'un mot par ex. osq. *fifikus*, p. 43 ; ou *castrid, kastruvuf* pour lequel M. V. renonce à la traduction par *caput* pour revenir à la traduction ancienne *fundus, praedium*, cf. p. 19 et 224 ; *pristafalacirix*, n° 203, p. 147, etc. Ces quelques exemples, pris entre cent, montrent la difficulté de la tâche de l'éditeur. M. Vetter s'en est tiré le mieux qu'il était possible, et son recueil, sans prétendre apporter toujours des solutions définitives, rendra de grands services. Il apparaîtra plus utile encore quand aura paru la seconde partie de l'ouvrage, la *Grammaire* qui doit suivre. Sans doute, dans le commentaire qui suit chaque inscription, M. V. introduit quelques explications de caractère grammatical, mais elles sont isolées et incomplètes. Je n'ai rien trouvé, par exemple, sur les génitifs falisques (?) en *-osio*, (*Ieuotenosio* 242 b, *kaisiosio* 245 si surprenants, auxquels vient s'ajouter un troisième qu'on lit sur une inscription inconnue de M. Vetter et publiée et commentée par M. Lejeune dans *Collection Frœhner, Inscriptions italiques* p. 40 (Paris, Bibliothèque nationale 1953, v. le c. r. suivant).

Il sera intéressant de les voir réunies en un corps de doctrine, afin de pouvoir comparer cette grammaire avec celles des prédécesseurs, von Planta, Conway, Buck notamment, Mais dès maintenant ce recueil de textes qui complète et améliore le Conway, sans toutefois le faire oublier tout à fait, mérite d'être lu et étudié par tous les savants, historiens ou philologues, que préoccupe le problème italique.

L'impression est très correcte, mais on regrette l'absence de fac-similé, si utiles pour contrôler des lectures difficiles. A ce propos M. Vetter aurait pu signaler les recueils de Zvetaieff qui ne figurent pas dans sa bibliographie,

1. Ainsi n° 127 *culchnasim* « culigna sum » et 131 *culcfnam* « culignam ».

2. Vetter, n° 244 a et b ; Conway, *The italic dialects* 312 ; Deecke, *Die Falisker*, 34, etc. ; v. Stolte, *Der Faliskische Dialekt, passim.*

(sans doute les juge-t-il surannés), et indiquer que l'ouvrage de Deecke sur les Falisques qu'il estime *veraltet* contient non seulement une carte mais des planches de fac-similé.

A. Ernout.

COLLECTION FRŒHNER *Inscriptions italiques* publiées par M. Lejeune; 47 p. in-8° + 16 planches. Paris, Bibliothèque nationale, 1953.

Le cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale renferme des trésors qui n'ont pas encore été entièrement exploités. C'est le cas notamment de la collection épigraphique léguée au cabinet par Wilhelm Frœhner, dont un grand nombre de pièces, et notamment les inscriptions latines, demeurent encore inédites. M. Lejeune, qui s'est signalé par ses beaux travaux sur les inscriptions vénètes et illyriennes, a eu l'idée d'explorer ce fonds : il y a fait des découvertes, soit qu'il ait amélioré la lecture et l'interprétation d'inscriptions déjà connues, soit qu'il ait mis au jour 15 inscriptions encore inédites. La brochure que publie la Bibliothèque nationale ne fait que reproduire — avec une note additionnelle — un article déjà paru dans la Revue des Etudes latines, t. XXX, 1952, pp. 87-128; mais l'importance de l'étude qu'illustrent 16 fort belles photographies justifie pleinement ce tirage à part. Réservant pour le moment l'examen des textes étrusques [1], et d'une inscription celtibère, M. Lejeune a examiné ici, deux ou trois inscriptions purement latines, les documents osques, et les documents falisques.

Parmi les nouveautés, je signale, fr. IV 136, CIL 1² 478 la lecture *sapere* qui fait disparaître la forme d'infinitif « syncopée » *saper* qu'on croyait pouvoir déchiffrer ; j'avoue que, même ainsi corrigée, l'inscription ne me semble pas rester sans difficultés.

Fig. IV, 1 inédit, inscription mutilée provenant du lac Fucin, d'interprétation incertaine, mais qui présente des traces de dialectismes, notamment VECI = *uīcī*, et d'orthographe syllabique, comme à Préneste : FECRONT = *fecerunt* ; et sans doute SETM = *Se(p)temius*.

Fig. X, 403, inédit, dont le texte NOMESIER VAREA FOLENIA (doublet de NOMESI VARIA) présente des traces d'influence ombrienne (e. g. le génitif en *-ier*) ; le nom *NOMESI*, sans doute d'origine étrusque, est répandu dans toute l'Italie dialectale : osq. *Niumsieis* gén., prén. *Numasioi* dat. : lat. *Numerius* etc.

Les inscriptions osques — dont deux qui figuraient sur des bagues d'or ont malheureusement disparu avec les objets eux-mêmes — sont déjà toutes connues ; mais certaines ont amené M. Lejeune à reprendre le difficile problème des *iuvilae (diu-)* déjà abordé par M. Heurgon : la solution définitive reste encore à trouver.

Enfin, la troisième partie de cette étude, consacrée aux inscriptions falisques, comporte deux textes inédits (fig. V, 349, et V, 350) qui donnent à M. Lejeune l'occasion de reprendre la question de l'origine du génitif latin des thèmes en *o/e*. M. Pisani à plusieurs reprises, a soutenu que ce génitif en *-ī* était issu phonétiquement de la vieille désinence indo-européenne en *-osio* [2] : l'argumentation dont il a appuyé sa thèse a laissé sceptiques nombre de linguistes, dont M. Lejeune. Mais la présence des deux formes, l'une en

1. L'étude a paru maintenant dans les *Studi Etruschi*, v. XXII (1953), p. 131-155.

2. V. en dernier lieu dans Ann. d. Fac. di Filos. e Lett. d. Univ. di Milano, V, 3, 521-503 *Il gen. sing. dei temi in o in veneto e in latino.*

-ī (ou *ei* [1]), l'autre en *-osio* (*anitiosio* ou *aiminosio* qui vient s'ajouter aux 2 exemples précédemment connus), en falisque ne laisse pas d'étonner : supposer que *-osio* a été éliminé par *-ī* sous l'influence du latin n'est pas non plus chose qui va de soi. M. Em. Vetter, dans son *Handbuch der ital. Dialekte*, n'en dit rien ; Erich Stolte, *Der Faliskische Dialekt*, p. 50, n'admet que des génitifs en *-ī*. Le problème reste posé.

Il faut espérer que l'exemple donné par M. Lejeune sera suivi, et qu'un jeune chercheur s'attachera à sortir de l'ombre les documents de la collection Froehner qui y demeurent encore. La moisson ne sera peut-être pas aussi riche, mais il doit y avoir encore à glaner.

A. Ernout.

J. Marouzeau, *L'ordre des mots en latin*. Volume complémentaire avec exercices d'application et bibliographie (Collection d'Etudes latines, Série pédagogique VI) ; 150 p. in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Alors que les précédents volumes où M. Marouzeau traitait de l'ordre des mots en latin figuraient dans la *Série scientifique* de la Collection d'Etudes latines, ce « volume complémentaire » est rangé dans la *Série pédagogique*. Il n'inaugure pas en effet une nouvelle tranche de recherches, mais c'est plutôt une conclusion dans laquelle sont résumés et mis au point les résultats auxquels ses précédentes enquêtes ont conduit l'auteur ; résultats dont pourront bénéficier les professeurs dans leur enseignement ; et ce caractère pédagogique est souligné par la présence d'exercices d'application — 2 textes en prose (Salluste, Cicéron), 2 en vers (Virgile, Ovide) —, traduits, et commentés au point de vue de l'ordre des mots. On sait combien les questions d'enseignement ont préoccupé M. Marouzeau ; ce dernier livre en est la preuve. Là où le lecteur ne voit souvent qu'arbitraire ou liberté d'indifférence, il a su découvrir et expliquer les raisons qui déterminent le choix de l'écrivain, raisons générales qui tiennent à la nature même de la langue à sa *structure fondamentale*, aux changements phonétiques et morphologiques qui ont leur répercussion dans la syntaxe, raisons particulières qui varient avec le caractère de l'œuvre et les intentions de l'écrivain. Ces raisons sont nombreuses et diverses ; elles ne sont pas toujours exactement discernables, et parfois ne pas apparaître du tout : il faut compter avec une certaine liberté d'indifférence [2], et aussi avec la négligence de l'auteur ; il faut compter aussi avec le fait que « *ce qui nous manque pour assurer notre jugement, c'est le sens intime de la langue tel que le possédaient les sujets parlants ; nous devons y suppléer par une interprétation laborieuse fondée sur des règles parfois sujettes à révision ou discussion* » (§ 285, p. 144). Cette juste remarque ne s'applique pas seulement à l'ordre des mots, mais à toutes les parties du discours, grammaire et vocabulaire, prononciation, etc. Toute langue morte comporte une part d'inconnu, plus ou moins grande. C'est

1. P. 37. L'interprétation de *Caui tertinei* comme étant des nominatifs étrusques n'est pas de Herbig seul ; c'est aussi celle de W. Deecke, ouvrage cité p. 197, qui traduit le texte *caui : tertinei posticnu* par *Gaia Tertineia Postii filia* (?) ; Herbig n'a fait que modifier légèrement cette interprétation en traduisant *Gaia Tertia, die Gattin des Posticnu*, M. Vetter hésite entre des nominatifs (n° 319) et des génitifs (v. Index).

2. Instructive est la remarque de la p. 28 : *Ce qui est à retenir, c'est qu'il ne faut ni forcer les explications pour les invoquer à tout propos, ni se dispenser d'y faire appel dans les cas favorables.* — Cf. aussi les §§ 93, 134, 142, 216, 279.

le mérite de M. Marouzeau d'avoir réduit cette part dans un sujet particulièrement difficile [1].

A. Ernout.

Jens S. T. Hanssen, *Latin Diminutives A Semantic Study*, (Univ. i Bergen, Arbok 1951, Hist-antik. rekke, Nr. 1, 266 p. gr. in-8°, Bergen, A. S. John Griegs Boktrykkeri.

Les diminutifs latins ont été l'objet de nombreuses études d'ensemble ou de détail, et dernièrement encore M. Reino Hakamies a publié dans les Annales de l'Académie des Sciences finnoise une « *Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes* » [2]. On pouvait craindre que, par une coïncidence malheureuse, le livre de M. Hanssen ne doublât fâcheusement celui du philologue finnois. Mais la question a été traitée de façon différente par les deux auteurs. M. Hakamies a traité le sujet largement, sans s'attarder dans le détail, et a suivi le sort du diminutif latin jusque dans les langues romanes, M. Hanssen au contraire a voulu établir *how, when, and why they (= the Latin diminutives) are used and sometimes why they are not used...* En conséquence *the diminutives have been studied author by author and work by work* (Préface, p. 1). De plus il n'est pas allé plus loin que les auteurs de la période républicaine, jugeant que la latinité impériale — latinité d'argent, ou basse latinité — *has it own problems*. Ce n'est pas qu'il se soit interdit toute incursion dans ce domaine, mais les auteurs qu'il cite de cette période ne le sont jamais qu'incidemment, à titre de comparaison.

Le livre de M. Hanssen se compose de 7 chapitres d'importance inégale : I. Plaute et Térence (pp. 5-102) ; II. Caton et Varron (103-132) ; III. Les satires de Lucilius et Varron (133-149) ; IV. Lucrèce (150-158) ; V. Catulle Les historiens (159-162) ; VI. Cicéron (163-226) ; VII. Problèmes généraux (227-258). Les places d'honneur, comme on voit, ont été prises par le comiques et par Cicéron, et, conformément au plan qu'il s'est tracé, M. H a examiné sous tous ces aspects l'emploi du diminutif chez ces auteurs : le chapitre concernant les comiques n'a pas moins de 18 subdivisions, celui concernant Cicéron en a 11. Pour Cicéron un tableau a été dressé de la distribution des diminutifs dans les 4 genres littéraires où l'on peut ranger l'œuvre de l'écrivain : discours, œuvres philosophiques, ouvrages de rhétorique, lettres. Les exemples sont examinés un par un et commentés abondamment ; et l'on a souvent l'impression d'assister à une explication de textes faite devant des élèves. De plus, cette méthode amène forcément l'auteur à des répétitions, et la lecture de son livre en devient parfois pénible, sentiment auquel contribue la typographie adoptée où texte latin, traduction, commentaire, références sont imprimés dans un caractère uniforme et massif. Je dois dire que les commentaires de M. Hanssen sont ingénieux, et que, si ses interprétations sont parfois discutables, elles témoignent d'un esprit subtil et pénétrant. Le dernier chapitre sort du domaine latin pour poser le problème du diminutif dans les langues indo-européennes anciennes ou modernes — et la conclusion tourne court.

Les diverses valeurs du diminutif, et les différentes nuances de la pensée qu'il sert à exprimer sont reconnues depuis longtemps — et M. H. n'a pu

1. La bibliographie méthodique est faite avec toute la compétence qu'on pouvait attendre de M. Marouzeau. Est-ce à dessein qu'elle a omis l'étude de Paul Gilles, *Sur la place des noms de nombre dans César* parue dans les *Mélanges Louis Havet*, pp. 167-176 ? — P. 55, l. 8 du bas, lire : *-ērunt* au lieu de *-ĕrŭnt*.

2. Helsinki, 1951, 148 p. in-8°. Cf. mes c. r. dans *Rev. Phil.*, 1952, p. 241 et dans *Roman Philology*, vol. 6, 6, 1952-53, pp. 199-200.

guère innover dans ce domaine : le sens de diminutif se tire aisément du contexte où il figure, et varie avec l'intention de l'écrivain ou du sujet parlant : le diminutif peut-être technique, expressif ou affectif ; il peut être familier aussi, mais il ne l'est pas exclusivement. Dans un exposé de caractère philosophique ou scientifique, il s'impose nécessairement à l'écrivain, et Lucrèce et Cicéron ne manquent pas d'y recourir. Ailleurs, comme chez Catulle ou Apulée, il résultera d'un penchant pour le maniérisme. Ailleurs, il aura perdu toute valeur propre, en se spécialisant dans un sens qui l'éloigne du simple dont il dérive : ainsi *ungula* en face de *unguis*. Tout est loin d'être clair du reste dans la formation des diminutifs, et l'origine des suffixes qui ont servi à les former, nous échappe souvent M. H. considère comme des morphèmes de diminutifs certains suffixes qui peuvent s'expliquer autrement (je pense entre autres au cas de *modicus* et de *unicus* par ex. où je ne vois rien ni dans la forme ni dans le sens qui puisse s'expliquer par un diminutif). Une des questions les plus intéressantes que traite le livre est celle des rapports du diminutif latin avec le diminutif grec : dans quelle mesure le latin a-t-il été influencé par le grec ? Il semble bien que cette influence ait été très faible, et qu'en dehors des traducteurs contraints de rendre exactement une pensée précise — comme Lucrèce ou Cicéron dans les traités de philosophie — Grecs et Latins aient eu chacun leurs procédés d'expression propres.

Le livre se termine par un *Index of Words*. Un index des passages cités aurait été le bienvenu.

A. Ernout.

P. A. W. Steynen, *Stylistische Opmerkingen aangaande het gebruik der Deminutiva in het Latijn* ; 67 p. in-8° ; Nijmegen, Druk. Gebr. Janssen, 1953.

Ces remarques stylistiques sur l'emploi du diminutif en latin sont raisonnables, mais n'ajoutent rien de neuf à ce que nous savons déjà. Pour renouveler ce sujet trop souvent traité, M. Steynen a étudié l'usage de 14 diminutifs dans les lettres de St-Jérôme : il en résulte que Jérôme usait du diminutif dans leur sens normal : je n'ai pas trouvé « la valeur affective particulière » de *aurula* où M. S. voit un « christianisme intégral ».

A. Ernout.

N. Vels Heijn, *Kleurnamen en Kleurbegrippen bij de Romeinen*, 130 p. in-8° ; Utrecht, Drukkerij v/h Kemink en zoon N. V. ; 1951.

Cette dissertation sur les noms de couleur et les concepts de couleur chez les Romains est parue deux ans après la thèse de M. André sur le même sujet (cf. Rev. Phil. XXV, 1951, pp. 111-113) : c'est une fâcheuse rencontre. Sans doubler entièrement le travail de M. André, du reste beaucoup plus considérable, elle ne peut souvent que le répéter sans profit. On lira pourtant avec intérêt les réflexions sur le concept de couleur chez l'homme, et le « pouvoir émotionnel » des principales couleurs, le « rouge » étant le plus émotif, tandis que le vert et le bleu « *are not conspicuous, being quiet, background colours* ». Mais la distinction établie entre *caerulus et caeruleus* qui, selon l'auteur, « *were not synonyms originally* » (p. 62 et s., 125) me paraît plus spécieuse que réelle.

A. Ernout.

George Joseph Siefert, Jr. *Meter and case in the latin elegiac pentameter* ; 126 p. in-8° ; Language Dissertation n° 49 ; Publ. by Linguistic Soc. of America at the Waverly Press Inc., Baltimore 2, Md. 1952.

Diverses études ont déjà consacrées au problème de la répartition des brèves et des longues dans l'hexamètre latin, et aux moyens que les poètes ont employés pour remédier à la rareté relative des brèves dans la langue. M. Siefert, sur le conseil du regretté Roland Grubb Kent, a restreint son enquête au pentamètre élégiaque, où la présence obligatoire de deux dactyles dans le second hémistiche augmentait la difficulté. Opérant sur un grand nombre de textes, il a dressé la statistique des finales les plus fréquentes qu'on y rencontre à cette place ; et il a constaté que « *with one exception, all declensional forms ending in a short syllabe are found more frequently in the second hemistich than in the first* » (§ 86) ; les résultats de son enquête sont exposés dans des tableaux où la fréquence proportionnelle de chaque forme est indiquée par des chiffres. La lecture de cette laborieuse dissertation est ingrate, et, il faut bien le dire, les résultats qu'elle apporte n'ont rien d'inattendu.

A. Ernout.

Attilio di Lorenzi, *Cronologia ed evoluzione Plautina* ; 223 p. in-8° ; Quaderni filologici V. Istituto della Stampe, Napoli, 1953.

M. A. di Lorenzi, qui s'est déjà fait connaître par plusieurs études sur Plaute, reprend après tant d'autres, et notamment après K. E. Schutter, dont j'ai signalé la thèse (Rev. Phil. 1953, p. 104) le problème insoluble de la chronologie des comédies de Plaute. L'auteur a cru constater une ligne d'évolution *ed un interesse ai problemi politici e sociali del giorno.* Il a pu déterminer notamment la date de la naissance du comique *verso il* 15 *settembre del* 259, et celle de son mariage tardif avec une riche veuve de Sarsina (préf. p. 7 ; cf. la « démontration » p. 147 et 161-166), et éclaircir d'autres aspects de son œuvre où il distingue six périodes, allant de la *periodo farsesco* où il inclut l'*Addictus* et le *Saturio*, à la *periodo senile o dei ritorni*, comprenant les *Bacchides* (189), les *Ménechmes* (186), *Casina* (185 circa), en passant par les périodes 2. *sperimentale* 3. *della grande vittoria* (*entusiastico-ottimistico*) ; 4. *centrale* a) *meraviglioso-sentimentale*, b) *momento sentimentale con tendenza al sopronnaturale*) ; 5. *della maturita civile ed artistica.* Ce très bref résumé ne vise qu'à donner un sommaire des thèses soutenues par M. di Lorenzi, auxquelles on ne peut contester le mérite de l'originalité, et de l'imagination.

A. Ernout.

Paolo Frassinetti *Fabula Atellana ;* 148 p. in-8°, Universita di Genova, Istituto di filologia classica, 1953.

Le sous-titre indique l'objet de cette étude : *saggio sul teatro popolare latino.* L'Atellane est un genre mineur qui a laissé peu de traces dans la littérature : les fragments qui nous en restent sont aussi courts que rares ; de Pomponius nous avons 195 vers ou fragments de vers, de Novius, 118 ; ces débris, conservés pour la plupart par Nonius, ne nous renseignent guère que sur des faits de langue isolés, et pour deviner le sujet et les personnages, il ne nous faut compter que sur les titres. Cette pauvreté s'explique : l'Atellane représente un genre de théâtre oral où l'improvisation et la fantaisie personnelle devaient jouer le principal rôle : fixer ces farces par écrit, c'était leur enlever leur raison d'être et la vie, et les manuscrits d'Atellanes n'ont

jamais dû être très nombreux, ni très recherchés. La maigreur de notre documentation n'a pas détourné M. Frassinetti d'écrire cette histoire de l'Atellane, qu'il a divisée en deux parties : I. L'*Atellana prelitteraria* où il examine l'origine, la destination, les personnages et la structure, les rapports de l'Atellane avec la commedia dell'Arte, l'influence qu'elle a pu exercer sur la comédie de Plaute ; II l'*Atellana letteraria* où sont étudiés Pomponius et Novius, les *minori* — à peine existants —, et l'Atellane à l'époque impériale, dont nous ne savons à peu près rien. M. F. déploie beaucoup d'ingéniosité dans ces deux chapitres, où il y a plus d'hypothèses que de certitudes.

A. Ernout.

Domenica Romano, *Atellana fabula* ; 148 p. in-8° ; Palerme, G. B. Palumbo, 1953.

Tandis que M. Frassinetti publiait son livre intitulé *Fabula Atellana*, il en paraissait un autre de M. Romano, *Atellana Fabula*. La rencontre est fâcheuse. Celui-ci diffère du premier en ce que, outre une préface qui traite du genre lui-même « *commedia di carattere e di intrigo* » (p. 32) et de « *comico inferiore* » (p. 39), il donne, après Ribbeck, les fragments de l'Atellane qui nous sont parvenus, avec une traduction italienne. Comme la plupart de ces débris nous sont connus par Nonius, M. Romano les a fait précéder d'un tableau des principaux manuscrits du grammairien, *Sigla codicum*, sans du reste prévenir le lecteur de leur origine, de leur date, et sans nous dire s'il les avait vus personnellement, ou s'il se contentait de reproduire Onions et Lindsay. Pas d'étude de la langue, sauf quelques remarques élémentaires, du type REPERIBITUR — *reperietur* (Nonio), p. 131 ; pas d'*index uerborum*. On se demande quels services peut rendre « *questo lavoro, nato da lunga meditazione* ».

A. Ernout.

M. Tvlli Ciceronis, *Pro M. Caelio oratio*, second edition by R. G. Austin ; XXXII-163 p. in-8° ; Oxford, Clarendon Press, 1952.

J'ai signalé [1] la première édition que M. Austin a donnée de ce discours en 1933 ; elle était déjà très bonne. Pourtant M. A. la juge sévèrement comme un travail de jeunesse, où se trahit mainte ignorance. En ces vingt années qui se sont écoulées depuis son apparition, il l'a reprise sous tous ses aspects : histoire et constitution du texte, qui n'est plus étroitement attaché à celui de Clark, mais présenté sous une forme personnelle [2] ; enrichissement et mise à jour de la bibliographie, disposée maintenant dans un ordre méthodique (p. XXVIII-XXXII) ; et surtout amplitude donnée au commentaire (pp. 41-143 au lieu de pp. 41-108) ; L'Appendix VIII a été refait. C'est maintenant dans cette édition qu'il faut lire le *Pro Caelio*, et il est souhaitable que beaucoup de discours de Cicéron, qui attendent encore un commentaire satisfaisant, soient édités sur ce modèle.

A. Ernout.

1. *Revue de Philologie*, VIII, 1934, p. 400.

2. On notera notamment le choix de leçons tirées du Papyrus Oxon. X, 1251, et la comparaison du texte de Clark avec celui de Klotz (Préf. p. XXII-XXVII).

Paavo Numminen *Quo modo Cicero de Lucretio (et quodam Sallustio) iudicauerit* (Ann. Univ. Turkuensis, S. B., t. XLIV, 1). 42 p. in-8° ; Turku, Sumptibus Universitatis, 1953.

Après tant d'autres, M. Numminen a repris l'examen de la fameuse phrase dans laquelle Cicéron exprime à son frère Quintus son jugement sur l'œuvre de Lucrèce (ad Quint. fr. II (11) 3) : le texte est corrompu, et les érudits sont loin d'être accord sur les corrections à y apporter, et par suite sur le sens à lui donner. M. Numminen a exposé consciencieusement les différentes opinions qui se sont exprimées sur ce passage litigieux, pour formuler ensuite son opinion personnelle : il a étudié tous les termes de la phrase : *ingenium, ars*, la syntaxe, et propose une nouvelle correction, et un nouveau sens (p. 35) : *Lucretii poemata ita multis ut scribis sunt luminibus ingenii, multa tamen (sunt) artis* qu'il traduit en allemand par *Lucrez' Gedichte sind mit so vielen Lichtern der Genie (der Begabung) wie du schreibst, dennoch enthalten sie auch Vieles, was nur der Theorie (der Lehre Epikurs) angehört.* J'avoue que cette explication laborieuse ne m'a pas convaincu.

A. Ernout.

Horace, *Epodes* éd. et trad. de Léon Herrmann (collection Latomus vol. XIV) ; 76 p. in-8° ; Latomus, Berchem-Bruxelles, 1953.

Après l'*Art Poétique*, M. L. Hermann s'attaque maintenant aux *Epodes* d'Horace : c'est un texte difficile, qui pose nombre de problèmes auxquels M. H. « propose des solutions nouvelles, notamment en ce qui concerne la chronologie et l'identification des personnages », solutions qui doivent choquer ceux qu'il appelle « les érudits esclaves de la tradition ». On reconnaît là sa position ordinaire, et l'on trouvera dans ce volume les mêmes audaces que dans ses précédentes éditions. Il reste fidèle à la « règle des dix-huit vers », qu'il a déjà appliquée aux *Tristes* (p. II), à l'*Ibis*, à l'*Ilias Latina*, aux *Satires* de Perse, aux *Fables* de Phèdre, aux *Bucoliques* de Virgile : ici comme ailleurs l'application de cette règle ne va pas sans remaniements, additions, suppressions, déplacements, dont le bien-fondé n'apparaît pas toujours. Parmi les autres nouveautés, je signale celle qui concerne l'interprétation de la forme *albuci*, où M. Herrmann voit le génitif non pas d'un nom propre *Albucius*, mais du nom latin de la tige d'asphodèle, *albucus*. Je n'ai rien trouvé dans Pline XXII, 32, invoqué par M. H., qui se rapportât à l'*albucus* ; le Thesaurus et l'index de Jan sont également muets sur ce point. Dans le livre XXII, 32, 69 de Pline, il est question seulement de l'asphodèle dont « *sucus quoque ex tusis expressus aut decoctis utilis fit corporis dolori cum melle.* Je ne sais comment M. H. peut voir là mention d'un « philtre aphrodisiaque ». Du reste cette interprétation du génitif *albuci* se rapporte non à un passage des Epodes, mais au v. 47 de la Satire I du l. II. Les corrections de M. H. ne sont pas toujours heureuses : p. I. 8 la substitution de *sīmus* à *sumus* rend le vers faux ; V. 7 de même cette de *tumulus* à *tumultus* ; ibid. 87 de *uŏce* à *uĭcem* ; VII, 3 de *nŭper* à *sŭper* ; VIII, 67 de *frĭgent* à *rĭgent*. Mais M. H. n'est pas, lui, « esclave de la tradition ».

A. Ernout.

Italo Lana, *Velleio Patercolo o della propaganda* (Univ. di Torino Pubbl. d. Fac. di Lett. e Filos, vol. IV f. 2) ; 320 p. in-8° ; Torino, 1952. Pr. 1400 L.

L'œuvre historique de Velleius Paterculus a été l'objet de jugements divers mais qui tous s'accordent sur un point : la sévérité. Les uns ne voient en lui qu'un rhéteur médiocre et un plat compilateur, d'autres suspectent

sa bonne foi, comme Syme ; d'autres enfin le considèrent comme un courtisan uniquement préoccupé de flatter l'empereur. M. Lana réhabilite Velleius et renouvelle l'étude de ses Histoires romaines, en les expliquant comme une « œuvre de propagande » destinée à mettre en relief le mérite des *homines noui*, dont Tibère fait ses collaborateurs, et par là-même à féliciter l'empereur de sa politique. D'origine italique et non romaine — Velleius est un Campanien — c'est à un Campanien, Vinicius, qu'il dédie son livre : manière indirecte de rendre hommage à l'empereur. Dans tout le cours du récit, on aperçoit — on entrevoit plutôt — cette intention d'exalter les grands serviteurs de Rome qui n'ont pas d'ancêtres, un Lucius Mummius ou un Cicéron par exemple, tandis que sont rabaissés ou laissés dans l'ombre les représentants des grandes familles de la noblesse. D'autre part une opposition sourde mais tenace s'efforçait d'affaiblir Tibère, en dressant contre sa puissance caduque la force menaçante de l'empire des Parthes : à cette propagande destructrice, Velleius répond par une contrepropagande, en présentant l'empire romain comme étant le seul indestructible et l'empereur comme son défenseur invincible.

Il faut beaucoup de perspicacité pour dégager l'unité d'inspiration que M. Lana prête à Velleius, et M. Lana fait parfois dire au texte plus qu'il n'exprime en réalité : le sens de « propagande » est bien précis, et ne correspond peut-être pas exactement à la pensée de Velleius — si tant est qu'il ait eu une pensée bien définie et une idée préconçue de ce qu'il voulait écrire. Mais M. Lana défend sa thèse avec infinement d'habileté ; et même si l'on fait des réserves sur son entière exactitude, il a su, dans l'ensemble, la rendre vraisemblable, et par là sortir de l'oubli l'historien et son histoire :ce n'est pas un mince mérite.

A. Ernout.

I. ERASME *Dulce bellum inexpertis*, texte éd. et trad. par Yvonne Rémy et René Dunil-Marquebreucq ; 109 p. in-8°. — II. P. Grimal *Les intentions de Properce et la composition du livre IV des « Elégies »* ; 53 p. in-8° (Collection Latomus, vol. VIII et XII) ; Berchem-Bruxelles, Latomus, 1953.

Au moment où la guerre sévit ou menace dans le monde entier, il n'est pas inopportun de rééditer l'opuscule qu'Erasme a composé pour combattre ce fléau. Il avait pour son œuvre une prédilection particulière, dont témoignent les remaniements qu'il apporta aux éditions qui se sont succédé de 1508 à 1533 ; et le *Bellum* connut après la mort d'Erasme de nombreuses réimpressions. Tout en suivant le texte publié dans l'excellente édition des *Opera omnia* de Clericus (Leyde 1703-1706), les auteurs ont enrichi leur texte d'un apparat critique signalant les modifications faites par Erasme lui-même à la version de 1515 (celle de Froben à Bâle) ; en outre, ils y ont joint une introduction historique et critique, qui contient aussi quelques remarques, élémentaires, de grammaire et de style. Leur traduction est fidèle, et facilite la lecture d'un texte dans lequel Erasme a accumulé dans une argumentation âpre et vigoureuse toutes les raisons qui devraient amener les hommes à renoncer à la guerre — si les hommes étaient raisonnables. Après Erasme, Voltaire a plaidé la même cause, sur le même ton, avec le même succès...

La brochure de M. P. Grimal ne fait que réunir les articles qu'il a publiés dans les précédents fascicules de la Revue *Latomus*. Il est utile de pouvoir suivre d'une traite l'argumentation subtile par laquelle l'auteur essaie de découvrir l'unité de pensée et de composition du livre IV des Elégies de Properce. J'avoue que cet effort pour réduire à une harmonieuse concep-

tion la *fantaisie apparente* [1] qui déconcerte le lecteur simpliste, m'a paru par moments plus laborieux que convaincant. Mais il dénote chez son auteur un sens des rapprochements et des combinaisons peu commun, à la manière de M. Herrmann. Properce est à la mode : il le mérite. C'est le plus original des poètes élégiaques latins : c'est aussi, et de beaucoup, le plus difficile. Une tentative, même audacieuse, comme celle de M. Grimal, pour éclairer le plus obscur de son œuvre, le livre IV, ne doit pas laisser le lecteur indifférent.

A. Ernout.

Adolf Paul, *Untersuchungen zur Eigenart von Senecas Phœnissen* 121 p. in-8° ; Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1953.

Sous le titre « les Phéniciennes », *Phoenissae*, emprunté à la tragédie d'Euripide, les mss. des tragédies de Sénèque nous ont conservé deux fragments très différents d'inspiration : le premier se compose surtout d'un long débat entre Œdipe et Antigone ; le second met aux prises Jocaste avec ses deux fils qu'elle s'efforce de réconcilier. Ces deux textes sont d'une interprétation difficile : sont-ce deux parties d'un même tragédie demeurée inachevée ; appartiennent-ils à deux pièces différentes, et ont-ils été réunis par mégarde sous un même titre ; sont-ce des essais que Sénèque n'a pas voulu pousser plus loin ? Quels sont les modèles dont le poète s'est inspiré : Sophocle dans la première partie, Euripide dans la seconde, et comment les a-t-il utilisés ? Comment rhétorique et philosophie interviennent-elles dans la conception dramatique de S. ? M. A. Paul s'est efforcé de répondre à ces questions dans une dissertation inaugurale qu'il a divisée en cinq chapitres : I. *Die Behandlung der Motive* p. 13 ; II. *Der Œdipus Teil*, p. 22 ; III. *Der Iokasteteil*, p. 59 ; IV. *Dramatik u. Philosophie*, p. 76 ; V. *Rhetorik*, p. 93. Il a examiné en cours de route un autre problème, qui se pose pour l'ensemble des tragédies de Sénèque : ont-elles été écrites pour être jouées, et l'ont-elles été, ou bien sont-ce simplement de brillants morceaux d'un jeune rhéteur teinté de philosophie stoïcienne ? Cette étude, appuyée sur une bonne connaissance des textes et des commentaires, est menée avec soin, un peu lourdement, et la lecture en est rendue pénible par l'abus du langage philosophique.

A. Ernout.

Sénèque, *De constantia sapientis*, Commentaire par P. Grimal ; 116 p. in-8°. Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Nous n'avons pas de commentaire d'ensemble récent de l'œuvre de Sénèque. Il y a bien l'excellente thèse d'Albertini, mais elle n'étudie que la composition ; les *Etudes sur Sénèque* de P. Faider sont fragmentaires ; le vocabulaire philosophique de Pittet est resté en panne... Le commentaire du *De Constaniia sapientis* publié par M. Grimal est donc opportun, surtout s'il est l'avant-coureur d'un travail plus étendu qu'annonce peut-être l'Index : I Références aux ouvrages de Sénèque. Isolé, ce commentaire d'une œuvre mineure et peu lue risque de passer inaperçu. Il suit pourtant le texte (qui n'y est pas joint) avec une diligence scrupuleuse, sachant aussi bien démontrer le plan et la composition du traité qu'expliquer le détail de la pensée et de l'expression : on a l'impression d'assister à un cours. Les notes sont surtout d'ordre philosophique, et les rapprochements avec

1. L'expression est de M. Grimal, p. 33.

les « sages » qui ont précédé Sénèque, et notamment avec les stoïciens, dont Sénèque soutient le paradoxe, en forment l'essentiel. Les remarques sur la langue sont plus rares, et ne sont pas toujours très sûres : à propos de la phrase du § VIII, 1 *et malus nihil potest dignum tribuere sapiente : habere enim prius debet quam dare : nihil autem habet quod ad se transferri sapiens gauisurus sit*, je n'ai pas compris la phrase : « Ici *dare* est le sujet de *debet* et *prius* est adjectif ». M. Grimal suppose peut-être « l'ellipse » de *esse*, et construit « *habere enim debet <esse> prius quam dare* » ? C'est invraisemblable : *debet* a pour sujet *malus*, comme *nihil potest tribuere* avant et *nihil autem habet* après. IX 2 *quaesitum est* est qualifié de parfait gnomique, XI 2, 5 *turbauit*, d'aoriste d'expérience ; XII, 2 *uerterunt*, de parfait d'habitude, comme aussi *perussit* de XVIII, 3 : mieux aurait valu unifier la terminologie.

A. Ernout.

I. Iuli Firmici Materni V. C. I. *De errore profanarum religionum* hrsg. von Konrat Ziegler; 84 p. in-8° II. Julius Firmicus Maternus. Senator *Vom Irrtum der heidnisch Reeligionen* übertr. von Konrat Ziegler 64 p. in-8° (*Das Wort der Antike* III); München, Max Hueber Verlag. 1953. Pr. 7 M. 80 et 4 M. 80.

J'ai déjà signalé aux lecteurs de la Revue de Philologie les deux premiers volumes de cette collection, le *De breuitate uitae* de Sénèque dû à M. Hellfried Dahlmann et les *Satires* de Juvénal éditées et traduites par M. Ulrich Knoche [1]. Cette fois c'est M. Konrat Ziegler qui présente le texte et la traduction du traité de Firmicus Maternus. M. Z. n'est pas un novice en la matière : en 1907 il a publié le *De errore* dans la collection Teubner, et son édition fut favorablement accueillie. Depuis cette date, il s'est intéressé aux travaux concernant son auteur qui ont pu paraître, notamment à la dissertation d'Alfons Müller [2] et à la traduction en allemand du texte par le même [3], à l'édition avec traduction et commentaire de Gilbert Heuten, [4] qu'il juge assez sévèrement ; je regrette qu'il ait ignoré — volontairement ou non — le compte-rendu que j'ai donné de ce dernier travail, où j'ai examiné un certain nombre de passages difficiles, notamment ch. III, 1 fin ; IV, 3 ; XV, 3 ; XX, 7, et certaines citations bibliques.

Sans s'écarter essentiellement du texte qu'il a donné il y a plus de 45 ans. M. Ziegler l'a modifié en plusieurs endroits, dont il a discuté les leçons dans sa Préface, sous le titre *Zur Textgestaltung*. pp. 25-36. Je cite par ex.

Ch. 5, 4, 32 : si dividitur [5] anima et substantia sua diverso efficaciae genere separatur, dissoluto ordine suo incipit esse < aliud quam > quod fuerat.

Aliud quam est une addition de Ziegler ; Skutsch avait proposé, en supposant un « saut du même au même » : *incipit esse < quod non erat, desinit, esse >* ; Weyman s'était contenté d'insérer un < *non* > devant *fuerat*. Mes préférences vont à la conjecture de Skutsch.

Ibid. 40 commentis eorum ac sacris anima < monstratur > esse mortalis.

App. anima monstratur *nach Spuren von* P *Ziegler* ; animas noverimus *liest Müller* anima < incipit > *Heuten*.

1. *Revue de Philologie*, 1951, p. 137, et 1952, p. 133, 1953, p. 109.

2. *Zur Ueberlieferung der Apologie des Firmicus Maternus*, Tffbingen, 1908 ; v. le c. r. de Ziegler dans la *Berl. Phil. Woch.*, XXIX (1909), 1195 sqq.

3. Bibliothek der Kirchenväter 14, Kempten u. München, 1913.

4. Bruxelles, 1938. Voir mon c. r. dans la *Rev. de Phil.*, 1938, pp. 237-250.

5. Le texte porte par erreur *divitur*.

Ch. 6, 4, 53 Qui qualia fecerit... in scaenis cottidie a tragici carminis actoribus traditur.

App. actoribus *Ziegler* : auctoribus *P.* — « Konnte F. sagen, dass die Verbrechen des Dionysos und seiner Jünger täglich auf den Schaubühnen von den Dichtern der Tragödie dargestellt würden ? Nein, sondern von den Schauspielern der Tragödie, *actoribus*, wobei er wohl vielmehr Pantomimen mystischen Inhalts im Auge gehabt hat ». (Ziegler, Préf. p. 28).

Vingt-cinq passages environ ont été ainsi soumis à une critique pénétrante. Il arrive que parfois M. Z. n'ose pas conclure fermement [1], mais il nous fournit en abondance les éléments d'un jugement.

En dehors du chapitre *Zur Textgestaltung* que j'ai signalé plus haut, l'Introduction contient une notice bien faite sur la vie, mal connue, et l'œuvre de Firmicus (*Mathesis*, *De errore*), sur sa langue et son style (le chapitre est un peu bref), sur l'histoire du texte du *De errore*. Elle se termine par une courte bibliographie, ne mentionnant que les ouvrages les plus récents et les plus importants qui se rapportent à l'auteur et à son traité. La traduction vise à être plus exacte que celle de M. Müller que M. Z. juge *im allgemeinen sorgfältig und gut lesbar*, et que celle de M. Heuten, qui est selon lui *flüssig, aber manchmal über die Schwierigkeiten hingleitend* (pp. 24 et 25) Quelques « éclaircissements » *(Erläuterungen)* facilitent l'intelligence du texte, qui est loin d'être toujours sûr et clair. Ces notes sont utiles, mais ne sauraient passer pour un commentaire complet, et ne dispensent pas de recourir au commentaire de M. Heuten.

En résumé cette édition est meilleure que les précédentes, au moins en en ce qui concerne le texte et la traduction, et c'est dans elle qu'on devra lire désormais le traité de Firmicus. Il est dommage que la présentation matérielle soit peu plaisante : longues lignes, texte serré (certaines pages du texte latin ont jusqu'à 38 lignes de texte sans compter l'apparat ; les pages de la traduction ont 42 lignes), peu d'alinéas (j'en compte 6 en tout depuis la p. 42 à la p. 52). Cet aspect rébarbatif n'est pas fait pour séduire le lecteur : Firmicus n'est déjà pas par lui-même, un auteur tellement attrayant [2].

A. Ernout.

I. S. Ambrosii, *De uirginibus libri tres* ed. Egn. Cazzaniga, XXXII-96 p. in-8°, Turin, Paravia, 1948. Pr. L. 450.

II. a) Incerti Avctoris *De lapsu Suzannae*, LXVII. 82 p. ; b) *La tradizione manuscritta del « De lapsu Suzannae* ; VIII-66 p. in-8° ; ed. Egn. Cazzaniga, Turin, Paravia, 1948 et 1950. Pr. L. 480 et 650.

Le traité de Saint Ambroise est sans doute le plus important de ceux que l'évêque de Milan a consacrés au problème de la virginité. Sans doute convenait-il non seulement de susciter les vocations, mais aussi de les maintenir, et de mettre en garde contre les tentations du siècle et les révoltes de la chair. les jeunes filles qui brûlaient de consacrer leur virginité au Seigneur. L'exemple de Suzanne dont la faute est stigmatisée dans le traité *De lapsu Suzannae* prouve que le danger n'était pas illusoire. Aussi a-t-on rangé sou-

1. « Für ganz sicher halte ich sie (= die Aenderung) jedoch nicht » (P. 35, l. 13 du bas). — De même après avoir défendu la leçon *comminatione* de P, ch. 28, 127, il confesse que *commonitione* est une correction bien séduisante, et qui s'appuie sur de nombreux passages parallèles (*ibid.*, l. 10 du bas et s.).

2. P. 61, l. 4 de l'apparat, l. *unleserlich*, non *uul-* ; P. 78, l. 1 lire *pecudum* au lieu de *pecodum*.

vent ce dernier traité, ou plutôt cette invective, parmi les œuvres de St Ambroise ; d'autres l'attribuent avec certains manuscrits, à l'évêque Nicétos de Remesiana. La question n'est pas résolue ; M. Cazzaniga prudemment se contente d'y voir l'œuvre d'un *Incertus auctor*. La rhétorique y est-elle plus boursouflée que dans les trois livres du *De uirginibus*, dont l'authenticité n'est pas contestée ? La différence de ton pourrait provenir de la différence d'inspiration : l'un est un éloge de la virginité, et une exhortation à s'y consacrer, l'autre un anathème jeté contre une coupable.

Le *De uirginibus* a été déjà édité avec soin par O. Faller [1], qui a vu la plupart des mss. (14) ; M. C. a ajouté à ses collations, la collation de 3 nouveaux mss. tous italiens, l'un de Monza du XI^e^ s., le second de Mantoue du XII^e^ s., le troisième de Milan, de la fin du XV^e^ ; et il a comparé les leçons de ces nouveaux témoins avec le texte des anciens : il ne semble pas que le texte en soit sensiblement modifié.

Le texte du *De lapsu Suzannae* a été publié en dernier lieu par Burn en même temps qu'un opuscule de même inspiration *Epistula ad uirginem lapsam* [2]. Son édition n'a pas paru sans défaut à M. Cazzaniga, qui a résolu de la reprendre, et a publié sa propre version en 1948, puis, comme les difficultés de la guerre et de l'après-guerre l'avaient empêché de collationner sinon tous les manuscrits existants, en tous cas les plus importants, il a complété son enquête dont il présente les résultats dans l'opuscule paru en 1950 sous le titre donné plus haut, accompagné de la mention « *con nuovo apparato critico* », qui doit se substituer au précédent : sans doute est-il plus précis et plus complet, sans apporter non plus beaucoup de nouveautés. De copieux index sont joints aux deux textes : on notera le soin que M. C. a mis à étudier les clausules rythmiques ; dans les faits de langue, je n'ai rien relevé qui fût particulièrement digne de remarque.

A. Ernout.

R. P. Evaristo Arns O. F. M. *La technique du livre d'après Saint Jérôme* ; 224 p. in-8° ; Paris, E. de Boccard, 1953.

Personne ne pourra mieux que l'auteur lui-même renseigner sur l'objet de son étude, sur les limites qu'il s'est volontairement tracées, sur les conclusions qu'il s'est cru en droit d'en tirer. Les travaux sur le livre dans l'antiquité ne manquent pas, et la bibliographie, pourtant restreinte du P. Arns [3], en porte témoignage. Néanmoins, sur bien des points notre connaissance demeure imparfaite, et superficielle. Le P. Arns s'est proposé de la parfaire et de l'approfondir en portant ses recherches sur un seul auteur, mais chez lequel abondent les renseignements de toute nature concernant l'« industrie » du livre : MATÉRIAUX (papyrus, parchemin, tablettes de cire, stylet — je n'ai rien trouvé de précis sur le calame et l'encre) ; MODE DE RÉDACTION (dictée ou copie, tachygraphie, transcription et correction, etc.) ; l'ÉDITION (publication du livre, formes et formats, terminologie : liber, codex, uolumen, epistula). La DIFFUSION (publication et publicité ; vente et rémunération ; propriété littéraire (inexistante), vols et plagiats ; prêt des livres ; la CONSERVATION : le livre et les archives : authenticité et corrup-

1. S. Ambrosii, *De Virginibus*, ed. O. Faller, Bonn, 1933 dans le *Florilegium Patristicum*, vol. XXXI.

2. Cf. Schanz, *Gesch. d. röm. Lit.*, IV, 1, §§ 937 et 965.

3. Je n'y ai pas trouvé l'ouvrage de Gardthausen : *Griechische Palaeographie* qui commence par le chapitre *Das Buchwesen im Altertum* ; ni non plus l'article excellent de Sir F. G. Kenyon, *Books, Greek and Latin* dans *The Oxford Classical Dictionary*, 1949.

tion, catalogues, bibliothèques. Chacun de ces chapitres tire sa substance de St Jérôme, et chaque phrase, pour ainsi dire, s'appuie sur une citation tirée de l'œuvre aussi variée qu'abondante du « docteur de Bethléem ». C'est là du reste, à mon avis, ce qui fait l'intérêt et l'originalité du livre du P. Arns. Il vaut moins par les définitions plus précises qu'il donne de quelques termes, ou les informations sur certains usages, que par la contribution qu'il apporte à la connaissance de St Jérôme, de son activité littéraire et spirituelle, de son milieu, de son temps. Restreinte à un seul témoin, fût-il de la classe de Jérôme, l'étude demeure forcément tronquée : pour n'en prendre qu'un exemple, le sens de *dictare* ne peut s'établir que si l'on en suit l'histoire depuis son apparition en latin jusqu'à la survie dans les langues modernes ; et malgré l'abondance des fiches rassemblées — une centaine — l'étude consacrée à ce mot m'a déçu. Souvent d'autre part, c'est la matière elle-même qui est déficiente, et l'on ne saurait en vouloir à l'auteur de n'avoir pu déterminer exactement les différences de sens entre certains mots, d'origine très diverse, mais qui sont devenus synonymes dans l'usage, par ex. *liber*, *codex*, *volumen*. Pour les deux derniers du moins, le P. Arns a noté justement que « *les hésitations des auteurs dans l'emploi des termes prouvent que nous ne sommes pas encore à la dernière phase de la lutte décisive entre le codex de l'avenir et le rouleau traditionnel. Mais on ne tardera pas à y entrer* ». (p. 199).

Enfin, il est certains aspects de la technique du livre, dont Jérôme n'a pas eu à parler, notamment le commerce du livre, tirage, achat et vente, prix pratiqués, éditions et rééditions, plagiats. Mais là encore, les renseignements que l'on peut trouver au dehors de Jérôme n'abondent pas.

Sur un sujet d'apparence austère, le P. Arns a réussi à écrire un livre dont la lecture est rendue aisée par la clarté du style et du plan. Il a dépouillé consciencieusement l'œuvre considérable de Jérôme, sans en être écrasé — et sans en écraser le lecteur. C'est un éloge qu'il est juste de lui faire, et dont une part doit s'adresser aussi à son maître M. Courcelle [1].

A. Ernout.

Paul van de Wœstijne, *La Périégèse de Priscien*, éd. critique (Rijk Univ. te Gent, Fac. des Lettres, fasc. 116) ; 153 p. in-8° ; Bruges, De Tempel, 1953.

M. P. van de Wœstijne, professeur à la Faculté des lettres de Gand, s'intéresse aux *Poetae latini minores*. Il a publié en 1936 une édition critique du poème de Rutilius Claudius Namatianus *De reditu suo* ; ; en 1937, une autre des *Cynégétiques* de Némésien. Il a composé en outre un *Index Verborum in Quinti Sereni Librum Medicinalem* (1940), et tout récemment,

1. Les fautes d'impression sont rares. P. 14, n. 4, la référence *Col. Univers*, (*sic*) *des Belles Lettres* est maladroite ; p. 15, n. 2, l. 5, l. *Liddell*, non *Liddle* ; p. 34, n. 2 l'information relative à *celte* est incomplète, et W. M. Lindsay dans son *Introduction à la critique des textes*, p. 23 de la traduction française, parue en 1898, avait déjà dénoncé *celte* comme une fausse orthographe de *certe* ; il aurait fallu en outre renvoyer à M. Niedermann, *Mus. Helv.* 2 (1945), pp. 123-138, et à l'article *celtis* du *Dict. étym.* d'Ernout-Meillet. — P. 83, n. 3, l. 2, l. *venientes*, non *veniente* ; p. 84, n. 1 l. 1, l. *cum*, non *cumi* ; p. 86, n. 1, 3 *occurrit*, non *occurit* ; p. 91, n. 10, l. 3 : *legendum*, non *logendum* ; p. 95, n. 5, l. 1 : *epistulae*, non *épistulae* ; p. 96, n. 4, l. 2 *diligere*, non *dilegere* ; p. 125, n. 1, l. 3 : *paene* et *quot*, non *pene* et *quod* ; n. 4, l. 2 : *exemplaribus* non *exemplaribum* ; p. 130, n. 3, l. 3 du bas *susurrare* plutôt que *sussurrare* ; p. 185 n. 1, l. 4 *dimittas*, non *dimmitas* p. 206, l. 13 du bas : *Kenntnis* non *Kenntinis* ; p. 207, l. 18 : 1932 non 1952 ; p. 208, l. 16 du bas : *Histoire de l'éducation* dans (non de) *l'antiquité* ; p. 209, l. 6, *Roemern*, non *Roemorn*.

il a publié avec Ch. Favez la seconde partie de l'édition du traité *De la Clémence*, laissée inachevée par P. Faider, en y joignant un *Index omnium uerborum*. On ne s'étonnera donc pas qu'il ait donné cette fois ses soins à la traduction en vers que le grammairien Priscien a faite, après Avien, de la *Periegesis* du Grec Denys d'Alexandrie. Si Priscien est resté un nom illustre dans l'histoire de la grammaire, il n'a pas laissé, comme poète, de grandes traces dans le souvenir des hommes, et l'on ne lit plus guère son *Panégyrique de l'empereur Anastase* ni sa *Périégèse*. Cet oubli n'est pas tout à fait injustifié ; Priscien n'a rien d'un poète, sinon la forme, qui est correcte. Il connaît les règles de la prosodie et de la métrique, et il est capable d'écrire des hexamètres réguliers, dans lesquels abondent les réminiscences de Virgile, et de Lucain : il ne faut pas lui en demander davantage ; et sa traduction n'est pas autre chose qu'un exercice scolaire. Mais sa *Périégèse* a été beaucoup lue au moyen-âge comme un livre de géographie, et à ce titre, elle mérite de n'être pas complètement délaissée.

La dernière édition qui en ait été publiée est celle de Baehrens dans les *Poetae latini minores* (t. V, pp. 275-312). Fondée presque exclusivement sur le témoignage du *Turicensis C* 78, elle ne donnait, suivant M. van de Woestijne qu'une « image faussée du poème de Priscien ». Le nouvel éditeur a donc établi son texte sur des bases beaucoup plus larges, ayant revu et collationné lui-même, sur les originaux ou sur des photographies, 23 manuscrits dont les dates s'étalent entre le IX^e^ et le XV^e^ s., et qu'il a classés en 3 familles, réservant en outre une place spéciale au *Turicensis* (p. 9-33). Cette étude l'a conduit à s'écarter du texte de Baehrens en une quarantaine de passages — 39 exactement — signalés dans la note 6 de la pp. 32. L'apparat critique est très abondant : le texte — de 1057 vers — et l'apparat occupent à eux seuls les pages 37-99 ; certaines variantes, purement graphiques, auraient pu être omises sans inconvénient. Pas de commentaire ; mais un *Index auctorum* qui consiste surtout dans l'indication des passages correspondants de Denys (p. 103-113) ; et un *Index omnium uerborum* (pp. 117-151) : comme on peut s'en douter, le vocabulaire de Priscien est des plus classiques. Il manque l'indication des imitations et des *loci paralleli*, qui aurait permis de mieux se rendre compte des procédés de Priscien. Cette édition est le fruit d'un long travail poursuivi avec patience et minutie : nul doute qu'elle n'améliore celle de Baehrens. Mais, malgré ses qualités, amènera-t-elle beaucoup de lecteurs à cette Périégèse ?

A. Ernout.

I. Dr. P. de Jonge, *Philological a. Historical Commentary on Ammianus Marcellinus* XV, 1-5, 129 p. in-8° ; Groningen, J. B. Wolters, 1948. Pr. Fl. 5. 90.

Ce volume daté de 1948, n'a été adressé à la Revue de Philologie qu'en juin 1953 : c'est le fascicule III d'un commentaire sur Ammien, les deux premiers me sont inconnus ; dans sa courte préface, l'auteur semble assez sceptique sur les possibilités qu'il aura d'en publier la suite. Il est malaisé de juger d'un fragment comme celui-ci. Ce commentaire est fait avec une application scrupuleuse, et le souci de ne rien omettre ; il apparaît parfois comme surabondant, et certaines notes auraient pu sans inconvénient être abrégées (par ex. la note sur *artifex*. p. 40) ou supprimées (par ex. la note sur Verrès, p. 31).

II. Dr. P. de Jonge, *Philological a. Historical Commentary on Ammianus Marcellinus*, XV, 6-13 ; 82 p. in-8° ; Groningen, Djakarta, J. B. Wolters, 1953. Pr. Fl. 2, 90.

A peine avais-je achevé le précédent compte-rendu que j'ai reçu la suite de ce Commentaire, dont l'auteur, après un long intervalle, a pu assurer la

publication, grâce au concours du Centre national hollandais de la recherche scientifique. Il complète le commentaire du livre XV d'Ammien Marcellin. Ce fascicule est rédigé dans le même esprit que le précédent, et l'auteur espère que « si le temps, la santé et d'autres circonstances le permettent, il continuera son édition ». Attendons pour juger de l'ensemble. Mais à vrai dire je ne conçois pas la publication d'un commentaire sans le texte auquel il se réfère.

A. Ernout.

W. Walther Boer, *Epistola Alexandri ad Aristotelem* ad codicum fidem edita et commentario critico instructa ; XXXVI-116 p. in-8° ; La Haye, Excelsior, 1953.

L'édition de ce texte publiée en 1888 par Bernard Kuebler est épuisée depuis longtemps ; de plus les travaux de Alf. Hilka, Stanley Rypins, Paul van de Wœstijne ont montré qu'un grand nombre de manuscrits étaient demeurés ignorés de Kuebler. Aussi la nouvelle publication de l'*Epistola* entreprise par M. Walter Boer sous la direction de M. Waszink doit-elle être bien accueillie.

L'auteur ne décrit pas moins de 67 mss. — dont 10 à Paris, un à la Mazarine, et 9 à la Bibliothèque nationale —, et pour la constitution du texte et de l'apparat, il en a retenu 28 qu'il a classés en 4 familles, dont la première, composée de 5 mss. tous du XII^e^ siècle lui est apparue comme la meilleure : ce classement, du reste, n'est pas immuable, et la préférence donnée au premier groupe n'interdit pas d'examiner, et parfois d'admettre les leçons présentées par les trois autres, chose qui ne doit pas surprendre pour un texte anonyme, qui a été beaucoup lu, et dans lequel, en dehors des fautes de transmission ordinaires, variantes, gloses, corrections et substitutions de toute sorte n'ont pas manqué de s'introduire : pour ne prendre que la première ligne, où M. W. Boer lit *inter dubia bellorumque nostrorum pericula* certains mss. ont la variante *bellorum*, d'autres *nostrorumque* ce qui permettrait de lire, soit *inter dubia bellorum nostrorum pericula*, soit *inter dubia bellorum nostrorumque pericula*... Très souvent le texte a été normalisé suivant les règles de la grammaire orthodoxe (concordance de temps ou de mode) ; très souvent aussi les formes verbales simples ont été remplacées par des formes à préverbes, ou inversement (par ex. *subsequi et sequi* p. 30, l. 7 ; *scrutari* et *perscrutari* p. 28, l. 5), ou encore les préverbes diffèrent (*institui et constitui*, *perstitui* sans compter *proposui* p. 28, l. 6). Il est difficile d'arriver à une certitude ; M. W. Boer s'est efforcé de s'en approcher le plus possible.

En dehors du texte, et de l'apparat critique fort copieux l'édition comprend un *Index uerborum et nominum*, et un *Commentarius criticus* dans lequel l'auteur défend les leçons adoptées par lui dans les passages, nombreux, où le texte est douteux ou obscur ; commentaire qui aidera à l'intelligence de l'Epitre. Sans être très incorrect, le latin du rédacteur anonyme n'est pas toujours clair, ni même intelligible. Le vocabulaire offre peu de formes ou de sens spéciaux : j'ai noté *cleba et clibula* pour *gleba et glebula* p. 49, 7 et 43, 8 ; *inasperata* qui est un hapax, p. 11, 1 (texte peu sûr, nombreuses variantes) ; *se afficere operi* = *se accingere operi* p. 18, 11 ; *insinuans* p. 53, l. 4, de sens douteux = *collaudans* ? Plus souvent c'est la construction de la phrase qui est surprenante, et malgré les longues explications données par M. W. B., je ne vois pas encore clair dans la phrase de la p. 28, l. 1-4 : *Quem* [*quoniam*] [1] *tenebrosum vadosumque mihi locorum incolae affirmabant*,

1. C'est M. B. qui met *quoniam* entre crochets.

quodque Herculis et Liberi ultra ausus nemini esset temptandum praestantissimorum deorum (jusqu'ici je comprends), *tanto maiorem me ipsis velle videri quam in patientia mortalium sacra praeterire vestigia* (là, je n'y suis plus) ; de même j'ai peine à admettre le groupe *propter penuriam aquae tantisque impedimentis* p. 38, l. 5, ou la phrase *ne a commilitonibus meis redditus desperationi in alienis dirumperer locis*, p. 51 et s.

Cette pseudo-lettre, pleine d'histoires merveilleuses, se lit avec amusement, et elle a joué un rôle important dans la constitution de la légende d'Alexandre au moyen-âge. Il est regrettable — quoi qu'en pense M. W. B.— qu'on ne puisse en comparer le texte avec l'original grec qu'elle traduit : nous l'aurions sans doute mieux établi et mieux compris. Il faut savoir gré à M. W. B. de son effort pour nous présenter la version latine avec le maximum de sécurité possible.

A. Ernout.

Pierre Wuilleumier, *Lyon métropole des Gaules* ; 121 p. in-4° + 12 pl. ; Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Ce livre est en quelque sorte un témoignage de reconnaissance rendu par l'auteur à la ville où il a longtemps enseigné avant de venir à Paris. Comme son prédécesseur M. Fabia, il est historien autant que philologue, et de plus il a dirigé avec bonheur des fouilles importantes : ces trois qualités donnent à son livre une saveur originale. M. W. utilise avec la même compétence les textes, les inscriptions, les monuments et objets d'art, et il suit les destinées de la ville depuis ses origines jusqu'au déclin de l'Empire ; il en étudie la vie politique, comme la vie économique et sociale, artistique, intellectuelle, et religieuse. Tout ceci est dessiné à grands traits, mais s'appuie sur une documentation sûre. Les planches sont excellentes : je signale entre autres celles qui représentent le théâtre et l'odéon ; la vue aérienne (pl. III) est saisissante.

A. Ernout.

E. Demougeot, *De l'unité à la division de l'empire romain* (395-410). *Essai sur le gouvernement impérial*, Paris, 1951, XV-618 pages.

Les grandes invasions du début du v^e^ siècle et la chute de Rome qui en fut la conséquence spectaculaire, ont frappé de stupeur les contemporains. L'ampleur de l'événement défie la description, constate Saint Jérôme. « Cette réalité qu'on ne pouvait appréhender », comme l'écrit avec bonheur E. Demougeot, n'est pas le sujet de son livre, et pourtant, à chaque page les Barbares sont là, non point seulement ceux dont les vagues d'assaut ont déferlé en 408-410 sur l'Occident, mais aussi et surtout ceux qui sont déjà dans l'Empire et occupent parfois les postes les plus élevés dans l'administration et l'armée des empereurs de Ravenne et de Constantinople. C'est la réaction que leur présence et leur puissance provoquent, les intrigues et les conflits qu'ils suscitent entre les deux cours, qui est au centre de l'ouvrage, car c'est cela qui pour une grande part fera de la division de l'Empire, encore virtuelle en 395, une réalité en 410.

Un tableau de l'état de l'Empire à la mort de Théodose s'imposait. C'est l'objet de la première partie. L'autorité impériale est théoriquement une en deux têtes ; en fait elle est divisée entre Honorius et Arcadius, car il y a deux administrations rivales. Le contraste est grand entre le rôle réel des empereurs et leurs prétentions qu'a magnifiées la mystique impériale encore renforcée par le monothéisme de l'orthodoxie triomphante sous

Théodose. Les fils de celui-ci sont isolés par leur grandeur autant que par leur jeunesse ; en leur nom gouverneront un militaire, Stilicon, et un préfet du prétoire, Rufin. Il suffit d'ouvrir un Code pour voir que dans leur gouvernement leurs pires ennemis sont le plus souvent leurs propres fonctionnaires. Le danger barbare, incessant depuis deux générations, les a obligés à des compromis qui ont affaibli les défenses élevées par un Valentinien : de l'installation dans l'empire d'une multitude de fédérés, Théodose est plus que tout autre responsable ; les officiers barbares font carrière jusqu'aux plus hauts grades et ils prennent l'empereur en tutelle, ainsi Stilicon. D'autre part si la classe sénatoriale même païenne sert l'Empire, le système fiscal ruine la bourgeoisie des villes qui ne voit qu'oppression dans un régime auquel autrefois elle apportait sa collaboration. Enfin, il faut le dire, il n'y a pas en Occident une culture commune qui soit un bien à défendre contre le barbare, alors qu'en Orient l'hellénisme unit dans un orgueil collectif tous ceux qui ont été appelés à s'en pénétrer. L'unité morale de l'Etat y est donc beaucoup plus forte qu'en Occident, car il ne faudrait pas croire que l'ardeur des querelles théologiques l'ait affaiblie ; bien au contraire la théologie est le produit de l'hellénisme et faire de la théologie c'est une nouvelle manière de philosopher. La variété des systèmes, les oppositions d'écoles sont en Orient de tous les temps, seul est nouveau au IVe siècle le fanatisme populaire. Les évêques d'Occident, tel Saint Ambroise, ne comprendront rien à ces raffinements dans l'expression de la pensée chrétienne et à ces scrupules du cœur ; lourdement, en prenant parti ils accuseront les oppositions en les exaspérant. Evidemment pour eux l'unité chrétienne ne saurait s'accommoder de ces subtilités. Différent est aussi le comportement des païens dont Théodose a interdit le culte : en Occident les aristocrates romains englués dans leur tradition continuent à mener contre l'empire chrétien une fronde plus bruyante qu'efficace et les masses sont agitées d'un trouble dont nous ne pouvons mesurer l'ampleur. En Orient, qui est beaucoup plus christianisé, les conséquences de la politique antipaïenne de Théodore furent moins graves.

Dans le récit des événements, minutieux parfois à l'excès, domine la figure de Stilicon. Ce demi-barbare nous est expliqué plutôt que dépeint (on regrettera l'absence de véritables portraits) par sa passion de l'*unanimitas* dans l'Empire qui fait que les affaires d'Orient l'intéressent plus que la défense des frontières ; il dégarnit celles-ci dangereusement pour préparer son intervention armée en Orient. Il est accaparé par ses conflits avec les véritables maîtres de l'Orient, Rufin, Eutrope, Anthemius. Mais au moment où il va imposer par la guerre enfin la concorde entre les deux cours, il est brutalement obligé de faire front en Occident, en 405-406 contre Radagaise, en 407 contre les Vandales, les Alains, et les Suèves qui, poussés par les Huns, ont envahi les Gaules. A la mort d'Honorius, en mai 408, alors qu'il a réuni dans la Haute-Italie une armée pour reprendre aux Barbares les provinces perdues, son plus grand souci est encore d'aller en mission à Constantinople installer ses amis auprès du jeune Théodose. Mais soudain un complot militaire met fin à sa toute puissance. Sa chute est suivie à Ravenne comme à Constantinople du triomphe de tous ceux qu'anime la haine des chefs qui ne sont pas de purs Romains. Ici et là, l'« anti-germanisme » empêche toute entente avec certains Barbares qu'on eût pu, en reprenant la politique de Théodose et de Stilicon, opposer aux envahisseurs. Le 24 Mai 410 Rome est prise par Alaric et désormais à Ravenne il ne saurait être question de se passer des chefs barbares à la tête de l'administration comme pour servir dans l'armée. A Constantinople, au contraire, l'autorité impériale se raffermit et les préfets du prétoire de culture hellénique sont les véritables maîtres. Dans tous les domaines et d'abord dans la politique s'opposent, les deux *partes* d'un empire qui reste un en théorie.

Les faits décisifs dans cette histoire de 15 ans sont bien les invasions et leur violence inouïe. Mais il est un autre ordre de faits, le conflit des deux

cours, de deux types d'hommes, de deux politiques qui, dans une certaine mesure, consomme la *partitio imperii*. Qu'on y refléchisse en effet : en 378 après la défaite de Valens devant Andrinople, Gratien et Théodose s'étaient portés au secours de l'Orient envahi par les Goths. En 408-410 au contraire, Orient et Occident sont à la veille d'une guerre fratricide. L'Occident, roidi dans une politique anti-barbare, abandonné par l'Orient, succombe. Aurait-il été sauvé par l'entente des deux cours dans une politique théodosienne de compromis avec certains barbares, telle que Stilicon cherchait à l'imposer ? Ce n'est point du tout sûr. En tout cas, le conflit tout politique entre Ravenne et Constantinople a facilité le brutal triomphe des Barbares en Occident et achevé la division de l'Empire.

Telle est la thèse d'E. Demougeot, fondée sur une connaissance approfondie des sources anciennes et une remarquable information des travaux modernes. Elle me paraît incontestable. Dans ce gros ouvrage, on le voit, le problème du Bas-Empire n'est pas directement posé. L'auteur ne se demande pas si « la civilisation romaine a été assassinée » en 410 ou si elle est morte de son usure et de sa « décadence ». E. Demougeot n'est pas amené à prendre parti entre le « pessimisme » d'un Otto Seeck et l'« optimisme » d'un Piganiol pour employer une expression commode de S. Mazzarino dans son récent essai si nuancé et si pénétrant. Avec les vues du premier s'harmoniseraient assez bien les couleurs sombres de son tableau des institutions, mais j'imagine que le second ne désapprouvera pas un récit qui plus que tout autre met en relief de fortes personnalités telles que le IVe siècle a su en produire : Stilicon, Serena, Rufin, Anthémius, Saint Jean Chrysostome et bien d'autres.

Ce livre a été bien accueilli à l'étranger, en ce sens qu'après les histoires de la période et de rares monographies il jette une vive lumière sur un ensemble de faits touffus et de personnalités dont le rôle fut décisif. On y trouve exposée une thèse qu'on ne pourra plus négliger. Il abonde en détails, dont certains pourront être rectifiés, comme l'a déjà fait W. Ensslin (*Deutsche Litteraturzeitung* 73, 1952, p. 355-363). Mais, je dirais volontiers avec cet érudit qui mieux que quiconque connaît l'histoire du Bas-Empire, ce livre sera fondamental, car il donne à réfléchir et servira de base à de futures discussions.

W. Seston.

Santo Mazzarino, *Aspetti sociali del quarto secolo. Ricerche di storia tardo-romana*. Rome, 1951, 441 p.

On devait déjà à M. Santo Mazzarino d'excellentes études, concernant tour à tour l'histoire du Bas Empire et celle de la Rome archaïque. Je songe à ces deux livres de prix « *Stilicone, la crisi imperiale dopo Teodosio* » (Rome, 1942) et « *Dalla monarchia allo stato republicano* » (Catane, 1946). Ces deux ouvrages avaient suscité un vif intérêt pour la vigueur de l'analyse, l'intelligence et la pénétration des vues qui y étaient présentées. Les mêmes qualités se retrouvent dans le nouveau livre que l'érudit italien vient d'écrire sur les aspects sociaux du Bas Empire. Les idées essentielles de l'ouvrage avaient été exprimées par l'A. dans un riche exposé fait à Palerme au 8e Congrès d'Etudes byzantines, en avril 1951.

Plusieurs thèmes sont traités en des chapitres qui forment chacun un tout ; le livre est donc fait, comme son sous-titre l'indique, de recherches successives s'attachant tour à tour à différents aspects de l'histoire sociale du Bas Empire. Il s'agit d'une série d'analyses et non d'une synthèse. Au début est débattu ce que l'A. appelle le problème du Bas Empire. L'Empire est-il mort de maladie interne, suivant la conception pessimiste qui fut celle par exemple de F. Lot, ou bien au contraire la civilisation romaine pé-

rit-elle assassinée, selon la formule de M. A. Piganiol ? L'A. est favorable à ce second point de vue et l'étude des sources l'amène à faire une place à part à l'*Histoire Auguste* et au *De rebus bellicis*, œuvres anonymes qui aident plus que toute autre à comprendre la question sociale au IVe siècle. Les chapitres II et VII sont consacrés à l'étude de ces deux textes fondamentaux. Tous deux de tendance conservatrice et projulienne s'opposent au courant constantinien et révolutionnaire. L'A. situe le *De rebus bellicis* dans les années 355-360, l'*Histoire Auguste* au début du Ve siècle. On appréciera les arguments d'ordre économique — prix des matières premières, valeur de la monnaie selon tel ou tel passage de l'Histoire Auguste — sur lesquels s'appuie la datation proposée de l'ouvrage.

Les chapitres III et IV sont consacrés à l'étude très fouillée de l'*adaeratio* des denrées au cours du IVe siècle, c'est-à-dire du rachat en espèces des prestations en nature. L'analyse s'oppose constamment aux vues défendues par Mickwitz dans son ouvrage intitulé « *Geld und Wirtschaft im römischen Reiche des IV Jahrhunderts* ». Le chapitre V s'attache à clarifier certains aspects du problème démographique, pose et étudie la question de l'urbanisme dans la Rome du Bas Empire et celle des rapports entre ville et campagne. Le chapitre VI traite de l'*adaeratio* des personnes, c'est-à-dire du rachat de la conscription par l'impôt dit *aurum tironicum*. Les conséquences sociales et militaires de cette pratique sont analysées en des pages très denses.

La méthode employée est toujours excellente. L'A., se méfiant à juste titre des idées toutes faites et des théories en vogue, soumet les textes à une analyse serrée et loyale. L'ouvrage est riche en vues pénétrantes et neuves qui favoriseront certainement la recherche ultérieure.

R. Bloch.

David M. Robinson, *A hoard of silver coins from Carystus*, dans les *Numismatic notes and monographs*, nº 124, New York, 1952, 62 p., 6 pl.

Cette petite plaquette, bien présentée, bien illustrée, est la publication par D. M. Robinson d'un trésor monétaire acquis récemment par lui et comprenant 92 pièces d'argent. Selon les indications du vendeur, le trésor avait été découvert sur les pentes du mont Ocha, au-dessus de la petite ville moderne de Carysto. Son contenu prouve qu'il provient de l'ancienne ville eubéenne de Carystus d'où trois autres trésors étaient déjà issus.

Après un rapide historique concernant les destinées de Carystus, l'A. présente un catalogue très minutieux des pièces composant le nouveau trésor. D'après le vendeur, celui-ci est complet et rien ne manque à la découverte. Remarquons cependant qu'il y a toujours doute sur la composition véritable et originelle d'un trésor acquis dans le commerce. Il peut manquer des pièces ou bien, au contraire, certaines peuvent y avoir été introduites après coup. Il convient donc d'être prudent dans les conclusions que l'on dégage de l'analyse du dépôt.

Celui-ci se compose de statères ou de drachmes de Carystos ou de la fédération eubéenne, pièces datant de la seconde moitié du IVe siècle, — de tétradrachmes athéniens, — de statères éléens, — de monnaies d'Alexandre de la fin du IVe siècle ou du début du siècle suivant. A cet ensemble, qui a pu être constitué aux alentours de 280, s'ajoutent des monnaies séleucides, un tétradrachme d'Ecbatane de Séleucos I, datant de 293-280, un tétradrachme d'Antiochus Hierax, frappé à Abydos entre 241 et 236. La présence de cette dernière pièce situe l'enfouissement vers 230, et le délai d'un demi-siècle qui sépare la constitution de l'ensemble du trésor et sa mise en terre ne laisse pas d'étonner et d'inquiéter quelque peu. On accueil-

lera donc avec certaines réserves les conclusions de l'A. touchant à la formation même du trésor. L'étude très minutieuse et scientifique des séries eubéennes est par contre d'un vif intérêt et constitue l'amorce d'une étude d'ensemble du monnayage eubéen.

R. Bloch.

Ernst Hohl, *Um Arminius. Biographie oder Legende* ? dans les *Sitzungsberichte der deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin, 1951, 27 p.

M. E. Hohl avait en 1943 et 1944 écrit plusieurs articles sur la Vie d'Arminius. La plaquette qui nous occupe est un acte de pure polémique dirigée contre E. Bickel qui a publié, en 1949, à Bonn, un ouvrage touchant à cette même biographie. La discussion est centrée sur le passage de Velleius Paterculus (II, 118, 2) déclarant qu'Arminius avait été *adsiduus militiae nostrae prioris comes*. Selon l'opinion traditionnelle, à laquelle se range M. E. Bickel, *militia nostra prior* désigne la première des campagnes romaines dirigées par Tibère contre les Germains. Pour M. E. Hohl, l'historien désigne par ces termes le temps pendant lequel lui-même fit campagne dans le rang équestre, par opposition à sa *militia senatoria* ultérieure. Le ton combatif de ces pages (dans lesquelles les points d'exclamation fourmillent) empêche de se faire une idée exacte des arguments de M. E. Bickel. Un débat scientifique exige une plume plus calme.

R. Bloch.

F. Vittinghoff, *Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik under Caesar und Augustus* (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften und der Literatur in Mainz*). Wiesbaden, 1952, 147 p., plusieurs index, une carte.

L'ouvrage de M. Vittinghoff est une étude approfondie des multiples questions que soulève l'extension du droit de cité sous César et sous Auguste. L'A. nous avertit en note que les exigences de l'édition l'ont obligé à réserver pour une publication ultérieure une deuxième partie qui est prête et concerne les mêmes problèmes dans la période s'étendant du règne de Tibère à celui de Commode. Ce thème de recherches a toujours préoccupé les érudits et en 1939 le livre de Sherwin-White, *The roman Citizenship*, en 1946 celui de M. M. Grant ont enrichi le problème de nouveaux et précieux apports. M. Vittinghoff présente à son tour une vue synthétique et riche de la question.

La première partie du livre est consacrée à une étude générale du droit de cité, des avantages qu'il conférait à son détenteur, de la position privilégiée des *cives Romani* dans les différentes parties de l'Empire. D'où l'A. passe tout naturellement à l'examen du rôle essentiel joué dans les provinces par les villes de citoyens romains, colonies et municipes. Les unes et les autres répandaient dans le monde le nom et la civilisation romaine. Une profonde différence sépare cependant colonies et municipes. Les premières étaient de véritables créations urbaines, faites au profit de *cives Romani* qui étaient envoyés dans telle ou telle province et se partageaient le sol provincial entourant la nouvelle ville. Les municipes étaient au contraire d'anciennes communautés pérégrines auxquelles Rome conférait le privilège tant apprécié de la *civitas*. Les citoyens des colonies se recrutaient parmi les prolétaires d'une Rome surpeuplée, et surtout parmi les vétérans des légions qui allaient occuper leurs nouvelles villes en corps constitués. Les citoyens des municipes représentaient la population libre

des anciennes cités pérégrines, promues au rang envié de *municipia* en raison de leur état de romanisation et aussi des services rendus à l'*Urbs*. Les communautés de droit latin qui soulèvent des points de droit fort délicats sont d'anciennes villes pérégrines auxquelles l'on confère une *civitas* de second ordre, le droit latin représentant une étape dans la voie de la complète romanisation.

Dans une deuxième partie, extrêmement dense, l'A. s'attache à suivre la politique de César, puis d'Auguste dans leurs créations de colonies et municipes dans les différentes provinces. Les buts de la politique impériale sont analysés en détail, l'extension du droit de cité étudiée successivement et pour chaque époque, en Narbonnaise et dans les trois Gaules, en Sicile et en Sardaigne, en Espagne, en Afrique, dans l'Illyricum, en Achaïe et en Macédoine, en Asie Mineure, en Syrie. L'A., constatant que ni César ni Auguste n'a fait d'aucune cité de l'Orient grec un municipe, croit pouvoir en conclure que les premiers Césars n'avaient pas l'intention de romaniser cette partie de l'Empire. On ne saurait se rallier à cette vue. L'interpénétration de l'hellénisme et de la romanité dans l'Orient grec rendait superflue la promotion au rang de municipes de villes qui tiraient leur gloire de leur antique passé.

Une carte précieuse, portant sur les divers pays de l'Empire, les colonies et municipes créés par César et Auguste, illustre et éclaire un exposé minutieux dans lequel l'historien du droit municipal trouvera beaucoup à glaner.

R. Bloch.

A. de Franciscis, *Il ritratto romano a Pompei* (*Accademia di archeologia Lettere e Belle Arti di Napoli, Memorie*, I). Naples, 1951, 84 p., 73 fig.

L'Académie de Naples a décidé de commencer la publication de monographies qui feront suite aux anciens volumes des *Memorie*. Le livre de M. de Franciscis qui obtint en 1948 le prix dans le concours dédié à la mémoire d'Antonio Sogliano constitue le premier ouvrage de la nouvelle série. Présenté au public par MM. A. Maiuri et D. Mustilli, il traite de l'histoire du portrait romain à Pompéi.

Le choix du sujet est fort heureux. L'art du portrait romain qui est un riche thème d'études et d'analyses suscite, en effet, d'incessantes discussions opposant les érudits, soit dans le domaine des identifications iconographiques, soit dans celui des appréciations stylistiques. Si grande est la part de l'élément subjectif dans de telles recherches. Il convient, pour se sentir sur un terrain solide, d'étudier des œuvres bien situées dans l'espace et dans le temps et à ce double point de vue le portrait romain de Pompéi occupe, bien évidemment, une place privilégiée. Les *ritratti* qui sont parvenus jusqu'à nous sont issus d'une production locale et se datent du milieu du premier siècle avant notre ère à 79 après J.-C. et même à 63, car la production sculpturale semble s'être à peu près arrêtée après le tremblement de terre qui annonçait la catastrophe finale.

L'A. n'étudie pas, en vérité, tous les portraits trouvés à Pompéi. Il a choisi seulement un certain nombre de pièces caractéristiques et échelonnées dans le temps de façon à donner une vue générale de l'évolution de l'art du portrait dans la petite cité campanienne. Il analyse avec le plus grand soin, à propos de chaque pièce présentée, les circonstances exactes de sa découverte : le lieu de la trouvaille, le matériel d'accompagnement et, au premier rang, les inscriptions mises au jour apportent, en effet, les plus précieux enseignements concernant la date et parfois l'identification des portraits. Les Archives du musée de Naples dans lesquelles l'A. a fait des

recherches lui ont fourni des indications de prix. Tout cela donne solidité et précision à l'exposé. Des identifications couramment admises de bustes universellement connus (ainsi ceux de C. Norbanus Sorex et de L. Jucundus) sont soumises à une critique raisonnée. Bien des datations sont redressées ou précisées.

De l'analyse et du classement d'une quarantaine de portraits pompéiens, se dégagent un certain nombre de conclusions touchant à l'évolution de cet art. On retrouve dans celui-ci une tendance italique au naturalisme le plus direct, l'influence hellénique venant constamment tempérer ce goût profond des sculpteurs campaniens. La tendance proprement romaine, ce que l'A. appelle le vérisme et l'académisme officiel de Rome, exerce aussi sur les ateliers de Pompéi une action qui se laisse souvent déceler. La complexité des courants artistiques qui s'entremêlent et se recouvrent l'un l'autre aboutit en certains cas à des productions saisissantes de vie et qui comptent parmi les meilleures réussites de l'art du portrait, si apprécié dans l'ancienne Italie.

R. Bloch.

Studi romani, Rivista bimestrale dell'Istituto di Studi romani. Année 1, numéro 1, janvier-février 1953, 119 p.

L'Institut des *Studi romani* qui a son siège à Rome, mais compte des filiales en différentes régions de l'Italie et en des pays étrangers fait preuve, depuis de longues années, d'une activité féconde qui se traduit par des cours largement suivis, des conférences, des concerts et des publications diverses. Rien de ce qui concerne Rome et la latinité ne lui est étranger. Voici que, depuis le début de l'année 1953, cet Institut nous offre une revue intitulée *Studi romani* qui doit paraître une fois tous les deux mois et groupera les études les plus diverses touchant à la vie romaine. La composition du premier numéro de la revue suffit à montrer tout l'intérêt qu'elle suscitera chez tous ceux pour qui Rome est chère : plusieurs articles de fond, traitant de questions importantes d'archéologie, d'histoire, de littérature et de droit, sont suivis de comptes rendus et de chroniques tenant au courant des publications, des problèmes et de la vie de Rome. Les noms de signataires tels que P. Romanelli, S. Riccobono, P. P. Trompeo, Q. Tosatti, etc. suffisent à expliquer la qualité et le brillant des études proposées. La nouvelle revue qui éclairera les divers aspects du passé et du présent de Rome rencontrera en Italie et ailleurs le succès qu'elle mérite.

R. Bloch.

Tito Livio, *Storia di Roma*, texte latin et traduction italienne de Guido Vitali, Livres I-III, Bologne, 1952, 553 p.

Cette édition des trois premiers livres de Tite Live fait partie d'une série publiée à Bologne et intitulée *Prosatori di Roma*. Cette collection est destinée au public cultivé, non aux spécialistes. Le texte latin, sans apparat critique, est accompagné de sa traduction italienne, une brève introduction sur Tite Live et son œuvre ouvre le livre qui se termine sur quelques courtes notes explicatives. De présentation élégante et pratique, la collection remplira certainement utilement son rôle et entretiendra chez le grand public d'Italie le goût et l'intérêt pour les pages des grands prosateurs de l'ancienne Rome.

R. Bloch.

Methuen's History of the Greek and Roman World : Howard H. Scullard, *A history of the Roman World from* 753 to 146 *B. C.*, Londres, 2e éd., 1951, 470 p., 4 cartes, bibliographie, tableau chronologique, index. — Edward T. Salmon, *A history of the Roman World from* 30 *B. C. to A. D.* 138. Londres, 2e éd., 1950, 363 p., 5 cartes, bibliographie, index.

7 volumes constituent l'histoire générale du monde grec et romain, connue sous le nom de *Methuen's History*, et qui a été publiée à Londres sous la direction de M. M. Cary. Ces livres qui se présentent sous un aspect élégant et pratique tout à la fois embrassent l'histoire de l'antiquité classique et sont de larges synthèses destinées au public cultivé et aux étudiants. Les qualités scientifiques de certains d'entre eux font que le spécialiste y trouve aussi son compte.

La première édition du tome dû à M. H. H. Scullard date de 1935, une deuxième édition vient d'en voir le jour en 1951. Le livre est consacré à la vaste période qui s'étend entre la naissance de Rome et la destruction de Carthage en 146. La fresque brossée par l'A. frappe par ses qualités de clarté et de précision. Les limites qui lui sont imposées le contraignent à une extrême concision, mais, sous l'exposé synthétique et large, on sent une documentation solide et présente. La deuxième édition, complétée et révisée, tire profit des livres parus entre 1935 et 1950 et concernant la naissance et la conquête romaines. Les notes en bas des pages sont volontairement rares, mais 12 appendices traitent de questions controversées. Ce sont, sans doute, les passages consacrés à la religion et à l'art dans lesquels la sobriété imposée à l'A. confine à la sécheresse. On note alors des lacunes et des faiblesses. La date proposée pour les premiers établissements sur le Palatin et la *Roma quadrata* (1000 environ avant J.-C., p. 24 et 439) est beaucoup trop haute, les fouilles les plus récentes sur le Palatin indiquent que la céramique la plus ancienne, trouvée au niveau le plus bas et contemporaine des premières huttes dont le fond a été creusé dans le roc, ne remonte pas plus haut que le milieu du VIIIe siècle. Cela cadre parfaitement avec la fondation légendaire romuléenne. La bibliographie est forcément réduite. On s'étonne cependant de ne pas y trouver mention de la thèse de M. Carcopino sur Virgile et les Origines d'Ostie, ni de celle de M. Piganiol sur les origines de Rome ni des nombreux travaux de M. Dumézil.

Le livre de M. Edward T. Salmon est l'avant-dernier de la série et traite de la période allant du début de l'Empire romain à 138. La première édition avait vu le jour en 1944, la seconde date de 1950. L'exposé, ici encore, est net et sobre, utilisant avant tout les sources littéraires. Les erreurs, signalées dans la première édition, ont été rectifiées et certains compléments apportés. Le tableau présenté des cent cinquante premières années de l'Empire est d'inspiration extrêmement classique, mais si sa clarté est plaisante, on y regrette un peu un certain manque d'originalité et de vigueur.

R. Bloch.

Neugründung der Indogermanischen Gesellschaft

Am 2. September 1953 wurde anlässlich einer Fachtagung für indogermanische Sprachwissenschaft in München eine neue « Indogermanische Gesellschaft » gegründet, nachdem die alte, seit 1912 bestehende durch Massnahmen der Besatzungsbehörden im Jahre 1945 zum Erliegen gekommen war.

Die Gesellschaft beabsichtigt ein neues kritisch-bibliographisches Publikationsorgan herauszugeben.

Der engere Vorstand besteht aus :

Prof. M. Leumann, Vorsitzender — Signaustr. 9, *Zürich* 8 (Schweiz).

Prof. W. Brandenstein, Stellvertretender Vorsitzender — Halbärthgasse 5, *Graz* (Œsterreich).

Prof. G. Redard, Schriftführer — Kramgasse 17, *Bern* (Schweiz).

Prof. A. Scherer, Kassenwart — Kleinschmidtstr. 60, *Heidelberg* (Deutschland).

Ausserdem wurde ein weiterer Vorstand von 12 Vertretern (aus 10 europäischen Landern) gewählt.

Fachgenossen wollen sich für Anmeldung und *weitere Auskünfte* an eines der Vorstandsmitglieder wenden.

DERNIERS OUVRAGES REÇUS

ALTHEIM (F.), *Le déclin du monde antique ; examen des causes de la décadence ; le monde extra-romain ; l'Empire romain.* 439 p. Paris, 1953, Payot. Frs 1700.

ALTHEIM (F.), *Römische Geschichte.* Bd. I : *die Grundlagen.* 249 p. Francfort s/M., 1951, V. Klostermann. DM. : br. 10,50 ; cart. 12.50.

S. AMBROSII MEDIOLANENSIS EPISCOPI, *De virginibus libri tres*, ed. E. CAZZANIGA. XXXII-95 p. Torino, 1948, Paravia. L. 450.

Appendix Vergiliana, testo, intr. e trad. di R. GIOMINI. LIII-282 p. Firenze, 1953, Nuova Italia. L. 2500.

Atellana fabula, a cura di D. ROMANO (Testi antichi e medievali, 7). 147 p. Palermo, 1953, G. B. Palumbo.

ATKINS (J. W. H.), *Literary criticism in Antiquity, a sketch of his development* : vol. II : *Graeco-Roman.* XI-363 p. Londres, 1934 (1952), Methuen. Sh. 25 /.

AYMARD (A.), et AUBOYER (J.), *L'Orient et la Grèce*, préf. générale de M. CROUZET. (Hist. géné. des Civilisations, I). 714 p., 48 pl., in-4°. Paris, 1953, P. U. F. Frs : br. 2500 ; rel. 3000.

BARRA (G.), *Struttura e composizione del « De rerum natura » di Lucrezio.* 232 p. Naples, 1952, Istituto ed. del Mezzogiorno. L. 1000.

BATAILLE (A.), *Pour une terminologie en paléographie grecque.* IX-98 p. Paris, 1954, C. Klincksieck. Frs 1000.

BECKMANN (F.), *Humanitas, Ursprung und Idee* (Abhandl. d. Gesellschaft zur Förderung d. Westf. Wilhelms-Univ., Hft. 3). 51 p. Münster Westf., 1952, Aschendorff. DM. 2.

BENGTSON (H.), *Einführung in die alte Geschichte*, 2te durchgesehene u. ergänzte Auflage. VIII-197 p. München, 1953, C. H. Beck. DM. : br. 8,50 ; rel. 11.

BENNETT (E. L., Jr.), *A Minoan linear B Index.* XXIV-119 p. New Haven Conn., 1953, Yale Univ. Press. $ 2.

BERGER (A.), *Encyclopedic Dictionary of Roman Law* (Transactions of the Amer. philosoph. Society, N. S. vol. 43, p. 2, 1953, pp. 333-808). Philadelphie, The Amer. philosophical Society. $. : br. 5 ; rel. 7.

BÖHME (R.), *Orpheus, das Alter des Kitharoden.* 139 p. Berlin, 1953, Weidmann. DM. 15.50.

BOWRA (C. M.), *Problems in Greek poetry.* V-171 p., rel. Oxford, 1953, Clarendon Press. Sh. 21 /.

BRANDENSTEIN (W.), *Griechische Sprachwissenschaft.* I. *Einleitung, Lautsystem, Etymologie* (Sammlung Göschen, Bd. 117). 160 p., 1 carte. Berlin, 1954, W. de Gruyter. DM. 2.40.

BROGAN (O.), *Roman Gaul*, with drawings by E. HOLLOWAY. X-250 p., 62 fig., rel. Londres, 1953, G. Bell & Sons. Sh. 21 /.

BÜCHNER (K.), *Der Aufbau von Sallusts Bellum Jugurthinum* (Hermes, Einzelschriften, 9). VIII-104 p. Wiesbaden, 1953, Fr. Steiner Verlag. DM. 9.

Bulletin des Etudes portugaises et de l'Institut français au Portugal, T. XVI. 293 p. Coimbra, 1952, Coimbra editor.

Calabi (Ida), *Ricerche sui rapporti tra le « poleis »* (Bibl. di Cultura, 44). viii-165 p. Firenze, 1953, La Nuova Italia. L. 700.

Callimachus, ed. R. Pfeiffer : vol. II, *Hymni et Epigrammata.* cviii-208 p., rel. Oxford, 1953, Oxford Univ. Press. Sh. 42/.

Carmina certaminis Pœtici Hœufftiani : Flor succisus ; carmen et error ; ludi. 64 p. Amsterdam, 1953, Academia Disciplinarum Nederlandica.

Cazzaniga (I.), *De lapsu Susannae (de lapsu virginis consecratae)*, ed. E. Cazzaniga. lxvii-83 p. Torino, 1948, Paravia. L. 480.

Cazzaniga (I.), *La tradizione manoscritta del « De lapsu Susannae » (con nuovo app. crit.).* viii-66 p. *Id.* 1950, L. 650.

Cicerone (M. T.), *De re publica ; lib. primo*, intr. e comm. di V. Sirago. 219 p. Firenze, 1952, Vallecchi. L. 650.

Ciceronis (M. T.), *Pro M. Caelio oratio*, ed. by R. G. Austin, 2nd ed. xxxii-163 p., rel. Oxford, 1952, Clarendon Press. Sh. 10/6.

Clavis patrum latinorum, qua in novum corpus christianorum edendum optimus quasque scriptorum recensiones a Tertulliano ad Bedam commode recludit E. Dekkers *opera usus qua rem praeparavit et ivvit* Ae. Gaar (Sacris erudiri, III). xxiii-462 p. Steenbrugeis, 1951, Alobatia sancti Petri.

Clément d'Alexandrie, *Les Stromates : Stromate II*, introd. et notes de P. Camelot, texte grec et trad. de Cl. Mondésert (Sources chrétiennes, 38). 146 p. Paris, 1954, Ed. du Cerf. Frs 930.

Cloché (P.), *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient.* 311 p. Neuchâtel, 1953 (1947), Ed. H. Messeiller. En France : MLF. : Frs 720.

Cloché (P.), *Alexandre le Grand* (Que sais-je ? 622). 127 p. Paris, 1954, P. U. F. Frs 150.

Coseriu (Eug.), *Sistema Norma y Habla.* 73 p. Montevideo, 1952, Univ. de la Republica.

De Jonge (P.), *Philological and historical commentary on Ammianus Marcellinus*, XV, 1-5 (vol. III). 129 p. Groningen, 1948, J. B. Wolters. Fl. 5,90. *Id.*, XV, 6-13 (IV). 82 p. 1953. Fl. 2, 90.

De Sanctis (G.), *Storia dei Romani ;* vol. IV ; *La Fondazione dell'Impero*, parte II : *Vita e pensiero nell'eta delle grandi conquiste*, T. I (Il pensiero storico, 38, VI). xii-376 p. Florence, 1953, La Nuova Italia. L. 3500.

Devreesse (R.), *Introduction à l'étude des manuscrits grecs.* viii-347 p., 18 pl., gr. in-8°. Paris, 1954, Imprimerie Nationale et C. Klincksieck. Frs 2800.

Diano (C.), *Edipo figlio della Tyche, commento ai vv.* 1075-85 *dell'Edipo Re di Sofocle* (Estr. de Dioniso, XV, 1-4). 36 p. Syracuse, 1952, Istituto Naz. del Dramma Antico.

Dioniso, vol. XVI ; fasc. 1, 96 p. ; fasc. 2-4, p. 101-211. Syracuse, 1953, Istituto Nazionale del Dramma Antico.

Duckett (E. S.), *Alcuin, friend of Charlemagne, his world and his work.* xii-337 p., rel. New York, 1951, The Macmillan C°. $ 5.

Dumezil (G.), *Rituels indo-européens à Rome* (Etudes et Commentaires, XIX). 96 p. Paris, 1954, C. Klincksieck. Frs 600.

Dussaud (R.), *Prélydiens, Hittites et Achéens.* 186 p., 52 fig. Paris, 1953, Geuthner. Frs 1350.

EHRENBERG (V.), *Sophocles and Pericles*. XI-187 p. Oxford, 1954, Blackwell. Sh. 25/.

ERASME, *Dulce bellum inexpertis*, texte ed. et trad. par Y. RÉMY et R. DUNIL-MARQUEBREUCQ (collection Latomus, VIII). 109 p. Bruxelles, 1953.

ERNOUT (A.), *Aspects du vocabulaire latin* (Etudes et Commentaires, XVIII). 238 p. Paris, 1954, C. Klincksieck. Frs 1400.

ERNOUT (A.), *Morphologie historique du latin*, 3e éd. revue et corrigée. X-256 p. cart. Paris, 1953, C. Klincksieck. Frs 700.

ERNOUT (A.) et THOMAS (A.), *Syntaxe latine*, 2e éd. revue et augmentée. XX-522 p., cart. Paris, 1953, C. Klincksieck, Frs 1080.

ERRANDONEA (I.), *Das 4. Stasimon der « Antigone » von Sophokles* (944-987). 10 p. T. à p. de : *Symbolae Osloenses*, XXX. Oslo, 1953.

ERRANDONEA (I.), *Die Persönlichkeit des Chors, Grundlage der Einheit der Handlung in « Œdipus auf Kolonos »*. 11 p. T. à p. de : *Humanidades*, V, 10. Comillas, 1953.

ERRANDONEA (I.), *Das zweite Stasimon des König Œdipus von Sophocles*. P. 129-145. T. à p. de : *Hermes*, 81. Bd., Hft. 2. Wiesbaden, 1953.

AESCHYLUS' *Eumeniden, met inleiding, crit. noten en commentaar, uitgegeven door* P. GROENEBOOM. 245 p., rel. Groningen, 1952, J. B. Wolters. Fl. 8.75.

FRASSINETTI (P.), *Fabula Atellana, saggio sul teatro popolare latino* (Pubbl. Istituto di filol. cl., 4). 148 p. Genova, 1953, Universita, Fac. di Lettere. L. 1200.

FRIEDRICH (W. H.), *Euripides und Diphilos, zur Dramaturgie der Spätformen* (Zetemata, 5). VIII-281 p. Munich, 1953, Beck. DM. 22.50.

GEORGIEV (Vl.), *Problèmes de la langue minoenne*. 196 p. Sofia, 1953, Bibl. de l'Université.

GERMAIN (G.), *Genèse de l'Odyssée ; le fantastique et le sacré*. 700 p. Paris, 1954, P. U. F. Frs 1600.

GERMAIN (G.), *Homère et la mystique des nombres*. 107 p. Paris, 1954, P. U. F. Frs 500.

GOMME (A. W.), *The Greek attitude to Poetry and History* (Sather Class. Lectures, 27). VIII-190 p., rel. Berkeley and Los Angeles, 1954, Univ. of California Press. $ 3,75.

GREGORII NAZIANZENI, Συγκρισις βιων, *carmen edidit, app. crit. munivit, quaestiones peculiares adiecit* H. M. WERHAHN (Kl.-Philol. Studien, Hft. 15). XI-104 p. Wiesbaden, 1953, O. Harrassowitz. DM. 9.

GRIMAL (P.), *Les intentions de Properce et la composition du L. IV des « Elégies »* (Collection Latomus, XII). 53 p. Bruxelles, 1953.

GRIMAL (P.), *La mythologie grecque* (Que sais-je ? 582). 127 p. Paris, 1953, P. U. F. Frs 150.

GRIMAL (P.), *Le siècle des Scipions, Rome et l'hellénisme au temps des Guerres Puniques* (Coll. historique). 229 p. Paris, 1953, Aubier. Frs 525.

GRIMAL (P.), *La vie à Rome dans l'Antiquité* (Que sais-je ? 596). 128 p. Paris, 1953, P. U. F. Frs 150.

HAHN (E. A.), *Subjunctive and Optative, their origin as futures* (Philological Monographs, 16). XVIII-157 p., rel. New York, 1953, American Philological Association. $ 5.00.

HENLE (J. E.), *A study in word structure in Minoan Linear B.* v-185 p. New York, 1953.

HÉRODOTE, *Histoires : Livre VIII (Uranie)* t. ét. et trad. par Ph. E. LEGRAND. 163 p. la plupart doubles. Paris, 1953, Les Belles Lettres. Frs 600.

HESIOD'S *Theogony*, transl. with an introd. by N. O. BROWN. 87 p. New York, 1953, Liberal Arts Press. $ 0,50.

Humanitas, vol. IV (Nova Serie, vol. I). 133-LXIII p. Coimbra, 1952, Faculdade de Letras da Universidade.

Humanitas, Revista de la Facultad de Filosofia y Letras de Tucuman. I, 1 : 441 p. ; I, 2 : 558 p. Tucuman, 1953, Universidad Nacional.

HUMBERT (J.), *Syntaxe grecque*, 2e éd. revue et augmentée (Coll. Philol. Class., II). 464 p. Paris, 1954, C. Klincksieck. Frs 1800.

HUNGER (H.), *Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, mit Hinweisen auf das Fortwirken antiker Stoffe und Motive in der bildenden Kunst, Literatur und Musik des Abendlandes bis zur Gegenwart.* XI-372 p., fig., rel. Wien, 1953, Verlag Bruder Hollinek, S. 98.

ISAAC (J.), *Le Peri Hermeneias en Occident de Boèce à Saint Thomas, histoire littéraire d'un traité d'Aristote.* 192 p. Paris, 1953, Vrin. Frs 900.

JALABERT (L.) et MOUTERDE (R.), *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, T. III, 2e partie, Antioche (suite), Antiochene, nos 989-1242. Index des T. I-III (Bibl. Archéol. et hist., Institut fr. d'Archéol. de Beyrouth, LI). Pp. 529-690 + XXXVIII p., in-4°. Paris, 1953, Geuthner. Frs 3750.

KAMERBEEK (J. C.), *The plays of Sophocles : commentaries. Part I : The Ajax.* Engl. translat. by H. SCHREUDER, rev. by A. PARKER. IX-261 p., rel. Leyde, 1953, E. J. Brill.

KIRK (G. S.), *Heraclitus, the cosmic fragments*, ed. with an introd. and comment. XVI-424 p. Cambridge, 1954, Univ. Press. Sh. 50/.

KOLLER (H.), *Die Mimesis in der Antike, Nachahmung, Darstellung, Ausdruck* (Dissert. Bernenses, I, 5). 235 p. Berne, 1954, Francke. Fr. S. 22,90.

Les langues du Monde, par un groupe de linguistes sous la direction de A. MEILLET et M. COHEN. Nouv. éd. XLII-1296 p., atlas de 21 cartes, rel. Paris, 1952 (1953), C. N. R. S. et Champion. Frs 6400.

LEPORE (E.), *Il princeps Ciceroniano e gli ideali politici della tarda Repubblica.* 448 p. Naples, 1954, Istituto italiano per gli studi storici. L. 2500.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, vol. I, fasc. 1, A-Actor. XXVI p. et col. 1-240, in-4°. Varsovie, 1953, Polska Akademia Nauk. Zl. 30.

LIDA DE MALKIEL (M. R.), *La idea de la fama en la Edad Media Castellana.* 315 p. Mexico, 1952, Fondo de Cultura economica.

LOENEN (D.), *Polemos, een studie over oorlog in de griekse oudheid* (Mededelingen d. kon. Ned. Akad., 16, 3). 97 p. Amsterdam, 1953, Noord-Hollandsche uitgevers Maatschappij. Fl. 4.

LUCCIONI (J.), *Xénophon et le socratisme* (Publ. Fac. Alger, XXV). 177 p. Paris, 1953, P. U. F. Frs 500.

MARTINAZZOLI (F.), *Parataxeis, le testimonianze stoiche sul cristianesimo.* 81 p. Firenze, 1953, Nuova Italia. L. 450.

MICHELAKIS (E.), *Platons Lehre von der Anwendung des Gesetzes und der Begriff der Billigkeit bei Aristoteles.* 52 p. Munich, 1953, Max Hueber

MUGLER (Ch.), *Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes* (Etudes et Commentaires, XVII). 193 p., 9 fig. Paris, 1953, C. Klincksieck. Frs 960.

NIEDERMANN (M.), *Précis de phonétique historique du latin*, 3e éd. revue et augmentée. 210 p. cart. Paris, 1953, C. Klincksieck. Frs 700.

NUMMINEN (P.), *Quo modo Cicero de Lucretio (et quodam Sallustio) iudicaverit* (An. Univ. Turkuensis, B, XLIV, 1). 42 p. Turku, 1953, Université. MK. 125.

ORIGEN, *Contra Celsum*, transl. with an introd. and notes by H. CHADWICK. XL-531 p., rel. Cambridge, 1953, Univ. Press. Sh. 60/.

Orpheus, Rivista di Umanita classica e cristiana. I, 1. 111 p. Catania, 1954, Centro di Studi sull' Antico cristianesimo (Univ. di Catania). L. 400.

PAGE (D. L.), *Corinna* (Supplem. Paper, 6). 88 p. Londres, 1953, Society for the promotion of Hellenic studies.

Paideia, VIII, 1 à 6. 445 p. Genova, 1953. En France : C. Klincksieck. Frs 2400.

PARERA (J. B.), *Particularidades sintacticas del Latin medieval.* XXXIX-200 p. Barcelone-Madrid, 1953, Escuela de Filologia.

PAVAN (M.), *La crisi della scuola nel IV secolo D. C.* 169 p. Bari, 1952, Laterza. L. 600.

PERETTI (Aur.), *Teognide nella tradizione gnomologica* (Studi class. e orient., IV), XI-399 p. Pise, 1953, Libr. Goliardica ed. L. 4000.

PESCE (G.), *Il tempio d'Iside in Sabratha* (Monogr. di Archeologia Libica, IV). 78 p., 7 fig. in-texte, 49 pl. Rome, 1953, Bretschneider. L. 5000.

PICCARDO (L. J.), *El concepto de « partes de la oracion »*. 17 p. Montevideo, 1952, Univers. de la Republica.

PICKARD-CAMBRIDGE (Sir Arthur), *The dramatic festivals of Athens.* XXI-334 p., 207 fig., rel. Oxford, 1953, Clarendon Press. Sh. 50/.

PIERACCIONI (D.), *Morfologia storica della lingua greca* (Coll. filologica, 1). 251 p., rel. Firenze, 1954, Vallecchi. L. 1800.

PINDARI *Carmina cum fragmentis*, ed. Br. SNELL. VIII-375 p., cart. Leipzig, 1953, B. G. Teubner. DM. 14,80.

PLINY, *Natural history*, with an engl. translat. in 10 vol. Vol. IX : Lib. XXXIII-XXXV by H. RACKHAM (Lœb Classical Library). 423 p. Londres, 1952, Heinemann. Sh. 15/.

POSITANO (L. M.), *Teofilatto Simocata questioni naturali* (Col. di Studi Greci, XXIV). 47 p. Naples, s. d. (1953), Libr. Scientifica editrice.

POSITANO (L. M.), *La tradizione manoscritta delle Quaestiones physicae di Teofilatto Simocata* (Coll. di Studi Greci, XXIII). 44 p. Naples, s. d. (1953), Libr. Scientifica editrice.

QUASTEN (J.), *Patrology*. Vol. II : *The Ante-Nicene Literature after Irenaeus.* XI-450 p., rel. Utrecht, 1953, Spectrum.

RAEDER (H.), *Ein Problem in griechischer Syntax : die Verbindung der Partikal ἄν mit Futurum* (kg. Danske Videnskab. Selskab, Hist.-filolog. Medd., 33,5). 14 p. Copenhague, 1953, Munksgaard. Kr. D. 2.

RAMBAUD (M.), *L'art de la déformation historique dans les Commentaires de César.* (Ann. Univ. Lyon, 23). 410 p. Paris, 1953, Les Belles Lettres. Frs 2000.

RAMBAUD (M.), *Cicéron et l'histoire romaine* (Coll. d'Etudes latines, s. scientifique, XXVIII). 148 p. Paris, 1953, Les Belles Lettres. Frs 600.

RASKIN (G.), *Oudgriekse Handelsreclame* (Kath. Vlaamse Hugeschooluitbreiding, 431). 81 p. Anvers, 1953, Standaard-Boekhandel. Fr. B. 25.

Rassegna di filosofia : vol. II, fasc. 2 (IV-VI 1953). P. 109-208. Editrice universale di Roma. L'Abt. : L. 1500.

Reallexikon für Antike und Christentum... herausgegeb. von Th. KLAUSER. Lief. 13 (Brüderlichkeit — Bulla), col. 641-800 ; 1953. Lief. 14 (Bulla, forts.-Celsus), col. 801-960 ; 1954. Stuttgart, Hiersemann Verlag. Le fasc. : DM. 12, 50.

REDARD (G.), *Recherches sur* ΧΡΗ, ΧΡΗΣΘΑΙ, *étude sémantique* (Bibl. Ec. Hautes Etudes, Sc. Hist. et Philolol., 303). 122 p. Paris, 1953, Champion. Frs 1200.

RIESENFELD (H. and Bl.), *Repertorium lexicographicum graecum, a Catalogue of Indexes and Dictionaries to Greek authors.* 95 p., rel. Stockholm, 1954, Almqvist and Wiksell. Kr. S. 22.

ROBINSON (R.), *Plato's earlier dialectic*, 2nd. ed. x-286 p. Oxford, 1953, Clarendon Press. Sh. 25/.

RUDBERG (G.), *Gedanke und Gefühl, prolegomena zu einer hellenischen Stilbetrachtung* (Symbolae Osloenses, f. supp. XIV). 36 p. Oslo, 1953, A. W. Brøgger.

SARTORI (Fr.), *Problemi di storia costituzionale italiota.* 203 p. Rome, 1953, Bretschneider. L. 1500.

SCHERER (A.), *Gestirnnamen bei den Indogermanischen Völkern* (Indogermanische Bibl., 3te. Reihe, Forschungen zum Wortschatz d. indogerm. Sprachen, 1). 276 p., 8 pl. h. t. Heidelberg, 1953, C. Winter. DM. : br. 19,50 ; rel. 22,50.

SCHMITTHENNER (W.), *Oktavian und das Testament Cäsars, eine Untersuchung zu den politischen Anfängen des Augustus* (Zetemata, 4). IV-95 p. Munich, 1952, Beck. DM. 9.

SÉNÈQUE, *De constantia sapientis*, commentaire par P. GRIMAL (Coll. de Comment. d'auteurs anciens). 116 p. Paris, 1953, Les Belles Lettres.

The septicentennial celebration of the founding of the Sorbonne college in the Univ. of Paris. Proceedings and Papers. IX-49 p. Chapell Hill (N. C.), 1953, University of North Carolina.

SORETH (M.), *Der platonische Dialog Hippias Maior* (Zetemata, 6). VI-64 p. Munich, 1953, C. H. Beck. DM. 6,50.

STEIDLE (P. B.), *Die Regel st. Benedikts, eingeleitet, übersetzt und aus dem alten Mönchtum erklärt.* XIII-343 p. Beuroner Kunstverlag, 1952, Beuron. DM. : cart. 9,60.

STEYNEN (P. A. W.), *Stylistische Opmerkingen aangaande het Gebruik der Deminutiva in het Latijn.* 67 p. Nimègue, 1953, Drukkerij gebr. Janssen.

STOLZ (Fr.), *Geschichte der lateinischen Sprache*, dritte, stark umgearbeitete Aufl. von A. DEBRUNNER (Sammlung Göschen Bd. 492). 136 p., pet. in-16. Berlin, 1953, Walter de Gruyter. DM. 2,40.

Studia Orientalia Ioanni PEDERSEN septuagenario a collegis discipulis amicis dicata. XX-390 p. Hauniae, 1953, E. Munksgaard. Kr. D. 40.

Studies presented to David M. ROBINSON on his 70th. Birthday. Vol. II, ed. by G. E. MYLONAS & D. RAYMOND. XX-1336 p., 98 pl. h. t., 22 fig., rel. St Louis, Mo, 1953, Washington University.

Symbolae Osloenses, ed. S. Eitrem et E. Skard. Fasc. XXX. 111 p. Oslo, 1953, A. W. Brøgger.

Thumb (A.), *Handbuch des Sanskrit* : II. Teil : *Texte und Glossar*, 2. erweiterte und vollig neu bearbeitete Auflage v. R. Hauschild. xii-356 p. Heidelberg, 1953, C. Winter. DM. : br. 48 ; rel. 52.

Togeby (K.), *Mode, aspect et temps en espagnol* (kg. Danske Vidensk. Selskab, 34, 1). 136 p. Copenhague, 1953, Munksgaard. Kr. D. 12.

Tovar (A.), *Estudios sobre las primitivas lenguas hispanicas* (Facultad de Filos. y Letras, B, IV). 245 p. Buenos Aires, 1949, Coni.

Transactions and Proceedings of the American Philological Association, ed. by Ph. H. de Lacy. Vol. lxxxiii-318-lviii p. Lancaster, Pa, 1952, Lancaster Press.

Van Groningen (B. A.), *La poésie verbale grecque, essai de mise au point.* 103 p. Amsterdam, 1953, Noord-Hollandsche uitgevers Maatschappij. Fl. 4,50.

Vanhoutte (M.), *La philosophie politique de Platon dans les « Lois »* (Bibl. philos. de Louvain, 14). ix-466 p. Louvain, 1954, Publ. Univ. de Louvain. Fr. B. 195.

Van Norren (J. J.), *Plautianus, commandant van de lijfwacht van Keizer Septimius Severus* (thèse, Amsterdam). 162 p., 4 pl. Hilversum, 1953, J. Schipper.

Vels Heijn (N.), *Kleurnamen en Kleurbegrippen bij de Romeinen.* 130 p. (dont 4 en anglais). Utrecht, 1951, Kemink en Zoon.

Vetter (E.), *Handbuch der Italischen Dialekte* : I. Bd. : *Texte mit Erklärung, Glossen, Wörterverzeichnis.* viii-447 p. Heidelberg, 1953, C. Winter. DM. : br. 48 ; rel. 52.

Vetus Latina, die Reste der altlateinischen Bibel, nach P. Sabatier neu gesammelt und herausgegeben von der Erzabtei Beuron. 2. *Genesis*, 3. Lief. *Gn.* 27, 23 — 43, 22. Pp. 289-448, in-4°. Freiburg /Br., 1953, Verlag Herder. DM. 29.75.

Virgilio, *Eneide*, lib. II, intr. e comm. di V. Ussani Jr. xlvii-245 p. Rome, 1952, V. Bonacci. L. 700.

Virtud y Letras : N° 46. Manizales - Caldas - Colombie, 1953.

Vogt (J.), *Sklaverei und Humanität im klassischen Griechentum.* (Abhandlungen d. Geistes- u. Sozialwissenschaftlichen Klasse, 1953, 4). Pp. 161-183. Verlag der Akad. der Wissenschaften und der Literatur in Mainz. DM. 2.40.

Wagenvoort (H.), *Vergilius' Ecloga I en IX* (Mededelingen van de... *Vlaamse Acad.* ... XV, 3). 39 p. Bruxelles, 1953, à l'Académie.

Walde (A.), *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, 3te. neubearb. Aufl. von J. B. Hofmann. 20 Lief. (II, Bogen 43-47). Pp. 673-752 (terra-Venus). Heidelberg, 1953, C. Winter. DM. 4.65.

Walker (B.), *The Annals of Tacitus, a study in the writing of history.* viii-281 p. Manchester, 1952, Manchester Univ. Press. Sh. 18/.

Wehrli (Fr.), *Herakleides Pontikos* (Die Schule des Aristoteles, VII). 124 p. Bâle, 1953, Benno Schwabe. FS. 14.

Wendel (C.) u. Göber (W.), *Das griechisch-römische Altertum*, T. à p. de : *Handbuch der Bibliothekswissenschaft*, Bd. III, 2. Aufl. Pp. 51-145, gr. in-8°, Wiesbaden, 1953, Harrassowitz.

Wight Duff (J.), *A literary History of Rome, from the Origins to the Close of the Golden Age*, ed. by A. M. Duff. xvi-535 p. Londres, 1953, E. Benn Limited. Sh. 42/.

Wuilleumier (P.), *Lyon, métropole des Gaules* (Le Monde romain). 118 p., 12 pl. h. t., pet. in-4°. Paris, 1953, Les Belles Lettres. Frs 1200.

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES ORIGINAUX

J. André. — Sur quelques noms de plantes 52
G. Dumézil. — *Etrusque Maris isminthians* 9
G. Dumézil. — *Maiestas* et *grauitas*, II 19
G. Dumézil. — Remarques sur les dieux *Grabouio-* d'Iguvium 225
A. Ernout. — Vīs, Virēs, vīs 165
W. M. Green. — Textual notes on Augustine's *De libero arbitrio* .. 21
J. Irigoin. — Stemmas bifides et états de manuscrits 211
P. Mazon. — Eschyle, *Perses*, 815 7
R. Rémondon. — Un nouveau document concernant Probus 199
J. Schwartz. — Manuscrits homériques et diction formulaire 219
F. Vian. — Les comparaisons de Quintus de Smyrne, I ..... 30 et 235

NOTES ET DISCUSSIONS

R. Bloch. — L'alphabet du cratère de Vix (note complémentaire) 244
P. Chantraine. — P. von der Mühll, *Kritisches Hypomnema zur Ilias* 65
A. Ernout. — Pline l'ancien, *Histoire Naturelle*, l. XXXIV, ed. Le Bonniec et H. Gallet de Santerre 72

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

F. R. Adrados. — *La dialectologia griega como fuente pera el estudio de las migraciones indo-europeas en Grecia* (P. Chantraine) 264
V. d'Agostino. — *Orientamento bibliografico su Seneca filosofo e tragico* (A. Ernout) 147
W. H. Alexander. — *The Tacitean « non liquet » on Seneca* (A. Ernout) 153
Fr. Altheim. — *Der Ursprung der Etrusker* (A. Ernout) 122
S. Ambrosii, *De uirginibus libri tres*, ed. E. Cazzaniga (A. Ernout) 309
P. E. Arias. — *Skopas* (F. Vian) 109
R. P. E. Arns. — *La technique du livre d'après Saint Jérôme* (A. Ernout) 310
Saint Augustin. — *L'esprit et la lettre, De spiritu et littera*, ed. J. D. Burger (A. Ernout) 157
Sancti Augustini. — *De utilitate ieiunii*, ed. Br. S. D. Ruegg (A. Ernout) 158
A. Aymard et J. Auboyer. — *L'Orient et la Grèce antique* (R. Flacelière) 255
G. Bagliano. — *Il Prometeo di Eschilo alla luce delle storie di Erodoto* (P. Chantraine) 272
Fr. Beckmann. — *Humanitas Ursprung u. Idee* (A. Ernout) 293
H. Bengtson. — *Einführung in die alte Geschichte* (A. Ernout) ... 251
H. Bengtson. — *Die Strategie in der hellenistischen Zeit ; Ein Beitrag zum antiken Staatsrecht* (R. Flacelière) 113

E. L. Bennett Jr. — *A Minoan Linear B Index* (O. Masson)..... 253
E. L. Bennett Jr. — *The Mycenae Tablets. A Transcription..., with an Introduction by* A. J. B. Wace (O. Masson)..... 253
A. Berger. — *Encyclopedic Dictionary of roman Law* (A. Ernout) 295
W. W. Boer. — *Epistola Alexandri ad Aristotelem* (A. Ernout)... 313
F. Bömer. — *Rom und Troia. Untersuchungen zur Frühgeschichte Roms* (R. Bloch) 125
T. R. S. Broughton. — *The Magistrates of the Roman Republic*, vol. II (A. Ernout)..... 132
Bucolici Graeci rec. A. S. F. Gow (E. Des Places)..... 281
Callimachus, vol. II. *Hymni et Epigrammata*, ed. R. Pfeiffer (P. Chantraine) 282
J. Carcopino. — *Etudes d'histoire chrétienne* (A. Ernout)..... 133
P. Chantraine. — *Grammaire homérique*, t. II : *Syntaxe* (J. Humbert) 268
Cicéron. — *Discours*, t. XIII : *Au Sénat ; Au peuple ; Sur sa maison* ; ed. P. Wuilleumier (A. Ernout)..... 144
M. T. Ciceronis. — *Pro M. Caelio oratio*, R. G. Austin (A. Ernout) 304
M. L. Clarke. — *Rhetoric at Rome, A Historical Survey* (A. Ernout) 294
Clavis Patrum Latinorum, ed. E. Dekkers et Ae. Gaard (A. Ernout) 154
M. Cohen. — *L'écriture* (A. Ernout)..... 250
Collection Frœhner, Inscriptions italiques ed. M. Lejeune (A. Ernout) 299
A. de Franciscis. — *Il ritratto romano a Pompei* (R. Bloch)..... 319
P. de Jonge. — *Philological a. Historical Commentary on Ammianus Marcellinus* XV, 1-5 ; 6-13 (A. Ernout)..... 312
C. del Grande. — ΤΡΑΓΩΔΙΑ, *essenza e genesi della tragedia* (P. Chantraine) 96
Fr. della Corte. — *Due studi Catulliani* (A. Ernout)..... 143
E. Della Valle. — *L'Antigone di Sofocle* (P. Louis)..... 106
E. Demougeot. — *De l'unité à la division de l'empire romain* (395-410). *Essai sur le gouvernement impérial* (W. Seston)..... 314
J. D. Denniston. — *Greek Prose Style* (P. Chantraine)..... 274
G. Devoto. — *Gli Antichi Italici* (A. Ernout)..... 123
C. Diano. — *Forma ed Evento* (P. Chantraine)..... 257
P. Diel. — *Le Symbolisme dans la mythologie grecque* (P. Louis).. 258
A. Diller. — *The tradition of the minor Greek Geographers* (P. Chantraine) 286
A. di Lorenzi. — *Cronologia ed evoluzione Plautina* (A. Ernout)... 303
Draconzio. — *La tragedia di Oreste*, ed. Em. Rapisarda (A. Ernout) 156
J. W. Duff. — *The literary History of Rome from the Origins to the close of the Golden Age* (A. Ernout)..... 293
P. M. Duval. — *La vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine* (A. Ernout) 142
Fr. Endell. — *Antike Spiegel* (R. Bloch)..... 128
Eranos : Vol. L, Fasc. 1-4, ed. cur. T. Kleberg et G. Björck (A. Ernout) 163
Erasme. — *Dulce bellum inexpertis*, ed. Y. Rémy et R. Dunil-Marquebreucq (A. Ernout)..... 306
I. Errandonea. — *El Estasimo segundo del Edipo Rey de Sofocles* (P. Chantraine) 273

Æschylus, *Eumeniden*, ed. P. Groeneboom (P. Chantraine)..... 271
I. Firmici Materni. — *De errore profanarum religionum* hrsg. und übertr. von K. Ziegler (A. Ernout)..... 308
P. Frassinetti. — *Fabula Atellana* (A. Ernout)..... 303
B. Gaya Nuño. — *Estudios sobre escritura y lengua cretenses : Minoika, Introduccion a la epigrafia cretense* (O. Masson)..... 84
Vl. Georgiev. — *Problèmes de la langue minoenne* (A. Ernout)... 252
Gregorii Nazianzeni, ΣΥΓΚΡΙΣΙΣ ΒΙΩΝ. ed. H. M. Werhahn (E. Des Places)..... 289
P. Grimal. — *Les intentions de Properce et la composition du livre IV des « Elégies »* (A. Ernout)..... 306
G. Grossmann. — *Politische Schlagwörter aus der Zeit des Peloponnesischen Krieges* (P. Chantraine)..... 107
R. Hackforth. — *Plato's Phaedrus*, transl. with introd. and comm. (P. Louis)..... 108
H. Hagendahl. — *La correspondance de Ruricius* (A. Ernout).... 160
E. A. Hahn. — *Subjunctive and Optative. Their Origin as futures* (P. Chantraine)..... 266
L. Halkin. — *La supplication d'action de grâces chez les Romains* (A. Ernout)..... 138
J. S. T. Hanssen. — *Latin Diminutives, a Semantic Study* (A. Ernout)..... 301
W. C. Helmbold. — *Plato's Gorgias*, transl. with Introd. (P. Louis) 107
H. Herter. — *Platons Akademie* (P. Louis)..... 278
E. Hohl. — *Um Arminius. Biographie oder Legende* ? (R. Bloch).. 318
Horace, *Epodes* ed. L. Herrmann (A. Ernout)..... 305
Incerti Avctoris, *De lapsu Suzannae* ; et : *La tradizione manuscritta del « De lapsu Suzannae*, ed. E. Cazzaniga (A. Ernout) 309
J. Irigoin. — *Histoire du Texte de Pindare* (P. Chantraine)..... 101
J. Irigoin. — *Recherches sur les mètres de la lyrique chorale grecque, la structure du vers* (P. Chantraine)..... 102
G. Krokowski. — *De ueteribus Romanorum tragoediis primo post Chr. n. saeculo adhuc lectitatis et de Thyeste Annaeana* (A. Ernout)..... 146
W. Kunkel. — *Herkunft und soziale Stellung der römischen Juristen in Forschungen zum römischen Recht* (J. Paoli)..... 133
I. Lana. — *Velleio Patercolo o della propaganda* (A. Ernout)..... 305
Les langues du monde par des linguistes sous... A. Meillet et M. Cohen (A. Ernout)..... 81
J. Le Gall. — I. *Le Tibre, fleuve de Rome, dans l'Antiquité* ; II. *Recherches sur le culte du Tibre* (A. Ernout)..... 129
I. M. Linforth. — *Religion and drama in Œdipus at Colonus* (P. Louis)..... 106
E. Lobel, E. P. Wegener, C. H. Roberts. — *The Oxyrhynchus Papyri, Part XX* (P. Chantraine)..... 87
Sv. Lundström. — *Zur Historia tripartita des Cassiodor* (A. Ernout) 159
J. Marouzeau. — *L'ordre des mots en latin* (A. Ernout)..... 300
J. Marouzeau et M^lle^ J. Ernst. — *L'Année philologique, t. XXII*, 1951 (A. Ernout)..... 254
R. T. Marshall. — *Studies in the political and socio-religious terminology of the* de civitate dei (A. Ernout)..... 158

E. Martin. — *Essai sur les rythmes de la chanson grecque antique* (J. Irigoin) 261
E. Martin. — *Trois documents de musique grecque* (J. Irigoin)..... 263
R. Martin. — *Recherches sur l'Agora grecque, Etudes d'histoire et d'architecture urbaines* (J. Trèheux)..... 91
F. Martinazzoli. — *Parataxeis. Le testimonianze stoiche sul Cristianesimo* (E. Des Places)..... 288
F. Martinazzoli. — *La « Successio » di Marco Aurelio, Struttura e spirito del primo libro dei « Pensieri »* (J. Taillardat)..... 115
B. Marzullo. — *Il Problema Omerico* (P. Chantraine)..... 270
S. Mazzarino. — *Aspetti sociali del quarto secolo. Ricerche di storia tardo-romana* (R. Bloch) 316
Menéndez Pelayo. — *Bibliographia hispano-latina clásica*, t. VII, VIII, IX, X (H. Bardon)..... 162
M. Mercier. — *Le feu grégeois* (A. Ernout)..... 162
H. J. Mette. — *Parateresis, Untersuchungen zur Sprachtheorie des Krates von Pergamon* (P. Chantraine)..... 280
H. Michell. — *Sparta* (J. de Romilly)..... 99
Minucii Felicis *Octavius*, rec. M. Pellegrino (A. Ernout)..... 140
O. Montevecchi. — *Papyri Bononienses* (J. Schwartz)..... 292
C. F. D. Moule. — *The Language of the New Testament* (P. Chantraine)..... 287
L. Moulinier. — *Le pur et l'impur dans la pensée des Grecs d'Homère à Aristote* (P. Chantraine)..... 94
Ch. Mugler. — *Deux thèmes de la cosmologie grecque : devenir cyclique et pluralité des mondes* (P. Louis)..... 277
Neugründung der Indogermanischen Gesellschaft..... 322
Nicander. — *The Poems and poetical Fragments* ed. A. S. F. Gow and A. F. Scholfield (P. Chantraine)..... 285
M. Niedermann. — *Phonétique historique du latin* (A. Ernout)..... 296
P. Numminen. — *Quo modo Cicero de Lucretio (et quodam Sallustio) iudicauerit* (A. Ernout)..... 305
W. A. Oldfather. — *Contributions toward a bibliography of Epictetus*, a supplement ed. by M. Harman, W. H. Friedrich and C. U. Faye (P. Louis)..... 114
J. H. Oliver. — *The Athenian expounders of the sacred and ancestral law* (J. Defradas) 97
J. C. Opstelten. — *Sophocles and Greek pessimism* (P. Chantraine) 273
Origen. — *Contra Celsum*, transl. H. Chadwick (E. Des Places)..... 288
R. A. Pack. — *The Greek and Latin literary texts from Greco-Roman Egypt* (P. Chantraine)..... 86
U. E. Paoli. — *La donna greca nell'antichità* (A. Ernout)..... 254
G. Pasquali. — *Storia della tradizione e critica del testo* (A. Ernout) 293
A. Paul. — *Untersuchungen zur Eigenart von Senecas Phœnissen* (A. Ernout) 307
J. Perrot. — *La linguistique* (A. Ernout)..... 250
B. E. Perry. — *Æsopica*, vol. I, *Greek and Latin Texts* (P. Chantraine)..... 119
P. V. Pistorius. — *Plotinus and Neoplatonism* (P. Louis)..... 115
Plauti *Rudens*, rec. A. L. Amatucci (A. Ernout)..... 140

PLAUTI *Truculentus*, ed. P. J. ENK (A. Ernout) 138
C. PLINI CAECILI SECUNDI. — *Epistularum libri nouem, Epistularum ad Traianum liber, Panegyricus* rec. M. SCHVSTER (A. Ernout) 148
PLUTARQUE. — *Dialogue sur l'Amour (Eroticos)*, ed. R. FLACELIÈRE (J. Irigoin) 117
Prophetologium, fasc. 3 (*Lectionaria* Vol. I), ed. C. HOEG et G. ZUNTZ (P. Chantraine) 287
J. QUASTEN. — *Patrology*. Vol II. *The Ante-Nicene Literature after Irenaeus* (E. Des Places) 290
H. RAEDER. — *Ein Problem in griechischer Syntax : die Verbindung der Partikel ἄν mit Futurum* (J. Humbert) 267
Reallexikon für Antike u. Christentum, hrsg. von Th. KLAUSER ; Lief. 12 et 13 (A. Ernout) 164
M. RICHARD. — *Inventaire des manuscrits grecs du British Museum* (J. Irigoin) 259
A. RIVIER. — *Un emploi archaïque de l'analogie chez Héraclite et Thucydide* (P. Louis) 277
D. M. ROBINSON. — *Excavations at Olynthus, XIV* (Ch. Picard) 88
D. M. ROBINSON. — *A hoard of silver coins from Carystus* (R. Bloch) 317
G. ROHLFS. — *Sermo vulgaris latinus, Vulgärlateinisches Lesebuch* (A. Ernout) 161
D. ROMANO. — *Atellana fabula* (A. Ernout) 304
G. RONNET. — *Etude sur le style de Démosthène dans les discours politiques* (P. Louis) 109
E. T. SALMON. — *A history of the Roman World from* 30 *B. C. to A. D.* 138 (R. Bloch) 321
A. SCHMITT. — *Der Buchstabe H im Griechischen* (O. Masson) 264
A. SCHMITT. — *Musikalischer Akzent und antike Metrik* (J. Irigoin) 261
E. SCHWYZER. — *Griechische Grammatik, Register* von D. J. GEORGACAS (A. Ernout) 251
H. H. SCULLARD. — *A history of the Roman World from* 753 to 146 *B. C.* (R. Bloch) 321
H. SEILER. — *L'aspect et le temps dans le verbe néogrec* (P. Chantraine) 120
SÉNÈQUE. — *De constantia sapientis*, Commentaire par P. GRIMAL (A. Ernout) 307
G. J. SIEFERT. — *Meter and case in the latin elegiac pentameter* (A. Ernout) 303
T. A. SINCLAIR. — *A History of Greek Political Thought* (P. Chantraine) 97
A. SMEETS. — *Act en potentie in de Metaphysica van Aristoteles* (P. Louis) 111
B. SNELL. — *Der Aufbau der Sprache* (P. Chantraine) 82
P. A. W. STEYNEN. — *Stylistische Opmerkingen aangaande het gebruik der Deminutiva in het Latijn* (A. Ernout) 302
F. STOLZ. — *Geschichte der lateinischen Sprache* (A. Ernout) 295
Studies in honour of Gilbert Norwood (P. Chantraine) 291
Studi romani (R. Bloch) 320
TACITI. — *Libri qui supersunt*, post C. HALM-G. ANDRESEN, sept. ed. E. KOESTERMANN : I : *Ab excessu Divi Augusti* (A. Ernout) 151

B. A. Taladoire. — *Commentaires sur la mimique et l'expression corporelle du comédien romain* (A. Ernout) 143
Tertulliani. — *Opera* : I : *Ad martyras*, ed. E. Dekkers ; II : *Ad nationes libri II*, ed. J. G. Borleffs (A. Ernout) 154
Thesavrvs lingvae latinae, vol. VIII, fasc. VI (A. Ernout) 163
Tucidides. — *Historia de la Guerra del Peloponeso*, trad. de F. R. Adrados (P. Chantraine) 276
Thucydidis. — *Historiarum Liber Primus*, ed. A. Maddalena, t. II et III (P. Chantraine) 106
A. Thumb. — *Handbuch des Sanskrit. II Teil, Texte u. Glossar.* (A. Ernout) 297
Tito Livio. — *Storia di Roma*, ed. G. Vitali (R. Bloch) 320
A. Tomsin. — *Etude sur le Commentaire Virgilien d'Aemilius Asper* (A. Ernout) 147
A. Tovar. — *Estudios sobre las primitivas lenguas hispanicas* (A. Ernout) 131
Trebellio Pollione. — *Le vite di Valeriano e di Gallieno*, ed. E. Manni (A. Ernout) 153
H. Trümpy. — *Kriegerische Fachausdrücke im griechischen Epos. Untersuchungen zum Wortschatze Homers* (P. Chantraine) 99
A. Turyn. — *Studies in the manuscript tradition of the Tragedies of Sophocles* (P. Chantraine) 104
P. Van de Wœstijne. — *La Périégèse de Priscien*, éd. critique (A. Ernout) 311
M. Van Straaten. — *Panaetii Rhodii Fragmenta* ed. (P. Louis) ... 280
A. J. Van Windekens. — *Le Pélasgique, essai sur une langue indo-européenne préhellénique* (P. Chantraine) 85
N. Vels Heijn. — *Kleurnamen en Kleurbegrippen bij de Romeinen* (A. Ernout) 302
E. Vetter. — *Handbuch der italischen Dialekte.* I. Bd : *Texte mit Erklärung, Glossen, Wörterverzeichnis* (A. Ernout) 297
Vitae Sanctorum Honorati *et* Hilarii rec. Sam. Cavallin (A. Ernout) 159
F. Vittinghoff. — *Römische Kolonisation und Bürgerrechtspolitik under Caesar und Augustus* (R. Bloch) 318
W. Vollgraff. — *L'oraison funèbre de Gorgias* (P. Chantraine) .. 275
A. Walde. — *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 3e Aufl. von J. B. Hofmann (A. Ernout) 163
T. B. L. Webster. — *Language and thought in early Greece* (P. Louis) 276
F. Wehrli. — *Lykon und Ariston von Keos* (P. Chantraine) 112
H. D. Westlake. — *Timoleon and his relations with tyrants* (J. de Romilly) 113
Ch. Wirszubski. — *Libertas as a political idea at Rome during the late Republic and early Principate* (R. Bloch) 136
P. Wuilleumier. — *Lyon métropole des Gaules* (A. Ernout) 314
J. Y. Young. — *Studies on the style of the* De vocatione omnium gentium *ascribed to* Prosper of Aquitaine. (A. Ernout) ... 158
F. Zucker. — *Studien zur Namenkunde vorhellenistischer und hellenistischer Zeit* (P. Chantraine) 112
J. Zürcher. — *Aristoteles' Werk und Geist* (P. Louis) 279

IMPRIMERIE CLÈDES & FILS et FONDERIE DU MIDI - Bordeaux
Décembre 1954 - Dépôt légal : 4e trimestre 1954.

REVUE

DE

PHILOLOGIE

DE

LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES